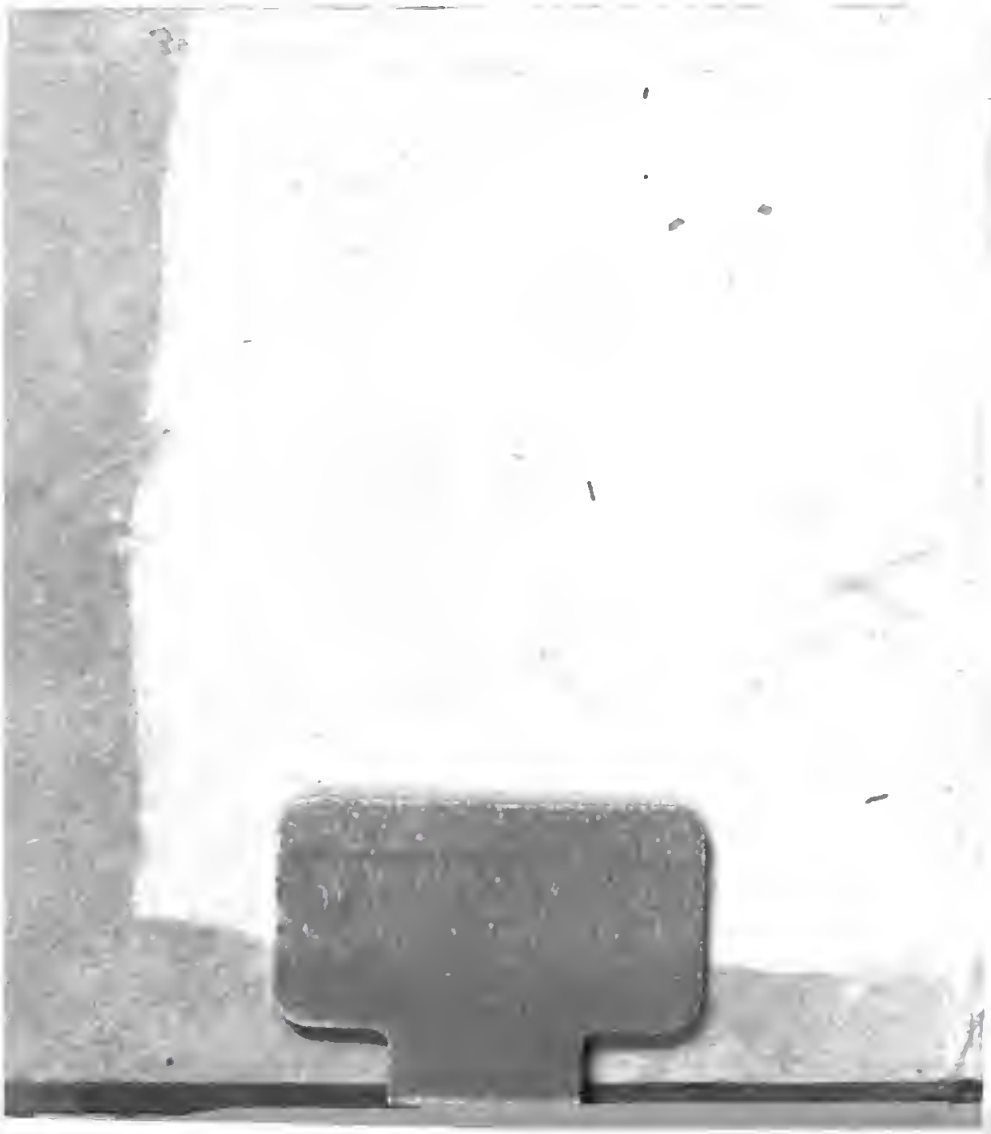
BIBLIOTECA DELLA R. CASA
IN NAPOLI

N.° d'inventario 3156
Sala Grande
Scansia 18 Palchetto
N.° d'ord. 14



Prelat. XXXVIII-52
(5

EXERCICES DE PIÉTÉ.

FÊTES MOBILES.

TOME CINQUIEME.

EXERCICES DE PIÉTÉ, POUR TOUS LES DIMANCHES ET LES FÊTES MOBILES DE L'ANNÉE,

CONTENANT ce qu'il y a de plus instructif et de plus intéressant dans ces jours-là ; avec des Réflexions sur l'Epître, une Méditation sur l'Evangile de la Messe, et quelques Pratiques de Piété, propres à toutes sortes de personnes.

Par le Pere JEAN CROISET.

Depuis le troisieme Dimanche après la Pentecôte, jusqu'au premier Dimanche de l'Avent.

DERNIERE ÉDITION.

TOME CINQUIEME.

BIBLIOTECA NAZIONALE VITTORIO EMANUELE III NAPOLI

A LYON,
Chez ROBERT et GAUTHIER, Libraires.

1804.

TABLE

Des Titres contenus dans ce cinquieme Volume.

L'HISTOIRE DU TROISIEME DIMANCHE APRÈS LA PENTECÔTE, Page 1

L'Epître de la Messe, 16

Réflexions sur l'Epître, 17

L'Evangile de la Messe, 19

Méditation de la joie que cause dans le Ciel la conversion d'un pécheur, 20

Pratiques de Piété, 24

L'Histoire du quatrieme Dimanche après la Pentecôte, 25

L'Epître de la Messe, 36

Réflexions sur l'Epître, 37

L'Evangile de la Messe, 39

Méditation. Du renoncement à tout ce que nous avons de plus cher pour l'amour de Jesus-Christ, 40

Pratiques de Piété, 43

L'Histoire du cinquieme Dimanche après la Pentecôte, 44

L'Epître de la Messe, 60

Réflexions sur l'Epître, 61

L'Evangile de la Messe, 63

Méditation. De la charité qu'on doit avoir pour le prochain, 64

Pratiques de Piété, 67

L'Histoire du sixieme Dimanche après la Pentecôte, 68
L'Epître de la Messe, 89
Réflexions sur l'Epître, 90
L'Evangile de la Messe, 92
Méditation. Du soin que Dieu prend de ceux qui sont à son service et qui le suivent, 93
Pratiques de Piété, 97

L'Histoire du septieme Dimanche après la Pentecôte, 98
L'Epître de la Messe, 108
Réflexions sur l'Epître, 109
L'Evangile de la Messe, 111
Méditation. De la véritable dévotion, 112
Pratiques de Piété, 115

L'Histoire du huitieme Dimanche après la Pentecôte, 117
L'Epître de la Messe, 129
Réflexions sur l'Epître, 130
L'Evangile de la Messe, 132
Méditation. De l'Aumône, 133
Pratiques de Piété, 136

L'Histoire du neuvieme Dimanche après la Pentecôte, 138
L'Epître de la Messe, 151
Réflexions sur l'Epître, 152
L'Evangile de la Messe, 154
Méditation. Quel malheur c'est de ne pas correspondre à la grace, 155
Pratiques de Piété, 159

L'Histoire du dixieme Dimanche après la Pentecôte, 160

L'Epître de la Messe, 171
Réflexions sur l'Epître, 172
L'Evangile de la Messe, 174
Méditation. De l'humilité chrétienne, 175
Pratiques de Piété, 178

L'Histoire du onzieme Dimanche après la Pentecôte, 180

L'Epître de la Messe, 194
Réflexions sur l'Epître, 195
L'Evangile de la Messe, 197
Méditation. De la véritable piété propre de chaque état, 198
Pratiques de Piété, 202

L'Histoire du douzieme Dimanche après la Pentecôte, 204

L'Epître de la Messe, 216
Réflexions sur l'Epître, 217
L'Evangile de la Messe, 219
Méditation. Des œuvres de miséricorde, 221
Pratiques de Piété, 225

L'Histoire du treizieme Dimanche après la Pentecôte, 226

L'Epître de la Messe, 239
Réflexions sur l'Epître, 240
L'Evangile de la Messe, 242
Méditation. Qu'il n'y a de vrai mal sur la terre que le péché, 243
Pratiques de Piété, 245

L'Histoire du quatorzieme Dimanche après la Pentecôte, 247
L'Epitre de la Messe, 261
Réflexions sur l'Epitre, 262
L'Evangile de la Messe, 264
Méditation. Qu'il n'est pas possible de servir Dieu et le monde en même temps, 265
Pratiques de Piété, 269
L'Histoire du quinzieme Dimanche après la Pentecôte, 271
L'Epître de la Messe, 282
Réflexions sur l'Epitre, 283
L'Evangile de la Messe, 285
Méditation. La mort est douce aux gens de bien, et terrible aux pécheurs, 286
Pratiques de Piété, 289
L'Histoire du seizieme Dimanche après la Pentecôte, 291
L'Epître de la Messe, 303
Réflexions sur l'Epître, 304
L'Evangile de la Messe, 306
Méditation. De l'orgueil, 307
Pratiques de Piété, 310
L'Histoire du dix-septieme Dimanche après la Pentecôte, 312
L'Epître de la Messe, 324
Réflexions sur l'Epître, 325
L'Evangile de la Messe, 327
Méditation. Des défauts qui se trouvent dans l'amour qu'on se flatte d'avoir pour Dieu, 328
Pratiques de Piété, 331

L'Histoire du dix-huitieme Dimanche de la Pentecôte, 333

L'Epître de la Messe, 344
Réflexions sur l'Epître, 345
L'Evangile de la Messe, 347
Méditation. Qu'il n'y a de véritable félicité sur la terre qu'au service de Dieu, 348
Pratiques de Piété, 351

L'Histoire du dix-neuvieme Dimanche après la Pentecôte, 352

L'Epître de la Messe, 364
Réflexions sur l'Epître, ibid.
L'Evangile de la Messe, 367
Méditation. Du petit nombre des sauvés, 368
Pratiques de Piété, 372

L'Histoire du vingtieme Dimanche après la Pentecôte, 374

L'Epître de la Messe, 384
Réflexions sur l'Epître, ibid.
L'Evangile de la Messe, 386
Méditation. De la prompte obéissance à la voix de Dieu, 387
Pratiques de Piété, 391

L'Histoire du vingt-unieme Dimanche après la Pentecôte, 397

L'Epître de la Messe, 402
Réflexions sur l'Epître, 403
L'Evangile de la Messe, 405
Méditation. Du pardon des injures, 406
Pratiques de Piété, 410

L'Histoire du vingt-deuxieme Dimanche après la Pentecôte, 411
L'Epître de la Messe, 420
Réflexions sur l'Epître, 421
L'Evangile de la Messe, 423
Méditation. De l'état de péché mortel, ibid.
Pratiques de Piété, 427

L'Histoire du vingt-troisieme Dimanche après la Pentecôte, 429

L'Epître de la Messe, 440
Réflexions sur l'Epître, 441
L'Evangile de la Messe, 443
Méditation. De l'importance du salut, 444
Pratiques de Piété, 447

L'Histoire du vingt-quatrieme Dimanche après la Pentecôte, 448

L'Epître de la Messe, 469
Réflexions sur l'Epître, 470
L'Evangile de la Messe, 472
Méditation. Sur cette grande vérité que tout passera, mais que la parole de Dieu ne passera point, 474
Pratiques de Piété, 478

Fin de la Table du Tome cinquieme.

APPROBATION

De Monsieur Cohade, Docteur de la Maison et Société de Sorbonne, Vicaire-Général de Monseigneur l'Archevêque, Comte de Lyon, Primat de France.

J'AI lu par ordre de Monseigneur le Chancelier un livre intitulé : *Exercices de piété pour tous les jours de l'année, etc.*

Ces Exercices de piété pour tous les jours de l'année, que le Révérend Pere Croiset, de la Compagnie de Jesus, si connu et si estimé par ses autres ouvrages, donne ici au public, peuvent passer pour l'ouvrage de piété le plus utile pour toutes sortes de personnes, qui ait encore paru. La politesse et l'onction, si difficiles à réunir, s'y trouvent par-tout, et on peut avec raison les appeller l'Année Chrétienne, parce que cet excellent ouvrage contient les vérités saintes et les saines maximes de la Religion, et qu'il est destiné pour l'instruction, l'édification et le salut de ceux qui en prendront lecture. Les Evangiles et les Epîtres Canoniques y sont expliqués avec solidité, piété, netteté ; les Mysteres y sont approfondis, et rendus à la portée de tout le monde ; l'histoire des Saints que l'Eglise révere, est puisée dans des sources pures et véritables. Elle est courte sans être trop abrégée, et elle est écrite avec art. Les Méditations qu'on y trouve sur l'Evangile et le Saint de chaque jour, sont moëlleuses et ne peuvent être que d'une grande utilité ; les Aspirations sont pleines d'onctions, comme tout le reste. Les pratiques de piété sont justes, d'un très-bon goût, et partent d'une personne habile et expérimentée dans la vie spirituelle. Tout y est excellent, et propre à faire de grands fruits. Par ces considérations, j'estime que cet ouvrage mérite l'approbation et l'éloge des Savans, la vénération et l'estime du Public, la reconnoissance et l'action de graces de ceux qui en profiteront. A Lyon, ce 28 novembre 1711.

Signé, COHADE.

Permission du R. P. Provincial.

Je soussigné Provincial de la Compagnie de Jesus, en la Province de Lyon, suivant le pouvoir que j'ai reçu de notre R. P. Général, permets au Pere Jean Croiset de la même Compagnie, de faire imprimer un livre intitulé : *Exercices de piété pour tous les jours de l'année, etc.*, qui a été vu et approuvé par trois Théologiens de notre Compagnie ; en foi et témoignage de quoi j'ai signé la présente. Fait à Lyon, le 6 décembre 1711.

Jean-François de Dortan.

EXERCICES

EXERCICES DE PIÉTÉ POUR TOUS LES DIMANCHES ET LES FÊTES MOBILES DE L'ANNÉE.

LE TROISIEME DIMANCHE D'APRÈS LA PENTECOTE.

COMME le premier Dimanche d'après la Pentecôte est consacré à la solemnité de la Fête de la Très-Sainte Trinité, et que le second se trouve toujours dans l'Octave du très-saint Sacrement, le troisieme est toujours le premier qui suit immédiatement la célébration de toutes ces Fêtes; et c'est aussi par ce troisieme Dimanche d'après la Pentecôte que commencent nos Exercices de Piété, pour tous les Dimanches qui restent jusqu'à l'Avent.

Les Grecs appellent ce Dimanche le second

de la Doctrine ou Prédication de Jesus-Christ, autrement du Christ enseignant; et il est appelé par les Latins, le Dimanche des Publicains et des Pécheurs, communément le Dimanche *de la Brebis égarée*, à cause que l'Evangile qu'on lit à la Messe de ce jour, raconte l'empressement qu'avoient les Publicains et les Pécheurs publics d'écouter Jesus-Christ. Les Pharisiens en ayant murmuré, donnerent occasion au Sauveur de leur faire cette consolante parabole de la Brebis égarée, que le Pasteur va chercher avec tant de zèle, en laissant même les quatre-vingt-dix-neuf dans le bercail. Toute l'histoire de l'Office de ce Dimanche est pleine des traits de la bonté de Dieu envers le pécheur, et de la confiance que doit nous inspirer une miséricorde si prévenante.

La Messe de ce jour commence par ce verset du Pseaume vingt-quatrieme : *Respice in me, et miserere mei, Domine, quoniam unicus et pauper sum ego :* Tournez, ô mon Dieu, les yeux sur moi; daignez me favoriser d'un de vos regards; destitué de tout secours, que je devienne l'objet de votre compassion. *Vide humilitatem meam, et laborem meum :* Considérez mon abaissement, et les maux que je souffre; et que je puisse au moins expier par-là tous les péchés que j'ai commis : *Et dimitte omnia peccata mea, Deus meus.*

Il est vraisemblable que ce Pseaume fut fait pendant la révolte d'Absalon. David, chassé de Jérusalem, et persécuté à outrance par ce fils rebelle; abandonné de tous ses courtisans, insulté par Seméi, et contraint de se sauver à pied comme le plus vil des esclaves, reconnoît que tous ces maux sont les justes peines de ses péchés, et sur-tout de son adultere. Il avoue que son péché est grand, mais il reconnoît que la miséricorde de Dieu est encore plus grande; et pénétré des sentimens de confiance en cette infinie miséricorde, autant, pour le moins, que de regret

son péché, il prend même sujet de l'énormité de son péché, d'avoir plus de confiance en cette divine miséricorde : *Propitiaberis peccato meo ; multum est enim.* Comme s'il disoit : Je suis persuadé, Seigneur, que cette révolte de mon fils, et tous les maux que je souffre, sont les justes effets de mon péché. Ce péché est grand, j'en connois toute l'énormité ; mais plus il est grand, plus il est propre à faire éclater votre bonté, qui prédomine dans toutes vos œuvres. Et c'est en pardonnant à un aussi grand pécheur que moi, que votre miséricorde paroît. Tout ce Psaume est rempli d'admirables sentimens de contrition, d'humilité et de pénitence ; et la confiance de cet illustre Pénitent brille partout. *Ad te Domine levavi animam meam : Deus meus in te confido, non erubescam.* J'éleve mon cœur vers vous, Seigneur : je mets en vous seul ma confiance, ô mon Dieu ! que je n'aye pas la honte de me voir abandonné de vous ! Élever son ame vers quelque chose, est une maniere de parler assez ordinaire dans l'Ecriture, et signifie le désir ardent qu'on en a, la vive confiance qu'on a en la bonté de celui qui peut nous l'accorder. Ainsi, Jérémie, parlant des Israélites captifs en Babylone, qui soupiroient après leur retour dans leur chere Patrie, dans laquelle ils ne devoient pas retourner, dit que ce peuple ne retournera point dans cette terre, à laquelle il éleve son ame : *Et in terram ad quam ipsi levant animam suam, ut revertantur illuc, non revertentur.* Elevons nos cœurs et nos mains au Ciel vers le Seigneur, dit-il ailleurs : *Levemus corda nostra cum manibus ad Dominum in cælis.* Il est aisé de voir le rapport qu'a ce commencement de la Messe de ce jour avec tout le reste de l'Office, qui roule tout sur la bonté de Dieu envers le pécheur, et sur la confiance du pécheur en ce Pere des miséricordes, en ce Dieu de toute consolation.

L'Epître de la Messe qu'on a choisie pour ce jour, est prise de l'exhortation que fait saint Pierre aux Fideles, pour les porter à s'humilier devant Dieu ; à se reposer en lui, à veiller sur soi, afin de ne point donner prise à l'ennemi de notre salut, qui nous observe, et rôde continuellement autour de nous, pour profiter de toutes les occasions de nous nuire.

Humiliamini sub potenti manu Dei, dit le saint Apôtre, *ut vos exaltet in tempore visitationis.* Humiliez-vous donc sous la main toute-puissante de Dieu, afin qu'il vous éleve dans le temps de sa visite. Saint Pierre faisant ici un précis de la vie chrétienne, commence par exhorter les fideles à avoir l'humilité qui doit être la vertu fondamentale des Chrétiens, puisqu'elle est la base et le solide fondement de toutes les vertus chrétiennes. Sans elle, on bâtit sur le sable mouvant. L'édifice de la perfection a beau être étayé par cent pratiques de piété toutes plus spécieuses ; sans une humilité sincere et profonde, tout se dément, tout s'éboule, et l'édifice et les étançons. Humiliez-vous donc sous la main du Tout-Puissant, adorez ses ordres, obéissez à ses volontés, soumettez-vous aux lois de sa Providence. Reconnoissez, en sa présence, que vous ne pouvez rien sans son secours ; que votre salut est entre ses mains ; que vous n'avez aucun bien que vous n'ayez reçu de sa pure libéralité ; esprit, talent, belles qualités, pénétration, science, génie : tous ces avantages sont de purs dons, ce sont des biens dont vous lui devez et le fonds et les fruits. Dieu résiste aux orgueilleux, et il donne sa grace aux humbles. Chose étrange ! nous sommes convaincus de notre pauvreté ; notre ignorance, nos défauts, nos foiblesses, tout nous prêche, tout nous fait sentir notre néant, il n'y a pas jusqu'à notre orgueil qui ne nous humilie : nous sommes humiliés,

en être plus humbles ; cependant il faut humble , pour être élevé au temps de la ve , c'est-à-dire , à ce jour décisif de notre t éternel , où quelque vertu que nous ayons avoir , nous nous trouverons encore chargés dettes. L'humilité seule peut attendrir notre verain Juge , elle le désarme. Un cœur généx , un cœur noble pardonne aisément à un ninel qu'il voit à ses pieds.

Omnem sollicitudinem vestram projicientes in n. Vous avez un Dieu qui est encore votre bon e , déchargez sur lui tout ce qui peut vous inéter. Dieu a eu soin de vous avant que vous siez , dit saint Augustin ; vous oubliera-t-il à isent qu'il vous a créé? *Dominus qui habuit curam antequam esses : quomodo non habebit curam , n jam hoc es , quod voluit ut esses !* Ayez soin servir Dieu avec fidélité , et n'ayez point d'iniétude sur l'avenir. Que nous nous épargnerions nquiétudes , de craintes et de chagrins , si ous avions une véritable confiance en Dieu , si ous comptions sûrement sur sa Providence. Dieu eut bien que nous donnions nos soins à pourvoir nos besoins , il ne condamne point une sage révoyance. Les Vierges folles sont rejetées pour 'avoir pas eu soin de faire leur provision d'huile n son temps. Il faut agir , dit un grand Saint , omme si le succès ne dépendoit que de notre ndustrie ; et il faut cependant compter sur la livine Providence , comme si nos soins et notre industrie n'y servoient de rien. Servons Dieu avec ferveur , et soyons tranquilles sur tous les événemens de la vie , parce qu'il a lui-même soin de nous : *Quoniam ipsi cura est de vobis.* Dieu voit tout, l'avenir comme le présent ; Dieu est tout-puissant , et Dieu nous aime : prenant donc soin de nous , nous n'avons rien à craindre que notre défiance ; c'est elle qui arrête souvent le cours des bienfaits et des graces de Dieu sur nous.

Sobrii estote et vigilate, soyez sobres, vivez dans la modestie et dans la tempérance ; mais avec toutes ces vertus ne laissez pas de veiller toujours. Ne comptez ni sur votre piété, ni sur la sûreté de l'état que vous avez embrassé, ni sur les secours que vous avez, ni sur la bonne volonté que vous expérimentez, ni sur votre innocence : veillez sans cesse, soyez toujours sous les armes ; parce que votre ennemi le démon, semblable à un lion rugissant, tourne de tous côtés cherchant qui dévorer. Vous êtes, il est vrai, comme dans un parc et dans la bergerie, sous les yeux de Jesus-Christ votre divin Pasteur ; mais ce bon Pasteur vous exhorte lui-même de prier et de veiller vous-même, pour n'être pas surpris par ce lion rugissant qui ne dort point, et qui rôde continuellement pour dévorer quiconque sort du bercail, et pour entrer même dès qu'il trouve la moindre brèche : et dès qu'il entre, quel dégat ! Tenez-vous dans la bergerie, c'est-à-dire, dans l'Eglise Catholique, Apostolique et Romaine ; dès qu'on en sort, ou par l'apostasie, ou par le schisme, on est dévoré. Ce n'est pas même assez d'être dans la bergerie, il faut une vigilance continuelle, et être jour et nuit en garde contre un ennemi qui est au pied du mur pour chercher quelque souterrain pour entrer dans la place, ou pour faire jouer quelque mine, et donner ensuite l'assaut. Le démon ne se lasse point, et dort encore moins. Fin, habile et rusé, il observe les endroits foibles, et c'est toujours contre eux qu'il fait tous ses efforts. Pour peu qu'on néglige de réparer les brèches, ou de fortifier les postes les plus découverts, la place est prise. *Cui resistite fortes in fide :* Résistez-lui, mettant votre force dans la foi. Voilà les armes qui vainquent le démon et le monde : *Hæc est victoria, quæ vincit mundum, fides nostra.* C'est en prenant en toute rencontre le bouclier de la foi,

: le moyen duquel on éteint tous les traits ar-
ns du malin Esprit : *Scutum fidei, in quo possitis
nia tela nequissimi ignea extinguere.* C'est la
i qui nous découvre et les biens infinis et éter-
ls que nous devons espérer, et les maux que
us devons éviter, et les moyens que nous de-
ns mettre en œuvre. C'est elle qui nous ins-
re et la confiance en Dieu, et l'esprit de priere,
la vigilance, et la crainte salutaire des ennemis
notre salut. Sans la foi il n'y a que foiblesse,
ie ténebres, qu'illusion et qu'erreur ; c'est pour
la que le démon laisse fort en repos ceux qui
it perdu la foi, ou qui ne sont plus dans l'Eglise.
a foi étant le fondement du salut, l'ennemi se
et peu en peine de ruiner lui-même un édifice
ui manque par le fondement. Ces Chrétiens
ersécutés, à qui cette Epître est adressée, pou-
oient s'imaginer qu'il n'en étoit pas ainsi des
utres Eglises, et qu'elles jouissoient par-tout
illeurs de la paix, de laquelle ils étoient privés,
e qui auroit été un surcroît de désolation pour
ux. L'Apôtre les désabuse de cette fausse ima-
ination, et leur apprend que la persécution que
eur suscitent et le monde et l'enfer, est com-
nune à tous les fideles répandus sur la terre :
*Scientes eamdem passionem ei, quæ in mundo est,
vestræ fraternitati fieri :* Sachez que ce qu'il y a
de vos freres répandus dans le monde, a les
mêmes choses à souffrir. Ne vous découragez-
donc pas, comme si vous étiez seuls dans le
combat ; Jesus-Christ est à votre tête, et tous
vos freres repandus par tout l'univers combattent
avec vous, et ont les mêmes ennemis à vaincre.
Seroit-il juste, seriez-vous vous-mêmes bien aises
de demeurer dans l'inaction, tandis que toute
l'Eglise de Jesus-Christ est aux mains, pour
ainsi dire, avec l'ennemi, avec toutes les puis-
sances des ténebres ? Le Christianisme ne veut
point d'ames lâches. Toute la vie est sur la terre,

dit Job, une guerre continuelle. Nulle paix, nulle treve avec des ennemis qui n'en veulent qu'à notre salut. Nous vivons au milieu des dangers, nous sommes jusqu'à la mort en pays ennemi, il faut sans cesse avoir les armes à la main pour combattre et pour nous défendre; et le Ciel n'est la récompense que des victorieux. La chair, les passions, les tentations qui naissent dans notre propre fonds, sont des ennemis d'autant plus dangereux, que ce sont des ennemis domestiques que nous nourrissons. Notre propre cœur nous trahit, nos sens sont d'intelligence avec nos passions, nous avons à combattre contre nous-mêmes (*a*); *et il est certain que tous ceux qui veulent vivre dans la piété, selon Jesus-Christ, souffriront persécution.* Mais Dieu, l'auteur de toute grace, qui nous a appelés en Jesus-Christ à son éternelle gloire, lui-même nous rendra parfaits, fermes et inébranlables, après que nous aurons un peu souffert : *Deus autem omnis gratiæ, qui vocavit nos in æternam suam gloriam in Christo Jesu, modicùm passos ipse perficiet, confirmabit, solidabitque.* L'Apôtre appelle le Seigneur Dieu l'auteur de toute grace, c'est-à-dire, de tout don parfait, de toutes les graces qu'il a répandues sur son Eglise, en lui donnant l'Esprit-Saint; il souhaite que ce Dieu de bonté et de miséricorde achevé dans les fideles ce que sa grace y a commencé, qu'il les soutienne dans leurs afflictions, qu'il les assiste dans les épreuves, qu'il les affermisse dans le bien, qu'il leur accorde enfin le don de la persévérance, afin qu'ils parviennent à la gloire et méritent les couronnes qui ne seront accordées qu'à ceux qui auront combattu jusqu'à la fin. Comme s'il leur disoit : c'est par la grace de Jesus-Christ que vous avez été appelés à la foi, et que vous êtes entrés dans le sein de l'Eglise; mais ce n'est pas

(a) 2. *Tim.* 3.

ez, il faut soutenir cette heureuse vocation r la pratique de toutes les vertus, et sur-tout r une généreuse patience au milieu des adver- tés et des persécutions, qui, comme le feu qui rifie l'or, bien loin de vous abattre ou consu- er, doivent rendre votre vertu plus pure et us éclatante. Ce n'est pas même assez d'avoir é appelé à un état si saint, d'y avoir même illé par l'éclat de vos vertus, il faut persévérer squ'à la fin, puisque la gloire n'est donnée en écompense qu'à la persévérance finale. C'est ce ue j'espere de la miséricorde de notre Dieu, achevera son ouvrage, *perficiet ;* il l'affermira ontre les vents et les orages de la persécution, *onfirmabit*, et il le rendra éternel par la grace e la persévérance, *solidabitque*. C'est à lui qu'ap- artiennent la gloire et le souverain pouvoir dans es siecles des siecles : *Ipsi gloria et imperium in æcula sæculorum, amen*. Dieu ayant le souverain ouvoir, et rien ne pouvant lui résister, vous ne devez point craindre la malice des hommes ; ls mettront tout en œuvre pour vous effrayer, pour vous ébranler, pour vous perdre ; mais ayez une ferme confiance en sa bonté, tous les hom- mes ensemble ne sauroient vous arracher un seul de vos cheveux sans sa permission, et toute leur malice ne peut servir qu'à augmenter votre mérite, et à rendre votre vertu plus éclatante et d'un plus grand prix. Mais ne cessez de rendre à Dieu toute la gloire qui lui est due ; et, quelque vertu que vous ayez, quelque bonne œuvre que vous puissiez faire, reconnoissez que tout bien vient de lui.

L'Evangile raconte avec quel empressement les Publicains et les Pécheurs publics venoient entendre Jesus-Christ, charmés de la douceur et de la bonté avec laquelle ce divin Sauveur les recevoit, et du zele sur-tout qu'il leur témoi- gnoit avoir pour leur salut ; tandis que les

orgueilleux, et les hypocrites Pharisiens ne daignoient pas seulement les souffrir un moment en leur présence.

Jamais le Sauveur ne proposoit des choses difficiles et d'une haute perfection, qu'il ne tâchât d'en adoucir les difficultés par quelque tempérament, et ordinairement par quelque parabole, dont le sens allégorique encourageoit les pécheurs, et excitoit leur confiance. Il savoit mêler l'amour à la crainte; et si, d'une part, il effrayoit ses auditeurs, de l'autre il les touchoit, il les consoloit, et les gagnoit tellement par sa douceur, qu'on ne se lassoit jamais de l'entendre. Il n'y avoit pas jusqu'aux Publicains, gens décriés chez les Juifs, et qui étoient regardés comme des pécheurs publics et scandaleux, qui ne recherchassent son entretien, et qui ne l'écoutassent avec plaisir. Aussi en étoient-ils toujours reçus avec douceur et avec tendresse. Les Scribes et les Pharisiens en murmuroient, et disoient hautement, qu'un homme comme Jesus-Christ, qui menoit une vie si sainte et si parfaite, ne devoit point souffrir que les pécheurs l'approchassent, et ne devoit avoir aucun commerce avec eux. L'indignation et les murmures des Pharisiens, dit saint Grégoire, nous apprennent que comme la vraie justice est pleine de compassion, la fausse justice n'a que de la dureté et de l'aigreur. Nul hypocrite qui ne voulût exterminer tous les pécheurs, et dont le zele ne soit plein de carreaux et de foudres. Ce n'est pas, ajoute ce Pere, que les Justes ne soient aussi quelquefois indignés contre les pécheurs; mais il y a bien de la différence entre ce qui vient de l'orgueil, et ce qui vient du pur zele de la gloire de Dieu et du salut des ames. Les Justes, en reprenant par zele, conservent dans le cœur la douceur inséparable de la charité; ils haïssent le péché, mais ils aiment le pécheur, et ils estiment ceux qu'ils

rigent ; au lieu que ceux qu'une fausse opinion leur mérite enfle d'orgueil, méprisent tout le ste du monde, et n'ont nulle pitié des foibles ; tel est le caractere de tout esprit de parti. s Pharisiens étoient de ce nombre, dit le nt Docteur ; et c'est pour cela que le Sauveur ur propose sans cesse le merveilleux exemple sa douceur, ordinairement sous quelque rabole.

Hic peccatores recipit, et manducat cum illis. et homme, disoient-ils, reçoit les pécheurs, mange avec eux. Voilà tout ce que reprochoient Sauvenr ces hypocrites. Jesus-Christ, pour s confondre, leur répond par une parabole isonnée, à laquelle ils ne savent que répliquer : se compare à un Berger qui court après une rebis égarée ; à une femme qui cherche avec mpressement une drachme qu'elle a perdue, et un pere qui gémit sur les débauches d'un fils bertin. Les pécheurs comparés à cette brebis garée, après laquelle on court ; à cette drachme erdue qu'on recherche avec tant de diligence ; out cela justifioit admirablement sa conduite, et couvroit de confusion la fausse délicatesse des Pharisiens.

Quis ex vobis homo, qui habet centum oves. Le raisonnement du Sauveur est tout-à-fait concluant et sans réplique : Qui d'entre vous, leur dit-il, ayant cent brebis, s'il en perd une, ne laisse pas les quatre-vingt-dix-neuf dans le désert, et ne va pas chercher celle qu'il a perdue, jusqu'à ce qu'il la trouve ? Cette brebis, dit S. Augustin, s'étoit perdue elle-même en sortant de la bergerie, et en suivant ses égaremens ; mais elle ne pouvoit se retrouver, si la miséricorde du Pasteur ne l'eût recherchée. Il n'est point de pécheur qui n'entende au fond du cœur la voix de ce Dieu de bonté qui le cherche, qui l'appelle, qui l'invite, et le sollicite de revenir à lui : mais quand

on se plaît dans ses égaremens, on laisse crier le Pasteur qui appelle, et on prend plaisir de s'égarer toujours plus. Est-on docile à cette voix? rentre-t-on dans son devoir? Quelle joie, dit le Sauveur, pour le Berger, lorsqu'il retrouve sa brebis égarée! Il se garde bien de la maltraiter, il ne la chasse point même vers le troupeau, il veut lui épargner toute la peine du retour, et, comptant pour rien la peine qu'il a eue à la chercher, il la charge lui-même sur ses épaules. Que le Sauveur se peint bien dans cette figure, et qu'il y fait bien son portrait! *Et veniens domum, convocat amicos et vicinos, dicens illis : Congratulamini mihi, quia inveni ovem meam, quæ perierat.* Et dès qu'il est chez lui, il assemble ses amis et ses voisins, et leur dit : Réjouissez-vous avec moi, parce que j'ai trouvé ma brebis qui étoit perdue. Que vous en semble? cette joie est-elle pardonnable à un Berger qui aime son troupeau? Le mercenaire, un homme à gages, aime trop son repos, et aime trop peu ses brebis pour courir après elles lorsqu'elles s'égarent; il n'y a que l'esprit de Jesus-Christ, il n'y a que la charité Chrétienne qui inspire un véritable zele, comme il n'y a qu'elle qui fasse sentir cette douce joie du retour du pécheur.

Dico vobis, continue le Sauveur, *quòd ita gaudium erit in cælo super uno peccatore pœnitentiam agente, quàm super nonaginta novem justis, qui non indigent pœnitentiâ.* Sachez donc que la conversion d'un pécheur est un sujet de joie à toute la Cour Céleste; oui, la persévérance de quatre-vingt-dix-neuf Justes dans leur innocence, quelque agréable qu'elle soit, ne fait pas tant de plaisir, pour ainsi dire, à tout le Ciel, que la conversion sincere d'un pécheur. Le retour d'une ame à Dieu, est une fête bien douce à tous les Esprits Célestes; comme ils en connoissent le prix, ils ne peuvent la voir perdre sans gémir. Si

ous pensions que l'ame du plus vil des hommes été rachetée au prix du sang de Jesus-Christ, ourrions-nous être insensibles à sa perte ; et eut-on même connoître Jesus-Christ, et croire n Jesus-Christ, sans voir, avec douleur, l'abus ndigne qu'on fait de son sang. Par ces mots, *Qui non indigent pœnitentiâ*, qui n'ont point beoin de pénitence, on doit entendre, qui ne ont pas en péché mortel, et qui n'ont pas beoin de changer entiérement de mœurs et de voonté, pour rentrer dans l'amitié et la grace de Dieu, puisqu'étant Justes, ils ne l'ont pas perlue. Cela ne veut pas dire que les Justes soient exempts de toute pénitence ; puisque les ames es plus saintes, n'étant jamais exemptes de tout péché, doivent tous les jours en demander pardon au Seigneur.

Rien n'étoit plus propre pour justifier la conduite de Jesus-Christ envers les pécheurs, et pour condamner les injustes murmures des Pharisiens, qu'une comparaison si concluante. Le Sauveur en rapporte une seconde, qui ne pouvoit pas manquer de faire impression sur les esprits les plus grossiers.

Quæ mulier habens drachmas decem, si perdiderit drachmam unam, nonne accendit lucernam, et evertit domum, et quærit diligenter, donec inveniat? Quand de dix pieces d'argent, on en perd une, on a bien de quoi se consoler par les neuf qui restent ; de même, on peut bien, ce semble, laisser perdre une ame, quand il s'en sauve encore quatre-vingt-dix-neuf. Cependant on pense et on dit tous les jours le contraire ; car qu'une femme ait dix drachmes, si une vient à être égarée, s'en console-t-elle si aisément ? Point du tout ; elle allume aussitôt une lampe pour la chercher, elle balaye tous les coins et recoins du logis, elle remue tout jusqu'à ce qu'elle la trouve. Les neuf qui restent, ne lui font point tant de

plaisir que lui cause de chagrin la perte d'une seule. Aussi l'a-t-elle retrouvée ? quelle joie ne ressent-elle point ? Elle en parle à toutes ses amies et à ses voisines ; elle leur raconte la peine où elle étoit, l'inquiétude qu'elle avoit, avec quel soin et quelle anxiété elle l'a cherchée, mais aussi quelle a été sa joie quand elle l'a retrouvée ; elle les invite à la féliciter, et à prendre part à sa joie : *Congratulamini mihi, quia inveni drachmam quam perdideram.* Jesus-Christ, dit un savant et pieux Interprete, Jesus-Christ pouvoit-il nous marquer, sous des figures plus sensibles et plus expressives, l'empressement qu'il a de ramener à lui le pécheur, les démarches qu'il fait pour cela, et la joie qu'il ressent quand il en a triomphé par sa grace ? Je ne sais, ô mon Dieu, ce qui est le plus incompréhensible, ou de votre bonté envers les hommes, ou de l'insensibilité des hommes à votre égard. Vous n'avez nullement besoin de moi, et vous me recherchez infatigablement, lors même que je vous ai méprisé, et que je me suis déclaré votre ennemi. Tout mon bien, tout mon bonheur dépend d'être à vous : et lors même que vous me prévenez, que vous me recherchez, que vous me sollicitez de la maniere la plus vive, la plus douce, la plus aimable, à rentrer dans votre amitié, je ne puis m'y résoudre, je vous résiste, je vous fuis. Quel avantage trouvez-vous donc, ô mon Dieu, dans la conversion d'un pécheur, pour vous en faire un si grand sujet de joie ? comment pouvez-vous être assez sensible à l'attachement d'une vile créature, pour vous en faire, pour ainsi dire, féliciter par les Anges, et par les ames bienheureuses ? *Ita, dico vobis, gaudium erit coram Angelis Dei super uno peccatore pœnitentiam agente :* C'est ainsi, je vous le dis, ajoute le Sauveur, que parmi les Anges de Dieu, on se réjouira de la conversion d'un seul pécheur. Le

veur pouvoit-il donner au pécheur des motifs
confiance en sa miséricorde plus engageans ?
pour peu qu'on ait de raison et de Religion,
l pécheur peut désespérer du pardon, à la vue
l'énormité de ses crimes ! Ici, dit S. Grégoire,
Sauveur nous assure qu'*il y aura une grande joie*
s le Ciel pour un seul pécheur qui fait pénitence.
ailleurs, le Seigneur assure par son Prophête,
du jour que le Juste aura péché, il ne se souvien-
plus de sa justice. Concevons, mes Freres,
ute le saint Docteur, la conduite admirable
la divine bonté. Afin de retenir ceux qui sont
out, il menace de les punir, s'ils viennent
omber ; et pour porter ceux qui sont tombés
aire effort pour se relever, il leur promet,
s le font, sa divine miséricorde. Il épouvante
premiers, de peur que leur vertu ne leur ins-
e de la présomption ; et il flatte les autres, de
ır que leurs crimes ne les jettent dans le dé-
poir. Si vous êtes justes, appréhendez la colere
Dieu, pour ne pas tomber ; si vous êtes pé-
urs, ayez confiance en Dieu, pour vous
ever.

La drachme étoit une piece d'argent qui pesoit
e drachme, et qui pouvoit valoir environ dix
s de nôtre monnoie. Cette somme, quoique
ite en elle-même, est quelque chose de con-
érable pour une personne qui n'a que ces dix
ces d'argent pour tout bien.

Oraison qu'on dit à la Messe de ce jour est celle qui suit.

*ROTECTOR in te spe-
tium Deus, sine quo
il est validum, nihil
ictum multiplica super
misericordiam, te rec-
e, te duce, sit tran-*

O Dieu, qui êtes le protecteur de ceux qui esperent en vous, et sans lequel il n'y a rien de ferme et de saint dans aucun homme ; faites-nous ressentir de plus

seamus per bona temporalia, ut non amittamus æterna. Per Dominum, etc.

en plus les effets de votre miséricorde, afin qu'étant notre conducteur et notre guide, nous passions de telle sorte par les biens temporels et périssables, que nous ne perdions pas les éternels. Par Notre-Seigneur, etc.

L'ÉPÎTRE.

Leçon tirée de la premiere Epître de l'Apôtre saint Pierre. Chap. 5.

CHARISSIMI : Humiliamini sub potenti manu Dei, ut vos exaltet in tempore visitationis : omnem sollicitudinem vestram projicientes in eum, quoniam ipsi cura est de vobis. Sobrii estote et vigilate : quia adversarius vester diabolus tanquam leo rugiens circuit, quærens quem devoret : cui resistite fortes in fide : scientes eamdem passionem ei, quæ in mundo est, vestræ fraternitati fieri. Deus autem omnis gratiæ, qui vocavit nos in æternam suam gloriam in Christo Jesu, modicùm passos ipse perficiet, confirmabit, solidabitque. Ipsi gloria, et imperium in sæcula sæculorum. Amen.

MES très-chers Freres, humiliez-vous sous la main toute-puissante de Dieu, afin qu'il vous éleve dans le temps de sa visite; vous déchargeant sur lui de tout ce qui peut vous inquiéter, parce qu'il a lui-même soin de vous. Soyez sobres, et veillez; car votre ennemi le démon, semblable à un lion rugissant, tourne de tous côtés, cherchant qui dévorer. Résistez-lui, mettant votre force dans la foi; sachant que ce qu'il y a de vos freres dans le monde, a les mêmes choses à souffrir. Mais Dieu, l'auteur de toute grace, qui nous a appelés à Jesus-Christ, à son éternelle gloire, lui-même nous rendra parfaits, fermes et inébranlables, après que nous aurons un peu souffert. C'est à lui qu'appartiennent la gloire et le souverain pouvoir dans les siecles des siecles. *Amen.*

Le Prince des Apôtres, saint Pierre, étant à Rome où il avoit établi son Siege, comme le centre de la Religion, écrivit en qualité de Chef de l'Eglise cette premiere Epître aux Eglises d'Asie, de Pont, de Galatie, de Bithynie, qui souffroient beaucoup

e la part des Juifs obstinés et des Gentils : il leur nnonce que le jour du Seigneur est proche, ce qui oit s'entendre de la ruine prochaine de Jérusalem, ue Jesus-Christ avoit si clairement prédite, en pu- ition de l'aveuglement et de l'obstination des Juifs : de leur Déicide.

RÉFLEXIONS.

Humiliez-vous sous la main toute-puissante de Dieu. A proprement parler, l'homme ne sauroit humilier, puisque, quelque bas qu'il soit, il st toujours à sa place; et n'étant de son fonds ue néant, pour s'humilier, il faudroit qu'il se ût au-dessous de rien. Notre humilité n'est que ar rapport à notre orgueil. Nous voulons monter lus haut que nous ne devons, nous ne pouvons ouffrir de nous voir à niveau des autres, et sans onsulter ni l'équité, ni la raison, ni même le on sens, nous aspirons toujours à nous tirer de otre rang, nous imaginant que nous serons plus ommodément dans un autre étage. On est natu- ellement inquiet dans celui où l'on est né, tant u'on sait qu'il y en a un supérieur. On fait toute a vie des efforts pour s'élever, on marche, on rimpe, on s'essouffle pour atteindre où l'on voit ue les autres sont déjà arrivés. Les places les lus élevées ne sont pas les plus tranquilles; les orages et les tempêtes regnent toujours sur les auteurs. Si l'on y trouve quelque calme, on ne egarde guere de bien haut que la tête ne tourne. De là, de si fréquentes chutes, et tant de tristes évolutions; ce qu'on appelle grandes fortunes lans le monde, sont de grands mots qui signi- ient peu de chose. Une terre qu'on a achetée, uelques droits de prééminence qu'on a acquis, les titres anciens qu'on a fait passer dans une nouvelle famille, une charge de Magistrature, un emploi à l'armée, un riche héritage qui tire

de la poussiere de sa condition, un génie supérieur et industrieux, l'amitié des Grands, la faveur du Prince ; tout cela donne un nouveau lustre qui flatte, qui brille, qui éblouit ; mais après tout, c'est tout au plus un vernis sur un vase de terre. Fût-on né grand, on n'en est pas moins homme, et par conséquent foible, infirme, mortel, et toute la grandeur humaine aboutit à une poignée de cendres. On peut naître sur le trône ; mais nul Monarque qui du trône ne descende dans le tombeau. La supériorité la plus élevée, la noblesse la plus éclatante, n'exemptent point des infirmités. Les passions ne sont jamais plus fieres ni plus impérieuses, que dans la prospérité et dans l'abondance. La maladie, ni la mort même ne respecterent jamais les Grands. L'autorité la mieux établie, et le pouvoir le plus étendu ne furent jamais à l'abri des adversités et des humiliations ; tout nous humilie, jusque même la grandeur. Notre propre cœur, notre imagination, notre esprit sont nos tyrans au défaut de tout autre. Un avare est pauvre au milieu de ses trésors ; un ambitieux fut-il jamais content de son élévation ? la souveraineté a ses hauts et ses bas, et la Royauté ses croix et ses épines. Nul jour sur la terre sans brouillard ; les plus sereins même sont souvent troublés par des tempêtes inespérées. Le calme n'est pas un fruit naturel de cette vie ; c'est ainsi que dans tous les sexes, dans tous les âges, et dans toutes les conditions, nous trouvons un fonds d'inquiétudes, de peines, d'infirmités et de chagrins qui nous humilie. Ce sont les preuves ineffaçables, et les effets propres de notre néant. Après cela, pouvons-nous avoir de la peine à nous humilier sous la main toute-puissante de notre Dieu ? Hélas ! nous ne le pouvons que trop, et c'est ce qui doit nous humilier davantage. Notre orgueil naturel est une de nos plus sensibles humiliations. Rien

ne prouve mieux notre pauvreté, notre imbécillité, notre foiblesse. On rit quand on voit un singe habillé en Héros ; on gémit, quand on trouve un mourant qui dit sans cesse qu'il se porte bien ; on a pitié d'un homme de rien qui s'imagine être un grand Prince. Toute la sagesse est proprement dans la vraie humilité.

L'ÉVANGILE.

La suite du saint Evangile selon saint Luc. Chap. 15.

In illo tempore : Erant appropinquantes ad Jesum publicani et peccatores, ut audirent illum. Et murmurabant Pharisæi, et Scribæ, dicentes : Quia hic peccatores recipit, et manducat cum illis. Et ait ad illos parabolam istam, dicens : Quis ex vobis homo, qui habet centum oves, et si perdiderit unam ex illis, nonne dimittit nonaginta novem in deserto, et vadit ad illam quæ perierat, donec inveniat eam ! et cùm invenerit eam, imponit in humeros suos gaudens : et veniens domum, convocat amicos et vicinos, dicens illis : Congratulamini mihi, quia inveni ovem meam quæ perierat ! Dico vobis, quòd ita gaudium erit in cœlo super uno peccatore pœnitentiam agente, quàm super nonaginta novem justis, qui non indigent pœnitentiâ. Aut quæ mulier

En ce temps-là : Comme des Publicains et des pécheurs s'approchoient de Jesus pour l'entendre, les Pharisiens et les Scribes en murmuroient; cet homme, disoient-ils, reçoit les pécheurs et mange avec eux. Là-dessus, il leur dit cette parabole : Qui d'entre-vous ayant cent brebis, s'il en perd une, ne laisse pas les quatre-vingt-dix-neuf dans le désert, et ne va pas chercher celle qui est perdue, jusqu'à ce qu'il la trouve ? Quand il l'a trouvée, il la met sur ses épaules avec joie ; et dès qu'il est chez lui, il assemble ses amis et ses voisins, et leur dit : Réjouissez-vous avec moi, parce que j'ai trouvé ma brebis qui étoit perdue. Je vous dis qu'il y aura de même plus de joie dans le Ciel pour un seul qui fait pénitence, que pour quatre-vingt-dix-neuf justes qui n'ont pas besoin de pénitence. Ou quelle est la femme qui ayant dix pieces

habens drachmas decem, si perdiderit drachmam unam nonne accendit lucernam, et evertit domum, et quærit diligenter, donec inveniat! Et cùm invenerit, convocat amicas et vicinas, dicens: Congratulamini mihi, quia inveni drachmam, quam perdideram! Ita dico vobis, gaudium erit coram Angelis Dei super uno peccatore pœnitentiam agente.

de monnoie, si elle en perd une, n'allume la lampe, ne balaye la maison, et ne cherche avec soin, jusqu'à ce qu'elle la trouve. Quand elle l'a trouvée, elle assemble ses amies et ses voisines, et leur dit: Réjouissez-vous avec moi, parce que j'ai trouvé la piece que j'avois perdue. C'est ainsi, je vous le dis, que parmi les Anges de Dieu, on se réjouira de la conversion d'un seul pécheur.

MÉDITATION.

De la joie que cause dans le Ciel la conversion d'un pécheur.

PREMIER POINT.

CONSIDÉREZ qu'il n'est peut-être rien de plus consolant pour les pécheurs, rien de plus intéressant, rien qui doive exciter davantage leur confiance, ni accélérer davantage leur conversion, que la parabole de l'Evangile de ce jour. Le Sauveur avoit témoigné en bien des occasions sa bonté singuliere pour les pécheurs; le désir qu'il avoit de leur salut, l'empressement même qu'il avoit de les voir convertis, ses paroles, ses actions, ses paraboles, tout démontroit des entrailles de miséricorde dans ce divin Sauveur; je ne suis pas venu appeler les Justes, mais les pécheurs, disoit-il; ceux qui se portent bien n'ont pas besoin de médecin; les remedes sont pour les malades. S'il fait le portrait du pécheur dans les égaremens de l'Enfant prodigue, il fait le sien dans celui du Pere de cet Enfant débauché, qui le reçoit avec une joie, un empres-

sement, une fête qui cause de la jalousie même à son frere. Enfin, le Mystere de l'Incarnation du Verbe, de la Naissance du Sauveur, sa Vie mortelle et sa Mort sont des preuves bien fortes de l'amour que Dieu a pour les hommes, et du désir empressé qu'il a du salut des pécheurs; mais la double parabole qu'il fait dans cet Evangile, enchérit, ce semble, sur tous les autres traits si marqués de sa tendre miséricorde pour les pécheurs. Il se compare ici à un Pere de famille, qui ayant cent brebis les conserve avec soin, et les chérit toutes avec tendresse; il pourvoit à tous leurs besoins; il veille continuellement sur son cher troupeau, et n'oublie rien pour empêcher qu'aucune s'en égare. Il les mene paître lui-même dans les meilleurs pâturages, empêche que le loup n'approche du troupeau. Mais enfin, si malgré toute sa vigilance et ses soins, une seule vient à s'égarer, bon Dieu! quelle inquiétude dans ce charitable Pasteur! et que ne fait-il pas, quelle peine ne prend-il point pour trouver et pour ramener la brebis égarée! On diroit que la conservation des quatre-vingt-dix-neuf qui restent dans le bercail ne lui fait pas tant de plaisir que la perte d'une seule lui cause de chagrin. Il laisse-là toute les autres pour courir après cette seule; mais enfin l'a-t-il retrouvée, bon Dieu! quelle joie, quel plaisir! Bien-loin de se fâcher et de la chasser devant lui pour la ramener, il la charge lui-même sur ses épaules, pour lui épargner encore la fatigue du chemin. Chargé de ce doux fardeau, il entre comme en triomphe dans la bergerie; et non content de ne l'avoir pas perdue, il veut que tous ses amis prennent part à sa joie. C'est sous cette image que cet aimable Sauveur se dépeint: trouvez, imaginez un sujet, des traits, une expression, une figure plus propre à nous inspirer une douce confiance. En voici encore une qui ne

doit pas moins inspirer de reconnoissance et de désir au pécheur de se convertir. Une Mere de famille perd une piece de monnoie, et elle en est inconsolable. Que de mouvemens ne se donne-t-elle point pour la retrouver ? Elle allume la lampe, elle cherche, elle recherche, elle renverse tous les meubles de la maison; pas un coin ni recoin qu'elle ne fouille; enfin, l'a-t-elle retrouvée, quelle démonstration de joie ! quels cris d'alégresse ! On diroit qu'elle a recouvré tout son bien qu'elle avoit perdu; ainsi, ajoute le Seigneur, se réjouit-on dans le Ciel, au retour, à la conversion d'un pécheur, qui, après s'être égaré, après s'être perdu par le péché, se rend enfin à la grace. Et après cela on veut d'autres motifs de se convertir !

SECOND POINT.

Considérez combien un pécheur est inexcusable, si après de si pressantes sollicitations et une bonté si marquée de la part de Dieu, il ne se convertit point, s'il differe même de se convertit. Qu'est-ce qui peut servir de prétexte et d'excuse à son obstination ? Pour peu qu'on ait encore de Religion, peut-on ignorer le danger où l'on est d'être éternellement malheureux si l'on vit dans le péché ? Si on ne l'ignore point, qu'est-ce qui peut retenir une personne à qui il reste encore une lueur de bon sens, une teinture de Religion ? Qu'est-ce qui peut la retenir dans le précipice, lors même qu'on lui présente la main pour l'en retirer ? Qu'est-ce qui peut la faire persévérer dans l'état de péché, lors même que Dieu lui présente sa grace ? Qu'est-ce qui peut retenir le pécheur ? Est-ce la sévérité d'un Dieu justement irrité par ses déréglemens, par ses égaremens ? Mais enfin peut-il ne pas prévoir la joie que tout le Ciel aura de sa conversion, de

son retour, après la parabole de notre Evangile ! Le Sauveur pouvoit-il rien dire de plus propre à calmer nos frayeurs, à encourager notre timidité, à adoucir même notre confusion, à nous inspirer une douce confiance en sa miséricorde, que cette parabole ! Tout le Ciel doit concevoir plus de joie de notre conversion, qu'il n'en a de la persévérance des Justes : Dieu lui-même se fait, pour ainsi dire, une fête de notre retour à lui. Autant qu'il est terrible au pécheur quand il meurt dans le péché, autant est-il doux, compatissant, miséricordieux, prévenant, indulgent, lorsque le pécheur déteste ses péchés durant sa vie. La mort dans le péché, allume des feux éternels et irrite la colere de Dieu, arme sa vengeance durant toute l'éternité contre ce pécheur mort dans sa disgrace ; au lieu que la conversion du pécheur, son regret sincere, son repentir désarme sa colere, ranime, pour ainsi dire, toute sa bonté envers le pécheur, et lui fait oublier tous ses crimes. Et après cela on differe sa conversion, on vit et on meurt dans le péché !

Ah, Seigneur ! employez toute votre miséricorde pour empêcher que ce malheur ne m'arrive. Je veux dès ce jour même, moyennant votre grace, réjouir tout le Ciel par ma parfaite conversion et mon retour à vous.

Aspirations dévotes durant le jour.

Erravi, sicut ovis quæ periit : quære servum tuum. Psal. 118.

Je suis errant comme une brebis égarée : cherchez votre serviteur, ô mon Dieu !

Salvum me fac servum tuum, Deus meus, sperantem in te. Psalm. 85.

Seigneur, sauvez une brebis égarée, un serviteur qui met en vous toute son espérance.

PRATIQUES DE PIÉTÉ.

1.° PLUS le Seigneur est bon envers le pécheur, plus le pécheur est criminel s'il persiste dans sa révolte contre un si bon Pere. Rien ne démontre mieux la justice du châtiment rigoureux dont Dieu punit une si obstinée malice, que l'obstination impie du pécheur dans son péché. Pénétrez bien tout le sens d'une parabole si consolante. Vous avez attristé, pour ainsi dire, durant un si long-temps tout le Ciel par votre vie licencieuse, vous pouvez aujourd'hui réjouir tout le Ciel par votre sincere conversion à Dieu ; ne différez pas d'un demi-jour, d'un moment, de causer aux saints Anges une joie qui vous est si avantageuse. Si vous n'êtes pas encore converti, convertissez-vous à ce moment par un acte de Contrition parfaite et une bonne Confession. Si vous vous êtes déjà converti, ratifiez votre conversion par un renouvellement de pénitence intérieure, et par de nouveaux actes de Contrition que vous devez faire souvent durant ce jour.

2.° Ne vous contentez point d'une conversion affectueuse, prouvez-la par les effets ; donnez-en aujourd'hui de nouvelles preuves, soit par une plus ample confession, soit par une visite de civilité à ceux avec qui vous êtes réconcilié, soit par les œuvres de miséricorde. Faites une profession plus déclarée de piété et de régularité. Faites quelques visites du saint Sacrement, dans les Eglises, sur-tout où vous avez paru autrefois durant vos déréglemens, avec plus d'irrévérence ; faites quelque aumône extraordinaire dans la vue de réparer les injustices que vous auriez pu faire, et qui vous sont tout-à-fait inconnues ; et pensez souvent durant ce jour à ce que signifient les deux paraboles rapportées dans l'Evangile de la Messe de ce jour.

LE

LE QUATRIEME DIMANCHE D'APRÈS LA PENTECOTE.

Si le Dimanche précédent est appelé avec raison, dans les Lectionnaires anciens, le Dimanche de la miséricorde et de la bonté de Dieu envers les pécheurs, parce que tout l'Office de la Messe, c'est-à-dire, l'Introït, l'Epître et l'Evangile ne prêchent que cette grande miséricorde; ce quatrieme Dimanche peut être appelé, pour la même raison et par le même rapport, le Dimanche de la confiance en Dieu; puisque tout l'Office de ce jour nous en fournit de grands motifs, soit dans l'Introït de la Messe du jour, soit dans l'Epître et l'Evangile; tout y inspire cette douce confiance.

La Messe commence par ce verset du Pseaume 26. *Dominus illuminatio mea, et salus mea, quem timebo!* Le Seigneur m'instruit de ses conseils, il veille à ma conservation; le Seigneur est ma lumiere, mon guide, mon appui, mon salut, toute ma confiance est en lui; qui est-ce que je craindrois? *Quem timebo!* quel ennemi peut m'effrayer, et quel danger peut me faire craindre? *Quem timebo!* sous une telle protection, je ne saurois périr. *Inveni potentiorem*, dit ici saint Angustin, *et time*: trouvez quelqu'un qui soit plus puissant que notre Dieu, et alors votre crainte et votre défiance seront bien fondées: *Dominus protector vitæ meæ, à quo trepidabo!* Le Seigneur est le défenseur de ma vie, et, comme dit le Texte Hébreu, le Seigneur est la force de ma vie; les plus grands périls ont-ils de quoi m'étonner? Que tous mes ennemis se liguent contre moi, que je sois au milieu des flots, agité

par les vents les plus furieux, et menacé à tous momens d'un triste naufrage, le Seigneur étant le défenseur, la force de ma vie, rien ne peut m'effrayer. Je ferois tort à la toute-puissance, à la sagesse infinie et à la bonté incompréhensible de mon divin Protecteur, si je craignois. Ma crainte seroit une insigne défiance; et puis-je en être capable, après avoir vu tant de fois tous les plus grands efforts de mes ennemis devenus inutiles par cette toute-puissante protection! *Qui tribulant me inimici mei!* que n'ont pas tenté ces ennemis de mon salut pour me perdre, ou du moins pour me troubler et m'effrayer? Combien de fois, transportés du désir de me perdre, sont-ils venus fondre sur moi, comme autant de bêtes féroces prêtes à me dévorer! *Ipsi infirmati sunt, et ceciderunt:* Vains projets, inutiles efforts, frivole tentative; ils ont eu la confusion de voir échouer leurs malins desseins, ils ont éte contraints de reconnoître leur foiblesse. Toute cette nuée féconde en grêle et en carreaux, sur le point de m'écraser, s'est évanouie. O, qu'heureux est celui qui met toute sa confiance en Dieu! Oui, quand je verrois toutes les forces, les puissances de la terre et de l'enfer rassemblées devant moi en corps d'armée, je serois intrépide: la protection du Seigneur est un rempart que toutes les puissances ensemble ne sauroient forcer. *Si consistant adversùm me castra: non timebit cor meum.* David en avoit fait une trop longue expérience pour avoir jamais une confiance chancelante en la protection de son Dieu. Un Goliath fier de sa monstrueuse hauteur et de la force énorme de son bras, vaincu, terrassé, tué par un enfant, sans autres armes qu'une fronde; une armée effroyable de Philistins, jusque-là toujours victorieux des troupes d'Israël, battue, défaite, dissipée par cet Oint du Seigneur: toute la malignité de la jalousie et de la haine de Saül rendue

inutile ; enfin, David victorieux de tous ses ennemis, après tant de dangers, tant de persécutions et de traverses, paisible sur le trône, pouvoit-il avoir moins de confiance en la bonté et la protection de son Dieu !

L'Epître de la Messe de ce jour est prise de l'endroit de la lettre de saint Paul aux Romains, où le saint Apôtre dit que ceux qui ont reçu par le baptême l'esprit d'adoption, qui nous fait enfant de Dieu et cohéritiers avec Jesus-Christ de la gloire future, après laquelle tout Fidelle soupire, ne comptent pour rien tout ce qu'il y a à souffrir sur la terre, pour mériter la récompense qui nous est préparée dans le Ciel, où doivent tendre tous nos désirs. Toute cette Epître tend à nous inspirer un grand fonds de confiance et de courage dans les plus grandes adversités.

Existimo, dit le saint Apôtre, *quòd non sunt condignæ passiones hujus temporis ad futuram gloriam, quæ revelabitur in nobis :* Je suis persuadé que les afflictions du temps présent n'ont aucune proportion avec la gloire future qui éclatera en nous. Il faudroit la comprendre dès cette vie, cette gloire ; il faudroit en goûter les douceurs ineffables, douceurs pures, pleines, rassasiantes, qui passent tout ce que l'esprit humain peut penser ou sentir. Il faudroit être comme plongé dans ce torrent de délices, dont Dieu enivre ses élus, pour voir l'infinie disproportion qu'il y a entre ce que nous souffrons dans ce lieu d'exil, et la récompense qui nous est préparée dans la céleste patrie. Pour quelques ombres d'humiliation, quel honneur, quelle gloire, bon Dieu, dans le Ciel, où le moindre des Saints est l'objet de l'admiration, du respect, de la profonde vénération des plus grands Monarques du monde ! pour quelques pointes de douleurs, quel torrent, quelle abondance de douceurs que Dieu réserve à ceux qui le servent ! *Quàm magna multitudo*

dulcedinis tuæ quam abscondisti timentibus te! Enfin, pour quelques momens de souffrances et d'afflictions qui fuyent, une félicité pure et parfaite, qui ne doit jamais finir. *Id enim, quod in præsenti est momentaneum et leve tribulationis nostræ*, dit saint Paul aux Corinthiens, *supra modum in sublimitate æternum gloriæ pondus operatur in nobis* (*a*). Nos afflictions présentes, qui ne durent qu'un moment, et qui sont si légeres, nous produisent un poids éternel de gloire dans un haut degré d'excellence au-delà de toute mesure. Et certainement la vie approchée de l'éternité, n'est plus qu'un instant indivisible et imperceptible; il n'y a pas plus de proportion entre les afflictions de cette vie, et la gloire de l'autre, qu'il y en a entre ce point de temps imperceptible, et toute l'incompréhensible éternité. Voilà l'heureux charme qui change en larmes de joie, celles que la douleur fait couler durant cette vie. Je pese ce que je souffre avec ce que j'espere, dit saint Augustin, et je trouve le poids de mes souffrances infiniment plus léger, que le poids de gloire qu'elles produisent. Encore un moment de tribulation, le repos qui succédera à nos peines, sera éternel. Ici-bas, on ne boit que goutte à goutte l'eau amere de la tribulation; dans le Ciel, on est inondé d'un torrent de délices qui ne tarira jamais. Quoique la gloire de l'autre vie n'ait aucune proportion avec nos souffrances prises en elles-mêmes, Dieu cependant a voulu que cette gloire immense y fût attachée à titre de récompense et de justice. Mais pour nous la faire mériter, il nous fait entrer en participation des mérites de Jesus-Christ, et releve par sa grace le mérite de nos souffrances.

Nam expectatio creaturæ revelationem filiorum Dei expectat: Aussi, ce qu'attendent le plus les créatures, continue saint Paul, c'est que cette

(*a*) 2. *Cor.* 4.

gloire des enfans de Dieu éclate. Saint Augustin croit que par les créatures, on doit entendre ici tous les fidelles qui soupirent après la fin des miseres de cette vie, et qui, à la faveur des lumieres de la foi, découvrant le bonheur qui leur est préparé dans le Ciel, et qui est l'objet de leur espérance, désirent avec empressement, attendent avec une sainte anxiété, demandent avec ferveur l'heureux moment qui doit les mettre en possession de ce bienheureux héritage. Selon plusieurs autres saints Peres, les créatures signifient ici tous les hommes, et singuliérement les Gentils, dont l'Apôtre commence à annoncer la vocation à la foi, qui doit être le commencement de leur délivrance. Le Messie est appelé dans l'Ecriture, le désiré des nations. Il y avoit long-temps, dit le savant Interprete que nous avons souvent cité, il y avoit long-temps que les Gentils sentoient le poids de leurs miseres; ils en gémissoient, et ils en étoient d'autant plus accablés qu'ils avoient, pour en sortir, moins de secours que les Juifs. Dieu l'avoit ainsi permis, pour manifester en son temps les trésors de ses miséricordes sur eux. L'heureux moment étoit enfin venu, où ils devoient être réconciliés à leur Dieu. Les graces qui leur étoient communiquées, leur rendoient leurs miseres plus pesantes et plus sensibles, et leur faisoient pousser comme les cris de leur enfantement spirituel à l'Evangile. *Scimus enim quòd omnis creatura ingemiscit et parturit usque adhuc;* car nous savons que jusqu'à cette heure, toutes les créatures gémissent et souffrent les douleurs de l'enfantement.

L'homme n'a été fait que pour Dieu; voilà notre fin : Dieu n'a pu nous former pour d'autres que pour lui; et toute autre fin que celle-là étoit incapable de nous satisfaire. Nous n'avons qu'à consulter là-dessus notre cœur. Dieu seul est le centre de notre repos, hors duquel notre cœur

est dans une agitation continuelle. Ce penchant naturel à tout homme, cette passion extrême d'être heureux, ne sauroit être satisfaite ici-bas; car depuis plus de six mille ans que les hommes travaillent à se rendre heureux, aucun n'a pu trouver encore un repos plein et parfait, qui ait fixé tous ses désirs; il demeure toujours un vide infini, que tous les objets créés ne peuvent remplir; ce n'est point pour eux que l'homme a été fait, il faut qu'il s'éleve jusqu'à Dieu; et du moment qu'il prend ce parti, il trouve une paix, une douceur, qu'il n'a point trouvé ailleurs: marque évidente que Dieu est sa fin et le centre de son repos: *Fecisti nos ad te*, dit saint Augustin, *et irrequietum est cor nostrum donec requiescat in te.* Or, ce n'est que dans le Ciel que ce parfait repos, que cette félicité pleine et parfaite se trouvent; et c'est après quoi soupire naturellement tout homme, quoique la plupart ne connoissent pas où est le centre de leur repos et de leur felicité. Les Juifs étoient les seuls qui en avoient connoissance. On peut dire que les autres peuples le désiroient sans savoir où il étoit. Jesus-Christ est venu l'apprendre à toutes les nations de la terre; et le Christianisme leur enseigne où est, et où se trouve cette félicité inséparable du souverain bien, après laquelle tout homme naturellement soupire, et laquelle ne sauroit se trouver ici bas. C'est ce bonheur, cette félicité de l'autre vie, qui faisoit gémir encore plus les Apôtres et tous ces premiers fidelles, par l'ardent désir qu'ils avoient d'être rappelés de ce lieu d'exil, et d'aller jouir de cette gloire céleste, dont ils avoient une si haute idée. Plus on est éclairé des vives lumieres de la foi, plus on aime ardemment Jesus-Christ, plus soupire-t-on après le séjour de la céleste Jérusalem: *Desiderium habeo dissolvi, et esse cum Christo* (*a*), disoit saint Paul: je

(*a*) *Philippe* 1.

souhaite ardemment de ne plus vivre et d'être avec Jesus-Christ. C'est dans ce même sens que le saint Apôtre dit ici, que ce ne sont pas seulement les Gentils qui soupirent après leur délivrance : *Non solùm autem illa, sed et nos ipsi primitias Spiritus habentes, et ipsi intra nos gemimus :* Nous-mêmes qui avons reçu les prémices de l'Evangile, qui avons été sanctifiés par le Saint-Esprit, nous attendons encore l'entier accomplissement de notre adoption, c'est-à-dire, la gloire qui est la perfection et l'effet de l'adoption. Nous soupirons sans cesse après cette céleste patrie, et nous gémissons de nous voir encore détenus dans ce lieu de notre exil.

La pêche miraculeuse que Jesus-Christ fit faire à saint Pierre, dans la mer de Tibériade, fait le sujet de l'Evangile de ce jour.

Le Sauveur ayant parcouru la Judée, la Galilée, la contrée qu'on appeloit *Decapolis*, parce qu'elle comprenoit dix villes, et le pays au-delà du Jourdain ; faisant par-tout du bien, et par-tout un grand nombre de miracles, il se vit bientôt suivi d'une multitude qui ne lui laissoit point de repos. Un jour étant sur le bord du lac de Genesareth, qu'on appeloit aussi mer de Tibériade, voyant que la foule qui l'accabloit, croissoit à tout moment, il vit près de lui deux barques arrêtées au bord ; les pêcheurs en étoient descendus à terre pour laver leurs filets. Etant monté dans l'une des deux, qui étoit celle de Simon, il le pria de s'éloigner un peu du rivage ; et s'étant assis, il instruisoit le peuple de dessus la barque. Ce n'est point sans mystere que Jesus-Christ choisit entre les deux barques celle qui est à Simon ; *car*, dit saint Grégoire, *que nous marque autre chose, la barque de Pierre, où Jesus-Christ monte pour instruire le peuple, sinon l'Eglise qui doit être confiée aux soins de Pierre.* C'est donc dans cette Eglise seule confiée à Pierre et à ses Suc-

cesseurs, disent les Interpretes, que Jesus-Christ nous instruit : c'est une source pure, où nous puisons la vérité sans mêlange ; hors de cette barque, il n'y a que danger, que naufrage ; hors de cette seule Eglise, point de salut.

Après que le Sauveur eut instruit ce peuple avide de la parole de Dieu, il fit un miracle éclatant, dont toutes les circonstances sont autant de mystères. Il dit à Pierre de prendre le large et d'avancer en pleine mer, et lui ordonne de jeter les filets pour pêcher. Ce n'étoit point dans la Judée, signifiée par le bord, que l'Évangile devoit faire le plus de conquêtes ; c'étoit en pleine mer que devoit se faire cette abondante et merveilleuse pêche ; c'est-à-dire, que c'étoit au milieu des nations, et jusque dans le centre du paganisme que la foi de Jesus-Christ devoit triompher par la conversion des Gentils. *C'étoit à vous*, disoient saint Paul et saint Barnabé, parlant aux Juifs, *c'étoit à vous qu'il falloit annoncer premièrement la parole de Dieu ; mais puisque vous la rejetez, et que vous vous jugez vous-mêmes indignes de la vie éternelle, voilà que nous allons tourner du côté des Gentils.*

Præceptor, per totam noctem laborantes nihil cepimus. Maître, lui répond saint Pierre, nous avons fatigué toute la nuit, qui étoit le temps le plus propre pour la pêche, et nous n'avons rien pris ; cependant, quoique naturellement nous ne devions pas espérer pendant le jour un succès plus heureux, je vais pourtant jeter le filet sur votre parole. Il le jette à l'heure même ; sa foi, quoique foible encore et naissante, l'emporte et sur sa raison et sur son expérience. Aussi en fut-il récompensé libéralement. Le filet ne fut pas plutôt jeté qu'il fut plein de poissons ; il y en eut une si grande quantité, que le filet en rompoit ; les pêcheurs même n'avoient pas la force de le tirer ; il fallut donc qu'ils fissent signe à leurs compa-

gnons, qui étoient dans l'autre barque, de venir les aider. Ils y vinrent, et la pêche se trouva si abondante que les deux barques en furent remplies, et elles en étoient si chargées, qu'il s'en fallut peu qu'elles n'allassent à fond. Tout est mystérieux dans cette miraculeuse pêche, et tout y est instruction. Pierre et ses compagnons avoient pêché de leur propre mouvement toute la nuit; ils avoient beaucoup fatigué, sué, sans rien prendre; ils ne jettent qu'une seule fois le filet par l'ordre de Jesus-Christ; et sans beaucoup travailler, ils prennent assez de poissons pour en remplir deux barques. La pêche est ici la figure du Ministere Evangélique; il faut pour l'exercer avec fruit, y être appelé de Jésus-Christ, y être animé de son esprit, et n'y travailler que par son ordre. On travaille, on se donne de grands mouvemens, et tous plus inutiles, quand il n'y a que l'homme qui travaille. On ne gagne jamais rien, on perd même tout, peine, étude, sueurs, quand dans son travail on ne se cherche que soi-même: *Per totam noctem laborantes nihil cepimus.* Combien de gens feront un jour ce triste aveu! intrus dans le sacré ministere, que de peines sans fruits! animés par un esprit vain et par des vues peu épurées, mais par une vivacité toute naturelle, que de zeles infructueux, ou du moins sans mérite! Quand on n'agit que par naturel, quand on ne fait que sa propre volonté, quand on ne suit que son humeur et son caprice, on travaille, on fatigue même beaucoup, mais c'est toujours de nuit qu'on fatigue, et sans fruit. Ce sont-là ces personnes qui paroissent devoir être si riches en bonnes œuvres et en mérites, *Viri divitiarum*, comme parle le Prophete, qui ne travaillant que la nuit, n'ont été riches et puissans que dans un songe: *Dormierunt somnum suum;* et ne s'étant éveillés qu'à la mort, ils se sont trouvés les mains vides, et tous leurs travaux

perdus : *Et nihil invenerunt in manibus suis.* Saint Pierre et saint André appellent une autre barque pour venir partager avec eux la pêche qu'ils avoient faite. Malheur aux Ministres de Jesus-Christ, qui, par une criminelle jalousie, aimeroient mieux voir périr une partie du troupeau, que de partager le soin avec d'autres, pour en avoir seul tout l'honneur.

Quod cùm videret Simon Petrus, procidit ad genua Jesu, dicens : Exi à me, quia homo peccator sum, Domine : Simon-Pierre étonné de ce miracle, se jette aux pieds de Jesus, et s'écrie tout hors de lui-même : Éloignez-vous de moi, Seigneur, parce que je suis un pécheur indigne de paroître en votre présence : *Exi à me, quia homo peccator sum.* Ces paroles ne sont que la marque d'un profond respect pour le Sauveur, et d'une sainte frayeur à la vue d'un si grand miracle. C'est ainsi que le Centurion ne se croit pas digne de recevoir chez lui J. C. *Non sum dignus ut intres sub tectum meum.* Ces humbles sentimens sont toujours agréables au Seigneur. Rien ne nous rend moins indignes d'être avec Jesus-Christ, que le sentiment que nous avons, et l'aveu sincere que nous faisons de n'en être pas dignes ; c'est la disposition où nous devons être quand nous recevons Jesus-Christ dans la Communion. Rien ne gagne tant le cœur de Dieu, qu'une humilité pure et sincere. Cette vertu n'est guere séparée des autres, et surtout de la véritable Contrition. Jacques et Jean, et tous les autres qui étoient avec Simon-Pierre, ne furent pas moins frappés de la merveille dont ils avoient été témoins ; leur étonnement alla jusqu'à une espece de frayeur pleine de respect, que cause ordinairement la vue d'une chose merveilleuse et inespérée ; mais le Sauveur les rassura, et s'adressant à Pierre, lui dit : Ne craignez rien, je vous ai choisi pour une autre sorte de pêche ; ce ne sera plus des poissons que vous

prendrez, mais des hommes. *Ex hoc jam homines eris capiens.* La pêche matérielle et sensible que fit ici Pierre, fut comme le symbole du Ministere Apostolique et spirituel, auquel le Fils de Dieu les élevoit par son choix, à-peu-près comme dans les Sacremens Jesus-Christ se sert des signes sensibles, pour signifier la grace spirituelle qu'ils operent. La grace accompagna cette divine vocation; et ce fut à ce moment que saint Pierre, saint André, saint Jacques et saint Jean ayant tout quitté pour toujours, ne quitterent plus leur bon Maître : *Relictis omnibus secuti sunt eum.* Jusqu'ici les Apôtres, quoiqu'ils eussent embrassé la doctrine de Jesus-Christ, et qu'ils se fussent déclarés pour être de ses Disciples, n'avoient pas encore renoncé à tout ce qu'ils possédoient; ils avoient encore leur maison, leur barque et leurs filets, et faisoient leur trafic ordinaire. Ce fut à cette troisieme et derniere vocation qu'ils abandonnerent tout pour s'attacher uniquement à Jesus-Christ.

L'Oraison qu'on dit à la Messe de ce jour est celle qui suit.

DA nobis, quæsumus Domine, ut et mundi cursus pacificè nobis tuo ordine dirigatur, et Ecclesia tranquillâ devotione lætetur. Per Dominum, etc.

ACCORDEZ-NOUS, Seigneur, par votre bonté, que le cours du monde qui est soumis aux regles et aux ordres de votre Divine Providence, devienne calme et tranquille; afin que votre Eglise, jouissant de ce repos et de cette tranquillité, vous témoigne avec joie l'ardeur de sa piété. Par Notre-Seigneur, etc.

L'ÉPITRE.

Leçon tirée de l'Épître de saint Paul aux Romains. Chap. 8.

FRATRES : Existimo, quòd non sunt condignæ passiones hujus temporis ad futuram gloriam, quæ revelabitur in nobis. Nam expectatio creaturæ, revelationem filiorum Dei expectat. Vanitati enim creatura subjecta est non volens, sed propter eum, qui subjecit eam in spe : quia et ipsa creatura liberabitur à servitute corruptionis, in libertatem gloriæ filiorum Dei. Scimus enim quòd omnis creatura ingemiscit, et parturit usque adhuc. Non solùm autem illa, sed et nos ipsi primitias spiritus habentes ; et ipsi intra nos gemimus, adoptionem filiorum Dei expectantes, redemptionem corporis nostri : In Christo Jesu Domino nostro.

MES Freres, je suis persuadé que les afflictions du temps présent n'ont aucune proportion avec la gloire future qui éclatera en nous. Aussi ce qu'attendent le plus les créatures, c'est que cette gloire des enfans de Dieu éclate, parce qu'elles sont assujetties à la vanité, non de leur gré, mais par l'ordre de celui qui les y a assujetties, dans l'espérance qu'elles seront elles-mêmes affranchies de la corruption à laquelle elles étoient assujetties, pour passer à la liberté qui fait la gloire des enfans de Dieu ; car nous savons que, jusqu'à cette heure, toutes les créatures gémissent et souffrent les douleurs de l'enfantement. Et non-seulement elles, mais aussi nous-mêmes qui avons les prémices de l'esprit. Oui, nous-mêmes, nous gémissons au-dedans de nous, dans l'attente de l'adoption des enfans de Dieu, et de la délivrance de notre corps, en Jesus-Christ Notre-Seigneur.

L'Epître de saint Paul aux Romains, passe pour la plus sublime et la plus savante de toutes celles qu'il a écrites. La doctrine de la grace, de la prédestination, de la reprobation et tout ce qu'il y a de plus élevé dans le dogme, y est expliqué avec une précision et une netteté qui font bien sentir l'Esprit-Saint qui l'a dictée.

RÉFLEXIONS.

Je suis persuadé que les afflictions du temps présent n'ont aucune proportion avec la gloire future qui éclatera en nous. Nulle, par rapport à la durée ; car, qu'est-ce que cette poignée de jours que dure la plus longue vie, comparée avec cette durée éternelle, qui doit être la mesure de la gloire future ? Nulle, par rapport au nombre des afflictions qu'on peut souffrir dans cette vie, et de leur qualité. L'Apôtre ne dit pas simplement les afflictions d'un état, d'une condition particuliere, il dit les afflictions du temps present, les afflictions qui naissent avec nous, du moins en apportons-nous dans nous-mêmes, en naissant, les principes. Le corps a ses afflictions ; douleurs, altération dans le sang, déréglement des humeurs. Eh mon Dieu ! à quel nombre infini de maladies l'homme n'est-il pas sujet durant sa vie ? maladies héréditaires, maladies chroniques, accidentelles, incurables, prédomination de quelque humeur, foiblesse de ressorts ; nul des sens qui ne soit sujet à quelque déréglement dans ses organes. Ce qui nourrit le corps, l'use ; il n'est pas jusqu'au sommeil qui ne le fatigue, le repos même souvent lui nuit. L'esprit a ses afflictions, et elles ne sont pas les moindres : doutes, soupçons, craintes, frayeurs, perplexités, tout est supplice d'autant plus insupportable, qu'il est toujours sans remede. Que n'a-t-on pas à souffrir de son imagination ? Ingénieuse à nous tourmenter, au défaut de sujets réels, que ne nous fait-elle pas souffrir par ses fantômes ? Elle a le secret de tourmenter par ses seules images. On peut dire que l'imagination est le tyran de tous les hommes : nul qui ne soit son esclave, nul qui ne lui doive la plupart de ses inquiétudes et de ses chagrins. Les afflictions enfin du temps

présent sont universelles. Le cœur ressent vivement toutes celles du corps et de l'esprit, et il a encore les siennes particulieres, qui sont d'autant plus ameres qu'elles éteignent toutes les lueurs de consolation et de joie. Les afflictions durant la vie sont des fruits de toutes les saisons et de toutes les terres. Les plus beaux jours sont obscurcis par bien des brouillards; et quel âge, quel état, quelle condition jouit d'un long calme ! Les Grands vivent dans l'éclat, dans l'abondance; mais leurs jours sont-ils plus sereins ? Sujets aux mêmes maladies que le plus vil de leurs sujets, leur cœur est-il moins déchiré par les passions, et leur esprit est-il toujours tranquille ? Les inquiétudes, les craintes, les chagrins et les infirmités, ne respectent ni les grands noms, ni la pourpre, ni le trône; et si les afflictions intérieures n'étoient pas invisibles, ce qui nous paroît un objet d'envie, nous seroit souvent un juste sujet de compassion. Ne pensons pas, dans quelque état que nous soyons, à nous mettre à l'abri des afflictions; mais pensons à nous les rendre fructueuses. Le bon usage que nous en ferons pour le Ciel, est le seul secret de nous les rendre moins ameres, sur-tout si nous envisageons la gloire qui doit être le fruit et la récompense du bon usage qu'on en fait. Nulle proportion entre les humiliations, les peines, les adversités, les croix de cette vie, et cette éternité bienheureuse, cette couronne de gloire, cette félicité pure, pleine, rassasiante, inaltérable, qui est promise à ceux qui souffrent avec un cœur et un esprit chrétien. Nous ne ressentons ici les afflictions que goutte à goutte, durant toute l'éternité, nous serons comme plongés, pour ainsi dire, comme noyés dans un torrent de délices pures. Ici chaque jour abrege la durée de nos afflictions; dans le Ciel, on goûte à chaque moment toute l'éternité d'une félicité pleine, qui

est et sera toujours d'un nouveau goût, sans qu'elle puisse jamais avoir de terme. Ici enfin, Dieu adoucit par l'onction de sa grace les plus dures peines; dans le Ciel, Dieu prend plaisir, pour ainsi dire, de nous enivrer à chaque moment de sa propre félicité, selon l'expression du Prophete.

L'EVANGILE.

La suite du saint Evangile selon saint Luc. Chap. 5.

In illo tempore: Cùm turbæ irruerent in Jesum, ut audirent verbum Dei, et ipse stabat secùs stagnum Genesareth. Et vidit duas naves stantes secùs stagnum: piscatores autem descenderant, et lavabant retia. Ascendens autem in unam navim, quæ erat Simonis, rogavit eum à terra reducere pusillùm. Et sedens, docebat de navicula turbas. Ut cessavit autem loqui, dixit ad Simonem: Duc in altum, et laxate retia vestra in capturam. Et respondens Simon, dixit illi: Præceptor, per totam noctem laborantes nihil cepimus: in verbo autem tuo laxabo rete. Et cùm hoc fecissent, concluserunt piscium multitudinem copiosam; rumpebatur autem rete eorum. Et annuerunt sociis, qui erant in alia navi, ut venirent, et adjuvarent eos. Et venerunt, et impleverunt ambas naviculas, ita ut penè mergerentur. Quod cùm videret

En ce temps-là: Le peuple venant en foule pour entendre la parole de Dieu, accabloit Jesus qui étoit au bord du lac de Génésareth; il vit deux barques arrêtées: les pêcheurs étoient descendus, et lavoient leurs filets. Etant monté sur l'une de ces barques, qui étoit celle de Simon, il le pria de s'éloigner un peu du rivage; et s'étant assis, il instruisoit le peuple de dessus la barque. Dès qu'il eut achevé son discours, il dit à Simon: Menez-nous en pleine eau, et jetez vos filets pour pêcher. Maître, lui répondit Simon, nous avons fatigué toute la nuit et nous n'avons rien pris; mais puisque vous me le dites, je jetterai le filet. L'ayant fait, ils prirent une si grande quantité de poissons que leur filet en rompoit; et ils firent signe à leurs compagnons, qui étoient dans l'autre barque, de venir leur aider. Ceux-ci vinrent, et on emplit les deux barques, en sorte qu'elles alloient presque à fond; Ce

Simon Petrus, procidit ad genua Jesu, dicens : Exi a me, quia homo peccator sum, Domine. Stupor enim circumdederat eum, et omnes qui cum illo erant, in captura piscium, quam ceperant : similiter autem Jacobum et Joannem filios Zebedæi, qui erant socii Simonis. Et ait ad Simonem Jesus : Noli timere : ex hoc jam homines eris capiens. Et subductis ad terram navibus, relictis omnibus secuti sunt eum.

que voyant Simon-Pierre, il dit à Jesus, en se jetant à ses pieds : Eloignez-vous de moi, Seigneur, parce que je suis un pécheur ; car, à la vue de la pêche qu'ils venoient de faire, ils avoient été tous épouvantés, et lui et ceux qui étoient avec lui, aussi-bien que Jacques et Jean, fils de Zébédée, qui étoient compagnons de Simon. Mais Jesus dit à Simon : N'ayez point de peur, désormais ce sera des hommes que vous prendrez. Et ayant tiré leurs barques à terre, ils quittèrent tout, et le suivirent.

MÉDITATION.

Du renoncement à tout ce que nous avons de plus cher, pour l'amour de Jesus-Christ.

PREMIER POINT.

CONSIDEREZ que l'Evangile n'annonce que l'humilité, que la mortification, que la pénitence, et prêche par-tout le renoncement aux attachemens du monde les plus doux ; jusqu'à nous dire, que si nous ne nous haïssons nous-mêmes, nous ne serons jamais les Disciples de Jesus-Christ. Que nous en semble ? Selon ce plan, Jesus-Christ a-t-il aujourd'hui beaucoup de Disciples ?

Quoi de plus louable, quoi de plus juste, que d'aimer ses proches ? Dieu nous en fait même un commandement ; cependant, dès qu'il s'agit des intérêts de Dieu, c'est le renoncer, que de ne pas renoncer à l'amour de la chair et du sang, que de ne se pas haïr soi-même. Si quelqu'un vient à moi, (cette expression renferme tous les états

et toutes les conditions des personnes chrétiennes,) si quelqu'un vient à moi sans haïr son pere, sa mere, etc. sans haïr sa propre personne, il ne peut être mon Disciple. Rien de plus positif, rien de plus clair. Cet oracle n'a pas besoin d'explication; mais cette morale est-elle fort de notre goût? Est-elle aujourd'hui fort en usage?

Les intérêts d'une famille cedent-ils toujours aux devoirs de la Religion? N'écoute-t-on jamais la chair et le sang au préjudice de la conscience? Dans les affaires, dans les plaisirs, dans les projets d'établissement et de fortune, Dieu est-il seul consulté, seul écouté? rien n'entre-t-il en concurrence? Certainement Dieu mérite bien peu s'il ne mérite pas tout notre cœur: et quelle impiété, de placer l'Arche avec l'Idole de Dagon dans le même Temple? Mon Dieu, que nos mœurs s'accordent mal avec notre croyance! Nous croyons à vos paroles, et nous ne faisons rien de ce qu'elles signifient. Nos actions démentent visiblement notre foi.

Ne permettez pas, Seigneur, que cet aveu ne serve qu'à me rendre encore plus coupable; vous m'assurez que je dois me haïr si je veux être votre Disciple: Oui, je veux l'être, et je veux que ma conduite désormais soit une preuve de ma sincere volonté.

SECOND POINT.

Considérez dans quelle erreur grossiere et pernicieuse seroit une personne qui, entendant ces paroles de Jesus-Christ, *Si quelqu'un vient à moi sans haïr son pere et sa mere, etc. et même sa propre personne, ne peut être mon Disciple*, se persuaderoit qu'il sera un véritable Disciple de Jesus-Christ, sans avoir cette haine évangélique, en s'aimant même uniquement soi-même, et n'ayant à cœur que son ambition, son plaisir et ses propres intérêts. Suspendons pour un moment nos

anciens préjugés. Suspendons l'autorité de notre amour-propre. Faisons-nous autre chose, voulons-nous autre chose que ce que nous condamnons ?

Hélas ! nous sommes tellement pleins de nous-mêmes, esclaves de nous-mêmes, que nous sommes, pour ainsi dire, notre idole à qui nous offrons sans cesse quelque sacrifice, à qui nous faisons des vœux, à qui nous sacrifions notre propre salut, en sacrifiant même les intérêts de Dieu.

A comparer notre conduite avec celle des Martyrs, ne diroit-on pas qu'ils avoient un autre Évangile ? Disons mieux, nous n'avons pas un autre Evangile ; mais n'est-ce pas la derniere des extravagances, d'oser nous flatter d'être les Disciples du même Maître, et de suivre la même doctrine que les Martyrs ? Si je passe mes jours dans la joie et dans les plaisirs ; si je ne recherche que ce qui flatte mes sens et ma cupidité ; si je nourris, si je suis mes passions, si je ne m'occupe qu'à satisfaire mon amour propre, sers-je le même Maître que les Martyrs ? suis-je la même Loi ? Quelle raison ai-je d'attendre la même récompense ? Une femme qui vit dans la mollesse, aura t-elle le même bonheur qu'une sainte Agnès ? Un homme qui n'aime que son plaisir, sera-t-il aussi heureux qu'un saint Thimothée ?

Vous m'ordonnez, Seigneur, de me haïr : ai-je un plus grand ennemi de mon véritable bien que moi-même ? Quelle haine plus raisonnable ! N'est-ce pas véritablement nous aimer que de nous haïr ainsi ?

Donnez-la moi, Seigneur, cette sainte haine de la chair et du sang, cette haine salutaire de moi-même ; et que je n'oublie jamais que qui aime quelque chose autant que vous, n'est pas digne de vous.

Aspirations dévotes durant le jour.

Sponsus sanguinum tu mihi es. Exod. 4.

Je ne saurois vous servir et vous aimer, Seigneur, si je n'épouse votre croix, et si je ne me hais pour n'aimer que vous.

Quid mihi est in Cælo, et à te quid volui super terram! Psal. 72.

Souhaité-je, aimé-je autre chose que vous, ô mon Dieu, sur la terre et dans le Ciel?

PRATIQUES DE PIÉTÉ.

1.° COMMENCEZ dès ce jour d'aimer Dieu de cet amour de préférence, qui lui assure tellement la premiere place dans votre cœur, que pour la lui conserver, vous soyez dans la disposition de lui sacrifier biens, plaisirs, amis, parens, la vie même; et pour cela prenez une forte résolution de ne rien vouloir, de ne rien entreprendre, que Dieu ne soit le premier consulté, et sa volonté toujours suivie. Ne vous en tenez pas à vos lumieres, l'amour-propre aveugle. Ne faites rien de considérable durant la vie sans avoir pris l'avis d'un sage et zélé Directeur.

2.° Examinez si vous n'êtes point trop attaché à votre famille, ou à vos intérêts temporels. On a quelquefois de certaines prédilections pour des enfans, lesquelles mettent le trouble et la jalousie dans les familles. Les amitiés particulieres ne sont pas moins odieuses, ni moins pernicieuses dans les communautés; toutes ces distinctions, toutes ces préférences sont les effets de notre amour-propre. Ayons un amour réglé pour nos parens et pour nous-mêmes, que notre cœur ne soit pas l'esclave de la passion; et alors nous ne commettrons plus d'injustices. Dieu doit être à la tête de tout; c'est sa place. Etouffez en même temps certaines sensibilités; corrigez certaine

raffinemens de délicatesse et de mollesse, qui font voir que vous vous aimez trop. L'amour propre est un ennemi rusé et domestique, d'autant plus à craindre qu'on s'en défie moins. Il nous trahit quand il nous flatte. Toujours d'intelligence avec nos passions, il trouble sans cesse notre repos, et met en grand danger notre salut. Prenez aujourd'hui la résolution de ne le plus ménager, de le combattre sans relâche, et de le vaincre. Il se glisse par-tout; ne l'épargnez nulle part, il se nourrit de nos aises et de nos commodités: retranchez tout ce qui n'est pas absolument nécessaire. La mortification seule l'affoiblit: déterminez aujourd'hui celles que vous ferez. La mortification des sens est le supplice de l'amour-propre: privez-vous de toutes ces satisfactions qui ne tendent qu'à le rendre plus fier. Quelque contraire qu'il soit à la dévotion, il ne se brouille guère avec plusieurs de ceux qui font profession d'être dévots. Faites-lui une guerre éternelle.

LE CINQUIEME DIMANCHE D'APRÈS LA PENTECOTE.

COMME c'est du sujet de l'Evangile du jour qu'on donne le nom à l'Office de la Messe des Dimanches d'après la Pentecôte, on appeloit anciennement ce cinquieme Dimanche, le Dimanche de la Pêche; parce qu'on y lisoit l'Histoire que l'Evangile rapporte de la Pêche prodigieuse que fit saint Pierre, sur la parole de Jesus-Christ, et qui fait depuis plusieurs siècles le sujet de l'Evangile du quatrieme Dimanche. On l'appelle aujourd'hui le Dimanche de la perfection de la Loi de Jesus-Christ, au-dessus de la Loi ancienne

qui avoit été donnée aux Juifs par le Ministere de Moyse ; parce que l'Evangile que l'Eglise a fixé à ce jour, déclare que la plus grande perfection de l'Ancienne Loi, ne suffit pas pour le salut aux fidelles ; que Dieu demande d'eux une justice plus pleine, une foi plus pure, une piété plus spirituelle, une charité plus généreuse et plus universelle, enfin, une sainteté plus parfaite que celle qu'il demandoit des Juifs. L'Epître a un parfait rapport à cette obligation, puisqu'elle est un précis fort instructif de la perfection Chrétienne, et des plus essentiels devoirs du Chrétien.

L'Introït de la Messe est pris du Pseaume 26, qui a pour titre : Pseaume de David avant qu'il fût oint : *Psalmus David antequam liniretur.* David reçut l'Onction Royale jusqu'à trois fois. La premiere, par la main de Samuël, à Bethléem, dans la maison de son pere Jessé ; la seconde à Hébron, après la mort de Saül ; et la troisieme après la mort d'Isboseth, lorsqu'il fut reconnu Roi sur tout Israël. Ce Pseaume où le saint Roi reconnoît une protection de Dieu si visible et si marquée contre ses ennemis, ne sauroit avoir été composé à sa premiere Onction, où David encore tout jeune, n'avoit d'autres ennemis que les bêtes féroces, qui en vouloient aux troupeaux qu'il gardoit ; et ce ne fut que le jour de cette onction Royale que l'Esprit de Dieu se répandit sur lui, comme dit l'Ecriture : *Directus est Spiritus Domini à die illa in David.* Ce pieux Prince ne peut donc avoir composé ce Pseaume qu'à la cérémonie de la seconde Onction, ou peut-être même qu'à la troisieme, lorsque, sorti victorieux de tous les dangers qu'il avoit courus tant de la part de Saül, que de la part des partisans d'Isboseth, fils de Saül, il se vit enfin paisible possesseur de tout le royaume de Juda et d'Israël, et en état d'aller rendre de très-humbles actions de graces à Dieu dans le Tabernacle. Comme c'étoit par

sa confiance en Dieu qu'il avoit toujours été intrépide au milieu des dangers, c'est avec la même confiance qu'il implore la même protection et le même secours pour tous les accidens de la vie.

Exaudi Domine vocem meam, quâ clamavi ad te : adjutor meus esto : ne derelinquas me, neque despicias me, Deus salutaris meus : Ecoutez, ô mon Dieu, les cris que je pousse vers vous ; continuez de me secourir ; soyez toujours mon Protecteur tout-puissant, mon appui, mon refuge ; pourrez-vous, Seigneur, me rejeter, lorsque je mets en vous seul l'espérance de mon salut ? Si Dieu a protégé d'une maniere bien particuliere ce saint Roi, il est bien vrai aussi que ce saint Roi a eu toute sa vie une confiance en Dieu bien parfaite. On peut dire que c'étoit sa vertu favorite ; et nous avons peu de Pseaumes de lui où sa confiance en Dieu ne se fasse sentir : *Dominus illuminatio mea : et salus mea, quem timebo :* Le Seigneur est ma lumiere et mon salut ; il m'éclaire, il me défend ; il me fait éviter les pieges de mes ennemis, il veille à ma conservation, *quem timebo !* qui est-ce que je craindrois ? C'est par ces deux versets de ce Pseaume que commence la Messe de ce jour ; plus nous devons tendre à la perfection, plus devons nous prier avec confiance ; et plus l'édifice de la perfection chrétienne est difficile, plus devons-nous compter sur la grace de Dieu et sur son secours.

L'Epître de la Messe est prise de la premiere de saint Pierre, où le saint Apôtre exhorte les Fideles à faire paroître entr'eux une parfaite union, une bonté compatissante, une charité universelle, une affection pleine de tendresse, une douceur propre à gagner les cœurs ; à ne rendre point mal pour mal, mais à souhaiter toutes sortes de biens à ceux même qui nous maudissent, sachant que c'est à cette perfection

que nous avons tous été appelés, afin de recevoir de Dieu la bénédiction qui nous met en possession de l'héritage. Il les exhorte à éviter la médisance et le mensonge, à souffrir pour la justice, à ne point craindre les maux dont ils pourroient être menacés; enfin à ne se troubler de rien, mais à rendre gloire et témoignage à la sainteté du Seigneur en toute rencontre, par une vie innocente, et par une conduite irréprochable.

Omnes unanimes in oratione estote. Le saint Apôtre, après avoir donné de salutaires avis en particulier aux personnes de certains états, vient ici aux devoirs communs à toutes les conditions; et le détail si précis qu'il en fait, est une courte leçon qui renferme toute la perfection chrétienne. Il commence par la priere, qu'il recommande à tous les fidelles, comme un moyen sûr et efficace pour obtenir les secours du Ciel dans tous leurs besoins : Ayez tous, dit-il, un même esprit, comme vous devez avoir tous la même fin et le même principe : *Compatientes, fraternitatis amatores, misericordes, modesti, humiles :* Comme la charité est le lien de la perfection, ayez une bonté et un amour les uns pour les autres qui prenne part aux dispositions différentes de joie ou de tristesse où les autres se trouvent; et puisque vous devez aimer votre prochain comme vous-mêmes, ressentez toutes leurs afflictions comme vous les vôtres propres, et compatissez à tous leurs maux. *Misericordes :* Ayez de la miséricorde; mais souvenez-vous que la miséricorde n'est pas seulement un attendrissement de l'ame sur les miseres d'autrui, elle est encore un véritable désir d'y remédier : ainsi, ne vous contentez pas d'être sensibles, de gémir même sur leurs maux; soulagez-les par vos conseils, par votre crédit, par vos aumônes; la miséricorde dit quelque chose de plus que la simple compassion. *Modesti humiles :* Ayez de la modestie et de

l'humilité ; il n'y eut jamais de véritable humilité, sans modestie ; il est fort naturel de déférer les premieres places à ceux qu'on estime plus que soi. On est retenu, circonspect, discret dans ses paroles, en ses jugemens, en ses actions quand on est modeste ; on est tout cela quand on est humble ; l'humilité et la modestie font en partie le caractere des vrais Chrétiens : *Non reddentes malum pro malo, nec maledictum pro maledicto :* Ne rendant point mal pour mal, ni malédiction pour malédiction. La Loi Chrétienne qui ordonne d'aimer ses ennemis, et de faire du bien à ceux qui nous font du mal, est bien éloignée de permettre qu'on rende le mal pour le mal et qu'on se venge. Au contraire, ajoute saint Pierre, donnez des bénédictions à ceux qui vous maudissent ; car en faisant cela, selon l'expression de saint Paul, vous lui entasserez sur la tête des charbons ardens ; car si vos bienfaits le gagnent, il est assez puni de sa haine par la honte et le regret qu'il en conçoit ; s'il continue de vous haïr malgré vos bienfaits, vous êtes assez vengé par l'aveu qu'il est contraint de faire de votre vertu et de sa foiblesse : *Vous êtes plus juste que moi*, disoit en pareil cas Saül à David. Et ne pensez pas que ce ne soit ici qu'un devoir de conseil et de perfection, c'est un précepte. *Quia in hoc vocati estis ut benedictionem hæreditate possideatis*, puisque c'est à quoi vous êtes appelés, pour devenir héritiers de la bénédiction. C'est-là la vocation de tous les Chrétiens ; c'est à cette marque qu'on connoît les Disciples de Jesus-Christ, les vrais fidelles. Leur caractere, c'est d'être humbles, modestes, charitables, bienfaisans ; c'est de combler de bien ceux qui leur font le plus d'injures. Telle a été la vie des premiers Chrétiens, tel est encore aujourd'hui l'esprit du Christianisme.

Qui enim vult vitam diligere, et dies videre bonos,

coërceat

:oërceat *linguam suam à malo* : Car qui souhaite ouir de la vie, et voir des jours heureux, qu'il :etienne sa langue pour qu'elle ne dise rien de nauvais, et ses levres pour qu'elles ne disent ien de faux : *Et labia ejus ne loquantur dolum.* Ces paroles du saint Apôtre, sont tirées du Pseaume 33. *Quis est homo*, dit David, *qui vult itam : diligit dies videre bonos !* Un homme veut-l vivre heureux, et voir couler ses jours dans a joie : *Prohibe linguam tuam à malo : et labia ua ne loquantur dolum* : qu'il interdise à sa langue a médisance, et que ses levres ne disent jamais ien que de vrai. Comme c'est le même Esprit-aint qui animoit les Prophetes et les Apôtres, l ne faut pas être surpris s'ils ont les mêmes entimens, et s'ils disent souvent la même chose. Ce frein de la langue, cette réserve, cette cir-onspection, cette modération à parler, cette harité, cette sagesse dans les paroles ont tou-ours été recommandées comme absolument né-essaires à la piété, et à la félicité de la vie. Si uelqu'un ne peche point en paroles, dit l'Apôtre aint Jacques, c'est-là un homme parfait. La lan-ue est un frein qui rend l'homme docile ; et omme le gouvernail, quelque petit qu'il soit, egle la route des plus grands navires malgré la iolence des vents et des flots, de même aussi, joute cet Apôtre, la langue est à la vérité un nembre fort petit ; mais elle fait des choses d'un rand éclat. Voyez comme peu de feu embrase ne grande forêt ; la langue est encore un feu, n assemblage de toutes sortes d'iniquités : *Ecce uantus ignis quàm magnam silvam incendit ! Et ingua ignis est, universitas iniquitatis.* Il n'y a oint de bêtes sauvages, ni d'autres animaux que l'homme ne réduise, et qu'il n'ait réduits ; mais la langue, nul homme ne la peut réduire (sans la grace :) c'est un mal incapable de repos, elle est remplie d'un poison mortel. C'est toujours le

même Apôtre qui parle. Rien ne trouble tant notre repos, rien ne cause tant de divisions et d'inimitiés que la langue; rien aussi ne découvre mieux l'intérieur d'un homme : on a beau dissimuler, la langue démasque tôt ou tard l'hypocrisie; elle parle le langage de toutes les passions, aussi-bien que celui de la vertu.

Declinet à malo, et faciat bonùm, continue saint Pierre : que le Fidelle évite le mal, et qu'il fasse le bien. Ce n'est pas assez de n'être pas méchant, il faut être vertueux. Le serviteur, dont parle l'Evangile, n'avoit point malversé, il n'avoit pas fait un mauvais usage du talent qu'il avoit reçu; il l'avoit conservé avec soin : il est réprouvé cependant, pour ne l'avoir pas fait valoir. Quelle erreur de s'imaginer que pourvu qu'on ne fasse point de mal, on peut être en bonne conscience ! Dans le Christianisme, c'est un mal de ne pas faire le bien : *Inquire pacem, et sequatur eam.* Qu'il cherche la paix, et qu'il la poursuive. Quand on ne jouit pas de la paix en soi-même, on ne sauroit guere la conserver avec les autres. La paix est un si grand bien, qu'on doit sacrifier ses propres intérêts temporels, son plaisir, son ressentiment même, pour la conserver avec ceux avec qui on vit : *Quia oculi Domini super Justos, et aures ejus ad preces eorum :* Parce que le Seigneur, poursuit l'Apôtre, a les yeux sur les Justes, et les oreilles ouvertes à leurs prieres. Le Seigneur qui est le Dieu de la paix et qui est l'ennemi de la dissention, des inimitiés et du trouble, regarde toujours d'un œil favorable les gens de bien; et il a toujours un visage de colere pour ceux qui font mal. Saint Pierre fait assez voir par tout ce raisonnement, que l'esprit de paix et de douceur doit, pour ainsi dire, caractériser les gens de bien, les vrais Fidelles; et que ces esprits turbulens, ces cœurs toujours pleins de fiel, ces ames inquietes qui ne sauroient ni vivre en

paix, ni laisser vivre les autres, sont l'objet de la colère de Dieu, et déshonorent l'auguste et sainte qualité qu'ils portent de Fidelles.

Quis est qui vobis noceat, si boni æmulatores fueritis? Ayez du zele pour le bien, servez Dieu avec fidélité, faites votre devoir de Chrétien avec ponctualité, faites le bien dans la vue de plaire à Dieu, vivez dans la piété et dans l'innocence, et ne craignez rien. Toute la malice des hommes et des démons ne sauroit vous nuire. Tous ceux qui veulent vivre dans la piété selon Jesus-Christ, souffriront persécution. Mais heureux sont ceux qui souffrent pour la justice. Si vous faites bien, dit Dieu à Caïn, n'en recevrez-vous pas la récompense? Vous n'avez à craindre que le péché : c'est le seul mal qui puisse vous nuire. Ne craignez ni ce que la malice a de plus affreux, ni ce que la cruauté a de plus terrible : *Timorem eorum ne timueritis, et non conturbemini :* Conservez-vous dans la tranquillité, et que votre paix intérieure soit inaltérable au milieu des plus violentes tempêtes. *Qui habitat in adjutorio Altissimi, in protectione Dei cœli commorabitur* : Quiconque, par sa confiance en la bonté du Très-Haut, s'est fait un asile auprès de lui, il y demeurera sous la protection divine à couvert de tous les maux ; *Dominum autem Christum sanctificate in cordibus vestris.* Sanctifiez dans vos cœurs le Seigneur Jesus-Christ. C'est-à-dire, vivez dans une si grande innocence, faites que votre cœur soit si pur, votre conduite si édifiante, si sainte, que non-seulement le Seigneur habite dans vos cœurs comme dans son Temple saint et sacré, mais que les Infidelles même reconnoissent que le Dieu des Chrétiens est bien Saint, puisque ses Disciples menent une vie si pure, si sainte, et si parfaite, qu'il est le seul vrai Dieu, puisque la probité, la bonne foi, l'innocence et toutes les vertus ne se trouvent que dans ses serviteurs. Vos mœurs

doivent glorifier le Seigneur, et toute votre conduite doit faire l'éloge de votre Religion. Vous sanctifierez Jesus-Christ dans vos cœurs, si vous êtes saint comme votre Pere céleste est Saint. Nous demandons à Dieu tous les jours que son Nom soit sanctifié, c'est-à-dire, que Dieu soit reconnu, adoré, glorifié par toute la terre. Rien ne contribue plus à le faire connoître, aimer et servir par toute la terre, que la véritable piété des Chrétiens : *Sicut enim in conspectu eorum sanctificatus es in nobis*, dit l'Ecclésiastique : *sic in conspectu nostro, magnificaberis in eis :* comme vous avez été sanctifié dans vos serviteurs par leur vertu et leur sainteté qui a brillé aux yeux de tous les Peuples, aussi admirerons-nous la force toute-puissante de votre grace dans leur conversion.

L'Evangile est pris de saint Matthieu, chapitre V, qui est comme un précis de toute la perfection du saint Evangile.

Le Sauveur venoit d'achever cet admirable discours qu'il avoit fait à ses Disciples, des huit Béatitudes, dans lequel il leur avoit donné une si haute idée de la perfection chrétienne, et du ministere Evangélique auquel il les avoit appelés, lorsque les prenant en particulier, comme s'il ne se fût pas assez clairement expliqué en public, il leur répéta ce qu'il venoit de leur dire, mais en des termes encore plus forts et plus expressifs. Je vous dis donc, ajouta-t-il, que si votre vertu n'est pas bien au-dessus de celle des Scribes et des Pharisiens, vous n'entrerez point dans le Royaume des Cieux. La vertu apparente de ces hypocrites a beaucoup d'éclat, et peu de fonds ; elle est toute dans les dehors, et nullement dans le cœur ; ils enseignent, ils prêchent, ils disent beaucoup, et ne font rien.

Les *Scribes* chez les Juifs étoient les Docteurs de la Loi, dont l'office étoit de l'écrire, de la

re et de l'expliquer au peuple : leurs décisions oient reçues avec le même respect que la Loi de ieu. Ils étoient fort distingués, et ils étoient -dessus même des Sacrificateurs, et en grande énération parmi le peuple, qui ne pouvoit pas imaginer que ceux qui possédoient si bien toute science de la Loi de Dieu, et qui l'expliquoient ux autres, ne la gardassent pas eux-mêmes, et e fussent pas aussi saints qu'ils le paroissoient. omme il n'est point parlé des *Scribes* avant Es- as, on croit que ce nom ne leur a été donné ie depuis le retour de la captivité de Babylone.

Les *Pharisiens* faisoient une Secte particuliere rmi les Juifs. Ils étoient ainsi appelés, parce u'ils étoient séparés de tous les autres par leur enre de vie, faisant profession avec ostentation une plus rigide observation de la Loi et d'une inteté affectée, dont ils faisoient parade. Le ot de *Pharisien* vient du mot *Pharis*, qui en ngue Chaldaïque signifie *séparé*. On croit que tte Secte commença vers le temps d'Esdras, arce que ce fut alors que les Juifs commencerent avoir des Interpretes de leurs traditions. D'autres oient qu'elle ne s'établit qu'au temps des Ma- habées. Quoi qu'il en soit, le *Pharisaïsme* est ncore aujourd'hui, comme il l'étoit du temps e Jesus-Christ, la Secte dominante dans la eligion des Juifs; car tout ce grand nombre de aditions qui sont dans leur Talmud, vient des *harisiens*. Ceux de cette Secte jeûnoient le se- ond et le cinquieme jour de la semaine. Ils ratiquoient à l'extérieur de grandes austérités, ar quoi ils imposoient au peuple. Ils ajoutoient e nouvelles charges à la Loi, et soutenoient rtement l'autorité des prétendues traditions, u'ils avoient la plupart forgées. Ils étoient fort xacts à payer les décimes comme la Loi les or- lonnoit, et, par une affectée surérogation, ils onnoient encore la trentieme et la cinquantieme

partie de leurs fruits, ajoutant plusieurs sacrifices volontaires. Mais l'orgueil et l'hypocrisie corrompoient toutes les actions des *Pharisiens*, qui ne songeoient qu'à se rendre maîtres de l'esprit des peuples, et à gagner l'estime et la bienveillance des Grands; aussi avoient-ils tant de crédit dans la nation, qu'ils en étoient les oracles et les maîtres. Ils vouloient occuper les premieres places dans les assemblées et dans les festins; et c'étoit un crime de ne les pas saluer dans les places publiques. Jesus-Christ en fait le caractere et le véritable portrait : Ils lient, dit-il, des fardeaux pesans, et qui ne peuvent se porter, et ils les mettent sur les épaules des hommes; cependant ils ne veulent pas même les pousser du doigt. Ils font toutes leurs actions, ajoute-t-il, pour être regardés des hommes; car ils portent leurs bandeaux fort larges, et leurs franges fort longues. Ces bandeaux étoient des bandes de peaux, sur lesquelles les Juifs écrivoient quelques sentences ou préceptes de la Loi, afin d'en mieux conserver le souvenir. Ils en attachoient une au front, et une autre au pliant du bras gauche. Les *Pharisiens* affectoient de porter ces bandes fort larges et plus grandes que les autres Juifs. Par les franges qu'ils portoient fort longues, on entend certains cordons en forme de houppes ou de glands de couleur violette, dont il est parlé dans la Loi. La robe des Juifs étoit à quatre pans, au bas desquels pendoient ces cordons; ils servoient à distinguer le peuple Juif des autres nations. Comme les *Pharisiens* affectoient en toutes choses une vaine singularité, ils la cherchoient jusqu'à la longueur de ces franges. Ce sont eux qui ont corrompu toute la Loi, par un tas de ridicules traditions imaginaires. Ils reconnoissoient à la vérité l'immortalité de l'ame, et une autre vie après celle-ci; mais ils admettoient en même temps une espece de métempsycose ou transmigration

s ames ; et toute leur doctrine répondoit à la rruption de leurs mœurs. Voilà quels étoient s Scribes et ces Pharisiens, dont le Sauveur prouve la fausse piété et les austérités orgueilleuses.

Audisti quia dictum est antiquis ; Non occides ; ous avez appris qu'il a été dit à vos ancêtres : ous ne tuerez point ; et celui qui tuera, mérira d'être condamné par le tribunal du jugement : *us erit judicio.* Ce tribunal étoit établi dans les lles considérables, et composé de vingt-trois ges. Il jugeoit des causes criminelles, et pouit condamner à mort. La Loi donc donnée à vos res, qui défend l'homicide, condamne l'acn, dit le Sauveur, sans parler de la volonté 'on a de l'exécuter ; et vos Docteurs, les ribes et les Pharisiens, bornent ce précepte à seule défense du meurtre : *Ego autem dico vobis :* ais moi je vous déclare que la haine, les inres, les calomnies peuvent rendre un homme micide devant Dieu, et digne du dernier châment. Moyse ne vous a parlé que du meurtre fectif ; et moi qui suis votre souverain et prer Législateur, votre souverain Juge, je vous clare que la colere et la haine que vous concevez, que vous entretenez dans votre ame, est un ime grief, puisqu'il offense une personne que us devez aimer comme vous-même, une perne que vous êtes obligé de chérir comme votre re, comme celui qui a le même Pere que vous ns le Ciel.

Ego autem dico vobis, quia omnis, qui irascitur tri suo, reus erit judicio. Qui autem dixerit fratri , Raca, reus erit concilio. Qui autem dixerit, tue, reus erit gehennæ ignis. Mais moi je vous s, que quiconque se met en colere contre son re, méritera d'être condamné par le Tribunal jugement ; que celui qui dira à son frere, mme de peu de sens, méritera d'être condamné

par le Tribunal du Conseil ; et que celui qui lui dira, Homme insensé, méritera le supplice du feu.

Pour bien entrer dans le sens des paroles du Sauveur, il faut savoir qu'il y avoit trois Tribunaux, ou degrés de juridiction chez les Juifs, auxquels on portoit toutes les causes. Le premier étoit celui du plus bas siege de Justice, composé de trois Juges seulement, où l'on ne punissoit que de peines légeres les fautes peu considérables. Le second étoit le Tribunal qu'on appeloit du Jugement : il étoit établi dans toutes les Villes considérables, composé de vingt-trois Juges : il jugeoit des causes criminelles, et pouvoit condamner à mort. Le troisieme étoit le Tribunal du Conseil, ou simplement le grand Conseil, appelé Sanhédrin, établi seulement à Jérusalem, composé de soixante et douze personnes des plus distinguées de la nation ; on le nommoit aussi la Cour souveraine, où se portoient les causes majeures, et qui jugeoit en dernier ressort, condamnant les coupables aux plus rigoureuses peines. Jesus-Christ voulant faire sentir à ce peuple grossier, combien la haine contre le prochain est un grand péché, et combien elle est sévérement punie au Tribunal de la Justice divine, selon les différens degrés de malice, se sert de la différence sensible de la juridiction de ces Tribunaux, pour donner une juste idée de la griéveté du péché, par la rigueur des différens supplices auxquels ces différens Tribunaux condamnoient les plus grands crimes. Quelque intérieure, quelque muette que soit la haine, elle n'est pas moins un péché grief devant Dieu ; aussi recevra-t-elle le même châtiment, à proportion que recevroit un criminel au Tribunal du jugement où l'on condamne à la mort les homicides : *Reus erit judicio.* Que si cette haine éclate au-dehors par des emportemens et des paroles offensantes et inju-

rieuses, jusqu'à traiter un homme de sot, de faquin, d'homme de peu de sens, *raca*, il sera puni de Dieu aussi sévérement que l'étoient les criminels accusés au Tribunal du Conseil, où se portoient les crimes au premier chef, et toutes les causes majeures. *Qui dixerit fratri suo, Raca, reus erit concilio.* Que si mépriser seulement un homme et le traiter d'homme de peu de sens, est au jugement de Dieu un si grand péché; quel péché sera-ce que de s'emporter jusqu'à l'appeler fou, insensé ! aussi méritera-t-il aux yeux de Dieu à proportion, ce que mérite devant les hommes un crime qui fait condamner le criminel à être brûlé vif. *Qui autem dixerit, Fatue, reus erit gehennæ ignis.* Le Sauveur fait voir par cette gradation de différens péchés, mais tous au-dessous de l'homicide, combien les Scribes étoient éloignés du vrai sens de la Loi : puisque le moindre de ces péchés méritoit une peine égale à celle qu'ils attachoient à l'homicide, et qu'une injure atroce méritoit même le feu de l'Enfer : *Reus erit gehennæ ignis.*

Saint Jérôme nous apprend la vraie origine de ce nom *Gehenna*, et sa signification. Il dit qu'il y avoit une idole de Baal, ou de Moloch, proche de Jérusalem, dans une vallée qui s'appelloit *Gehennon*, c'est-à-dire, la Vallée des fils d'Ennon, où l'on venoit sacrifier et brûler des enfans en l'honneur du diable. L'idole de Moloch étoit un buste d'airain monstrueux, qui avoit une tête de veau, et sur son demi-corps sept grandes ouvertures, par où on mettoit les victimes dans autant de fourneaux, où l'on avoit soin d'entretenir un grand feu, jour et nuit; de là on a appelé géhenne, l'Enfer, ou le lieu des flammes éternelles; et de-là ce mot a été transporté à toutes sortes de tourmens, de tortures et de douleurs. Saint Jérôme dit que c'est Jesus-Christ qui s'en est servi le premier, pour exprimer mé-

taphoriquement le feu de l'Enfer et les tourmens des damnés, qu'il appelle la gehenne du feu : *Reus erit gehennæ ignis.* Doit-on après cela traiter de petit péché, une aversion, une haine dans le cœur, laquelle se répand en injures ?

Apprenez de là, continue le Sauveur, combien il importe d'étouffer tout sentiment de haine dès la naissance, et tout ressentiment de vengeance. Quelque injure qu'on vous ait faite, vous devez pardonner et vous réconcilier avec vos ennemis. Rien n'est plus agréable à Dieu que le sacrifice; mais ce qui lui plaît davantage, c'est que si vous avez causé quelque déplaisir à un de vos freres, vous lui en fassiez promptement une juste satisfaction ; car votre réconciliation lui plaît plus que votre sacrifice. Lors donc qu'au pied de l'Autel, vous serez près d'offrir votre présent au Seigneur, si vous vous ressouvenez de quelque faute commise contre la charité du prochain, ou de quelque action, même innocente, dont votre frere se soit offensé, laissez-là votre offrande, *Relinque ibi munus tuum ante altare*, et allez vous réconcilier avec lui ; après quoi vous pourrez venir avec confiance faire votre offrande, et Dieu la recevra avec plaisir. Offrissiez-vous au Seigneur la moitié de vos biens, comme Zachée, si vous ne lui sacrifiez en même temps vos ressentimens contre vos freres, votre offrande ne sauroit le toucher. La charité pure et chrétienne donne le prix aux meilleures actions. Sans la charité nulle vertu, nul acte même de religion qui soit méritoire, qui plaise. Si j'avois le don de Prophétie, disoit saint Paul, si j'avois l'intelligence des mysteres, et une science universelle ; si j'avois même tout ce qu'on peut avoir de foi; si je distribuois tous mes biens pour la subsistance des pauvres ; si je livrois même mon corps jusqu'à être brûlé, et que la charité me manquât, tout cela ne me serviroit de rien,

toute ma prétendue vertu seroit réprouvée. On a vu des héros Chrétiens, chargés de palmes et de lauriers, prêts à être immolés, et cependant être rejetés de Dieu, pour n'avoir pas voulu se réconcilier avec leurs freres. Nul sacrifice agréable au Seigneur, si le feu de la charité manque. Que doivent penser ces prétendus dévots, qui conservent dans le cœur une aigreur opiniâtre, au milieu d'un faux brillant de bonnes œuvres? Et que doit-on penser de ces Ministres du Seigneur qui osent offrir le divin sacrifice avec un cœur ulcéré?

Remarquez que Jesus-Christ ne dit pas, Si vous vous souvenez que vous avez quelque chose contre votre frere; mais, Si vous vous souvenez que votre frere a quelque chose contre vous; c'est-à-dire, que, quoiqu'on n'ait point eu dessein d'offenser personne, si cependant nous avons donné sujet à quelqu'un, sans le vouloir, de se choquer, consultons moins son esprit que son cœur: il suffit qu'il ait de l'aigreur contre nous, quelque déraisonnable qu'elle soit, Dieu veut que nous n'oublions rien pour l'adoucir et pour guérir la plaie que sa délicatesse lui a faite à notre occasion: que ne doit-on pas faire, à plus forte raison, quand l'offense a été malicieuse et volontaire? Bon Dieu, que la jalousie, que les ressentimens, que la haine, que la colere perdront de gens!

L'Oraison qu'on dit à la Messe de ce jour, est celle qui suit.

Deus, qui diligentibus te bona invisibilia præparasti, infunde cordibus nostris tui amoris affectum: ut te in omnibus, et super omnia diligentes, promis-

O Dieu, qui avez préparé les biens célestes et invisibles pour ceux qui vous aiment; répandez dans nos cœurs le mouvement et l'impression de votre amour; afin

siones tuas, quæ omne desiderium superant, consequamur. Per Dominum, etc.

que vous aimant en toutes choses, et plus que toutes choses, nous puissions jouir un jour de cette félicité que vous nous avez promise, laquelle surpasse tous nos souhaits et tous nos désirs. Par Notre Seigneur, etc.

L'ÉPÎTRE.

Leçon tirée de la premiere Epître de l'Apôtre saint Pierre. Chap. 3.

CHARISSIMI : Omnes unanimes in oratione estote, compatientes, fraternitatis amatores, misericordes, modesti, humiles : non reddentes malum pro malo, nec maledictum pro maledicto, sed è contrario benedicentes : quia in hoc vocati estis, ut benedictionem hæreditate possideatis. Qui enim vult vitam diligere, et dies videre bonos, coerceat linguam suam à malo, et labia ejus ne loquantur dolum. Declinet à malo, et faciat bonum : inquirat pacem, et sequatur eam : Quia oculi Domini super justos, et aures ejus in preces eorum : vultus autem Domini super facientes mala. Et quis est qui vobis noceat, si boni æmulatores fueritis! sed et si quid patimini propter justitiam, beati. Timorem autem eorum ne timueritis, et non conturbemini. Dominum autem Christum sanctificate in cordibus vestris.

MES très-chers Freres : Ayez tous un même esprit, de la compassion les uns pour les autres, une charité fraternelle, de la miséricorde, de la modestie, de l'humilité : ne rendant point mal pour mal, ni malédiction pour malédiction ; mais donnant au contraire des bénédictions ; puisque c'est à quoi vous êtes appelés pour devenir héritiers de la bénédiction. Car qui souhaite jouir de la vie, et voir des jours heureux, qu'il retienne sa langue pour qu'elle ne dise rien de mauvais, et ses levres, pour qu'elles ne disent rien de faux. Qu'il évite le mal, et qu'il fasse le bien ; qu'il cherche la paix, et qu'il la poursuive ; parce que le Seigneur a les yeux sur les Justes, et les oreilles ouvertes à leurs prieres : mais le Seigneur a un visage de colere pour ceux qui font mal. Et qui est-ce qui peut vous nuire, si vous avez du zele pour le bien ! et même si vous souffrez quelque chose pour la justice, vous êtes heureux. Au reste, ne craignez point ce qu'ils ont de terrible, et ne vous laissez point troubler : mais sanctifiez dans vos cœurs le Seigneur Jesus-Christ.

Quoique saint Pierre adresse son Epître à tous les Juifs qui avoient embrassé la Foi de Jesus-Christ, cela n'empêche pas qu'il n'ait eu en vue encore les Gentils convertis ; et la fin qu'il s'y propose, qui est de confirmer dans la Foi les Fidelles, de les consoler dans leur affliction, et de les porter à mener une vie sainte et parfaite, convient à tous.

RÉFLEXIONS.

Qu'il évite le mal, et qu'il fasse le bien. Se contenter d'éviter le mal sans faire le bien, ce ne fut jamais une vie chrétienne. Quel maître s'accommoderoit d'un serviteur qui se contenteroit de ne le point injurier, ni de ne point briser ses meubles, sans vouloir rendre aucun service, et sans être bon à rien ? Dans notre religion, ce n'est pas assez de n'être pas mauvais, il faut être bon. C'est toujours un grand mal, de ne faire pas le bien qu'on doit faire. Le serviteur fainéant, dont il est parlé dans l'Evangile, ne fut pas condamné pour avoir fait un mauvais usage de son talent, mais seulement pour ne l'avoir pas fait valoir en le mettant à la banque : et les Vierges folles toujours vierges, ne furent rejetées de la salle du festin, par le divin Epoux, que pour s'être endormies, au lieu de faire leurs provisions. Que de Chrétiens auront le même sort, pour n'avoir pas eté plus laborieux, pour n'avoir pas été plus sages ! Le vice inonde, il est vrai ; le libertinage est de tous les âges, de tous les sexes et de tous les états ; mais enfin, la dissolution n'est pas universelle ; il y a de vrais Israélites au milieu même de Babylone : mais parmi les Fidelles, n'y a-t-il que peu de vierges folles et de serviteurs fainéans ? On évite le mal, on a même un secret témoignage de ne faire tort à personne. La conscience ne reproche ni injustices, ni impuretés, ni calomnie ; mais cette

conscience si tranquille sur le mal qu'elle ne fait pas, est-elle fort consolée sur le bien qu'elle devoit faire? On se rassure sur ce qu'on n'est pas si méchant que bien d'autres ; mais aura-t-on sujet de se rassurer sur le nombre et sur le mérite des bonnes œuvres qu'on n'aura pas faites ? Le péché cause des reproches, et mérite des châtimens ; mais le manque de vertu est-il moins un péché, à qui est obligé de remplir tous les devoirs de la justice? Un Hérétique, un Paien même peut éviter le mal ; mais un Chrétien peut-il être sauvé sans bonnes œuvres ? Le serviteur fidelle est récompensé du bonheur éternel, parce qu'il a rempli avec ponctualité jusques aux plus petits devoirs : *Quia super pauca fuisti fidelis ;* et le titre qui donne droit à tous les Elus, à l'héritage du Pere céleste, c'est d'avoir visité les pauvres malades et les prisonniers, et d'avoir sanctifié ses jours par l'exercice des œuvres de miséricorde. Bon Dieu, quelle erreur de s'imaginer qu'il suffit d'éviter le mal, sans faire le bien ! Et combien de personnes séculieres, peut-être même Ecclésiastiques et Religieuses seront exclues du séjour des Bienheureux, pour n'avoir pas fait le bien que Dieu demandoit d'elles ? Que d'actions de piété omises! que de bonnes œuvres négligées! que d'actes de vertu, que de devoirs de son état oubliés ! Le Pere de famille ne veut point de serviteurs fainéans : il récompense, à la vérité, les derniers venus aussi libéralement quelquefois que ceux qui ont travaillé dès la premiere heure ; mais tous ont travaillé, tous se sont rendus dignes du salaire, par leur ferveur et par leur piété. La récompense que j'ai à donner, dit le Seigneur, est avec moi, pour rendre à chacun selon ses œuvres : *Merces mea mecum est, reddere unicuique secundùm opera sua* (a). On n'obtient point la couronne, qu'on n'ait combattu dans les

(a) *Apoc. 6, 22.*

gles comme on devoit : *Non coronatur nisi qui gitimè certaverit* (*a*).

L'ÉVANGILE.

La suite du saint Evangile selon saint Matthieu.
Chap. 5.

N illo tempore : Dixit sus Discipulis suis : isi abundaverit justitia stra, plus quàm Scribam et Pharisæorum, non trabitis in Regnum Cœrum. Audistis, quia dicm est antiquis : Non occes : qui autem occiderit, us erit judicio. Ego aum dico vobis : quia oms, qui irascitur fratri o, reus erit judicio. Qui utem dixerit fratri suo : aca : reus erit concilio. ui autem dixerit, Fatue : us erit gehennæ ignis. Si go offers munus tuum d altare, et ibi recordatus ueris quia frater tuus haet aliquid adversùm te : elinque ibi munus tuum nte altare, et vade priùs econciliari fratri tuo, et inc veniens offeres munus uum.

En ce temps-là, Jesus dit à ses Disciples : Si votre vertu n'est bien au-dessus de celle des Scribes et des Pharisiens, vous n'entrerez point dans le Royaume des Cieux. Vous avez appris qu'il a été dit à vos ancêtres : Vous ne tuerez point ; et celui qui tuera, méritera d'être condamné par le Tribunal du Jugement. Mais moi, je vous dis, que quiconque se met en colere contre son frere, méritera d'être condamné par le Tribunal du Jugement : que celui qui dira à son frere, Homme de peu de sens, méritera d'être condamné par le Tribunal du Conseil : et que celui qui lui dira, Homme insensé, méritera le supplice du feu. Si donc faisant votre offrande à l'Autel, vous vous souvenez que votre frere a quelque chose contre vous, laissez-là votre offrande devant l'Autel, et allez vous réconcilier auparavant avec votre frere ; ensuite vous viendrez faire votre offrande.

(a) 2. *Tim.* 2.

MÉDITATION.

De la charité qu'on doit avoir pour le prochain.

PREMIER POINT.

CONSIDÉREZ qu'il n'est rien que Jesus-Christ nous ait si fort recommandé, après le commandement d'aimer Dieu, que d'aimer notre prochain, jusqu'à mettre presque dans le même rang ces deux préceptes : *Secundum autem simile est huic : Diliges proximum tuum sicut teipsum* : Vous aimerez votre prochain comme vous-même. Cependant il n'est peut-être point de précepte plus mal observé que celui-ci. Aime-t-on son prochain comme on s'aime soi-même? Considérons l'amour que nous avons pour nous-mêmes ; et nous pourrons aisément comprendre quelle est la charité que nous avons envers notre prochain. Quelle attention, bon Dieu, pour conserver, pour augmenter notre bien ! Quel empressement pour nous procurer du plaisir, et tout ce qui est du goût de l'amour-propre ! Quelle indulgence sur notre compte ! quelle délicatesse sur le point d'honneur ! Avec quelle âpreté soutient-on ses droits et ses intérêts ! Combien notre réputation nous est chere ! Toujours en garde contre tout ce qui peut nous nuire ; toujours industrieux à rechercher tout ce qui peut nous accommoder, et à écarter tout ce qui peut nous inquiéter et nous faire de la peine. Notre amour-propre n'est jamais rassasié ; aussi est-il toujours occupé à se satisfaire. Nos désirs croissent avec les années ; et l'on peut dire que notre amour-propre ne vieillit jamais. Cet amour ardent de nous-mêmes doit être, selon le commandement du Seigneur, la mesure, et comme le modele de l'amour que

nous devons avoir pour le prochain : jugeons, par notre conduite et nos sentimens, de l'amour que nous avons pour nos freres. Y eut-il jamais une indifférence plus commune, une froideur plus constante, une insensibilité plus dure, un oubli plus universel et mieux marqué ? Quelle sensibilité dans nos plus petits maux ! En avons-nous une semblable pour les maux du prochain ? Sommes-nous beaucoup touchés de ses miseres ? quelle part prenons-nous à ses adversités ? quelle joie à sa prospérité ? Disons ce que nous n'expérimentons que trop souvent ; quel chagrin ne sent-on point, quel dépit, quelle jalousie ? Ce n'est point ici l'effet d'une secrette antipathie ; c'est la passion, c'est la disposition d'un cœur malin, qui inspirent tous ces sentimens peu chrétiens. On n'aime point son prochain, on ne s'aime pas soi-même. On n'aime point son prochain, parlons plus juste, on le hait. De là cette indifférence, cette insensibilité, ce dégoût, cette dureté, qui vont quelquefois jusqu'à faire sentir une joie maligne de ses disgraces. De là ces paroles dures, ces termes offensans, ces injures, que le Seigneur condamne à de si cruels supplices. Que vous en semble ; ce second commandement, semblable au premier, Vous aimerez votre prochain comme vous-même, est-il bien observé ? Bon Dieu ! quiconque se met en colere contre son frere, mérite d'être condamné par le Tribunal du Jugement, c'est-à-dire, à une peine très-rigoureuse. Quiconque dit à son frere, Homme de peu de sens, mérite d'être condamné par le Tribunal du Conseil, c'est-à-dire, à un des plus rudes châtimens. Si celui qui lui dira, Homme insensé, mérite le supplice du feu, à quoi doivent s'attendre les médisans, les calomniateurs, ces personnes qui déchirent la réputation du prochain, qui noircissent leurs freres ? Eh, Seigneur, que le manque de charité damnera de gens !

SECOND POINT.

Considérez ce que dit saint Jean : Celui qui n'aime point son frere, c'est-à-dire, son prochain, est en état de mort. Que de gens vivent dans le péché ! c'est sans doute cet état de péché qui a fait dire à Jesus-Christ, que si, faisant votre offrande à l'Autel, vous vous y souvenez que votre frere a quelque chose contre vous, c'est-à-dire, que vous avez donné quelque sujet de se fâcher à votre frere ; si vous lui avez causé du chagrin, quelque déplaisir, ou par vos paroles, ou par votre conduite, vous devez laisser là votre offrande devant l'Autel, et aller vous réconcilier auparavant avec votre frere, et ensuite vous viendrez faire votre offrande ; sans cela, eussiez-vous à offrir tout votre bien au Seigneur, votre présent sera rejeté, votre offrande sera réprouvée. Que doivent penser ces Chrétiens durs, vindicatifs, pleins de fiel contre leur prochain ? que doivent-ils penser de leurs prétendues bonnes œuvres ? Et avec quel front, avec quelle impudence ose-t-on s'approcher de l'Autel ou de la sainte Table, avec un cœur glacé à l'égard de ses freres, aigri même contre le prochain ? Quelle erreur de s'imaginer qu'on est en bonne conscience et dans une disposition chrétienne, parce qu'on ne hait point son prochain, parce qu'on ne lui fait aucun tort, parce qu'on est à son égard dans une grande indifférence. *Qui non diligit, manet in morte :* Celui qui n'aime point ses freres, demeure dans un état de mort. Ce n'est donc point assez de ne leur vouloir point de mal, il faut leur vouloir encore du bien, et leur en faire. Ce n'est pas assez de n'avoir point contre eux de l'aigreur, il faut avoir pour eux une charité ardente, bienfaisante ; il faut enfin que l'amour que nous avons pour nous-mêmes, soit

a mesure et le modele de la charité que nous levons avoir pour notre prochain. Dans quel état ›itoyable sont donc tous ceux qui conservent ›our le prochain une froideur habituelle ? Bon Dieu, que le manque de cette charité chrétienne lamnera de gens !

Je ne veux pas être de ce nombre, Seigneur; t moyennant le secours de votre grace, j'espere 'aimer désormais mon prochain, comme je n'aime moi-même, et ma conscience ne sera lus trompée par mon propre cœur.

Aspirations dévotes durant le jour.

Qui non diligit, manet in morte. 1. Joan. 3.

Oui, Seigneur, j'en suis persuadé, que celui ui n'aime point son prochain, demeure dans un tat de mort.

Si diligamus invicem, Deus in nobis manet. . Joan. 4.

Si nous nous entr'aimons, je sais, ô mon Dieu, que vous demeurez en nous.

PRATIQUES DE PIÉTÉ.

.° La charité aujourd'hui n'est pas seulement efroidie, on peut dire qu'elle est éteinte : il est re même de la trouver dans ceux qui composent même famille. Vit-on jamais plus d'indifférence, plus d'antipathie, moins de charité ? Si tte vertu consistoit en des complimens et en vaines offres de services, elle ne seroit pas rt rare. Jamais siecle ne fut plus poli, plus nnête, ni plus fécond en grimacieres ostentaons d'amitié : mais on connoît aujourd'hui ce rgon ; c'est un commerce de feintes et de moeries, et chacun se paie de la même monnoie. ais dans le fond, ce n'est que dissimulation, 'hypocrisie. Ayez horreur de ce vice si général

et si contraire à l'esprit du Christianisme. Etudiez-vous à avoir une véritable charité pour vos freres ; n'en exceptez aucun, et donnez-en des marques en toute occasion. La vraie charité est toujours effective. Une charité stérile ne fut jamais une vraie charité.

2.° Ayez un cœur tendre et sensible aux miseres d'autrui ; réjouissez-vous de sa prospérité ; prenez part à toutes ses afflictions, et faites-vous un plaisir de le soulager dans sa misere. Ne parlez jamais mal de personne ; faites-vous une loi d'excuser jusqu'à ses moindres défauts. Un cœur véritablement chrétien fait peu d'attention à la différence des conditions, quand il s'agit de rendre service. Chose étrange ! on voit des gens qui vont servir les pauvres dans les hôpitaux, et qui se croiroient déshonorés s'ils alloient visiter un parent pauvre : dès qu'on fait acception des personnes, on n'a point la charité. Ayez une charité tendre et compatissante pour vos domestiques, ce sont vos freres. Etendez cet amour bienfaisant sur toutes les personnes affligées, et en particulier sur vos parens pauvres, sur les pauvres honteux et sur les pauvres prisonniers.

LE SIXIEME DIMANCHE D'APRÈS LA PENTECOTE.

L'OFFICE de ce Dimanche contient tant de Mysteres, que l'Histoire n'en peut être que très-intéressante et remplie de salutaires instructions. Le second miracle de la multiplication des pains, lorsqu'avec sept pains seulement et quelques petits poissons, Jesus-Christ rassasia plus de quatre mille personnes, fait le sujet de l'Evangile de ce

our ; et c'est ce qui l'a fait appeler le Dimanche
e la multiplication miraculeuse des sept pains ,
ifférent de celui qui est rapporté par S. Jean,
orsque le Sauveur, avec cinq pains seulement et
eux poissons , rassasia plus de cinq mille per-
onnes. L'Epître nous apprend quelle est la vertu
u Baptême , quels en sont les effets merveil-
eux, et quelle doit être la vie innocente et édi-
ante de ceux qui ont été baptisés. C'est ce qui
ous donnera occasion d'expliquer les cérémonies
u Baptême , toutes plus mystérieuses , toutes
lus saintes , et dont bien des gens , parmi les
idelles, ignorent le sens.

L'Introït de la Messe est pris du Pseaume 27,
ui est une priere affectueuse du Juste dans l'af-
iction , lequel met toute sa confiance en Dieu,
ous la protection duquel il n'a rien à craindre.
e Pseaume peut s'appliquer aux Justes persécu-
és par les impies , à Jesus-Christ si maltraité par
es Juifs, et à l'Église persécutée par les Païens
par les Hérétiques. David, par un esprit pro-
hétique , semble avoir en vue ces trois objets ,
n manifestant ses sentimens durant la persécu-
on injuste qu'il souffroit de la part de Saül, ou
e son fils Absalon ; ou en prévoyant ce que son
euple souffriroit un jour durant la captivité en
abylone.

*Dominus fortitudo plebis suæ , et protector sal-
utionum Christi sui est.* Le Seigneur est la force
e son peuple , et c'est à sa protection spéciale
ue le peuple et le Roi doivent leur salut. *Sal-
m fac populum tuum , Domine , et benedic hære-
tati tuæ , et rege eos usque in sæculum :* Sauvez
otre peuple , Seigneur , vous l'avez choisi pour
otre héritage ; répandez sur lui vos bénédic-
ons ; prenez soin de le conduire , et faites-le
ujours triompher de ses ennemis : *Ad te , Do-
ine clamabo , Deus meus ne sileas à me , ne quando
iceas à me et assimilabor descendentibus in lacum,*

Je ne cesserai de pousser des cris vers vous, Seigneur : répondez-moi, ô mon Dieu ! car si vous demeuriez dans le silence, je me regarderois comme ceux que le tombeau renferme, et qui ne sauroient plus se faire entendre, ni demander du secours. L'ingénuité avec laquelle le Prophete représente à Dieu ses besoins, sa confiance en sa miséricorde et en son secours, si marquée dans tous les Pseaumes, et que l'Eglise choisit presque toujours pour l'Introït de la Messe de la plupart des Dimanches de l'année ; tout cela nous montre avec quelle simplicité nous devons exposer à Dieu nos besoins, et de quelle confiance doivent être animées nos prieres.

L'Epître contient ce que saint Paul écrit aux Romains, touchant la vie nouvelle des Baptisés, qui étant morts, par le Baptême, au péché, doivent avoir grand soin de ne jamais le laisser revivre.

Quicumque, dit-il, *baptizati sumus in Christo, in morte ipsius baptizati sumus* : Tous tant que nous sommes, qui avons été baptisés en Jesus-Christ, nous avons été baptisés en sa Mort ; c'est-à-dire, que ce n'est que par le Sang de Jesus-Christ et par les mérites de sa Mort, que nous avons été lavés, nettoyés de la tache du péché ; et que le Baptême ne tire pas seulement toute son efficace de la Mort de Jesus-Christ, mais qu'il en est le symbole et la figure. Par le Baptême, nous représentons la Mort et la Sépulture de Jesus-Christ, et par conséquent nous devons être véritablement morts au péché, pour ne vivre plus, à l'exemple de Jesus-Christ ressuscité, que d'une vie nouvelle : *Consepulti enim sumus cum illo per Baptismum in mortem* : continue le saint Apôtre, *ut quomodò Christus surrexit à mortuis per gloriam Patris, ita et nos in novitate vitæ ambulemus* : Comme par le Baptême nous avons été ensevelis avec lui pour mourir, de

même nous ressuscitons et sortons de cette espece de tombeau, pour glorifier Dieu le reste de nos jours par la sainteté d'une nouvelle vie : *Quomodò Christus surrexit à mortuis per gloriam Patris, ita et nos in novitate vitæ ambulemus.* Saint Paul fait allusion à l'immersion dans les eaux du Baptême, qui est la figure de la Mort et de la Sépulture du Sauveur.

Le Baptême qui se donne aujourd'hui par l'aspersion, se donnoit dans la primitive Eglise en plongeant dans l'eau le corps tout entier ; en sorte qu'on étoit enseveli dans les eaux, comme Jesus-Christ le fut, après sa Mort, dans le Sépulcre. Cette immersion de tout le corps, représente, d'une maniere plus sensible, la Sépulture du Corps du Sauveur. Or, comme le Sauveur ne sortit glorieux du tombeau que pour ne vivre plus que d'une vie toute spirituelle, impassible, immortelle, glorieuse ; de même ne doit-on sortir de ce bain salutaire, de cette espece de tombeau, où l'on a été enseveli en s'y plongeant ; on ne doit, dis-je, en sortir que pour mener une vie pure, innocente, éclatante en vertu ; une vie toute contraire à l'esprit et aux maximes du monde ; enfin, une vie chrétienne, animée de l'Esprit de Jesus-Christ.

Si enim complantati facti sumus similitudini mortis ejus : simul et resurrectionis erimus. Saint Paul fait encore ici une autre comparaison, qui explique encore plus le sens de la premiere : Nous n'avons pas eté seulement ensevelis comme Jesus-Christ, nous avons encore été, dit-il, entés sur la ressemblance de sa mort ; et par conséquent nous devons être aussi comme entés sur la ressemblance de sa Résurrection. Admirez la force, l'énergie et le sens merveilleux de ce terme : *Complantati*, entés. De même qu'une greffe ne vit que dépendamment de l'arbre sur lequel elle est entée, et d'où elle tire toute sa

seve et son suc : ainsi étant unis à Jesus-Christ par le Baptême, comme membres du même corps, il faut qu'il soit par sa Résurrection le principe et le modele de notre résurrection spirituelle à la vie de la grace, comme il a été par sa mort le principe et le modele de notre mort spirituelle au péché. La greffe meurt, pour ainsi dire, séparée de l'arbre duquel elle étoit née, et elle ressuscite étant unie au tronc duquel elle tire toute sa nourriture et son suc. Il faut donc que le Baptême produise en nous la chose même qu'il représente par sa cérémonie ; c'est-à-dire, que comme la cérémonie du Baptême représente la Mort, la Sépulture et la Résurrection glorieuse de Jesus-Christ, ce qui se trouve admirablement bien dans une ente, puisque la greffe meurt étant séparée de son tronc, elle est ensevelie, étant enfermée dans le nouveau tronc, et ressuscitée lorsqu'elle pousse des feuilles, des fleurs et des fruits, étant unie au nouvel arbre ; de même il faut que par le baptême nous participions à ces trois Mysteres. Que ce soit immersion, ou aspersion, il faut que non-seulement nous soyons morts à la vie du péché que nous avions reçu d'Adam, laquelle Jesus-Christ a détruite sur la croix par sa mort, mais il faut que nous soyons encore ensevelis comme Jesus-Christ le fut après sa mort, c'est-à-dire, que nous soyons aussi insensibles à tous les attraits du péché, qu'un corps dans un tombeau est insensible à tous les attraits des plaisirs de la vie : comme, par la résurrection, Jesus-Christ reprit une nouvelle vie, impassible, glorieuse, immortelle, de même la nouvelle vie de la grace que nous recevons par le Baptême, doit être exempte de foiblesse, de rechute et de la mort spirituelle de l'ame que cause le péché. C'est ce que le saint Apôtre prouve toujours allégoriquement dans tout le reste de cette Epître.

Le

Le vieil homme, dit-il, a été crucifié avec Jesus-Christ. Ce vieil homme, c'est l'homme tel qu'il naît d'Adam avec le péché, et les habitudes vicieuses qui le portent au péché. Ce vieil homme a été crucifié avec Jesus-Christ; c'est-à-dire que Jesus-Christ par sa mort sur la croix, ayant pleinement satisfait à la justice de son Pere, a détruit et comme donné la mort au péché; en sorte que le pécheur, par l'application qui lui est faite dans le Baptême, des mérites de la mort du Sauveur, reçoit la rémission de ses péchés, et est comme changé en un homme nouveau par l'infusion de la grace sanctifiante, par laquelle il cesse d'être esclave du Démon, et devient enfant de Dieu; de pécheur, il devient juste; d'enfant de colere, enfant bien-aimé qui a droit à l'héritage, *Si filii, et hæredes*, héritier de Dieu, cohéritier de Jesus-Christ même, et voilà ce que S. Paul entend quand il dit que par le Baptême, c'est-à-dire, par l'application qui nous est faite des mérites de la mort de Jesus-Christ dans ce Sacrement, le corps du péché est détruit; ce qui doit s'entendre sur-tout du péché d'origine, qui est comme le tronc et la racine de tous les autres, que le saint Apôtre appelle le corps du péché. Comme la mort naturelle nous décharge de toute servitude et de tout engagement civil, un mort n'est plus esclave; de même, dit S. Paul, la mort spirituelle doit nous affranchir de toute sujétion, de toute servitude à l'égard du péché. Vous êtes morts au péché par le Baptême, vous ne devez donc plus être les esclaves du péché.

Saint Paul continuant la même comparaison de notre mort spirituelle au péché, avec la mort et sépulture de Jesus-Christ; et de notre résurrection spirituelle à la vie de la grace, avec la Résurrection glorieuse du Sauveur du monde, exhorte pathétiquement tous les Fidelles à ne plus

perdre cette nouvelle vie : *Scientes quòd Christus resurgens ex mortuis jam non moritur, mors illi ultrà non dominabitur :* vous n'ignorez pas que Jesus-Christ qui est ressuscité, ne meurt plus, et que la mort n'aura plus de pouvoir sur lui. Voilà le modele de votre résurrection et de votre persévérance dans la vie de la grace ; et comme Jesus-Christ, par sa Résurrection, ne vit plus que d'une vie divine, glorieuse, immortelle, *Vivit, Deo*, de même ceux qui sont ressuscités par le Baptême à la vie de la grace, ne doivent plus la perdre ; ils ne doivent plus vivre que pour Dieu, que pour aimer et servir Dieu ; leur vie spirituelle doit être une vie pure, une vie chrétienne. *Mortui, enim estis*, comme il écrivoit aux Colossiens, *et vita vestra est abscondita cum Christo in Deo :* Car vous êtes morts, et votre vie est cachée en Dieu avec Jesus-Christ. C'est comme s'il disoit : Votre vie est cachée en Dieu. Le monde voit en vous une vie ordinaire et commune ; ce n'est pas de celle-là que je parle, je parle d'une vie toute spirituelle et divine, cachée aux yeux des hommes, et qui n'est connue que de Dieu seul : c'est la vie de la foi, de la charité qui anime toutes vos actions, et les rend agréables à Dieu. Enfin Jesus-Christ ne vit plus que d'une vie glorieuse : *Ita et vos estimate, vos mortuos quidem esse peccato, viventes autem Deo, in Christo Jesu Domino nostro.* Ainsi faites état vous-mêmes que vous êtes morts pour le péché ; mais que vous vivez pour Dieu en Jesus-Christ Notre-Seigneur. En mourant au péché par le Baptême et la Pénitence, nous exprimons en nous les Souffrances et la Mort de Jesus-Christ : en persévérant constamment dans la vie de la grace, nous imitons l'exemple de la Résurrection de Jesus-Christ. Mes Freres, conclut saint Paul, ressuscités par le Baptême à la vie de la grace, gardez-vous bien de perdre jamais cette nouvelle vie par le péché,

Saint Paul, dans toute cette Epître, tâche d'inspirer à tous les Fidelles un désir ardent et efficace de conserver cette grace du Baptême, comme le plus précieux de tous les trésors, et de leur donner une idée juste des effets merveilleux du Baptême, dont la plupart des Chrétiens même ignorent et le mérite et le prix. Cette ignorance, aujourd'hui si universelle, ne contribue pas peu à ce déréglement de mœurs qui regne si fort dans le monde. Combien de gens n'ont qu'une notion vague et imparfaite de ce Sacrement, la base et le principe de la Religion Chrétienne! Il ne faut que bien pénétrer le sens mystérieux et moral de toutes les saintes cérémonies qui l'accompagnent, pour en avoir une haute idée : il est honteux que les Fidelles ignorent ce qui les fait Chrétiens ; et c'est pour remédier à cette criminelle ignorance qu'on a jugé à propos d'expliquer ici ces sacrées cérémonies, et d'en développer le Mystere et le sens.

EXPLICATION des Cérémonies du Baptême.

On porte à l'Eglise le flambeau éteint et sans lumiere devant l'enfant qu'on doit baptiser, pour marquer que cet enfant étant encore esclave du démon par le péché originel dans lequel il a été conçu et est né, est dans les ténebres. Le Baptême seul les dissipe, et c'est pour cela que le Baptême est nommé *Illumination*, et que le jour où l'on baptisoit solennellement tous les Catéchumenes dans l'Eglise, étoit appelé la fête des saintes lumieres ; on appelle dans le même sens la foi, un don et une illumination du Saint-Esprit ; et c'est encore pour la même raison que, dans la plupart des Dioceses, le flambeau qui précede l'enfant qu'on va baptiser, est éteint quand on va à l'Eglise, et est allumé quand on en revient.

Saint Charles, dans son admirable Instruction sur le Baptême, dit que la raison pourquoi le Prêtre arrête à la porte de l'Eglise ceux qu'on présente au Baptême, c'est parce qu'ils sont indignes d'y entrer, à cause du péché originel qui les rend enfans du Démon, et ses esclaves. Le lieu saint n'admet que les fidelles, la Maison de Dieu n'est ouverte qu'à ses enfans. On donne un Parrain et une Marraine aux personnes qui doivent être baptisées, pour présenter à l'Eglise celui qui doit être baptisé, pour lui imposer le nom et être témoins du Baptême, pour répondre en son nom à l'Eglise, disent les Peres, et être comme sa caution qu'il s'acquittera des promesses qu'ils font pour lui; enfin, pour prendre soin de lui au défaut de ses parens, l'instruire dans les points nécessaires de la Religion, et veiller sur sa conduite. C'est pour cela que les Conciles, et singulièrement le premier de Milan, ordonnent que les Parrains et les Marraines soient gens de bien, et bons Catholiques; et défendent au pere et à la mere de celui qu'on baptise d'être sa Marraine, ou son Parrain; non-seulement à cause de l'alliance spirituelle que contractent les Parrains et les Marraines avec la personne qu'ils tiennent sur les Fonts, et avec son pere et sa mere, mais aussi parce que le baptême étant une naissance spirituelle pour la personne qui est régénérée, l'Eglise veut qu'elle ait, pour ainsi dire, une mere spirituelle, et un pere spirituel, à qui l'enfant doit du respect et de l'obéissance. Il est étonnant que les Parrains et les Marraines ayant des obligations si importantes, négligent aujourd'hui leurs devoirs jusqu'à les ignorer. Quel compte n'auront-ils pas à rendre à Dieu d'une si irréligieuse négligence ? En France, on prenoit anciennement deux Parrains et une Marraine pour un garçon, et deux Marraines et un Parrain pour une fille : mais l'usage universel aujourd'hui

dans l'Eglise, est de ne donner qu'une Marraine et un Parrain.

Le Prêtre ayant su du Parrain ou de la Marraine le nom qu'on veut donner à l'enfant qu'on doit baptiser : Que demandez-vous de l'Eglise, lui dit-il? *Quid petis ab Ecclesia Dei !* La Foi, répond le Parrain pour l'enfant : *Fidem.* Dieu ne veut point à son service des gens qui le servent par force : il veut que ceux qu'il adopte pour ses enfans, le veuillent bien avoir pour Pere : il veut bien qu'on exhorte, qu'on sollicite, qu'on presse même ; mais il ne veut ouvrir sa maison qu'à ceux qui souhaitent, et qui demandent volontairement d'y entrer. C'est toujours à celui qui doit être baptisé que le Prêtre s'adresse dans toute cette cérémonie ; c'est lui-même qui doit répondre quand c'est un adulte ; et si c'est un enfant, c'est le Parrain ou la Marraine qui répondent pour lui et en son nom : *Fides quid tibi præstat !* continue le Prêtre : et à quoi vous doit servir la Foi que vous demandez ? A mériter la vie éternelle, répond le Parrain ou la Marraine. La vie éternelle, repart le Prêtre, c'est : Vous aimerez le Seigneur votre Dieu de tout votre cœur, de toute votre ame, et votre prochain comme vous-même ; c'est ici le premier et le plus grand des Commandemens : *Hæc est vita æterna : Diliges Dominum Deum tuum ex toto corde tuo, ex tota anima tua ; et proximum tuum sicut teipsum. Hoc est primum et maximum mandatum.* C'est comme s'il disoit : Ce n'est pas assez d'avoir simplement la Foi pour mériter la vie éternelle. Dans notre Religion, il faut croire, et il faut vivre conformément à ce qu'on croit. La Foi d'un Chrétien ne doit pas être purement spéculative, elle doit être pratique. Pour mériter la vie éternelle, il faut croire ses Mysteres, il faut suivre sa Morale, et garder ses Commandemens. Or toute la Morale Chrétienne est renfermée dans ce précepte, qui est la

base et l'abrégé de tous les autres : Vous aimerez le Seigneur votre Dieu, non à demi, et avec réserve ; Dieu ne veut point de cœur partagé, mais il veut que vous l'aimiez de tout votre cœur, c'est-à-dire, sans partage : Vous l'aimerez de toute votre ame, c'est-à-dire, vous n'aimerez que lui d'un amour de préférence, et vous n'aimerez nulle créature comme lui et avec lui ; mais vous aimerez votre prochain comme vous-même pour l'amour de lui. L'amour que vous avez pour vous-même, doit être la mesure de celui que vous devez avoir pour votre prochain ; et c'est de l'observation de ce double Commandement que dépend l'observation de tous les autres ; aussi est-il le premier et le plus grand de tous. Et c'est pour faire sentir l'importance de cette premiere leçon qu'on nous fait, que le Prêtre répete trois fois ces importantes paroles : *Hæc est vita æterna : Diliges Dominum Deum tuum ex toto corde tuo, ex tota anima tua ; et proximum tuum sicut teipsum : Hoc est primum et maximum mandatum.*

Le Prêtre souffle ensuite trois fois sur l'enfant qui doit être baptisé, en disant chaque fois : *Exi ab eo*, ou *ab ea*, *immunde Spiritus ; et da locum Spiritui Sancto Paracleto :* Sors de cette ame, Esprit immonde, et cede la place à l'Esprit-Saint notre Consolateur, notre Avocat, notre Maître. Cette cérémonie de souffler trois fois sur l'enfant en l'honneur de la Très-Sainte Trinité, se fait, dit saint Augustin, pour chasser le Démon par la vertu du Saint-Esprit qui est appelé le souffle de Dieu ; et il souffle en forme de croix, pour faire voir que c'est par les mérites de Jesus-Christ crucifié que le Démon doit être chassé.

La cérémonie qui suit, n'est pas moins mystérieuse. Le Prêtre fait le signe de la croix sur le front et sur l'estomac de l'enfant, le nommant par son nom, en disant ces paroles : Jean, ou

Marie, recevez le sceau de Dieu le Pere Tout-puissant, et sur le front, et sur le cœur, afin que vous accomplissiez tous ses Commandemens, et que vous gardiez tous ses préceptes : *Accipe signaculum Dei Patris omnipotentis tàm in fronte, quàm in corde, ut præcepta mandatorum suorum valeas adimplere.* Puis soufflant trois fois sur le visage de l'enfant, il lui dit : Je souffle encore sur vous, Catéchumene, en vertu du Saint-Esprit, afin que tout ce qu'il y a de vicieux et de corrompu par l'invasion des Esprits malins, soit entiérement purgé par la vertu et la grace de ce divin Esprit, et par le Mystere de cet exorcisme : *Insufflo te Catechumenum denuò in virtute Spiritûs Sancti : ut quidquid in te vitii malorum est spirituum invasione, per hujus exorcismi mysterium, gratiæ sit tibi ipsa virtus purgatio.*

Daignez, Seigneur, par votre bonté, continue le Prêtre, exaucer, s'il vous plaît, nos prieres, et prendre sous votre protection celui que vous avez choisi pour un de vos enfans ; conservez-le par la vertu de la Croix du Seigneur, dont nous venons de lui imprimer le signe, afin qu'à mesure qu'il croîtra en âge, conservant toujours avec plus de soin ces premiers gages que vous lui donnez de votre gloire, il mérite de parvenir à la gloire de cette spirituelle régénération par l'observation exacte de vos Commandemens : Par Jesus-Christ Notre-Seigneur. *Preces nostras, quæsumus Domine, clementer exaudi, et electum tuum, Crucis Dominicæ, cujus impressione eum signamus, virtute custodi : ut magnitudine gloriæ tuæ rudimenta servans, per custodiam mandatorum tuorum ad regenerationis gloriam pervenire mereatur : Per Christum Dominum nostrum.*

Il est aisé de voir que le signe de la Croix qu'on fait sur le front de celui qu'on doit baptiser, signifie qu'un Chrétien, bien loin de rougir de la Croix de Jesus-Christ, doit s'en glorifier, mettre

sa gloire dans les humiliations et dans les souffrances, pour ressembler davantage à ce divin modele. Rougir de la Croix, c'est rougir d'être Chrétien. On fait encore le signe de la Croix sur le cœur, pour lui apprendre qu'un Chétien doit aimer la Croix ; qu'il doit mettre toute sa confiance en Jesus-Christ crucifié ; et que ce n'est pas assez de porter la Croix sur le front, il faut qu'elle serve de frein à toutes ses passions, qu'elle assaisonne même ses plaisirs ; et que l'amour de la Croix soit le contrepoison de l'amour-propre. Tous les autres signes de Croix que le Prêtre fait sur la personne qu'on veut baptiser, signifient que le Baptême tire toute sa vertu, toute sa force de la Croix de Jesus-Christ, et des mérites de sa Passion. On lui donne le nom d'un Saint, qui par-là devient son protecteur particulier auprès de Jesus-Christ, et doit en même temps devenir son modele. On fait sur ceux qu'on doit baptiser, plusieurs exorcismes, pour chasser le Démon, sous la puissance duquel ils sont par le péché originel, disent saint Cyprien, saint Augustin et saint Grégoire de Nazianze : et si l'on fait ces mêmes exorcismes sur ceux auxquels on ne fait que suppléer les Cérémonies du Baptême, quoiqu'ils ne soient plus sous la puissance du Démon, puisqu'ils ont été baptisés, c'est pour l'empêcher d'en approcher et de leur nuire ; ce qui fait voir de quelle importance sont ces saintes Cérémonies.

Comme dans les premiers siecles de l'Eglise, on ne baptisoit presque que des adultes, on avoit grand soin de préparer au Baptême par beaucoup d'instructions les personnes raisonnables qui demandoient ce Sacrement. On les appeloit les Catéchisés ou Catéchumenes, à cause de ces instructions : le mot de Catéchumene est un mot Grec, qui signifie une personne qu'on instruit et qu'on catéchise. Il y avoit proprement deux sortes

de Catéchumenes ; savoir, ceux qui étoient seulement Auditeurs, qu'on nommoit *Audientes*, et ceux qui étoient suffisamment instruits, qu'on nommoit *Competentes*. Les Catéchumenes n'étoient pas seulement distingués par le nom, ils l'étoient aussi par le lieu : ils se plaçoient avec les pénitens dans le portique, qui étoit à l'extrémité opposée au chœur ou au sanctuaire. On ne leur permettoit pas non plus d'assister à la célébration de l'Eucharistie. Après les prieres et le sermon, un Diacre les faisoit retirer, en leur disant : *Ite Catechumeni, missa est.* Allez *Catéchumenes, c'est fait pour vous.* On ne vouloit pas qu'ils fussent témoins des sacrés Mysteres : parce que n'étant pas baptisés, et n'ayant point reçu le Saint-Esprit, ils n'étoient pas capables de les comprendre, et qu'on vouloit les y conduire par degrés. On faisoit part du pain-bénit aux Catéchumenes, afin qu'ils eussent une espece de communion avec les Fideles. L'Eglise aujourd'hui attribue ce mot aux enfans qui sont présentés au Baptême, aussi-bien qu'aux adultes qui le demandent ; et à l'exception de l'instruction dont les enfans sont incapables, on pratique les mêmes cérémonies à l'égard des adultes et des enfans. Revenons à la suite des Cérémonies du Baptême.

Après les exorcismes sur celui qui doit être baptisé, le Prêtre lui met du sel dans la bouche, en disant ces paroles : Jean, ou Marie, recevez le sel de la sagesse, qui vous serve pour arriver à la vie éternelle. Ainsi soit-il. *Accipe sal sapientiæ, quod propitietur tibi in vitam æternam, Amen.* Jesus-Christ a voulu que tous les Sacremens fussent des signes sensibles de la grace intérieure et invisible, qu'ils produisent dans l'ame de celui qui les reçoit ; et l'Eglise animée de l'Esprit de Jesus-Christ, a eu soin que toutes les sacrées cérémonies qui acompagnent les Sacremens, fussent des symboles sensibles. Le symbole est un signe, et une espece

d'embleme, ou représentation de quelque chose morale, par les images ou propriétés des choses naturelles. La plus grande propriété du sel, est qu'il ne craint aucune corruption, et même il en préserve les viandes qu'on en assaisonne, et il sert merveilleusement à leur donner du goût; c'est pour cela qu'il est le symbole de la sagesse. Le Prêtre donc met du sel dans la bouche de celui qu'on va baptiser, pour signifier la véritable sagesse, qui est la science du salut, le goût des choses du Ciel, l'incorruptibilité des mœurs que l'Eglise demande pour eux, et qui doivent être inséparables de la vie chrétienne : et c'est pour cela, dit saint Augustin, que l'Eglise dans cette cérémonie emploie le sel.

Dieu de nos Peres, Dieu Auteur et source de toute vérité, *Deus patrum nostrorum, Deus universæ conditor veritatis*, nous vous supplions très-humblement, dit le Prêtre, que vous daigniez regarder d'un œil favorable votre serviteur, afin qu'ayant goûté pour la premiere fois cette mystérieuse nourriture de sel, vous ne permettiez pas qu'il souffre long-temps la faim de la nourriture céleste : *Ut hoc primum pabulum salis gustantem, non diutiùs esurire permittas quominùs cibo expleatur cælesti.* Faites, Seigneur, qu'il soit toute sa vie fervent en esprit ; que l'espérance lui donne de la joie, et qu'il ne se démente jamais dans votre service : *Quatenùs, sit semper, Domine, spiritu fervens, spe gaudens, et tuo nomini semper serviens :* Et faites-lui la grace de parvenir aux sacrés Fonts de la régénération : *Et perducas eum ad novæ regenerationis lavacrum :* Afin qu'avec tout le reste des Fideles, il mérite de recevoir l'éternelle récompense que vous nous avez promise : Par Jesus-Christ Notre-Seigneur : Ainsi soit-il : *Ut cum fidelibus tuis, promissionum tuarum æterna præmia consequi mereatur. Per Christum Dominum nostrum. Amen.*

Le Prêtre ayant ensuite récité cet endroit de l'Evangile selon saint Matthieu, où il est dit, que de petits enfans ayant été présentés au Sauveur, afin qu'il mît les mains sur eux, et qu'il priât, les Disciples les rebutoient. Mais Jesus leur dit : Laissez ces petits enfans, et ne les empêchez point de venir à moi ; car c'est à leurs semblables que le Royaume des Cieux appartient. Et après avoir mis les mains sur eux, il sortit de ce lieu-là. Le Prêtre ayant récité cet endroit de l'Evangile, introduit le Catéchumene ou l'enfant dans l'Eglise, en disant : *N. intra in conspectum Domini per manum Sacerdotis, ut habeas vitam æternam. Amen.* Jean, ou Marie, entrez dans la Maison du Seigneur, c'est son Ministre qui vous mene en sa présence, afin que vous ayez la vie éternelle : Ainsi soit-il. Puis ayant dit l'Oraison Dominicale, et récité le Symbole de la Foi, que le Parrain et la Marraine récitent avec lui, au nom de l'enfant : le Symbole, parce que l'Eglise ne reçoit au Baptême que ceux qui font profession de croire en Jesus-Christ, et de vivre dans la Foi de l'Eglise ; l'Oraison Dominicale, parce que l'Eglise veut être assurée que ceux qu'elle reçoit au nombre de ses enfans, se serviront toute leur vie de cette formule de priere que Jesus-Christ nous a apprise lui-même. Remarquez que c'est en récitant le Symbole qu'on introduit le Catéchumene dans l'Eglise, pour faire entendre qu'il n'y a que la profession de la vraie Foi, qui puisse nous mériter l'entrée de l'Eglise, la grace du Baptême, et enfin la bienheureuse éternité. Ici le Prêtre prenant avec le pouce un peu de salive, il en touche les oreilles de l'enfant et les narines, en disant ce mot Syriaque, ou Chaldaique, dont se servit Jesus-Christ pour guérir un homme sourd et muet : *Ephphetha, quod est adaperire aures et nares in odorum suavitatis :* Que vos oreilles soient ouvertes à la doctrine de Jesus-Christ, et que

vous en sentiez la bonne odeur. L'Eglise, dit saint Charles, demande que celui qui va être baptisé, entende la voix de Dieu, et ses Commandemens, afin que cette divine doctrine que le Seigneur nous a apprise, entrant par ses oreilles, passe dans son cœur, et qu'il en sente la douceur : *Ut doctrina quæ de ore Altissimi fluxit, per ejus aures intret, et ei suaviter oleat.* Elle demande qu'il sache discerner la bonne odeur de la mauvaise, c'est-à-dire, la saine doctrine de celle qui est corrompue : l'une et l'autre entrent par les oreilles ; il importe d'avoir ce discernement : *Ad discernendum bonum odorem à malo, sanam doctrinam à corruptâ.* C'est pour signifier cette double grace, que cette sainte cérémonie se fait sur l'organe de l'ouïe et de l'odorat.

Comme par la grace du Baptême Dieu nous admet à son service, nous adopte pour son enfant, et nous donne droit à son héritage, il ne veut faire cette grande grace qu'à certaines conditions, qui sont qu'on renoncera à Satan, à son esprit, à ses pompes et à ses œuvres ; et qu'on croira le Mystere adorable de la Trinité, celui de l'Incarnation, de la Passion de Jesus-Christ, de sa Résurrection et de l'Eucharistie ; en un mot, tout ce que l'Eglise Catholique, Apostolique et Romaine croit. Le Baptême, disent les Peres, est un engagement réciproque où Dieu s'engage et l'homme aussi. Renoncez-vous à Satan, dit le Prêtre à l'enfant, le nommant par son nom : *Abrenuntias Sataneæ ?* et il répond : J'y renonce, c'est-à-dire, je déclare que j'abandonne dès-à-présent, et pour toujours, le parti du démon, et que je ne veux jamais être à son service : *Abrenuntio.* Renoncez-vous à ses œuvres ? *et omnibus operibus ejus*, c'est-à-dire, à tous les péchés ? *Abrenuntio :* J'y renonce. Renoncez-vous aux pompes du démon, c'est-à-dire, aux vanités, à l'esprit, et aux maximes du monde ? *Abrenuntio ;* J'y renonce de tout mon cœur, et

c'est à la face de l'Eglise que je fais cet engagement solemnel, que je fais ces promesses. C'est tout comme s'il disoit : Je prends à témoin le Ciel et la terre, que je ne veux servir toute ma vie que Jesus-Christ ; je veux garder tous ses commandemens ; je ne veux suivre que ses maximes ; je promets que son Evangile sera la seule regle de ma conduite ; j'aurai en horreur durant toute ma vie l'esprit et les maximes du monde ; je me soumets à croire tous les mysteres que Jesus-Christ nous a révélés ; je veux suivre ses maximes et ses exemples ; je me range au nombre de ses Disciples, c'est lui que je prends pour Maître ; je veux désormais n'aimer et ne servir que lui. Voilà ce que tous les Chrétiens ont solemnellement promis et juré à la face des Autels, et de toute l'Eglise ; et voilà sur quoi ils seront tous jugés. Tous les Chrétiens tiennent-ils une si solemnelle promesse, combien de gens meurent sans y avoir jamais pensé, sans l'avoir jamais ratifiée ! c'est cependant cet engagement, ces promesses, qui doivent décider de notre sort éternel.

Après toutes ces promesses, le Prêtre oint avec l'huile sacrée des Catéchumenes la poitrine et les épaules de celui qu'on va baptiser, en disant : Je vous oint la poitrine et les épaules avec l'huile du salut en Jesus-Christ Notre-Seigneur, afin que vous ayez la vie éternelle : *Ego te linio oleo salutis in Christo Jesu Domino nostro, ut habeas vitam æternam.* Cette onction se fait en forme de Croix, et signifie la grace qui fortifie le Chrétien dans les travaux et les combats de la vie spirituelle, et qui lui adoucit, dit saint Cyrille, le joug de Jesus-Christ, auquel il se soumet. Cette onction sacrée, dit saint Ambroise, marque que par le Baptême nous devenons comme les Athletes de Jesus-Christ : *Quasi Christi athletes.* Les Athletes étoient oints d'huile pour combattre dans les jeux publics, et cette onction

servoit à la victoire : *Solent enim luctantes inungi.* Par-là, dit saint Charles, l'Église nous apprend que ce n'est pas par nos mérites que nous obtenons la grace du Baptême, mais par un pur bienfait de la miséricorde de Jesus-Christ : *Sed Christi beneficio et gratuitâ misericordiâ donati, quæ oleo significatur.* On sait assez toutes les propriétés de l'huile : elle sert de remede pour les plaies, elle nourrit, elle éclaire : tout cela nous fait entendre le mystere de cette onction. Enfin, après avoir demandé à celui qu'on va baptiser, s'il croit en Dieu le Pere Tout-Puissant, Créateur du Ciel et de la Terre ; s'il croit en Jesus-Christ son Fils unique Notre-Seigneur, qui est né, et a souffert pour notre salut ; s'il croit au Saint-Esprit, à la sainte Église Catholique, la communion des Saints, la rémission des péchés, la résurrection de la chair, et la vie éternelle ; et après avoir répondu à tous ces articles, Je crois, *Credo ;* on lui demande s'il veut être baptisé, parce que l'Église n'accorde le Baptême qu'à ceux qui le souhaitent, et qui le demandent. Le Catéchumene, ou le Parrain ou la Marraine, au nom de l'enfant ayant répondu, Je le veux, le Prêtre le baptise selon la forme ordinaire, en disant : Je te baptise au nom du Pere, et du Fils, et du Saint-Esprit. Puis faisant l'onction du saint Chrême, en forme de Croix avec le pouce, sur la tête de celui qui vient d'être baptisé, il fait cette priere : Que le Dieu Tout-puissant, Pere de Notre-Seigneur Jesus-Christ, qui vous a régénéré par l'eau et l'Esprit-Saint, et qui vous a pardonné et remis tous vos péchés, daigne vous donner l'onction du saint Chrême, et de l'huile du salut pour la vie éternelle : Ainsi soit-il. Cette onction se fait sur la tête du nouveau baptisé, pour marquer que le Baptême le rend en quelque façon, selon l'expression de l'Apôtre, membre d'une nation choisie, d'un

peuple saint, et du royal Sacerdoce ; comme s'il disoit : Vous avez droit d'offrir à Dieu des Hosties pures et saintes : vos vœux, vos prieres, vos œuvres de miséricorde, de pénitence, sont autant de sacrifices de louanges et d'actions de graces que vous offrez au Seigneur, suivant l'expression du Prophete : *Immola Deo sacrificium laudis.* Vous êtes d'une race royale, puisque vous participez à la Royauté de Jesus-Christ, en qualité de Chrétien, et que vous devez régner avec lui dans son Royaume, dans le séjour de la gloire. Saint Charles apporte encore une autre raison de cette onction qui se fait sur la tête du nouveau baptisé ; afin qu'il sache, dit-il, que dès ce jour-là il a été uni par le Baptême à Jesus-Christ son chef, en qualité de membre de son corps mystique ; et que comme le mot de Christ signifie l'Oint du Seigneur, et vient de celui de Chrême, de même le mot de Chrétien vient de celui de Christ : *Ut intelligat se ab eo die Christo capiti tanquam membrum conjunctum esse, atque ejus corpori insitum : et eâ re Christianum à Christo, Christum verò à Chrismate appellari.*

L'antiquité de ces onctions paroît par toute la tradition. Tout ce que l'église consacre particulierement à Dieu, elle le consacre par l'onction des saintes Huiles et du saint Chrême. Les Chrétiens sont donc entierement consacrés à Dieu, disent les Peres, par ces onctions. Ils sont les temples de Dieu : *Templum Dei quod estis vos ;* et ils doivent par conséquent répondre, par la sainteté de leur vie, à la sainteté de cette consécration. On met un linge blanc sur la tête du nouveau baptisé, en disant : *Accipe vestem candidam, sanctam et immaculatam, quam perferas coram Domino nostro Jesu Christo, ut habeas vitam æternam : Amen.* Recevez cet habit blanc, cette robe sainte et sans tache, pour la porter devant

Notre-Seigneur Jesus-Christ, afin que conservant jusqu'à la fin l'innocence dont elle est le symbole, vous ayez la vie éternelle. Ainsi soit-il.

Autrefois on donnoit aux nouveaux baptisés des habits blancs, et on le fait encore aujourd'hui, quand on baptise les Adultes, pour marquer l'innocence qu'on avoit reçue au Baptême, et on la portoit durant sept jours, pour signifier qu'un Chrétien doit conserver cette innocence toute sa vie, et ne la perdre jamais par le péché. Le linge blanc qu'on met aujourd'hui sur la tête de l'enfant qu'on a baptisé, dit saint Ambroise, tient lieu de ces habits blancs. Enfin, on donne un cierge allumé au nouveau baptisé, pour lui apprendre qu'ayant reçu la lumiere de la Foi, il doit bien prendre garde qu'elle ne s'éteigne, et qu'il doit être, pour ainsi dire, une lumiere lui-même, ardente et luisante par l'éclat de ses vertus, et par l'ardeur de sa charité : *Eratis enim aliquando tenebræ*, disoit saint Paul aux Fidelles d'Ephese, *nunc autem lux in Domino. Ut filii lucis ambulate :* Autrefois vous étiez les ténebres mêmes, et vous êtes maintenant la lumiere en Notre-Seigneur. Marchez comme des enfans de lumiere.

On peut juger de l'antiquité de toutes ces cérémonies qui précedent, qui accompagnent et qui suivent le Baptême, par l'autorité de Tertullien, de saint Basile, de saint Ambroise, de saint Augustin et de tous les Peres du premier âge de l'Eglise, qui les rapportent tous comme un exemple des choses que nous avons reçues des Apôtres mêmes, par tradition. Ignorance des Fidelles, sur des points si intéressans, qu'on peut appeler les rudimens de notre religion, est-elle excusable ? Les personnes véritablement Chrétiennes ne manquent point de célébrer tous les ans l'anniversaire du jour de leur Baptême, d'en renouveler les vœux et les promesses, avec une nouvelle dévotion.

Comme l'Evangile de la Messe de ce jour raconte le second miracle de la multiplication des sept pains et de quelques petits poissons, tout semblable à peu près au premier de la multiplication des cinq pains d'orge, rapporté dans l'Evangile du quatrieme Dimanche du Carême, on renvoie à ce jour-là l'explication de l'Evangile de ce jour-ci, pour ne rendre pas l'histoire de ce jour trop longue.

L'Oraison qu'on dit à la Messe de ce jour est celle qui suit.

DEUS virtutum, cujus est totum quod est optimum : insere pectoribus nostris amorem tui nominis, et præsta in nobis religionis augmentum : ut quæ sunt bona, nutrias, ac pietatis studio, quæ sunt nutrita, custodias. Per, etc.

DIEU des vertus, qui êtes l'unique Auteur de tout le vrai bien, imprimez dans nos ames l'amour de votre saint Nom, et faites croître en nous l'amour et le zele de la religion; afin que cultivant vous-même les semences de vertu que vous avez mises en nous, vous les conserviez après les avoir cultivées vous-même, par le soin et l'amour de la piété que vous nous aurez inspirés. Par Notre-Seigneur, etc.

L'ÉPÎTRE.

Leçon tirée de l'Epître de l'Apôtre saint Paul aux Romains. Chap. 6.

FRATRES : Quicumque baptizati sumus in Christo Jesu, in morte ipsius baptizati sumus. Consepulti enim sumus cum illo per Baptismum in mortem : ut quomodo Christus surrexit à mortuis per gloriam Patris, ita et nos in novitate vitæ ambulemus. Si enim complantati facti

MES FRERES : Tous tant que nous sommes, qui avons été baptisés en Jesus-Christ, nous avons été baptisés en sa mort. En effet, par le Baptême nous avons été ensevelis avec lui, pour mourir : afin que comme le Christ est ressuscité par la gloire du Pere, de même nous marchions aussi dans une vie nou-

sumus similitudini mortis ejus : simul et resurrectionis erimus. Hoc scientes : quia vetus homo noster simul crucifixus est, ut destruatur corpus peccati, et ultrà non serviamus peccato. Qui enim mortuus est, justificatus est à peccato. Si autem mortui sumus cum Christo : credimus, quia simul etiam vivemus cum Christo : scientes quòd Christus resurgens ex mortuis jam non moritur, mors illi ultrà non dominabitur. Quòd enim mortuus est peccato mortuus est semel : quòd autem vivit, vivit Deo. Ita et vos existimate, vos mortuos quidem esse peccato, viventes autem Deo, in Christo Jesu Domino nostro.

velle ; car si nous avons été entés sur la ressemblance de sa mort, nous le serons aussi sur celle de sa résurrection, sachant que notre vieil homme a été crucifié avec lui, afin que le corps du péché soit détruit, et que nous ne soyons plus désormais esclaves du péché, puisque celui qui est mort est affranchi du péché. Que si nous sommes morts avec Jesus-Christ, nous croyons que nous vivrons aussi avec lui : sachant que Jesus-Christ qui est ressuscité, ne meurt plus, et que la mort n'aura plus de pouvoir sur lui ; car, quant à ce qu'il est mort pour le péché, ce n'est qu'une fois qu'il est mort ; mais quant à ce qu'il vit, c'est pour Dieu qu'il vit. Ainsi faites état vous-mêmes que vous êtes morts pour le péché, mais que vous vivez pour Dieu, en Jesus-Christ Notre-Seigneur.

Saint Paul, dans ce Chapitre, renferme en peu de mots une leçon touchant le Baptême, qui est un précis instructif de toute la morale Chrétienne. Cette seule Epître de la Messe de ce jour, bien méditée, peut servir de sujet de méditation pour tous les jours de l'année.

RÉFLEXIONS.

Quant à ce qu'il est mort pour le péché, ce n'est qu'une fois qu'il est mort ; mais quant à ce qu'il vit, c'est pour Dieu qu'il vit. Jesus-Christ est ce divin modele que nous devons tous copier. Les copies peuvent être à la vérité plus ou moins parfaites, mais toutes doivent être ressemblantes : le salut, la prédestination, portent sur cette ressemblance (a). *Quos prædestinavit conformes fieri ima-*

(a) *Rom. c.* 8.

ginis Filii sui. Il les a aussi prédestinés pour être conformes à l'image de son Fils, c'est-à-dire, pour exprimer en eux-mêmes l'image de Jesus-Christ, par leur patience dans les afflictions, par la persévérance dans l'innocence, et par la pratique de toutes les autres vertus, dont le Sauveur leur a donné le modele; afin que Jesus-Christ, qui est le Fils unique par nature, ait plusieurs freres par adoption, auxquels il communique le droit d'entrer dans l'héritage des enfans. Or, un des traits des mieux marqués de ce divin modele, c'est qu'étant mort une seule fois pour nos péchés, il vit toujours pour Dieu. Nous sommes morts au péché par le Baptême qui ne se réitere point, nous ne devons plus mourir par le péché : nous sommes ressuscités à la vie de la grace par la vertu de ce Sacrement, nous ne devons plus la perdre par la rechute dans le péché. Cette perte de l'innocence baptismale efface toute cette précieuse ressemblance, avec ce divin modele. Bon Dieu! qu'il se trouve aujourd'hui peu de portraits parmi les Chrétiens qui vous ressemblent? Il y a beaucoup de copies, mais peu qui soient ressemblantes; le péché en efface les principaux traits. Se trouve-t-il aujourd'hui beaucoup de gens qui conservent jusqu'à la mort leur innocence baptismale? Et notre résurrection n'est-elle plus sujette à la mort, comme celle de Jesus-Christ? *Christus resurgens ex mortuis, jam non moritur.* Le péché semble aujourd'hui prévenir même, pour ainsi dire, dans les enfans l'usage de la raison. C'est aux mauvais exemples que leur donnent les domestiques et les parens, que les enfans doivent sans doute cette prématurée malice. Il y avoit autrefois, ce semble, un âge privilégié : on peut dire qu'aujourd'hui le péché est de tous les âges. On n'attend pas que la raison se développe : les passions la préviennent, et elles rétablissent bientôt le demon dans tous

ses anciens droits : voilà le fruit de la mauvaise éducation et des mauvais exemples. Mais, dans cette générale corruption des mœurs, dans ce triste naufrage de la premiere innocence, quel remede ! à quoi a-t-on recours ! La pénitence est la seule ressource, il est vrai : mais la vraie pénitence, dit saint Ambroise, n'est-elle pas aussi rare aujourd'hui que l'innocence baptismale ! La pénitence seule peut réparer ces traits effacés par le péché : mais de quel âge cette pénitence est-elle le fruit ! On meurt à la grace tous les jours, et souvent même plusieurs fois le jour, par un tas de rechutes : on renvoie à la mort la résurrection spirituelle de l'ame. Est-ce là ce à quoi nous exhorte le saint Apôtre ! *Mortuos peccato, viventes Deo.* Dans combien de gens le vieil homme, détruit au Baptême, se trouve-t-il plein de vie à l'heure de leur mort ! Vit-on pour Dieu aujourd'hui dans le monde ! On vit pour le plaisir, on vit pour les passions, on vit pour le monde : se trouve-t-il beaucoup de Fidelles qui ne vivent que pour Dieu ! et l'on s'étonne après cela si le nombre des Elus est petit !

L'ÉVANGILE.

La suite du saint Evangile selon saint Marc. Chap. 8.

In illo tempore : Cùm turba multa esset cum Jesu, nec haberent, quod manducarent, convocatis Discipulis, ait illis : Misereor super turbam : quia ecce jam triduo sustinent me, nec habent quod manducent : et si dimisero eos jejunos in domum suam,

En ce temps-là : Comme il se trouva une grande multitude de gens avec Jesus qui n'avoient rien à manger, il appela ses Disciples, et leur dit : J'ai pitié de ce monde-là, parce qu'il y a trois jours qu'ils ne me quittent point, et ils n'ont rien à manger ; et si je les renvoie

deficient in via : quidam enim ex eis de longè venerunt. Et responderunt ei Discipuli sui : Unde illos quis poterit hîc saturare panibus in solitudine ! Et interrogavit eos : Quot panes habetis ! Qui dixerunt : Septem. Et præcepit turbæ discumbere super terram. Et accipiens septem panes, gratias agens fregit, et dabat Discipulis suis ut apponerent, et apposuerunt turbæ. Et habebant pisciculos paucos : et ipsos benedixit, et jussit apponi. Et manducaverunt, et saturati sunt ; et sustulerunt quod superverat de fragmenti septem sportas. Erant autem, qui manducaverant, quasi quatuor millia : et dimisit eos;

en leurs maisons sans manger, les forces leur manqueront en chemin, car quelques-uns sont venus de loin. Ses Disciples lui répondirent : Dans un lieu désert comme celui-ci, d'où pourroit-on avoir du pain pour les rassasier ? Et il leur demanda : Combien avez-vous de pains ? Sept, lui dirent-ils. Sur cela il ordonna à ce peuple de s'asseoir sur la terre. Ensuite il prit les sept pains, et faisant des actions de grace, il les rompit, et les donna à ses Disciples, pour les servir : ce qu'ils firent. Ils avoient encore quelques petits poissons : il les bénit aussi, et il commanda qu'on les servît. Tout le monde mangea, et fut rassasié ; et des morceaux qui restèrent, on en remporta sept corbeilles. Et le nombre de ceux qui avoient mangé étoit d'environ quatre mille personnes : et il les congédia.

MÉDITATION.

Du soin que Dieu prend de ceux qui sont à son service, et qui le suivent.

PREMIER POINT.

CONSIDÉREZ qu'on ne peut être heureux sur la terre qu'au service de Dieu. Qu'a-t-on à craindre sous un tel Maître ? Il aime tendrement tous ses serviteurs : que peut-il manquer sous la protection d'un Maître Tout-puissant, à qui tout obéit, tout cede ? Heureux ceux qui se sont attachés à vous, Seigneur, s'écrie le Prophete, vous leur servez d'asile contre tous les accidens

de la vie, et sous la protection divine ils sont à couvert de tous les maux. *Dominus regit me, et nihil mihi deerit* : Le Seigneur veut bien prendre soin de moi, je ne manquerai jamais de rien dans les heureux pâturages où il m'a conduit : *In loco pascuæ ibi me collocavit.* Soyons fidelles à le servir et à le suivre. Celui qui nourrit tous les oiseaux du Ciel, laissera-t-il mourir de faim ceux qui sont à son service? et, fallût-il faire les plus grands miracles, il ne laissera jamais manquer de rien ses serviteurs. On n'a qu'à faire réflexion à ce que rapporte notre Evangile. Une foule de gens d'environ quatre mille personnes, suivent le Sauveur dans le désert, et, uniquement occupés du plaisir de le voir et de l'entendre, ils oublient jusqu'à leur nourriture, et ne pensent point à trouver à manger; mais cet aimable Sauveur ne l'oublie pas. Il pense seul à leur subsistance : J'ai pitié de ce monde-là, dit-il à ses Disciples, parce qu'il y a trois jours qu'ils ne me quittent point; et ils n'ont rien à manger : si je les renvoie en leurs maisons sans manger, les forces leur manqueront en chemin; car quelques-uns sont venus de loin. Pesez, méditez, considérez toutes ces paroles; nulle qui ne marque ce fonds de bonté inépuisable, dont son cœur est rempli en faveur de ceux qui ne le quittent point. Nul des Apôtres qui pense à leurs besoins, ils n'y pensent pas eux-mêmes : mais Jesus-Christ les aime trop pour n'y pas penser. Il est touché de compassion pour tout ce peuple; il voit leurs besoins; il n'attend point qu'on les lui représente, il les prévient. Il fait attention à la longueur du chemin, et à la fatigue; il pense aux accidens qui pourroient leur arriver, et il pense en même-temps aux moyens de les prévenir. Après cela, doit-on manquer de confiance en sa bonté, quand on a le bonheur d'être à son service? Sa connoissance n'est pas une connoissance seche et sté-

rile, il connoît leur besoin, et il y pourvoit. Faut-il faire un des plus grands miracles pour satisfaire sa tendresse : rien ne lui coûte. Avec sept petits pains et quelques petits poissons, il rassasie cette multitude affamée. Bon Dieu, que vous avez soin de ceux qui vous suivent ! et que vous êtes libéral à l'égard de vos serviteurs !

SECOND POINT.

Considérez que toutes les merveilles les plus sensibles que Jesus-Christ a faites durant sa vie mortelle, sont des preuves et des symboles des miracles, pour ainsi dire, spirituels et invisibles qu'il fait tous les jours en faveur de ses serviteurs, depuis qu'il est monté au Ciel. Sa tendresse pour nous ne s'est point affoiblie par son triomphe. Outre qu'il est continuellement avec nous, il veille du Ciel à tous nos besoins ; il les connoît parfaitement, et il y pourvoit avec le même soin, la même bonté, la même bienveillance. Mes très-chers Freres, disoit saint Pierre, mettez toute votre confiance en Dieu, servez-le avec courage, avec tendresse, avec fidélité ; et ne craignez pas qu'il vous oublie dans vos besoins, et qu'il vous laisse manquer de tout ce qui vous est nécessaire : déchargez-vous sur lui de tout ce qui peut vous inquiéter : *Omnem sollicitudinem vestram projicientes in eam* (a): parce qu'il a lui-même soin de vous : *Quoniam ipsi cura est de vobis.* Or, si le Seigneur a soin de nous, s'il veut que nous nous confions en lui, craindrons-nous ou qu'il manque de pouvoir, ou qu'il ne tienne pas sa parole ? Que si nous n'expérimentons point ces doux effets de sa Providence si bienfaisante : prenons nous-en à nous-mêmes, à notre peu de foi, à nos défiances continuelles, à nos infidélités, à notre lâcheté

(a) 1. *Petr.* 5.

au service de Dieu, à notre peu de ferveur et de dévotion, à notre peu de confiance. Nous donnons peu au Seigneur, nous lui refusons presque tout, quoiqu'il ne nous demande que ce qui est le plus aisé et le plus juste ; et le peu que nous lui donnons, nous le donnons de si mauvaise grace, nous ne le lui donnons que par force et à regret. Voilà ce qui affoiblit, ce qui éteint notre confiance. Ce peuple court après Jesus-Christ ; le désir de l'entendre, et le plaisir de le suivre, leur fait oublier jusqu'aux besoins de la vie. Bien loin de se plaindre et de murmurer, bien loin de se décourager par la longueur du chemin, ou par la disette de toutes choses dans le désert, ils ne pensent pas même à la fatigue, ni à leur foiblesse, ils ne pensent pas même à s'en retourner. Aussi éprouvent-ils sur l'heure les doux effets de la divine Providence. Belle leçon, mais reproche muet et bien éloquent, pour tant de Chrétiens qui ne suivent Jesus-Christ que de loin, peu de temps, et en se plaignant éternellement de la peine que leur imagination grossit, et que leur peu d'amour pour Jesus-Christ rend trop dure. Servons Dieu avec fidélité, et nous le servirons avec confiance ; servons Dieu avec confiance, et il saura bien pourvoir à tous nos besoins. C'est Seigneur, la double grace que je vous demande. Que je vous aime sans partage, que je vous serve sans nonchalance, que je vous suive sans interruption ; et j'espere que vous me ferez la faveur de veiller à mon salut.

Aspirations dévotes durant le jour.

Dominus regit me, et nihil mihi deerit. Psal. 22.
Le Seigneur veut bien prendre soin de moi, je ne manquerai jamais de rien.

Nullus speravit in Domino et confusus est. Eccl. 2.

Nul

Nul de ceux qui ont mis leur confiance en Dieu, n'a été confondu.

PRATIQUES DE PIÉTÉ.

DIEU pouvoit-il exiger de nous une condition plus aisée et plus douce pour nous combler de ses biens, que de mettre en lui toute notre confiance? cependant bien des gens en manquent. Ne soyez pas de ce nombre. Déterminez-vous à suivre Jesus-Christ avec confiance, et soyez persuadés que vous ne manquerez de rien; mais suivez-le avec le même zele, le même empressement et la même générosité que ce peuple de l'Evangile; et comptez surement sur sa protection. Ne vous rebutez point des petites difficultés, ni de la longueur du chemin; l'amour de Jesus-Christ soutient aisément, et donne des forces: soyez à Jesus-Christ sans réserve, et il pourvoira à tous vos besoins.

2.° Un moyen pour que Jesus-Christ pourvoie à tous vos besoins et spirituels et corporels, c'est de pourvoir vous-mêmes à ceux des pauvres. Soyez libéral en aumônes, rien n'engage tant le Sauveur à nous faire de grands biens, que la charité. Visitez les pauvres dans les hôpitaux et dans les prisons, et rendez tous les services que vous pourrez à tous ceux à qui vous pouvez être utile. Tenez-vous le plus que vous pourrez auprès de Jesus-Christ dans le Saint Sacrement, et vous aurez part à ses libéralités.

LE SEPTIEME DIMANCHE D'APRÈS LA PENTECOTE.

OMNES Gentes plaudite manibus, jubilate Deo in voce exultationis. Peuples répandus dans l'Univers, frappez des mains, marquez par mille cris de joie la part que vous prenez à la gloire de votre Dieu; car c'est le Seigneur, c'est le Très-Haut, c'est ce Roi si grand, si redoutable, dont l'empire s'étend sur toute la terre : *Quoniam Dominus excelsus, terribilis Rex magnus super omnem terram.* Ce sont ces paroles pleines d'enthousiasme, ces cris d'alégresse, ces acclamations si propres à un jour de triomphe que l'Eglise a choisis pour l'Introït de la Messe de ce jour. Ce Pseaume qu'on croit avoir été fait pour le retour de l'Arche après quelque célebre victoire, est une claire Prophétie du triomphe de Jesus-Christ sur tout l'enfer, et de l'Eglise sur les Gentils et sur toutes les hérésies. L'Arche portée en triomphe sur la sainte montagne, est une figure bien marquée de Jesus-Christ montant au Ciel; et les peuples vaincus alors par les Juifs nous représentent parfaitement les Gentils, et toutes les Nations du monde soumises à l'Eglise. En effet, quel triomphe plus éclatant, quelle victoire plus complette que celle de la foi : *Hæc est victoria quæ vincit mundum, fides nostra.* Subjuguer des peuples entiers par les armes, ce n'est pas une grande merveille : un torrent impétueux inonde aisément tout un pays. Ce n'est que par la multitude et la bravoure des soldats qu'on subjugue les peuples entiers : les Conquérans n'ont pas toujours le plus de part à la victoire. Après tout ce n'est que le corps qu'on met

aux fers ; quel Victorieux, quel Conquérant a jamais pu s'assujettir et le cœur et l'esprit de ses esclaves ? Aussi nulle victoire des Héros qui soit entiere et complette. La plus noble partie de l'homme, qui est l'ame, reste toujours révoltée, après qu'un Général d'armée a tout subjugué, a tout vaincu : elle est libre au milieu des fers, et toujours ennemie. Il n'y a que Jesus-Christ seul, il n'y a que Dieu qui ait pu subjuguer tous les peuples et les soumettre à son empire ; et mettre, pour ainsi dire, en servitude et l'esprit et le cœur, et faire publier et recevoir par-tout ses divines Lois sans le secours de la multitude et des armes. Quelque séveres qu'ayent été ces Lois, quelque incompréhensibles qu'ayent été les dogmes de la Religion, quelque opposé au cœur humain qu'ait été cet Evangile ; tout s'est soumis, Grecs et Romains, Scythes et Gaulois, peuples barbares, peuples civilisés et polis, tout a plié, tout s'est humilié, tout s'est soumis volontairement à l'empire de Jesus-Christ ; le cœur et l'esprit en ont été la glorieuse conquête. Voilà ce qu'on doit appeler victoire insigne, victoire complette, triomphe miraculeux, qui seul démontre visiblement la divinité du Conquérant, la sainteté toute-puissante de la Loi, la vérité incontestable de notre Religion, l'authenticité de l'Evangile de Jesus-Christ, et la suprême dignité de l'Eglise. Le Prophete qui avoit en vue cette merveille, n'avoit-il pas sujet de s'écrier : *Omnes Gentes, plaudite manibus, jubilate Deo in voce exultationis.* Peuples de la terre, applaudissez à votre heureux sort ; tressaillez de joie au souvenir de votre bonheur ; et par vos actions de graces, par vos acclamations, célébrez une si admirable victoire. C'est ce que l'Eglise semble avoir en vue dans le cours de l'année, en réveillant de temps en temps notre foi par ces traits choisis des Livres saints ; en rappelant

dans l'esprit ces miracles permanens dans l'Office des Dimanches.

L'Epître de ce jour est prise de l'instruction que saint Paul donne aux Fidelles de Rome, pour leur faire tenir dans la vie nouvelle de la grace, une conduite différente de celle qu'ils gardoient lorsqu'ils étoient dans la servitude du péché. Le saint Apôtre, après avoir fait un abrégé précis, mais pathétique des grands avantages de la Loi de grace sur la Loi ancienne; après avoir expliqué à ces nouveaux Fidelles leurs devoirs et leurs obligations, et leur avoir fait sentir la différence de l'état funeste du péché dans lequel ils avoient vécu, d'avec l'état heureux de la grace où ils étoient entrés par le Baptême, et cela par la comparaison de l'état de servitude, d'avec l'état de la plus douce liberté, les exhorte à ne rien oublier pour mener une vie pure, fervente, exemplaire, qui réponde à la sainteté de l'Evangile dont ils font profession, et à être d'autant plus saints, qu'ils ont plus de moyens de le devenir. Pour les engager à la pratique des bonnes mœurs, saint Paul leur représente qu'ils trouveront dans la Loi de grace une abondance de secours, que la Loi de Moyse ne donnoit point par elle-même, et qui ne peut se trouver que dans la Loi de Jesus-Christ. Au reste, ajoute-t-il, la liberté que ce divin Sauveur est venu vous procurer, ne consiste pas à vivre dans l'indépendance, mais seulement à changer de Maître. Comme vous avez fait des œuvres de mort et de damnation, tandis que vous avez été sous l'esclavage du démon et du péché, aujourd'hui, que vous êtes sous la Loi de grace, vous devez faire des œuvres de justice; et puisque vous vous êtes soumis au joug de l'Evangile, vous vous êtes dès-là engagés à faire tout ce qu'il prescrit.

Humanum dico propter infirmitatem carnis vestræ, dit-il: Je parle en homme à cause de la

foiblesse de votre chair. C'est-à-dire, connoissant votre foiblesse, je ne vous demande rien de trop relevé, ni qui puisse vous paroître trop difficile : je vous demande seulement de faire, pour plaire à Dieu, ce que vous avez fait tant de fois pour plaire au monde, pour satisfaire vos passions, pour venir à bout de vos frivoles et chimériques desseins. Rappelez dans votre esprit tout ce que vous avez eu à souffrir au service du monde; quel assujettissement à ses dures et bizarres lois ! quelle contrainte, quelle gêne plus universelle ! on y trouve autant de maîtres que de concurrens, qu'il faut ménager, et à qui il ne faut pas déplaire. Quelle plus dure servitude que celle du péché ! quelle plus cruelle tyrannie que celle des passions ! il en coûte pour les satisfaire. Nul état où l'on soit plus esclave que l'état de péché, nul où il y ait plus à souffrir, et plus de violence à se faire ; et de tous ces travaux, de tous ces assujettissemens, de toutes ces peines, quels fruits, quels avantages ? troubles, craintes, inquiétude dans l'esprit, amertume, chagrins mortels, tristesse dans le cœur, supplices éternels après cette vie. Dieu vous promet une éternité bienheureuse, une vie pleine de douceurs spirituelles, une liberté même à son service, accompagnée d'une douce paix ; et il s'en faut bien qu'il exige de vous tous les travaux, toute la gêne, tous les déboires amers que l'on trouve au service du monde : et après cela vous refuseriez de servir Dieu, de garder ses Commandemens, de vivre selon les maximes de l'Evangile ! *Humanum dico.* J'ai honte de vous proposer ces motifs naturels et intéressés ; Dieu doit-il être aimé et servi pour d'autre motif que pour l'honneur et le plaisir de lui plaire ? Dieu lui-même n'est-il pas un motif suffisant pour nous engager à l'aimer ? *Propter infirmitatem carnis vestræ* : mais je m'accommode à votre foi-

blesse ; et les égards charitables et compatissans que j'ai pour vous, doivent vous porter à agir par des motifs bien plus parfaits ; *Sicut enim exhibuistis membra vestra servire immunditiæ et iniquitati ad iniquitatem : ita nunc exhibete membra vestra servire justitiæ in sanctificationem :* Car comme vous avez fait servir les membres de votre corps à l'impureté et à l'injustice, pour commettre le crime, de même faites-les servir maintenant à la justice pour devenir Saints. Dieu vous a pardonné vos péchés ; mais il ne vous a pas dispensés de l'obligation de faire pénitence. Vous êtes devenus par le Baptême des temples de Dieu, il faut purifier ce temple, qui avoit été souillé par tant d'abominations et d'ordures : la grace du Baptême l'a blanchi, il faut que la pénitence l'orne : l'impureté, l'orgueil, l'intempérance, et tous les autres vices en avoient fait un objet d'horreur aux yeux de Dieu : il faut que par l'humilité, la pureté, le jeûne, et par la pratique de toutes les vertus chrétiennes, vous deveniez un objet de complaisance à ses yeux. *Quem ergo fructum habuistis tunc in illis, in quibus nunc erubescitis ! Nam finis illorum mors est.* Le saint Apôtre leur fait faire ici une réflexion bien propre à désabuser tout homme de bon sens, des plaisirs et des vains honneurs de cette vie : Vous vous êtes livrés à tous les désirs criminels de votre cœur ; vous êtes devenus les victimes de vos passions ; que n'avez-vous pas fait et souffert pour plaire à un monde, à un tyran dont vous vous étiez fait les esclaves ! et quel avantage avez-vous donc trouvé dans ces choses dont vous rougissez maintenant ! car elles aboutissent à la mort. Le déréglement des mœurs, les plaisirs criminels coûtent beaucoup, et ne laissent que des repentirs et des chagrins. Quels avantages retirent les pécheurs les plus heureux de leurs péchés ! Le plaisir qui en a été comme la fleur,

a passé en un instant ; les remords, le trouble, la honte, fruits amers de l'iniquité, demeurent. Que reste-t-il à toutes ces malheureuses victimes de l'enfer, de toutes leurs injustices, de leur licence effrénée, de tous leurs péchés ? un désespoir éternel, beaucoup plus cuisant que les flammes qui les dévorent : voilà les fruits de leurs crimes. Et quand le péché rendroit l'homme heureux sur la terre, que peut-on gagner quand on se perd pour une éternité ? *Quid prodest !*

Nunc verò liberati à peccato, servi autem facti Deo, habetis fructum vestrum in sanctificationem, finem verò vitam æternam. Or, présentement étant affranchis du péché et assujettis à Dieu, l'avantage que vous y trouvez, va à votre sanctification, et aboutit à la vie éternelle. Voilà ce qu'on gagne au service de Dieu : une paix du cœur inaltérable, une conscience tranquille, une joie intérieure sans mélange, une vie pleine des plus pures douceurs ; et quelle consolation à la mort et durant l'éternité ! une félicité sans mesure, sans intervalle, sans borne. *Stipendia enim peccati, mors. Gratia autem Dei, vita æterna, in Christo Jesu Domino nostro.* Car la solde du péché, continue le saint Apôtre, c'est la mort ; mais la grace qu'on reçoit de Dieu, c'est la vie éternelle en Jesus-Christ Notre-Seigneur. Que le Seigneur est un Maître libéral et magnifique, s'écrie un savant et dévot Interprete ! Il récompense de la vie éternelle, une fidélité de peu d'années, et quelquefois de peu de jours : encore cette fidélité est-elle toujours due à sa grace. Ce sont ses propres dons qu'il récompense, quand il récompense notre fidélité : *Intelligendum est igitur*, dit saint Augustin, *etiam ipsa hominis bona merita esse Dei munera : quibus cùm vita æterna redditur, quid, nisi gratia pro gratia, redditur !* Juste idée, continue-t-il, que saint Paul nous donne ici du péché. C'est un tyran qui tient à sa solde de malheureux

esclaves : il leur promet les plus grands avantages; et après leur avoir ravi la liberté, et fait essuyer mille peines, la mort est la solde dont il les paye.

L'Evangile de la Messe de ce jour nous apprend à connoître les faux Prophetes, et nous exhorte à être en garde contre leurs artifices séduisans. Le mot de Prophete ne signifie pas seulement chez les Hébreux des hommes inspirés de Dieu pour prédire l'avenir; mais encore des Docteurs éclairés et inspirés de Dieu pour enseigner le peuple : et c'est dans ce sens qu'on doit prendre ceux dont parle l'Evangile de ce jour.

Jesus-Christ, après cet admirable discours qu'il fit à ses Disciples et à un grand peuple qui l'étoit venu joindre dans une plaine au pied de la montagne, où il avoit passé en priere toute la nuit; après leur avoir enseigné les béatitudes, c'est-à-dire, les sources de la véritable félicité, et leur avoir donné plusieurs préceptes, et plusieurs maximes spirituelles qui renferment presque toute la morale chrétienne, voulut les prévenir contre les pieges et les artifices des hérétiques, et de tous ceux dont le Démon se serviroit pour les perdre par des dehors hypocrites et imposans. Rien n'est plus aisé que d'imposer à des ames simples, par un extérieur dévot, étudié et édifiant. Comme la charité fait toujours en partie le caractere des bonnes ames, elles ne peuvent croire que ceux qui ne montrent rien que de bon, soient mauvais. Un air modeste et mortifié, une affectation dévote et austere éblouissent; et comme on ne se défie point, on est aisément trompé. Le Sauveur connoissant combien cet artifice étoit dangereux, et prévoyant les grands maux que feroient dans tous les temps ces artificieux hypocrites, voulut prévenir ses Disciples, et leur apprendre à connoître les loups déguisés sous la peau des brebis. Ce qui nous montre combien il importe de ne s'y point

méprendre, et quel malheur c'est pour une ame qui s'y méprend.

Gardez-vous, dit le Sauveur, des faux Prophetes, qui viennent à vous déguisés en brebis, et qui au-dedans sont des loups ravissans : *Attendite à falsis Prophetis.* Rien n'est plus séduisant que l'artifice dont ils se servent : un extérieur qui ne présente rien que de louable, trompe. Un air de piété, de mortification, de douceur et de modestie, n'est quelquefois qu'un extérieur de brebis que prend un faux Docteur, qui dans le fond ne s'est masqué que pour nuire plus surement.

Du temps de Jesus-Christ, ces faux Prophetes étoient en grand nombre, et ils faisoient un mal infini parmi le peuple, imitant les vrais Prophetes, en tout ce qui imposoit. Les anciens et vrais Prophetes étoient habillés fort simplement, et ils menoient une vie fort austere : ils portoient des habits de peau, ils jeûnoient rigoureusement, et ils se couvroient de sacs et de cilices. Tels étoient Jérémie, Isaïe et Jean-Baptiste. Les faux Prophetes s'habilloient de même ; ils paroissoient, aux yeux du peuple, grands jeûneurs ; ils prêchoient avec emphase la pénitence : rien n'étoit plus aisé que de s'y méprendre. Le Sauveur nous apprend ici à les connoître et à les démasquer.

A fructibus eorum, dit-il, *cognoscetis eos.* Vous les connoîtrez à leur fruit : cette preuve ne fut jamais équivoque. Cueille-t-on des raisins sur les épines, ou des figues sur les chardons ? C'est par les fruits qu'on juge de la nature de l'arbre ; tel est le fruit, tel est l'arbre ; et tel qu'est l'arbre, tel est le fruit : la preuve est réciproque. Et comme il n'est pas possible qu'un bon fruit vienne d'un mauvais arbre, il n'est pas non plus possible qu'un mauvais arbre porte de bons fruits. Ne vous fiez pas à ces dehors éblouissans, dit saint Grégoire, parce que les loups peuvent se couvrir de la peau des brebis. Il est vrai que

pour peu qu'on les observe de près, on découvre bientôt la fourberie. Une peau empruntée ne donne ni la voix, ni les inclinations de l'animal à qui elle est naturelle. Une humilité sincere, une charité universelle, une piété sans fard, une douceur sans grimace, une austérité de vie sans ostentation, un zele qui n'a rien d'outré, rien d'amer, distinguent le vrai Pasteur qu'il faut suivre, d'avec le loup qu'il faut éviter. Défiez-vous d'un zele qui ne perd jamais de vue ses propres intérêts; d'un zele qui impose de lourds fardeaux, qu'on ne voudroit pas seulement toucher du bout des doigts; d'une piété sans charité, d'une charité accompagnée d'acceptions des personnes. Les chardons ne sauroient porter des figues, ni les épines des raisins. Mais que fait-on d'un arbre qui ne porte pas de bon fruit, dit le Sauveur? on le coupe, et on le jette au feu : *Excidetur, et in ignem mittetur.* Ce n'est point ici d'un arbre stérile que parle le Sauveur, c'est un arbre qui porte des fruits, mais de mauvais fruits. Terrible leçon pour ces personnes qui font beaucoup de bonnes œuvres en apparence, mais qui ne portent que des fruits âpres, de mauvais goût; des fruits gâtés par le manque de pureté d'intention, par de mauvais motifs. *Viri divitiarum :* Gens riches en apparence, mais qui ne trouvent rien dans leurs mains à l'heure de la mort. Gens zélés, qui peuvent dire : *Domine, Domine, nonne in nomine tuo prophetavimus, et in nomine tuo virtutes multas fecimus!* Seigneur, Seigneur, n'avons-nous pas prophétisé en votre nom? n'avons-nous pas fait plusieurs miracles en votre nom? et à qui on répondra : *Quia numquam novi vos :* Retirez-vous de moi, je ne vous ai jamais connu; vos prétendues bonnes œuvres ont été le fruit d'un cœur gâté par vos passions et par votre amour-propre; un mauvais arbre porte des fruits, mais il n'en sauroit porter de bons : *Recedite à me qui operamini iniquitatem.*

Non omnis qui dicit mihi, Domine, Domine, intrabit in Regnum Cœlorum : Ceux qui me disent, Seigneur, Seigneur, n'entreront pas tous dans le Royaume des Cieux ; c'est-à-dire, que ceux qui font profession du Christianisme, et qui croient en Jesus-Christ, ne seront pas sauvés, s'ils ne joignent à leur croyance l'observation des Commandemens. Ce n'est pas assez de croire l'Evangile, il faut en suivre les maximes : et parler de Dieu avec onction, parler à Dieu avec confiance, sans faire ce qu'il commande, c'est une erreur qui damne bien des gens. Vous dites à Dieu : Seigneur, Seigneur, dit le nouvel auteur des Réflexions Morales ; vous le reconnoissez pour votre Maître, et vous ne lui obéissez pas : c'est prononcer vous-même l'arrêt de votre condamnation. Combien de personnes, ajoute-t-il, croient avoir tout fait pour leur sanctification, quand elles ont passé un temps considérable au pied des Autels, ou à leur oratoire ? Il faut prier, il faut prier beaucoup, il faut même, autant qu'il est possible, prier toujours ; mais la priere qui ne nous rend pas plus fidelles à nos devoirs, plus soumis à la volonté de Dieu, plus doux, plus charitables, plus humbles, plus mortifiés, plus exemplaires, seroit une pure illusion, et ne nous ouvriroit point le Ciel. *Qui fecit voluntatem Patris mei qui in Cœlis est, ipse intrabit in Regnum Cœlorum.* Celui qui fait la volonté de mon Pere qui est aux Cieux, c'est celui-là qui entrera dans le Royaume des Cieux. Voilà ce qui caractérise la valeur et le mérite des meilleures actions. Ce qui paroît le plus louable aux yeux des hommes, est quelquefois réprouvé du Seigneur. Le juste vit de la foi, mais la foi sans la charité est morte ; elle est inutile pour l'éternité sans les bonnes œuvres. Il faut que le cœur et la conduite répondent à la foi et aux paroles. Ce sont les mains et non pas la voix de Jacob

qui attirent la bénédiction : *Vox quidem, vox Jacob est : sed manus, manus sunt Esaü.*

L'Oraison qu'on dit à la Messe de ce jour est celle qui suit.

DEUS, cujus providentia in sui dispositione non fallitur : te supplices exoramus ; ut noxia cuncta submoveas, et omnia nobis profutura concedas. Per Dominum, etc.

SEIGNEUR, dont la Providence ne se trompe point dans sa conduite ; nous vous supplions de détourner de nous tout ce qui peut nuire à nos ames, et de nous accorder tout ce qui peut leur servir pour l'éternité. Par Notre-Seigneur, etc.

L'ÉPÎTRE.

Leçon tirée de l'Epître de l'Apôtre saint Paul aux Romains. Chap. 6.

FRATRES : Humanum dico propter infirmitatem carnis vestræ : sicut enim exhibuistis membra vestra servire immunditiæ, et iniquitati ad iniquitatem ; ita nunc exhibete membra vestra servire justitiæ in sanctificationem. Cùm enim servi essetis peccati, liberi fuistis justitiæ. Quem ergo fructum habuistis tunc in illis, in quibus nunc erubescitis ! Nam finis illorum mors est. Nunc verò liberati à peccato, servi autem facti Deo, habetis fructum vestrum in sanctificationem, finem verò vitam æternam. Stipendia enim peccati, mors. Gratia autem Dei, vita æterna, in Christo Jesu Domino nostro.

MES freres : Je parle en homme, à cause de la foiblesse de votre chair. Car comme vous avez fait servir les membres de votre corps à l'impureté et à l'injustice pour commettre le crime, de même faites-les servir maintenant à la justice pour devenir saints. En effet, lorsque vous étiez esclaves du péché, vous aviez secoué le joug de la justice. Quel avantage avez-vous donc trouvé alors dans ces choses dont vous rougissez maintenant ! Car elles aboutissent à la mort. Or, présentement étant affranchis du péché, et assujettis à Dieu, l'avantage que vous y trouvez va à votre sanctification, et aboutit à la vie éternelle. Car la solde du péché, c'est la mort : mais la grace qu'on reçoit de Dieu, c'est la vie éternelle en Jesus-Christ Notre-Seigneur.

Cette Epître est la suite de celle du Dimanche précédent. Affranchis, par la grace du Baptême, de la servitude du péché, le saint Apôtre exhorte les Fidelles à mener une vie chrétienne propre à l'état de grace dans lequel ils sont entrés.

RÉFLEXIONS.

Quel avantage avez-vous trouvé alors dans ces choses dont vous rougissez maintenant ! La honte, le regret et le repentir sont les seuls fruits du péché ; on n'en doit pas attendre autre chose. C'est un serpent, dit le Sage, qui flatte, mais qui pique; c'est un poison préparé qu'on avale avec plaisir, mais qui cause tôt ou tard de cruelles tranchées : si l'on prévoyoit bien toutes les suites funestes du péché, il y auroit peu de pécheurs. Quel avantage trouve-t-on à vivre ennemi de Dieu, esclave du Démon, victime de mille remords, destiné aux flammes éternelles ! La solde du péché, c'est la mort ; le Démon, en nous sollicitant au péché, ne nous promet pas une autre récompense. On se satisfait quand on péche : mais que cette criminelle satisfaction coûte cher ! Impureté, injustice, vengeance, de quels déboires n'êtes-vous point suivies ! et quelle honte, quel regret amer, quel affreux désespoir, quelle rage durant toute l'éternité ! Le péché est une injure insigne faite à Dieu, et en même-temps le tyran le plus cruel de l'homme pécheur. On peut dire que le péché est lui-même la peine, le châtiment du pécheur. En abrutissant l'esprit, il tourmente horriblement le cœur ; il arme, pour ainsi dire, toutes les furies contre l'homme pécheur. On s'assoupit, on s'étourdit par le tumulte et le déréglement ; c'est un breuvage qui suspend pour quelques heures, pour quelques jours, non pas le sentiment, mais la raison et le bon sens : on ne raisonne plus quand

on péche ; mais enfin l'assoupissement ne dure pas toujours, on en revient, on s'éveille ; et quelle honte, quelle indignation, quel dépit contre sa propre bêtise ! Bon Dieu, que le seul souvenir d'une vie passée dans le déréglement, dans le vice, cause de terribles tourmens ! nul crime qui ne porte avec soi son supplice. Santé ruinée, biens dissipés, famille obérée, réputation flétrie, nom décrié, vous n'êtes pas le seul revenant-bon, pour ainsi dire, la seule solde du péché. Quelle honte plus accablante, quel regret plus amer, quand on voit, quand on sent la perte qu'on a faite d'un Dieu, source de tous les biens ; quand on compare la durée éternelle de la peine, avec la briéveté du plaisir ; la sagesse des gens de bien, avec l'extravagance des libertins ; le bonheur incompréhensible des Saints, avec le malheur infini d'une ame damnée ! Nul pécheur qui tôt ou tard ne rougisse de son péché ; nul réprouvé, qui durant toute l'éternité n'enrage au souvenir de sa vie criminelle. Que sont devenus à présent tous ces insignes pécheurs, ces fiers mondains, ces libertins insolens, qui faisoient parade de leurs désordres ? Que leur a servi cette licence effrénée, ce libertinage triomphant, ce mépris orgueilleux des plus saintes Lois, cette ostentation de leurs propres crimes ? Avec quelle fierté se moquoient-ils des plus terribles menaces du Dieu tout-puissant ! Avec quelle impiété railloient-ils des plus effrayantes vérités de la Religion ? Avec quelle irréligion se vantoient-ils de leurs crimes ? Ces fougues d'impiété se sont affoiblies dans le lit de la mort ; ces accès violens d'un libertinage outré se sont éteints dans le tombeau ; les feux de l'enfer ont rappelé la raison, ont ramené le bon sens, ont fait, pour ainsi dire, revivre cette foi presque éteinte par le libertinage ; et alors : *Quid nobis profuit superbia !* s'écrient-ils avec le

Sage : Que nous a servi cet orgueil, cette fierté impie qui nous a fait mépriser et bons exemples, et salutaires avis, et remords importuns d'une conscience justement alarmée ? *Quid nobis pro fuit !* Quel fruit de ces tristes plaisirs, de cette révolte criminelle des passions, de ces satisfactions odieuses ? Le plaisir est passé, la honte et le repentir stérile ne passeront point. Bon Dieu, qu'un repentir est amer, qu'il est cruel, quand il ne doit jamais finir, et qu'il est toujours sans fruit et sans remede !

L'ÉVANGILE.

La suite du saint Evangile selon saint Matthieu. Chap. 7.

In illo tempore : Dixit Jesus Discipulis suis : Attendite à falsis Prophetis, qui veniunt ad vos in vestimentis ovium, intrinsecùs autem sum lupi rapaces : à fructibus eorum cognoscetis eos. Numquid colligunt de spinis uvas, aut de tribulis ficus ! Sic omnis arbor bona fructus bonos facit : mala autem arbor malos fructus facit. Non potest arbor bona malos fructus facere : neque arbor mala bonos fructus facere. Omnis arbor, quæ non facit fructum bonum, excidetur, et in ignem mittetur. Igitur ex fructibus eorum cognoscetis eos. Non omnis, qui dicit mihi, Domine, Domine, intrabit in Regnum Cælorum : sed qui facit voluntatem Patris mei, qui in Cælis est, ipse intrabit in Regnum Cælorum.

En ce temps-là : Jesus dit à ses Disciples : Gardez-vous des faux Prophetes, qui viennent à vous déguisés en brebis, et qui au-dedans sont des loups ravissans. Vous les connoîtrez à leurs fruits. Cueille-t-on des raisins des épines, ou des figues des chardons ? Ainsi, tout bon arbre porte de bons fruits, et tout méchant arbre porte de méchans fruits. Un bon arbre ne peut porter de méchans fruits, ni un méchant arbre en porter de bons. Tout arbre qui ne porte pas de bons fruits, sera coupé et jeté au feu. Ceux qui me disent, Seigneur, Seigneur, n'entreront pas tous dans le Royaume des Cieux : mais celui qui fait la volonté de mon Pere qui est aux Cieux, c'est celui-là qui entrera dans le Royaume des Cieux.

MÉDITATION.

De la véritable dévotion.

PREMIER POINT.

CONSIDÉREZ que l'on ne se déchaîne si fort aujourd'hui contre la dévotion, que parce qu'on ne la connoît pas, et qu'on la confond avec cette hypocrisie extérieure qui fait un grand tort à la véritable piété. Il y a des faux dévots qui prennent le masque de la véritable dévotion; mais ce masque n'impose pas long-temps; pour peu qu'on le regarde de près, la fourberie se montre. Les loups couverts de la peau de brebis, n'en ont que la peau; et sous cette peau ils font toujours paroître leur humeur féroce et carnaciere. Leur voix, leur nourriture, leur démarche, tout les trahit. Les chardons ne porteront jamais des figues; le fruit ne dément jamais la nature de l'arbre; les épines ne quittent jamais leurs pointes, et quelques vertes que soient leurs feuilles, l'âpreté de leur fruit est insupportable. La fausse dévotion a beau contrefaire la véritable, leurs fruits sont trop contraires pour qu'on s'y méprenne, dès qu'on observe de près leur couleur et qu'on en fait l'épreuve par le goût. Rien n'est plus aimable, rien n'est plus doux, plus respectable que la véritable piété. Son air n'est ni austere ni rebutant; elle ne consiste pas dans des excès d'un zele outré; elle hait l'ostentation et le faste; elle est humble, modeste, gracieuse, honnête, simple, sans affectation, sans grimace et sans duplicité. Ennemie de tout déguisement, elle gagne l'esprit par sa droiture, et le cœur par sa douceur. Majestueuse dans sa simplicité, plus elle est humble, plus elle est respectable; son mérite ne dépend pas du caprice ou des bi-

zarres idées des hommes ; la solide vertu en est le principe, la grace en est l'ame, et Dieu seul l'objet, le motif et la fin. On a tort de s'imaginer que la rusticité soit naturelle à la dévotion, parce qu'elle se trouve quelquefois dans ceux qui font profession d'être dévots. L'incivilité est un défaut que la véritable piété condamne. La dévotion n'affecte pas un air de politesse, mais elle ne néglige point les moindres bienséances, ni le plus petit des devoirs. Animée de l'esprit de Jesus-Christ, elle a en horreur l'esprit du monde ; elle fait une guerre irréconciliable à l'amour-propre, et son exercice ordinaire est de mortifier ses sens et ses passions. La volonté de Dieu est le grand mobile qui la fait agir. Jesus-Christ sur la croix est le grand modele qu'elle se propose ; l'Evangile est sa Loi ; la vie des Saints son Ecole, la pratique de toutes les vertus chrétiennes fait son application et son étude. La pensée de la mort la console, celle de l'éternité l'occupe, et le Ciel est le seul objet de ses désirs et de ses vœux. Une piété étudiée et artificielle ne va guere que par des routes écartées et extraordinaires. La vraie piété ne sort jamais de son état. L'humilité, la modestie, la douceur, une mortification continuelle, une charité sans bornes, un désir pur de plaire à Dieu, une ponctualité à remplir ses devoirs, une foi généreuse et universelle, une confiance en Dieu sans réserve, une persévérance inaltérable et supérieure à tous les événemens ; voilà les traits les plus marqués de la véritable dévotion : considérez si la vôtre est de ce caractere.

SECOND POINT.

Considérez que pour plaire à Dieu, il faut vouloir les choses dans le même ordre que Dieu les veut ; car sa volonté doit être la regle de la

nôtre, comme elle est le principe de tout bien. De là vient que l'homme juste ne mesurera jamais sa condition par sa dévotion, mais réglera toujours sa dévotion par la condition où Dieu l'appelle, et la fera consister principalement à remplir parfaitement tous les devoirs de son état. Point tant d'ostentation de piété, point tant de réforme au dehors, point tant de gémissemens sur le relâchement des autres; mais plus de charité, plus de désintéressement, plus de bonne-foi, plus de mortification, plus de bas sentimens de soi-même, moins de vivacité sur le point d'honneur, moins de dureté sur les miseres d'autrui, moins de délicatesse pour sa personne : ce sont là des points capitaux, et comme le fondement de la véritable dévotion. Quelle erreur de chercher sa perfection hors de son état! Les conditions sont différentes, mais l'obligation d'en remplir tous les devoirs est la même; toute dévotion n'est pas propre à toutes sortes de conditions. Ce qui serviroit à la sainteté des uns, seroit un obstacle au salut des autres. Ce sont, selon l'Evangile, comme autant d'arbres qui doivent tous porter du fruit, mais chacun du fruit de son espece, et c'est ce qui rend notre lâcheté, nos infidélités plus inexcusables. S'il falloit acquérir la perfection propre d'un état différent de celui où Dieu nous a appelés, il en coûteroit, et la vertu seroit pénible : mais, quelle excuse, depuis qu'on sait que la véritable dévotion consiste dans l'accomplissement des devoirs de son état! Une personne Religieuse n'est obligée, pour se sanctifier, qu'à observer exactement ses vœux, à s'acquitter avec ponctualité de tous ses devoirs, et à garder ses Regles; ce n'est même que dans la parfaite observation de toutes ses Regles que consiste sa perfection. Un pere, une mere de famille trouvent leur perfection renfermée, pour ainsi dire, dans la pratique des devoirs de leur domestique. Les négliger pour

pratiquer d'autres bonnes œuvres d'une plus grande perfection, c'est illusion. Courir les Eglises ou les Hôpitaux, tandis que le soin de l'éducation des enfans est abandonné à la discrétion des domestiques, c'est une illusion pitoyable. Négliger les devoirs de son état, ne garder point ses Regles dans l'état Religieux qu'on a embrassé, pour faire de bonnes œuvres, c'est travailler beaucoup, mais à pure perte. Quelque saint que soit le zele, il est sans mérite dès qu'il est incompatible avec les devoirs prescrits de notre état. Dieu veut être servi selon sa volonté, et non pas selon notre inclination et notre caprice; ce n'est qu'en exécutant ponctuellement les ordres de son Maître qu'un serviteur plaît.

C'est aussi, Seigneur, de cette maniere, et à cette condition, que je veux vous plaire. Les devoirs de mon état seront désormais les premiers que je veux remplir, moyennant votre sainte grace; et ma plus grande dévotion sera de faire votre volonté.

Aspirations dévotes durant le jour.

Doce me facere voluntatem tuam : quia Deus meus es tu. Psalm. 142.

Apprenez-moi, Seigneur, à faire en toutes choses votre volonté, puisque vous êtes mon Dieu.

Cor mundum crea in me, Deus : et spiritum rectum innova in visceribus meis. Psalm. 50.

Renouvelez en moi, Seigneur, cette pureté de cœur et cette droiture d'esprit, sans quoi je ne saurois vous plaire.

PRATIQUES DE PIÉTÉ.

1.° UNE personne solidement vertueuse, c'est une personne sans amour-propre, sans déguise-

ment, sans ambition. C'est une personne en tout temps sévere à elle-même, ne se pardonnant rien; et douce à l'égard des autres, en faveur de qui elle excuse tout : honnête sans affectation, complaisante sans bassesse, officieuse sans intérêt, exacte observatrice de la loi sans scrupule, unie à Dieu sans contention. Un homme véritablement dévot, c'est un homme plein de bas sentimens de lui-même, qui n'a de l'estime que pour les autres, parce qu'il n'envisage en eux que les vertus qu'ils ont, et qu'il ne considere en soi que les défauts auxquels il est sujet. Comme il ne se conduit que par des maximes surnaturelles, il ne pense pas que ceux qui le méprisent lui fassent tort; parce qu'il ne croit pas que l'honneur qu'ils lui refusent lui soit dû. Instruit à l'école des Saints, il préfere les plus petits devoirs de son état aux actions les plus éclatantes de son choix et de son goût. Enfin, c'est un homme qui nourrit son innocence par les exercices de la Pénitence. Toujours content, toujours affable, toujours en paix, toujours dans une égalité d'humeur inaltérable, que les plus heureux succès n'enflent point, que les plus fâcheux accidens n'abattent point, parce qu'il sait que c'est toujours de la même main que viennent les biens et les maux de cette vie; et comme la seule volonté de Dieu est la regle de sa conduite, il fait toujours tout ce que Dieu veut, et veut toujours tout ce que Dieu fait. Ayez sans cesse ce portrait et ce miroir devant les yeux, et considérez de temps en temps si votre dévotion ressemble à ce modele.

2.° Rapprochez souvent votre dévotion de ce portrait, et corrigez les défauts que vous remarquerez dans votre conduite. Estimez les plus petits devoirs de votre état, et considérez quelles sont les regles de votre Institut que vous gardez avec nonchalance. Rien n'est petit au service

de Dieu ; servez Dieu avec ferveur ; que votre dévotion ne soit ni chagrine, ni molle, ni variable. Rien ne fait tant de tort à la véritable dévotion, que la mauvaise humeur, et les défauts grossiers de ceux qui passent pour dévots.

LE HUITIÈME DIMANCHE D'APRÈS LA PENTECOTE.

COMME l'Eglise notre bonne Mere n'a rien tant à cœur que le salut de ses enfans, elle rassemble tous les Dimanches les Fideles pour leur faire des leçons importantes du salut, pour ranimer leur foi, pour renouveler leur ferveur, les munir contre les dangers, les encourager contre les efforts et les ruses du tentateur, les consoler dans leurs maux, et les soutenir dans tous les accidens fâcheux de la vie. Elle les nourrit du pain de la parole de Dieu ; elle les fortifie par l'usage des Sacremens ; et en leur rappelant chaque Dimanche le souvenir des plus grandes vérités de la Religion, elle tâche toujours, par quelques traits mieux marqués de la bonté et de la miséricorde de Dieu envers nous, d'exciter notre amour et notre reconnoissance envers lui, et de nous porter à mettre en lui toute notre confiance. C'est à quoi tend tout l'Office de la Messe de ce jour. L'Introït nous fait souvenir des plus signalés bienfaits du Seigneur ; l'Epître nous fait en peu de mots le portrait d'un homme spirituel, tel que doit être tout vrai Fidele. L'Evangile nous apprend le bon usage que nous devons faire, pour le Ciel, des biens terrestres ; et par l'exemple d'un Receveur infidelle, mais industrieux et prévoyant, le Sauveur veut nous faire comprendre

par quelle pieuse industrie nous devons faire servir à notre salut les faux biens de ce monde dont nous n'avons, pour ainsi dire, que l'économat, et avec lesquels cependant nous pouvons nous faire des amis et de puissans protecteurs dans l'autre vie. C'est cette industrieuse sagesse, ce bon esprit, joint à une volonté droite, que nous demandons à Dieu par l'Oraison de la Messe de ce jour, laquelle doit être une prière de tous les jours pour tous les Fideles.

Suscepimus, Deus, misericordiam tuam in medio templi tui : Nous nous ressouvenons, Seigneur, de tous les bienfaits dont vous avez comblé vos serviteurs; nous avons reçu votre miséricorde au milieu de votre temple, au milieu de votre peuple, comme traduisent les Septante, saint Chrysostôme, Théodoret et saint Augustin. Que de merveilles, ô mon Dieu, n'avez-vous pas opérées en notre faveur! Quel soin, quelle bonté, quelle Providence paternelle! Pourrions-nous, Seigneur, oublier jamais un Dieu si bienfaisant, ou manquer de confiance en un tel Sauveur, en un tel Pere! *Secundùm nomen tuum Deus, ita et laus tua in fines terræ :* Votre gloire a pénétré, ô mon Dieu, jusqu'aux extrémités de la terre; on vous y loue d'une maniere proportionnée à la grandeur de votre nom : on y exalte surtout, ce bras équitable qui s'est armé pour notre défense : *Justitiâ plena est dextera tua.* Il est tout visible que ce Pseaume quarante-septieme, qui dans le sens littéral peut s'entendre de la protection de Dieu sur Jérusalem et sur le peuple Juif, ne doit s'entendre dans le sens figuré, que de la protection singuliere de Dieu sur l'Eglise. Ce n'est que dans le Christianisme que l'on peut dire que la gloire de Dieu a pénétré jusqu'aux extrémités de la terre, et que le Seigneur est loué chez tous les peuples, d'une maniere proportionnée à la grandeur de son saint Nom. Avant

Jesus-Christ, Dieu n'étoit connu que dans la Judée : *Notus in Judæa Deus ;* ce n'est que depuis ce divin Sauveur, que la connoissance du vrai Dieu a été portée et prêchée à toutes les nations du monde, *Docete omnes gentes*, et que les Prédicateurs Evangéliques ont annoncé Jesus-Christ par tout l'Univers : *In omnem terram exivit sonus eorum, et in fines orbis terræ verba eorum.* C'est de cette merveille, c'est de cette grande miséricorde que l'Introït de la Messe de ce Dimanche nous rappelle le souvenir, pour réveiller notre foi et notre amour envers Dieu, et nous faire répandre en de continuelles actions de graces.

L'Epître est prise du chapitre huitieme de l'Epître de saint Paul aux Romains. L'Apôtre, ayant fait voir combien la vie d'un Chrétien doit être différente de celle d'un homme charnel, nous fait remarquer que quoique la concupiscence et les passions ne soient pas éteintes entiérement par la grace du Baptême, elles sont bien affoiblies, et qu'elles n'ont d'empire sur notre cœur que celui que nous leur donnons volontairement. Il apporte ensuite les raisons que nous avons de les tenir dans la servitude, et démontre qu'un Fidele devant être un homme tout spirituel, ne doit pas vivre selon les inclinations de la chair.

Debitores sumus non carni, dit-il, *ut secundùm carnem vivamus.* Ce n'est point à la chair que nous sommes redevables, pour que nous vivions selon la chair. Ce n'est pas à la chair que nous devons notre nouvelle vie. Nous naissons enfans de colere, puisque nous naissons esclaves du péché ; c'est à Jesus-Christ seul que nous devons notre liberté ; c'est par le Baptême que nous sommes régénérés ; c'est pour Jesus-Christ, c'est selon son esprit et ses maximes que nous devons vivre. Par cette nouvelle naissance de l'eau et de l'esprit, nous ne sommes plus assujettis à la chair, au péché, à la concupiscence ; elle n'a

plus sur nous aucun empire ; Jesus-Christ seul doit régner dans nos cœurs. Malheur à nous, si renonçant à cette heureuse liberté des enfans de Dieu, nous nous soumettons de nouveau à l'empire du péché. Jesus-Christ, par le mérite de son sang et de sa mort, a brisé nos liens et a détruit l'empire du démon. Cet ennemi a bien encore quelque intelligence dans la place ; notre amour-propre, nos sens, notre cœur même peuvent nous trahir, et nous devons nous en défier continuellement ; mais à moins que nous ne voulions l'introduire dans le fort, il ne peut faire que des efforts inutiles : c'est un chien enragé, dit saint Augustin, qui est enchaîné : *Latrare potest, mordere non potest ;* il peut aboyer, il peut crier, mais il ne sauroit mordre que ceux qui s'en approchent de trop près. Ce qui est né de la chair, disoit le Sauveur à Nicodeme, est chair ; mais ce qui est né de l'Esprit, est Esprit : *Quod natum ex Spiritu, Spiritus est.* C'est à cet oracle que fait ici allusion le saint Apôtre. Ce n'est proprement que dans le Christianisme que Dieu a des adorateurs qui l'adorent en esprit et en vérité ; ce n'est que dans la Religion Chrétienne que se trouvent les hommes spirituels. C'est pour cela que le peuple Juif, quoique Peuple choisi et privilégié, quoiqu'il eût seul la connoissance du vrai Dieu, quoique Dieu l'eût choisi pour son Peuple, étoit encore un peuple tout charnel. Ce changement merveilleux de l'homme charnel en homme spirituel, étoit l'ouvrage du Sauveur ; il falloit un Rédempteur qui fût homme et Dieu tout ensemble pour faire cette insigne merveille ; il l'a faite, et le Chrétien est le chef-d'œuvre de cet Homme-Dieu.

Si enim secundùm carnem vixeritis, continue l'Apôtre, *moriemini.* Car si vous vivez selon la chair, vous mourrez. C'est-à-dire, si vous suivez les désirs de la chair et les mouvemens de la concupiscence,

concupiscence ; si vous faites les œuvres de la chair, qui signifient tout péché grief, vous perdrez la vie de la grace, vous mourrez d'une mort spirituelle dès cette vie, qui sera suivie, dans l'autre, de la mort éternelle, de l'éternelle damnation. Que si au contraire vous mortifiez les œuvres de la chair, c'est-à-dire, si vous mortifiez, si vous réprimez les mauvaises inclinations de votre cœur, si vous les faites mourir en vous, et ne commettez point le péché auquel la concupiscence vous sollicite, si vous domptez vos passions ; en un mot, si vous mortifiez par l'esprit les œuvres de la chair, vous vivrez d'une vie toute spirituelle, vie surnaturelle, vie chrétienne sur la terre, qui sera suivie du bonheur éternel dans le Ciel. On vit selon la chair, quand on en fait les œuvres, quand on vit selon l'esprit du monde et les maximes du monde ; et cette vie n'a d'autre terme que l'enfer. On vit selon l'esprit de Jesus-Christ, quand on vit selon l'esprit et selon les maximes de l'Evangile. La vie de l'esprit, c'est la vie de la grace, et c'est par le moyen de cette grace que nous mortifions, que nous domptons les passions, que nous réprimons les impressions malignes de la concupiscence, et que nous n'opérons plus les œuvres de la chair.

Quicumque enim Spiritu Dei aguntur, ii sunt filii Dei : Puisque tous ceux que l'esprit de Dieu fait agir, sont enfans de Dieu ; et l'on peut ajouter qu'il n'y a proprement d'enfans de Dieu, que ceux qui sont animés de cet Esprit de Dieu, qui agissent par la douce impression de ce divin Esprit, qui suivent ses mouvemens et ses lumieres. Si nos actions, quelque louables quelles soient, quelque bonnes qu'elles paroissent, ont un autre motif, viennent d'un autre principe, ce ne sont que des actions vides, des actions défectueuses, des actions mortes, après lesquelles Dieu nous dit :

Non novi vos. Ceux que l'esprit de Dieu fait agir : *Spiritu Dei aguntur*, dit saint Augustin, *sed Spiritu exhortante, illuminante, adjuvante*, non par force, ni avec violence, mais en exhortant par ses douces inspirations, en éclairant par ses vives lumieres, en aidant par le secours de sa grace. *Scimus*, dit l'Apôtre, *quia diligentibus Deum omnia cooperantur in bonum*, continue-t-il, nous savons que toutes choses concourent à l'avantage de ceux qui aiment Dieu. Si vous ne faisiez rien, si vous n'agissiez pas : *Si non esses operator* (a), ajoute le saint Docteur, *non esset cooperator*, on ne pourroit pas dire que le Saint-Esprit coopérât. L'homme coopere à sa conversion avec le Saint-Esprit; mais il ne coopere que par le secours de la grace.

Au reste vous n'avez point reçu l'esprit de servitude, pour être tout de nouveau dans la crainte : *Non enim accepistis spiritum servitutis iterùm in timore* : ce n'est plus un esprit de crainte qui doit vous faire agir comme si vous étiez toujours des esclaves ; mais c'est l'esprit d'amour qui doit être le motif et comme l'ame de toutes vos actions, depuis que vous êtes devenus les enfans adoptifs du Pere Céleste. L'esprit de la Loi de Moyse étoit un esprit de crainte; l'esprit de l'Evangile de Jesus-Christ, est un esprit d'amour. C'est au milieu des tonnerres et des éclairs, qui inspirent toujours la frayeur, que l'ancienne Loi avoit été donnée : c'est sur le Calvaire, à la mort du Sauveur, pur effet du plus grand amour, que la Loi nouvelle a pris naissance. Il étoit rare dans l'ancien Testament qu'on servît Dieu par pur amour; la crainte des châtimens étoit le principal motif de ce peuple charnel, de ces serviteurs à demi-esclaves. Dans le Nouveau, Dieu veut être servi par amour. L'esprit propre de la Loi de Moyse étoit un esprit de terreur et de menace ; et c'est

(a) *Serm.* 13. *de verbis Apostoli.*

sous cette idée que l'Apôtre la représente : la Loi nouvelle au contraire, étant une Loi de grace qui nous communique par elle-même le Saint-Esprit et nous éleve à la dignité d'enfans de Dieu, elle nous fait trouver dans la charité un motif d'obéissance plus efficace et plus relevé. Ce n'est pas que le même Esprit-Saint ne soit l'auteur de la crainte salutaire, et de l'amour pur et surnaturel ; aussi l'Eglise a-t-elle défini que dans la Loi nouvelle, qui est une Loi d'amour, la crainte des peines et de la justice divine n'en doit pas être exclue, pourvu qu'elle renferme les dispositions marquées par le saint Concile de Trente. La crainte salutaire est un don de Dieu, aussi-bien que l'amour ; mais ces dons ne sont pas égaux, quoique venus de la même main. La crainte, dit saint Augustin, ébauche, pour ainsi dire, la conversion, et la charité l'achève. Bien des Prophetes et de saints Patriarches de l'ancienne Loi ont servi Dieu par amour ; l'esprit de l'Evangile leur étoit dès-lors communiqué par anticipation en vue des mérites de Jesus-Christ : mais cet esprit doit régner universellement aujourd'hui dans tous les Fidelles ; puisque par la grace de l'adoption par Jesus-Christ, nous ne devons pas seulement appeler notre Dieu, le Seigneur, mais nôtre Pere : *Sed accepistis spiritum adoptionis filiorum, in quo clamamus : Abba, Pater :* vous avez reçu l'esprit d'adoption des enfans de Dieu, par lequel nous crions : Pere, Pere. C'est comme si l'Apôtre disoit : Nous appelons le Seigneur, nous autres Hébreux, *Abba* en notre langue Syriaque, qui signifie *Pater* en votre langue Latine. Car cet Esprit même, ajoute-t-il, rend témoignage à notre esprit, que nous sommes enfans de Dieu ; c'est-à-dire, c'est le Saint-Esprit lui-même qui nous autorise, dans cette confiance, d'appeler Dieu notre Pere ; c'est lui qui nous rend intérieurement témoignage que nous sommes

enfans de Dieu, depuis sur-tout qu'il a répandu son Saint-Esprit dans nos cœurs. C'est la nouvelle Alliance que Dieu a faite avec nous par le moyen de Jesus-Christ qui nous donne ce droit. Ce n'est pas à dire que ce doux témoignage d'une bonne conscience doive nous donner une certitude entiere et absolue de notre justice, dit le savant Interprete que nous avons souvent cité, comme se l'imaginent faussement les Hérétiques : l'Apôtre veut seulement dire, que cette confiance qu'ont les vrais Fideles d'être du nombre des enfans de Dieu, n'est ni vaine ni présomptueuse, puisqu'elle est fondée sur l'inspiration et sur le témoignage du Saint-Esprit. Tous ceux à qui le Saint-Esprit rend intérieurement ce témoignage, sont véritablement enfans de Dieu ; mais personne ne sait avec une entiere certitude que le Saint-Esprit lui rend ce témoignage : *Nescit homo utrùm amore an odio dignus sit* (a), dit le Sage : L'homme ne sait s'il est digne d'amour ou de haine. Et le saint Apôtre a raison d'exhorter les Fidelles à travailler à leur salut avec crainte et tremblement : *Cum metu et tremore vestram salutem operamini* (b). Que si nous sommes enfans, conclut saint Paul, nous sommes aussi héritiers : je dis héritiers de Dieu, et cohéritiers de Jesus-Christ : *Hæredes, quidem Dei, cohæredes autem Christi.* C'est cette auguste qualité d'enfans de Dieu qui nous donne droit à l'héritage de notre Pere. Mais il faut être des enfans soumis et respectueux, si nous voulons conserver ce droit. Un pere a droit de déshériter des enfans rebelles. Nous ne serons reconnus pour vrais enfans de Dieu, qu'autant que nous serons conformes à l'image de Jesus-Christ souffrant : *Conformes fieri imaginis Filii sui.*

L'Evangile de la Messe de ce jour contient la parabole du Receveur infidelle, à la vérité, mais

(a) *Eccl.* 9. (b) *Philipp.* 2.

industrieux à se faire des amis qui puissent lui servir de ressource dans sa disgrace. La fin de cette parabole, est de nous porter à nous faire des amis dans le Ciel, par le moyen des aumônes.

Il y avoit un Intendant de la maison d'un homme de qualité, disoit un jour le Sauveur à ses Disciples, lequel ayant dissipé le bien de son maître, fut accusé de malversation dans sa charge. Le maître en étant informé, le fait venir, et lui dit : Qu'est-ce que j'entends dire de vous? On m'assure que vous avez dissipé mon bien, que vous faites un très-mauvais usage de l'argent que je vous ai confié, et que vous ne prenez aucun soin de mes affaires. Je ne puis plus me servir d'un homme dont tout le monde se plaint. Préparez-vous à me rendre compte de votre administration ; je ne puis plus vous confier l'intendance de mes biens. Il est aisé de comprendre le sens moral de cette parabole. Qui ne sait que nous sommes tous comptables au Seigneur, que nous sommes tous ses fermiers et ses économes. Tous les biens que nous possédons sont à lui, nous lui appartenons nous-mêmes, et nous devons un jour lui rendre compte, non-seulement des biens extérieurs que nous avons à notre disposition, riches héritages, fonds de terre, gros revenus, mais encore de notre temps, de notre santé, de nos talens, des facultés de notre corps et de notre ame ; enfin de tout ce que nous avons et de tout ce que nous sommes : ce sont des biens, ce sont des fonds que nous devons faire valoir, et dont nous devons lui rendre compte. *Et hic diffamatus est apud illum.* Infidelles économes, peu de nous qui ne soient accusés devant lui d'avoir dissipé les biens qu'il nous avoit confiés, et d'en avoir fait un mauvais usage ; et notre accusateur est notre propre conscience. *Redde rationem villicationis tuæ :* Rendez compte de votre recette. C'est

à l'heure de la mort, c'est au moment de notre Jugement particulier que chacun de nous recevra cet ordre. Gens du monde, rendez compte de l'usage que vous avez fait de votre santé, de votre loisir, de vos talens : Grands du monde, rendez compte de ces grands biens, de ces emplois éclatans, de cette autorité, de cette magnificence : Gens d'Église, rendez compte de ces gros revenus, le patrimoine des pauvres dont vous n'étiez que les économes, de ces talens que vous deviez faire valoir : personnes Religieuses, rendez compte de tous les avantages temporels et spirituels que vous avez reçus de ma bonté, dans votre état. Nous sommes tous des Receveurs, nous devons tous rendre compte un jour de notre recette. Bon Dieu, que de gens disgraciés !

Le Receveur de notre parabole se voyant perdu sans ressource : Que deviendrai-je maintenant, dit-il, que mon Maître va m'ôter le maniement de son bien ! quel parti prendrai-je ! De me faire vigneron ! je n'ai pas assez de force pour bêcher la terre. J'aurois honte de demander l'aumône ; et je ne suis plus en âge d'apprendre un métier. Dans cette extrémité, il s'avisa d'un expédient, ingénieux à la vérité, mais injuste. Il résolut de se faire des amis aux dépens même du bien de son Maître, afin de trouver du moins une retraite chez eux, lorsqu'il auroit perdu son emploi. Ayant donc fait venir les débiteurs de son Maître, chacun à part, il leur demanda en particulier à chacun, quelle étoit sa dette ! L'un répondit qu'il devoit cent barils d'huile ; et l'autre cent mesures de froment. Il rendit à l'un et à l'autre leurs obligations, et leur en fit faire une nouvelle, dans laquelle il réduisit les cent barils d'huile du premier débiteur, à cinquante ; et les cent mesures de froment du second, à quatre-vingts. Par ce moyen, quoiqu'injuste, il s'assura une ressource, en cas de besoin, chez ceux qu'il venoit

e gratifier ; ce que le Maître ayant appris, il ne put s'empêcher d'admirer l'esprit de son Intendant qui avoit si bien su pourvoir à sa sureté, aux dépens de son Maître ; il le loua même de s'être montré si habile et si avisé pour son intérêt particulier. Tout ceci, conclut le Sauveur, parlant à ses Disciples, et à nous en leur personne, tout ceci vous montre que les gens du monde, les enfans de ce siecle corrompu, sont plus habiles, plus industrieux, plus vigilans, plus ardens, plus attentifs, pour venir à bout de leurs desseins, pour s'enrichir, pour s'élever, pour prévenir une disgrace, que les enfans de lumiere pour s'assurer une éternelle félicité. Quelle honte d'être obligés de nous servir de cette comparaison, de ce contraste de conduite, pour exciter notre zele, et que nous soyons obligés de nous dire : Faisons pour les biens éternels ce que font les mondains pour des biens périssables ; et ce qu'ils font tous les jours pour se perdre, faisons-le du moins pour nous sauver : *Facite vobis amicos de mammona iniquitatis.* Et moi je vous dis, conclut le Sauveur, tâchez de vous faire des amis dans le Ciel, par le bon usage de vos richesses, qui ne sont que de faux biens, et souvent des fruits de vos injustices ; employez en bonnes œuvres ces biens que Dieu vous a confiés, et dont vous devez lui rendre compte. L'économe ne put, sans injustice, employer, comme il fit, les biens de son maître à se ménager des amis pour le temps de sa disgrace ; mais Dieu nous permet, il nous ordonne même d'employer les biens dont il nous a donné l'usage, à nous faire des amis dans le Ciel. Dieu, dit saint Augustin, n'autorise point ici l'injustice ; il ne conseille point d'employer en bonnes œuvres le bien mal acquis. Il ne fut jamais permis de faire des aumônes du bien d'autrui. Ce n'est point aux pauvres qu'il faut donner ce qu'on possede injustement, c'est à celui à qui on l'a volé

qu'il faut le rendre ; mais ce que nous apprend ici le Sauveur, c'est qu'au lieu d'employer ses richesses à se procurer la fausse amitié des Grands, à avoir des meubles précieux, une table délicate et splendide, des équipages somptueux ; au lieu d'employer son bien en de folles dépenses, en jeu, en luxe, en divertissemens, qui obligent tôt ou tard le souverain Maître à nous chasser de son service, et à nous réprouver comme d'injustes administrateurs, nous mettions dans les mains des pauvres, des biens qui ne passent dans l'autre vie que par ce commerce de la charité. C'est par le moyen de ce change que nous en assurons la juste valeur dans le Ciel. Hors de ce change, tous les biens terrestres périssent entre nos mains. Les biens de la terre sont de nulle valeur pour le Ciel ; ce n'est que par le commerce de l'aumône qu'ils nous deviennent utiles dans l'autre vie. Voilà ce que le Sauveur a voulu nous apprendre par cette parabole. C'est une leçon importante pour tous les hommes ; leçon cependant dont peu de gens veulent profiter. *Mammona* est un mot Syriaque, qui signifie richesses, trésors. Le mot d'iniquité, qui est joint ici à celui de richesses, ne signifie pas seulement des biens mal acquis, mais principalement de faux biens, des richesses trompeuses, source ordinaire de toutes sortes d'iniquités. Le savant Maldonat croit que pour faire une application juste de cette parabole, il faut entendre ces paroles : Lorsque vous viendrez à manquer, *Cùm defeceritis*, non de la mort, mais de l'état de l'homme pécheur sur la terre, lorsque dépourvu de mérite et privé de la grace, il se trouve comme sans fonctions, et dégradé de ses anciens privileges. Alors l'aumône et les prieres des pauvres, sont le moyen le plus efficace pour lui obtenir la grace et le remettre dans la voie du salut.

L'Oraison qu'on dit à la Messe de ce jour est celle qui suit.

LARGIRE nobis, quæsumus, Domine, semper Spiritum cogitandi quæ recta sunt, propitius et agendi; ut qui sine te esse non possumus, secundùm te vivere valeamus. Per Dominum, etc.

FAITES, Seigneur, par votre miséricorde, que votre Esprit nous inspire toujours de saintes pensées, et nous fasse faire toujours des actions saintes; afin que comme nous ne saurions vivre sans votre secours, nous ne vivions aussi que pour vous. Par Notre Seigneur Jesus-Christ, etc.

L'ÉPÎTRE.

Leçon tirée de l'Epître de l'Apôtre saint Paul aux Romains. Chap. 8.

FRATRES: Debitores sumus non carni, ut secundùm carnem vivamus. Si enim secundùm carnem vixeritis, moriemini: si autem spiritu facta carnis mortificaveritis, vivetis. Quicumque enim Spiritu Dei aguntur, ii sunt filii Dei. Non enim accepistis spiritum servitutis iterùm in timore, sed accepistis spiritum adoptionis filiorum, in quo clamamus, Abba, (Pater): ipse enim Spiritus testimonium reddit spiritui nostro quòd sumus filii Dei. Si autem filii, et hæredes: hæredes quidem Dei, cohæredes autem Christi.

MES Freres: Ce n'est point à la chair que nous sommes redevables, pour que nous vivions selon la chair. Car si vous vivez selon la chair, vous mourrez: mais si vous mortifiez par l'esprit les œuvres de la chair, vous vivrez; puisque tous ceux que l'esprit de Dieu fait agir, sont enfans de Dieu. Aussi n'avez-vous point reçu l'esprit de servitude pour être tout de nouveau dans la crainte; mais vous avez reçu l'esprit d'adoption des enfans de Dieu, par lequel nous crions: Pere, Pere. Car cet Esprit même rend témoignage à notre esprit, que nous sommes enfans de Dieu. Que si nous sommes enfans, nous sommes aussi héritiers, je dis héritiers de Dieu, et cohéritiers de Jesus-Christ.

Cette Epître est encore la suite de l'Epître du Dimanche précédent. Saint Paul déclare aux Fidelles, qu'ayant été régénérés par le Baptême, ils sont nés, par cette régénération, à la vie de la grace, enfans adoptifs de Dieu, et par conséquent, comme enfans de Dieu, ils ont droit à son héritage, bien entendu qu'ils doivent vivre non selon la chair, mais selon l'Esprit de Dieu, dont ils doivent être animés.

RÉFLEXIONS.

Si vous vivez selon la chair, vous mourrez. Vivre selon la chair, à proprement parler, c'est vivre selon l'esprit du monde, c'est suivre ses maximes, c'est être partisan de tous ses caprices, c'est obéir à toutes ses bizarres loix. Vivre selon la chair, c'est être esclave de ses passions, c'est se prêter, se livrer même aux inclinations de la concupiscence, c'est donner toute liberté à ses sens; vivre selon la chair, c'est suivre les désirs de la chair. La vie de la chair est la vie du péché; et cette vie est la mort spirituelle de l'ame. Vivre selon la chair, c'est en faire les œuvres; et les œuvres de la chair sont le péché. Que de gens, bon Dieu, vivent aujourd'hui selon la chair! l'esprit du monde ne régna peut-être jamais plus despotiquement. Ses loix prévalent sur celles de la Religion, et ses maximes, sur celles de l'Evangile. A peine la raison s'est développée dans un enfant, que l'esprit du monde s'en saisit; on ne lui fait guere d'autres leçons; il trouve une pernicieuse école d'ambition, de luxe et de vanité auprès de ses parens. Leurs discours tous mondains, leurs exemples souvent très-mauvais, sont des modeles. Et l'on s'étonne après cela si la corruption des mœurs est si universelle, et si l'esprit de Religion s'éteint! *Non permanebit spiritus meus in homine.* Mon esprit ne demeurera

plus dans l'homme, (disoit Dieu peu avant le Déluge, dans le temps que sa colere, justement irritée, alloit éclater de la maniere la plus terrible sur tout l'Univers), mon esprit ne demeurera plus dans l'homme : *Quia caro est*, parce que l'homme n'est que chair, et ne vit plus que selon la chair. Le Seigneur a-t-il moins sujet de nous faire aujourd'hui cette terrible menace ? Et en quel siecle plus qu'en celui-ci, Dieu a-t-il eu plus de sujet de dire que la malice des hommes étoit grande sur la terre, et que toutes les pensées de leur cœur étoient à toute heure appliquées au mal ? *Quòd multa malitia hominum esset in terra, et cuncta cogitatio cordis intenta esset ad malum omni tempore.* En quel siecle a-t-on pu dire avec plus de vérité, que toute chair avoit souillé ses voies sur la terre ? *Omnis caro corruperat viam suam super terram ;* c'est-à-dire, que l'esprit de la chair, répandu dans presque tous les hommes, a inondé la terre de toutes sortes de péchés. Quel âge, quelle condition, quel état où l'amour du plaisir, où la cupidité, l'ambition, le luxe et le déréglement ne regnent ? L'esprit du monde regne presque par-tout ; par-tout l'iniquité triomphe. On rougit plus souvent dans le monde de paroître Chrétien, quon ne rougit dans les assemblées d'être pécheur. Un libertin, une femme mondaine, se font un mérite d'être peu retenus, d'avoir peu de Religion, de douter des plus essentielles vérités, de n'avoir plus ni remords ni scrupules. Le vice semble avoir franchi toutes les barrieres ; on diroit que c'est un torrent qui a forcé, renversé toutes les digues de la Religion, de l'éducation, du bon sens même. La solitude, le désert, le Lieu Saint même, cet asile sacré de la piété chrétienne, se ressentent de l'inondation : *Omnis quippè caro corruperat viam suam.* Qui est-ce qui sert aujourd'hui de rempart ou de retraite à la droiture, à la bonne-foi, à la modestie ? Une seule famille

se trouva exempte de cette universelle iniquité ; aussi n'y eut-il que cette bienheureuse famille qui fut sauvée au temps du déluge. N'est-ce point là une figure bien marquée de la corruption si générale de notre siecle et du petit nombre des Elus ? Et en est-ce une moins visible de la juste indignation du Seigneur et des terribles fléaux de sa juste colere ?

L'EVANGILE.

La suite du saint Evangile selon saint Luc. Ch. 16.

In illo tempore : Dixit Jesus Discipulis suis parabolam hanc : Homo quidam erat dives, qui habebat villicum : et hic diffamatus est apud illum quasi dissipasset bona ipsius. Et vocavit illum, et ait illi : Quid hoc audio de te ! Redde rationem villicationis tuæ : jam enim non poteris villicare. Ait autem villicus intra se : Quid faciam, quia Dominus meus aufert à me villicationem ! Fodere non valeo, mendicare erubesco. Scio quid faciam, ut cùm amotus fuero à villicatione, recipiant me in domos suas. Convocatis itaque singulis debitoribus Domini sui, dicebat primo : Quantum debes domino meo ! At ille dixit : Centum cados olei. Dixit que illi : Accipe cautionem tuam : et sede citò, scribe quinquaginta. Deinde alii dixit : Tu verò quantum debes ! Qui ait : Centum coros tritici.

En ce temps-là : Jesus dit à ses Disciples cette parabole : Un homme riche avoit un Receveur qui fut accusé devant lui, comme lui ayant dissipé son bien. Il le fit venir, et lui dit : Qu'est-ce que j'entends-là de vous ? Rendez-moi compte de votre recette : car il n'est plus possible que vous la fassiez. Sur cela, le Receveur dit en lui-même : Que ferai-je, puisque mon Maître m'ôte ma recette ? je ne puis bêcher la terre ; j'ai honte de demander l'aumône. Je sais ce que je ferai, afin que quand je serai hors d'emploi, il y ait des gens qui me reçoivent chez eux. Ayant donc fait venir les débiteurs de son Maître chacun à part, il dit au premier : Que devez-vous à mon Maître ! Cent barils d'huile, répondit-il. Le Receveur lui dit : Prenez votre obligation, mettez-vous-là vîte, et faites-en une de cinquante. Il dit ensuite à un autre : Et vous, qu'est-ce que vous devez ?

dit illi : Accipe litteras tuas, et scribe octoginta. Et laudavit Dominus vilicum iniquitatis, quia prudenter fecisset : quia filii hujus sæculi prudentiores filiis lucis in generatione sua sunt. Et ego vobis dico : facite vobis amicos de mammona iniquitatis : ut, cùm defeceritis, recipiant vos in æterna tabernacula.

Celui-ci répondit : Cent mesures de froment. Prenez votre billet, lui dit-il, et faites-en un de quatre-vingts. Et ce Receveur infidelle fut loué de son Maître, d'en avoir usé habilement ; car les enfans du siecle sont plus habiles dans leurs affaires que les enfans de lumiere. Et moi, je vous dis aussi : Employez à vous faire des amis, les richesses qui rendent injustes, afin que, quand vous viendrez à manquer, ils vous reçoivent dans les demeures éternelles.

MÉDITATION.

De l'Aumône.

PREMIER POINT.

CONSIDÉREZ que l'aumône dans notre Religion n'est point un simple conseil, mais un précepte. Quelle erreur grossiere de s'imaginer que la charité chrétienne soit une œuvre de surérogation !

Jesus-Christ nous a fait un commandement exprès de faire l'aumône, et ce commandement est si rigoureux, qu'il suffira de ne l'avoir pas accompli pour être réprouvé de Dieu, et pour entendre ce formidable arrêt : Allez, maudits, loin de moi dans le feu éternel. Et pourquoi ? Parce que j'ai eu faim, dira le Seigneur, et vous ne m'avez point donné à manger : je manquois d'habit, et vous ne m'en avez point donné. Un Dieu si bon et si juste ne réprouvera jamais les hommes pour avoir omis de simples conseils, mais pour avoir violé ses préceptes. Dites, après cela, que l'aumône n'est qu'un acte de dévotion !

Je vous dis en vérité, dit le Sauveur du monde : toutes les fois que vous avez fait ces choses à l'un des plus petits de mes freres que voilà, vous me les avez faites à moi-même. N'y a-t-il pas lieu de s'étonner qu'il y ait encore, dans l'Eglise, des gens qui manquent de tout parmi les Chrétiens persuadés de cet article, un des plus importans et des mieux fondés de notre croyance ; savoir, que tout le bien qu'on fait aux autres, est fait à la personne même du Sauveur !

Jesus-Christ pouvoit-il faire un parti plus avantageux aux pauvres, que de se mettre à leur place ! La providence pouvoit-elle leur assigner un fonds plus abondant pour leur subsistance : et s'il y avoit de la foi parmi nous, y auroit-il des gens plus heureux qu'eux ! Ce n'est plus à un pauvre que je refuse ce secours, c'est à Jesus-Christ même. Ce n'est plus un homme vil et abject que je rebute durement, c'est le Maître de l'Univers ; c'est le Rédempteur et le Juge souverain de tous les hommes que je méprise : et ne pensons pas que le pauvre nous demande une pure grace, quand il nous demande l'aumône ; c'est un droit qu'il exige et que vous devez.

Tous nos biens sont à Dieu par droit de souveraineté, nous lui en devons le tribut et l'hommage. Dieu affecte ce tribut et ces fruits à la subsistance des pauvres ; Dieu substitue les pauvres pour exiger ce tribut en son Nom. Et après cela ce n'est rien de n'assister pas les malheureux ! ce n'est rien de refuser l'aumône !

Ah ! je comprends, mon Dieu, pourquoi vous ne reprocherez aux réprouvés que d'avoir refusé l'aumône, puisque ce refus est une injustice et une injure faite à votre personne, puisque c'est une criante impiété, dont je ne me sens que trop coupable.

SECOND POINT.

Considérez que l'aumone est un des signes les plus certains de la prédestination, comme la dureté envers les pauvres est une marque visible d'une réprobation peu douteuse.

La miséricorde de Dieu est le fondement le plus solide de notre salut; et qui nous assure plus ce fondement, que la miséricorde envers les pauvres! Heureux ceux qui usent de miséricorde, dit le Sauveur (*a*) : car ils obtiendront miséricorde. De la même mesure, dit-il, dont vous vous serez servis, on s'en servira pour vous. Donnez, et on vous donnera (*b*); on versera dans votre sein une mesure pleine, bien pressée, et qui, après avoir été secouée, se répandra encore par-dessus les bords.

C'est l'aumône, disoit Tobie (*c*), qui purifie nos ames de leurs péchés, en nous obtenant une véritable douleur. Après tout, donnez l'aumône, disoit le Sauveur (*d*); et vous serez purifiés de tous vos crimes, par la grace de la conversion qu'elle vous obtiendra. Rachetez vos péchés par vos aumônes, disoit Daniel au Roi (*e*). Certainement l'unique avantage que les richesses donnent aux riches pour leur salut, parmi beaucoup d'obstacles qu'elles leur forment, c'est de pouvoir payer ce qu'ils doivent à la justice de Dieu, en distribuant ces richesses entre les mains des pauvres. Par elles, combien de puissans protecteurs et de sinceres amis ne peuvent-ils pas se faire auprès de Dieu!

Heureux celui, dit le Prophete (*f*), que sa compassion rend actif aux besoins du pauvre, car non-seulement le Seigneur le conservera dans tous les dangers de la vie, non-seulement il le rendra

(a) *Matth.* 5. (b) *Luc.* 6. (c) *Tob.* 12. (d) *Luc.* 11. (e) *Dan.* 4. (f) *Psal.* 94.

heureux sur la terre ; mais à ce dernier jour de la vie, à ce moment critique et décisif de l'éternité, Dieu l'assistera d'une maniere particuliere, Dieu le délivrera des pieges et des ruses de l'ennemi. Eh quoi ! Seigneur, après toutes ces assurances de votre libéralité, on refuse l'aumône !

Croit-on de s'appauvrir en soulageant les pauvres ? Hélas ! c'est l'aumône qui seule fixe les fortunes, qui nourrit l'abondance dans les familles ; c'est elle qui perpétue les prospérités. Il faut avoir bien peu de religion, il faut avoir un cœur bien mal fait, pour être peu charitable.

Mon Dieu, que j'ai du regret d'avoir si peu connu jusqu'ici la vertu d'un moyen si efficace ! Si je ne suis pas en état de donner beaucoup, j'espere que vous aurez égard aux sentimens de mon cœur, et au désir que j'ai de vous servir et de vous honorer dans la personne des pauvres. Eh quoi ! Seigneur, je puis en leur faisant du bien vous en faire, et j'hésite si je vous en ferai !

Aspirations dévotes durant le jour.

Beatus qui intelligit super egenum et pauperem. Psalm. 40.

Heureux celui que sa compassion rend attentif aux besoins du pauvre.

Qui dat pauperi, non indigebit. Prov. 28.

Non, mon Dieu, on ne s'appauvrit jamais quand on vous donne.

PRATIQUES DE PIÉTÉ.

1.° VOULEZ-VOUS laisser du bien à vos enfans, passer vos jours dans l'abondance, transmettre même les fruits de vos sueurs et de votre industrie, les prospérités même jusqu'à une longue et heureuse postérité ? faites l'aumône, donnez libéralement aux pauvres, ouvrez votre bourse aux

malheureux. Peu de préceptes plus positifs, peu de récompenses plus assurées. Non-seulement jamais l'aumône n'appauvrit personne, mais on peut dire qu'il y a peu de fortunes bien cimentées, peu de longues prospérités qui ne soient la récompense de la charité des enfans, ou de celle de leurs peres. Prenez aujourd'hui la résolution de ne laisser passer aucun jour sans le sanctifier par quelque œuvre de charité. Avez-vous du bien? payez-en la dixme à votre Dieu, et regardez les pauvres comme les receveurs de son Domaine. Etes-vous dans l'impossibilité de faire l'aumône? honorez du moins les pauvres, et rendez-leur tous les services, donnez-leur tous les secours que vous pourrez, selon votre état. Si nous avions une véritable foi, une foi vive et agissante, peu de personnes qui nous parussent plus respectables que les pauvres, puisque nous verrions toujours en leur personne Jesus-Christ.

2.° Réglez vos aumônes selon vos biens et vos revenus. Qu'aura-t-on le plus souvent à donner aux pauvres, si l'on ne regle ses aumônes que selon son superflu? Peu de gens qui croient avoir du superflu. Ceux qui en dépensent le plus au jeu, en meubles, en équipages, en repas, sont souvent ceux qui font le moins d'aumônes; et l'on s'étonne, après cela, de ces révolutions de fortune qui ensevelissent dans la poussiere ceux qui refusoient à leur Dieu le tribut de leurs biens! Sachez ce que vous devez donner tous les ans, tous les mois, tous les jours, à celui de qui vous espérez tout, et à qui vous devez et vos biens et votre vie. Que les malheurs des temps ne servent qu'à vous rendre plus charitable: c'est le moyen d'en sentir peu les effets. Le nombre de vos enfans et cent autres raisons domestiques doivent bien réformer votre dépense en luxe, en divertissemens, au jeu, mais jamais en aumônes. Avez-vous huit enfans? vous n'abandonneriez pas

le neuvieme si le Seigneur vous l'avoit donné, mettez à sa place Jesus-Christ ; et ce que ce neuvieme vous dépenseroit, donnez-le aux pauvres. Ne jouez point ; et ce que vous croyez que vous auriez pu perdre ce jour-là au jeu, faites-en des charités. Vous auriez envie d'acheter un meuble, dont vous pouvez vous passer, de donner un repas de plaisir, de faire une dépense de pure vanité ou de caprice ; privez-vous de cette vaine satisfaction, mais donnez cette somme à celui qui veut vous donner le centuple. Peu de Communautés, et même de familles qui ne pussent soulager quelque pauvre de ce qu'on y laisse périr par négligence et par oubli. Enfin, ayez toujours chez vous le trésor des pauvres ; c'est-à-dire, une bourse où vous mettiez toujours quelque chose toutes les fois que vous tirez vos revenus, ou que vous faites quelque gain dans le commerce. Ce fonds doit être indépendant de vos aumônes ordinaires : vous l'appellerez le trésor des pauvres, parce que vous en tirerez de quoi les assister extraordinairement dans leurs besoins.

LE NEUVIÈME DIMANCHE D'APRÈS LA PENTECÔTE.

Il paroît que l'Eglise dans ce neuvieme Dimanche d'apres la Pentecôte se propose de persuader aux Fidelles que tous les malheurs éclatans qui arrivent dans le monde, ces révolutions étonnantes qui font gémir tant de gens, ces fléaux terribles de la colere du Très-Haut, ces désolations, ces afflictions publiques, sont toutes des punitions visibles de la corruption des mœurs,

du mépris qu'on fait de la Loi, et de l'irréligion des peuples. L'Epître nous rappelle le souvenir des châtimens rigoureux dont Dieu a puni l'ingratitude insigne, et l'indocilité opiniâtre d'un peuple privilégié, comblé de biens, nourri au milieu des plus grands miracles; mais que le nombre de tant de bienfaits a rendu encore plus ingrat et plus irréligieux, et qui a obligé Dieu, par ses crimes énormes, à lui faire sentir toute la rigueur de sa colere : et par ce détail raccourci, mais frappant, le saint Apôtre nous avertit, que ce n'étoit-là qu'une figure instructive de ce qui doit arriver aux Chrétiens qui imiteront les déréglemens des Juifs, et que plus ils ont été favorisés du Seigneur, plus aussi doivent-ils s'attendre à être plus sévérement punis, même dès cette vie, si en s'abandonnant à leurs mauvais désirs, ils abusent des miséricordes infinies du Seigneur, et irritent sa justice par leur vie licencieuse. L'Evangile de la Messe tend au même but, et confirme la même vérité. Le Sauveur nous y fait un portrait vif et touchant des malheurs effrayans de Jérusalem et de toute la nation Juive ; et cela en punition de son impie opiniâtreté à ne vouloir pas reconnoître le Messie. Les larmes du Sauveur à la vue de cette Ville infortunée, sont une preuve bien sensible de sa tendresse, et doivent bien nous convaincre que ce sont nos crimes et notre infidélité qui nous attirent tous nos malheurs. L'Introït de la Messe a beaucoup de rapport à l'Epître et à l'Evangile, et tend en même-temps à nous inspirer beaucoup de confiance en la miséricorde de Dieu à la vue même de notre ingratitude. L'Eglise a soin presque tous les Dimanches de l'année de nous inspirer cette vertu.

Ecce Deus adjuvat me, et Dominus susceptor est animæ meæ : Voilà ce Dieu plein de bonté qui vient à mon secours, et qui prend visiblement

ma défense contre mes ennemis. *Averte mala inimicis meis, et in veritate tua disperde illos :* Détournez, Seigneur, et faites retomber sur mes ennemis le mal qu'ils me préparent ; faites-les périr, et convainquez-les par-là de votre fidélité à protéger l'innocent. *Deus in nomine tuo salvum me fac, et in virtute tua libera me :* Mon Dieu, pour la gloire de votre nom, sauvez-moi du danger où je suis, et déployant votre puissance en ma faveur, faites connoître le jugement que vous portez de mon innocence. David trahi par les Ziphéens, et environné de l'armée de Saül, qui avoit résolu de le perdre, composa ce Pseaume, dans lequel il implore le secours du Ciel pour échapper d'un danger si pressant : il fut exaucé, et il fut délivré des mains de Saül comme par miracle. Voici comme la chose se passa.

David ayant défait l'armée des Philistins qui assiégeoient la ville de Ceïla, et qui ravageoient toute la campagne, entra dans la ville qu'il venoit de délivrer ; mais ayant appris que Saül venoit avec toute son armée pour le surprendre dans la Ville, il se retira dans le désert de Ziph avec le peu de gens qui l'accompagnoient. Mais les Ziphéens ayant averti Saül que David étoit dans leur pays, et qu'il n'avoit qu'à y venir avec ses troupes, qu'il s'en seroit bientôt rendu maître : David se voyant trahi et poursuivi de toutes parts, se retira au pied du rocher du désert de Maon. Saül entra dans le désert avec toute son armée ; et s'étant saisi de toutes les avenues, entoura David, et alloit s'en saisir lorsqu'un exprès vint dire à Saül que les Philistins profitant de son absence, avoient fait une irruption dans le pays, et y faisoient un dégât horrible. Cette triste nouvelle l'obligea d'abandonner David pour aller s'opposer aux Philistins : et David reconnoissant une protection singuliere de la divine Providence dans cette ressource si peu attendue,

composa ce Pseaume en action de graces pour un si grand bienfait.

L'Epître de la Messe de ce jour rapporte ce que saint Paul dit aux Corinthiens, que tout ce qui arrivoit aux Juifs, étoit des figures des vérités Evangéliques qui nous regardent.

Saint Paul dans ce dixieme chapitre fait un précis des merveilles que Dieu avoit faites en faveur de son peuple, et rapporte en même-temps les châtimens terribles dont le Seigneur punit si rigoureusement l'abus impie que les Juifs avoient fait de tant de bienfaits signalés.

Le dessein de l'Apôtre est d'apprendre aux Corinthiens à ne pas abuser des graces que Dieu leur avoit faites; et pour cela, il leur propose l'exemple des Israélites qui, n'ayant pas fait l'usage qu'ils devoient des faveurs dont Dieu les avoit comblés dans le désert, y périrent tous, et n'eurent pas le bonheur d'entrer dans la terre promise. Afin que vous ne présumiez pas de vous-mêmes, leur dit l'Apôtre, et que comptant trop sur les avantages que vous donne la Loi de grace, vous ne craigniez pas assez de déplaire à Dieu, je ne veux pas que vous ignoriez que nos Peres ont tous passé la mer Rouge à pied sec; qu'ils ont eu une nuée qui durant le jour les mettoit à couvert des ardeurs du soleil, et durant la nuit les éclairoit et leur servoit de guide; que Dieu, voulant pourvoir à leur subsistance dans ce vaste désert, leur faisoit pleuvoir tous les jours une Manne d'un goût délicieux, qui devoit bien leur faire oublier les poireaux d'Egypte. Quelle source d'eau vive ne tira-t-il pas d'un rocher, pour les empêcher de souffrir de la soif! et que d'autres merveilles ne fit point le Seigneur en faveur de ce peuple! Tous ces bienfaits miraculeux n'étoient que la figure de ceux que Dieu nous a faits dans la Loi nouvelle. Ils étoient le peuple choisi, le peuple privilégié, le peuple

bien aimé : vous l'êtes bien plus qu'eux ; mais ne comptez pas tant sur cette bonté de Dieu à votre égard, que vous négligiez de lui plaire ; et prenez garde que comme les bienfaits dont Dieu les avoit comblés, étoient la figure de ceux que vous avez reçus dans la Loi de grace, leur infidélité et leurs crimes ne soient aussi la figure des vôtres, et que les châtimens dont Dieu vous puniroit, ayent été figurés par les leurs. Pour éviter ce malheur, *Non simus concupiscentes malorum sicut et illi concupierunt*, ne nous portons point au mal, comme ils s'y porterent. Nous avons dans notre propre fonds cette malheureuse concupiscence, source empoisonnée de nos miseres et de nos péchés ; elle rend l'homme malheureux par ses propres désirs, et plus malheureux encore par la jouissance des biens qu'elle lui fait rechercher ; mais elle ne le rend coupable que par le consentement au mal ; et si cet ennemi domestique est puissant, la grace de Jesus-Christ qui ne nous manque jamais, est encore plus puissante pour nous faire remporter la victoire : *Neque idolatræ efficiamini, sicut quidam ex ipsis : quemadmodum scriptum est : Sedit populus manducare et bibere, et surrexerunt ludere.* Ne vous faites point non plus idolâtres, comme firent quelques-uns d'entr'eux, selon qu'il est écrit : Le peuple s'assit pour manger et pour boire ; puis ils se leverent pour se divertir. La liberté que vous donne l'Evangile de vous trouver aux repas des Païens, doit vous rendre plus réservés, bien loin de vous rendre plus dissolus. Prenez garde que le commerce qu'on vous permet d'avoir avec des gens sujets à mille vices, ne vous soit une occasion de péché. Que l'exemple de la dissolution et des extravagances impies des enfans d'Israël, vous rende sage. Il est rare que les repas trop fréquens avec des gens débauchés ne dégénerent en débauches ; la bonne chere ne nourrit guere l'innocence et la vertu.

Gardons-nous aussi d'être des fornicateurs, comme le furent quelques-uns d'eux, qui périrent dans un seul jour au nombre de vingt-trois mille, continue l'Apôtre : *Neque fornicemur.* Nulle passion plus tyrannique que celle de l'impureté, nul vice qui soit suivi de plus près de son châtiment, nul qui soit puni si rigoureusement, ni si promptement que ce péché infame. Saint Paul parle ici des crimes que commirent les Israélites avec les filles de Moab. Balac, Roi des Moabites, voyant l'armée des Israélites campée dans une grande plaine près du Jourdain, envoya chercher Balaam fameux magicien, pour qu'il maudît toute l'armée. Balaam persuadé que les Hébreux seroient invincibles tant qu'ils garderoient la Loi du Seigneur, conseilla aux Moabites d'envoyer leurs filles au camp, pour engager les soldats et les Officiers au crime, et de leur ordonner que quand elles verroient les Hébreux épris d'un amour impur, ils les obligeassent d'offrir des sacrifices à leurs Idoles. Ce conseil inspiré par le démon, ne fut que trop exactement exécuté. Les Israélites passerent aisément de l'impureté à l'idolâtrie ; ils se dévouerent, dit l'Ecriture, au culte de Beelphegor. Saint Augustin croit que les Chefs du peuple et les Officiers de l'armée autosiserent par leurs exemples ces infames déréglemens ; aussi Dieu ordonna à Moyse de les faire tous mourir sur des gibets : *Tolle cunctos Principes populi, et suspende eos in patibulis.* Vingt-trois mille hommes périrent ce jour-là, et il n'y eut que le zele de Phinées qui empêcha que Dieu n'exterminât entierement tout ce peuple souillé par l'impureté et par l'idolâtrie. *Phinees avertit iram meam..... ut non ipse delerem filios Israël in zelo meo.* L'impureté éteint presque la foi et la raison, et porte à tous les vices et à tous les excés.

Neque tentemus Christum, sicut quidam eorum

tentaverunt, et à serpentibus perierunt. Gardons-nous encore de tenter Jesus-Christ, comme le tenterent quelques-uns de ceux que les serpens firent périr. Le crime des Juifs en cette occasion fut que le peuple s'ennuyant de la longueur et de la fatigue du chemin, parla contre Dieu d'une maniere qui faisoit voir qu'ils doutoient de son pouvoir et de sa providence, et contre Moyse, en disant: *Pourquoi nous avez-vous tirés de l'Egypte pour que nous mourions dans le désert manque de pain et d'eau; car nous n'avons que du degoût de la Manne, cette si légere nourriture.* Selon Moyse, les Juifs murmurerent contre Dieu: *Locutusque contra Deum.* Selon saint Paul, c'est contre Jesus-Christ qu'ils murmurerent: *Neque tentemus Christum, sicut quidam eorum tentaverunt.* Preuve bien positive de la Divinité de Jesus-Christ; puisque, selon le saint Apôtre, Jesus-Christ est le Dieu contre lequel les Hébreux parlerent si indignement, et qu'ils tenterent par leurs plaintes. Tenter Jesus-Christ, c'est se plaindre et se défier de sa Providence; c'est parler ouvertement contre Dieu, en l'insultant comme si on n'avoit rien à craindre; c'est comme lui donner le défi de les punir. Aussi ce Dieu justement irrité les convainquit bientôt de sa puissance, en faisant naître sur l'heure un nombre prodigieux de serpens qui les firent périr, et en ne permettant pas qu'aucun d'eux, à deux près, entrassent dans la Terre promise à leurs Peres: *Omnes qui viderunt signa quæ feci in Ægypto et in solitudine, et tentaverunt me jam per decem vices..... non videbunt terram, pro qua juravi Patribus eorum:* Ces hommes ingrats qui m'ont déjà tenté dix fois. On voit par-là que tenter Dieu et murmurer contre Dieu, c'est, selon le langage de l'Ecriture, la même chose.

Enfin, gardez-vous de murmurer, comme murmurerent quelques-uns d'eux que l'Exterminateur fit périr, continue l'Apôtre. Ne murmurez point

point contre ceux que le Seigneur a établis pour vous gouverner, et qui tiennent sa place ; parce que c'est murmurer contre Dieu même. Ces murmures des Juifs étoient très-frequens ; aussi Dieu les punit-il fort rigoureusement et d'une maniere bien éclatante : tantôt allumant miraculeusement des feux qui les consumoient, comme quand ils se plaignirent contre le Seigneur de la fatigue du chemin : *Ortum est murmur populi quasi dolentium pro labore contra Dominum* (a) : Et un feu envoyé de Dieu consuma près de quinze mille hommes. Tantôt par la peste, comme quand ils se révolterent contre Moyse et Aaron : *Feriam eos pestilentiâ.* Tantôt faisant ouvrir la terre pour les absorber, comme Coré, Dathan et Abiron, en punition de leur révolte. Saint Paul assure que ces punitions se firent par l'Ange exterminateur, dont il est parlé dans le livre de Judith, et dans celui de la Sagesse.

Hæc autem omnia in figura contingebant illis. Or, c'étoient des figures que toutes ces choses qui leur arrivoient, continue saint Paul ; mais elles ont été écrites pour nous instruire, nous qui sommes venus dans ces derniers temps. C'est-à-dire que toutes ces choses arrivées aux Juifs sont autant de leçons pour les Chrétiens, afin que nous nous en servions pour régler notre conduite.

Itaque qui se existimat stare, videat ne cadat : Que celui donc qui croit se tenir bien ferme, prenne garde de tomber. La crainte et la défiance de soi-même, avec une grande confiance en Dieu, sont les gardiens de la vertu : elles lui servent de rempart et d'appui ; au lieu que la présomption sape jusqu'à ses fondemens et la ruine. Croire se tenir ferme, c'est souvent être à la veille de quelque chute. C'est principalement à ceux qui passoient pour être plus éclairés, parmi les Corin-

(a) *Num.* 11.

thiens, ou du moins qui se croyoient tels, que saint Paul donne cet avis salutaire. Les Directeurs, ceux qui servent de guide aux autres, s'ils ne sont pas bien humbles, dévots et mortifiés, sont plus en danger que ceux qu'ils conduisent dans les voies de Dieu.

Tentatio vos non apprehendat nisi humana : Que nulle tentation ne vous attaque qui ne soit de la portée de l'homme. Saint Paul voulant toujonrs plus confirmer les Corinthiens dans ces pieux et nécessaires sentimens d'humilité et de défiance d'eux-mêmes, leur dit qu'ils ne devoient pas beaucoup compter sur leur vertu; qu'ils n'avoient pas encore passé par de fort rudes épreuves, lesquelles font sentir à l'homme le fond de sa foiblesse et le ridicule de sa présomption. Aussi lit-on, dans plusieurs Exemplaires de la Vulgate, *apprehendit*, au lieu d'*apprehendat*. Il souhaite même que Dieu les délivre de ces tentations violentes et extraordinaires, qui mettent la vertu dans d'étranges épreuves et dans de terribles dangers. Il est vrai qu'il les porte en même-temps à avoir une confiance en Dieu encore plus grande, les assurant que Dieu ne permettra pas qu'ils soient jamais tentés au-dessus de leurs forces. Dieu toujours plein de bonté proportionne toujours ses secours aux efforts de nos ennemis. Ce n'est jamais une force majeure qui nous fait tomber; ce n'est jamais que par notre lâcheté que nous sommes vaincus, et non pas par pure foiblesse. La grace ne manque jamais à personne; elle est même toujours proportionnée à la force de l'ennemi; nul n'est vaincu que par sa faute; et ce Dieu toujours fidelle à ses promesses, et qui ne sauroit jamais commander à personne rien d'impossible, vous fournira, dans la tentation même, des moyens en abondance pour pouvoir la soutenir; et pourvu que vous ne vous exposiez pas vous même à la tentation, que vous n'alliez

pas vous exposer de plein gré au danger, Dieu vous fera tirer du profit de vos tentations ; vous en deviendrez plus forts pour y résister dans la suite ; plus les tentations sont violentes, plus les secours de la grace sont puissans.

L'Evangile de la Messe de ce jour nous montre encore mieux que c'est toujours à nos péchés que nous devons attribuer tous les malheurs qui nous arrivent, et que la plupart de nos disgraces sont les châtimens dont Dieu nous punit.

Jesus-Christ venant à Jérusalem pour y consommer son grand sacrifice et le grand Mystere de notre Rédemption, n'eut pas plutôt apperçu la Ville, que, touché d'un nouveau sentiment de tendresse sur le triste sort de ses habitans, et sur le déïcide qui alloit mettre le comble à leur réprobation, il ne put retenir ses larmes : *Videns civitatem flevit super illam.* Ces larmes de Jesus-Christ au milieu de son triomphe, et la prédiction qu'il fait de sa mort dans le temps que tout le monde le combloit de bénédictions, et l'accompagnoit de chants d'alégresse, sont une preuve bien certaine qu'il connoissoit l'avenir, et qu'il devoit mourir par son choix. Ces larmes ne marquoient pas dans lui aucune foiblesse indigne de sa majesté ; elles étoient toutes volontaires, et des preuves sensibles de la tendresse de son cœur et de sa compassion sur nos malheurs. Jesus-Christ ne jeta aucune larme durant tout le cours de sa Passion. L'Evangile nous apprend bien qu'il sua du sang et de l'eau, en se représentant tout ce qu'il devoit souffrir ; mais il ne dit point qu'il ait pleuré ; le Sauveur ne donne des larmes qu'à nos malheurs. La mort de Lazare, la ruine de Jérusalem, la réprobation des Juifs ; voilà le sujet de ses larmes.

Quia si cognovisses et tu, et quidem in hac die tua, quæ ad pacem tibi ! O si du moins en ce jour qui est pour toi, tu avois su connoître les

choses qui étoient capables de te donner la paix ! C'est comme si le Sauveur disoit : Ville infortunée, si, après tant d'infidélités passées, tu pouvois au moins comprendre que c'est aujourd'hui que s'accomplit la prophétie qui t'a été faite par le Prophete Malachie : *Dites à la fille de Sion : Voici votre Roi qui vient à vous dans un esprit de douceur.* Ou, selon quelques Interpretes, Ville malheureuse, pourquoi as-tu depuis si long-temps fermé les yeux à la lumiere ? O si du moins tu les ouvrois en ce jour, qui est pour toi un jour de grace et de paix ; en ce jour où la voix du peuple t'invite à reconnoître et à recevoir ton Sauveur ! tu pourrois, par ta pénitence, prévenir les malheurs qui te menaçent, et qui seront l'effet de ton endurcissement. Mais tu es aveugle, et tu veux l'être. Sache donc, Ville malheureuse, que, puisque tu reçois si mal la visite de celui qui seul peut faire ton bonheur, Dieu te visitera bientôt dans toute la fureur de sa colere ; le temps de ta ruine n'est pas fort loin. Tu verras dans peu d'années tes ennemis qui t'assiégeront, qui feront une circonvallation autour de tes murailles, et t'enfermeront, te presseront, te serreront de tous côtés ; et qui t'ayant forcé à te rendre, passeront tes habitans au fil de l'épée, raseront tes murs et renverseront de fond en comble tes superbes bâtimens ; ton magnifique Temple sera détruit, sans y laisser pierre sur pierre : *Et circumdabunt te vallo, et circumdabunt te, et coangustabunt te undique.* Et tout cela, pour n'avoir pas voulu connoître le temps de la visite de ton Sauveur ; ce temps de bénédictions prédit par tous les Prophetes, et souhaité si ardemment par tous les gens de bien : *Eò quòd non cognoveris tempus visitationis tuæ.*

Nulle prédiction plus précise ni mieux détaillée ; nulle qui ait été accomplie plus à la lettre dans toutes ses circonstances. Dans le der-

nier siecle de Jérusalem, environ quarante ans après, lorsque Tite fils de l'Empereur Vespasien, à la tête de plus de cent mille hommes, poussé plutôt par une puissance suprême, comme il le dit lui-même, que par un motif de vengeance et par toute autre raison, vint assiéger cette Capitale, au temps de la solemnité de Pâques, qui y avoit assemblé une infinité de peuples de tous les endroits. Ce Général voyant la difficulté d'envelopper toute la Ville avec son armée, à cause de l'inégalité du terrain, et de la vaste étendue de son enceinte, et ne pouvant d'ailleurs élever des terrasses contre les murs et les forts, à cause de la rareté du bois, prit la résolution d'enfermer toute la Ville d'une épaisse muraille, défendue d'espace en espace de hautes tours et de redoutes, afin que les Juifs ne voyant plus de moyen ni de se sauver, ni de recevoir du secours de dehors, fussent obligés ou de se rendre volontairement, ou de périr de famine dans la Ville. Son armée y travailla avec tant d'ardeur, qu'en peu de jours cette vaste muraille fut achevée, avec tous ses forts. Tandis que les assiégeans tuoient tout ce qui paroissoit des assiégés, la plus horrible famine qui ait jamais été, désoloit toute la Ville. On vit des meres se nourrir de la chair de leurs propres enfans, qu'elles avoient elles-mêmes égorgés; et les hommes ne se nourrir durant quelques jours que de la chair humaine. Enfin, après cinq ou six mois de siege, cette superbe Ville, la merveille de l'Univers, fut prise par les Romains le 8 de Septembre, un jour de Sabbat; le fameux Temple fut entierement détruit, et toute la Ville pillée, saccagée et brûlée, quarante ans après la prédiction du Sauveur. Joseph qui a fait le dénombrement de ceux qui périrent durant le siege de Jérusalem, dit qu'il en périt onze cent mille, et qu'il y en eut quatre-vingt-dix-sept mille qui furent faits

prisonniers. A peine demeura-t-il quelques traces de cette superbe Ville, qui avoit été la Reine de l'Orient, et le siege de la Religion des Juifs, pendant plus de onze cents ans, depuis que David en avoit fait la capitale de la Judée. Tite avoua lui-même qu'une vertu supérieure, une main invisible le poussoit à ruiner entierement cette meurtriere des Prophetes, accomplissant à la lettre ce qui avoit été prédit par le Fils de Dieu : *Qu'on n'y laisseroit pas pierre sur pierre.* Voilà quelle a été la funeste destinée de cette malheureuse Ville, pour n'avoir pas voulu reconnoître le Sauveur, et, depuis plus de dix-sept cents ans, elle est restée ensevelie dans ses ruines: *Quia si cognovisses et tu, et quidem in hac die tua, quæ ad pacem tibi.* O si en ce jour heureux pour toi, auquel le Sauveur venoit te visiter en Roi plein de douceur, et en Pere plein de tendresse, tu avois su connoître celui qui venoit t'apporter la paix, c'est-à-dire, toute sorte de bonheur, tes ennemis n'auroient point fait une circonvallation autour de tes murailles, ils ne t'eussent point enfermée, et pressée de tous côtés; ils ne t'eussent point ruinée toi et tes habitans, jusqu'à ne laisser pas pierre sur pierre dans l'enceinte de tes murs. Tout cela arrivera, parce que tu n'as pas su connoître le temps où tu as été visitée: *Eò quòd non cognoveris tempus visitationis tuæ.* Jesus-Christ prédit ici deux choses, la ruine entiere de la Ville et du peuple Juif, et la cause de cette ruine: *Eò quòd non cognoveris tempus visitationis tuæ.* Puisque l'événement a vérifié jusqu'à la moindre circonstance de la premiere, qui pourroit douter de la vérité de la seconde? Et il est aussi vrai que tous les malheurs des Juifs sont la punition de leur obstination à n'avoir pas voulu reconnoître le Messie, qu'il étoit vrai que leur Ville seroit entierement détruite, comme Jesus-Christ le leur prédisoit. Tel fut le sort fu-

neste d'une Ville, d'une Nation si long-temps chérie de Dieu, si comblée de ses faveurs, si enrichie de ses bienfaits, si distinguée des autres peuples, pour n'avoir pas su connoître ni profiter du temps de la visite du Sauveur. Symbole effrayant, tableau affreux, mais naturel, des malheurs qui menacent tous les peuples qui abandonnent la Foi; tristes présages des terribles châtimens dont Dieu punit tôt ou tard ces ames infidelles à la grace, qui ne veulent pas connoître la visite du Sauveur, ou qui en abusent.

L'Oraison qu'on dit à la Messe de ce jour est celle qui suit.

PATEANT aures misericordiæ tuæ, Domine, precibus supplicantium: et ut petentibus desiderata concedas, fac eos, quæ tibi sunt placita, postulare. Per Dominum, etc.

SEIGNEUR, que les oreilles de votre miséricorde soient ouvertes aux prieres de ceux qui l'implorent; et afin que vous leur accordiez ce qu'ils vous demandent, faites qu'ils ne vous demandent que ce qui vous plaît. Par Notre-Seigneur, etc.

L'ÉPITRE.

Leçon tirée de la premiere Epître de l'Apôtre saint Paul aux Corinthiens. Chap. 10.

FRATRES: Non simus concupiscentes malorum, sicut et illi concupierunt. Neque idolatræ efficiamini, sicut quidam ex ipsis: quemadmodum scriptum est: Sedit populus manducare et bibere, et surrexerunt ludere. Neque fornicemur, sicut quidam ex ipsis fornicati sunt et ceciderunt unâ die viginti tria millia. Neque tentemus Christum, sicut qui-

MES Freres: Ne nous portons point au mal, comme les Israélites s'y porterent. Ne vous faites point non plus idolâtres, comme firent quelques-uns d'entr'eux, selon qu'il est écrit: Le peuple s'assit pour manger et pour boire, puis ils se leverent pour se divertir. Gardons-nous aussi d'être des fornicateurs, comme le furent quelques-uns d'eux qui périrent, dans un seul jour, au nombre de vingt-trois

dam eorum tentaverunt, et à serpentibus perierunt. Neque murmuraveritis, sicut quidam eorum murmuraverunt, et perierunt ab exterminatore. Hæc autem omnia in figura contingebant illis: scripta sunt autem ad correptionem nostram, in quos fines sæculorum devenerunt. Itaque qui se existimat stare, videat ne cadat. Tentatio vos non apprehendat nisi humana: fidelis autem Deus est, qui non patietur vos tentari supra id quod potestis, sed faciet etiam cum tentatione proventum, ut possitis sustinere.

mille. Gardons-nous encore de tenter Jesus-Christ, comme le tenterent quelques-uns d'eux que les serpens firent périr. Enfin, gardez-vous de murmurer, comme murmurerent quelques-uns d'eux que l'exterminateur fit périr. Or, c'étoit des figures, que toutes ces choses qui leur arrivoient; mais elles ont été écrites pour nous instruire, nous qui nous trouvons dans la fin des siecles. Que celui donc qui croit se sentir bien ferme, prenne garde de tomber. Que nulle tentation ne vous attaque, qui ne soit de la portée de l'homme. Dieu, qui est fidelle, ne souffrira pas que vous soyez tentés au-dessus de vos forces: mais jusque dans la tentation, il vous fournira des moyens en abondance pour pouvoir la soutenir.

Comme la liberté que la nouvelle Loi donnoit aux Chrétiens, de converser, et même de manger avec les Païens, les pouvoit mettre en danger de suivre leurs mauvais exemples, et même de tomber dans l'idolâtrie, saint Paul les avertit d'être bien sur leurs gardes, et de ne pas tant compter sur leur conversion à la Foi, qu'ils ne craignent sans cesse de se pervertir, et pour cela, il leur apporte l'exemple des Israélites, et des châtimens terribles dont Dieu punit leurs péchés.

RÉFLEXIONS.

Que celui qui croit se tenir bien ferme, prenne garde de tomber. La présomption, inséparable de l'orgueil, et d'une dévotion apparente, est la source, ou du moins l'occasion de plusieurs chutes. En fait de morale, on n'est jamais plus près de tomber, que quand on ne craint point la chute. Une ame sainte est toujours timorée. Quand on est

véritablement dévot, on est humble ; et quand on est humble, on se défie toujours de sa propre vertu. Il n'y a que ces ames pleines de l'idée d'elles-mêmes et de leur prétendu mérite, qui soient présomptueuses ; et les chutes les plus funestes sont l'effet le plus ordinaire de la présomption. Peu de siecles qui n'aient fourni de tristes exemples de notre foiblesse. On a vu des colonnes de l'Eglise s'ébranler au milieu du calme ; des vaisseaux richement chargés après une longue et heureuse navigation, après avoir résisté aux plus terribles tempêtes et aux flots furieux qui sembloient devoir les engloutir, après avoir franchi les bancs de sable, et les endroits de la mer les plus périlleux, faire un triste naufrage au milieu du port, ou en pleine mer, durant la plus grande bonace. David lui-même, cet homme selon le cœur de Dieu, échappé de tant de dangers, si fidelle dans les plus grandes épreuves, fait une chute funeste au milieu de l'abondance et de la paix. Salomon, ce Roi si sage, si éclairé, si religieux, dont la sagesse et la piété le rendoient l'admiration de son siecle : Salomon, l'oracle de son temps, dont les écrits sont l'ouvrage de l'Esprit-Saint, et à qui Dieu avoit donné la sagesse en partage ; Salomon enfin, dont Dieu, pour ainsi dire, avoit fait l'éloge ; Salomon, après avoir comme vieilli dans la pratique de la vertu, donne dans les plus honteux excès, et après avoir bâti un si magnifique Temple au vrai Dieu, souffre qu'on élevé des Temples aux faux-Dieux à ses propres frais, et devient lui-même Idolâtre. Judas, appelé par Jesus-Christ même à l'Apostolat, nourri à l'école de ce divin Sauveur, comblé de ses faveurs et de ses bienfaits, élevé sous ses yeux, doué même du don des miracles, Judas devient au milieu des Apôtres un infâme apostat, et trahit son bon Maître. Origene, connu dans tout le monde Chrétien par ses savans Ecrits ; Origene, embrasé du

désir du martyre dans ses premieres années, donne, par son orgueil, dans les plus grossieres erreurs, et est regardé aujourd'hui comme un des plus odieux hérésiarques. Enfin Tertullien, ce grand Homme, l'Oracle de son temps, si célebre par son Apologie des Chrétiens, par ses autres savans Ecrits, meurt Montaniste. Après des exemples si frappans, qui peut vivre tranquillement dans une longue sécurité ? Quelle vertu à l'épreuve de tous les dangers ? Quelle innocence, quelle retraite, quelle solitude à l'abri de la tentation ? Quelle dévotion exempte du péril ? Et quelle ferveur, quel zele, quel âge même peut rassurer contre toutes sortes de chutes ? Peu de personnes qui n'ayent été témoins de la caducité de notre vertu, et qui n'ayent vu des exemples de notre foiblesse. Le saint Apôtre a bien raison de dire : *Qui se existimat stare, videat ne cadat.* Que celui qui croit se tenir bien ferme, prenne garde de tomber.

L'ÉVANGILE.

La suite du saint Evangile selon saint Luc. Chap. 19.

In illo tempore : Cùm appropinquaret Jesus Jerusalem, videns civitatem, flevit super illam, dicens : Quia si cognovisses et tu, et quidem in hac die tua, quæ ad pacem tibi, nunc autem abscondita sunt ab oculis tuis. Quia venient dies in te : et circumdabunt te inimici tui vallo, et circumdabunt te : et coangustabunt te undique : et ad terram prosternent te, et filios tuos, qui in

En ce temps-là : Lorsque Jesus fut proche de la Ville, en la voyant il jeta des larmes à son sujet, et il dit : O si du moins, en ce jour qui est pour toi, tu avois su connoître les choses qui étoient capables de te donner la paix ! mais elles ne sont point maintenant devant tes yeux. Car il viendra un temps malheureux pour toi, et tes ennemis feront une circonvallation autour de tes murailles ; ils t'enfermeront et te presseront de

te sunt, et non relinquent in te lapidem super lapidem : eo quòd non cognoveris tempus visitationis tuæ. Et ingressus in templum cœpit ejicere videntes in illo, et ementes, dicens illis : Scriptum est : Quia domus mea domus orationis est. Vos autem fecistis illam speluncam latronum. Et erat docens quotidie in Templo.

tous côtés ; ils te ruineront toi et tes habitans, et ils ne laisseront pas pierre sur pierre dans l'enceinte de tes murs ; parce que tu n'as pas su connoître le temps où tu as été visitée. Ensuite étant entré dans le Temple, il commença à chasser ceux qui y vendoient et qui y achetoient, en leur disant : Il est écrit : Ma Maison est la Maison de la Priere, et vous en avez fait une caverne de voleurs. Et il enseignoit tous les jours dans le Temple.

MÉDITATION.

Quel malheur c'est de ne pas correspondre à la grace.

PREMIER POINT.

CONSIDEREZ qu'il y a des temps et des circonstances critiques et délicates dont il importe extrêmement de profiter pour le salut. Quoique tous les jours et tous les âges soient propres pour travailler à la grande et importante affaire de notre salut, il est certain cependant que la Divine Providence nous ménage de certaines graces, en de certaines circonstances d'où dépend tout notre bonheur ou tout notre malheur éternel. Heureux qui sait profiter de ces secours particuliers, malheur à qui en abuse. Toute l'économie du salut dépend de notre correspondance à certaines graces plus importantes. Résister en certains temps à certaines graces, c'est tout risquer, et souvent même c'est tout perdre. Si la Samaritaine n'eût pas profité de la rencontre du Sauveur, qu'elle se fût contentée de le voir, de l'entendre, et que

faisant peu de cas des avis salutaires qu'il lui donnoit, elle eût étouffé les sentimens intérieurs de cette grace prévenante, sollicitante, convaincante, cette pécheresse endurcie seroit morte dans son péché, et auroit été éternellement réprouvée. Si Zachée se fût contenté de voir passer le Sauveur, ou qu'ayant eu le bonheur de recevoir Jesus-Christ dans sa maison, il n'eût pas profité de cette heureuse circonstance pour se convertir, et pour rendre sur l'heure même le bien mal acquis, que lui auroit servi la visite du Sauveur ? et quelle auroit été sa destinée ? Enfin si les Apôtres même, ces pauvres Pêcheurs, eussent été sourds à la voix du Fils de Dieu, lorsqu'il les appela, qu'ils n'eussent point quitté sur l'heure le peu qu'ils possédoient ; s'ils eussent resté dans leur barque avec leurs filets, que seroient aujourd'hui ces Apôtres ? Enfin, sans sortir de notre Evangile, quels malheurs infinis pour le Peuple Juif, pour n'avoir pas voulu reconnoître le temps de la visite de son Sauveur, le temps de la venue du Messie ? A quels excès cet aveuglement volontaire, cet endurcissement obstiné ne l'ont-ils pas porté, ce Peuple si chéri de Dieu, cette Nation privilégiée, qui seule connoissoit et adoroit le vrai Dieu, à qui tous les Prophetes avoient prédit que ce Dieu viendroit paroître visiblement parmi eux pour les rendre heureux, et pour les tirer de la servitude. Ce Dieu s'est fait homme ; il est né, il a vécu parmi eux. Les miracles qu'il a faits ont été trop éclatans pour ne pas les convaincre qu'il étoit le Messie promis et attendu. Ils n'ont pas voulu profiter d'un temps si précieux ; ils ont refusé de se rendre à ses sollicitations, à ses instructions, à ses miracles. Jusqu'à quel point n'est point montée leur impiété ! Ils ont fait mourir sur une Croix ce Dieu Sauveur ! Et de quelle terrible désolation n'a pas été suivi ce Déicide ? La Ville de Jérusalem détruite jusqu'à

ses fondemens, le Temple brûlé, démoli, enseveli pour toujours dans ses propres ruines ; le Peuple égorgé, la Nation dispersée par-tout l'Univers, et par-tout devenue l'horreur et l'exécration de tous les hommes : Voilà ce qu'a produit ce mépris impie des bontés du Seigneur ; voilà l'effet malheureux d'une obstinée résistance à la grace. Comprenez quel malheur c'est d'abuser de la miséricorde du Sauveur.

SECOND POINT.

Considérez que ce qui est arrivé à l'égard de ces grands Hommes qui doivent servir d'exemple de la juste colere de Dieu contre ceux qui abusent de sa bonté, que ce qui est arrivé de tragique et d'affreux à toute la Nation Juive, par rapport au malheur qu'elle a eu de n'avoir pas su connoître la visite que le Sauveur lui faisoit pour la combler de biens, et d'avoir si opiniâtrément abusé de la grace de cette visite : tout cela, dis-je, arrive tous les jours en abrégé à chaque particulier. Il y a des temps et des circonstances de temps, d'où peut dépendre toute l'économie du salut de chacun de nous en particulier. Et ne savoir pas connoître ces visites de bienveillance, de miséricorde et de faveur, c'est tout risquer, c'est s'exposer au dernier malheur, c'est tout perdre. Comprenons de quelle conséquence il est de profiter de ces favorables occasions, de ces circonstances de temps, de ces illustrations, de ces pieuses émotions de la grace : ce Sermon qu'on vient d'entendre, cette Lecture d'un livre de piété, cet accident funeste qui est arrivé, cette inspiration qu'on a eue, sont souvent des circonstances bien critiques pour le salut ; ce sont des moyens salutaires de prédestination ; c'est cette visite du Sauveur qu'il importe tant de connoître. Combien de gens trouvoient là la voie du Ciel toute ouverte, qui les conduisoit

au salut ! Combien de gens aussi, pour avoir fermé les yeux à cette divine lumiere, se sont égarés ! Combien de gens se sont malheureusement égarés pour n'avoir pas voulu profiter de cette grace ! *Quia si cognovisses et tu, et qui ad pacem tibi*, pourra-t-on dire à la plupart de ceux qui étant damnés, seront, durant toute l'éternité, de malheureuses victimes de la colere Divine ! O si vous aviez su connoître les choses qui étoient capables de vous donner la paix, de vous combler de toutes sortes de biens, de vous procurer une félicité éternelle ! si vous aviez su profiter de cette forte inspiration, de cette vive lumiere intérieure, de ces avertissemens que Dieu vous donnoit de tant d'endroits ; si vous aviez su profiter de cette maladie, de cette disgrace, de cette occasion favorable si propre à vous convertir, et par-là si capable de vous donner la paix ; vous seriez à présent dans le séjour des bienheureux, comblé de joie, à l'abri de toutes les alarmes ! Au lieu qu'après avoir mené une vie si criminelle, et par-là même une vie triste, tumultueuse, amere, vous gémissez dans les feux inextinguibles de l'Enfer, en proie à tous les supplices les plus rigoureux, victime éternelle de la plus terrible colere d'un Dieu irrité : et cela, parce que vous n'avez pas su connoître le temps où vous étiez visité amoureusement par le Seigneur, et où il vous offroit sa grace : *Eò quòd non cognoveris tempus visitationis tuæ.*

Hélas, Seigneur ! n'est-ce point ici ce temps précieux de votre visite, cet heureux moment où vous m'invitez à me convertir ? et la méditation que je viens de faire n'est-elle point un de ces points critiques, un de ces moyens importans, d'où dépend peut-être mon salut ? Faites du moins, Seigneur, par votre grace, qu'elle ne me soit pas inutile, et que toutes ces réflexions ne me soient jamais un sujet de regret.

Aspirations dévotes durant le jour.

Dixi : Nunc cœpi : hæc mutatio dexteræ Excelsi. Psalm. 76.

Je ne veux plus différer, Seigneur, de me convertir ; je sens que la volonté que j'ai d'être désormais tout à vous est un effet de la grace.

Hodie si vocem Domini audieritis, nolite obdurare corda vestra. Psalm. 94.

Si vous entendez sa voix aujourd'hui, obéissez-lui fidellement, et n'endurcissez point votre cœur en résistant à la grace.

PRATIQUES DE PIÉTÉ.

1.° PUISQUE tous les événemens de la vie peuvent être des moyens de salut, ayez soin de n'en rendre aucun inutile. Sur-tout soyez attentif à la voix du Seigneur : Dieu parle en bien des manieres. Il parle par des sentimens vifs et touchans ; il parle par la bouche des Supérieurs et des Directeurs ; il parle par la bouche des Prédicateurs et des Livres de piété, par des événemens même imprévus, aussi-bien que par les mouvemens intérieurs de la grace. Il ne s'agit ici que de la conversion et de la perfection en fait de morale : car pour ce qui regarde le Dogme et la Foi, Dieu ne parle que par l'Eglise, et nullement par l'Esprit particulier. Rendez-vous à ses amoureuses sollicitations ; ayez soin de connoître toujours ses visites, et de mettre à profit tout ce qu'il vous apprend.

2.° Ne vous contentez point de connoître sa voix et sa visite : il faut mettre en pratique ses leçons. L'humilité, la charité chrétienne, la mortification, l'exacte ponctualité à remplir tous les devoirs de son état, la piété, le zele du salut de nos freres, en un mot, la victoire sur toutes ses passions et sur l'esprit et les maximes du monde,

sont le sujet ordinaire de toutes celles qu'il nous fait. Voyez quel est le point de morale qui vous regarde le plus, et dont vous avez le plus besoin, et appliquez-vous l'instruction qui vous regarde. Vous avez Jesus-Christ dans l'adorable Eucharistie; bien des gens l'y méconnoissent : faites voir par votre désir de communier, par vos visites fréquentes, et toujours plus dévotes et plus respectueuses, que vous l'y reconnoissez réellement présent.

LE DIXIÈME DIMANCHE D'APRÈS LA PENTECÔTE.

Le dixieme Dimanche d'après la Pentecôte est appelé le Dimanche de l'humilité, ou du Pharisien et du Publicain, à cause de l'Evangile qu'on lit à la Messe, dans lequel Jesus-Christ fait le parallele du Pharisien orgueilleux et de l'humble Publicain, par une parabole qu'il proposa à ceux qui mettoient leur confiance en eux-mêmes comme juges, en méprisant les autres comme imparfaits et pécheurs, par rapport à eux. On voit assez que le dessein du Sauveur est de nous apprendre par cette parabole, que, sans l'humilité il n'y a ni justice, ni vertu chrétienne, et que l'innocence doit avoir pour base l'humilité qui lui sert encore de défense et d'appui. L'Epître est comme le prélude raisonné de cette parabole, et confirme le besoin que nous avons de cette importante vertu, sans laquelle toutes les autres sont défectueuses. Saint Paul, dans cette Epître, fait souvenir les Fideles de Corinthe du pitoyable état où ils étoient avant leur conversion à la Foi. Rien n'humilie tant l'homme que la vue de sa propre misere; notre propre fonds qui pro-

duit notre orgueil, en porte aussi le contre-poison. L'Apôtre leur fait remarquer que tous les dons spirituels, toutes les différentes opérations du Saint-Esprit, sont de purs dons, et par conséquent que nous aurions grand tort de nous en enorgueillir. Plus le Sauveur nous enrichit de ses faveurs, plus nous devons être humbles ; les trésors de la grace ne se conservent que par l'humilité. L'Introït de la Messe n'a pas moins de rapport à cette vertu, en nous inspirant toujours une humble confiance en la bonté de ce Dieu, qui est en même temps notre Créateur, notre Sauveur, notre Pere. Comme l'Evangile nous représente deux hommes qui prient bien différemment dans le Temple, l'Eglise nous donne, dans l'Introït de la Messe, un modele de priere assez conforme à celui que nous fournit l'humble Publicain.

Cùm clamarem ad Dominum, exaudivit vocem meam, ab his qui appropinquant mihi : et humiliavit eos, qui est ante sæcula, et manet in æternum : Lorsque j'ai crié au Seigneur, il a exaucé ma voix, c'est-à-dire, ma priere, en me délivrant de ceux qui ne s'approchent de moi que pour me nuire ; celui qui est avant tous les siecles, et sera durant toute l'éternité, les a humiliés. *Jacta cogitatum tuum in Domino, et ipse te enutriet :* Mettez toute votre pensée en Dieu, et il vous nourrira. *Exaudi Deus orationem meam, et ne despexeris deprecationem meam : intende mihi, et exaudi me :* Exaucez-moi, ô mon Dieu ! et ne rejetez pas ma priere : daignez considérer l'état où je suis, et ne me refusez pas l'assistance que j'implore. C'est du Pseaume cinquante-quatrieme, que ces paroles sont prises. David obligé, par la révolte de son fils Absalon, de sortir de Jérusalem, représente à Dieu le triste et malheureux état où il est ; et dans cet état humble, il lui demande son secours. Ce Pseaume, dans le sens figuré, convient parfaitement à Jesus-Christ.

David détrôné et chassé de Jérusalem, représente le Sauveur rejeté et mis à mort par les Juifs. Absalon à la tête des révoltés, représente les Prêtres soulevant le Peuple contre le Sauveur; enfin la trahison d'Architophel, disent les Interpretes, représente celle de Judas. On remarque que David, dans l'une et l'autre fortune, n'a jamais été sans croix et sans tribulation, quoique par-tout il ait été un homme selon le cœur de Dieu, et par-tout fidelle à remplir ses devoirs. Que n'a-t-il pas eu à souffrir de la part de Saül, contre toute justice? Elevé sur le Trône, victorieux de tous ses ennemis, que n'a-t-il pas eu à souffrir de la part même de son propre fils? Là, exilé de la Cour, persécuté, errant dans les déserts; ici contraint de sortir de sa capitale, et de s'enfuir à pied, pour n'être point livré aux insultes et à l'inhumanité d'un fils rebelle. C'est ainsi que Dieu tempere les douceurs de cette vie dans ses Elus. Il les tient dans les humiliations, de peur qu'une suite de prospérités ne corrompe leur cœur, et que l'orgueil ne les rende indignes de ses graces. Les adversités dans cette vie sont nécessaires, et pour purifier l'ame dans le feu des tribulations, et pour la préserver de la contagion par une humilité persévérante.

L'Epître de la Messe de ce jour est prise de la premiere Epître de saint Paul aux Corinthiens, où le saint Apôtre déclare qui sont ceux qui ont l'Esprit de Dieu, et ceux qui ne l'ont pas. Voici ce qui donna occasion à saint Paul de leur écrire ce qu'il leur dit dans cette Epître: Dans ces premiers jours de l'Eglise, le Saint-Esprit répandoit libéralement ses dons, d'une maniere sensible, sur la plupart de ceux qui étoient baptisés. Le don des Langues étoit ordinaire aux nouveaux convertis, celui des Miracles n'étoit guere plus rare. On voyoit un grand nombre de Fidelles qui parloient toutes sortes de Langues, et d'autres à

qui le Saint-Esprit donnoit une science infuse, et la grace des guérisons. Mais comme l'homme abuse souvent des plus grands dons de Dieu, plusieurs ne faisoient pas toujours un bon usage de ces dons spirituels, et abusoient de leur Ministere. La plupart, à la vérité, en faisoient un excellent usage pour la conversion des Gentils, et pour l'édification et l'instruction des Fidelles : mais d'autres en abusoient pour nourrir leur vanité ; ils en faisoient parade, et ne s'en servoient que pour en faire le sujet de leur ostentation. Ceux qui parloient diverses langues, s'interrompoient souvent l'un l'autre dans l'assemblée, et parloient quelquefois trois ou quatre ensemble, d'autres fois tous parloient diverses langues, sans que personne interprétât ce qu'ils disoient ; et cette confusion étoit toujours un sujet de murmure et de scandale. Ceux qui avoient reçu des dons plus excellens, s'en élevoient quelquefois de présomption, et sembloient mépriser les autres. Ceux au contraire qui en avoient reçu de moindres, avoient souvent de la jalousie contre ceux qui en avoient reçu de plus brillans. Il n'est que trop naturel à l'homme d'abuser des plus précieux dons de la grace, dès qu'il cesse d'être en garde contre son propre cœur. Les Corinthiens les plus sages et les mieux intentionnés écrivirent, à cette occasion, à saint Paul, pour lui demander quel usage on devoit faire des dons spirituels ; à quelles marques on pouvoit connoître l'Esprit de Dieu, et par quel moyen on pouvoit corriger ces abus si contraires au véritable esprit de l'Évangile.

Scitis quoniam cùm Gentes essetis, ad simulacra muta prout ducebamini euntes : Vous savez, leur répond le saint Apôtre, que tandis que vous avez été dans les ténebres du Paganisme, vous vous laissiez conduire comme des aveugles, par ceux qui vous menoient aux idoles, ces statues muettes et incapables de vous faire aucun bien. Je vous

apprends donc que vous n'aviez point alors l'Esprit de Dieu, et que vous n'étiez animés que de l'esprit du démon, qui se jouoit de votre imbécillité et de votre bêtise. Ceux qui disent anathême à Jesus-Christ, c'est-à-dire, qui nient sa Divinité, qui refusent de le reconnoître pour le Maître de l'Univers, seul vrai Dieu, le Sauveur, le Rédempteur du genre humain et le véritable Messie, comme font les Idolâtres et les Juifs, comme vous faisiez vous-mêmes autrefois, n'ont point ce divin Esprit. Ceux, au contraire, qui reconnoissent le Seigneur Jesus, qui professent son nom, qui l'adorent comme leur Dieu, qui l'aiment comme leur Rédempteur et leur Sauveur, qui le servent comme leur souverain Maître ; comme ils ne peuvent faire cela sans être inspirés de Dieu, ceux-là ont l'Esprit de Dieu, parce que personne ne peut reconnoître Jesus-Christ pour le Messie, pour le Seigneur de l'Univers, pour le véritable Fils de Dieu, pour le Sauveur des hommes, l'adorer et le servir en cette qualité, sans être inspirés de l'Esprit-Saint : *Nemo potest dicere : Dominus Jesus, nisi in Spiritu Sancto.* La foi est un don de Dieu, et il n'y a que l'Esprit de Dieu qui nous fasse croire les vérités chrétiennes, comme il n'y a que l'Esprit de ténebres qui nous fasse douter des vérités de la Religion, et qui nous induise en erreur.

Divisiones gratiarum sunt, idem autem Spiritus. Quelques différens que soient ces dons spirituels, ils viennent tous du même principe. C'est le Saint-Esprit, qui les communique comme il lui plaît, et à qui il lui plaît. Tous ces dons sont également précieux ; quoique les ministeres soient différens, nul emploi dans l'Eglise qui ne soit honorable, et qui ne doive être rapporté à l'utilité commune des fidelles, et à la gloire du Seigneur. Saint Paul fait ici cette leçon aux Corinthiens, parce que ceux qui avoient des emplois supérieurs, mépri-

soient quelquefois ceux qui étoient dans un rang subalterne. Les ministeres sont différens ; les uns sont élevés à l'Episcopat, les autres au Sacerdoce ; ceux-ci servent dans un rang inférieur, ceux-là dans des fonctions encore moins éclatantes : tous cependant sont Ministres du même Seigneur ; tous concourent à la même fin, tous appartiennent au même Maître : et, quoique les emplois soient différens, les talens inégaux, les fonctions sont également saintes, par la sainteté du ministere ; c'est au Ministre à répondre à la sainteté de son Ministere et à la dignité de son emploi, par la dignité, par la régularité, par la sainteté de ses mœurs et de sa vie.

Divisiones operationum sunt, idem vero Deus. Les opérations sont différentes ; mais c'est le même Dieu qui opere toutes choses en nous. L'Apôtre semble distinguer ici ces dons spirituels en graces, en ministeres et en opérations. Les graces sont attribuées à la bonté du Saint-Esprit, dit un savant Interprete ; les différens ministeres pour le gouvernement de l'Eglise, à la sagesse du Fils ; les miracles et les opérations surnaturelles, à la puissance du Pere. Mais dans ces trois adorables Personnes, c'est la même bonté, la même sagesse, la même puissance, comme c'est la même Divinité. Comme les ministeres sont partagés, les graces pour les remplir son différentes ; mais Dieu demande de tous ceux qui les reçoivent, la même reconnoissance et la même fidélité : *Unicuique autem datur manifestatio Spiritûs ad utilitatem* : C'est pour un bien que le don visible de l'Esprit-Saint s'accorde à un chacun. C'est un talent qu'il ne faut pas enfouir : c'est un don spirituel pour l'utilité publique ; quel abus criminel de se l'approprier, et ne le faire servir qu'à l'ostentation et à la cupidité.

Saint Paul descend ensuite dans le détail de ces graces particulieres. Le Saint-Esprit, dit-il,

accorde à l'un de parler le langage de la sagesse, c'est proprement le don de conseil; à l'autre le langage de la science, c'est le don d'intelligence; à un autre cet Esprit-Saint donne la foi, c'est-à-dire, cette vive, cette ferme confiance en Dieu, par laquelle on se tient assuré qu'il ne nous refusera point dans le besoin son assistance pour opérer les choses les plus merveilleuses, et c'est proprement le don des miracles; à un autre la grace des guérisons, et même le don de ressusciter les morts; à celui-ci le don de Prophétie, de prédire l'avenir et d'interpréter les divines Ecritures; à quelques-uns le discernement des esprits si nécessaire dans le gouvernement et dans la direction des ames; à d'autres le don des langues, et celui de les entendre, quoiqu'on ne sût pas les parler. *Hæc autem omnia operatur unus atque idem Spiritus, dividens singulis prout vult :* Or, c'est le même Esprit-Saint qui opere toutes choses, partageant à chacun comme il lui plaît.

L'Esprit-Saint divise ses dons, dit le même Interprete, afin que le besoin mutuel unisse plus étroitement les Fidelles, et les rende plus humbles. Si vous avez reçu de ces dons éclatans, craignez l'abus que vous en pouvez faire et le compte que vous en devez rendre. Si vous n'en avez point reçu, songez qu'ils vous auroient peut-être enflé d'orgueil, et que l'humilité est plus précieuse que tous ces talens, qui ne sont que pour les autres. Ces dons sont des graces purement gratuites, différentes de la grace justifiante qui nous rend saints et justes devant Dieu. On appelle grace purement gratuite, celle qui ne sanctifie point celui qui la reçoit, quoiqu'elle lui soit donnée par gratification de Dieu. Elle lui peut être néanmoins utile pour son salut, mais elle regarde principalement la sanctification du prochain : telles sont les graces des miracles, du don de sagesse, de discernement des esprits,

de la science, du don des langues ; on peut avoir ces dons, et n'être pas Saint, par le mauvais usage qu'on en fait. Il est rare pourtant que le don des langues, celui de prophétie, celui des miracles ne soient pas accompagnés d'une sainteté éminente. L'Eglise les regarde comme des preuves de la sainteté, dans la canonisation des Saints, mais ce n'est qu'après avoir eu des preuves certaines de l'héroïcité de leurs vertus. Ces dons visibles du Saint-Esprit étoient assez ordinaires dans les premiers siecles de l'Eglise ; il falloit des miracles éclatans pour convertir les Juifs et les Païens. Ce n'est pas à dire, dit le Vénérable Bede, que ces dons ayent entiérement cessé dans la suite. Nul siecle de l'Eglise qui n'ait eu des Thaumaturges, sur-tout quand il a plu à Dieu d'envoyer des hommes apostoliques pour convertir les Gentils. Saint François Xavier, dans ces derniers temps, en est une preuve bien éclatante ; et la France a vu dans le siecle passé, et voit encore dans le siecle présent, un Bienheureux Jean-François Régis, célebre par un nombre prodigieux de miracles que Dieu opere encore tous les jours par son intercession.

L'Evangile de la Messe de ce jour, est pris du chapitre 18 de saint Luc, dans lequel le Sauveur rapporte une parabole des plus instructives, qui, par le contraste du Pharisien orgueilleux, et de l'humble Publicain, nous fait un vrai portrait de l'humilité chrétienne, et du vice contraire, et nous apprend quels en sont les effets.

Le Fils de Dieu instruisant le peuple qui s'étoit assemblé autour de lui, il vit quelques-uns des plus apparens, et qui se flattoient de mener une vie plus réguliere, qui l'écoutoient avec plus d'attention ; ce fut à ceux-ci principalement qu'il adressa cette parabole, où l'on voit de quelle efficace et de quel prix est l'humilité. Un jour, leur dit-il, deux hommes monterent ensemble au

Temple pour prier ; l'un étoit Pharisien, et l'autre Publicain. On a déjà dit ailleurs que les Pharisiens étoient une secte célebre, qui s'éleva en Judée, vers le temps des Macchabées, et à qui on donna le nom de Pharisiens, qui signifie, gens séparés de tous les autres par un genre de vie qui imposoit au public, et dont ces Sectaires vains et orgueilleux faisoient parade ; ils affectoient devant le monde une modestie étudiée, une austérité plâtrée, une régularité extérieure qui imposoit, et c'étoit des sépulcres blanchis pleins d'ordure et de pourriture. L'orgueil étoit l'ame et le grand mobile de toutes leurs actions. Le Publicain étoit chez les Romains un Fermier des impôts et des revenus publics. Ce nom étoit fort odieux chez les Juifs ; ils désignoient par-là un grand pécheur, un homme de mauvaise vie, un usurier de profession ; c'étoit une profession de gens fort décriés, et par la corruption de leurs mœurs, et par leurs violences. Voilà ce qu'on entendoit par un Pharisien et un Publicain. Revenons à notre Evangile.

Deux hommes, disoit le Seigneur, monterent ensemble au Temple pour prier ; l'un étoit Pharisien, et l'autre Publicain. Le Pharisien au lieu de prier, et de s'humilier devant Dieu, se mit à vanter à Dieu la justice de ses œuvres ; car se tenant debout : Je vous rends grace, Seigneur, disoit-il en lui-même, de ce que je ne suis pas comme le reste des hommes, et particuliérement comme ce Publicain que voilà. Et lui et les autres sont des voleurs, des scélérats, des adulteres. Pour moi, je suis plein de religion ; je jeûne deux fois la semaine, outre les jours de jeûne prescrits par la loi. On croit que ces deux jours, dont parle le Pharisien, étoient le Lundi et le Jeudi : et c'est pour ne pas paroître se conformer en cela à l'usage des Pharisiens, que les anciens Chrétiens jeûnoient le Mercredi et le Vendredi : ce que pratiquent encore aujourd'hui plusieurs Communautés

Communautés Religieuses, et plusieurs personnes pieuses dans le monde, ajoutant à l'abstinence de la chair du Vendredi et du Samedi, celle du Mercredi. Je donne la dixme de tous mes biens, continuoit-il, non-seulement des gros fruits de la terre, comme il est ordonné par la loi, mais encore, par surérogation, je donne la dixme de la menthe, de l'anet, du cumin et des moindres légumes; enfin je me distingue du reste des hommes, par mon exacte probité. Que trouvez-vous dans cette odieuse ostentation, dit S. Augustin, qui ait seulement une ombre de priere? *Quid rogavérit Deum, quære in verbis ejus! nihil invenies.* Il vient pour prier, et il se loue: *Noluit Deum rogare, sed se laudare.* Et voilà ce que font tous les Hérétiques: vaines ostentations de régularité et de prétendue réforme, orgueilleuses déclamations contre les abus, éternelles lamentations sur le relâchement; censeurs impitoyables du genre humain, prôneurs effrontés de leur prétendue justice et de leur secte: rien ne ressemble plus à un Pharisien qu'un Hérétique; même orgueil, même haine contre Jesus-Christ et ses vrais Disciples, même esprit d'erreur, même impudence, même inhumanité.

Le publicain de l'Evangile est bien d'un autre caractere. Il se tenoit à l'entrée du parvis du Temple, n'osant pas même lever les yeux au Ciel; mais, se frappant la poitrine, le cœur contrit et humilié, il ne cessoit de répéter ces paroles: Seigneur, soyez propice à un pécheur comme moi. Ce signe de la douleur de ses péchés, et cette marque de pénitence en se frappant la poitrine, n'est pas seulement ordinaire dans l'Eglise, elle l'étoit déjà dans la Synagogue. C'est un signe extérieur d'une contrition intérieure et d'un vif repentir. Voilà deux prieres bien différentes; aussi eurent-elles un effet bien différent. Le Publicain, dit le Sauveur, s'en alla justifié

dans sa maison. Dieu qui écoute avec d'autant plus de plaisir la priere des humbles, qu'il a plus en horreur les superbes, eut pitié de l'humble Publicain. Il accepta son repentir, il écouta ses vœux, il exauça sa priere, et lui pardonna sur l'heure même tous ses péchés; au lieu qu'il réprouva l'orgueilleux Pharisien, qui, par cette imprudente vanité, mit le comble, pour ainsi dire, à son iniquité et à sa malice. Aussi, en entrant au Temple, le Publicain étoit peut-être plus grand pécheur que le Pharisien; mais au sortir du Temple, le Publicain se trouva justifié, et le Pharisien en sortit plus coupable. C'est ainsi, conclut le Sauveur du Monde, c'est ainsi que quiconque s'éleve sera humilié, et quiconque s'humilie sera élevé : *Omnis qui se exaltat, humiliabitur; et qui se humiliat, exaltabitur.* Ainsi, le péché qui sert à humilier l'homme, sert à le tirer de l'humiliation par la confusion salutaire qu'il lui inspire. Rien ne doit tant humilier l'homme que son orgueil; et ce n'est qu'en descendant dans son néant, que l'homme trouve le fondement d'une véritable grandeur, et le secret de relever sa bassesse. Pour peu qu'il s'éleve, la tête lui tourne. L'opinion excessive qu'on a de soi-même, de son prétendu mérite, de sa propre excellence, en quoi consiste l'orgueil, est une preuve de petitesse d'esprit et de folie. Dieu aussi prend plaisir de confondre ces ames vaines, et d'élever ceux qui s'étudient à s'abaisser. *Deus superbis resistit, humilibus autem dat gratiam.*

L'Oraison qu'on dit à la Messe de ce jour est celle qui suit.

DEUS, qui omnipotentiam tuam parcendo maximè et miserando ma-

O DIEU, qui signalez particuliérement votre puissance infinie dans les effets admi-

festas : multiplica super nos misericordiam tuam : ut ad tua promissa currentes, cœlestium bonorum facias esse consortes. Per Dominum nostrum, etc.

rables de votre bonté, répandez sur nous de plus en plus les richesses de votre miséricorde, afin qu'ayant soupiré sans cesse sur la terre après les biens célestes que vous nous avez promis, vous nous fassiez la grace d'en jouir dans la gloire, durant toute l'éternité. Par Notre-Seigneur, etc.

L'ÉPÎTRE.

Leçon tirée de la premiere Epître de l'Apôtre saint Paul aux Corinthiens. Chap. 12.

FRATRES : Scitis quoniam cùm Gentes essetis, ad simulacra muta prout ducebamini euntes. Ideo notum vobis facio, quòd nemo in Spiritu Dei loquens, dicit anathema Jesu. Et nemo potest dicere, Dominus Jesus, nisi in Spiritu sancto. Divisiones verò gratiarum sunt, idem autem Spiritus : et divisiones ministrationum sunt, idem autem Dominus : et divisiones operationum sunt, idem verò Deus, qui operatur omnia in omnibus. Unicuique autem datur manifestatio Spiritûs ad utilitatem. Alii quidem per Spiritum datur sermo sapientiæ : alii autem sermo scientiæ secundùm eumdem Spiritum : alteri fides in eodem Spiritu : alii gratia sanitatum in uno Spiritu : alii operatio virtutum, alii prophetia, alii discretio spirituum, alii genera lin-

MES freres : Vous savez que lorsque vous étiez Gentils, vous alliez après les idoles muettes, selon qu'on vous faisoit aller. C'est pourquoi je vous apprends que nulle personne qui parle, inspirée de l'Esprit de Dieu, ne dit anathême à Jesus. Personne non plus ne peut dire : Jesus est le Seigneur, sans être inspiré de l'Esprit-Saint. Or, les graces sont différentes, mais c'est le même Esprit : les ministeres sont différens, mais c'est le même Seigneur : les opérations sont différentes, mais c'est le même Dieu qui opere toutes choses en tous. Or, c'est pour un bien que le don visible de l'Esprit s'accorde à un chacun. Car l'esprit accorde à l'un de parler le langage de la sagesse ; et le même Esprit accorde à l'autre de parler le langage de la science : à un autre le même Esprit lui donne la foi ; et le même Esprit donne à un autre la

guarum, alii interpretatio sermonum. Hæc autem omnia operatur unus atque idem Spiritus, dividens singulis prout vult.

grace des guérisons : à un autre le pouvoir d'opérer des miracles ; à un autre, le talent de Prophete ; à un autre, le discernement des esprits ; à un autre, le don des langues ; à un autre, celui d'interprete. Or, le même Esprit opere toutes ces choses, partageant chacun comme il lui plaît.

Saint Paul ayant appris qu'une des causes des divisions qui troubloient l'Eglise de Corinthe, venoit de ce qu'ils se préféroient les uns aux autres, par rapport aux différens dons du Saint-Esprit qu'ils avaient reçus, et qu'on appelle communément graces gratuites, qui sont données en vue du prochain : le saint Apôtre leur apprend que tous ces dons, quoique différens entr'eux, viennent tous du même principe, qui est le Saint-Esprit ; et par conséquent qu'on doit les estimer tous également.

RÉFLEXIONS.

Les graces sont différentes, mais c'est le même Esprit. Il ne doit donc point se trouver de la jalousie dans les différens ministeres, ni de négligence ou de nonchalance dans l'exercice de ces sacrées fonctions. Dès-là que les dons, les graces, les talens, les emplois différens viennent tous de la même main, et que c'est le même Esprit qui les distribue, tous doivent avoir la même fin, tous méritent notre estime. Aussi est-il vrai de dire qu'il n'y a rien de petit au service de Dieu. Quelle erreur de n'estimer les emplois dans l'Eglise que par rapport à l'éclat et à la prééminence de la place où on les exerce ! Leur dignité vient de leur principe et de leur fin. Les chœurs des Anges dans le Ciel sont différens en dignité, selon l'excellence et la dignité de leur ministere : mais tous sont respectables puisqu'ils sont tous Ministres du Très-Haut. Les dons du

Saint-Esprit sont de pures graces : don de conseil, don de sagesse, don des langues, don de science, don des miracles même; tout est donné pour l'utilité du prochain, et nullement pour la gloire particulière et l'avantage seul du sujet que l'Esprit-Saint a enrichi de ses graces purement gratuites. Quelle doit être sa reconnoissance ! mais quel crime s'il enfouit ces talens, ou si une vaine réputation est le fruit d'un trésor dont on n'étoit que les économes ! *Scientia inflat*, dit l'Apôtre, la science enfle; mais toute enflure est pleine ou de pourriture ou de vent. Rien n'est plus vain que la gloire qu'on cherche, et dont on se repaît, pour des biens qu'on n'a qu'en dépôt : *Quid habes quod non accepisti ! Si autem accepisti, quid gloriaris quasi non acceperis !* Qu'avez-vous que vous n'ayiez point reçu ? Que si vous l'avez reçu, d'où vient que vous vous en glorifiez, comme si vous ne l'aviez point reçu ? Peu de ces hommes si distingués par leur rare savoir, par leur haute sagesse, qui tôt ou tard ne soient autant de sujets de pitié, après l'avoir été d'envie, par les infirmités, et souvent même les imbécillités d'une vieillesse prématurée, s'ils vivent long-temps. Combien a-t-on vu de ces grands hommes devenir enfans avant même que d'être décrépits ! Dieu prenant plaisir de nous convaincre par ces exemples si fréquens, combien on a grand tort de s'enorgueillir d'une science qui s'éteint, qui s'évanouit par le dérangement d'une fibre. Et voilà cependant ce qui rend si fiers ces grands génies qui ne sauroient jamais se connoître aussi petits qu'ils sont. La jalousie des talens est la plus délicate, la plus aveugle, et peut-être la plus difficile à guérir; rien n'enorgueillit tant, et rien cependant ne devroit tant nous humilier que cette maladie presque incurable. Ridicule vanité de l'homme ! il ne s'humilie pas de n'être que cendre et que poussiere, de n'avoir été formé

que d'un peu de boue ; et cette boue, qui doit tout à la main toute-puissante qui l'a mise en œuvre, se glorifie des avantages qu'elle en a reçus, et veut souvent lui en ravir toute la gloire. Ce qui nous fait une réputation, ce qui nous distingue des autres, sont des dons de Dieu ; et l'éclat de ces dons doit nous servir à faire paroître davantage nos ombres. Il est vrai que l'orgueil est toujours la marque d'un petit génie. Ces grandes ames, ces gens d'un mérite plus distingué, sont ordinairement plus humbles ; il n'y a que ces esprits minces et bornés qui soient pleins d'une fausse estime d'eux-mêmes. L'orgueil humilie quiconque a assez de lumiere pour connoître sa présomption et sa vanité.

L'EVANGILE.

La suite du saint Evangile selon saint Luc. Chap. 18.

In illo tempore : Dixit Jesu ad quosdam, qui in se confidebant tanquam Justi, et aspernabantur cæteros, parabolam istam : Duo homines ascenderunt in templum ut orarent : unus Pharisæus, et alter Publicanus. Pharisæus stans, hæc apud se orabat : Deus gratias ago tibi, quia non sum sicut cæteri hominum : raptores, injusti, adulteri : velut etiam hic Publicanus. Jejuno bis in sabbato : decimas do omnium quæ possideo. Et Publicanus à longè stans, nolebat nec oculos ad cœlum levare : sed percutiebat pectus suum, di-

En ce temps-là, Jesus ajouta cette parabole pour certaines gens qui présumoient d'eux-mêmes comme s'ils eussent été des Saints, et qui n'avoient que du mépris pour les autres : Deux hommes monterent au Temple pour prier : l'un étoit Pharisien et l'autre Publicain. Le Pharisien se tenoit debout, faisant cette priere en lui-même : Mon Dieu, je vous rends grace de ce que je ne suis pas comme le reste des hommes, lesquels sont voleurs, injustes, adulteres ; ni tel aussi que ce Publicain. Je jeûne deux fois la semaine : je donne la dixme de tous mes biens. Le Publicain,

cens : Deus propitius esto mihi, peccatori. Dico vobis, descendit hic justificatus in domum suam ab illo : quia omnis qui se exaltat, humiliabitur : et qui se humiliat, exaltabitur.

de son côté, se tenant éloigné, n'osoit pas même lever les yeux au Ciel : mais se frappoit la poitrine, en disant : Mon Dieu, soyez propice à un pécheur comme moi. Celui-ci, je vous en assure, s'en alla justifié dans sa maison ; tout au contraire de l'autre : car quiconque s'éleve, sera humilié, et quiconque s'humilie, sera élevé.

MÉDITATION.

De l'humilité chrétienne.

PREMIER POINT.

CONSIDÉREZ que l'humilité chrétienne est la vertu des ames grandes, des génies sublimes, éclairés des plus vives lumieres de la Foi. Quelle erreur de confondre cette noble vertu avec la pusillanimité des ames timides. L'humilité chrétienne n'est point cette obscure et lâche oisiveté d'un cœur fade et d'un esprit à demi-éteint ; c'est une vive connoissance, c'est une persuasion pratique de sa propre indigence et de son néant, qui lui inspirent des sentimens conformes à ses lumieres, lui font concevoir un vrai mépris de soi-même, en lui inspirant une respectueuse et tendre confiance en Dieu.

Rien n'est plus raisonnable, rien n'est plus noble que ces bas sentimens qu'on a de soi-même, parce qu'ils sont vrais. Il faut avoir de l'esprit pour connoître qu'on a beaucoup de défauts et peu de mérite. Un génie mince et borné n'admire et ne prise que ce qui croît dans son fonds ; comme ces gens grossiers qui ne sortent jamais de leur village. Mais quand la grace perfectionne cet

esprit et ce cœur ; quand à la faveur de ces lumieres surnaturelles on voit ce qu'on est et ce qu'on peut être ; quand on voit ce tas de défauts, ce fonds d'infirmités, ce penchant naturel au mal, cette foiblesse pour le bien, cette indigence, peut-on ne pas se mépriser ? peut-on, sans rougir, souffrir qu'on nous loue ? N'est-ce point imbécillité d'esprit, n'est-ce pas une espece de folie d'être bien aise qu'on nous prenne pour ce que nous ne sommes pas, et d'être fâché qu'on nous reconnoisse pour ce que nous sommes ? Et voilà le caractere de l'orgueil. L'humilité est bien aise qu'on ne se mepreme point sur notre compte ; quoi de plus conforme au bon sens ? On veut être estimé, et l'on prouve par ce vain désir combien on est peu estimable. Quelle plus visible injustice d'exiger du public un tribut qui ne nous est pas dû !

Quid habes quod non accepisti (*a*), dit l'Apôtre ? Qu'avez-vous que vous n'ayez point reçu ? Que si vous l'avez reçu, d'où vient que vous vous en glorifiez comme si vous ne l'aviez point reçu ? Faut-il donner la torture à son esprit, pour trouver en nous de quoi nous humilier ? Erreur dans l'esprit, passions dans le cœur, infirmités dans le corps, foiblesse dans l'imagination : tout est pauvreté, tout est humiliation dans l'homme ; il n'est pas jusqu'à ses plus brillantes qualités qui ne fassent appercevoir des ombres. Il n'est pas nécessaire de descendre dans les tombeaux pour être convaincu que le plus grand Monarque, comme le plus petit de ses sujets, n'est que cendre et poudre : *Quid superbit terra et cinis* (*b*) ! Pourquoi la terre et la cendre s'enorgueillissent-elles ? Certainement rien ne nous doit tant humilier que notre propre orgueil ; et avec tous ces motifs d'humilité, Seigneur, j'ai encore de la peine à être humble, et à être humble ayant

(a) 1. *Cor* 4. (b) *Eccl.* 10.

devant les yeux un Dieu humilié pour guérir mon orgueil.

SECOND POINT.

Considérez qu'outre les motifs que nous avons de nous humilier, les avantages qui sont inséparables de cette importante vertu, doivent bien nous porter à être humbles.

Nulle vertu sans l'humilité : mais quelle vertu coûte à une ame humble ? La grace, dit l'Apôtre saint Jacques, lui est donnée abondamment (*a*). *Finis modestiæ*, dit le Sage (*b*), *timor Domini, divitiæ, et gloria, et vita.* On craint Dieu quand on est humble : on croît en mérite et en gloire, et l'édifice de la perfection Chrétienne monte bien haut, quand c'est une profonde humilité qui en est le fondement. *Humiles spiritu salvabit* (*c*); l'humilité chrétienne est toujours un gage du salut. Sur qui est-ce que je jetterai mes regards favorables, dit Dieu par son Prophete (*d*) ? en faveur de qui ouvrirai-je les trésors de mes miséricordes, si ce n'est en faveur d'un cœur humble et d'un esprit humilié ? *Ad quem respiciam, nisi ad pauperculum, et contritum spiritu !*

On peut dire que c'est l'humilité qui désarme la colere de Dieu, qui gagne le cœur de Dieu, qui engage Dieu, pour ainsi dire, à faire les plus grandes merveilles : *Quia respexit humilitatem ancillæ suæ.* La sainte Vierge n'attribue ni à sa virginité, ni à sa dévotion, ni à tant d'autres vertus qu'elle possédoit dans la perfection, la grace d'être élevée à la sublime dignité de Mere de Dieu, mais à son humilité : *Quia respexit humilitatem.* Soyons humbles, ne sortons jamais de notre néant, et ce Dieu, qui de rien a fait tout le vaste Univers, se servira de nous pour faire des merveilles.

Voyez les Apôtres, regardez les plus grands

(*a*) *Jac.* 4. (*b*) *Prov.* 22. (*c*) *Psal.* 33. (*d*) *Isaïe* 66.

Saints, ils ont tous été les plus humbles. Que de merveilles n'a pas fait saint François de Paule, et parmi les peuples, et chez les Grands! Il a été le prodige de son siecle; et fut-il jamais un homme plus humble? Quand est-ce que de si grands exemples, que de si grands motifs, que tant de raisons toutes plus intéressantes guériront notre orgueil, et nous donneront du goût pour l'humilité?

Eh! Seigneur, puis-je vous voir humilié jusqu'à la mort de la croix, puis-je me voir bouffi d'orgueil et n'être pas humble! Hélas! je ne le puis que trop, et mes sentimens et ma conduite prouvent assez ce que je suis; mais j'espere tout de votre miséricorde. Vous voulez que j'apprenne de vous à être humble de cœur, faites que je le devienne; je vous le demande, et je le souhaite de tout mon cœur.

Aspirations dévotes durant le jour.

Loquar ad Dominum meum cùm sim pulvis et cinis. Gen. 18.

Oserai-je parler à mon Seigneur et à mon Dieu, moi qui ne suis que poudre et que cendre?

Ego sum pauper, et dolens: salus tua Deus suscepit me. Psalm. 68.

Je suis humilié, et je passe mes jours dans la tristesse; c'est pour cela, ô mon Dieu, que vous aurez pitié de moi, et que vous me sauverez.

PRATIQUES DE PIÉTÉ.

1.° L'HUMILITÉ sans l'humiliation, n'est d'ordinaire que la connoissance et l'estime qu'on a du mérite et de l'importance de cette vertu; mais ce n'est pas toujours la vertu même. On n'est pas humble pour connoître les raisons qu'on a de

être. Les vertus morales sont pratiques. La reuve la plus sûre et la moins équivoque de la ertu d'humilité, c'est la joie dans l'humiliation. i cette importante vertu ne consistoit qu'à s'hu-ilier en paroles, les complimens les moins nceres prouveroient que bien des gens sont mbles, qui cependant sont tous paîtris d'orgueil. hose étrange ! On a des défauts épais qui crevent s yeux, et l'on ne peut pas souffrir qu'on s'en perçoive : quel dépit si on les releve ! On a du épris pour ses propres défauts et pour ceux des tres, et chacun veut qu'on épargne les siens. orrigez aujourd'hui un vice si commun! Vous êtes pas assez vertueux pour aimer l'humiliation : yez assez Chrétien pour la recevoir avec dou-ur et avec patience ; ne vous justifiez point dans s petites occasions où l'amour-propre est mal-ité, où votre vanité souffre. Vous serez si aise vous être tu ! ne perdez point par un air sec, r un mot vif, par une indignation qui se ontre trop, le mérite d'une petite humiliation, i est un souverain remede à l'enflure du ur.

2.° Ce n'est pas toujours le naturel, ou la uvaise humeur, qui rendent les maîtres si dé-ats et peu patiens ; l'orgueil secret est plus vent la source de ces fougueuses saillies. umilité du cœur est inséparable de la péni-ce et de la douceur. On ne peut pas souffrir mot peu respectueux ; on est fâché du peu actitude d'un domestique ; la lenteur de ceux nous sont soumis nous choque ; leur peu de érence à nos ordres nous met de mauvaise eur. Appelez ces impatiences et ces aigreurs nom qu'il vous plaira ; colorez-les de quel exte vous voudrez, vous seriez plus patient ous étiez moins orgueilleux. Commencez à co nent à mettre en pratique les regles suivantes : Excusez avec charité les défauts d'autrui, et

ne souffrez jamais que ceux qui dépendent de vous s'entretiennent de ces défauts. 2.° Quand on a manqué à quelque chose qui vous regarde personnellement, à certains devoirs, à je ne sais quelles bienséances ; quand on a oublié de vous rendre certains petits services, ne perdez pas le mérite de ces petites humiliations ; le manque de mémoire ou d'adresse dans un domestique, l'impolitesse de cent sortes de gens, le mauvais cœur de tant de faux amis, vous fourniront chaque jour bien des sujets de faire de petits sacrifices : l'amour-propre en sera alarmé, l'orgueil en souffrira ; mais quel trésor de mérites, si vous savez profiter de ces fréquentes, mais précieuses humiliations ! 3.° Dites-vous souvent à vous-même avec saint Bernard : J'adore un Dieu humilié pour l'amour de moi jusqu'à la mort de la croix, et je ne suis pas humble !

L'ONZIÈME DIMANCHE D'APRÈS LA PENTECÔTE.

On appelle communément ce Dimanche dans l'Eglise Romaine, le Dimanche du *Sourd et Muet* guéri par Jesus-Christ, parce que l'Evangile de ce jour rapporte l'Histoire de ce miracle. Comme toutes les merveilles de la Vie du Sauveur étoient des preuves visibles de sa Toute-Puissance et de sa Divinité, et en même-temps des preuves évidentes de la sainteté de la Religion qu'il venoit établir dans le monde, l'Eglise a choisi pour l'Epître de la Messe de ce jour, cet endroit de la Lettre que saint Paul a écrite aux Corinthiens, où après leur avoir rendu compte de la maniere dont il leur avoit annoncé l'Evangile, il leur dé-

lare qu'il ne leur a enseigné, et comme donné n dépôt, que ce qu'il avoit reçu lui-même de esus-Christ; et par le précis qu'il leur fait des rincipaux Mysteres de notre Religion, il leur onne une idée juste de l'excellence du Rédempeur, de sa divinité, et de la bonté infinie qu'il a our les hommes. L'Evangile n'en est pas une moindre preuve, le miracle surprenant qu'il rapporte ne pouvant être que l'effet de cette Toute-puissance qui ne peut convenir qu'à Dieu seul. L'Introït de la Messe exprime parfaitement les sentimens d'un cœur animé d'une vive foi en ce divin Sauveur, et plein d'une sainte confiance en sa bonté et en sa Toute-puissance.

Deus in loco sancto suo : Deus qui in habitare facit unanimes in domo. Je vois le Seigneur dans la nouvelle Sion : il y a assemblé les hommes, et les y unit par les mêmes sentimens et les mêmes lois. *Ipse dabit virtutem, et fortitudinem plebi suæ :* le Dieu d'Israël inspire du courage et de la force à son peuple, et le rend redoutable à ses ennemis. *Exurgat Deus, et dissipentur inimici ejus, et fugiant qui oderunt eum à facie ejus :* Que ce Dieu paroisse seulement, qu'il s'éleve, et que ses ennemis soient dissipés; qu'il se montre ce Dieu Tout-puissant, et que ceux qui secouent le joug de ses lois prennent la fuite devant lui. Tout ce Pseaume, l'un des plus magnifiques et des plus admirables que David ait composés, d'un style sublime et élevé, et qui est une allégorie continuelle; tout ce Pseaume doit s'entendre de l'avénement de Jesus-Christ, de ses miracles, de ses victoires, des Mysteres accomplis en sa personne; de l'établissement de l'Eglise par les Apôtres. Le Prophete y fait le recit de divers prodiges de l'Ancien Testament, qui furent la figure de ce qui devoit arriver dans le Nouveau, et en particulier de toutes les merveilles que le Sauveur devoit faire. Le miracle

dont l'Evangile de ce jour rapporte l'histoire, a déterminé l'Eglise à faire le choix de ce Pseaume qui est proprement un des plus beaux Cantiques que nous ayions en l'honneur des merveilles et des Mysteres de Jesus-Christ. Tous les Saints Peres Grecs et Latins, qui l'expliquent selon l'allégorie et le sens mystique, l'appliquent à la venue, à la Résurrection et à l'Ascension du Sauveur, à tous les miracles qu'il a opérés, à la prédication des Apôtres, à la conversion miraculeuse des Gentils, et à la destruction victorieuse du Paganisme. Si le Prophete y parle de la sortie d'Egypte et de la publication de la Loi, ce n'est que par allégorie à la délivrance de la captivité du péché, qui a été le fruit principal de la venue du Sauveur et de la publication de l'Evangile, dont ces faits étoient la figure. C'est ce qui fait commencer ce Cantique par ces termes enthousiasmés, et par ces expressions emphatiques : *Exurgat Deus, et dissipentur inimici ejus: et fugiant qui oderunt eum, à facie ejus.* Que Dieu se leve, et que ses ennemis soient dissipés : que tous ses adversaires prennent la fuite devant lui. Que les impies disparoissent devant le Seigneur comme la fumée s'évanouit dans les airs, ou comme la cire que le feu dissout en un moment; mais que les justes au contraire fassent des fêtes et des réjouissances, en voyant leur Dieu et leur libérateur : *Et justi epulentur et exultent in conspectu Dei, et delectentur in lætitia.* Peuples fideles, célébrez sa gloire, chantez des Pseaumes en son honneur : *Cantate Deo, Psalmum dicite nomini ejus.* Tout ce Pseaume est un Cantique de joie, c'est un chant d'alégresse continuel pour célébrer les merveilles du Sauveur, et la pompe de son triomphe.

L'Epître de la Messe de ce jour peut être regardée comme un précis des plus éclatantes preuves de notre Religion, et des vérités fonda-

mentales du Christianisme. Comme la vérité de la Résurrection de Jesus-Christ est le fondement solide et la base de notre croyance, il ne faut pas être surpris si les Apôtres s'appliquoient si fort à démontrer cette importante vérité que tout l'Enfer avoit tant d'intérêt d'affoiblir, mais dont tout l'Enfer n'avoit pu obscurcir l'évidence : aussi nul dogme mieux établi, nulle vérité plus souvent et plus utilement rebattue. Il y avoit parmi les Chrétiens de Corinthe certains esprits gâtés qui n'avoient pas des sentimens assez orthodoxes touchant la Résurrection. Comme cet article étoit, pour ainsi dire, le fondement de tout le Christianisme, saint Paul s'applique à en établir la vérité dans ce Chapitre quinzieme de sa Lettre, par toutes sortes de raisons ; et en même-temps il prouve la résurrection future des morts, par la Résurrection de Jesus-Christ, qu'il confirme par plusieurs témoignages.

Notum vobis facio Evangelium quod prædicavi vobis, quod et accepistis, in quo et statis : Je vais vous remettre devant les yeux un des points capitaux et des plus importans de l'Evangile que je vous ai prêché, que vous avez reçu par une grace spéciale de Jesus-Christ, et dans lequel vous vous maintenez avec tant de fidélité, malgré les artifices séduisans des faux Docteurs qui vous éblouissent par leur sophisme. *Per quod et salvamini.* Vous savez que ce ne peut être qu'en croyant ces vérités que je vous ai annoncées que vous serez sauvés ; nul salut à espérer hors de cette croyance. *Quâ ratione prædicaverim vobis, si tenetis :* Car à moins que vous n'ayez cru en vain, vous devez vous souvenir de quelle maniere je vous ai prêché : *Non in persuasibilibus humanæ sapientiæ verbis*, comme il dit ailleurs, *sed in ostensione Spiritûs et virtutis :* Mes prédications n'avoient rien des discours insinuans de la sagesse humaine ; mais l'Esprit-Saint et sa vertu y étoient

visibles : et cela, afin que la sagesse humaine ne soit pas le fondement de votre Foi, mais que ce soit la vertu divine : *Ut fides vestra non sit in sapientia hominum, sed in virtute Dei.* C'est à quoi saint Paul fait allusion quand il dit ici aux Fidelles de Corinthe, de se souvenir de quelle maniere il leur a prêché des merveilles qui ont accompagné sa prédication ; et que s'ils ont cru les grandes vérités qu'il leur a annoncées, ce n'a pas été légérement comme des gens qui se livrent à la nouveauté sans examen, et qui sont aussi légers à abandonner leur foi qu'ils ont été faciles à l'embrasser. Quelque incompréhensibles que soient nos Mysteres, quelque sublimes que soient les vérités de notre Religion, quelque austere que soit sa morale ; pour vous persuader tout cela je ne me suis point servi de termes choisis, de manieres de parler séduisantes et étudiées ; je n'ai point employé les artifices d'une éloquence éblouissante : je vous ai appris tout simplement ce qui m'a été enseigné à moi-même par le Seigneur même, qui étant la Vérité par essence, ne peut ni être trompé, ni vous tromper. Je vous ai dit d'abord que Jesus-Christ notre Sauveur est mort pour nos péchés, conformément aux Ecritures ; c'est-à-dire, comme il l'avoit prédit par les Prophetes, et singuliérement par Daniel qui marque si précisément le temps de sa mort : *Et post hebdomadas sexaginta duas occidetur Christus* (*a*) ; et après soixante et deux semaines d'années le Christ sera mis à mort : et c'est ce qui est arrivé précisément au temps marqué selon les calculs de la plus exacte chronologie par Isaïe, qui prédit, et la fin de sa mort, c'est-à-dire, pour les péchés des hommes, *Propter iniquitates nostras* (*b*), et les circonstances de sa mort : *Sicut ovis ad occisionem ducetur :* Il sera mené à la mort comme une brebis, sans se plaindre ; il sera

(a) *Cap.* 9. (b) *Cap.* 53.

couvert de plaies sans dire mot : *Ipse vulneratus est, et non aperuit os suum.*

Je vous ai appris, continue le saint Apôtre, que ce divin Sauveur étant mort, il a été enseveli, qu'il est ressuscité le troisieme jour, conformément aux Ecritures. Saint Paul insiste sur cette conformité aux Ecritures, comme un témoignage des plus persuasifs et des plus concluans. Rien ne persuade mieux l'esprit, touchant ces incompréhensibles vérités, que de voir qu'elles ont été prédites ; parce qu'il n'y a que Dieu seul qui puisse connoître et prédire l'avenir : la prédiction est un motif bien puissant pour croire une vérité, quoiqu'on ne puisse pas la comprendre. La Résurrection de Jesus-Christ étoit une vérité trop essentielle dans notre Religion pour n'avoir pas été prédite et figurée en plusieurs endroits de l'Ecriture : David, Isaïe, Osée, et en particulier le Prophete Jonas, nous l'ont annoncée en plus d'un endroit. Saint Paul ne se contente pas de cette preuve tirée de la prédiction, il en apporte encore le témoignage de ceux qui en ont été les témoins, et ce témoignage est sans réplique. Je vous ai dit, ajoute-t-il, que le Sauveur ressuscité a apparu à Cephas, et après aux onze. *Quia visus est à Cepha, et post hoc undecim.* Le saint Apôtre ne rapporte pas ici en particulier toutes les apparitions de Jesus-Christ, mais seulement celles qu'il juge les plus propres à faire impression sur l'esprit des Fidelles de Corinthe. Saint Luc, après avoir rapporté l'apparition du Sauveur aux deux Disciples qui alloient au village d'Emmaüs, et leur retour à Jérusalem, dit que ces deux Disciples ayant trouvé les onze Apôtres et ceux qui étoient des leurs, tous ensemble, et leur ayant raconté ce qui venoit de leur arriver, apprirent d'eux que le Seigneur étoit véritablement ressuscité, et qu'il avoit apparu à Simon : *Surrexit Dominus*

verè, et apparuit Simoni (a). Je vous ai dit encore, continue le saint Apôtre, qu'il a apparu depuis à plus de cinq cents Freres en même temps, dont plusieurs sont encore au monde, et quelques-uns sont morts. Saint Paul parle ici de l'apparition que fit le Sauveur à tous ses Disciples, qui se trouverent sur la montagne des Oliviers lorsque le Sauveur monta au Ciel. Quelle foule de témoins et de preuves pour établir le seul miracle de la Résurrection de Jesus-Christ! Après tout, dit ici un savant Interprete, il n'en falloit pas moins pour convaincre le monde d'une vérité qui, par une conséquence nécessaire, l'obligeoit à croire tous les Mysteres, et à pratiquer toutes les maximes du Christianisme. Saint Paul ajoute que plusieurs de ceux qui s'étoient trouvés à cette apparition vivoient encore; afin qu'on pût, si l'on vouloit, s'assurer par soi-même de la vérité d'un fait si important.

Deinde visus est Jacobo, deinde Apostolis omnibus : après cela, continue saint Paul, il a apparu à Jacques, puis à tous les Apôtres. L'Evangile ne parle point de cette apparition; mais les Peres nous apprennent, suivant l'ancienne tradition, que saint Jacques, dit le Mineur, fils de Cléophas et de Marie, cousin du Sauveur, et pour cela, surnommé le frere du Seigneur, selon l'usage des Juifs; ils nous apprennent, dis-je, que cet Apôtre, qui fut le premier Evêque de Jérusalem, et qu'on nomme aussi le Juste, avoit résolu, après la mort de son Divin Maître, de ne prendre aucune nourriture qu'il ne l'eût vu ressuscité; et que le Sauveur, par une bonté singuliere pour ce fervent Apôtre, lui apparut d'abord après sa résurrection, et l'ayant comblé de joie par sa présence, lui donna lui-même le pain qu'il avoit béni, lui disant de prendre de

(a) *Luc.* 24.

la nourriture, puisqu'il voyoit son Sauveur ressuscité.

Enfin, en dernier lieu, il m'a aussi apparu, ajoute le saint Apôtre, à moi qui ne suis qu'un avorton : *Novissimè autem omnium tanquam abortivo, visus est et mihi.* L'humilité fut toujours le caractere commun de tous les Saints. Les plus grands Saints ont toujours été les plus humbles. Plus le Seigneur les a distingués par de hautes faveurs, plus ont-ils eu de bas sentimens d'eux-mêmes. Les graces les plus éclatantes découvrent toujours la profondeur de notre néant : saint Paul s'appelle lui-même un avorton, pour marquer par-là qu'il n'est né au Christianisme, et n'a été appelé à l'Apostolat qu'après tous les autres ; étant encore tout informe, comme sont d'ordinaire les enfans qui viennent au monde avec peine, ou avant le terme, c'est-à-dire, avant d'avoir pu recevoir la nourriture et la forme convenable. Les autres Apôtres avoient été nourris long-temps des instructions divines par le Sauveur ; saint Paul avoit été appelé à l'Apostolat, étant encore brut, pour ainsi dire, défiguré par son attachement outré au Judaïsme. A la vérité, le Seigneur y avoit suppléé par sa grace et par ses révélations, qui en moins de rien en firent le Docteur des nations et une des plus brillantes lumieres de l'Eglise ; mais saint Paul, comme tous les grands Saints, n'envisage en lui-même que ce qu'il avoit de son fonds, et ce qu'il avoit de plus défectueux ; reconnoissant humblement que tout ce qu'il avoit de science, d'intelligence, et tout ce qu'il pouvoit avoir de bon, étoit un pur don de Dieu. Plein de bas sentimens de lui-même, au milieu de toutes les merveilles qu'il opéroit, ce grand Saint ne perd jamais de vue ce qu'il a été, reconnoissant sans cesse qu'il doit tout à la grace. Car, dit-il, je suis le moindre des Apôtres, qui ne mérite

pas même ce nom, ayant persécuté l'Eglise de Dieu. Tel a toujours été le caractere des plus grands Saints ; ils n'envisagent en eux que le mal qu'ils ont fait, ou qu'ils ont pu faire ; c'est toujours du fond de leur néant qu'ils regardent les plus grandes merveilles que Dieu opere par leur ministere. L'humilité fut toujours la vertu favorite de tous les Saints. Lorsque le persécuteur de Jesus-Christ, devenu son Apôtre, annonce aux hommes sa résurrection, qui pourroit lui opposer l'incrédulité pour énerver son témoignage? Sa conduite, ses travaux, la persécution même qu'il avoit suscitée lui-même à l'Eglise, sont autant de preuves de la sincérité et de la vérité de sa prédication, dit un savant Interprete. On ne peut pas l'accuser d'avoir cru légérement ce qu'il prêche ; et il paroît bien qu'il a fallu un miracle bien marqué pour faire un Apôtre, de celui qui étoit le plus violent et le plus opiniâtre des persécuteurs de Jesus-Christ. Reconnoissez donc, peuples incrédules, la force victorieuse de la grace du Rédempteur ; car ce que je suis, je le suis par la grace de Dieu, qui prend plaisir de choisir souvent ce qu'il y a de plus foible devant le monde, pour confondre ce qu'il y a de plus fort, afin que nul homme n'ait de quoi se glorifier devant lui. Etant donc aussi indigne de l'Apostolat que je viens de le dire, c'est par une faveur toute gratuite, et une bonté toute particuliere de Dieu que je suis Apôtre. Ce n'est pas certainement à mes mérites que le Seigneur a eu égard dans ma vocation, c'est à sa pure miséricorde : le peu que je suis, et tout le bien que je fais, je le dois à la grace, sans laquelle je ne suis rien, je ne puis même rien. C'est par la grace de Dieu que je suis tout ce que je suis ; et je ne puis me glorifier de moi-même que de mes humiliations et de mon néant : *Gratiâ autem Dei sum id quod sum.* Que sommes-nous en effet

dans l'ordre surnaturel sans la grace ! foiblesse, ignorance, péché : encore l'orgueil se glissera-t-il parmi tant de miseres, pour y mettre le comble : rien en effet ne prouve tant notre imbécillité et notre néant, que notre orgueil. Mais que ne sommes-nous pas, et que ne pouvons-nous pas avec la grace ! quelle lumiere, quelle sagesse, quel courage, et quelle force ! Je puis tout, dit ailleurs le même Apôtre, en celui qui me donne de la force : *Omnia possum in eo qui me confortat :* et la grace qu'il m'a faite n'a point été sans effet. Que n'a-t-elle pas fait en moi ! quel changement miraculeux ! D'un persécuteur outré de Jesus-Christ et de ses serviteurs, elle en a fait un Apôtre : l'amour tendre pour ce Divin Sauveur a succédé à la fureur avec laquelle je le haïssois ; la foi la plus courageuse, à la plus opiniâtre incrédulité ; et le zele le plus ardent pour étendre la foi de Jesus-Christ, à la plus violente passion qui fût jamais, et que j'avois de l'éteindre. Dieu a voulu faire voir, en la personne de saint Paul, ce que peut la grace de Dieu sur un cœur qui n'y met point d'obstacle, et qui dit, comme cet Apôtre : *Domine, quid me vis facere !* Seigneur, que vous plaît-il que je fasse ! Rendons-nous avec docilité aux douces impressions de la grace ; et nous aurons la consolation de pouvoir bientôt dire comme lui : *Et gratia ejus in me vacua non fuit :* La grace que Dieu m'a faite, n'a point été sans effet ; mais pour cela, il faut dire sincérement, comme lui : *Seigneur, que vous plaît-il que je fasse !*

L'Evangile de la Messe de ce jour rapporte la guérison miraculeuse d'un homme sourd et muet ; tout est mystérieux dans cette histoire.

Le Sauveur quittant pour peu de temps la Judée, dont il n'étoit pas fort content, vint sur les confins du pays de Tyr et de Sidon sans bruit, et il sembloit même qu'il vouloit cacher à ces

étrangers son arrivée; mais une si grande lumiere ne pouvoit se cacher long-temps. Les peuples de ces quartiers-là étoient Cananéens, descendus de Canaan, et par conséquent Gentils, et confinoient la Judée: il y en avoit parmi eux qu'on appeloit Syrophéniciens à cause qu'ils occupoient cette contrée de la Phénicie, qui faisoit alors une partie de la vraie Syrie. Ce fut là où une femme de Syrophénicie, communément appelée Cananéenne, mérita, par sa persévérance, que le Sauveur fît l'éloge de sa foi, et qu'il délivrât d'un démon sa fille, qui en étoit possédée. Le fils de Dieu ne s'y arrêta pas long-temps, il vouloit seulement faire entendre qu'il étoit venu principalement pour convertir les Juifs, comme il leur avoit été promis, mais qu'il n'étoit pas moins venu aussi pour les Gentils, quoiqu'ils ne dussent être appelées à la foi, qu'après que les Juifs se seroient rendus indignes de l'Evangile.

Jesus s'en retournant donc du pays de Tyr, alla par Sidon; c'est-à-dire, qu'il passa seulement par le territoire des Sidoniens; et prenant sa route vers la mer de Galilée, il traversa une partie du pays de Décapolis. On appeloit ainsi une contrée de la Galilée en Judée. Elle s'étendoit depuis le Mont-Liban, jusqu'auprès de la mer de Galilée, et tiroit son nom des dix principales villes qu'elle renfermoit, qui étoient: Dan ou Césarée de Philippes, Cades, Nephtali, Asor, Sepher, Capharnaüm, Corosaïm, Bethsaïde, Jotapate, Tibériade, et Bethsan ou Scitopolis. Le peuple apprenant que Jesus étoit arrivé dans le pays, vint le trouver. On lui amena un homme qui étoit sourd et muet. Ce pauvre homme jetoit d'assez grands cris, avec quelques mots confus et peu articulés, comme font ordinairement les muets par des élans de voix, sans pouvoir se faire entendre. On conjura le Sauveur de le toucher de sa main, et de

le guérir. Il fit ce qu'on souhaitoit, mais avec de certaines cérémonies, dont il n'avoit pas coutume de se servir lorsqu'il faisoit d'autres miracles. Le Sauveur vouloit nous montrer par-là que ses moindres actions étoient des Mysteres qu'on doit révérer, des instructions muettes dont on doit profiter, et des exemples qu'on doit suivre. Il vouloit en même-temps par ces cérémonies nous faire comprendre qu'il n'est point de démon plus dangereux que celui qui nous ferme la bouche, et qui nous empêche de découvrir les plaies de l'ame. Nul pécheur plus difficile à convertir que celui qui est sourd à la voix de Dieu. Ces deux maladies de l'ame sont presque incurables ; il faut un grand miracle pour guérir cette surdité spirituelle ; nulle marque plus visible de réprobation, que lorsqu'un pécheur refuse d'entendre la voix de Dieu qui l'appelle, et qui lui offre sa miséricorde ; nul pécheur en plus grand danger que celui qui ne veut point découvrir les plaies de son ame au charitable médecin qui peut les guérir.

La premiere chose que fit le Sauveur, fut de tirer cet homme de la foule. Ces sortes de pécheurs ne se convertissent guere, tant qu'ils restent au milieu du tumulte du monde : il faut de la retraite : elle seule peut mettre le pécheur en état d'entendre la voix du Seigneur. C'est dans la solitude que Dieu parle au cœur du pécheur. Le Fils de Dieu ayant pris en particulier cet homme sourd et muet, lui met ses doigts dans les oreilles, lui touche la langue avec sa salive ; puis levant les yeux au ciel, il soupire pour lui, et pour tous les pécheurs, dont ce malade étoit la figure ; et ayant prononcé ce mot Syriaque, qui étoit la langue du pays : *Ephphetha*, qui signifie, ouvrez-vous, le malade se trouve guéri ; ses oreilles s'ouvrent, sa langue se délie ; le sourd entend la voix de son

médecin ; le muet parle avec une facilité qui étonne et réjouit tous ceux qui étoient présens. Que de mysteres tous plus instructifs dans ce seul miracle ! remarquez que le Sauveur se contente de dire aux oreilles : *Ephphetha*, ouvrez-vous ; et il ne dit point à la langue, déliez-vous, parce qu'il suffit que le pécheur entende la voix de Dieu ; il parle sur l'heure, la langue n'est plus liée, dès que le cœur est touché. Un pécheur est bien difficile à convertir, quand il ne veut plus entendre parler de son état, ni s'en expliquer lui-même à ceux qui pourroient l'en tirer. Le Sauveur gémit, le Sauveur leve les yeux au Ciel ; c'est ce qu'il faisoit ordinairement, avant que de faire les plus grands miracles. Tout cela montre la difficulté de cette cure. Le Fils de Dieu n'avoit pas besoin de faire toutes ces cérémonies pour rendre la parole et l'ouïe à ce muet et sourd, il n'avoit qu'à vouloir qu'il parlât, et qu'il ouït ; mais le Sauveur vouloit nous instruire, et nous apprendre en même-temps qu'il faut lever les yeux au Ciel, qu'il faut gémir, c'est-à-dire, qu'il faut prier, et faire pénitence pour ces sortes de pécheurs. Le Sauveur vouloit encore apprendre à ses Disciples, par ces cérémonies, celles qu'ils devoient observer dans l'administration du Sacrement de Baptême ; et c'est aussi ce que les Apôtres comprirent parfaitement, après la descente du Saint-Esprit, et c'est ce qu'ils apprirent depuis à l'Eglise. On a pu voir, dans l'explication qu'on a donnée dans l'histoire du sixieme Dimanche d'après la Pentecôte, ce que ces mystérieuses cérémonies signifient. Tout ce que le Sauveur a fait et dit durant sa vie visible sur la terre, a été pour notre instruction.

Ce n'en est pas une moins salutaire que l'ordre que le Sauveur fit à tout ce peuple, de ne point parler de la merveille dont ils avoient été témoins.

L'humilité

L'humilité a toujours été le trait le plus éclatant et le mieux marqué de Jesus-Christ, et de tous ses vrais Disciples. Il savoit bien qu'on le publieroit ; mais il vouloit nous apprendre qne ce n'est pas la gloire qu'on doit rechercher devant les hommes, dans l'exercice des bonnes œuvres, sur-tout dans les actions d'éclat qui accompagnent quelquefois les fonctions du divin ministere. N'ayons en vue que la gloire de Dieu ; c'est tout ce que nous devons nous proposer dans les services que nous rendons au prochain.

Saint Chrysostôme, saint Jérôme, et les autres Saints Peres croient que Notre-Seigneur ne prétendoit pas leur imposer une obligation étroite de ne point parler des miracles qu'il leur défendoit de publier ; c'étoit moins un précepte rigoureux qu'une leçon d'humilité et de modestie qu'il leur faisoit ; aussi ne prirent-ils la défense qu'il leur en avoit faite, que pour un simple désir si ordinaire aux ames humbles, d'éviter l'éclat et la louange. Tous ceux qui étoient présens ne pouvoient s'imaginer que ce fût un commandement absolu, qui les obligeât à se taire ; d'ailleurs, leur admiration étoit trop grande et trop générale pour pouvoir se retenir et s'empêcher d'éclater ; quelque soin que le Sauveur prît de fuir l'honneur, il ne put leur fermer la bouche : *Quantò autem eis præcipiebat, tantò magis plus prædicabant :* Plus il le leur défendoit, plus ils en parloient hautement, et plus ils étoient dans l'admiration. Honneur, gloire, louange, s'écrioient-ils par un saint transport d'admiration, bénédiction, salut à cet homme extraordinaire, qui fait tout dans la perfection : *Bene omnia fecit :* Il a fait entendre les sourds, il a fait parler les muets, il a rendu la vue aux aveugles. Ce sont nos actions qui doivent faire notre éloge. Tout autre titre de louange est vain.

L'Oraison qu'on dit à la Messe de ce jour est celle qui suit.

OMNIPOTENS sempiterne Deus, qui abundantiâ pietatis tuæ, et merita supplicum excedis, et vota effunde super nos misericordiam tuam; ut dimittas quæ conscientia metuit, et adjicias quod oratio non præsumit. Per Dominum nostrum, etc.

DIEU Tout-puissant et éternel, qui surpassez par un excès de bonté, et les mérites et les souhaits de ceux qui vous prient, faites-nous ressentir les effets de votre infinie miséricorde; daignez nous pardonner ce que notre conscience nous fait craindre; et accordez-nous ce que par nos prieres nous n'oserions nous promettre d'obtenir, Par Notre-Seigneur, etc.

L'ÉPÎTRE.

Leçon tirée de la premiere Epître de l'Apôtre saint Paul au Corinthiens. Chap. 15.

FRATRES: Notum vobis facio Evangelium quod prædicavi vobis, quod et accepistis, in quo et statis, per quod et salvamini: quâ ratione prædicaverim vobis, si tenetis, nisi frustrà credidistis. Tradidi enim vobis in primis, quod et accepi: quoniam Christus mortuus est pro peccatis nostris, secundùm Scripturas: et quia sepultus est, et quia resurrexit tertiâ die secundùm Scripturas: et quia visus est Cephæ, et post hoc undecim: deinde visus est plus quàm quingentis fratribus simul: ex quibus multi manent usque adhuc: quidam autem dormierunt: deinde visus est Jacobo, deinde Apostolis omnibus: novissimè autem

MES freres: Je vais vous remettre devant les yeux l'Evangile que je vous ai prêché, que vous avez reçu, dans lequel vous vous maintenez, et par lequel vous êtes sauvés: si vous vous souvenez de quelle maniere je vous ai prêché, à moins que vous n'ayez cru en vain. Car je vous ai appris, avant toutes choses, ce qui m'a été enseigné à moi-même: que Jesus-Christ est mort pour nos péchés, conformément aux Ecritures, et qu'il a été enseveli: qu'il est ressuscité le troisieme jour, conformément aux Ecritures; qu'il a apparu ensuite à Cephas, et après aux onze; qu'il a apparu depuis à plus de cinq cents freres en même-temps, dont plusieurs sont encore au monde, et quelques-uns sont

omnium tanquam abortivo, visus est et mihi. Ego enim sum minimus Apostolorum, qui non sum dignus vocari Apostolus, quoniam persecutus sum Ecclesiam Dei. Gratiâ autem Dei sum id quod sum, et gratia ejus in me vacua non fuit.

morts ; qu'après cela il a apparu à Jacques, puis à tous les Apôtres, qu'enfin en dernier lieu, il m'a aussi apparu à moi qui ne suis qu'un avorton. Car je suis le moindre des Apôtres, qui ne mérite point le nom d'Apôtre, ayant persécuté l'Eglise de Dieu. Mais, ce que je suis, je le suis par la grace de Dieu, et la grace qu'il m'a faite n'a pas été sans effet.

Un des points capitaux de l'Evangile a toujours été la vérité de la Résurrection. Parmi les Chrétiens de Corinthe, il y en avoit qui n'avoient pas des sentimens assez orthodoxes touchant la Résurrection. Cet article etant comme le fondement de tout le Christianisme, saint Paul s'applique à en établir la vérité dans ce chapitre, par des preuves auxquelles il n'y avoit rien à repliquer.

RÉFLEXIONS.

Je vais vous remettre devant les yeux l'Evangile que vous avez reçu, dans lequel vous vous maintenez, et par lequel vous êtes sauvés. Cet Evangile mis devant les yeux sera-t-il un objet fort consolant à tous les Chrétiens ? les rassurera-t-il des frayeurs de la mort ? et prêts à aller rendre compte à Dieu, trouveront-ils tous dans ce livre de salut, de quoi justifier leur conduite ? Hélas ! remettre devant les yeux d'un mondain qui se meurt, d'un religieux tiede, imparfait, qui a reçu les derniers Sacremens ; remettre devant les yeux d'un libertin qui expire, cet Evangile, la souveraine regle des mœurs, selon lequel nous devons être jugés ; dans lequel se trouve tout ce qu'il faut pour instruire notre procès, des préceptes, des maximes ; duquel dépend en quelque maniere notre éternelle destinée ; n'est-ce point lui annoncer son triste sort, lui mettre

devant les yeux l'arrêt de sa condamnation, le jeter dans le désespoir, et avancer son supplice ? On détourne les yeux de dessus cet Evangile durant la vie, parce qu'on ne veut ni obéir à ses commandemens, ni suivre ses conseils, ni régler ses mœurs sur ses maximes : on ne regarde guere plus l'Evangile dans le monde, que comme des anciens droits de Religion, des titres surannés, auxquels la coutume a dérogé, qui n'ont plus force de loi que chez un petit nombre d'Elus, qui ne sont guere plus en vigueur que dans le Cloître. L'esprit du monde y a substitué en leur place des maximes toutes contraires, des lois toutes opposées, et des coutumes pernicieuses, qui tiennent lieu de lois. On diroit que l'irréligion aujourd'hui dans le monde a prescrit tellement la licence, que la corruption des mœurs a prévalu sur la sainteté de l'Evangile. On ne rougit presque plus du vice, au milieu même du Christianisme ; l'indévotion, la mauvaise foi, la vengeance, l'impureté, l'ambition, passent, pour ainsi dire, aujourd'hui pour des mœurs du siecle. Le vice a inondé ; et l'on s'étonne si des eaux corrompues infectent l'air, et causent tant de maladies contagieuses ! on cherche moins à guérir, qu'à amuser et à étourdir. De là ces jeux, ces spectacles profanes, ces bals, ces comédies, ces divertissemens tout païens, qui semblent avoir pris la place des exercices de Religion. Le temps que la cupidité n'absorbe pas, est destiné aux plaisirs. Quelles preuves de religion donnent aujourd'hui tant de jeunes libertins, tant de Chrétiens oisifs, tant de jeunes femmes mondaines ? La modestie, la pudeur, la dévotion avoient toujours fait le caractere et l'ornement d'un sexe pieux ; le luxe, la licence, l'indévotion semblent être aujourd'hui à la mode. Rapprochons ces maximes si humbles, si pures, si parfaites de l'Evangile : abnégation de soi-

même, humilité de cœur et d'esprit, mortification rigide des sens, victoire continuelle des passions, piété persévérante sans fard, vie innocente sans ombre, amour des croix, exercices chéris de pénitence, horreur des moindres fautes, ardente charité, foi généreuse et inaltérable : rapprochons ce tableau de celui que nos mœurs et notre conduite tracent chaque jour aux yeux de Dieu, et même des hommes ; quelle opposition, bon Dieu ! quelle disproportion, quel contraste ! Voilà l'Evangile de Jesus-Christ, que nous avons reçu, dont nous faisons profession, par lequel nous sommes sauvés ; voyons notre portrait fait des seules couleurs de nos propres vices. Sainteté de l'Evangile, corruption de nos mœurs, regles de perfection, irrégularité, impiété même de conduite ; quelle opposition plus monstrueuse, et plus criante ; et l'on vit avec cela dans une profonde sécurité ! Rappelons souvent le souvenir de l'Evangile que nous avons reçu, pour comparer les devoirs qu'il nous impose, avec notre conduite ; et les biens qu'il nous fait espérer, avec les peines auxquelles il nous condamne. Nous ne sommes pas assez impies ou assez aveugles pour ne pas croire : serons-nous assez insensés pour croire en vain ; c'est-à-dire, pour ne pas régler nos mœurs sur notre croyance ?

L'ÉVANGILE.

La suite du saint Evangile selon saint Marc.
Chap. 7.

In illo tempore : Exiens Jesus de finibus Tyri, venit per Sidonem ad mare Galilæe inter medios fines Decapoleos. Et adducunt ei surdum et mutum, et

En ce temps-là, Jesus s'en retournant du pays de Tyr, alla par Sidon à la mer de Galilée, au travers du pays de Décapolis. On lui amena alors un homme qui

deprecabantur eum, ut imponat illi manum. Et apprehendens eum de turba seorsum, misit digitos suos in auriculas ejus, et expuens, tetigit linguam ejus. Et suspiciens in cœlum, ingemuit, et ait illi : Ephphetha, quod est adaperire. Et statim apertæ sunt aures ejus, et solutum est vinculum linguæ ejus, et loquebatur rectè. Et præcepit illis, ne cui dicerent. Quantò autem eis præcipiebat, tantò magis plus prædicabant : et eò amplius admirabantur, dicentes : Benè omnia fecit : et surdos fecit audire, et mutos loqui.

étoit sourd et muet ; on le pria de mettre les mains sur lui. Jesus le prenant à l'écart, hors de la foule, lui mit les doigts dans les oreilles ; et ayant tiré de sa salive, lui toucha la langue : puis levant les yeux au Ciel, il jeta un soupir, et lui dit : Ephphetha, c'est-à-dire, Ouvrez-vous ; et aussi-tôt ses oreilles s'ouvrirent, sa langue se délia, et il parla librement. Jesus leur défendit d'en parler à qui que ce fût. Mais plus il le leur défendoit, plus ils en parloient hautement, et plus ils étoient dans l'admiration. Il a bien fait toutes choses, disoient-ils : il a fait entendre les sourds et parler les muets.

MÉDITATION.

De la véritable piété propre de chaque état.

PREMIER POINT.

CONSIDÉREZ que chacun envisage la sainteté par rapport à l'état où il n'est pas, et peu de gens s'appliquent à acquérir la vertu propre de l'état où ils sont. Le pauvre pense aux grands moyens qu'ont les riches de se sanctifier. Les riches croient qu'il n'est aisé de se faire saint que quand on est pauvre. La vieillesse paroît aux jeunes gens le seul temps propre pour faire son salut. Est-on vieux, on croit que la saison de la sainteté, pour ainsi dire, a passé avec la jeunesse. Les gens du monde croient leur état peu propre pour la sainteté : les personnes même religieuses n'envisagent guere la sainteté que dans

le sublime et le merveilleux ; rien ne leur paroît saint, s'il n'est excès, s'il n'est miracle. Ainsi la sainteté qui est un fruit, pour ainsi dire, qui naît dans tous les fonds, ne se trouve plus, si l'on en croit notre amour-propre et notre imagination, que dans des lieux inaccessibles.

Mais, mon Dieu, que signifie ce commandement si précis que vous nous faites d'être parfaits comme notre Pere céleste ? Quel âge, Seigneur, ou quel état avez-vous dispensé de cette loi ? et s'il y a un seul Chrétien qui ne puisse pas être saint, pourquoi proposer universellement à tous un tel modele ?

Il est certain que Dieu veut véritablement que chacun soit saint, mais il n'est pas moins vrai qu'on ne se fera jamais saint qu'en remplissant parfaitement les devoirs particuliers de l'état où Dieu nous a mis. Toute idée de sainteté qui n'est pas de ce caractere, est fausse. Ces pratiques de piété peu proportionnées et peu convenables à notre état, sont de pures illusions de notre orgueil ou de l'amour-propre. L'ennemi du salut se joue, par ces faux brillans, de la crédulité d'une ame simple ; toute dévotion qui nous tire de notre place est un égarement.

Mon Dieu, quelle erreur plus grossiere, et quelle erreur plus universelle ! on veut faire tout autre personnage que celui qui nous convient ; on veut servir Dieu tout autrement qu'il ne le demande. Un domestique qui ne serviroit que selon son caprice, ne serviroit pas long-temps. L'observation des préceptes, l'innocence, la mortification et toutes les vertus chrétiennes, conviennent à toutes sortes de gens, mais toutes les pratiques de piété ne conviennent pas à tout le monde. L'assiduité à la priere, l'ignorance des affaires séculieres, l'oubli de ses proches, sont des vertus propres des personnes religieuses ; mais un artisan, un magistrat, un pere de

famille seroient répréhensibles s'ils négligeoient les devoirs de leur condition. C'est proprement dans la ponctualité à remplir ces devoirs, dans la fidélité à faire ce que Dieu commande, que consiste, pour ainsi dire, la perfection chrétienne ; quelle erreur de ne la placer jamais que dans la solitude et dans les déserts, ou sur le sommet des plus hautes montagnes ! On peut dire que la sainteté est à portée de tout le monde : la vertu chrétienne naît dans tous les fonds du pere de famille ; c'est la pure faute des ouvriers, si toutes les terres ne portent pas ce fruit !

Qu'il est consolant de savoir qu'on peut se faire saint dans tous les états, que la sainteté même propre de chaque état est aisée ; mais qu'il est affligeant, qu'il est triste de ne s'y être pas fait saint !

SECOND POINT.

Considérez combien Dieu est bon d'avoir attaché la sainteté de chacun aux devoirs de chaque état ; pouvoit-il la rapprocher davantage de chaque condition ; pouvoit-il même la rendre plus aisée, mais aussi plus inexcusable ?

Est-on dans l'état Religieux : c'est dans la parfaite observation de son Institut et de ses regles que consiste la haute sainteté. Est-on élevé dans les premieres places : quel mérite à en remplir tous les devoirs, et quelle vertu plus éclatante que celle qui est attachée à leurs bons exemples ! L'obscurité de la naissance, la bassesse de la condition, la pauvreté, la maladie, les disgraces sont les moyens les plus efficaces pour arriver à une éminente sainteté ; la prospérité n'y fut jamais un obstacle. Il faut être humble, doux, patient, charitable : on peut l'être dans tous les états. Il faut des croix pour entrer dans le ciel : Dieu par une providence

très-sage les a répandues abondamment dans toutes les conditions : il ne faut qu'en faire un saint usage. Les bonnes œuvres sont nécessaires : combien en peut-on faire sans sortir de son domestique ? les soins de sa famille sont les principaux devoirs de la vertu.

Quelque louables, quelque précieuses que soient toutes les pratiques de dévotion, on n'est jamais bien sûr de faire celles que Dieu demande de nous, que quand on fait celles qui sont propres à notre état. Celles-ci seules sont à leur place. Ce n'est point aux serviteurs à se choisir leurs emplois, c'est au maître à déterminer le service. Les travaux les plus pénibles, les empressemens les moins intéressés, sont peu estimés, s'ils ne sont pas de son choix. Que sert-il de beaucoup faire, si l'on déplaît !

Quelle illusion dans ces personnes qui négligent les devoirs ordinaires de leur état, pour satisfaire leur prétendue dévotion, qui alors n'est proprement qu'un raffinement d'amour-propre déguisé. Eût-on omis toutes les œuvres de surérogation, visites de malades, exercices de charité, mortifications pénibles : on a rempli toutes sortes de devoirs, quand on s'est acquitté parfaitement de ceux de son état. *Bene omnia fecit :* Il a bien fait toutes choses. Voilà l'éloge qu'on faisoit de Jesus-Christ, et voilà celui qu'on doit faire de tous les véritables Chrétiens, de tous les Saints. Il a rempli parfaitement tous les devoirs de son état, il s'est acquitté avec ponctualité et avec ferveur des plus petits et des moindres préceptes : voilà la preuve la plus sûre d'une véritable vertu. Toute autre idée de dévotion est fausse : eût-on fait toutes les œuvres de piété ; eût-on mis en exercice le zele le plus ardent ; eût-on usé ses jours dans l'exercice des œuvres de miséricorde : on n'est point un serviteur sage et fidelle, si l'on a manqué aux

devoirs de son état. Cherchez dans toutes les conditions : nul Saint qui n'ait marché par cette route ; toute autre voie égare. Quelle consolation de trouver dans sa condition, dans son état, dans son âge, cette abondance de graces, cette multiplicité de secours, cette foule de moyens et d'exemples ; mais quel regret, bon Dieu ! quel désespoir de ne les avoir pas apperçus, ou de ne s'en être pas voulu servir !

Je me le reproche déjà, Seigneur, et je sens tout le tort que j'ai de m'être forgé une imaginaire impossibilité d'arriver, sans sortir de mon état, à une vertu éminente. Je trouve dans mes devoirs ordinaires de quoi me faire saint, avec le secours de votre grace ; faites qu'elle me serve désormais à mettre tout à profit.

Aspirations dévotes durant le jour.

Quæ placita sunt ei, facio semper. Joan. 8.

Oui, mon Dieu, je suis sûr de faire toujours ce qui vous plaît, en remplissant fidellement tous les devoirs de mon état.

Quàm bonus Israël Deus, iis qui recto sunt corde! Psalm. 72.

Que le Dieu d'Israël a de bonté pour ceux qui le servent avec un cœur droit !

PRATIQUES DE PIÉTÉ.

1.° C'EST une ruse ordinaire de l'ennemi du salut, de ne faire envisager la sainteté que comme un fruit des pays étrangers, qui ne croît que sur le sommet des plus hautes montagnes. A la faveur de ces faux préjugés, la sainteté ne paroît jamais à portée ; notre imagination ne nous la peint jamais que dans le lointain, et avec des couleurs peu communes. Est-on dans le monde : on ne considere la sainteté que comme retranchée dans

le Cloître, sous les macérations et les austérités de l'état Religieux. A-t-on le bonheur d'avoir embrassé la vie Religieuse, on perd courage dans la voie de la perfection, parce qu'on ne se représente la sainteté que par rapport à ces actions d'éclat, à ces miracles de pénitence, à ces dons de contemplation sublime qu'on admire dans la vie des plus grands Saints. Corrigez aujourd'hui cette fausse idée; et revenu de cette erreur, découvrez ce trésor dans votre propre fonds. Soyez persuadé que votre perfection est attachée aux devoirs de votre état. L'Esprit-Saint loue la femme forte d'avoir filé, d'avoir continuellement veillé sur son domestique, d'avoir été attentive à pourvoir aux besoins de sa famille, d'avoir eu une religieuse soumission aux volontés de son époux. Tel doit être l'éloge d'une dame Chrétienne. Dieu n'agrée point vos longues stations à l'Eglise, ou dans les Hôpitaux, si votre famille souffre de votre absence. Nulle vertu sans ordre; vous le renversez, dès que vous négligez les devoirs de votre état. Il y a temps pour tout, mais faites toutes choses en son temps. Ayez du zele pour le salut d'autrui, mais ne négligez pas le vôtre. Que le temps que vous employez à des œuvres de surérogation ne soit pris que sur votre loisir. Faites des aumônes, mais satisfaites les ouvriers, payez vos dettes. Cette leçon est des plus importantes. Nulle dévotion, si l'on néglige les devoirs de son état.

2.° Que cet article soit toujours le premier de votre examen de conscience, et que dans toutes vos confessions les fautes contre les devoirs de votre état aient toujours la premiere place, et ne comptez pour rien ces bonnes œuvres qui font le plus d'honneur, si vous manquez à ces premiers devoirs, qui sont souvent de nul éclat, mais toujours d'un grand prix. Etes-vous Religieux: étudiez vos devoirs, et soyez un exact obser-

vateur des moindres regles. Un grand zele est bien louable ; les rigueurs de la pénitence servent beaucoup à la perfection : mais, si en faisant bien des choses à quoi on n'est point obligé, on se dispense de celles que Dieu demande ; si avec un zele si ardent, si vif, et si laborieux, on viole habituellement les observances religieuses ; si en exhortant les autres avec tant d'éloquence à être fervens, ponctuels, mortifiés, on est peu soumis, peu exact, peu humble, n'aura-t-on rien à se reprocher ? Prévenez aujourd'hui ces reproches. Ce conseil est trop intéressant pour n'être pas mis en pratique. Sachez d'un sage et zélé Directeur ce que vous avez à réformer sur ce point.

LE DOUZIEME DIMANCHE D'APRÈS LA PENTECÔTE.

Le douzieme Dimanche d'après la Pentecôte, est appelé le Dimanche du charitable Samaritain, autrement du Prochain, à cause de la parabole qui fait le sujet de l'Évangile de ce jour. L'Eglise qui distribue à ses enfans la nourriture spirituelle toute l'année par ses instructions particulieres, par la célébration de nos sacrés Mysteres, et par les exemples des Saints qu'elle nous met devant les yeux chaque jour, comme autant de modeles de perfection, a soin de nous faire chaque Dimanche des leçons plus choisies et plus importantes pour tous les Fidelles qu'elle assemble particulièrement ce jour-là ; et c'est le motif qu'elle a eu dans le choix médité qu'elle a fait des Evangiles pour chaque Dimanche. La charité envers le prochain est une vertu trop essentielle

au Christianisme pour avoir été oubliée. Jesus-Christ en ayant fait un précepte qu'on peut appeler son précepte favori, et voulant qu'elle soit si ordinaire et si familiere à tous ses Disciples, qu'il le leur donne comme un commandement de distinction qui les caractérise; l'Eglise, toujours conduite par l'Esprit de Jesus-Christ, renouvelle aujourd'hui cette importante leçon, et nous apprend, par l'Office de la Messe de ce jour, qui est notre prochain, et quelle doit être envers ce prochain la charité compatissante, agissante et affective de tous les Fidelles. L'Evangile de la Messe contient cette instruction; l'Epître en est comme l'exorde, dans lequel saint Paul en relevant la sainteté de son ministere, par Jesus-Christ qui donne à ses Ministres tous les talens propres pour leurs fonctions, fait assez sentir la charité infinie que ce divin Sauveur a pour tous les hommes, au salut desquels il veille continuellement; se comparant lui-même à ce charitable Samaritain qui ne veut pas que le malade manque de rien, qui pourvoit à tous ses besoins, et en charge l'hôte à qui il le confie, comme le Sauveur confie le salut de nos ames à ses Ministres. L'Introït de la Messe n'a pas moins de rapport à tous les deux. C'est une priere affectueuse et pleine de confiance que fait David à Dieu, au milieu des dangers où il se voit réduit, et où il implore sa charité et sa miséricorde.

Deus in adjutorium meum intende : Domine ad adjuvandum me festina : Appliquez-vous, mon Dieu, à me secourir; hâtez-vous, Seigneur, de m'assister : *Confundantur, et revereantur inimici mei qui quærunt animam meam :* Couvrez de confusion et de honte mes ennemis qui ne cherchent qu'à m'ôter la vie. Les Saints Peres expliquent ce Pseaume, de Jesus-Christ, dont David est en bien des choses la figure. Ce Prophete se voyant poursuivi et harcelé sans

cesse par ses ennemis, qui avoient juré de le perdre, met toute sa confiance en Dieu, implore son secours, demande son assistance, et le prie de confondre ceux qui le persécutent si injustement. Saint Athanase, saint Ambroise, saint Jérôme et saint Augustin, ne l'expliquent pas seulement de Jesus-Christ persécuté cruellement par les Juifs, mais encore de tous ses serviteurs dont l'ennemi du salut a juré la perte. Assaillis de mille tentations, exposés à mille dangers, continuellement agités des flots sur une mer orageuse et pleine d'écueils, exposés à tout moment à un triste naufrage : l'Esprit-Saint a voulu leur apprendre une formule d'une courte mais efficace priere, propre à leur attirer le secours du Ciel, dont ils ont un si grand besoin dans de si grands périls. C'est aussi selon le même esprit, que l'Eglise met la même priere à la tête de toutes ses Heures. Instruite du besoin que nous avons de l'assistance du Seigneur, pour faire le bien et pour mériter sa bienveillance, elle commence toutes ses prieres par celle-ci : *Deus in adjutorium meum intende : Domine ad adjuvandum me festina :* Mon Dieu, venez à mon aide : hâtez-vous, Seigneur, de me secourir. Et c'est aussi la priere que doivent faire tous les Fidelles au commencement de toutes leurs entreprises.

L'Epître de la Messe du jour, est prise de la seconde Epître de saint Paul à ceux de Corinthe. L'Apôtre ayant appris que de faux Apôtres, des Hérétiques malins profitant de son absence, dogmatisoient impunément, et que pour mieux introduire leurs erreurs, ils ne cessoient dans toutes les compagnies de parler mal de lui, de le décrier, et de condamner même sa doctrine ; il se vit obligé de faire son apologie en racontant la maniere miraculeuse dont il avoit été converti, et appelé à l'Apostolat, les faveurs extraordinaires dont le Seigneur l'avoit comblé,

et quelle étoit l'excellence de son ministere, dont il releve le prix par la comparaison qu'il fait de la loi ancienne avec la nouvelle, et par le témoignage éclatant des conversions miraculeuses qu'il a faites, et dont les Corinthiens étoient eux-mêmes une preuve par leur foi et leur piété. Mais, ajoute-t-il, est-ce que nous recommençons à nous faire valoir, ou avons-nous besoin, comme quelques-uns, de lettres de recommandation auprès de vous, ou de votre part? Bien-loin que je doive mendier des suffrages étrangers, pour justifier mon Apostolat, je n'ai qu'à vous montrer vous-mêmes, pour faire mon apologie et mon éloge. Vous êtes pour moi une lettre de recommandation, mais une lettre vivante que je porte gravée dans le cœur, et qui fait foi à tout le monde de mes travaux et des succès de ma mission. Il suffit pour ma gloire qu'on voie l'état florissant de cette Eglise, qu'on soit témoin de votre ferveur, et qu'on sache que c'est moi qui ait été votre Apôtre.

Fiduciam talem habemus per Christum ad Deum: Or, si je compte sur votre persévérance, ma confiance n'est pas vaine, puisque je suis assuré de tout ce que je dis par la confiance que j'ai en Dieu par Jesus-Christ. Car je reconnois véritablement que je suis indigne du ministere que j'exerce, et que les effets de votre foi, et de ma prédication, aussi-bien que la propagation de l'Evangile, et le progrès que vous y avez fait, sont fort au-dessus de mes forces; aussi en rapporté-je toute la gloire à Dieu; et je reconnois que si vous êtes comme le sceau de ma predication, ma couronne et ma gloire, c'est un pur effet de la bonté de Jesus-Christ, et de Dieu son pere. *Non quòd sufficientes simus cogitare aliquid à nobis quasi ex nobis:* Non que de nous-mêmes nous soyons capables de concevoir quel-

que chose comme de nous-mêmes ; mais si nous en sommes capables, cela vient de Dieu : *Sed sufficientia nostra ex Deo est.* Ce que dit ici l'Apôtre, se doit entendre des choses qui regardent le salut éternel, et qui sont méritoires, comme dit le Concile d'Orange ; et dans ce sens, il est de foi, non-seulement que nous ne pouvons exécuter aucun bien, mais que nous ne sommes pas même capables d'en former le dessein sans la grace divine : *Sine me nihil potestis facere*, dit Jesus-Christ : sans la grace du Sauveur, sans la foi, sans le secours surnaturel de Dieu, nous ne sommes, à l'égard du bien méritoire, que ce qu'est le sarment séparé de la vigne, c'est-à-dire, bons à rien. Mais si nous ne pouvons rien de nous-mêmes pour le Ciel, nous pouvons tout, dit le saint Concile de Trente, avec le secours de la grace : *Omnia possum in eo qui me confortat.* Mais autant qu'il est vrai que nous ne pouvons rien faire de bon et de méritoire, par rapport au salut, sans la grace de Jesus-Christ ; autant est-il faux que nous n'agissons pas véritablement par notre libre coopération à la grace ; et ce ne seroit pas une erreur moins criminelle et moins grossiere, de vouloir inférer de ces paroles, que toutes les actions des Infidelles sont des péchés. Quand on dit ici, que nous ne pouvons de nous-mêmes former aucune bonne pensée, dit un savant Interprete, il faut l'entendre des pensées saintes et méritoires qui nous menent à la foi, à la conversion, au salut ; et nullement des pensées louables, et d'un ordre naturel, qui n'ont pour fin qu'un bien et une bonté de même ordre et de même nature. Tels ont été, selon saint Augustin, les bonnes pensées des anciens Philosophes, et celles des peuples qui ne reconnoissent point Jesus-Christ ni de vraie Religion, comme quand ils pensent qu'ils doivent aimer et honorer leurs parens, et faire du bien

aux misérables. Mais sans le secours de la grace nous ne pouvons rien faire qui nous conduise au salut.

C'est aussi par le secours de la grace que le Seigneur nous a rendus propres au ministere de la nouvelle Alliance, continue le saint Apôtre, non par la lettre, c'est-à-dire, par la loi de Moyse écrite sur la pierre et dans les livres de l'ancienne loi, mais par l'esprit de la loi nouvelle qui nous donne le Saint-Esprit et la grace pour faire ce qu'elle ordonne. La loi de Moyse ordonnoit le bien et défendoit le mal, mais elle ne donnoit pas la force pour pratiquer l'un et éviter l'autre. La loi de Jesus-Christ enseigne bien plus parfaitement ce qu'on doit éviter et ce qu'on doit faire, et donne en même temps la grace et la force pour faire ce qu'on doit. *Littera enim occidit*, ajoute-t-il, *Spiritus autem vivificat :* car la lettre tue, et l'Esprit vivifie, c'est-à-dire, la loi de Moyse causoit la mort, soit parce que c'étoit une loi de rigueur qui punissoit de mort les transgressions les plus légeres, soit parce que le joug qu'elle imposoit étant extrêmement pesant, elle donnoit occasion par-là à une infinité de péchés qui causoient la mort de l'ame, en ne donnant pas les secours puissans pour les éviter. *L'Esprit*, au contraire, *vivifie*, c'est-à-dire, que la loi de Jesus-Christ est une loi d'amour et de douceur, qui a la force de communiquer par elle-même la grace du Saint-Esprit, en quoi consiste la vie de l'ame. *La lettre tue*, c'est-à-dire, que la loi écrite n'étoit pas la cause du péché ; elle n'induisoit pas à pécher, elle donnoit seulement occasion de faire beaucoup de péchés par ce grand nombre de cérémonies légales, toutes saintes à la vérité, auxquelles elle assujettissoit les Juifs, et qu'ils auroient pu omettre impunément, si la loi ne les eût prescrites : c'est ce qui fait dire à saint Paul, que là où il n'y a point de loi, il n'y

a point de transgression : l'Esprit vivifie ; mais cette loi écrite, chargée de tant d'ordonnances, toutes portées sous de si grieves peines, en donnant les lumieres pour connoître le mal, ne donnoit pas par elle-même les graces pour l'éviter. L'Esprit, au contraire, vivifie, c'est-à-dire, que la loi nouvelle, la loi de grace n'assujettit point à toutes ces cérémonies légales ; elle prescrit ce qu'on doit éviter, ce qu'on doit faire, et donne en même temps, par les mérites du sang de Jesus-Christ, tous les secours nécessaires pour l'exécuter.

De là saint Paul releve infiniment les Ministres de la nouvelle loi, sur le ministere de ceux de la loi ancienne : *Quòd si ministratio mortis*, dit-il, *litteris deformata in lapidibus, fuit in gloria :* que si ce qui étoit écrit sur la pierre, étant un ministere de mort, a été cependant si plein de gloire, que les enfans d'Israël ne pouvoient arrêter les yeux sur le visage de Moyse, à cause de la clarté de son visage, laquelle néanmoins devoit passer, *quæ evacuatur*, comment le ministere de l'Esprit ne sera-t-il pas plus plein de gloire ? En effet, si un ministere qui condamne est quelque chose de glorieux, à plus forte raison le ministere qui justifie est-il plein de gloire. Saint Paul écrivoit à de nouveaux convertis, que de faux freres entêtés du judaïsme vouloient assujettir à toutes les cérémonies légales, et pour cela exaltoient infiniment le ministere de Moyse, dont Dieu s'étoit servi pour donner l'ancienne loi, tandis qu'ils avilissoient le ministere du saint Apôtre comme de beaucoup inférieur à celui de ce premier Législateur ; et en inspirant du mépris pour le ministere de la nouvelle loi, ils en donnoient de la loi même. Le saint Apôtre prouve, par l'excellence de la loi, la dignité du Ministre, et inspire, par la comparaison qu'il fait de la loi nouvelle avec l'ancienne, d'estime,

le respect et la juste idée qu'on doit avoir des Ministres de toutes les deux. Si donc la loi de Jesus-Christ est si supérieure en sainteté, en dignité, en excellence à la loi ancienne, combien les Ministres de Jesus-Christ sont-ils plus respectables que les Ministres de l'ancien Testament; car un ministere qui donne le Saint-Esprit avec la vraie justice, et qui ne doit jamais finir, tel qu'est celui de Jesus-Christ, est sans doute bien plus glorieux qu'un ministere de servitude, de condamnation et de mort, et dont la durée étoit si limitée, tel qu'a été celui de l'ancienne alliance. Si cependant la gloire de celui-ci a été si éclatante, jusqu'à éblouir les yeux de ceux qui regardoient Moyse dès qu'il parut au camp, quel doit être l'éclat du ministere tout divin de la loi nouvelle aux yeux des Fidelles ?

L'Evangile de la Messe de ce jour est pris du dixieme chapitre de saint Luc, où le Sauveur fait de si importantes leçons à tout le peuple, et en particulier à ses Disciples. Heureux les yeux qui voient ce que vous voyez, leur disoit-il; croyez-moi, bien des Prophetes, bien des Rois ont souhaité ardemment de me voir comme vous me voyez, de converser avec moi, et de m'entendre comme vous faites; cette grace ne leur a pas été accordée. Quel malheur à ceux qui ne profiteront point de l'avantage qu'ils ont de me posséder ! Sur cela un Docteur de la loi, plein de l'éclat de sa suffisance, se leva; et croyant de l'embarrasser : Maître, lui dit-il, que faut-il faire pour posséder la vie éternelle ? Sa demande étoit captieuse; car, disoit-il en lui-même, s'il dit qu'il faut observer la loi et les cérémonies légales, il est inutile de venir nous annoncer le Royaume de Dieu comme quelque chose de nouveau... S'il répond qu'on ne doit point observer la loi, il doit être convaincu de prévarication, et regardé comme un faux Prophete. Mais le Sauveur à qui rien

n'étoit caché, confondit par sa réponse la malice de ce prétendu Docteur, en lui faisant voir qu'il ne manquoit pas de connoissance pour savoir ce qu'il falloit faire, mais de bonne volonté pour faire ce qu'il devoit. Ignorez-vous ce qu'il y a d'écrit dans la loi, lui répond le Sauveur? Que lisez-vous? *Quomodò legis?* Vous aimerez le Seigneur votre Dieu, repartit-il, de tout votre cœur, de toute votre ame, de toutes vos forces et de tout votre esprit, et votre prochain comme vous-même. *Rectè respondisti:* Vous avez bien répondu, lui dit le Sauveur. *Hoc fac, et vives:* faites ce que vous venez de dire, et vous vivrez. Gardez bien ces deux principaux Commandemens : aimez votre Dieu sans ménagement, sans réserve; aimez votre prochain comme vous vous aimez vous-même, et vous aurez cette vie bienheureuse qui n'aura point de fin.

Ce Docteur plein de la bonne opinion de lui-même, et craignant qu'on ne le soupçonnât du motif malin qu'il avoit eu en interrogeant le Seigneur sur une chose qu'il n'ignoroit pas, comme il paroissoit par sa propre réponse, voulut ôter tout le soupçon qu'on auroit pu avoir de sa mauvaise foi, en faisant voir que quoiqu'il n'ignorât point ce qui étoit écrit dans la loi, il avoit pourtant une difficulté qui l'avoit obligé de faire sa demande. Maître, repart donc le Docteur, qui est mon prochain?

Ce Docteur, du nombre de ces Scribes superbes, peu versés dans la loi, et qui prétendoient cependant l'entendre mieux que personne, n'avoit jamais compris l'obligation du précepte de la charité qu'on doit au prochain. Entêté, comme tous les autres, de leurs superstitieuses et fausses traditions, il étoit plein de l'esprit du Judaïsme, et si superstitieusement attaché à l'idee de sa nation, qu'il ne reconnoissoit pour son prochain qui que ce fût, s'il n'étoit Juif; et il n'avoit que

de l'aversion pour tous les autres peuples, et sur-tout pour les peuples de Samarie. La haine étoit réciproque entre ces deux nations; et ce qui montre bien jusqu'où alloit l'aveuglement de ces prétendus Docteurs, ils couvroient du prétexte de la loi la haine que les Juifs avoient pour tous les autres peuples; comme si Dieu, qui est le Pere commun de tous les hommes, leur eût défendu de rendre aux étrangers les devoirs de charité, et de les aimer tous comme leurs freres. C'étoit-là l'erreur d'un peuple entêté de ses fausses traditions; c'étoit sur-tout celle de cet orgueilleux Docteur, qui, ne s'étant pas adressé d'abord à Jesus-Christ pour apprendre de lui la vérité, mais pour le sonder et pour trouver à dire à sa doctrine, se voyant confondu, ne continua pas non plus à lui faire de nouvelles questions, se contentant de lui demander qui etoit ce prochain qu'il devoit aimer comme soi-même. Le Sauveur prit occasion par-là de nous donner une idée juste du mot de prochain, par une parabole qui instruisit cet ignorant Docteur, et lui ferma la bouche. Il y fit entrer exprès un Samaritain, pour apprendre aux Juifs que sous le nom de prochain ils doivent comprendre tous les étrangers, et même leurs ennemis, sans en excepter les Samaritains, qu'ils haïssoient mortellement, et avec qui, depuis long-temps, ils n'avoient aucun commerce.

Un homme, dit-il, qui alloit de Jérusalem à Jéricho, tomba entre les mains des voleurs, qui, non contens de lui voler son argent, le dépouillerent et le chargerent de tant de coups, qu'ils le laisserent pour mort sur la place. Il arriva par hasard qu'un Prêtre passant par-là, vit ce pauvre homme meurtri de coups, tout couvert de sang; mais il n'en fut pas touché, et passa outre. Peu après vint un Lévite, qui apperçut cet homme qui se mouroit et qui demandoit du secours;

mais le Lévite, bien loin d'en être attendri, continua son chemin, et ne daigna pas lui rendre aucun service. Enfin, vint peu après un Samaritain, qui, plus charitable que le Prêtre et le Lévite, ne put voir sans pitié le pitoyable état où étoit ce Juif; et quoiqu'il fût étranger, et, comme Samaritain, ennemi du blessé, il en est touché, il s'en approche, il bande ses plaies, après les avoir lavées avec de l'huile et du vin: non content de lui avoir rendu ce service de charité, il le met sur son cheval, le mene à l'hôtellerie voisine, et y passe tout le jour pour prendre soin de lui. Le lendemain ayant tiré de sa bourse deux pieces d'argent, il les donne à l'hôte, lui recommande le malade, le prie d'en prendre grand soin, lui promet de lui payer à son retour tous les frais qu'il aura faits pour sa guérison, et tout ce qu'il lui demandera pour sa peine.

Il ne se pouvoit rien dire de plus à propos pour instruire notre Docteur. La parabole étoit simple et naïve; il s'agissoit d'en bien faire l'application; le Sauveur voulut que ce fût le Docteur qui la fît. Il lui demanda ce qu'il pensoit de ces trois sortes de personnes dont il venoit de lui faire le portrait, et de lui dépeindre les dispositions et la conduite: lequel, à votre avis, lui dit-il, est le prochain de ce Juif si maltraité par les voleurs? est-ce le Prêtre qui l'a vu sans lui dire mot? est-ce le Lévite qui a passé sans en avoir pitié? est-ce le Samaritain qui, touché de compassion, lui a rendu avec tant de charité de si importans services? C'est, repart le Docteur, celui qui l'a traité si charitablement; les deux autres en ont agi en vrais barbares. Voilà, conclut le Sauveur, voilà le modele que vous devez suivre. Reconnoissez que ce n'est ni la parenté, ni l'alliance, ni le pays ou la condition qui font le prochain; quelque grande que soit l'antipathie entre les deux peuples, vous trouvez dans le Samaritain la qua-

lité de prochain à l'égard du Juif malade : ne mettez donc plus de différence entre le compatriote et l'étranger ; Dieu vous ordonne d'aimer l'étranger, d'avoir de la charité pour lui, de l'assister comme compatriote ; Dieu est le pere commun, il faut s'entr'aimer tous comme freres. Apprenez que l'amour du prochain doit s'étendre indifféremment à toutes sortes de personnes. N'oubliez jamais une leçon si importante, mettez-la en pratique, et vous vivrez.

Le vénérable Bede, et plusieurs Interpretes, croient que Jesus-Christ raconte ici plutôt une histoire qu'une simple parabole. Le chemin de Jérusalem à Jéricho étoit fort décrié par les vols et les meurtres qui s'y commettoient. On y trouvait la vallée d'Adommin, dit saint Jérôme, dite des Sanglans, à cause du sang qui s'y répandoit ; ce qui rendoit ce chemin fort dangereux et presque impratiquable. Les Lévites proprement sont les descendans de Lévi, et en ce sens les Prêtres même, qui étoient tous de la Tribu de Lévi, pouvoient être appellés Lévites ; mais comme dans cette Tribu le Sacerdoce étoit affecté à la seule famille d'Aaron, le nom de Lévite demeura à ceux qui composoient les autres familles, et ceux-ci étoient destinés à servir et à aider les Prêtres dans leurs fonctions.

Il est évident que le Sauveur a voulu, par cette narration, nous faire entendre que tout homme qui a besoin de notre secours est notre prochain ; et que la loi, dit saint Augustin, qui oblige à aimer son prochain comme soi-même, est générale, et n'exclut personne des devoirs de la charité.

L'Oraison qu'on dit à la Messe de ce jour est celle qui suit.

OMNIPOTENS et misericors Deus, de cujus munere venit, ut tibi à fidelibus tuis dignè et laudabiliter serviatur : tribue quæsumus nobis : ut ad promissiones tuas sine offensione curramus. Per Dominum, etc.

DIEU Tout-puissant et souverainement miséricordieux, qui donnez à tous vos fidelles cette grace sans laquelle ils ne sauroient vous rendre aucun service qui soit véritable et digne de vous : soutenez-nous, s'il vous plaît, de telle maniere que, sans tomber par notre foiblesse, nous courions sans cesse vers les biens que vous nous avez promis. Par Notre-Seigneur, etc.

L'ÉPÎTRE.

Leçon tirée de la seconde Epître de l'Apôtre S. Paul aux Corinthiens. Chap. 3.

FRATRES : Fiduciam talem habemus, per Christum ad Deum : non quòd sufficientes simus cogitare aliquid à nobis, quasi ex nobis : sed sufficientia nostra ex Deo est, qui et idoneos nos fecit ministros novi testamenti ; non litterâ, sed Spiritu : littera enim occidit, Spiritus autem vivificat. Quòd si ministratio mortis, litteris deformata in lapidibus, fuit in gloria ; ita ut non possent intendere filii Israël in faciem Moysi, propter gloriam vultûs ejus, quæ evacuatur : quomodò non magis ministratio Spiritûs erit in gloria ! Nam si ministratio damnationis gloria est : multò magis abundat

MES Freres : C'est par Jesus-Christ que nous avons une si grande confiance en Dieu : non que de nous-mêmes nous soyons capables de concevoir quelque chose comme de nous-mêmes : mais si nous en sommes capables, cela vient de Dieu, qui nous a rendus propres au ministere de la nouvelle alliance, non par la lettre, mais par l'Esprit; car la lettre tue, et l'Esprit vivifie. Que si ce qui étoit écrit sur la pierre, étant un ministere de mort, a été si plein de gloire, que les enfans d'Israël ne pouvoient arrêter les yeux sur le visage de Moyse, à cause de la clarté de son visage, laquelle néanmoins devoit passer : comment le mi-

abundat

abundat ministerium justitiæ in gloria. nistere de l'Esprit ne sera-t-il pas plus plein de gloire; en effet, si un ministere qui condamne est quelque chose de glorieux, à plus forte raison le ministere qui justifie est-il plein de gloire ?

Saint Paul ayant appris que de faux Apôtres venus de parmi les Juifs et qui étoient tous Juifs eux-mêmes, semoient une fausse doctrine à Corinthe, et vouloient rendre Juif le Christianisme, écrivit cette seconde lettre aux Fidelles de cette Eglise, vers l'an de Jesus-Christ 57.

RÉFLEXIONS.

La lettre tue, et l'Esprit vivifie. Nul hérésiarque, nul hérétique que la lettre, pour ainsi dire, n'ait tués par l'abus qu'ils ont fait de l'Ecriture-Sainte. Livrés par un orgueil secret à leur propre esprit, ils en ont suivi les erreurs et ont été les dupes de toutes les foiblesses. Comme c'est aux hommes que Dieu parloit dans les divines Ecritures, il a, pour ainsi dire, parlé leur langage; mais ces termes, ces expressions, ce langage des hommes, renferment le sens de Dieu. La lettre n'est que l'écorce, sous laquelle est caché un sens mystique et tout divin. Or, il n'y a que l'Esprit divin qui, sous la lettre humaine, puisse découvrir le sens spirituel, qui est souvent le seul véritable; l'esprit de l'homme ne sauroit aller au-delà de l'écorce sans extravaguer; et ne voyant que ce que la lettre présente naturellement à son esprit, il n'y conçoit que ce qui est à sa portée; s'il va plus loin, il s'égare; il n'y a que l'Esprit de Dieu qui entende, qui pénetre le vrai sens du langage de Dieu. Voilà pourquoi avant la venue du Sauveur le peuple Juif n'a jamais eu qu'une intelligence basse, matérielle et grossiere de l'Ecriture; il n'y concevoit rien que de terrestre et de naturel. Il n'y a eu que les saints

Patriarches, les Prophetes et quelques autres Saints de l'ancien Testament qui aient pénétré le sens spirituel des Livres saints, mais ç'a été par une révélation de Dieu spéciale. Jesus-Christ seul a pu nous en donner l'intelligence ; et en laissant son Esprit à son Eglise, il lui a laissé avec le dépôt de la foi, l'intelligence des saintes Ecritures ; elle seule a le droit inaliénable d'en connoître le vrai, et de le découvrir aux Fidelles ; à elle seule appartient le droit d'interpréter et d'enseigner ; elle ne sauroit errer, puisque c'est l'Esprit-Saint qui l'anime, qui la conduit, qui l'éclaire ; hors de son école, il n'y a qu'ignorance, qu'illusion, que fausseté, qu'extravagance ; hors de l'Eglise, il n'y a que ténebres, et s'il paroît quelque lumiere, ce ne peut être que ces sombres lueurs que les malignes exhalaisons produisent ; faux éclat, feux follets qui menent tous au précipice, et qui ne peuvent qu'égarer. Rappelez tous les hérétiques depuis la naissance de l'Eglise, nul qui n'ait suivi son propre esprit et ses propres lumieres, au préjudice de la vérité. Obstinés à ne vouloir pas écouter l'Eglise, dans quelles extravagances affreuses, dans quelles pitoyables erreurs ne sont-ils pas tombés, en ne suivant que les foibles lumieres de leur propre esprit ! nul siecle qui n'en fournisse de tristes exemples. Que d'absurdités dans leurs systêmes ! que de libertinage dans leur morale ! que de variations dans leurs dogmes ! que d'irréligion dans leurs sectes ! que de corruption dans leurs mœurs ! La police civile a réglé toute la Religion dans ces Colonies de la rebellion et de l'erreur, si l'on peut appeler Religion un tas d'erreurs, de contradictions et de réglemens arbitraires ; des sectes où l'on ne sait ce qu'on croit, et où, pour l'ordinaire, on ne croit rien. Telles ont été jusqu'aujourd'hui, et telles seront jusqu'à la fin des siecles toutes les hérésies ; nulle cependant qui ne

se flatte d'avoir pour soi l'Ecriture, mais conçue, interprétée selon l'esprit particulier de chacun. Une femme simple, pauvre d'esprit, de petit sens, imbécille, s'imagine d'être inspirée, et prétend entendre aussi bien l'Ecriture-Sainte que tout un Concile; elle interprete, elle enseigne, elle prophétise, et on l'écoute. N'est-ce pas ce qu'on a vu de nos jours parmi les hérétiques fanatiques? A la vérité le fanatisme est inséparable de toutes les sectes hérétiques; nul ignorant qui ne se croie Docteur. Tant il est vrai que la lettre sans l'Esprit de Jesus-Christ tue; il n'y a que l'Esprit qui vivifie, mais ce n'est que l'Esprit de Jesus-Christ et de l'Eglise, et nullement l'esprit particulier.

L'ÉVANGILE.

La suite du saint Evangile selon saint Luc. Chap. 10.

In illo tempore: Dixit Jesus Discipulis suis: Beati oculi qui vident quæ vos videtis. Dico enim vobis, quòd multi Prophetæ et Reges voluerunt videre quæ vos videtis, et non viderunt: et audire quæ auditis, et non audierunt. Et ecce quidam Legisperitus surrexit, tentans illum, et dicens: Magister, quid faciendo vitam æternam possidebo! At ille dixit ad eum: In lege quid scriptum est! quomodò legis! Ille respondens, dixit: Diliges Dominum Deum meum ex toto corde tuo, et ex tota anima mea, et ex omni-

En ce temps-là: Jesus dit à ses Disciples: Heureux les yeux qui voient ce que vous voyez; car je vous assure que beaucoup de prophetes et de Rois ont désiré voir ce que vous voyez, et ne l'ont pas vu; et entendre ce que vous entendez, et ne l'ont pas entendu. Sur cela un Docteur de la loi se leva à dessein de le sonder: Maître, dit-il, que ferai-je pour posséder la vie éternelle! Jesus lui répondit: Qu'y a-t-il d'écrit dans la loi! que lisez-vous! Il repartit: Vous aimerez le Seigneur votre Dieu de tout votre cœur, de toute votre ame, de toutes vos forces et de tout votre esprit; et votre

bus viribus tuis, et ex omni mente tua : et proximum tuum sicut teipsum. Dixitque illi : Rectè respondisti : hoc fac, et vives. Ille autem volens justificare seipsum, dixit ad Jesum : Et quis est meus proximus ! Suscipiens autem Jesus, dixit : Homo quidam descendebat ab Jerusalem in Jericho, et incidit in latrones, qui etiam despoliaverunt eum : et plagis impositis abierunt semivivo relicto. Accidit autem ut Sacerdos quidam descenderet eâdem viâ : et viso illo, præterivit. Similiter et Levita, cùm esset secùs locum, et videret eum, pertransiit. Samaritanus autem quidam iter faciens, venit secùs eum : et videns eum, misericordiâ motus est. Et appropians, alligavit vulnera ejus, infundens oleum, et vinum : et imponens illum in jumentum suum, duxit in stabulum, et curam ejus egit. Et alterâ die protulit duos denarios, et dedit stabulario, et ait : Curam illius habe, et quodcumque supererogaveris, ego cùm rediero reddam tibi. Quis horum trium videtur tibi proximus fuisse illi, qui incidit in latrones ! At ille dixit : Qui fecit misericordiam in illum. Et ait illi Jesus : Vade, et tu fac similiter.

prochain comme vous-même. Vous avez bien répondu, lui dit Jesus : faites cela, et vous vivrez. Mais lui voulant se faire passer pour homme de bien, dit à Jesus : Et qui est mon prochain ! Sur quoi Jesus prenant la parole : Un homme, dit-il, qui alloit de Jérusalem à Jéricho, tomba entre les mains des voleurs, qui le dépouillerent, et après l'avoir chargé de coups, le laisserent à demi-mort. Il arriva par hasard qu'un Prêtre tenoit le même chemin ; il vit cet homme, et passa outre. De même un Lévite étant près de là, et l'ayant vu, passa aussi. Mais un Samaritain qui faisoit voyage, vint jusqu'à lui ; et le voyant, il fut touché de compassion. Il s'en approcha, et banda ses plaies, après y avoir versé de l'huile et du vin. Il le mit ensuite sur son cheval, le mena à une hôtellerie, et prit soin de lui. Le jour suivant il tira de sa bourse deux deniers d'argent, qu'il donna à l'hôte, en lui disant : Ayez soin de cet homme-là, et tout ce que vous avancerez par-dessus, je vous le rendrai à mon retour. Qui de ces trois vous semble avoir été le prochain de l'homme qui tomba entre les mains des voleurs ! C'est, repartit le Docteur, celui qui l'a traité charitablement. Sur quoi Jesus dit au Docteur : Allez, et faites la même chose.

MÉDITATION.

Des œuvres de miséricorde.

PREMIER POINT.

CONSIDÉREZ que la miséricorde est un attendrissement d'ame sur les miseres d'autrui, et un désir vif et ardent d'y remédier. Etre seulement attendri à la vue de ce que les autres souffrent, sans souhaiter de les soulager, n'est pas une vertu Chrétienne, c'est un mouvement naturel, marque d'une belle ame, qui, dans la plupart des hommes, n'est que dans les sens : ils sont émus par les objets, et ne peuvent refuser ce sentiment à la nature. Par les œuvres de miséricorde, on entend les effets de cette vertu morale qui, selon Jesus-Christ, doit caractériser tous les Chrétiens, et qui consiste à aimer son prochain comme on s'aime soi-même, et à le secourir de son bien, de ses conseils et de ses assistances, en toutes ses nécessités ; ce sont les fruits d'une charité pure, compatissante, efficace, qui ne trouve point de plus grand plaisir que de faire du bien à tous ceux qui sont dans l'indigence, et sur-tout à consoler les personnes affligées ; et à les soulager dans leurs besoins. Nulle vertu plus ordinaire dans tous les Saints ; elle est comme naturelle à une ame véritablement chrétienne. Quand on a une piété solide, quand on aime véritablement Dieu, on trouve un plaisir si exquis à répandre libéralement dans le sein des pauvres ses charités, à consoler les malheureux, à visiter les personnes affligées, à soulager ceux qui souffrent, qu'on diroit que les bonnes œuvres portent avec elles leur récompense, et font goûter autant de douceurs intérieures aux personnes charitables, qu'elles en font sentir à ceux à qui elles font du bien. Mais quelles sont les douceurs consolantes,

que les œuvres de miséricorde font goûter à l'heure de la mort à toutes les personnes charitables ? On peut dire que rien ne console, ne rassure tant un mourant, que le doux souvenir de ses œuvres de miséricorde. Les frayeurs de la mort se dissipent par la seule image des grandes charités qu'on a exercées durant la vie. Quoi de plus consolant alors, que le souvenir de ces pauvres malades qu'on a visités dans les Hôpitaux ; de ces pauvres honteux qu'on a consolés, à qui on a prolongé la vie par ses aumônes ; de ces prisonniers dont on a pris soin, et dont on a été les avocats, pour ainsi dire, les patrons, et comme les peres ; enfin, de tous ces malheureux dont on peut être appelés comme les sauveurs ? Les Actes de Religion, quelque saints qu'ils soient, sont à la vérité d'un grand secours à l'heure de la mort ; usage des Sacremens, exercices de piété, prieres, tout cela console ; mais tout cela ne rassure point. Si quelque chose peut alors rassurer, on peut dire que ce sont les œuvres de miséricorde faites avec des motifs purs et surnaturels. Mon Dieu, qu'on connoît peu aujourd'hui le prix et le mérite de ces sortes de bonnes œuvres !

SECOND POINT.

Considérez combien les œuvres de miséricorde sont agréables à Dieu, et nécessaires à tous les Fidelles, puisque ce n'est que sur elles que porte, pour ainsi dire, le droit qu'ont les Elus, d'entrer en possession de l'héritage céleste après leur mort. *Venite benedicti Patris mei :* Venez, vous qui êtes bénis de mon Pere, possédez le Royaume qui vous a été préparé dès la creation du monde. Le Seigneur veut qu'on sache à quel titre ils reçoivent un si grande récompense : car j'ai eu faim, dit-il, et vous m'avez donné à manger : j'ai eu soif, et vous m'avez donné à boire :

je ne savois où loger, et vous m'avez recueilli chez vous : je manquois d'habit, et vous m'en avez donné : j'étois malade, et vous m'avez visité : j'étois en prison, et vous m'y êtes venu voir. Les Justes, ajoute le Sauveur, lui répondront alors ! Eh Seigneur, et quand est-ce que nous vous avons vu avoir faim, et que nous vous avons donné à manger ; ou avoir soif, et que nous vous avons donné à boire ? Quand est-ce que nous vous avons vu ne savoir où loger, ou que nous vous avons recueilli chez nous ; ou manquer d'habit et que nous vous en avons donné ? Et quand est-ce que nous vous avons vu malade, ou en prison, et que nous vous avons été voir ? Sachez, répondra le Seigneur, et je vous le dis en vérité, c'est toujours Jesus-Christ qui parle ; oui, je vous le dis en vérité, toutes les fois que vous avez fait ces choses à l'un des plus petits de mes freres que voilà, vous me les avez faites à moi-même. L'arrêt de condamnation par lequel le Souverain Juge précipite les réprouvés au feu éternel, n'a pour motif que leur insensibilité sur les maux et les besoins du prochain. Peut-on croire cette grande vérité, et être dur sur les miseres d'autrui, et passer un jour sans le sanctifier par quelques œuvres de miséricorde ? Le Seigneur, dans ce jour si terrible, où ce Juge souverain rendra à chacun selon ses œuvres ; en ce jour décisif de notre sort éternel, le Seigneur ne fait aucune mention des macérations du corps, des pratiques de dévotion, des prieres : ce n'est pas qu'il n'y fasse attention, et qu'elles ne lui soient très-agréables, et qu'elles ne soient des moyens de salut, aussi-bien que des actes de vertu dignes de récompense ; mais le Sauveur a voulu nous faire comprendre quelle est la nécessité de ces œuvres de miséricorde, quel est leur mérite, et que sans cette charité Chrétienne, Dieu fait peu de cas de toutes les autres vertus. Cependant

cette charité est bien affoiblie aujourd'hui parmi les Chrétiens ; on regarde ces œuvres de miséricorde comme des actes héroïques d'un petit nombre de gens dévots ; les doit-on regarder comme de simples conseils, puisqu'elles deviennent les motifs d'une sentence décisive ? Rien n'est plus négligé que ces œuvres de miséricorde, parce que la charité qui doit caractériser les Chrétiens, est presque éteinte. Combien de gens n'ont jamais mis le pied dans un hôpital ? Ces personnes si opulentes, si parées, si magnifiques en meubles, en vaisselle, en chevaux, soulagent-elles, visitent-elles ces pauvres prisonniers, ces pauvres honteux, qui seroient enrichis du superflu de tant de riches ? Eh ! Seigneur, si cette charité Chrétienne est aujourd'hui si rare, si elle est presque éteinte, quelle est notre foi ?

Je comprends, Seigneur, combien vous avez eu raison de dire que le nombre des Elus est petit. Mais, ô mon Dieu, fût-il encore plus petit qu'il n'est, je veux être de ce petit nombre ; je vous demande votre grace, et avec son secours j'espere que la résolution que je fais de passer le reste de mes jours dans l'exercice des bonnes œuvres, sera efficace, et me rendra mon salut moins douteux.

Aspirations dévotes durant le jour.

Beati misericordes : quoniam ipsi misericordiam consequentur. Matth. 5.

Heureux ceux qui usent de miséricorde, car ils obtiendront miséricorde.

Beatus qui intelligit super egenum et pauperem ; in die mala liberabit eum Dominus. Psalm. 40.

Heureux celui que la compassion rend attentif aux besoins du pauvre et de l'affligé ! S'il tombe lui-même dans l'affliction, le Seigneur viendra à son secours.

PRATIQUES DE PIÉTÉ.

1.° On n'entend par de bonnes œuvres que certaines actions particulieres qui regardent la charité, comme soulager les malheureux, consoler les affligés, secourir les pauvres. Et ainsi, toute bonne œuvre est une bonne action ; mais toute bonne action n'est pas une bonne œuvre. Il y a sept œuvres de miséricorde spirituelles, et autant de corporelles, par lesquelles on secourt son prochain dans ses nécessités de l'esprit et du corps. Les corporelles sont : Visiter les prisonniers et les pauvres malades dans les hôpitaux ; donner à boire à ceux qui ont soif ; donner à manger à ceux qui ont faim ; racheter les prisonniers ; vêtir les nus ; loger les pauvres ; ensevelir les morts. Les spirituelles sont : Donner bon conseil à ceux qui en ont besoin ; corriger ceux qui manquent ; instruire les ignorans ; consoler les affligés ; pardonner les injures ; remettre les offenses ; prier pour les vivans et pour les morts, et pour ceux qui nous persécutent. Il n'est personne qui ne puisse s'acquitter de quelques-unes de ces œuvres de miséricorde ; plusieurs même de toutes. Déterminez celles que vous pouvez faire, et que vous serez au désespoir à l'heure de la mort d'avoir omises ; et soyez fidelles désormais chaque jour, s'il se peut, à vous en acquitter.

2.° Si vous avez des parens pauvres ou affligés, ne manquez point de les voir, et de les assister les premiers ; ce sont vos parens, ils doivent avoir la préférence dans vos bonnes œuvres. Chose étrange ! on trouve quelquefois des gens qui ont honte d'aller voir leurs parens pauvres, comme si cette visite devoit les déshonorer ; rien n'est plus opposé à l'esprit de Jesus-Christ, et à la charité Chrétienne, que cette mauvaise honte. On iroit plutôt visiter les pauvres à l'hôpital,

qu'un parent pauvre dans sa maison. C'est une secrete vanité, qui est la véritable cause de cette préférence. La visite des pauvres dans l'hôpital, fait toujours quelque honneur ; un pauvre qui est notre parent, humilie une ame orgueilleuse. Gardez-vous bien d'écouter une si sotte vanité : informez-vous si vous avez quelque parent qui souffre, et ne passez pas le jour sans le visiter et l'assister. S'il y a quelqu'un de ceux qui vous ont offensé qui soit dans l'affliction ou dans la misere, visitez-le, soulagez-le ; préférez cette œuvre de charité à toutes les autres : voilà l'esprit de l'Evangile et du Christianisme. Enfin, faites-vous une loi de ne passer aucun jour, ou du moins aucune semaine, sans pratiquer quelqu'œuvre de miséricorde ; cette pratique est peut-être la marque la plus sûre de la prédestination et du salut.

LE TREIZIEME DIMANCHE D'APRÈS LA PENTECÔTE.

COMME c'est toujours l'Evangile de la Messe du jour qui sert de titre, et donne le nom aux Dimanches d'après la Pentecôte, on a toujours appelé communément celui-ci, le Dimanche de la guérison des dix Lépreux ; les Grecs et les Latins s'accordent dans cette dénomination de ce treizieme Dimanche. On pourroit aussi l'appeler, ce semble, le Dimanche de l'ingratitude, puisque des dix Lépreux qui furent miraculeusement guéris par le Sauveur, il n'y en eut qu'un seul qui vint remercier son bienfaicteur, les neuf autres n'ayant point paru : *Non est inventus qui rediret, et daret gloriam Deo, nisi hic alienigena :*

Il ne se trouve que cet étranger qui soit revenu, et qui ait rendu gloire à Dieu. L'attention que fait ici le Sauveur sur la reconnoissance de cet étranger qui fut le seul des dix qui vint le remercier, est une instruction mystérieuse. On a déjà dit que l'Eglise assemble les Fidelles tous les Dimanches, non-seulement pour prier, et pour assister au divin sacrifice, mais encore pour les nourrir du pain de la parole divine, et les instruire des grandes vérités de la Religion, elle leur fait chaque Dimanche une leçon particuliere sur quelque point de morale et de dogme. La leçon de morale est ordinairement contenue dans l'Evangile du jour; et celle du dogme se trouve dans l'Epître. L'Introït de la Messe est ordinairement une priere qui peut servir de modele pour nous apprendre à bien prier.

L'Introït de la Messe de ce jour est pris du Pseaume 73. Le Prophete prévoyant les malheurs qui devoient arriver à tout le Peuple, fait à Dieu une pieuse complainte, pleine d'amour et de confiance; il se plaint à Dieu, au nom du peuple, de la désolation de Jérusalem et de toute la Nation; et il implore le secours du Ciel. Ce Pseaume convient parfaitement à l'Eglise persécutée, non-seulement par les Païens, mais plus long-temps encore par les Hérétiques qui ne cessent encore de la persécuter. On y voit des traits vifs et éloquens, des expressions grandes, fortes et touchantes qui conviennent admirablement bien au sujet, et qui rappellent les excès et les sacrileges des Hérétiques; en voici quelques traits: *Leva manus tuas in superbias eorum in finem:* Levez au plutôt la main, Seigneur, sur nos ennemis, afin d'abatre pour jamais leur orgueil: *Quanta malignatus est inimicus in sancto!* Hélas, combien d'impiétés ont-ils commises dans le Lieu Saint, dans votre Temple! *Et gloriati sunt qui oderunt te, in medio solemnitatis tuæ:* Avec quelle

insolence ont-ils profané ce saint Lieu où nous célébrions des Fêtes en votre honneur! *Posuerunt signa sua, signa, et non cognoverunt sicut in exitu super summum :* Ils ont arboré leurs étendards au plus haut lieu de ce temple, ainsi que dans les carrefours, sans mettre de différence entre le sacré et le profane. *Quasi in sylva lignorum securibus exciderunt, januas ejus in idipsum :* Ils se sont animés les uns les autres à en abatre les portes à coups de haches, comme ils auroient abattu du bois dans une forêt; ils les ont renversées, ces portes, à coups de haches et de coignées. *Dixerunt in corde suo cognatio eorum simul. Quiescere faciamus omnes dies festos Dei à terra :* Cette nation impie, toutes ses sectes, quoique différentes entre elles en dogmes, en erreurs, en intérêt, ont toutes convenu sur cet article, elles ont toutes dit unanimement : *Quiescere faciamus omnes dies festos Dei à terra :* Abolissons sur la terre toutes les Fêtes du Seigneur. Qui ne voit, dans cet échantillon, le vrai portrait des Hérétiques de ces derniers siecles? Tel est le Pseaume dont l'Eglise a pris les paroles qui composent l'Introït de la Messe de ce jour. *Respice Domine in testamentum tuum, et animas pauperum tuorum me derelinquas in finem* : Souvenez-vous, Seigneur, de l'alliance que vous fîtes autrefois avec nos Peres; et n'oubliez pas pour toujours votre pauvre peuple. Souvenez-vous, Seigneur, de toutes les merveilles que vous avez faites en notre faveur, souvenez-vous que vous êtes notre Créateur, notre Protecteur, notre Libérateur, n'oubliez point que vous êtes notre Dieu, et que nous sommes votre peuple; il semble que votre honneur est intéressé à nous secourir, puisque nos ennemis sont les vôtres. *Exurge Domine, et judica causam tuam : et ne obliviscaris voces quærentium te :* Levez-vous, Seigneur, c'est votre cause aussi-bien que la nôtre que nous vous conjurons de

défendre ; et ne rejetez pas les humbles prieres de ceux qui vous recherchent de tout leur cœur. *Ut quid Deus repulisti in finem ! iratus est furor tuus super oves pascuæ tuæ !* Pourquoi nous avez-vous abandonnés, ô mon Dieu, comme si nous n'avions plus rien à espérer de vous ? Pourquoi êtes-vous si irrité contre les brebis de votre troupeau ? Est-ce donc pour toujours, ô mon Dieu, que votre colere est allumée contre nous ? Ces maux ne finiront-ils jamais ? Avez-vous rejeté pour jamais ce peuple autrefois si chéri, si privilégié, que vous avez conduit vous-même dans le désert, et, comme un bon Pasteur, nourri du pain des Anges. On trouve dans tout ce Pseaume un modele parfait d'une priere affectueuse et pleine de confiance, très-propre pour toutes les calamités publiques, et pour demander au Seigneur qu'il daigne faire cesser les fléaux sous lesquels le peuple gémit.

L'Epître de la Messe de ce jour est prise de l'instruction que saint Paul donne aux Galates, pour leur apprendre que la Loi ne justifie point, mais qu'on ne peut être justifié que par la Foi, qui est comme la vie du Juste. Pour comprendre toute cette Epître, et entrer dans le vrai sens de l'Apôtre, il est à propos de savoir que saint Paul ayant prêché la Foi de Jesus-Christ en Galatie qui étoit une Province de l'Asie Mineure entre la Cappadoce et la Phrygie, y convertit un si grand nombre de Gentils, qu'il y forma en peu de temps une Eglise considérable. La premiere fois qu'il y vint, il y fut reçu comme un Ange de Dieu, et comme on auroit reçu Jesus-Christ même, comme il le dit lui-même : *Sicut Angelum Dei excepistis me, sicut Christum Jesum ;* sans que mes humiliations et mes infirmités vous aient rébutés : *Non sprevistis, neque respuistis.* Mais la tranquillité, la ferveur de cette Eglise naissante fut bientôt troublée par

le faux zele et la jalousie des Juifs que saint Pierre y avoit déjà convertis à la Foi, avant que saint Paul y vînt prêcher aux Gentils. Ces faux freres, plus Juifs que Chrétiens, toujours entêtés de leur ancienne Loi, ne pouvoient souffrir que saint Paul, en convertissant les Gentils à la Foi de Jesus-Christ, ne les eût pas obligés de garder les cérémonies légales. Ils commencerent à décrier le saint Apôtre, pour mieux décrier sa doctrine : ils tâcherent de le faire passer pour un intrus dans le ministere de l'Apostolat ; et ne trouvant rien de repréhensible dans sa conduite et dans ses mœurs, ils s'en prirent à ce qui paroissoit défectueux et irrégulier, dans son air, dans sa voix, et dans toute sa personne. Après avoir tâché d'inspirer du mépris pour lui, ils commencerent à prêcher l'obligation d'observer dans le Christianisme la loi de Moyse. Les Galates, peuple simple et grossier, se laisserent persuader aux discours séduisans de ces faux Docteurs ; plusieurs cependant s'opposerent à ces nouveautés, et l'on vit bientôt se former un schisme dans cette Eglise. Saint Paul en étant averti, voulant arrêter le cours d'un si grand mal, écrivit aux Galates avec toute la force et la véhémence que demandoit un si grand abus. Il commence par établir invinciblement son Apostolat, comme ayant été appelé de Jesus-Christ même. Il raconte sa conversion miraculeuse, et prouve l'authenticité de sa mission. Il vient ensuite à la source du mal, et à ce qui avoit donné lieu à ces contestations et à ce schisme. Il montre par un raisonnement auquel il n'y a rien à répliquer, et par divers endroits de l'Ecriture, que ni la Circoncision, ni la Loi de Moyse ne servent plus de rien ; que les bénédictions promises à Abraham, sont pour les Fidelles qui ont cru en Jesus-Christ ; qu'à proprement parler, il n'y a que ce divin Sauveur

et ses Disciples qui soient les vrais enfans d'Abraham, et les héritiers des bénédictions et des promesses : qu'il faut distinguer dans l'Ecriture le sens historique et charnel, et le sens allégorique et spirituel qui est celui que le Saint-Esprit a eu principalement en vue : que les Juifs charnels, c'est-à-dire, selon la chair, sont figurés par Agar et Ismaël ; au contraire, les Chrétiens par Sara et Isaac : que par la Foi nous sommes entrés dans l'heureuse liberté des enfans de Dieu, et les héritiers des bénédictions et des promesses : que les Hébreux sous la Loi, n'ont été que des esclaves : que selon l'Ecriture, l'esclave doit être chassée avec son fils : *Ejice ancillam et filium ejus :* car le fils de celle qui est esclave ne sera point héritier avec le fils de celle qui est libre : *Non enim hæres erit filius ancillæ cum filio liberæ.* Pour nous, ajoute-t-il, nous ne sommes point les enfans de l'esclave, pour être assujettis aux Ordonnances serviles de l'ancienne Loi ; mais de celle qui est libre, c'est-à-dire, de la Loi de grace ; et c'est cette heureuse liberté que Jesus-Christ nous a rendue, et que vos faux Docteurs voudroient détruire, s'ils pouvoient, ou du moins vous la rendre inutile. Leurs mauvais desseins et leurs persécutions ont été figurés dans l'Ecriture, et vous n'en voyez que trop aujourd'hui l'accomplissement, leur dit-il, car comme alors celui qui étoit né selon la chair, c'est-à-dire, Ismaël, persécutoit celui qui l'étoit selon l'esprit, c'est-à-dire, Isaac : il en est de même maintenant : *Ita et nunc.* Sachez donc, continue le saint Apôtre, que la Loi n'a été donnée à vos Peres que pour arrêter leurs transgressions ; aussi tous ceux qui vivoient sous la Loi, étoient soumis à la malédiction fulminée tant de fois contre ceux qui n'observoient pas ces cérémonies légales. C'est Jesus-Christ seul qui nous a délivré de

cette malédiction par la mort sur la Croix qu'il a bien voulu souffrir : Jesus-Christ, leur dit-il, nous a affranchis de la malédiction de la loi, étant devenu pour l'amour de nous un objet de malédiction, suivant ce qui est écrit : maudit tout homme qui est attaché à une croix. Enfin, il les fait ressouvenir que c'est par la Foi, et non par la Loi, qu'ils ont reçu les dons surnaturels du Saint-Esprit ; ce qui étoit à leur égard une preuve évidente que la Loi n'étoit nullement nécessaire pour recevoir la grace de la justification : il parle de la Loi de Moyse, de laquelle la Loi de Jesus-Christ, qui est aujourd'hui la seule que nous devions suivre, a pris la place. Voilà ce qui développe le vrai sens de toute cette Epître.

Abrahæ dictæ sunt promissiones, et semini ejus. Les promesses ont été faites à Abraham, et à ce qui naîtra de lui. Il n'est pas dit, remarque saint Paul, et à ceux qui naîtront, comme s'ils étoient plusieurs, mais comme s'il ne s'agissoit que d'un : *Sed quasi in uno, et semini tuo qui est Christus ;* et à ce qui naîtra de vous, c'est-à-dire, au Christ. Dieu avoit fait deux sortes de promesses à Abraham : les unes regardoient sa propre personne ; les autres sa race et sa postérité. Dieu accomplit ce qu'il avoit promis à la personne d'Abraham, en le comblant de biens temporels, et en lui donnant, avec une nombreuse postérité, une vie aussi heureuse que longue ; mais ce ne pouvoit être que dans le Ciel qu'il devoit récompenser sa justice, son obéissance et sa foi : *Ego ero merces tua magna nimis.* Pour ce qui est de sa postérité, on peut la considérer, disent les Interpretes, et selon la chair et selon l'esprit ; Isaac est le fils d'Abraham selon la chair, et Jesus-Christ en tant qu'homme est son fils selon l'esprit : *Jesu Christi filii Abraham :* et c'est à Jesus-Christ

proprement que s'adressent les promesses faites à Abraham et à sa race : c'est en Jesus - Christ seul que s'est accomplie cette promesse : toutes les Nations de la terre seront bénies dans celui qui sortira de vous : *Benedicentur in semine tuo omnes gentes terræ*. Il est évident que cette promesse ne s'est point accomplie en Isaac, puisque les Hébreux n'avoient aucun commerce avec les Nations étrangeres qu'ils avoient en horreur. Ces bénédictions universelles et surabondantes ne se sont accomplies qu'en Jesus - Christ, ce véritable Isaac immolé sur la Croix pour toutes les Nations, pour tous les hommes, et duquel le premier Isaac n'étoit que la figure ; c'est uniquement en Jesus-Christ que toutes les Nations ont été bénies ; ce n'étoit pas non plus la race des Juifs qui devoit être multipliée comme les étoiles du Ciel, et comme le sable qui est sur le bord de la mer ; rien ne fut plus limité que la Judée : ce n'est que de la race spirituelle de Jesus-Christ qui sont les Chrétiens, que cette promesse doit s'entendre ; et ce n'est que dans l'Eglise, et nullement dans la Synagogue qu'elle s'accomplit.

Saint Paul n'entre point ici dans le détail de l'accomplissement des promesses faites à la race charnelle d'Abraham ; il se borne à la race spirituelle qui est Jesus-Christ, dit saint Augustin, en tant qu'il renferme toute l'Eglise des Fidelles de tous les siecles, de quelque nation et de quelque pays qu'ils soient. Si les Patriarches, les Prophetes, les Saints de l'Ancien Testament ont eu part aux bénédictions de la race spirituelle, ce n'est point en qualité d'enfans d'Abraham selon la chair, mais seulement comme imitateurs de sa Foi, et comme appartenant déjà à la race spirituelle de Jesus - Christ, et à la nouvelle Alliance ; puisque personne, dans l'une et l'autre Alliance, n'a pu être sauvé qu'en vue et que par

les mérites de Jesus-Christ. C'est ce qui fait dire ici à saint Paul, que l'Ecriture ne dit pas que les promesses aient été faites à Abraham, et à ceux qui naîtront de lui, mais à Abraham et à celui qui devoit naître de lui, qui est Jesus-Christ. La promesse, dit saint Thomas, est historique et figurative; historique et littérale dans Isaac et sa postérité selon la chair; figurative et spirituelle dans Jesus-Christ et les Fidelles. Saint Paul avoit toute l'autorité nécessaire, dit ce grand Docteur, pour donner au texte figuratif un sens déterminé et certain, et capable de fixer notre foi.

Hoc autem dico, testamentum confirmatum à Deo, quæ post quadringentos et triginta annos facta est Lex, non irritum facit ad evacuandum promissionem. Voici donc ce que je dis: Dieu ayant fait comme un contrat et une alliance avec Abraham, par laquelle il promet à sa race spirituelle, c'est-à-dire, à celui qui devoit naître de lui, qui est Jesus-Christ, toutes sortes de bénédictions: la Loi qui n'a été donnée que quatre cent trente ans après, n'a pu rendre nulle, ni rendre vaine la promesse faite à Abraham. Or, si c'est par la Loi, indépendamment de la Foi, que nous devenons héritiers des biens célestes, ce ne sera donc plus par la promesse, laquelle devient vaine et nulle par la Loi. Cependant c'est à Abraham et à sa race que les bénédictions ont été promises indépendamment de la Loi: ce n'est donc pas la Loi qui justifie et qui donne l'héritage: c'est la Foi. *Quid igitur Lex!* Que sert donc la Loi, si sans elle on peut être justifié, et devenir héritier des bénédictions promises? La Loi, répond saint Paul, a été établie à cause des crimes qui se commettoient: *Propter transgressiones posita est.* Ce peuple tout charnel et grossier commettoit tous les jours mille fautes grieves sans crainte et sans remord. C'est donc pour les leur faire connoître ces fautes, et les

leur faire appréhender, que la Loi leur a été donnée, afin qu'ils reconnussent, en la violant, les crimes dont ils se rendoient coupables, et qu'ils fussent du moins retenus par la crainte du châtiment ordonné par la Loi. Ce n'étoit donc point pour mériter les bénédictions promises, et l'héritage promis par l'alliance contractée, que la Loi a été donnée, mais pour servir comme de lumiere pour reconnoître les fautes, et comme de frein pour les éviter : *Donec veniret semen cui promiserat.* Or, cette Loi n'avoit été donnée que jusqu'à la venue de celui qui devoit naître, c'est-à-dire, jusqu'à la venue de Jesus-Christ, qui par son Esprit et par sa grace nous faisoit assez connoître jusqu'aux fautes les plus légeres, et nous donnoit la force de les éviter ; et ainsi Jesus-Christ étant venu, la Loi ancienne que les Anges avoient intimée par le ministere d'un médiateur qui est Moyse, n'est plus nécessaire pour le salut, quant à ses ordonnances et cérémonies légales.

Mais vous me direz, continue saint Paul, la Loi est donc contre les promesses de Dieu ? Nullement : *Absit.* Les promesses ont été faites indépendamment de la Loi, et la Loi est elle-même comme un effet de ces promesses, puisqu'elle est une marque de la protection de Dieu sur les Hébreux, à qui elle a été donnée pour leur servir et de lumiere, et de frein, et de guide ; mais cette Loi n'avoit pas la vertu de les justifier par elle-même, elle les faisoit souvenir des promesses, et leur faisoit entendre, qu'ils ne devoient en voir les effets et l'accomplissement selon leur véritable sens, que par la Foi en Jesus-Christ. *Sed conclusit Scriptura omnia sub peccato, ut promissio ex Fide Jesu Christi daretur credentibus.* Mais l'Ecriture, ajoute saint Paul, a tout assujetti au péché, afin que par la Foi en Jesus-Christ la promesse s'accomplît à l'égard de ceux qui croiroient. La Loi, dit saint

Chrysostôme, a convaincu ceux qui ont vécu avant la Foi, qu'ils étoient dans l'erreur sur un grand nombre de points de morale. Elle a fait voir aux Juifs qui vivoient sous la Loi qu'ils étoient des prévaricateurs ; enfin, elle leur a fait espérer, mais elle ne leur a pas donné le remede efficace à leurs maux. Ils n'ont pu l'obtenir que par la Foi en Jesus-Christ. L'ancienne Loi n'a donc pas été donnée, conclut le saint Apôtre, pour justifier les hommes, mais pour leur faire connoître leur foiblesse, et par-là leur faire mieux sentir le besoin qu'ils avoient de la Foi de Jesus-Christ leur Rédempteur et le Messie ; n'y ayant point d'autre moyen pour acquérir l'héritage, que la Foi en Jesus-Christ.

L'Evangile de la Messe de ce jour contient la guérison miraculeuse de dix Lépreux ; voici quelle en est l'histoire.

Le Sauveur, qui faisoit du bien par-tout où il passoit, et faisoit par-tout des miracles, allant à Jérusalem pour la fête de la Dédicace, passa par le milieu de la Samarie et de la Galilée ; comme il alloit entrer dans un village, il vit venir à lui dix Lépreux, qui se tenant éloignés, parce que la Loi leur défendoit d'avoir communication avec personne, s'écrierent d'aussi loin qu'ils le virent : Jesus, notre Maître, ayez pitié de nous. Dès que le Sauveur les eut apperçus : Allez, leur dit-il, montrez-vous aux Prêtres. La Loi établissoit les Prêtres Juges de cette maladie : c'étoit à eux à déclarer si ceux qu'on leur présentoit en étoient atteints, ou s'ils étoient bien guéris. Ceux dont la guérison étoit reconnue, offroient d'abord deux passereaux, et huit jours après ils offroient deux agneaux et une brebis ; s'ils étoient pauvres, un agneau et deux tourterelles. Jesus-Christ, en renvoyant aux Prêtres ces Lépreux, leur faisoit assez entendre qu'ils seroient guéris en chemin, puisqu'ils ne

devoient s'aller présenter aux Prêtres, qu'afin que ceux-ci prononçassent sur leur guérison, et qu'ils ne pussent pas douter de sa Mission, par le témoignage assuré du miracle.

Les Lépreux comprirent aisément ce que le Sauveur leur disoit ; ils n'hésiterent pas un moment de prendre le chemin de Jérusalem, comme s'ils eussent déjà été entièrement nets de leur lépre. Aussi leur foi fut récompensée sur l'heure : et à peine se furent-ils mis en chemin, qu'ils se trouverent tous parfaitement guéris. La joie qu'ils eurent de leur guérison, leur fit oublier celui à qui ils la devoient ; de dix qu'ils étoient, il n'y en eut qu'un à qui il vint en pensée de venir remercier son insigne bienfaicteur, encore étoit-il Samaritain, et par conséquent regardé comme Gentil et Etranger ; les autres neuf, qui étoient Juifs, n'eurent pas la même reconnoissance. Ce Samaritain revint donc sur ses pas, ne cessant de louer à haute voix la bonté du Sauveur, et d'exalter sa toute-puissance. Dès qu'il eut rejoint Jesus-Christ, il se prosterne à ses pieds, le visage contre terre, et lui rend mille actions de graces pour sa guérison.

Jesus le reçut avec sa douceur ordinaire ; mais il fit bien remarquer l'attention qu'il faisoit à la démarche qu'il venoit de faire, et à l'ingratitude des autres, qui ne lui étoient pas moins obligés que celui-ci. Car il dit tout haut. Eh ! quoi, tous les dix n'ont-ils pas été guéris ? Où sont donc les neuf autres ? Faut-il qu'il n'y ait que cet étranger qui ait de la reconnoissance, et qui ait rendu gloire et graces à Dieu pour le bienfait reçu. La surprise que le Sauveur témoigne ici, n'est point l'effet d'un véritable étonnement, et d'une espece d'ignorance : Jesus ne pouvoit être étonné de rien, connoissant tout ce qui devoit arriver, avant même que les choses arrivassent ; il vouloit seulement nous ouvrir les yeux sur notre ingratitude envers Dieu. Heureux celui,

dit saint Augustin, qui, à l'exemple de ce Samaritain, se regardant comme un étranger à l'égard de Dieu, lui marque la plus grande reconnoissance pour les moindres bienfaits, persuadé qu'il n'y a rien de gratuit que ce qu'on fait pour un étranger, et un inconnu. Le Sauveur avoit encore en vue de marquer par ces paroles, combien la conduite des Gentils à son égard seroit différente de celle du peuple Juif, qui ne devoit accompagner les plus grandes faveurs, dont il étoit comblé, que de la plus insigne et de la plus noire ingratitude. *Surge, vade: quia fides tua te salvum fecit:* Levez-vous, allez, votre foi vous a sauvé. Il est sûr que les autres avoient eu la Foi, puisque sans répliquer ils avoient obéi, et avoient été guéris. Mais la reconnoissance de celui-ci lui attire bien de nouvelles graces, et il est vraisemblable que le Sauveur promet ici quelque chose de particulier à ce Samaritain, par rapport au bien de son ame, et à sa conversion. Figure instructive de ce qui arrive tous les jours dans le Christianisme! Guérison miraculeuse à l'égard de bien des pécheurs convertis : bienfaits singuliers, graces particulieres ; bien des gens en reçoivent de la miséricorde du Seigneur, mais peu qui en aient une véritable reconnoissance ; et par cette noire ingratitude, on se rend indignes de nouvelles faveurs.

L'Oraison qu'on dit à la Messe de ce jour, est celle qui suit.

OMNIPOTENS sempiterne Deus, da nobis fidei, spei, et charitatis augmentum: et ut mereamur assequi quod promittis, fac nos amare quod præcipis. Per Dominum, etc.

DIEU Tout-puissant et éternel, faites croître en nous toujours de plus en plus la Foi, l'Espérance et la Charité : et afin que nous puissions acquérir ce que vous nous promettez, faites-nous aimer ce que vous commandez. Par Notre-Seigneur, etc.

L'ÉPÎTRE.

Leçon tirée de l'Epître de l'Apôtre saint Paul aux Romains. Chap. 5.

FRATRES : Abrahæ dictæ sunt promissiones, et semini ejus. Non dicit : Et seminibus, quasi in multis : sed quasi in uno : Et semini tuo, qui est Christus. Hoc autem dico, testamentum confirmatum à Deo : quæ post quadringentos et triginta annos facta est Lex, non irritum facit ad evacuandam promissionem. Nam si ex lege hæreditas, jam non ex promissione. Abrahæ autem per repromissionem donavit Deus. Quid igitur Lex ! Propter transgressiones posita est, donec veniret semen, cui promiserat, ordinata per Angelos in manu mediatoris : mediator autem unius non est : Deus autem unus est. Lex ergo adversùs promissa Dei ! Absit. Si enim data esset Lex, quæ posset vivificare, verè ex Lege esset justitia. Sed conclusit Scriptura omnia sub peccato, ut promissio ex fide Jesu Christi daretur credentibus.

MES Freres : les promesses ont été faites à Abraham, et à ce qui naîtra de lui. Il n'est pas dit : Et à ceux qui naîtront, comme s'ils étoient plusieurs, mais comme s'il ne s'agissoit que d'un, et à ce qui naîtra de vous, c'est-à-dire, du Christ. Voici donc ce que je dis. L'alliance que Dieu a lui-même ratifiée : la Loi qui est venue quatre cent trente ans après, ne l'annulle pas, en sorte que sa promesse soit vaine ; car si le droit d'héritier est fondé sur la Loi, ce n'est plus sur la promesse : or, c'est par la promesse que Dieu l'a donnée à Abraham. Que sert donc la Loi ! C'est à cause des crimes qu'elle a été établie, jusqu'à la venue de celui qui devoit naître, en faveur de qui la promesse avoit été faite : et les Anges l'ont intimée par le ministere d'un médiateur. Or, un médiateur ne l'est pas d'un seul, et Dieu pourtant n'est qu'un. La Loi est donc contre les promesses de Dieu ! rien moins. Car si la Loi avoit été donnée, en sorte qu'elle pût justifier, la justice viendroit effectivement de la Loi. Mais l'Ecriture a tout assujetti au péché, afin que par la Foi en Jesus-Christ, la promesse s'accomplit à l'égard de ceux qui croiroient.

Saint Paul voulant bien faire entendre aux Galates convertis, que la Loi donnée aux Hébreux par le ministere de Moyse, ne les pouvoit pas

justifier ; il leur apporte l'exemple d'Abraham, qui ne put pas avoir été justifié par la Loi, qui ne fut donnée que quatre cents et trente ans après. Mais que ce saint Patriarche ne fut justifié que par la Foi en Jesus-Christ : Abraham credidit Deo, et reputatum est ei ad justitiam (*a*). *Abraham crut à Dieu, et cela lui fut imputé à justice.*

RÉFLEXIONS.

Afin que par la Foi en Jesus-Christ la promesse s'accomplît à l'égard de ceux qui croiroient. C'est sur la Foi en Jesus-Christ que tout notre salut porte. La Foi en Jesus-Christ est la base de notre salut ; c'est de la Foi que vit le juste ; et fît-on toutes les œuvres de la Loi ; eût-on de la probité, de la bonne foi, de la droiture, fût-on irréprochable dans ses mœurs, eût-on de la charité pour les pauvres : sans la Foi en Jesus-Christ, vertus apparentes, belles qualités purement naturelles, fruits âpres, et jamais mûrs, d'un inutile sauvageon. C'est à celui qui devoit naître d'Abraham, c'est-à-dire à Jesus-Christ, que la promesse de l'héritage est faite. Il faut être membre de son Eglise, pour être du nombre de ses enfans. Tout membre retranché du corps, pourrit. On peut bien l'embaumer, c'est-à-dire, conserver artificieusement sa couleur et sa consistance : la chair se conserve ; mais le membre est mort, dès qu'il ne tient plus au chef, et il n'appartient plus au chef, dès qu'il est séparé du corps. Terrible, effrayante vérité pour tous les hérétiques, pour tous les schismatiques, c'est-à-dire, pour tous ceux que l'Eglise de Jesus-Christ retranche de son corps ! On a beau se flatter de tenir toujours au chef, si le corps ne les reconnoît plus pour ses membres; et s'ils ne sont plus membres, comment tiendroient-ils

(a) *Rom.* 4.

au

au chef? Les Apôtres plaignoient le sort malheureux de ceux qui ayant été régénérés par les eaux salutaires du Baptême, instruits par l'Esprit de vérité dans l'école de Jesus-Christ, avoient fermé les yeux à la lumiere, pour ne marcher que dans les ténebres; et se livrant à leur propre esprit, n'avoient plus pour guide que l'Esprit d'erreur. Ils étoient parmi nous, disoient-ils, sans être des nôtres; ils portoient le nom de Chrétiens, sans en avoir l'esprit. Toutes sortes de bénédictions, dit l'Apôtre, joie, confiance, bienheureuse immortalité aux vrais Fidelles, à ceux qui, inébranlables dans la Foi, ne se laissent point emporter çà et là à tout vent, en fait de doctrine, ni séduire par la malice des hommes et par les ruses dont ils se servent pour engager dans l'erreur; mais qui, mettant la vérité en pratique, croissent de toute maniere en celui qui est le Chef et le Christ. Mais pour ceux qui aiment à contester, qui s'opiniâtrent à ne se pas rendre à la vérité, qui demeurent avec obstination dans l'erreur et dans l'égarement, il n'y a pour eux que colere, qu'indignation, que malheur éternel: *Iis autem qui sunt ex contentione, et qui non acquiescunt veritati, credunt autem iniquitati, ira et indignatio.* Caractere des Hérétiques qui ne refusent de se rendre à la vérité, que par un esprit d'indocilité et de contestation. Or, si cet esprit de division, de rebellion, d'obstination, souleve si justement contre eux les Puissances de la terre, que doivent-ils attendre de l'indignation de Jesus-Christ, lorsqu'il viendra les juger? Qu'il saura bien alors humilier ces cœurs rebelles, ces esprits indociles, et venger l'Eglise son Epouse, du mépris qu'ils auront fait de ses jugemens. Point de brouillard qui obscurcisse la Foi, qui ne naisse de la corruption du cœur, et que l'orgueil n'épaississe. De là cet aveuglement qui, ôtant la vue

de l'égarement, cause l'opiniâtreté dans l'erreur. Otez la corruption du cœur et l'orgueil de l'esprit, disent les Peres, et il n'y aura plus d'Hérétiques. L'erreur ne prit jamais racine dans un esprit humble et dans un cœur pur.

L'ÉVANGILE.

La suite du saint Evangile selon saint Luc. Chap. 17.

In illo tempore : Dum iret Jesus in Jerusalem, transibat per mediam Samariam et Galilæam. Et cùm ingrederetur quoddam castellum, occurrerunt ei decem viri leprosi, qui steterunt à longè, et levaverunt vocem, dicentes : Jesu Præceptor, miserere nostrî. Quos ut vidit, dixit : Ite, ostendite vos sacerdotibus. Et factum est, dum irent, mundati sunt. Unus autem ex illis, ut vidit quia mundatus est, regressus est, cum magna voce magnificans Deum, et cecidit in faciem ante pedes ejus, gratias agens : et hic erat Samaritanus. Respondens autem Jesus, dixit : Nonne decem mundati sunt ! et novem ubi sunt ! Non est inventus qui rediret, et daret gloriam Deo, nisi hic alienigena. Et ait illi : Surge, vade, quia fides tua te salvum fecit.

En ce temps-là : Jesus allant à Jérusalem par le milieu de la Samarie et de la Galilée. Comme il entroit dans un Village, il rencontra dix lépreux, qui se tenant éloignés, s'écrierent : Jesus notre Maître, ayez pitié de nous. Dès qu'il les eut apperçus : Allez, dit-il, montrez-vous aux Prêtres ; et en y allant ils furent guéris. L'un d'eux aussi-tôt qu'il se vit guéri, retourna sur ses pas, louant Dieu à haute voix ; et il se jeta aux pieds de Jesus, le visage contre terre, lui rendant des actions de graces : c'étoit un Samaritain. Alors Jesus dit : Tous les dix ne sont-ils pas guéris ? où sont les neuf autres ? il ne se trouve que cet étranger qui soit revenu, et qui ait rendu gloire à Dieu. Puis il lui dit : Levez-vous, allez, votre foi vous a sauvé.

MÉDITATION.

Qu'il n'y a de vrai mal sur la terre que le péché.

PREMIER POINT.

CONSIDÉREZ que la lepre a toujours été regardée dans le sens moral, comme la figure et l'image du péché. L'analogie est assez claire. La lepre est une effusion de sang troublé et corrompu, qui corrompt toute l'habitude du corps; c'est une espece de chancre universel, qui ne se guérit presque que par miracle, et qui rend difforme et hideux tout le corps. La lepre rend la voix enrouée et cassée; le pouls du malade est petit et pesant, lent et engagé. Le visage du lépreux ressemble à un charbon demi-éteint, onctueux, luisant et enflé, semé de boutons fort durs, et donne de l'horreur. Ses yeux sont rouges et enflammés; sa langue est seche, noire et ulcérée; toute sa peau est couverte d'ulceres, ou d'écailles comme le poisson; tout son corps exhale une puanteur horrible; et il vient à un tel degré d'insensibilité, qu'on peut lui percer le bras, et les endroits les plus sensibles, sans qu'il souffre aucune douleur. Enfin, tout son corps se pourrit et meurt, pour ainsi dire, avant que le malade meure; et il sent une si grande chaleur maligne, qu'il brûle dans le plus grand froid. On ne sauroit faire un portrait plus ressemblant du pécheur que celui du lépreux; et il n'est pas nécessaire d'en faire l'application, rien ne frappe plus que cette ressemblance. Le péché peut être appelé la lepre de l'ame; comprenez quel mal c'est que le péché. Il n'y a de vrai mal sur la terre que celui qui ne peut jamais être regardé comme un bien, qui seul nous prive du

vrai bien, et de la source même de tous les biens ; et tel est le péché.

De quelque biais qu'on regarde le péché, il est toujours péché. Jugeons-en comme Dieu en juge : éternellement le péché sera l'objet de sa haine et de sa colere ; éternellement il le sera de notre repentir ; comment le peut-il être aujourd'hui de nos empressemens et de notre complaisance ?

Tout ce que nous appelons maux sur la terre, ne sont tels qu'autant qu'ils sont les suites du péché. C'est le péché qui a inondé la terre de tant de malheurs ; c'est lui qui a allumé les feux de l'enfer : le péché seul fait les malheureux ; la joie et la tranquillité se trouvent par-tout où regne l'innocence. Dieu étant un bien infini, Dieu étant lui-même tout bien, ne sauroit communiquer autre chose. Le péché seul fait tout le mal, en nous privant de ce bien. Est-ce-là l'idée qu'on a du péché ; mais le péché est-il un moindre mal, en est-il moins péché, parce que nous en avons une autre idée ?

Ces assemblées de plaisirs d'où l'innocence est toujours bannie ; ces divertissemens du Carnaval, toujours si criminels ; ces spectacles, ces joies profanes, source fatale de tant de désordres : tout cela prouve-t-il qu'on ait une grande horreur du péché ? et les personnes même qui ne vivent pas dans de si grands déréglemens, vivent-elles toujours dans une plus grande innocence ? On se familiarise avec le péché : s'accoutumera-t-on aussi avec la peine qui doit le suivre ?

Eh ! Seigneur, que j'ai mal connu jusqu'ici le péché, mais que je le déteste ! Augmentez ma douleur, et pardonnez-moi mes péchés.

SECOND POINT.

Considérez que nous avons tort d'appeler maux ce qui peut contribuer à notre félicité. Tout peut être utile à une ame fervente, au péché près.

Les disgraces, les persécutions, les maladies, la pauvreté, la mort même, tout peut servir à nous rendre heureux, puisque tout cela peut nous servir pour nous faire Saints.

Peu de Saints qui ne doivent, pour ainsi dire, aux persécutions, à l'adversité, aux souffrances, quelque degré du moins de leur élévation dans le Ciel. Que ne doivent pas les Martyrs aux supplices! Vos proches, vos amis vous persécuteront, dit le Sauveur, vous n'en serez pas plus malheureux: toute la malice, toute la rage des plus cruels tyrans ne sauroit vous arracher un seul cheveu de votre tête. Quand on est agréable à Dieu, quand on est chéri de Dieu, qu'a-t-on à craindre? Quelle erreur de regarder la haine du monde comme un mal, quand c'est parce qu'on aime Dieu, parce qu'on sert Dieu, qu'on est haï du monde. Quelles faveurs, quels avantages le monde ne présenta-t-il pas à S. Vincent, pour le pervertir! Et au refus de toutes ses séduisantes promesses, que de cruels supplices! Avec quel courage ce Saint méprise-t-il et les caresses et les tourmens du tyran; il trouve même un plus rude tourment dans ses caresses. Il perd la vie plutôt que de perdre l'amitié de son Dieu. Quand penserons-nous ainsi? Quand raisonnerons-nous selon ces principes? Le péché passe-t-il aujourd'hui pour le plus grand de tous les maux? Est-il regardé même comme un mal par ces personnes qui se font un plaisir, un honneur même de le commettre? On appelle un mal, une perte de bien, un affliction, une

persécution, une disgrace qui sont des sources de bénédictions, selon les desseins de la Providence. Mais regarde-t-on le péché comme un grand mal, quand on le regarde comme un moyen de faire fortune?

Dans quel aveuglement, ô mon Dieu, ai-je vécu jusqu'ici? pardonnez-moi ces iniquités; daignez exaucer ma priere. Faites, Seigneur, que je souffre plutôt tous les tourmens; faites-moi souffrir tous les maux de cette vie, plutôt que je commette jamais un seul péché.

Aspirations dévotes durant le jour.

Væ vobis viri impii qui dereliquistis legem Domini Dei. Eccl. 41.

Malheur à vous, hommes impies, qui avez abandonné la loi de votre Dieu!

Horrendum est incidere in manus Dei viventis. Heb. 10.

Qu'il est horrible de tomber entre les mains du Dieu vivant, et de devenir l'objet de sa colere!

PRATIQUES DE PIÉTÉ.

1.° CONCEVEZ une si grande horreur du péché, que vous soyez prêts à perdre les biens, la santé, la vie même plutôt que de perdre la grace. Vous seriez bien à plaindre, si vous étiez dans une autre disposition; mais parce que les meilleurs sentimens ne servent de rien si l'on n'en vient à la pratique, toutes les fois qu'il vous arrivera quelque chose de fâcheux, ou que quelque malheur sera arrivé aux autres, prenez cette sainte coutume de vous dire à vous-même: Nul mal que le péché, consolons-nous; cette perte de bien ou de santé peut m'être avantageuse: préservez-moi, Seigneur, de tout péché; je ne crains point d'autre mal.

2.° Prenez occasion de tous les fâcheux accidens qui arrivent durant la vie, pour dire à vos enfans, à vos amis, à vos domestiques, qu'il n'y a proprement qu'un seul mal à craindre sur la terre; c'est le péché. Que ce soit là votre proverbe favori. Répétez-le sans cesse à vos enfans; dites-vous-le cent fois le jour à vous-même, et ne vous passez pas les plus petits mensonges officieux, les restrictions mentales, qui sont de véritables mensonges déguisés, les moindres impatiences. Tout ce qui peut altérer tant soit peu la charité vous doit être interdit. Trop d'indulgence pour vous-même, et trop peu pour les autres, est d'ordinaire une source de bien des fautes. Tout ce qui peut faire quelque tort au prochain, quelque léger qu'il soit, et tout ce qui a seulement l'ombre du péché, doit vous faire horreur. L'image seule d'un monstre effraie. Répétez souvent ces belles paroles : *Malo mori quàm fœdare animam meam.* J'aime mieux mourir que de souiller jamais mon ame. Ne vous contentez pas d'avoir de l'horreur du péché, ayez-en autant des occasions du péché; fuyez-les autant que le péché même. On ne déteste pas le péché, quand on n'a pas horreur de l'occasion.

LE QUATORZIEME DIMANCHE D'APRÈS LA PENTECÔTE.

Le quatorzieme Dimanche d'après la Pentecôte est appelé communément dans l'Eglise Latine, le Dimanche des deux Maîtres à servir, ou de la Providence, à cause de l'Evangile qui se lit à la Messe de ce jour, et qui s'y lisoit déjà du temps de saint Grégoire. Il est pris du chapitre sixieme

de saint Matthieu, où le Sauveur déclare l'impossibilité de servir en même temps deux Maîtres aussi opposés que le sont Dieu et le monde ; qu'on ne sauroit plaire à l'un sans déplaire à l'autre, et que c'est une chimere de vouloir les contenter tous les deux. Jesus-Christ exhorte ensuite ses Disciples à ne se mettre point tant en peine des besoins de la vie ; il leur dit que Dieu ayant tant de soin des créatures inanimées, ne sauroit oublier les raisonnables ; qu'il connoît tous nos besoins, et qu'il ne nous laissera manquer de rien, pourvu que nous mettions en lui toute notre confiance, et que cette religieuse confiance doit en particulier distinguer les Fidelles des Gentils. L'Épître ne contient pas une moindre instruction; elle est de l'endroit de saint Paul aux Galates, que cet Apôtre instruit et prévient touchant les désirs, les œuvres et les fruits de la chair, laquelle combat continuellement contre l'esprit, et sur la nécessité de crucifier sa chair et de ne se conduire que par l'esprit. L'Introït de la Messe a un parfait rapport à tous les deux. C'est une courte priere à Dieu notre Tout-puissant Protecteur, en vue des mérites de Jesus-Christ, et laquelle finit par l'aveu sincere que nous faisons, qu'il n'y a d'honneur, de gloire, d'avantage et de véritable bonheur qu'au service de Dieu, le meilleur de tous les peres.

Protector noster aspice Deus, et respice in faciem Christi : O Dieu notre Protecteur, regardez-nous ; jetez les yeux sur celui que vous avez oint Roi de votre peuple, et rappelez-le dans votre demeure : *Quia melior est dies una in atriis tuis super millia :* Un seul des jours que je passerai dans ce saint lieu, me sera infiniment plus doux que mille autres que je passerois par-tout ailleurs.

David chassé de Jérusalem par Absalon, expose en ce Pseaume le désir ardent qu'il a de revoir le *Tabernacle*, c'est-à-dire, le Lieu Saint où Dieu

vouloit être prié avant que Salomon eût bâti le fameux Temple de Jérusalem. Voici la description que fait Philon de ce *Tabernacle*. C'étoit un bâtiment composé de quarante-huit ais de cedre revêtus d'or massif, sous chacun desquels il y avoit un soubassement d'argent, et au sommet un chapiteau d'or. Il étoit environné de dix pieces de tapisseries de diverses couleurs précieuses, d'hyacinthe, de pourpre, d'écarlate; chacune avoit vingt-huit coudées de long, et quatre de large. La longueur du *Tabernacle* étoit de trente coudées, et il en avoit dix de largeur. Il étoit environné d'un parvis de cent coudées de long et de cinquante de large, fermé de soixante peaux revêtues d'argent. L'Arche étoit posée au milieu de ce *Tabernacle* dans le secret Oratoire, et elle étoit dorée dedans et dehors, le dessus de laquelle, comme un couvercle, étoit appelé *Propitiatoire*, parce qu'il appaisoit la colere de Dieu. Elle étoit entourée de plusieurs voiles, tendus avec des crochets et des boucles d'or. Ce Tabernacle est appelé dans l'Ecriture, le *Tabernacle du Seigneur*, ou, par excellence, le *Tabernacle*. David soupire après ce Lieu Saint, où il alloit répandre son cœur devant Dieu: ainsi, dans notre exil durant cette vie, devons-nous soupirer après les Tabernacles éternels, c'est-à-dire, après le séjour des Bienheureux dans le Ciel notre chere Patrie. Cherchons notre repos, notre félicité, tant qu'il nous plaira, durant cette vie; nous ne la trouverons nulle part. La terre maudite par le Seigneur ne sauroit porter que des ronces. Le trône même, quelque brillant, quelque riche, quelque élevé qu'il soit, ne sauroit rendre un homme heureux. La plus florissante fortune, la plus longue prospérité, la gloire la plus éclatante peuvent éblouir, mais rien ne sauroit pleinement nous satisfaire: *Irrequietum est cor nostrum*. Depuis plus de six mille ans que les hommes travaillent

à se rendre heureux, aucun n'a pu trouver encore un repos plein et parfait qui ait fixé tous ses désirs ; il demeure toujours un vide infini, que tous les objets créés ne peuvent remplir ; ce n'est point pour eux que l'homme a été fait. Il faut qu'il s'éleve jusqu'à Dieu ; et du moment qu'il prend ce parti, il trouve une paix, une douceur qu'il n'a point trouvées ailleurs ; marque évidente que Dieu est la fin et le centre de son repos. Fût-on le plus cher favori du plus grand Monarque du monde, trouvât-on toutes les douceurs et tous les avantages à son service ; chimérique félicité, bonheur imaginaire : *Melior est dies una in atriis tuis super millia.* Un seul jour dans le parvis du Tabernacle, un seul jour passé au service de Dieu, fait plus goûter de véritables douceurs, cause plus de biens et fait trouver une tranquillité, une félicité plus réelle que cent années passées au service du plus grand Prince de l'univers.

L'Epître qui se lisoit déjà à la Messe avant même le siecle de Charlemagne, est une admirable regle de conduite non-seulement pour les Galates à qui saint Paul écrit, mais pour tous les Fidelles. Le saint Apôtre les exhorte à vivre en hommes spirituels, selon les lumieres et la conduite de l'Esprit-Saint, et nullement selon les désirs de la chair, qui ne s'accomplissent jamais sans donner la mort à l'ame.

Spiritu ambulate, et desideria carnis non perficistis : Voulez-vous ne point accomplir les désirs de la chair, leur dit-il, marchez selon l'esprit, c'est-à-dire, suivez les impressions et les pieux mouvemens de la grace. La concupiscence est cet appétit déréglé qui est demeuré dans l'homme depuis, et par le péché. Nous naissons avec cet ennemi domestique. Nous pouvons bien l'affoiblir avec le secours de la grace, mais nous ne saurions le détruire. Il faut que nous ayons sans

cesse les armes à la main pour le combattre ; il faut être continuellement en garde contre ses artifices ; il faut veiller jour et nuit contre ses surprises : c'est un poids qui entraîne ; c'est une Syrene qui enchante ; c'est une racine de péché. Le moyen d'arrêter ce penchant, de résister à ses enchantemens, et d'empêcher que cette racine empoisonnée ne pousse, dit l'Apôtre, c'est de marcher selon l'esprit de Jesus-Christ, c'est de vivre selon les maximes de l'Evangile, c'est de mortifier toutes les passions qu'on peut appeler les filles de la concupiscence. *Caro enim concupiscit adversùs spiritum : spiritus autem adversùm carnem :* car la chair a des désirs qui sont contre l'esprit, et l'esprit en a qui sont contre la chair. Aussi se font-ils la guerre l'un l'autre : nulle paix, nulle treve même entre ces deux ennemis. La chair et l'esprit marquent ici les deux principes de toutes nos actions morales. La chair ou la concupiscence, dit Théodoret, est le principe des mauvaises actions ; l'esprit ou le mouvement de la grace est le principe de nos bonnes œuvres : ces deux principes sont trop contraires pour être jamais d'accord. De là cette inclination naturelle au mal, que la conscience condamne ; de là cette inspiration, ce désir même de faire le bien, que la concupiscence est cause qu'on ne fait pas : de là cette loi dans nos sens et dans nos membres dont parle l'Apôtre, qui s'oppose sans cesse à la loi de l'esprit. La grace éclaire, sollicite, presse même pour faire le bien ; la concupiscence crie encore plus haut que la voix de la grace, et emploie les sens, les passions, l'amour propre, et met tout en œuvre pour éteindre cette lumiere, et pour rendre inefficace et inutile la volonté de faire le bien. A la vérité notre liberté est toujours entiere, malgré les puissantes sollicitations de la grace et la révolte de la cupidité ; mais en faisons-nous toujours, de cette liberté, un bon

usage ? Dans cette guere continuelle entre l'esprit et la chair, la victoire est-elle toujours du côté de l'esprit, et ne sommes-nous jamais d'intelligence avec l'ennemi de notre salut, en étouffant nous-mêmes les pieux mouvemens de la grace ? *Caro concupiscit contra spiritum*, dit l'Apôtre, *spiritus autem adversùs carnem.* La chair a des désirs qui sont contre l'esprit, nous ne l'expérimentons que trop ; et l'esprit en a qui sont contre la chair, notre conscience nous le fait assez connoître. Aussi se font-ils la guerre l'un à l'autre, ajoute l'Apôtre, en sorte que vous ne faites pas tout ce que vous voudriez faire, c'est-à-dire, que le penchant au mal, joint à la révolte des passions, nous porte très-souvent à résister aux lumieres de la raison et aux mouvemens de la grace ; en sorte que connoissant le bien, voulant même le bien, mais d'une volonté foible, nous cédons au penchant naturel que nous avons au mal ; mais c'est toujours librement, et par conséquent par notre pure faute. *Je fais le mal que je ne veux pas*, dit saint Paul écrivant aux Romains. Saint Augustin entend, par le mal que l'homme fait malgré lui, la révolte de la cupidité, et les mauvais désirs involontaires ; et par le bien qu'il voudroit faire et qu'il ne fait pas, cette promptitude et cette perfection dans l'accomplissement de la loi de Dieu, à laquelle s'oppose le trouble des passions. Les ames les plus saintes et les plus ferventes ne sont pas exemptes de cette contrariété de désirs. C'est ce qui fait dire au même Apôtre, qu'il est fâcheux d'être assujetti à cette guerre continuelle : *Quis me liberabit de corpore mortis hujus !* Qui me délivrera de ce corps de mort, c'est-à-dire, de cet assujettissement aux convoitises de la chair ? C'est ici, dit un savant Interprete, une exclamation que l'Apôtre met en la bouche du pécheur accablé sous le poids de son iniquité, et qui reconnoît que ni la loi

naturelle, ni la voix de sa conscience, ni la loi écrite ne sont pas capables de l'en délivrer. *Quod si spiritu ducimini, non estis sub lege :* Que si c'est l'esprit qui vous conduit, vous n'êtes point sous la loi, c'est-à-dire, qu'ayant reçu par le Baptême la grace et l'Esprit-Saint qui vous conduit, vous n'êtes plus assujettis à toutes ces cérémonies légales auxquelles les faux Docteurs veulent vous soumettre, pour rendre inutiles, s'ils pouvoient, la nouvelle alliance et la loi de Jesus-Christ.

Manifesta sunt autem opera carnis : quæ sunt fornicatio, immunditia, impudicitia, luxuria, idolorum servitus, etc. Je vous ai dit, continue l'Apôtre, que la chair a ses désirs qui sont contre l'esprit, et l'esprit en a qui sont contre la chair : il est aisé de connoître tous les deux par leurs œuvres ; et quoi de plus visible que les œuvres de la chair ? fornication, impureté, impudicité, luxure ; vices abominables qui tuent l'ame en l'abrutissant ; source malheureuse de tant de crimes, tous plus énormes, tous plus affreux ; cause détestable de la damnation de tant d'ames ! Du même fonds naissent le culte des idoles, les empoisonnemens, les inimitiés, les contestations, les jalousies, les emportemens de colere, les querelles, les dissentions, les cabales en fait de doctrine, c'est-à-dire, un esprit de parti que l'erreur, le schisme et l'hérésie font naître, et que le libertinage nourrit ; esprit de cabale en fait de doctrine, qui, obscurcissant les lumieres de la raison même, éteint la foi, étouffe tout sentiment de Religion, et inspire une opiniâtre révolte contre l'Eglise. Tout esprit de parti et de cabale, en fait de doctrine, est un fruit de la chair. Les envies, les homicides, les excès du vin, les débauches et choses semblables, naissent tous de la même source. La chair est la mere de tous les passions, de tous les crimes ; aussi voit-on

tous ceux qui se livrent à ses désirs, donner dans des excès horribles. Dès que la concupiscence domine, toutes les passions regnent avec empire ; les passions ne sont plus arrêtées, elles se répandent toutes en torrent : *Quæ prædico vobis, sicut prædixi, quoniam qui talia agunt, regnum Dei non consequentur.* Sur quoi je vous dis, comme je vous l'ai déjà dit, ajoute le saint Apôtre, que ceux qui font de telles actions, ne posséderont point le Royaume de Dieu. Qu'on se fasse tel système qu'on voudra, Dieu ne consulte que le sien. Les désirs de la chair ne sont jamais sans quelque motif plausible ; le faux zele, la jalousie, la colere n'en manquerent jamais. *Ut omnis qui interficit vos*, disoit le Sauveur, *arbitretur obsequium se præstare Deo.* Nul qui ne s'imagine rendre service à Dieu en vous sacrifiant à sa passion.

Si nous sommes animés de l'Esprit-Saint, marchons aussi selon l'Esprit. Les fruits de l'Esprit, continue-t-il, sont si opposés aux œuvres de la chair, qu'il n'est pas possible de s'y méprendre. Ce fruit de l'esprit et de la grace, c'est la charité, la joie, la paix, la patience, la douceur, la bonté, la longanimité, la mansuétude, la modération, la continence, la chasteté. Quand on est animé de l'Esprit de Dieu, on a une charité sans borne et sans mesure ; compâtissant aux foiblesses d'autrui, on excuse tout dans les autres, tandis qu'on ne se pardonne rien à soi-même, et l'on prend part à tous leurs maux. C'est de la foi que vit le Juste ; mais d'une foi humble, simple, agissante. La joie et la paix intérieure, fruits ordinaires de la bonne conscience, ne la trouvent que dans un cœur pur. Une douceur inaltérable supérieure à tous les événemens de la vie, un fond de bonté inépuisable, une patience à toute épreuve, une pureté de cœur et de corps sans tache, caractérisent tous les gens de bien. *Adver-*

sùs hujusmodi non est lex. A l'égard de ceux qui ont ces qualités, dit l'Apôtre, il n'y a point de loi, c'est-à-dire, que la loi ancienne n'est point pour ceux qui ne vivent que selon les maximes de l'Evangile. L'ancienne loi n'ayant été donnée qu'à cause des prévarications, et n'ayant été établie que contre ceux qui ne gardent point les Commandemens de Dieu, elle devient inutile pour ceux qui remplissent avec fidélité tous les devoirs de la justice, et qui marchent sans cesse dans les sentiers de la sainteté. *Qui autem sunt Christi, carnem suam crucifixerunt cum vitiis et concupiscentiis.* Pour ceux qui appartiennent à Jesus-Christ, conclut saint Paul, ils ont crucifié leur chair avec les vices et les convoitises; les vrais Disciples de Jesus-Christ, bien loin de suivre les désirs de la chair et d'en faire les œuvres, la crucifient par une mortification continuelle. Leur étude ordinaire est de réprimer toutes les saillies des passions, de mortifier les sens, et d'étouffer tous les désirs de la convoitise. Nulle vertu sans mortification; elle est la nourriture de l'innocence. L'amour du plaisir est le poison de l'ame. La vie molle ne fut jamais une vie chrétienne; nul Chrétien qui ne doive dire: Je suis attaché à la croix avec Jesus-Christ: *Christo confixus sum cruci.*

L'Evangile de la Messe du jour est pris du sixieme chapitre de l'Evangile selon saint Matthieu: *Nemo potest duobus dominis servire; aut enim unum odio habebit, et alterum diliget; aut unum sustinebit, et alterum contemnet.* C'est ici la suite de cette instruction admirable que le Sauveur fit à ses chers Disciples, où, après leur avoir enseigné comment on doit faire l'aumône et prier, il leur donne un modèle de la priere. Puis les exhortant à ne se regarder sur la terre que comme des étrangers, il leur fait voir que ce n'est qu'après les biens célestes et éternels qu'on

doit soupirer, et que ce n'est que dans le Ciel, pour ainsi dire, qu'on doit faire fortune. Les richesses sont cette idole à laquelle chacun fait des vœux; la passion d'amasser trésors sur trésors, est un tyran qui fait bien des esclaves. C'est un maître bien dur qui commande avec empire, et qu'on sert toujours à pure perte; cependant on le sert. Mais peut-on servir Dieu en même temps qu'on sert le monde, qu'on sert sa cupidité, qu'on sert le dieu des richesses, ou, pour parler plus juste, en même temps qu'on livre son cœur à la cupidité, et qu'on sacrifie son repos, sa santé, son salut même à l'avarice? Détrompons-nous: Dieu ne souffre point de partage; si le cœur est à quelqu'autre, il n'est plus à lui. Nul ne peut servir deux maîtres. Si l'on en sert un, il faut abandonner l'autre. Ils sont trop opposés entr'eux, ils sont d'un trop différent caractere pour avoir des serviteurs communs. Aimer l'un, c'est haïr l'autre, puisque les services qu'ils exigent sont si opposés. Dieu demande un cœur vide de toute affection des biens terrestres, et le monde demande un cœur livré aux désirs des biens créés. Dieu peut-il remplir un cœur que l'amour des richesses possede? *Non potestis Deo servire et mammonæ!* Dès que le démon des richesses est le maître d'un cœur, l'amour de Dieu en est banni. *Mammona* est un mot Syriaque, qui signifie argent, trésor, gain. Il se prend ici comme une divinité, parce qu'en effet les hommes sacrifient tout aux richesses.

Comme le besoin qu'on a de l'argent pour toutes les nécessités de la vie, sert d'ordinaire de prétexte pour justifier la passion qu'on a d'en avoir, le Sauveur déclare ici que si nous servions avec fidélité, avec ferveur et avec confiance, nous serions délivrés de beaucoup d'inquiétudes; et ce Dieu Tout-puissant qui veille si efficacement aux besoins des plus viles créatures, pourvoiroit abon-

damment à tous nos besoins. *Ne solliciti sitis animæ vestræ quid manducetis, neque corpori vestro quid induamini.* Reposez-vous surement de tout sur celui de qui vous tenez, et la vie qui est préférable à la nourriture, et le corps qui vaut mieux que le vêtement : ne craignez pas qu'après vous avoir donné la vie, il vous refuse ce qui est nécessaire pour la conserver. Qu'on s'épargneroit de soins et de fatigues, bien souvent inutiles, si nous nous reposions de nos besoins sur la Providence : elle pourvoit aux besoins des oiseaux, oubliera-t-elle ceux des hommes ? Le Pere céleste les nourrit, sans qu'ils prennent la peine de faire des provisions ; pourvoira-t-il moins à la subsistance de ceux qui le connoissent, qui l'aiment, et qui le servent, dit saint Chrysostôme. Le Sauveur ne condamne point ici les soins justes et raisonnables qu'on doit avoir de son entretien ; ce seroit tenter Dieu, de négliger les moyens que la Providence nous donne, pour nous procurer les choses necessaires à la vie ; il condamne seulement l'inquiétude, la défiance et le trop grand empressement. Il faut agir comme si tout le succès dépendoit de nos soins, dit un grand Saint ; et il faut compter sur la Divine Providence, comme si tous nos soins y étoient de trop. *Quis autem vestrûm cogitans potest adjicere ad staturam suam cubitum unum !* Quand vous avez fait de votre part prudemment ce qui dépend de vous pour pourvoir à vos besoins, vos inquiétudes sur cela sont aussi vaines que celles d'un homme qui voudroit ajouter une coudée à sa taille naturelle. L'anxiété et la trop grande inquiétude, sont aussi blâmables que l'indolence et l'inaction. Dès qu'on ne compte pas sur le secours du Ciel, et sur la Providence, on travaille beaucoup à pure perte ; et si nos soins, et si nos peines sont si souvent stériles, ne nous en prenons qu'à notre peu de confiance et de Religion. Pensez-vous qu'avec vos empressemens,

vous puissiez avoir tout ce qui vous est nécessaire, sans l'ordre et le secours de la Providence Divine ? Dieu prend plaisir à confondre notre orgueil et notre présomptueuse industrie. Que de ressorts ne fait-on pas jouer, que de machines ne met-on pas en œuvre pour devenir puissant, pour faire une fortune même éclatante ? Veilles, applications, intrigues, industries de nouvelle invention, systêmes, compagnies, complots : on tente tout, on met tout en usage ; rien ne paroît plus sûr, rien ne paroît plus plausible que le plan qu'on a fait, que les mesures qu'on a prises. Lorsque tout l'édifice s'écroule, tous ces grands préparatifs ne servent plus de rien ; il ne faut qu'une petite pierre pour renverser ce grand colosse ; et après tant de soins, tant de projets, tant de peines, on se trouve immédiatement au-dessous de rien. Dieu se joue ainsi de nos orgueilleuses entreprises : on veut monter jusqu'aux nues par ses propres forces : on appelle à grands cris l'opulence des quatre coins du monde ; l'abondance se montre, et la misere suit.

Considerate lilia agri quomodò crescunt ? nec Salomon in omni gloria sua coopertus est sicut unum ex istis. Quels frais ne fait-on point, quels soins ne prend-on pas pour se vêtir avec magnificence, pour se parer avec éclat ? L'art s'épuise, on épuise même ses coffres pour briller, pour éblouir, pour se faire admirer. Et une fleur, un lis qui naît au milieu des champs sans culture, surpasse en éclat, en beauté, en arrangement, en proportions, en nuances de rouge, de vert, de bleu, de blanc, de jaune, tout ce que l'art peut faire de plus éblouissant et de mieux assorti. L'art le plus fin et le plus exquis ne sauroit égaler la nature ; un œillet, une tulipe, la fleur même la plus champêtre, est plus pompeusement, plus splendidement habillée, elle brille avec plus d'éclat que le plus grand Roi. *Si autem fœnum*

agri quod hodie est, et cras in clibanum mittitur, Deus sic vestit : quantò magis vos modicæ fidei. Or, si Dieu habille de la sorte une herbe champêtre, qui est aujourd'hui, et qu'on jette demain dans le four ; combien plus le fera-t-il pour vous, gens de peu de foi ? Que ce reproche est juste, et que notre peu de confiance en la Providence est déraisonnable ! Nous lui voyons étendre ses soins jusque sur une fleur qui naît aujourd'hui, et qui demain n'est plus qu'une herbe seche que l'on jette au feu ; et nous craignons qu'il ne nous oublie, nous qu'il a formés à son image, nous qu'il a choisis pour être à son service, et qu'il a destinés à une éternelle félicité ! Nous sommes privés de bien de ces secours prévenans, parce que nous manquons de confiance. Nos inquiétudes, nos sollicitudes, notre défiance, nos craintes prouvent notre peu de foi. *Nolite ergo solliciti esse dicentes : Quid manducabimus ?* Ne vous inquiétez donc point, ajoute le Sauveur, et ne dites point : Qu'aurons-nous pour manger et pour boire, et de quoi nous habillerons-nous ? Ces soins empressés sont excusables chez les Païens, qui ne savent ce que c'est que Dieu, ou qui ne le savent que confusément, parce que l'erreur et le péché leur en dérobant la vue, ils ne connoissent et ne désirent par conséquent que les biens visibles et périssables, et ignorent ces trésors de sa Providence, qui se répandent avec tant de bonté sur tout l'Univers. Mais pour vous qui êtes les enfans de Dieu, les héritiers légitimes de son Royaume éternel, il vous seroit bien honteux de vous occuper de ce qui regarde le vêtement et la nourriture, comme si c'étoit votre principale affaire : il vous doit suffire de savoir que votre Pere céleste ne peut ignorer le besoin que vous en avez, puisqu'ayant pour vous autant d'amour qu'il en a, et sachant ce qui vous manque, il est impossible qu'il vous voie souffrir sans vous assister. Ne vous défiez pas

de sa Providence, et il aura soin de pourvoir à tous vos besoins. Que le premier de vos soins soit de chercher le Royaume de Dieu et sa justice ; et vous aurez tout cela de surcroît : *Quærite primùm Regnum Dei, et justitiam ejus ; et hæc omnia adjicientur vobis.* Occupez-vous, sur toutes choses, du soin de mériter le Ciel, et d'acquérir les vertus qui vous l'assurent. Dieu de son côté se charge de vous donner tout le reste. Dieu ne vous dispense pas pour cela de travailler, et de prendre tous les soins nécessaires pour pourvoir aux besoins de votre famille, et de tous ceux qui dépendent de vous. Cette négligence ne seroit point pardonnable ; mais on ne doit pas faire son affaire principale, et souvent unique, de ces biens temporels : on doit travailler, on doit s'appliquer à remplir tous les devoirs de son état ; on doit donner ses soins aux affaires temporelles ; mais tout cela doit être subordonné à la grande et importante affaire, qui est proprement notre unique affaire, qui est celle du salut.

L'Oraison qu'on dit à la Messe de ce jour est celle qui suit.

CUSTODI Domine, quæsumus, Ecclesiam tuam propitiatione perpetuâ : et quia sine te labitur humana mortalitas, tuis semper auxiliis et abstrahatur à noxiis, et ad salutaria dirigatur. Per Dominum, etc.

CONSERVEZ, Seigneur, votre Eglise, par une assistance continuelle de votre miséricorde : et parce que l'homme étant si foible tombe à chaque pas, si vous ne le soutenez, faites que votre divin secours nous retire sans cesse de tout ce qui peut nous nuire, et nous porte vers tout ce qui peut nous servir pour notre salut. Par Notre-Seigneur, etc.

L'EPÎTRE.

Leçon tirée de l'Epître de l'Apôtre saint Paul aux Galates. Chap. 5.

FRATRES : Spiritu ambulate, et desideria carnis non perficietis. Caro enim concupiscit adversùs spiritum : spiritus autem adversùs carnem : hæc enim sibi invicem adversantur : ut non quæcumque vultis, illa faciatis. Quòd si spiritu ducimini, non estis sub lege. Manifesta sunt autem opera carnis : quæ sunt, fornicatio, immunditia, impudicitia, luxuria, idolorum servitus, veneficia, inimicitiæ, contentiones, æmulationes, iræ, rixæ, dissensiones, sectæ, invidiæ, homicidia, ebrietates, comessationes, et his similia : quæ prædico vobis sicut prædixi, quoniam qui talia agunt, regnum Dei non consequentur. Fructus autem Spiritûs est : charitas, gaudium, pax, patientia benignitas, bonitas, longanimitas, mansuetudo, fides, modestia, continentia, castitas. Adversùs hujusmodi non est lex. Qui autem sunt Christi, carnem suam crucifixerunt cum vitiis et concupiscentiis.

MES Freres : Marchez selon l'esprit, et vous n'accomplirez point les désirs de la chair. Car la chair a des désirs qui sont contre l'esprit, et l'esprit en a qui sont contre la chair. Aussi se font-ils la guerre l'un à l'autre ; en sorte que vous ne faites pas tout ce que vous voudriez faire. Que si c'est l'esprit qui vous conduit, vous n'êtes point sous la loi. Or, l'on voit assez quelles sont les œuvres de la chair : c'est la fornication, l'impureté, l'impudicité, la luxure, le culte des idoles, les empoisonnemens, les inimitiés, les contestations, les jalousies, les emportemens de colere, les querelles, les dissentions, les cabales en fait de doctrine, les envies, les homicides, les excès de vin, les débauches, et choses semblables. Sur quoi je vous dis, comme je vous l'ai déjà dit, que ceux qui font de telles actions ne posséderont point le Royaume de Dieu. Mais le fruit de l'esprit, c'est la charité, la joie, la paix, la patience, la douceur, la bonté, la longanimité, la mansuétude, la foi, la modération, la continence, la chasteté. A l'égard de ceux qui ont ces qualités-là, il n'y a point de loi. Pour ceux qui appartiennent à Jesus-Christ, ils ont crucifié leur chair avec les vices et les convoitises.

Saint Paul parle aux Galates en quelques endroits, comme s'ils avoient été Juifs; mais tout le reste de l'Epître montre assez qu'ils avaient été convertis du Paganisme, car il leur dit qu'autrefois ils ne connoissoient point Dieu, et qu'ils adoroient des Divinités qui ne sont pas dignes de porter ce nom. Saint Grégoire croit que cette Epître fut écrite d'Ephese, trois ou quatre ans après leur conversion.

RÉFLEXIONS.

Les emportemens de colere : c'est un des fruits, selon le saint Apôtre, de la concupiscence et de la chair. C'est dans ce fonds que naissent ces épines, dont la piqûre est toujours envenimée, et dont la pointe ne s'émousse point. La colere et la fureur, dit l'Ecriture, sont toutes deux exécrables : *Ita et furor utraque execrabilia sunt* (*a*) : et qui peut soutenir la violence d'un homme emporté ? *Impetum concitati spiritûs ferre quis poterit* (*b*) ! Il est étrange que les tristes effets de cette effrénée passion, ne servent qu'à la décrier, sans l'affoiblir. Querelles sanglantes, procès imprudemment intentés, inimitiés immortelles, perte de biens, accidens, coups funestes, malheur que la mort même ne termine pas : ce sont les fruits amers de la colere. On gémit, on se repent, on se lamente : mais que sert de retenir la main, après que la pierre est jetée ? le feu éteint ne laisse que de noirs charbons et des cendres. On avoue qu'on est emporté, on déteste la violence ; mais que sert cet aveu ? le calme ne dure pas long-temps. L'âcreté, l'intempérie de l'humeur cause bientôt de nouveaux accès ; et les nuages épais, de nouvelles tempêtes. La colere vient de l'extrême sensibilité que nous avons pour tout ce qui nous blesse. C'est l'orgueil qui l'excite

(a) *Eccl.* 27. (b) *Prov.* 27.

et qui l'embrase. On a beau accuser le naturel, la bile, le tempérament : jamais homme humble ne fut colere. Les tempêtes ne sont jamais sans des vents violens. La douceur qui en est le contre-poison, est inséparable de l'humilité chrétienne. La colere est incompatible avec l'innocence ; un cœur qui s'aigrit si aisément, est bien gâté (*a*). *Qui ad indignandum facilis est, erit ad peccandum proclivior.* Quelle passion plus odieuse que la colere, et plus indigne d'un honnête homme, et d'un homme chrétien ! les peuples un peu civilisés, quoique païens, en ont eu horreur ; les plus barbares l'ont réprouvée, dès qu'ils sont devenus fidelles. La colere est une frénésie, courte, à la vérité ; mais qui ne tient pas moins de la folie : elle est toujours accompagnée de fureur et d'une espece d'aliénation d'esprit. Nulle passion n'est plus universellement condamnée, et nulle ne regne plus universellement ; parce qu'il n'en est point qui domine de si bonne heure. Elle est presque toujours de même âge que nous. On la flatte dans les enfans ; on la souffre dans les jeunes gens ; on l'excuse même sur la vivacité de l'âge. A la vérité, une piété sincere commence d'abord par dompter ce fier ennemi, et cela même prouve combien cette vraie piété est rare. Ce qui est plus surprenant, c'est qu'on se serve d'un masque de piété pour déguiser cette passion ; et c'est ce qui a fait dire qu'il n'est point de colere plus maligne que celle d'un dévot. On fait tort à la Religion de se servir d'un nom si saint pour désigner des gens qui le sont si peu. La vertu n'a point de fiel, et un homme de bien n'a de colere que contre lui-même. Ses défauts sont le seul objet de sa bile ; la sensibilité, l'aigreur, la colere ne se trouvent jamais avec la véritable dévotion. Il y a des coleres muettes, elles ne font pas tant de bruit ; mais elles font encore plus de mal. On

(*a*) *Prov.* 27.

n'est pas frappé de la foudre quand on a entendu le tonnerre ; la plus à craindre est celle dont on ne voit pas même l'éclair. Ces coleres tumultueuses et éclatantes sont criminelles, mais leur malignité cesse avec l'éclat.

L'ÉVANGILE.

La suite du saint Evangile selon saint Matthieu. Chap. 6.

In illo tempore : dixit Jesus Discipulis suis : Nemo potest duobus dominis servire : aut enim unum odio habebit, et alterum diliget : aut unum sustinebit et alterum contemnet. Non potestis Deo servire, et mammonæ. Ideò dico vobis, ne solliciti sitis animæ vestræ quid manducetis, neque corpori vestro quid induamini. Nonne anima plus est quàm esca : et corpus plus, quàm vestimentum! Respicite volatilia cœli, quoniam non serunt, neque metunt, neque congregant in horrea : et Pater vester cœlestis pascit illa. Nonne vos magis pluris estis illis ! Quis autem vestrûm cogitans potest adjicere ad staturam suam cubitum unum ! Et de vestimento quid soliciti estis ! Considerate lilia agri quomodò crescunt : non laborant, neque nent. Dico autem vobis, quoniam nec Salomon in omni gloria sua coopertus est sicut unum ex istis. Si autem fœnum agri, quod ho-

En ce temps-là, Jesus dit à ses Disciples. Nul ne peut servir deux maîtres ; car ou il haïra l'un, et aimera l'autre ; ou, s'il respecte celui-là, il méprisera celui-ci. Vous ne pouvez servir Dieu et le démon des richesses. C'est pour cela que je vous dis, ne vous inquiétez point, ni au sujet de votre vie, de quoi vous vous nourrirez ; ni au sujet de votre corps, de quoi vous vous habillerez. La vie n'est-elle pas plus que la nourriture, et le corps plus que l'habillement ! regardez les oiseaux du Ciel, ils ne sement, ni ne moissonnent, ni n'amassent dans des greniers, et votre Pere Céleste les nourrit : ne valez-vous pas beaucoup plus qu'eux ! Mais qui de vous, à force d'y penser, peut ajouter une coudée à sa taille ! Et du vêtement, pourquoi vous en inquiétez-vous ! Voyez les lis de la campagne comme ils croissent ; ils ne travaillent, ni ne filent ; et néanmoins je vous dis que Salomon même dans toute sa gloire n'a point été si bien paré que l'est un

de

die est, et eras in clibanum mittitur, Deus sic vestit : quantò magis vos modicæ fidei ! Nolite ergo solliciti esse, dicentes : Quid manducabimus, aut quid bibemus, aut quo operiemur ! Hæc enim omnia Gentes inquirunt. Scit enim Pater vester, quia his omnibus indigetis. Quærite ergo primùm regnum Dei, et justitiam ejus : et hæc omnia adjicientur vobis.

lis. Or, si Dieu habille de la sorte une herbe champêtre, qui est aujourd'hui, et qu'on jette demain dans le four ; combien plus le fera-t-il pour vous, gens de peu de foi ! Ne vous inquiétez point, et ne dites point : qu'aurons-nous pour manger et pour boire, et de quoi nous habillerons-nous ! Car ce sont les Gentils qui ont de l'inquiétude sur toutes ces choses ; et votre Pere Céleste sait que vous en avez besoin. Cherchez donc premiérement le Royaume de Dieu et sa justice : et vous aurez tout cela par-dessus.

MÉDITATION.

Qu'il n'est pas possible de servir Dieu et le monde en même temps.

PREMIER POINT.

CONSIDÉREZ qu'il est surprenant que les hommes aimant la liberté au point qu'ils l'aiment, veulent cependant multiplier leurs biens, s'assujettissant à plusieurs maîtres, eux qui ont naturellement de la peine d'en souffrir un seul. Cependant il n'est que trop vrai qu'on trouve le joug trop pesant quand on n'a qu'un maître ; et, par la plus étrange bizarrerie, on croit se soulager quand on est au service de deux. Le joug du Sauveur nous paroît fâcheux quand il est seul ; nous croyons pouvoir l'adoucir en prenant encore celui du monde ; comme si un fardeau ajouté à une nouvelle charge étoit capable d'en diminuer le poids. On sent, on convient que Dieu est notre souverain Maître ; nous lui appartenons par bien des titres, c'est lui qui nous a créés, et il ne nous a pu créer que pour lui. Nous lui appartenons inaliénablement par le

droit de création, de conservation, de rédemption. Devenus esclaves après avoir été tirés du néant, Dieu nous a rachetés à grands frais, pour nous avoir à son service : c'est lui qui nous nourrit, qui nous entretient, qui nous conserve, et qui nous a promis un riche, un précieux salaire après l'avoir servi. Fut-il jamais serviteur obligé, engagé à un maître par plus de titres que nous le sommes au service de Dieu ? cependant, par la plus indigne, la plus injuste, la plus bizarre de toutes les conduites, nous ne sommes pas contens de n'avoir que Dieu à servir. Nous convenons qu'il est le meilleur, le plus doux, le plus grand, le plus puissant et le plus libéral de tous les maîtres ; qu'il n'y a que lui seul qui puisse faire notre fortune ; nous ne l'attendons pas d'aucun autre. On convient que le monde est le plus dur, le plus ingrat, le plus pauvre de tous les maîtres, qu'il n'a rien à donner quoi qu'il promette ; que son service est une honteuse servitude ; qu'il ne mérite par aucun droit le nom de maître ; qu'il n'a à son service que des esclaves ; que c'est proprement un tyran qui ne sait faire que des malheureux. Cependant malgré cette conviction, confirmée tous les jours par cent exemples, peu de gens qui veuillent avoir Dieu pour leur seul Maître. On veut servir Dieu, mais on veut encore servir le monde, on veut partager ses services. On n'est pas assez impie, et assez irréligieux, pour refuser de servir Dieu ; mais combien peu de vrais Fidelles qui ne veuillent servir que Dieu seul ! on veut encore servir le monde, on se soumet à ses dures lois, on prend ses livrées avec plaisir, on fait profession de suivre son esprit et ses maximes. Ce nouveau maître est dur, son service est amer et ingrat : n'importe, on le sert avec plaisir, on aime son joug, quelque accablant qu'il soit ; on aime jusqu'à ses déboires et à ses disgraces ; on ne se plaint pas, on se rebute

encore moins, tandis qu'on est sans cesse à se plaindre de la prétendue pesanteur du joug de Jesus-Christ : quelque doux, quelque léger qu'il soit, on le trouve trop pesant, on se lasse à son service. Bon Dieu, quelle folie ! fut-il jamais une plus extravagante impiété ?

SECOND POINT.

Considérez que personne ne peut servir deux maîtres à la fois, sur-tout aussi opposés que le sont Dieu et le monde ; il faut nécessairement se donner à un seul. Il est impossible de servir Dieu et le monde en même temps ; et quand même cela se pourroit, devroit-on seulement le tenter ? Considérons l'incompatibilité de ces deux services, par l'opposition de ces deux maîtres. Leurs lois, leurs maximes sont si contraires, qu'il est tout visible qu'on ne peut aimer l'un sans haïr l'autre ; et vouloir plaire à l'un et à l'autre, c'est déplaire à tous les deux. Jesus-Christ demande indispensablement de tous ses serviteurs une pureté parfaite, une innocence sans tache, un cœur pur, un cœur humble et détaché de tous les biens créés. La modestie, la douceur, la mortification, et une charité sans borne et sans mesure, une droiture sans fard et sans artifice, la bonne-foi et la simplicité, doivent caractériser tous les Disciples de Jesus-Christ. Nulle de ces vertus qui ne soit indispensable ; nul serviteur de Dieu qui ne doive regarder le monde comme l'ennemi irréconciliable de Jesus-Christ ; et par conséquent, nul qui ne doive avoir en horreur le monde, nul qui ne doive abhorrer son esprit, ses lois, ses maximes. Quelle plus grande incompatibilité que celle de ces deux maîtres ! que vous en semble ? peut-on en même temps les servir tous les deux ? Le monde a ses maximes, son esprit et ses lois toutes contraires

à celles de l'Evangile. L'orgueil, l'ambition, la vanité, font le caractere de l'esprit du monde. Une fortune médiocre ne fut jamais du goût des mondains. Il faut faire tous ses efforts dans le monde pour se tirer de la poussiere, et s'élever sur ses égaux; on ne doit être même jamais content tant qu'on voit une place au-dessus de celle qu'on occupe. L'orgueil est la premiere qualité, et l'ambition la premiere leçon qu'on reçoit au service et à l'école de ce fier Maître. Les richesses sont l'idole universelle à laquelle tous les mondains font des vœux. L'amour du plaisir est comme l'ame de tous les désirs. La mollesse, la sensualité, l'impureté même ne sont pas seulement autorisées au service du monde, elles en sont presque le seul salaire. La simplicité, la bonne foi, la droiture en sont bannies; et la mortification, cette vertu si nécessaire et si recommandée dans le Christianisme, est en horreur aux mondains. Le luxe, la parure et la vanité sont la livrée des serviteurs, ou pour mieux dire, des esclaves du monde. C'est à ce tyran qu'on sacrifie son repos, sa santé, son salut. Accordez après cela le service de ces deux Maîtres. Quelle impiété, quelle folie de s'imaginer qu'on peut plaire à tous les deux! Cherchez tous les expédiens qu'il vous plaira, usez de tous les ménagemens possibles: l'esprit du monde éteint l'esprit de l'Evangile. Veut-on servir le monde? Dieu vous rejette de son service. Veut-on plaire au monde? on déplait nécessairement à Dieu. Chimere, folie insigne de vouloir donner quelque chose à l'esprit, et quelque chose à la chair; vivre chrétiennement, mais mollement, mais délicieusement; gagner les biens du Ciel, en jouissant des biens de la terre; plaire à Dieu, sans déplaire aux hommes: en un mot, compter sur ce tempérament, c'est tenir une route que Jesus-Christ n'a point tracée, également éloignée

de la voie étroite et de la voie large ; et bâtir entre Babylone et Jérusalem une nouvelle Cité, où la charité et l'amour-propre soient également révérés. C'est ainsi que les plus modérés prétendent rapprocher ces deux extrémités.

Ce n'est pas, Seigneur, ce que je prétends faire ; je ne veux servir que vous seul, et je n'aurai jamais d'autre souverain Maître. Vous seul régnerez désormais dans mon cœur.

Aspirations dévotes durant le jour.

Tu solus Sanctus, tu solus Dominus, tu solus Altissimus Jesu Christe.

Oui, mon Dieu et Seigneur Jesus-Christ, je confesse que vous êtes seul Saint, que vous êtes seul Maître, que vous êtes seul Très-Haut.

Dominum Deum timebis, et illi soli servies. Deut. 6.

Je n'oublierai jamais ce précepte : Vous craindrez le Seigneur votre Dieu, et vous ne servirez que lui.

PRATIQUES DE PIÉTÉ.

1.° COMME il y a peu de Chrétiens qui aspirent tout de bon à une sainteté parfaite, on peut dire qu'il n'y en a pas beaucoup aussi qui soient déterminés à passer leur vie dans les derniers déréglemens ; le grand nombre est de ceux qui cherchent un tempérament entre ces deux extrémités, et qui voudroient bien, s'il étoit possible, accorder en eux-mêmes la conscience avec la concupiscence, le monde avec Dieu. On veut être mondain sans cesser d'être Chrétien ; on veut servir Dieu, et s'acquitter des devoirs essentiels de la Religion, sans renoncer à l'esprit et aux maximes du monde ; Israélite à Jérusalem, demi-Gentil à Babylone, c'est ainsi qu'on prétend con-

tenter Dieu et le monde, en se partageant, pour ainsi dire, à l'un et à l'autre ; mais c'est en vain qu'on le prétend, parce que ce partage ne peut contenter ni l'un ni l'autre. Ce n'est rien pour Dieu que la moitié ; ce ne sera pas même assez pour le monde : mais le monde se contentât-il de moins, pour peu que vous lui donniez, c'est ne plus rien donner à Dieu, c'est lui refuser tout. Pénétrez-vous bien de cette importante vérité, elle est de la derniere conséquence. Déclarez-vous pour véritable serviteur de Dieu, remplissez-en tous les devoirs, et mettez-vous peu en peine si le monde se récrie. Vous n'avez qu'un maître, qui est Dieu lui même : servez-le avec ferveur, avec empressement et avec fidélité.

2.° Gardez les devoirs de bienséance, mais ne soyez jamais esclave des bizarres maximes des mondains. Souvenez-vous sans cesse que vous êtes au service de Dieu. Quelle indignité ! quelle bassesse de vous assujettir aux chimériques lois d'un tas de libertins, ou de femmes mondaines, à qui il plaît de faire des modes, de changer les usages et les proscrire ou autoriser, selon leur caprice et leur mauvais goût ! N'ayez jamais pour regle de votre conduite que les maximes de l'Évangile, et pour modele que la vie des Saints. Ne consultez dans tout ce que vous avez à faire, que Dieu, que votre salut, que votre conscience. Bannissez pour toujours de votre esprit et de votre cœur cette maxime indigne d'un Chrétien : c'est ainsi que le monde vit; c'est ainsi qu'on doit agir quand on vit dans le monde : ignorez ce jargon indigne d'une langue chrétienne : enfin, au milieu du monde, souvenez-vous sans cesse que vous êtes Chrétien.

LE QUINZIÈME DIMANCHE D'APRÈS LA PENTECÔTE.

Ce Dimanche est appelé dans l'Eglise, le Dimanche du Fils de la Veuve de Naïm, dont le miracle de la résurrection fait le sujet de l'Evangile qu'on y lit à la Messe du jour, et qui étoit en usage à Rome dès le septieme siecle. L'Epître de ce jour est la suite de celle du Dimanche précédent. Saint Paul y donne des instructions détaillées de la morale chrétienne, avec une précision qui dit beaucoup en peu de mots; cette seule Epître donne des réglemens de conduite à tous les Fidelles; nous n'avons rien dans toute l'Ecriture de plus moëlleux ni de plus instructif. L'Introït est une courte, mais affectueuse priere que l'ame fait à Dieu, animée d'une vive confiance en sa miséricorde.

Inclina Domine aurem tuam ad me, et exaudi me: Seigneur, écoutez ma priere, et exaucez-moi. David ajoute: *Quoniam inops et pauper sum ego:* Car je suis dans le délaissement et dans l'indigence. Une des meilleures dispositions pour la priere est de sentir sa pauvreté et son besoin. Quand tout nous rit, quand tout nous flatte, on est content. On ne sort guere de chez soi quand l'abondance et la prospérité y regnent; on se passe aisément de secours étranger quand tout fleurit dans son propre fonds. Mais quand tout cet éclat si amusant s'éteint, quand la pauvreté nous saisit, quand on se voit abandonné et haï même des créatures, on a recours à Dieu avec confiance et avec ferveur. La priere est toujours vive, quand elle est humble; et elle est toujours efficace, quand elle part d'un cœur humilié et

contrit. Les honneurs, les richesses ont des charmes qui suspendent souvent la Foi, et qui affoiblissent toujours la dévotion; les adversités la réveillent; rien ne nous fait plus affectueusement recourir à Dieu, que la persécution. David persécuté par Saül, ou par Absalon, reconnoît son néant, qu'il perdoit de vue dans la prospérité et sur le trône; et c'est durant cette persécution, cette affliction, durant cet abandon universel des créatures, qu'il a recours à Dieu : *Inclina Domine aurem tuam ad me, et exaudi me : quoniam inops et pauper sum ego.* Ce Roi affligé et persécuté n'auroit peut-être jamais prié le Seigneur avec tant d'ardeur et de confiance, s'il ne se fût trouvé dans une si grande affliction. *Salvum fac servum tuum, Deus meus, sperantem in te :* Conservez-moi, ô mon Dieu! sauvez un serviteur qui met en vous seul toute son espérance. *Miserere mei, Domine : quoniam ad te clamavi totâ die :* Touché de mes cris, Seigneur, ayez pitié d'un serviteur qui ne cesse jour et nuit d'implorer votre miséricorde : *Lætifica animam servi tui : quia ad te Domine, animam meam levavi :* Consolez-le, puisque dans son affliction et dans ses peines il met en vous seul toute sa confiance, et implore votre secours. On a déjà dit ailleurs, qu'élever son ame vers quelque chose, est une façon de parler assez ordinaire dans l'Ecriture, pour exprimer le désir ardent qu'on a de ce qui fait l'objet de nos vœux. Il y a peu de Pseaumes plus affectueux que celui-ci. C'est un serviteur de Dieu qui répand son cœur devant le Seigneur avec une entiere confiance. Un Chrétien, dans la tentation, ne sauroit faire une plus belle priere : rien n'est plus vif, rien n'est plus touchant, rien n'est plus tendre que ce Pseaume 85. On doit en faire sa priere ordinaire, quand on est dans l'affliction, dans la désolation.

L'Epître, comme nous avons dit, est un détail

instructif des plus importans points de la morale Chrétienne ; c'est une leçon importante qui intéresse tous les Fidelles, et qui regarde tous les âges et toutes les conditions.

Si spiritu vivimus, nous dit le saint Apôtre, *spiritu et ambulemus :* Si nous sommes animés de l'Esprit de Dieu, si nous ne vivons point selon la chair, ni selon les pernicieux désirs de la concupiscence ; si nous sommes véritablement Chrétiens, vivons d'une maniere toute chrétienne ; si c'est l'Esprit de Jesus-Christ qui nous anime, marchons aussi selon cet Esprit : *Non efficiamur inanis gloriæ cupidi :* Ne soyons point avides de la vaine gloire, nous attaquant les uns les autres, et nous portant envie, par une secrete jalousie si contraire à la charité. S'il n'y avoit point d'orgueil il n'y auroit point de division, de contestation, ni de querelle. C'est une vanité secrete qui est la cause ordinaire de la diversité des sentimens. On a beau se forger des motifs plausibles de notre opiniâtreté, on seroit bientôt d'accord, si l'orgueil ne plaidoit point la cause ; l'envie, la jalousie sont toujours les premiers fruits de l'orgueil. *Fratres*, ajoute-t-il, *et si præoccupatus fuerit homo in aliquo delicto, vos qui spirituales estis, hujusmodi instruite in spiritu lenitatis.* Mes Freres, si quelqu'un s'est laissé surprendre jusqu'à commettre quelque faute, vous qui êtes des gens spirituels, donnez-lui de bons avis dans un esprit de douceur. Quelques Docteurs animés d'un faux zele, et d'un esprit d'orgueil, s'étant mis à dogmatiser, avoient mis le trouble et la division dans cette Eglise. Nul hérétique, nul schismatique sans partisans. Abusant donc de la simplicité de ces nouveaux Fidelles, ils en avoient entraîné plusieurs dans l'erreur. Saint Paul exhorte les Prêtres, et tous ceux qui étoient animés de l'Esprit de Jesus-Christ, à ramener ceux qui avoient donné dans ces pieges,

à leur tendre la main, à les retirer de leur égarement ; non pas, en leur reprochant leur faute avec aigreur, mais en leur représentant leur chute avec un esprit de douceur et de charité : *In spiritu lenitatis.* Gardez-vous bien d'avoir un zele amer qui, bien loin de guérir les plaies, les aigrit et les empoisonne ; et pour cela, que chacun considere sa propre foiblesse, et fasse réflexion que pour avoir été plus fidelle, il n'est pas moins capable de pareils égaremens. La vue de ce que nous sommes ne nous doit pas faire oublier ce que nous pouvons être. Il n'est point de péché, dit saint Augustin, dont on ne soit capable, si Dieu ne nous soutient : *Nullum est peccatum quod facit homo, quod non possit facere alter homo, si desit Rector à quo factus est homo.* La connoissance de notre propre foiblesse inspire toujours plus de pitié que d'aigreur contre les pécheurs. C'est toujours un orgueil secret qui cause l'amertume et la dureté dans le zele. Quand on pense qu'on a été pécheur, ou du moins qu'on le peut être, on n'a que de la compassion pour ceux qui le sont. Rien n'inspire tant cet esprit de douceur envers les pécheurs, que la connoissance expérimentale de notre propre foiblesse. Jesus-Christ, disent les Peres, ne voulut point donner les clefs du Royaume des Cieux à saint Jean, parce qu'il avoit toujours vécu dans l'innocence ; et il les donne à S. Pierre qui n'avoit que trop expérimenté par sa chute sa propre foiblesse, malgré sa ferveur ; et vous aussi, ajouta le Seigneur, quand une fois vous serez revenu à vous, affermissez vos freres : *Et tu aliquando conversus, confirma fratres tuos.* Un Ministre du Seigneur, éprouvé, instruit par ses propres chutes, a plus de compassion des chutes des autres ; et, sans ménager jamais le péché, il ménage toujours le pécheur : *Instruite in spiritu lenitatis ; considerans teipsum*, ajoute le saint

Apôtre, *ne et tu tenteris* : Prenant garde chacun à vous, de peur que vous-même vous ne soyez aussi tenté. Ceux qui sont si séveres envers les autres, ne le sont pas toujours envers eux-mêmes. Bien des gens marchent par la voie large, tandis qu'ils ne montrent aux autres que des sentiers fort étroits. C'est aussi pour confondre cette hypocrite sévérité, que Dieu permet souvent que ces impitoyables Médecins spirituels soient atteints du mal pour lequel ils ordonnent des remedes impraticables, et qu'ils apprennent, par le besoin qu'ils ont eux-mêmes d'indulgence, à en avoir pour les autres pécheurs.

Alter alterius onera portate : Portez la charge les uns des autres, continue saint Paul, *et sic adimplebitis legem Christi*, et par-là vous accomplirez la Loi de Jesus-Christ. Cette divine Loi est fondée sur la charité, et c'est cette charité réciproque parmi les Chrétiens, qui les porte à se soulager mutuellement les uns les autres. Les secours mutuels soulagent les charges particulieres ; rien n'en diminue tant le poids que la charité chrétienne ; et c'est en quelque maniere partager l'affliction de nos freres, que de compatir à leurs afflictions. La dureté de l'ame est une preuve de son orgueil. C'est ce qui fait dire à cet Apôtre, que si quelqu'un s'imagine être quelque chose, n'étant rien, il se trompe lui-même. L'orgueil, la bonne estime de soi-même, est une espece de folie. On rit, on a compassion d'un vil artisan qui s'imagine être un grand Prince : est-on moins imbécille, quand on se croit être quelque chose de plus que ses freres ? Nous n'avons de notre propre fonds que le néant ; et, à proprement parler, nous ne pouvons nous glorifier d'autre chose. Une sotte vanité bien loin de nous élever au-dessus des autres, nous met toujours immédiatement au-dessous du rien.

Opus autem suum probet unusquisque, et sic in

semetipso tantùm gloriam habebit, et non in altero : Que chacun examine bien ce qu'il a fait, ce qu'il fait, et ainsi il ne se glorifiera que sur ce qu'il est en lui-même, et non ce que sont les autres ; nos infirmités, nos foiblesses disent ce que nous sommes. Nous ne découvrons avec tant de perspicacité les défauts d'autrui, que pour avoir le plaisir malin de nous en croire exempts, et nous arroger, par cette bonne opinion de notre prétendue vertu, un droit de supériorité sur les autres. Détrompons-nous, nos vaines imaginations ne seront jamais des titres de noblesse. Ce n'est ni sur les vertus, ni sur les défauts des autres que se fonde notre mérite (*a*) : *Gloria nostra hæc est*, dit saint Paul, *testimonium conscientiæ nostræ :* ce qui fait notre gloire, c'est le témoignage de notre conscience, fondée sur ce que nous nous sommes comportés, dans ce monde, avec un cœur simple et sincere devant Dieu, non selon la prudence de la chair, mais selon la grace de Dieu, principalement en ce qui nous regarde. Ce sont nos œuvres, et non pas celles d'autrui qui nous accompagnent et qui font notre portrait. Les bonnes ou les mauvaises qualités des autres ne feront jamais notre caractere ; c'est selon le bien ou le mal qu'on aura fait, que chacun doit être jugé. Quelle folie de se croire bon, parce que les autres sont mauvais ! *Unusquisque enim onus suum portabit* : Chacun portera sa charge. On ne nous demandera pas compte des talens que les autres ont reçus, mais de notre recette ; les fautes d'autrui ne nous justifieront point. Cependant, que celui qui se fait instruire fasse part de tous ses biens à celui qui l'instruit : *Communicet autem is qui catechizatur verbo, ei qui catechizat, in omnibus bonis.* Plusieurs entendent ceci de l'aumône qu'on doit faire à ceux qui nous instruisent, mais saint Jé-

(a) 2. *Cor. c.* 1.

rême et saint Thomas l'expliquent dans un sens plus spirituel : que celui qu'on instruit dans la Foi, disent-ils, écoute son maître avec docilité, et imite ses bons exemples. Ne vous faites pas tellement les disciples de ceux qui vous instruisent, que vous vous fassiez une loi d'imiter jusqu'à leurs défauts ; car, comme dit le Sauveur, les Scribes et les Pharisiens sont assis sur la Chaire de Moyse. Observez donc, et faites tout ce qu'ils vous diront, mais ne faites pas comme eux, lorsqu'ils ne font pas ce qu'ils disent.

Nolite errare : Deus non irridetur. Ne vous y trompez pas : on ne se moque point de Dieu impunément. On a beau se repaître de ses propres idées, on a beau se faire un système de conscience : Dieu ne juge que selon le sien. On peut imposer aux hommes : mais prétend-on imposer à Dieu même ? L'hypocrisie se masque : mais le masque ne sauroit tenir aux yeux de Dieu. Tous ces airs artificiels d'une dévotion purement extérieure, toutes ces grimaces de dévotion ne servent qu'à nous rendre plus criminels. Dieu développe tous les plis et replis du cœur humain ; Dieu fait le discernement juste et précis de tous nos motifs ; Dieu pénetre le fond de la conscience. Quelle impiété, quelle extravagance, de vouloir lui donner le change ! et vivre autrement qu'on ne fait profession de croire, n'est-ce pas vouloir se moquer de Dieu ? *Quæ enim seminaverit homo, hæc et metet.* Ce que l'homme aura semé, c'est ce qu'il recueillera. Rien n'est plus pitoyable que la fausse conscience : que gagne-t-on à imposer aux autres, à s'imposer à soi-même par un faux brillant de piété ? Que servent tous ces raisonnemens usés, pour colorer l'erreur où l'on est, et pour justifier le relâchement où l'on vit ? Parce qu'il nous plaît d'autoriser notre conduite, quelque irréguliere qu'elle soit, en sera-t-elle moins dé-

fectueuse ? Dieu déférera-t-il beaucoup à nos opinions, quelque contraires qu'elles soient à la sainteté, à la sévérité de sa morale ? et serons-nous trouvés dignes du Royaume Céleste, parce que nous sommes saints à nos yeux ? *Quæ seminaverit homo, hæc et metet :* La récolte répond toujours à la semence. A-t-on semé du mauvais grain, on ne sauroit moissonner que de l'ivraie. On ne fait que des œuvres de ténebres : on ne peut recueillir que la corruption. Seme-t-on dans l'esprit, c'est-à-dire, vit-on selon l'Esprit de Dieu : on recueillera la vie éternelle. *Bonum autem facientes, non deficiamus ; tempore enim suo metemus, non deficientes* : En faisant le bien, ne nous relâchons point ; car ne nous relâchant point, nous ferons la récolte en son temps. Nous semons pour l'éternité durant cette vie ; ce n'est proprement qu'à la mort qu'on moissonne, et alors on ne moissonne que ce qu'on a semé. A-t-on suivi durant la vie les désirs de la chair, a-t-on vécu selon l'esprit du monde ? corruption, regrets infructueux, malheurs éternels ; voilà la récolte. A-t-on mené une vie innocente, pure, mortifiée, une vie spirituelle et chrétienne ? la récolte, c'est l'éternelle félicité. (*a*) *Iis quidem qui secundùm patientiam boni operis gloriam et honorem, et incorruptionem quærunt, vitam æternam* : La vie éternelle à ceux qui faisant le bien constamment, aspirent à la véritable gloire, à l'honneur solide et réel, et à l'immortalité. *Ergo dum tempus habemus, operemur bonum ad omnes* : Donc, tandis que c'en est le temps pour nous, faisons du bien à tout le monde, et principalement à ceux qui composent la famille des Fidelles. Faisons tout le bien que nous pouvons, tandis que nous sommes en cette vie ; à la mort il n'en sera plus temps. Vains regrets, stériles désirs à la mort, promesses, regrets frivoles ; le jour baisse, nos

(*a*) *Rom.* 2.

jours sont comptés, et ils s'échappent : faisons le bien, tandis que nous en avons le temps. Commençons par faire du bien à tout le monde, et principalement à nos freres, non-seulement en les assistant de nos biens, mais encore les édifiant par nos bons exemples ; c'est ici une espece d'aumône, de l'obligation de laquelle personne n'est exempt.

L'Evangile de la Messe de ce jour, contient l'histoire de la résurrection du fils unique de la veuve de Naïm, et de toutes les circonstances de ce grand miracle.

Le Sauveur étant sorti de Capharnaüm, où il avoit guéri d'une maniere si miraculeuse le serviteur du Centurion, passa par une ville appelée Naïm : c'étoit une petite ville vers l'extrémité de la basse Galilée, à deux milles du mont Thabor, entre la Galilée et la Samarie. Elle est aujourd'hui entierement ruinée ; il n'y reste que peu de maisons, où l'on ne trouve que quelques familles d'Arabes extrêmement sauvages. Le Sauveur approchant donc de cette Ville, vit un grand nombre de gens assemblés pour les funérailles d'un jeune homme, fils unique d'une veuve. Ce fut là que sa parole toute-puissante, qui avoit le jour précédent tiré du lit un Paralytique, fit sortir un mort du cercueil. Ce n'est point le hasard qui fait rencontrer au Sauveur ce jeune homme que l'on porte en terre ; c'est sa bonté qui le lui fait aller chercher pour lui rendre la vie. Ainsi ces accidens imprévus qui convertissent les pécheurs au fort de leurs désordres, et dans le temps qu'ils y pensent le moins, ne sont nullement imprévus, par rapport à Dieu. Sa providence les a ménagés pour les desseins de sa miséricorde, pour notre salut.

Jesus-Christ s'étant approché, vit ce convoi funebre. Les pleurs d'une mere excessivement affligée de la perte de son fils qui étoit toute sa

consolation et toute son espérance, le toucherent sensiblement. Il ne put la voir fondre en larmes, et entendre ses gémissemens, sans en être attendri, sans en être ému de compassion ; et s'adressant à cette mere désolée : Ne pleurez point, lui dit-il, consolez-vous, le sujet de vos larmes et de votre douleur cesse, puisque je vais rendre la vie à votre fils. A ces paroles, tout le convoi s'arrête ; chacun a les yeux sur le Sauveur, chacun attend quel va être l'effet de cette promesse. Jesus s'approche du cercueil, et le touche de la main : ceux qui le portent s'arrêtent par respect, attentifs à ce qu'il alloit faire. L'attente d'une si grande merveille suspend tout sentiment de douleur, chacun se tait, lorsque le Sauveur s'adressant au Mort, lui dit d'un ton de Maître : Jeune homme, levez-vous, je vous l'ordonne. A l'instant le Mort se leve, et se met en son séant ; il regarde tout ce lugubre appareil et tous ceux qui sont autour de lui, et d'un ton rassuré, il leur parle. Mais son plus grand empressement est de remercier son insigne bienfaicteur. Il descend du cercueil, et vient se prosterner aux pieds de Jesus-Christ, de la toute-puissance duquel il vient d'expérimenter une preuve bien éclatante. Mais le Sauveur plus empressé encore, pour ainsi dire, à rendre parfaite la joie de cette mere affligée, lui présente lui-même son fils, et le lui rend plein de vie. On peut s'imaginer quels furent les sentimens de la joie la plus vive de la mere et du fils, et tous les sentimens d'admiration de toute l'assemblée. Chacun vint se prosterner aux pieds du Sauveur, par respect ; tout retentit de cris de joie, de louanges et de bénédictions ; chacun court à la Ville pour publier le miracle. Tous ceux qui furent témoins de cette merveille, en furent saisis d'étonnement ; et d'une sainte frayeur qui leur faisoit dire, avec de profonds sentimens de reconnoissance pour Dieu : En vérité, nous avons

un grand Prophete parmi nous; le Seigneur plein de miséricorde a bien voulu visiter son peuple, et faire éclater à nos yeux sa toute-puissance, en la personne de cet homme tout Divin.

Toutes les circonstances de cette merveille, marquent assez visiblement l'autorité souveraine et absolue avec laquelle le Sauveur faisoit les plus grands miracles. Ce n'est point en simple Prophete, en homme animé de l'Esprit de Dieu, en pur homme, qu'il ordonne à ce Mort de ressusciter, de se lever; ce n'est point en pur homme qu'il parle, c'est en Dieu : *Adolescens, tibi dico, Surge.* La loi défendoit de se souiller, en touchant un mort, mais elle ne défendoit pas de toucher un mort pour lui rendre la vie; une telle action purifioit le mort lui-même en le tirant de l'état de corruption. *Propheta magnus surrexit in nobis* : Un grand Prophete paroît parmi nous. Les habitans de Naïm reconnoissent ici Jesus-Christ pour le Messie, pour le grand Prophete promis de Dieu par Moyse. Le Seigneur vous suscitera du milieu de vous et d'entre vos freres, c'est-à-dire de la même nation que vous, un Prophete comme moi, et encore bien plus grand que moi; vous l'écouterez et vous lui obéirez : (a) *Prophetam de gente tua, et de fratribus tuis sicut me, suscitabit tibi Dominus Deus tuus : ipsum audies.* Et ils se servent des mêmes termes et de la même expression, dont Zacharie, pere de saint Jean-Baptiste, s'étoit servi pour désigner le Messie : *Quia visitavit, et fecit redemptionem plebis suæ* : Béni soit le Seigneur, le Dieu d'Israël, de ce qu'il a visité et racheté son peuple. Saint Luc ajoute, que ce que les habitans de Naïm disoient du Sauveur, et ce qu'il venoit de faire, se répandit dans toute la Judée, et dans tous les pays circonvoisins : *Et exiit hic sermo in universam Judæam de eo, et in omnem circa regio-*

(a) *Deut.* 18.

nem. Il n'est pas surprenant que toute la Judée retentît du bruit de ce miracle et de tant d'autres, mais que tous ces miracles si connus, si incontestables, n'aient pu épargner à Jesus-Christ la mort la plus ignominieuse, c'est un prodige d'aveuglement, d'ingratitude, de stupidité, d'impiété dans le peuple qui en fut l'auteur, qu'on ne sauroit comprendre..

L'Oraison qu'on dit à la Messe de ce jour est celle qui suit.

ECCLESIAM tuam, Domine, miseratio continuata mundet et muniat : et quia sine te non potest salva consistere, tuo semper munere gubernetur. Per Dominum, etc.

SEIGNEUR, daignez purifier et fortifier votre Eglise par une suite continuelle de votre miséricorde ; et parce qu'elle ne peut subsister sans votre grace, conduisez-la, et soutenez-la toujours par votre bonté. Par Notre-Seigneur, etc.

L'ÉPÎTRE.

Leçon tirée de l'Epître de l'Apôtre saint Paul aux Galates. Chap. 5 et 6.

FRATRES : Si spiritu vivimus, spiritu et ambulemus. Non efficiamur inanis gloriæ cupidi, invicem provocantes, invicem invidentes. Fratres, et si præoccupatus fuerit homo in aliquo delicto, vos qui spirituales estis, hujusmodi instruite in spiritu lenitatis, considerans teipsum, ne et tu tenteris. Alter alterius onera portate, et sic adimplebitis legem Christi. Nam si quis existimat se aliquid esse, cùm nihil sit, ipse se seducit. Opus autem suum probet

MES Freres : Si nous sommes animés de l'Esprit, marchons aussi selon l'Esprit. Ne soyons point avides de la vaine gloire, nous attaquant les uns les autres, et nous portant envie les uns aux autres. Mes Freres, si quelqu'un s'est laissé surprendre, jusqu'à commettre quelque faute, vous qui êtes des gens spirituels, donnez-lui de bons avis, dans un esprit de douceur ; prenant garde chacun à vous, de peur que vous-mêmes, vous ne soyez aussi tentés. Portez la charge les

unusquisque, et sic in semetipso tantùm gloriam habebit, et non in altero. Unusquisque enim onus suum portabit. Communicet autem, is quis catechizatur verbo, ei qui se catechizat, in omnibus bonis. Nolite errare : Deus non irridetur. Quæ enim seminaverit homo, hæc et metet. Quoniam qui seminat in carne sua, de carne et metet corruptionem : qui autem seminat in spiritu, de spiritu metet vitam æternam. Bonum autem facientes, non deficiamus : tempore enim suo metemus non deficientes. Ergo dum tempus habemus, operemur bonum ad omnes, maximè autem ad domesticos fidei.

uns des autres, et par-là vous accomplirez la Loi de J. C. Car si quelqu'un s'imagine être quelque chose, n'étant rien, il se trompe lui-même. Or, que chacun examine bien ce qu'il a fait, et ainsi il ne se glorifiera que sur ce qu'il est en lui-même, et non sur ce que sont les autres ; car chacun portera sa charge. Cependant, que celui qui se fait instruire, fasse part de tous ses biens à celui qui l'instruit. Ne vous y trompez pas : on ne se moque point de Dieu. Car ce que l'homme aura semé, c'est ce qu'il recueillera. Aussi celui qui seme dans sa chair, de la chair il recueillera la corruption ; celui qui seme dans l'esprit, de l'esprit il recueillera la vie éternelle. Or, en faisant le bien ne nous relâchons point ; car ne nous relâchant point, nous ferons la récolte en son temps. Ainsi, tandis que c'en est le temps pour nous, faisons du bien à tout le monde, et principalement à ceux qui composent la famille des Fidelles.

La morale outrée et sévere des faux Apôtres, ayant mis parmi les Fidelles de Galatie, non-seulement la division et le trouble, mais encore le relâchement, saint Paul après leur avoir fait connoître le poison répandu dans la doctrine de ces faux Docteurs, leur donne ces salutaires instructions, pour faire revivre parmi eux la ferveur et la pureté de la morale Chrétienne.

RÉFLEXIONS.

Ne vous y trompez pas, on ne se moque point de Dieu. Rien n'est plus odieux, on peut même dire que rien n'est plus impie, que la dissimulation et la momerie en fait de Religion et de piété.

Quelle idée a-t-on de Dieu, quand on prétend lui imposer par un dehors grimacier, et par un extérieur qui n'est propre qu'à imposer aux simples ? On peut se moquer du public, en l'éblouissant par un éclat artificiel ; on peut l'étourdir et le charmer par de grands mots, et par un prétexte spécieux de réforme ; on peut même, par un artifice secret de l'amour-propre, se donner le change à soi-même. Il n'est pas extraordinaire que l'esprit soit la dupe du cœur ; les passions, et sur-tout celles de la sensualité et de l'orgueil, ont des ressorts secrets, qui remuent artificieusement toute la machine. L'Esprit de ténebres sait l'art de se transformer en Ange de lumiere. Les prétextes, les motifs même les plus spécieux font des impressions sur l'ame, auxquelles il est difficile de ne pas céder, et encore plus difficile de ne s'y point méprendre. On se livre, à l'aveugle, aux plus grossieres illusions, on donne étourdiment dans l'erreur, on la soutient avec opiniâtreté, on se révolte contre les puissances légitimes établies de Dieu, et l'on s'imagine encore lui rendre service. En un mot, on est esclave de la convoitise et des désirs de la chair, et on prétend ne vivre que selon l'esprit de Jesus-Christ et les plus pures maximes de l'Evangile. C'est la passion qui sert de premier mobile, c'est l'esprit d'intérêt, d'ambition, de vengeance même, qui sont l'ame de toutes les actions ; et par un aveuglement pitoyable, par une maligne opiniâtreté d'illusion et d'erreurs, on prend la passion pour vertus ; et l'aigreur, l'animosité, l'inimitié, la haine même, pour zele. Au milieu de ce déréglement de cœur et d'esprit, on vit dans une assoupissante sécurité, comme si Dieu devoit être fort content de nos services. On vit tranquillement dans la mollesse et dans les plaisirs ; et à la faveur de quelques apparences fort superficielles de bonnes œuvres et d'un masque de piété, on mene une vie toute

mondaine. *Ne vous y trompez pas, on ne se moque point de Dieu impunément.* C'est Dieu lui-même qui se moquera de nos illusions et de nos grimaces: *Deus autem irridebit eos.* Le masque ne tient plus à l'heure de la mort ; le prestige s'évanouit à la vue du tombeau ; le fard est effacé par cette sueur froide avec laquelle on expire. Dieu punit alors, d'une maniere bien sévere, le mépris qu'on a fait de la sainteté de la Religion. Les feux éternels succedent à la comédie qu'on a jouée. Comment pouvoit-on ignorer que Dieu pénetre le fond du cœur, et qu'il laisse aux hommes à se laisser éblouir par de trompeuses apparences ?

L'ÉVANGILE.

La suite du saint Evangile selon saint Luc. Ch. 7.

In illo tempore : Ibat Jesus in civitatem quæ vocatur Naïm : et ibant cum eo Discipuli ejus, et turba copiosa. Cùm autem appropinquaret portæ civitatis, ecce defunctus efferebatur filius unicus matris suæ : et hæc vidua erat : et turba civitatis multa cum illa. Quam cùm vidisset Dominus, misericordiâ motus super eam ; dixit illi : Noli flere. Et accessit, et tetigit loculum. (Hi autem qui portabant, steterunt :) Et ait : Adolescens tibi dico, surge. Et resedit qui erat mortuus, et cœpit loqui. Et dedit illum matri suæ. Accepit autem omnes timor : et magnificabant Deum, dicentes : Quia Propheta magnus surrexit in nobis : et quia Deus visitavit plebem suam.

En ce temps-là : Jesus alla à une Ville appellée Naïm, suivi de ses Disciples et de beaucoup de peuple. Comme il approchoit de la porte de la Ville, on portoit un mort au lieu de la sépulture : c'étoit un fils unique dont la mere étoit veuve ; et il y avoit avec elle un grand nombre de gens de la Ville. Dès que le Seigneur la vit, touché de compassion pour elle : Ne pleurez point, lui dit-il ; et puis s'étant approché, il toucha le cercueil. Ceux qui le portoient s'arrêterent, et il dit : Jeune homme, levez-vous, je vous l'ordonne. Le Mort se mit aussi-tôt sur son séant et commença à parler, et Jesus le rendit à sa mere. Tout le monde fut alors saisi de frayeur, et ils publioient les grandeurs de Dieu, disant : Un grand Prophete paroît parmi nous, et Dieu a visité son peuple.

MÉDITATION.

La mort est douce aux gens de bien, et terrible aux pécheurs.

PREMIER POINT.

CONSIDÉREZ qu'il est aussi naturel qu'une bonne vie soit suivie d'une bonne mort, et qu'une vie déréglée soit suivie d'une mort funeste, qu'il est naturel qu'un bon arbre produise de bons fruits, et qu'un mauvais arbre en produise de mauvais. La mort est l'écho de la vie, c'est-à-dire, qu'elle répete fidellement toute la vie; ou, disons mieux, ce qu'on est durant la vie, tel se trouve-t-on à la mort.

Quelle extravagance de s'attendre qu'un homme qui n'a jamais su parler durant toute sa vie que la langue de son pays, parle à la mort une langue étrangere? On a été mondain, libertin, irréligieux toute sa vie; et l'on espere de mourir Chrétien! est-ce une moindre merveille?

S'il arrive quelquefois qu'un grand pécheur meure bien; n'est-ce pas une espece de miracle! les libertins même le regardent-ils autrement? Quelle consolation, bon Dieu, de ne pouvoir être sauvé que par miracle? Les méchans doivent-ils faire plus de fonds sur leur salut, sur ces miracles, que les malades désespérés en doivent faire sur des guérisons miraculeuses pour le rétablissement de leur santé.

Il faut mourir: quel arrêt! il est porté; il est irrévocable. Il faut mourir. O parole terrible à un homme qui n'a jamais pensé à la mort, qui a eu horreur toute sa vie de la pensée de la mort, à qui la seule pensée de la mort a paru un supplice! Quel trouble, quel désordre ne causent point dans

l'ame d'un pécheur, les cruels remords qu'elle y fait naître ! car c'est alors qu'on en sent toute la pointe et qu'on en pénetre tout le sens.

Il faut mourir ; c'est-à-dire, il faut quitter son bien, sa maison, ses charges, ses amis : il faut dire adieu pour jamais à tous les plaisirs de la vie ; il faut aller paroître devant Dieu et lui rendre compte de ses désirs, de ses actions, pour en être jugé. Que de choses à quitter, que de choses à pleurer, que de choses à faire, que de choses à craindre ! et l'on n'a qu'un moment pour tout cela. Le procès est instruit, on porte dans sa propre conscience les preuves de tous les faits. Dieu, irrité, est sur le point de le juger, et de se venger lui-même de tant d'insultes. Le péché même, oui, ce péché qui avoit tant de charmes, n'est plus qu'un monstre, et s'éleve contre le pécheur : *peccatum meum contra me.* O mort des pécheurs, que tu es funeste ! le souvenir du passé épouvante ; la vue du présent accable ; la crainte de l'avenir jette dans le désespoir. O mort des pécheurs, terrible mort, mort cruelle, qui seule vaut un enfer !

SECOND POINT.

Considérez quelle douce consolation, quels sentimens de joie cause la nouvelle du gain d'un procès important ; celle du rappel d'un long et triste exil ; la nouvelle enfin d'une victoire complette qui nous assure une couronne : tout cela se trouve, s'expérimente, se sent à la mort des Justes, et cent fois plus que tout cela. C'est un triste exil qui finit, une continuité de maux qui cesse, une vicissitude d'orages, de craintes et de dangers qui expire ; un bonheur pur, plein, rassasiant, éternel qui commence ; une source d'inquiétudes, de regrets, de chagrins, qui tarit pour jamais.

Les ames des Justes sont dans la main de Dieu; la mort ne les affligera point : quand c'est Dieu qui nous soutient, qui nous porte, qu'a-t-on à craindre ! C'est proprement la vue d'un Dieu irrité qui rend la mort si affreuse ; Dieu seul peut la rendre douce. On meurt toujours content, quand on meurt Saint.

Quand on n'est pas attaché à la vie, on la quitte sans peine et sans regret ; et quand on pense qu'on ne meurt que pour vivre toujours, on meurt même avec plaisir. Peut-on craindre beaucoup de tomber entre les mains de Dieu, quand on l'a aimé, et qu'on l'aime ! et quand on l'aime, on est toujours assuré qu'on en est tendrement aimé.

Ce n'est pas pour nous nourrir seulement, que Jesus-Christ nous donne son précieux Corps et son Sang, c'est pour nous faire vivre ; et cette éternelle vie commence toujours au moment de la mort.

Que le souvenir du passé console le Juste mourant ! que le présent lui plaît ! et de quelle joie ne comble pas une ame sainte, l'espérance si bien fondée sur les miséricordes de Dieu, d'une éternité bienheureuse ! La mort des Justes est comme un avant-goût du bonheur éternel.

A la vérité, la vue de ses péchés peut être à un homme de bien un juste sujet de crainte ; mais la vue du Crucifix rassure merveilleusement une ame pure ; et les prieres de l'Eglise, le secours des Saints, et sur-tout de la Reine des Saints, la présence de Jesus-Christ même, tout cela inspire aux Justes, à ce dernier moment, une certaine confiance en la miséricorde de Dieu, que ni la tentation, ni le trouble même, ni l'horreur naturelle de la mort, ne sont pas capables d'ébranler.

Bon Dieu, quelle différence entre la mort des Justes et la mort des Impies ! c'est durant la vie qu'on opte.

Chose étrange ! nous estimons si fort les Saints, nous louons tant les Saints : quand suivons-nous leurs

leurs exemples ! Mon Dieu, me saurai-je bon gré de m'être contenté d'avoir pour eux des sentimens d'estime et de vénération, sans me mettre jamais en devoir d'imiter leur conduite ? et eux-mêmes auroient-ils été si heureux, se seroient-ils faits Saints, s'ils eussent vécu comme je vis ?

Ne permettez pas, Seigneur, que ces réflexions me soient un nouveau sujet de regret à cette derniere heure ; et que tandis que je prie pour ces ames qui, pour de si légeres fautes, souffrent de si horribles peines, je néglige cette salutaire pénitence, qui, quoique légere, peut, par votre miséricorde, me délivrer de si cruels tourmens.

Aspirations dévotes durant le jour.

Beati qui in Domino moriuntur. Apoc. 14.
Heureux les morts qui meurent dans le Seigneur.

Moriatur anima mea morte Justorum, et fiant novissima mea horum similia. Num. 23.
Que j'aie le bonheur de mourir de la mort des Justes, et que ma fin soit semblable à la leur.

PRATIQUES DE PIÉTÉ.

1.° EXAMINEZ comment vous vous êtes acquitté, jusqu'ici, de votre devoir à l'égard des ames du Purgatoire. Vous y avez des amis, des parens, tous les Fidelles qui y sont enfermés sont vos freres ; qu'avez-vous fait pour les y soulager ? vous ne manquez pas de moyens : ce pere qui vous a élevé avec tant de soin ; cette mere, qui vous aimoit avec tant de tendresse, et qui ne souffrent peut-être encore que pour vous avoir trop aimé, gémissent depuis leur mort dans ces feux terribles, et implorent votre secours ; ceux qui vous ont laissé de si grands biens ; ces amis qui vous ont rendu tant de services importans : toutes ces ames affligées, souffrantes, plusieurs même profondément abandonnées, oubliées,

toutes s'écrient en levant les mains, pour ainsi dire, et les yeux vers vous : *Miseremini mei, saltem vos amici mei, quia manus Domini tetigit me :* O vous, qui nous avez témoigné tant d'amitié, lorsque nous vivions encore parmi vous : ô vous, qui pouvez à présent nous rendre, à peu de frais, de si grands services, ayez pitié de nous. Examinez donc aujourd'hui ce que vous avez fait pour elles. Quelles prieres, quelles aumônes, quelles bonnes œuvres, combien de Messes avez-vous fait dire pour leur soulagement ? Avez-vous acquitté les legs pies dont vous êtes chargés ? avez-vous fait les restitutions que doit votre héritage ? Combien de pauvres ames souffrent dans le Purgatoire depuis un grand nombre d'années, par la dureté et l'avarice impie de leurs héritiers et de leurs enfans. Quelle cruauté, mais quel crime ! Que le jour ne passe pas sans vous être acquittés de ces devoirs si importans.

2.° Faites-vous une loi de ne passer aucun jour sans faire une priere particuliere, ne fût-ce qu'un *De profundis*, pour les ames du Purgatoire : faites dire aujourd'hui une Messe, si vous le pouvez, ou du moins entendez-la pour elles. Que toutes les bonnes œuvres, toutes les aumônes que vous ferez en ce jour, soient pour leur soulagement. C'est une pratique de piété très-louable, de finir toujours la priere du soir par une priere pour les Morts. La charité qu'on a pour ces heureux captifs, est un puissant moyen d'obtenir la grace de mourir de la mort des Justes. Peu de villes où il n'y ait chaque mois une Indulgence pour les Morts. N'oubliez rien pour gagner en leur faveur cette Indulgence. Le zele que vous aurez pour soulager ces ames affligées, ne sauroit manquer de vous être avantageux. Vous aurez besoin des suffrages des Fideles après votre mort, soyez plein de charité pour ces saintes ames durant votre vie, si vous voulez que Dieu vous applique

les prieres et les bonnes œuvres qu'on fera pour vous après votre mort. Mais quel bonheur, quelle consolation pour vous, si vous avez été si heureux que de délivrer, que de soulager seulement une seule de ces saintes ames ! quel secours n'en devez-vous pas attendre, dès qu'elle jouira de Dieu dans le Ciel ! Faites tous les jours, s'il se peut, une aumône pour les ames du Purgatoire, et dites l'Office des Morts pour elles, du moins une fois le mois.

LE SEIZIÈME DIMANCHE D'APRÈS LA PENTECÔTE.

On a pu voir, par ce qui a été dit dans l'histoire des Dimanches précédens, que le sujet de l'Evangile de la Messe du jour donne le nom de distinction aux Dimanches d'après la Pentecôte. Le seizieme Dimanche est appelé, dans toute l'Eglise Latine, le Dimanche de l'*Hydropique*. Ce nom lui est venu du sujet de l'Evangile qu'on lisoit déjà en ce jour à Rome dès le temps du Pape saint Grégoire, et qu'on lit dans presque toutes les Eglises d'Occident.

L'Introït de la Messe est pris du même Pseaume que celui du Dimanche précédent. Rien n'est plus affectueux ni plus tendre que cette priere, et elle doit être familiere à toutes les personnes affligées, et à ceux qui sont dans quelque violente tentation.

Miserere mei, Domine : quoniam ad te clamavi totâ die : Laissez-vous toucher à mes cris, Seigneur, et à mes larmes ; ayez pitié d'une ame qui ne cesse d'implorer votre secours et votre miséricorde tout le jour. J'avoue que je ne mérite

pas d'être exaucé, et que la voix de mes iniquités est plus forte que celle de ma contrition et de mes larmes ; mais que du moins ma persévérance et mon importunité vous touchent et vous portent à avoir pitié de moi. Dieu veut être prié avec persévérance et avec une espece d'importunité. Il y a une sorte de violence qui est agréable à Dieu, dit Tertullien, c'est celle qu'on lui fait dans une priere persévérante ; et c'est ce que fait David en implorant la miséricorde et le secours du Seigneur durant tout le jour : *Quoniam ad te clamavi totâ die.* La pensée de la bonté et de l'infinie miséricorde de Dieu lui sert encore de nouveau motif pour redoubler sa confiance : *Quia tu Domine suavis et mitis es, et copiosus in misericordia omnibus invocantibus te :* Ce qui m'oblige à vous prier, Seigneur, avec persévérance, et à croire que vous m'exaucerez, c'est que je sais que vous êtes un Dieu plein de bonté, plein de douceur, plein de miséricorde envers ceux qui vous invoquent : car qui est-ce qui, ayant mis en vous toute son espérance, n'a pas été exaucé ? J'espere, Seigneur, que je serai de ce nombre : non, vous ne vous ferez pas pour moi seul un nouveau système ; vous êtes incapable de changer, et par conséquent votre miséricorde sera toujours votre qualité favorite, celle qui brillera toujours plus à nos yeux que toutes vos autres merveilles, et je serai moi-même une nouvelle preuve à toute la terre de l'excès de votre bonté envers les pécheurs. C'est ce que répete plusieurs fois le saint Prophete dans tous les Pseaumes, et sur-tout dans le Pseaume 144, quand il dit : *Miserator et misericors Dominus : patiens et multùm misericors :* Le Seigneur est bon, tendre, compatissant ; il est patient et plein de miséricorde. *Suavis Dominus universis, et miserationes ejus super omnia opera ejus :* Il est bon envers toutes ses créatures, et sa miséricorde s'étend sur tous ses ouvrages ; nul

qui ne publie en sa maniere combien Dieu est bon. *Propè est Dominus omnibus invocantibus eum, omnibus invocantibus eum in veritate :* Le Seigneur se trouve toujours près de ceux qui l'invoquent, afin de les soulager; mais de ceux qui l'invoquent avec une véritable confiance en sa bonté ; et s'il n'accorde pas sur l'heure ce qu'on lui demande, c'est qu'il prend plaisir à être prié. Il n'est rien où David soit plus éloquent qu'à publier la bonté, la douceur de notre Dieu, et à exalter sa miséricorde sans borne. L'Introït de la Messe de ce jour dit tout cela, dans ce peu de paroles : *Miserere mei, Domine : quoniam ad te clamavi totâ die, quia tu Domine suavis, ac mitis es, et copiosus in misericordia omnibus invocantibus te.* Cet Introït finit par où ce quatre-vint-cinquieme Pseaume commence : *Inclina, Domine, aurem tuam mihi, et exaudi me : quoniam inops, et pauper sum ego :* Seigneur, écoutez ma priere et exaucez-moi, car je suis dans le délaissement et dans l'indigence. La priere, pour être efficace, doit être humble, persévérante et pleine d'une confiance qui ne s'affoiblisse point. L'Eglise a soin de nous donner, tous les Dimanches d'après la Pentecôte, un modele parfait d'une courte priere dans l'Introït de la Messe ; on n'auroit qu'à les ramasser toutes, on y trouveroit des prieres excellentes pour tous les besoins.

L'Epître de la Messe de ce jour est prise de l'endroit de saint Paul aux Ephésiens, où cet Apôtre, toujours persécuté, toujours dans les croix et les souffrances, exhorte les Fidelles à n'être point scandalisés ni découragés à la vue des maux qu'ils lui voyoient souffrir pour eux dans les fonctions de son ministere.

Obsecro vos, ne deficiatis in tribulationibus meis pro vobis, quæ est gloria vestra : Je vous prie de ne vous point laisser abattre dans les tribulations que je souffre pour vous, car c'est ce qui fait

votre gloire. Si saint Paul a beaucoup travaillé pour le salut des ames, il a beaucoup souffert. Il fait lui-même le récit d'une partie de ses souffrances, en écrivant aux Corinthiens : Persécutions de la part des Juifs et des Gentils, et de la part des faux Freres ; prisons, supplices, naufrages ; dangers du côté des voleurs, dangers du côté de ma nation, dit-il, dangers du côté des Gentils, dangers dans la ville, dangers dans la solitude, dangers sur la mer. J'ai reçu des Juifs trente-neuf coups de fouet ; j'ai été battu de verges ; j'ai été lapidé une fois, et j'ai fait trois fois naufrage. Que de fatigues, que de travaux, que de miseres n'ai-je pas essuyés ! dans des veilles sans relâche, dans la faim et dans la soif, dans des jeûnes continuels, dans le froid et dans la nudité : outre ce qui est au dehors, l'accablement d'affaires où je suis chaque jour, le soin de toutes les Eglises. Ces persécutions si fréquentes, ces humiliations si continues, ces souffrances, ces croix pouvoient effrayer de nouveaux convertis à la foi, tels qu'étoient les Ephésiens, et en les effrayant, affoiblir l'estime qu'ils avoient de saint Paul et de sa Doctrine. Le saint Apôtre prévient la tentation, et leur fait voir que plus ils le voient dans les souffrances et dans les travaux, plus ils doivent avoir d'estime et de vénération pour son ministere. Les maux que nous souffrons, leur dit-il, contribuent à votre gloire ; puisque vous avez la consolation, vous pouvez même vous vanter que votre Apôtre ne vous a rien prêché dont il ne soit prêt de rendre témoignage aux dépens de sa vie. Ma constance dans les travaux et ma persévérance, mon zele au milieu des souffrances, sont des preuves de la vérité et de la sainteté de la Religion que je prêche. Quel intérêt aurois-je de tant souffrir, si je vous annonçois des fables ? Il faut être bien convaincu de la vérité de ma Religion pour la prêcher à si grands

frais. Si je ne trouvois que de l'honneur, si je ne recevois que des applaudissemens, si mon zele étoit fort lucratif pour ce monde, si je vivois dans l'abondance et dans les plaisirs, vous auriez sujet de vous défier des maximes dures et de la morale austere que je vous enseigne ; l'honneur et les avantages temporels qui m'en reviendroient, ne sauroient manquer d'affoiblir votre foi et de vous rendre suspecte ma doctrine : mais quand on ne gagne sur la terre que des souffrances et des persécutions à prêcher cette doctrine, il faut que le Prédicateur soit bien certain de son infaillibilité et de sa vérité. C'est dans cette vue, c'est pour vous obtenir la force et la persévérance, malgré tous les maux que vous me voyez souffrir dans les fonctions de mon ministere, que je fléchis les genoux devant le Pere de Jesus-Christ Notre-Seigneur et notre Dieu, afin qu'il vous éclaire, et que vous ne regardiez pas comme un mal les souffrances et les persécutions qui accompagnoient la prédication de l'Evangile, mais que vous les regardiez plutôt comme un bonheur par rapport à l'éternité. Saint Jérôme expliquant cet endroit, dit que ce que les Infidelles regardent comme une disgrace, nous le regardons comme une faveur : *Quæ enim apud incredulos pœnæ sunt ; apud fideles gloria atque victoria.* On voit ici, par la posture avec laquelle saint Paul prie, que c'est dès la naissance de l'Eglise et dès le temps des Apôtres même que nous avons l'usage de prier à genoux. Saint Paul a souvent prié à genoux ; c'est à genoux que saint Etienne prie ; et saint Pierre voulant ressusciter Thabite, se mit à genoux et pria : *Petrus ponens genua oravit.* Saint Paul ajoute (*a*) : *Ut det vobis secundùm divitias gloriæ suæ, virtute corroborari per Spiritum ejus :* Je prie le Seigneur que, selon les richesses de sa gloire, il vous donne, par son

(a) *Act.* 9.

Esprit, un surcroît de force par l'homme intérieur. *Christum habitare per fidem in cordibus vestris :* Je lui demande sans cesse que Jesus-Christ habite dans vos cœurs par la foi, afin qu'étant enracinés et affermis dans la charité, vous puissiez comprendre, avec tous les Saints, quelle en est la longueur, la largeur, la hauteur et la profondeur : *Ut possitis comprehendere cum omnibus Sanctis, quæ sit latitudo, et longitudo, et sublimitas et profundum.* Le texte n'exprime pas quelle est la chose dont il souhaite qu'on connoisse ces spirituelles dimensions. Saint Chrysostôme dit que le saint Apôtre demande à Dieu qu'il donne aux Ephésiens l'intelligence des grands Mysteres de la foi qu'il leur a prêchés, et singuliérement du grand Mystere de la vocation des Gentils, dont il leur a parlé jusqu'ici. On en comprend la longueur, lorsqu'on fait attention que c'est de toute éternité que Dieu avoit résolu d'appeler enfin les Gentils à la foi de Jesus-Christ, d'en faire son peuple favori, et d'en former et remplir son Eglise. On en comprend la largeur, quand on pense que cette vocation regarde tous les peuples de l'univers, au lieu que l'ancienne alliance n'étoit qu'avec le seul peuple Juif. La nouvelle regarde toutes les nations de la terre. Jesus-Christ ayant donné son sang, étant mort pour le salut de tous les hommes, nul homme qui soit exclu du bienfait de la Rédemption. Mais le Sauveur étant mort pour tous les hommes, d'où vient que tous les hommes ne seront pas sauvés, et que les Elus même sont en si petit nombre ? Pourquoi les uns restent-ils dans les ténebres de l'erreur, et les autres ouvrent-ils les yeux à la lumiere ? C'est ici où il faut s'écrier : *O altitudo !* O profondeur des trésors de la sagesse et de la science de Dieu ! que ses jugemens sont incompréhensibles, et que ses voies sont au-dessus de tout ce qu'on peut découvrir ! Saint Paul prie le Sei-

gneur de faire comprendre aux Ephésiens, non pas le fond d'un mystere incompréhensible à tout esprit humain, mais l'incompréhensibilité, pour ainsi dire, de ce mystere, en reconnoissant que Dieu ne fait rien qu'avec une sagesse infinie; et comme il n'appelle et ne sauve personne que par miséricorde, il ne rejette et ne condamne personne qu'avec justice, disposant tellement les choses, que tout se trouve concourir à l'accomplissement de ses desseins et à la manifestation de ses attributs. Par la hauteur ou sublimité de ce mystere, l'Apôtre peut entendre tous les avantages spirituels de leur vocation à la Foi, infiniment supérieurs à tout ce qu'on appelle biens, honneurs et fortune sur la terre.

Scire etiam supereminentem scientiæ charitatem Christi, ut impleamini in omnem plenitudinem Dei: Que vous connoissiez aussi la charité de Jesus-Christ, laquelle est bien au-dessus de nos connoissances, pour que vous soyez remplis de Dieu pleinement. Je prie le Seigneur, dit-il, de vous faire connoître jusqu'à quel excès Jesus-Christ nous a aimés. A la vérité, cet amour immense du Sauveur est au-dessus de toutes nos connoissances et de toutes nos idées; il est incompréhensible: mais pour peu que nous connoissions combien Jesus-Christ nous a aimés, il est bien difficile que nous ne l'aimions; et ce sera par ce pur et ardent amour que nous aurons pour Jesus-Christ, que nous serons remplis de Dieu pleinement, non-seulement durant cette vie, étant animés de son Esprit et de sa grace; mais singulierement dans le Ciel, où nous posséderons Dieu parfaitement. Une preuve que nous connoissons peu l'amour que Jesus-Christ a pour nous, c'est le peu d'amour que nous avons pour lui. Si nous connoissions jusqu'à quel point ce divin Sauveur nous a aimés, et avec quelle tendresse il nous aime, quelle seroit notre ferveur, notre

qu'il y avoit de conviés. C'étoit à qui épieroit mieux ses actions, qui observeroit plus malignement toutes ses paroles et ses discours, et qui y trouveroit le plus à redire ; ces esprits noirs et artificieux envenimoient tout ce qu'il disoit, tout ce qu'il faisoit, sans épargner les actes de charité les plus merveilleux et les plus louables : *Et ipsi observabant eum.*

A peine étoient-ils à table, qu'on apporta un hydropique, qu'on mit devant lui. Il est probable que ce fut de dessein formé qu'on vit paroître, au commencement du repas, ce malade. Le Sauveur n'ignoroit pas leur mauvais dessein, il ne voyoit que trop le venin caché dans leur ame : mais comme il agissoit toujours avec beaucoup de sagesse et de douceur, il voulut, avant que de guérir le malade, ou corriger leur iniquité, ou confondre leur malice. Il les prévint donc, et leur demanda s'il étoit permis, au jour du Sabbat, de guérir les malades : *Si licet Sabbato curare !* Cette demande, à laquelle ils ne s'attendoient point, les embarrassa ; car s'ils répondoient que cela étoit défendu, ils prévoyoient bien qu'il les pousseroit vivement là-dessus et les rendroit ridicules, comme ils savoient qu'il avoit fait plus d'une fois. D'avouer que la chose fût permise, c'étoit approuver publiquement ce dont ils avoient dessein de lui faire un crime. Ne sachant donc que répondre, ils prirent le parti de se taire. Alors Jesus qui, avant que de rien faire, s'étoit sagement précautionné contre la calomnie, et leur avoit bien fait connoître qu'il n'avoit pas oublié la solemnité du jour, prit le malade par la main, le guérit et le renvoya avec l'admiration de tous ceux qui avoient été les témoins de ce miracle. Nul des Pharisiens qui osât dire mot ; mais parce que leur silence n'étoit pas l'effet d'un véritable repentir, mais d'une honte maligne, il crut qu'il falloit obvier à toutes leurs

plaintes, en les convainquant par leur propre conduite, de la justice de son procédé, et de la malignité de leurs murmures.

Qui de vous, leur dit-il, voyant tomber son bœuf ou son âne dans une fosse le jour du Sabbat, ne court pas aussi-tôt pour l'en retirer ? s'avise-t-on, par respect pour le jour, de laisser dans la fosse son bœuf ou son âne ? Le Sauveur leur laissa faire l'application, elle étoit trop aisée et trop juste, pour ne les pas confondre. Ils voyoient qu'il connoissoit leurs plus secrètes pensées, et tout ce qu'ils avoient dans le cœur ; ils n'avoient rien à répondre à une parité de raison sans réplique. Aussi furent-ils muets : mais ils n'en devinrent pas meilleurs. C'est ainsi que ce divin Sauveur profitoit de toutes les occasions, pour corriger ou pour instruire, mais toujours avec sa douceur et sa prudence ordinaires ; ménageant les personnes, en reprenant même leurs défauts.

Ce fut le même esprit de zele et de charité qui l'obligea de leur faire encore une leçon aussi importante pour corriger une sotte vanité que les Pharisiens avoient tous en se mettant à table ; il n'y en avoit pas un qui ne s'empressât impudemment pour se mettre à la place la plus honorable, et cette ridicule affectation étoit commune à tous. Le Fils de Dieu s'en étoit bien apperçu, en se mettant à table : *Intendens quomodò primos accubitus eligerent.* Et ce fut pour abattre leur orgueil et leur ambition de préséance qu'il leur fit cette leçon d'humilité, que l'Evangéliste n'appelle parabole, que parce qu'elle avoit un sens figuré, et parce qu'on doit appliquer aux autres conjonctures de la vie, ce que prescrit ici le Sauveur à ceux qui sont invités à un festin.

Lorsque vous êtes invités aux noces, leur dit-il, ne vous mettez pas à la premiere place, de peur qu'un autre plus considérable que vous, n'ait été invité, et que celui qui vous a invité tous deux,

ne soit obligé de vous dire : Prenez la peine de descendre plus bas, et cédez à celui-ci votre place : car quelle confusion seroit-ce pour vous dans l'assemblée ! rien ne vous feroit plus de tort. Pour éviter cet affront, choisissez toujours la place la moins honorable, afin que celui qui vous a invité, voyant votre humilité, et charmé de votre modestie, vous dise : Mon cher ami, ce n'est point là votre place, montez plus haut : *Amice, ascende superiùs :* c'est alors que vous serez honoré aux yeux de tous ceux qui seront à table avec vous. Il n'y a rien à craindre, dit saint Bernard, en s'abaissant le plus qu'on peut : mais pour peu qu'on s'éleve, on risque toujours de s'élever plus qu'on ne doit. Est-ce que Jesus-Christ, dit un savant Interprete, veut ici autoriser les Pharisiens à s'abaisser précisément dans la vue de se faire honneur, ou d'éviter la confusion ? Non, le motif est trop imparfait et même vicieux, pour donner du mérite : ce seroit s'humilier par un motif d'orgueil. Le Sauveur connoissoit bien que les Pharisiens n'étoient pas gens à être touchés par des raisons fort spirituelles ; il s'accommode à leur foiblesse : et pour les corriger du honteux empressement qu'ils témoignent pour les préséances, il profite seulement du vain désir d'être estimé, qu'il remarque en eux. C'est un homme intempérant qu'on tâche de rendre sobre par l'amour de la santé, et que l'on dispose ainsi, par un motif purement naturel, à la tempérance chrétienne. L'humilité extérieure est un pas pour arriver à l'humilité du cœur.

Cette instruction, qui est appelée ici parabole, dans le sens littéral, regarde particulierement les Juifs. Ils avoient été invités les premiers à ce banquet céleste, par la prédication de l'Evangile : ils se sont exclus eux-mêmes du bonheur éternel, par une orgueilleuse prévention en leur

faveur, disent les Peres. Quelques pauvres seulement, des Publicains, des femmes pécheresses, les Gentils même, le cœur contrit et humilié, ont accepté l'invitation qui leur étoit faite; et en se reconnoissant indignes d'une si insigne faveur, en se tenant au dernier rang, en n'osant lever les yeux comme le Publicain, et se tenant au bas du Temple, ils ont mérité qu'on leur ait dit: Montez plus haut, remplissez les premieres places dont les Juifs se sont rendus indignes par leur orgueilleuse obstination. De tout son discours, le Fils de Dieu conclut: *Quia omnis qui se exaltat, humiliabitur, et qui se humiliat, exaltabitur*: car quiconque s'éleve sera humilié, et quiconque s'humilie, sera élevé. Il est étonnant que, contribuant à nous humilier, la vraie humilité soit si rare. Pour être humble, il ne faut que se connoître; nulle vertu qui coûte moins, et nulle cependant dont on manque le plus. Rien ne nous doit humilier davantage que notre orgueil. Quand on le veut bien, dit saint Bernard, il n'y a rien de si aisé que de s'humilier. Si j'ai envie de m'élever, je trouve aussi-tôt mille obstacles à mon agrandissement; mais si je veux m'abaisser, personne ne s'y oppose. L'humilité chrétienne est la source de notre repos, et l'orgueil, celle de tous nos chagrins.

L'Oraison qu'on dit à la Messe de ce jour est celle qui suit.

TUA nos, quæsumus, Domine, gratia semper et preveniat et sequatur: ac bonis operibus jugiter præstet esse intentos. Per Dominum, etc.

FAITES, Seigneur, que votre grace nous prévienne et nous accompagne toujours, et qu'elle nous fasse vaquer sans cesse aux saints exercices des bonnes œuvres. Par Notre-Seigneur, etc.

L'ÉPÎTRE.

Leçon tirée de l'Epître de l'Apôtre saint Paul aux Ephésiens. Chap. 3.

FRATRES : Obsecro vos, ne deficiatis in tribulationibus meis pro vobis : quæ est gloria vestra. Hujus rei gratiâ flecto genua mea ad Patrem Domini nostri Jesu Christi, ex quo omnis paternitas in cœlis et in terra nominatur, ut det vobis secundùm divitias gloriæ suæ, virtute corroborari per Spiritum ejus, in interiorem hominem, Christum habitare per fidem in cordibus vestris : in charitate radicati, et fundati, ut possitis comprehendere cum omnibus sanctis, quæ sit latitudo, et longitudo, et sublimitas, et profundum : scire etiam supereminentem scientiæ charitatem Christi, ut impleamini in omnem plenitudinem Dei. Ei autem, qui potens est omnia facere superabundanter quàm petimus, aut intelligimus, secundùm virtutem, quæ operatur in nobis : ipsi gloria in Ecclesia, et in Christo Jesu, in omnes generationes sæculi sæculorum. Amen.

MES Freres : Je vous prie de ne vous point laisser abattre dans les tribulations que je souffre pour vous, ce qui fait votre gloire. Dans cette vue, je fléchis les genoux devant le Pere de Jesus-Christ Notre-Seigneur, duquel prend son nom tout ce qui a la qualité de Pere dans le Ciel et sur la terre, afin que selon les richesses de sa gloire, il vous donne par son esprit un surcroît de force pour l'homme intérieur. Que Jesus-Christ habite dans vos cœurs par la Foi ; qu'étant enracinés et affermis dans la charité, vous puissiez comprendre avec tous les Saints qu'elle en est la largeur, la longueur, la hauteur et la profondeur, et que vous connoissiez aussi la charité de Jesus-Christ, qui est bien au-dessus de nos connoissances, pour que vous soyez remplis de Dieu pleinement. Du reste, qu'à celui qui peut tout faire, beaucoup au-delà de nos demandes et de nos pensées par sa vertu qui opere en nous, la gloire soit rendue par l'Eglise et par Jesus-Christ, dans toute la suite des siecles. Ainsi soit-il.

Les Peres et les Interpretes reconnoissent que l'Epître de saint Paul aux Ephésiens, est une des plus difficiles et des plus spirituelles. L'Apôtre y expose

les principaux Mysteres de notre Foi, la Rédemption et la justification par Jesus-Christ, la prédestination et la vocation des Gentils à la Foi, et tout le Mystere de la nouvelle Alliance.

RÉFLEXIONS.

Afin que vous connoissiez aussi la charité de Jesus-Christ, laquelle est bien au-dessus de nos connoissances. On aime peu Jesus-Christ, parce qu'on connoît peu combien Jesus-Christ nous aime : on a peu de tendresse pour lui, parce qu'on pense peu à ce qu'il a fait pour nous. De toutes les preuves de l'amour, celle à laquelle les hommes ont coutume d'être le plus sensibles, ce sont les bienfaits, soit parce que rien ne marque mieux l'ardeur et la générosité de la passion de celui qui aime, soit parce que rien ne plaît tant à notre humeur naturellement intéressée, qu'un amour qui nous est utile : et c'est aussi par-là que Jesus-Christ a tâché de nous engager à l'aimer. Il nous a prévenus ; il nous a comblé de mille bienfaits, dont le moins considérable surpasse tout ce que nous pouvions mériter, tout ce que nous pouvions attendre, tout ce que nous pouvions raisonnablement désirer. Chose étrange ! tout le monde reçoit sans cesse de ses bienfaits ; tout le monde convient de l'excès incompréhensible de son amour, dont ses bienfaits sont des preuves éclatantes : et cependant, combien peu de gens sont gagnés par ces bienfaits ineffables ! combien peu sont sensibles à l'excès de son amour pour nous ! A force d'entendre parler de Création, d'Incarnation, de Rédemption, de Sacrement de l'Eucharistie, on s'accoutume à ces mots et aux choses qu'ils signifient ; cependant il n'est point d'homme tant soit peu raisonnable, qui ne se sentît d'abord transporté d'amour, et de la plus vive reconnoissance pour un autre

homme, de qui il apprendroit avoir reçu la centieme partie de la moindre de ces faveurs. Quand ce Dieu-Homme ne nous auroit pas voulu racheter, il n'en eût pas été ni moins saint, ni moins puissant, ni moins heureux ; il a eu cependant si fort à cœur notre salut, qu'on diroit, à voir seulement ce qu'il a fait, et la maniere dont il l'a fait, que tout son bonheur dépendoit du nôtre. Pouvant nous racheter à très-peu de frais, il a voulu nous mériter la grace du salut par la mort, et par la mort sur la croix, la plus honteuse et la plus cruelle ; et pouvant nous appliquer ses mérites en mille manieres, il a choisi celle qui lui coûtoit le plus, il a choisi celle du plus prodigieux de tous les abaissemens, qui a jeté le Ciel et toute la nature dans un étonnement que nous ne pourrons jamais bien comprendre. Et tout cela s'est fait pour toucher des cœurs naturellement sensibles au moindre bienfait, et à la moindre marque d'amitié. Une naissance pauvre, une vie laborieuse, obscure, des humiliations pleines d'opprobres, une mort infame et la plus douloureuse, sont des merveilles dans un Homme-Dieu, qui nous passent : et ce sont-là justement les effets de l'amour que Jesus a pour nous. Connoît-on, dans le Christianisme, la hauteur, la largeur, la profondeur incommensurable de cette incompréhensible charité de Jesus-Christ ? Nous ne saurions l'ignorer ; ce seroit ignorer notre Religion, que d'en ignorer les principes : et si nous le connoissons, comment se peut-il faire que nous aimions si peu Jesus-Christ ?

L'ÉVANGILE.

La suite du saint Evangile selon saint Luc. Chap. 14.

In illo tempore : Cùm intraret Jesus in domum cujusdam principis Pharisæorum Sabbato manducare panem, et ipsi observabant eum. Et ecce homo quidam hydropicus erat ante illum. Et respondens Jesus dixit ad Legisperitos, et Pharisæos, dicens : Si licet sabbato curare ! At illi tacuerunt. Ipse verò apprehensum sanavit eum, ac dimisit. Et respondens ad illos, dixit : Cujus, vestrûm asinus aut bos in puteum cadet, et non continuò extrahet illum die sabbati ! Et non poterant ad hæc respondere illi. Dicebat autem et ad invitatos parabolam, intendens quomodo primos accubitus eligerent, dicens ad illos : Cùm invitatus fueris ad nuptias, non discumbas in primo loco, ne forte honoratior te sit invitatus ab illo : et veniens is, qui te et illum vocavit, dicat tibi : Da huic locum : et tunc incipias cum rubore novissimum locum tenere. Sed cùm vocatus fueris, vade, recumbe in novissimo loco : ut, cùm venerit qui te invitavit, dicat tibi : Amice, ascende superiùs, Tunc erit tibi gloria coram simul discumbentibus :

En ce temps-là : Jesus entra un jour de Sabbat dans la maison d'un Chef des Pharisiens, pour y manger : et comme ces gens-là l'observoient, il parut devant lui un hydropique. Sur cela Jesus dit aux Docteurs de la Loi, et aux Pharisiens : Est-il permis de faire des guérisons le jour du Sabbat ! mais ils ne dirent pas un mot. Lui, prenant le malade, le guérit et le renvoya. Puis il leur dit : Qui de vous, quand son âne ou son bœuf tombe dans un puits, ne l'en retire pas dès le jour du Sabbat ! et ils ne savoient que répondre à cela. Ensuite il adressa cette parabole aux conviés, prenant garde comme ils choissoient les premieres places : Quand vous serez invités aux noces, leur dit-il, ne vous mettez pas à la premiere place, de peur qu'un autre plus considérable n'ait été invité, et que celui qui vous a invités tous deux, ne vous dise : Cédez la place à celui-ci, et qu'alors vous n'ayez honte d'être mis à la derniere place. Mais lorsque vous serez invité, allez vous mettre à la derniere place, afin que quand celui qui vous a invité viendra, il vous dise : Mon cher ami, montez plus haut. C'est alors que vous serez honoré aux yeux des

quia omnis qui se exaltat, humiliabitur : et qui se humiliat, exaltabitur.

gens qui seront à table avec vous ; car quiconque s'élève, sera humilié ; et quiconque s'humilie, sera élevé.

MÉDITATION.

De l'Orgueil.

PREMIER POINT.

CONSIDÉREZ que l'orgueil est une opinion excessive qu'on a de soi-même, de son propre mérite, de sa propre excellence ; c'est un désir ardent et déréglé que tous les autres aient la même opinion de nous. L'orgueil est ordinairement le vice d'un esprit borné, d'un petit génie ; un mérite réel, un grand génie est moins capable d'orgueil. Un bon esprit donne peu dans de faux brillans, sa pénétration va trop loin pour ne pas découvrir le foible, et même le néant sur quoi les plus belles qualités portent, et pour ne pas appercevoir combien il y a d'ombre parmi ces belles qualités. Ses propres défauts le frappent plus que ses vertus. Un petit esprit ne sortant jamais de sa sphere, n'est plein que de lui-même ; et ne trouvant rien que de commun dans tout ce que font les autres, n'admire que ce qu'il fait. Mais si l'orgueil est l'effet d'un petit génie, il n'est pas moins la preuve du peu de mérite du sujet. Une grande ame a une trop juste idée de la perfection, pour ignorer ce qu'il y a de défectueux dans ce que le peuple admire : une ame roturiere n'est charmée que de ce qu'elle a de bon, sans penser que c'est de Dieu seul que vient tout le bien : *Væ qui sapientes estis in oculis vestris.* Malheur à vous, dit le Prophete, qui êtes sages à vos propres yeux. Dès que cette passion domine dans un cœur, elle

y fait naître bientôt toutes les autres. Que de passions seroient, sinon éteintes, du moins assoupies, si l'orgueil ne les réveilloit! Que de familles vivroient encore dans une étroite union, si l'orgueil n'eût allumé sourdement le feu de la discorde qui a consumé en procès le bien le plus liquide, et qui inspire aux deux Parties un si furieux acharnement à se perdre mutuellement. Peu de passions qui ne doivent à celle-ci ce qu'elles ont de plus vif, de plus piquant et de plus amer: n'est-ce pas l'orgueil qui communique à la colere sa fierté, et à la jalousie tout ce qu'elle a de défiance et de malignité? C'est ce vent qui allume la haine, et qui cause de si funestes incendies. La cupidité doit à l'orgueil toutes les inquiétudes qu'elle produit; et de quelles autres sources viennent la plupart de nos troubles, de nos chagrins et de nos murmures? L'orgueil est proprement le tyran de l'esprit et du cœur humain. Un orgueilleux fut-il jamais tranquille? quel calme, quel jour serein dans une ame orgueilleuse? Cette passion ne se plaît que dans les hauteurs, c'est-à-dire, dans la région des vents. Bon Dieu, qu'un homme orgueilleux est à plaindre! Dieu prend plaisir à confondre les superbes, et à les rendre malheureux.

SECOND POINT.

Considérez que, comme l'humilité est toujours aimable, rien aussi n'est plus odieux que l'orgueil. Cependant, quelque odieuse, quelque déraisonnable, quelque pernicieuse que soit cette passion, nulle qui soit plus commune et plus universelle; elle ne regne pas seulement sur le trône, elle domine souvent avec empire dans les conditions les plus viles, elle pénetre jusque dans les solitudes, elle se glisse jusque dans le lieu Saint. L'hypocrisie n'est pas son seul ouvrage. Que de

motifs peu épurés qui gâtent les meilleures actions; que de retours n'a-t-on pas de temps en temps sur sa propre vertu; que de secretes complaisances en son propre mérite? C'est ainsi que cette artificieuse passion tâche de s'apprivoiser insensiblement même avec la dévotion. L'orgueil le plus subtil et le plus fin sait se glisser adroitement sous les plus vieux haillons, pour ainsi dire, de l'humilité : il contrefait l'air et le ton de cette vertu; il se prévaut et se nourrit même de ses privileges; rien ne sait tant faire de personnages que cette passion. Il est peu de vertus qui ne doivent s'en défier : c'est pourtant celle dont on se défie le moins, ce semble. Nul orgueilleux qui croie l'être; nulle fausse piété, nulle fausse dévotion qui ne soit orgueilleuse. La vertu toute seule est insipide à qui n'en a que l'écorce : l'orgueil est comme le sel qui y fait trouver du goût. On est dévot avec plaisir, tant qu'on l'est avec succès. On a beau dire qu'on ne cherche que la gloire de Dieu, nous ne perdons guere de vue la nôtre : les œuvres de charité qui nous font le plus d'honneur, quelques pénibles qu'elles soient, nous paroissent toujours plus aisées; rien ne coûte dans la pratique de la vertu, tant que la vertu est applaudie; on ne sent le poids et l'âpreté que de ce qui est obscur ou secret. On quitte le luxe des habits, mais ne cherche-t-on que l'obscurité et l'humiliation dans sa modestie? Pourquoi tant d'affectations et de distinctions dans sa dévotion même? Un cœur humble n'aime jamais la singularité. On ne veut rien faire par ostentation, mais on n'est pas fâché qu'on s'en apperçoive. On cache, dit-on, le peu de bien qu'on fait, mais on pardonne aisément à ceux qui le publient. Chose étrange! l'orgueil nous suit jusque dans la victoire qu'on remporte de l'orgueil même; tout lui sert d'aliment et de nourriture, jusqu'à l'humilité. Quel vice plus dangereux et plus à craindre!

L'orgueil empoisoune tout. Eût-on une charité magnifique ; distribuât-on en aumônes tout son bien ; usât-on son corps et sa santé par des macérations étonnantes, si l'orgueil se mêle dans les bonnes œuvres et dans les pénitences, ce ne sont plus que des fruits corrompus. Les Pharisiens étoient libéraux en charité, et d'une austérité de vie outrée : mais l'orgueil et l'ostentation faisoient leur caractere ; et voilà ce qui irritoit le Sauveur contre eux.

C'est de tout mon cœur, Seigneur, que je déteste un vice qui est la source de tous les autres ; faites-moi la grace, ô mon Dieu, de m'en inspirer toujours plus d'horreur.

Aspirations dévotes durant le jour.

Extollentiam oculorum meorum ne dederis mihi. Eccli. 23.

Eloignez de moi, Seigneur, cet esprit d'orgueil que vous abhorrez.

Non veniat mihi per superbiæ. Psal. 35.

Ne permettez pas, Seigneur, que l'orgueil s'empare de mon esprit et de mon cœur.

PRATIQUES DE PIÉTÉ.

1.° S'ENORGUEILLIR, regarder les autres avec mépris, parce qu'on est logé magnifiquement, parce qu'on est richement habillé, parce qu'on a un équipage somptueux, parce qu'on a un bisaïeul qui avoit du mérite, ou parce qu'on trouve dans de vieux registres le nom qu'on porte, ou les armes qu'on a : fût-il jamais une opinion de notre propre excellence plus mal fondée. Désabusons-nous, le mérite est personnel ; les vertus ne sont pas héréditaires. Une parure brillante, un habit brodé d'or, une Noblesse ancienne ne sont pas incompatibles avec un petit esprit et un mérite

encore plus mince. On dore les statues de bois et de terre. Qu'on place une figure de bois dans les plus hautes niches, elle est par-tout de bois. Le mérite personnel, quelque réel qu'il soit, ne donne droit de mépriser personne. Le mérite le plus insigne perd tout son éclat, et il est obscurci par l'orgueil. Concevez une horreur constante pour ce vice. Non-seulement ne méprisez jamais personne, de quelque condition qu'elle soit; étudiez-vous à avoir de l'honnêteté, de la civilité, de l'affabilité pour tout le monde, même pour vos valets : ne leur parlez jamais qu'avec douceur. Plus vous êtes distingué et élevé par votre naissance, par votre rang, par votre dignité, par votre propre mérite; plus devez-vous être poli, doux, civil, affable. Un grand mérite ne fut jamais fier.

2.° On est vain, on est altier, superbe : que ne se demande-t-on quelquefois à soi-même, pourquoi on est tel? La plupart des gens, et surtout des femmes, ne trouveront guere d'autre principe de la trop bonne opinion qu'on a de soi, et du mépris qu'on fait des autres; que de raisons tout-à-fait étrangeres, qui devroient plutôt servir à nous humilier! Toute personne humble, modeste, de quelque condition qu'elle soit, est toujours respectable; rien au contraire n'inspire et ne mérite tant de mépris que l'orgueil. Demandez sans cesse à Dieu une victoire entiere sur un ennemi si odieux et si nuisible. Pour cela prenez aujourd'hui cette forte resolution : 1.° De ne parler jamais de vous-même ni en bien ni en mal : *Est qui nequiter humiliat se* (*a*). 2.° Louez toujours tout le monde, ou ne dites mot, ou parlez toujours avantageusement de ceux de qui vous parlez. 3.° Soyez affable à tous, soit inférieurs, soit égaux. 4.° Ayez sur-tout une espece de respect pour tous les pauvres. 5.° Ne tutoyez

(a) *Eccl.* 19.

jamais personne ; rien ne sent plus l'orgueil et la rusticité. 6.° Enfin, modérez toujours le ton de votre voix ; un ton trop élevé marque toujours une enflure du cœur, qui révolte et qui déplaît.

LE DIX-SEPTIÈME DIMANCHE D'APRÈS LA PENTECÔTE.

Ce Dimanche a été qualifié depuis long-temps, le Dimanche de *l'Amour de Dieu*, à cause du sujet de l'Evangile qu'on a choisi dans l'Eglise pour la Messe du jour. L'Epître est prise de la Lettre que saint Paul écrit aux Ephésiens ; c'est une exhortation touchante qu'il leur fait à la douceur, à la patience, à la paix, à l'union, à la charité nécessaire pour se supporter les uns les autres, à l'union que doit former l'unité d'esprit dans ceux qui sont tous membres d'un seul corps, qui n'ont qu'un Seigneur, qu'une Foi, qu'un Baptême, et qu'un Dieu qui réside en tous par son Esprit, et qui étend sur tous sa providence. Tout ce qu'il y avoit de Fidelles dans ces premiers jours de l'Eglise, n'étoient qu'un cœur et qu'une ame : *Cor unum et anima una :* c'est à cette paix, à cette conformité de sentimens, à cette charité mutuelle, caractere de distinction de tous les Chrétiens, que le saint Apôtre exhorte les Fidelles d'Ephese.

L'Introït de la Messe est pris du Pseaume 118, dans lequel saint Augustin trouve autant d'instructions que de mots, et que saint Ambroise appelle l'Alphabet des Chrétiens, parce que nous y trouvons les élémens et les principes de tous nos devoirs ; et comme on fait apprendre l'Alphabet aux enfans dès leur jeunesse, ainsi, dit saint Hilaire, il seroit bon de méditer et d'étudier

d'étudier ce Pseaume de bonne heure, et d'en pénétrer tout le sens ; il est tout propre à nous inspirer l'amour de la Loi de Dieu, et de toutes les religieuses observances ; et c'est sans doute ce qui a porté l'Eglise à en faire sa priere de tous les jours, puisque ce seul Pseaume compose toutes ses petites Heures.

Justus es Domine, et rectum judicium tuum : Vous êtes juste, ô mon Dieu, et vos Commandemens sont pleins d'équité. *Fac cum servo tuo secundùm misericordiam tuam :* Traitez votre serviteur selon votre miséricorde. Quelque attention, quelque fidélité que nous ayions à remplir nos devoirs, et à nous acquitter avec ponctualité de nos obligations : *In multis offendimus omnes*, nous péchons tous tant que nous sommes, en bien des rencontres ; et ainsi nous avons besoin sans cesse de la miséricorde du Seigneur ; et c'est ce qui fait dire ailleurs au même Prophete : *Non intres in judicium cum servo tuo, quia non justificabitur in conspectu tuo omnis vivens :* Seigneur, n'entrez pas en jugement avec votre serviteur ; car est-il sur la terre un seul homme qui ose se flatter de paroître innocent à vos yeux ? *Beati immaculati in via, qui ambulant in lege Domini :* Heureux ceux qui sont toujours dans les voies de l'innocence, et qui marchent fidellement dans la Loi du Seigneur. Ce Pseaume n'est qu'un tissu de sentimens d'estime et d'affection pour la Loi de Dieu. Comme c'est cette Loi qui est la voie par où l'on va à la béatitude, David commence ce Cantique si plein d'onction, par prédire la béatitude à ceux qui observent ponctuellement cette Loi. Tout le monde veut être heureux ; c'est la fin que se proposent les bons et les méchans, dit saint Augustin : *Ut hoc et mali velint et boni.* Il n'est pas surprenant que les bons observent la Loi, et vivent en gens de bien pour parvenir à la béatitude, dit ce

Pere : *Nec mirum est quòd boni propterea sint boni ;* mais ce qui est étonnant, c'est que les méchans prétendent à la même félicité, en vivant mal, et ne gardant pas la Loi : *Sed illud est mirum quòd etiam mali propterea sint mali, ut sint boni*, et que si peu de gens prennent les moyens d'obtenir ce que tous les hommes souhaitent : *Hoc autem pauci volunt, sine quo non pervenitur ad illud quod omnes volunt.* Personne ne doit s'attendre à cette bienheureuse félicité où nous aspirons tous, qu'en vivant dans l'innocence, et il n'y a point d'innocence sans l'observation des Commandemens : *Beati immaculati in via, qui ambulant in lege Domini.* Quelques-uns croient que David composa ce Pseaume dans les déserts où la persécution de Saül l'obligeoit de se tenir caché. Ce qui est certain, c'est que rien n'étoit plus capable de le soutenir, et d'adoucir ses peines, que les sentimens dont ce Pseaume est rempli ; et rien aussi n'est plus propre à nous consoler et à nous soutenir dans ce lieu d'exil, que les sentimens de dévotion qui sont répandus dans tout ce Pseaume. Il contient cent et soixante seize versets, et il n'y en a pas un où la Loi de Dieu ne soit exprimée en différens termes qui ont tous le même sens, Loi, témoignages, voie, commandemens, discours, préceptes, jugemens, ordonnances, vérité, parole, justice ; et tous ces différens termes ne signifient que la même Loi de Dieu, de l'exacte observation de laquelle dépend la bienheureuse éternité, qui fait l'objet des désirs de tous les hommes.

L'Epître de la Messe de ce jour est prise du quatrième chapitre de l'Epître de saint Paul aux Ephésiens. Le saint Apôtre les exhorte à n'avoir tous qu'un même esprit, comme ils ne font tous qu'un même corps, et qu'ils n'ont tous qu'un même Seigneur, une même Foi, un seul Baptême.

Obsecro vos ego vinctus in Domino, ut dignè ambuletis vocatione, quâ vocati estis. Je vous conjure, moi qui suis prisonnier pour le Seigneur, d'avoir une conduite digne de votre vocation. Saint Paul se qualifie le prisonnier de Jesus-Christ Notre-Seigneur, faisant gloire de ses liens, et regardant l'honneur qu'il avoit de souffrir et d'être dans les fers pour l'amour de Jesus-Christ, comme l'époque la plus glorieuse de sa vie. En effet, rien n'est plus honorable ni plus avantageux que de souffrir pour les intérêts et la gloire de Dieu. Le saint Apôtre se présente, pour ainsi dire, chargé de fers pour Jesus-Christ, aux Ephésiens, pour les toucher, pour leur faire recevoir avec plus de docilité ses instructions, et pour les animer à la pratique de la vertu, et à l'amour des souffrances, par son exemple. Rien n'est plus éloquent ni plus persuasif que l'exemple. Saint Paul dit tout en deux mots, quand il exhorte les Ephésiens à avoir une conduite digne de l'excellence et de la sainteté de leur vocation: *Ut dignè ambuletis vocatione quâ vocati estis.* Être appelé au Christianisme, c'est être appelé à une sainteté éminente. Quelle innocence, quelle pureté de mœurs, quelle régularité de conduite n'exige point de tous les Fidelles, l'auguste qualité de Chrétien! Soyez Saints comme votre Pere céleste est Saint. La sainteté de Dieu même, c'est le modele qu'on nous propose. Quelle pureté plus parfaite! elle condamne jusqu'au moindre désir impur, jusqu'à la moindre pensée criminelle. On ne veut pas même qu'on en sache le nom: *Nec nominetur in vobis.* Quelle mortification plus constante de tous les sens, quelle modestie, quelle retenue, quelle réserve! Nul vice qui ne soit proscrit, nulle imperfection qui ne soit condamnée. Quel amour de Dieu plus parfait, quelle charité envers le prochain plus universelle et plus sincere! Fût-il jamais une

idée de perfection plus sublime que celle que nous donne notre Religion, l'Evangile ? Nul Chrétien qui, par sa vocation au Christianisme, ne soit obligé de tendre sans cesse à cette perfection. Voilà l'esprit de la Loi ; voilà l'esprit de Jesus-Christ : ajustez cet esprit avec celui du monde ; ajustez cette obligation d'une vie si sainte, avec la vie molle, avec la vie mondaine de la plupart des Chrétiens.

Cum omni humilitate, et mansuetudine, cum patientia supportantes invicem in charitate : Etant parfaitement humbles, doux, patiens, vous supportant les uns les autres avec charité. Saint Paul explique ici plus en détail les principales vertus auxquelles leur vocation à la Foi les engage. Il met avec raison l'humilité à la tête des vertus Chrétiennes, comme étant le fondement de tout l'édifice spirituel et de la perfection Chrétienne. Cette vertu inconnue aux Philosophes, dit saint Augustin, peu connue des Juifs, méprisée des mondains, est si nécessaire au salut, que sans elle les vertus même deviennent des vices. L'Apôtre savoit bien que, quand on est humble, on est doux, affable, patient ; on se supporte aisément les uns les autres, avec cette charité compatissante, prévenante, laquelle ne sauroit subsister avec l'orgueil. *Sollicitè servare unitatem spiritûs in vinculo pacis.* Ayant soin de tenir vos esprits unis par le lien de la paix, vivez entre vous comme si vous n'aviez tous qu'une ame et qu'un esprit : *Cor unum, et anima una.* Telle est l'union qui doit régner parmi les vrais Fidelles. L'Esprit de Dieu, qui doit animer tous les Chrétiens, est le lien de la paix. Soyons animés de cet Esprit, il n'y aura jamais parmi nous de divisions, il n'y aura ni aigreur, ni dissentions, ni procès, ni querelles. L'amour-propre, la passion d'intérêt, l'esprit du monde et l'ambition, sont la mere de

tous les schismes. L'Esprit de Dieu est l'ame et le lien de la paix. *Unum corpus, et unus spiritus, sicut vocati estis in una spe vocationis vestræ :* Soyez un même corps et un même esprit, comme vous êtes appelés à une même espérance, suivant votre vocation. Trois grands motifs de cette union indissoluble et inaltérable, qui doit régner parmi tous les Chrétiens : Ils ne composent tous qu'un seul corps, dont Jesus-Christ est le Chef : ils doivent être animés, instruits, éclairés par le même Esprit-Saint que Dieu a répandu sur toute l'Eglise, et par conséquent sur tous les Fidelles : ils ont tous été appelés à la possession des mêmes biens, tous cohéritiers de Jesus-Christ, tous héritiers de Dieu même. Nous vivons tous dans la même espérance de la vie éternelle ; tous serviteurs du même maître, et dans la même famille ; tous nourris à la même table, et des mêmes mets : quels liens plus étroits, plus sacrés, plus indissolubles ! il n'y a que le démon qui puisse troubler cette paix. *Unus Dominus, una fides, unum baptisma :* Il n'y a qu'un Seigneur, qu'une Foi, qu'un Baptême. Autres motifs, autres engagemens de cette union sainte et indissoluble qui doit régner parmi nous : nous n'avons qu'un Maître souverain, nous sommes serviteurs du même Maître, qui est Jesus-Christ : nous n'avons qu'une même Foi, à l'égard des objets qu'elle nous propose à croire ; nous professons la même Religion ; elle est une et indivisible, même objet de la Foi, même doctrine, même morale, même Evangile : nous avons tous été régénérés par les eaux du Baptême, qui est à notre égard comme le sein de la même mere, puisque par le Baptême nous renaissons tous en Jesus-Christ, et par-là même nous devenons tous les enfans du même Pere ; et c'est dans cet esprit que nous disons tous : Notre Pere qui êtes dans le Ciel. *Unus Deus, et Pater omnium, qui*

est super omnes, et in omnibus nobis : Il n'y a qu'un Dieu et un Pere, qui est au-dessus de tous, et dans toutes choses, et en nous tous. Il n'y a qu'un Dieu, et ce Dieu unique est notre Pere, et le Pere de tous, qui a pour tous une égale providence, un amour perpétuel, égal envers tous. Etre d'une même famille, fils d'un même pere, tous d'une même condition, par rapport à l'auguste qualité d'enfans de Dieu ; tous, pour ainsi dire, d'une fortune égale ; tous tendrement aimés de notre Pere céleste, auprès duquel il n'y a point acception de personne, et qui répand ses bienfaits abondamment sur tous : enfin, tous citoyens de la même patrie, où, après le voyage de cette vie, nous devons tous nous rendre pour y vivre pleinement heureux durant toute l'éternité : toutes ces raisons ne doivent-elles pas former entre nous une union parfaite et intime ? Telle a été celle qui régnoit parmi tous les Fidelles, durant les premiers jours de l'Eglise : *Cor unum et anima una.* Telle étoit celle que saint Paul demandoit de tous les Chrétiens d'Ephese ; telle étoit celle que Jesus-Christ demandoit à son Pere, pour tous ses enfans, lorsqu'il le prioit de conserver tous ceux qu'il lui avoit donnés, et de former une si grande union entr'eux, qu'ils ne fussent qu'une même chose : *Ut sint unum sicut et nos :* Faites qu'ils soient intimément unis entr'eux, et que dépouillés de tout intérêt particulier, ils n'aient en vue que notre gloire : *Ut sint unum sicut et nos :* Qu'ils soient une même chose, comme nous le sommes. Jesus-Christ veut que ses Disciples soient tellement unis entr'eux par les liens de la charité, que cette union soit en quelque sorte l'image de l'unité substantielle qu'il a avec son Pere ; c'est ainsi que sans exiger de nous une sainteté égale à celle de son Pere, il veut cependant que la sainteté de son Pere soit le modele de la nôtre,

pour nous faire comprendre jusqu'à quel point de perfection il veut que nous aspirions, et combien grande, intime et imperturbable il exige que soient l'union et la charité parmi les Fidelles. S. Paul la recommande, cette union, aux Ephésiens : il en prouve l'indispensable nécessité, par bien des raisons ; il en démontre invinciblement l'excellence. L'union et la charité Chrétienne ont caractérisé de tout temps les Chrétiens ; elles ont fait l'admiration de tous les Païens : nous faisons profession de la même Religion ; l'union et la charité font-elles aujourd'hui le caractere de distinction de tous les Fidelles ? Les schismes, les divisions, les inimitiés qui regnent aujourd'hui dans le Christianisme, prouvent-elles que nous sommes véritablement Chrétiens ?

L'Evangile de la Messe de ce jour est pris du chapitre 22 de saint Matthieu, où le Sauveur ayant fermé la bouche aux Sadducéens, il confond les Pharisiens, qui mettoient tout en œuvre pour le surprendre.

Avant la captivité de Babylone, on ne sache pas qu'il y ait eu aucune Secte particuliere parmi les Juifs. Uniquement occupés à l'étude de leurs lois et des cérémonies de leur Religion, ils n'avoient tous que les mêmes sentimens, et ne s'étudioient tous qu'à bien vivre. Ce ne fut proprement que vers le temps des Machabées, que par le commerce qu'ils avoient avec les Philosophes Païens, et les peuples plongés dans toutes sortes de vices et d'erreurs, il s'éleva trois Sectes, qui mirent le comble aux iniquités de la nation Juive. Ces trois Sectes étoient des Pharisiens, des Sadducéens et des Esséniens. Les Pharisiens prirent leur nom d'un mot hébreu, qui signifie *séparation*, comme on a déjà dit ; parce que par un orgueil odieux ils se séparoient des autres Israélites. Cette Secte approchoit beaucoup de celle

des Stoïciens ; les Pharisiens donnoient beaucoup au destin, ils laissoient à l'homme la liberté de faire le bien et le mal, et ils étoient fort adonnés à l'astrologie : ils étoient austeres en apparence, hautains, fiers, et l'orgueil sembloit caractériser leur Secte. Les Essénïens étoient une espece de Philosophes parmi les Juifs, qui vivoient entre eux dans une parfaite union ; la cupidité et l'avarice étoient en horreur parmi eux ; ils possédoient tout en commun, en sorte que nul d'entre eux n'étoit plus riche que l'autre. Ils vivoient comme freres, dans une entiere égalité et de biens et de condition ; ils ne vendoient ni n'achetoient rien entr'eux ; mais tout le commerce se faisoit par échange, chacun donnant ce qui lui étoit superflu ; ils recevoient dans leur maison ceux de leur secte, et leur faisoient part de tout ce qu'ils avoient, comme d'un bien qui leur étoit commun. Ils affectoient de porter des habits bien blancs ; ils étoient habillés pauvrement, mais ils avoient soin d'être toujours fort propres. Ils étoient aussi vains que les Pharisiens, ils ne se marioient point ; ils n'en étoient pas pour cela plus chastes. Enfin, ils donnoient tout au destin et aux influences des Astres.

Les Sadducéens étoient, de tous ces Sectaires, les plus dissolus ; ils nioient opiniâtrément l'existence de toutes les substances spirituelles créées. Ils nioient l'immortalité de l'ame, et par conséquent la résurrection des corps : pour le reste, ils s'accordoient assez avec les Samaritains, dont ils adoptoient les erreurs, excepté qu'ils venoient adorer à Jérusalem. Ils participoient à tous les sacrifices des Juifs, ce que détestoient les autres. Ils observoient la Loi, pour jouir des avantages temporels qu'elle promettoit, et pour éviter les supplices dont on punissoit les transgressions durant cette vie. Ils rejetoient toutes sortes de traditions, en quoi ils étoient bien opposés aux

Pharisiens, qui les préféroient à la Loi même. Les Pharisiens semblent avoir voulu imiter les Stoïciens, et les Sadducéens les Epicuriens. Il y avoit une inimitié et une guerre irréconciliable entre ces deux Sectes; et si les Sadducéens étoient plus impies dans leurs dogmes, au moins avoient-ils moins de vanité et d'hypocrisie dans leurs mœurs. Saint Jérôme dit que Hillel fut le chef du Pharisaïsme. Saint Ephiphane croit que les Esséniens ou Jesséniens, comme il les appelle, étoient une Secte de Samaritains, et que leur nom venoit de Jessé, frere de David, dont le nom, selon lui, signifie *Médecin*, qualité qui convient aux Esséniens, qui vouloient passer pour les médecins des ames. On donne pour chef aux Sadducéens, Saddoc, disciple d'un Docteur nommé Antigone. Quoi qu'il en soit des auteurs et du commencement de ces Sectes, il est certain que quelque différentes et opposées qu'elles fussent entre elles, en dogmes, en mœurs et en superstitions, tous ces Sectaires prétendoient avoir pour eux les Saintes Ecritures; tant il est vrai qu'il n'y a jamais eu d'hérétiques qui n'aient prétendu autoriser, par l'abus qu'ils faisoient de l'Ecriture, les plus grossieres erreurs. Voilà les ennemis que Jesus-Christ a eu le plus à combattre, durant tout le temps de sa vie publique, et les ennemis aussi qu'il ménagea le moins.

Le Sauveur venoit de confondre et de faire taire les Sadducéens qui avoient cru l'embarrasser, en lui demandant : Duquel des sept maris qu'une veuve auroit épousés, seroit-elle femme dans l'autre vie, lorsqu'un des plus célebres parmi les Pharisiens, qui passoit pour le plus habile des Docteurs de la Loi, vint l'interroger à dessein de le surprendre : *Magister, quod est mandatum magnum in lege?* Maître, lui dit-il, quel est le plus grand commandement de la Loi?

La question que fait ici ce Docteur, est apparemment du nombre de celles qui partageoient alors les esprits dans toutes ces Sectes. Les uns donnoient la préférence à la Loi qui ordonnoit d'observer le Sabbat ; les autres soutenoient que c'étoit la Loi de la Circoncision, et les autres vouloient que ce fût la Loi d'offrir des sacrifices. Le Sauveur, qui pénétroit tout ce qu'il y avoit de plus secret dans le cœur, lui répondit par le texte même de la Loi, qui dit qu'il n'y a qu'un seul Dieu, et qu'on doit l'aimer de tout son cœur, de toute son ame, et de tout son esprit. C'est là le premier et le plus grand Commandement de la Loi. Mais il y en a un second, semblable au premier, qui est, que vous aimerez votre prochain comme vous-même. Ces deux préceptes sont inséparables ; ils contiennent en abrégé toute la substance et toute la perfection de la Loi. Quand la Loi dit que nous devons aimer Dieu de tout notre cœur, de toute notre ame et de tout notre esprit, dit saint Augustin, elle renferme tout ce que nous sommes, et elle ne nous laisse ni le temps ni la permission d'occuper notre cœur de l'amour d'aucune autre chose : *Nullam vitæ nostræ partem reliquit, quæ vacare debeat, vel quasi locum dare ut aliâ re velit frui.* Ces différens mots, de tout votre cœur, de toute votre ame, de tout votre esprit, servent à mieux faire sentir l'obligation que tout homme a d'aimer Dieu sincérement, ardemment, et par préférence à toutes choses. Vous aimerez votre prochain, c'est-à-dire tout homme, comme vous vous aimez vous-même, de la même manière que vous vous aimez, ayant pour lui les mêmes égards que vous voulez qu'on ait pour vous, et le traitant en tout comme vous voudriez qu'on vous traitât : et comme l'amour que vous avez pour vous-même n'est pas un amour superficiel ni de pur compli-

ment, mais un amour réel et efficace qui vous rend sensible à vos maux, qui vous porte à prendre tous les moyens de vous soulager, de même l'amour que vous devez avoir pour votre prochain, doit vous porter à être sensible à tous ses maux, à lui procurer tous les secours que vous pouvez, à l'assister, à le consoler, et à prendre part à toutes ses peines. Tout ce que les Livres Saints nous commandent ou nous défendent, tout se réduit à ce double Commandement; c'est là l'abrégé et le précis de toute la morale. *Quidquid ergò Dei lege prohibemur, et quidquid jubemur facere : ad hoc prohibemur et jubemur*, dit saint Augustin, *ut duo ista compleamus.*

Le Docteur avoua ingénument qu'on ne pouvoit rien dire de mieux; qu'il n'y avoit effectivement qu'un seul Dieu, et qu'il étoit vrai que d'aimer Dieu et le prochain de la maniere qu'il avoit dit, c'étoit quelque chose de plus parfait que d'offrir des holocaustes et des sacrifices au Seigneur, et que quand on aime Dieu si parfaitement, on ne sauroit manquer d'observer exactement toute la loi et toutes les cérémonies légales. Mais comme ce divin Maître vouloit achever d'instruire beaucoup d'autres gens qui, convaincus de ce qu'il disoit, n'osoient plus l'interroger, il les prévint, les interrogea lui-même; et s'adressant à une troupe de Pharisiens qui étoit là assemblés : Que vous semble du Messie, leur dit-il? de qui pensez-vous qu'il doive être Fils? Ils répondirent qu'il devoit être de la race de David. Les Juifs ne voyoient rien de plus grand dans le Messie, que la qualité de Fils de David, laquelle lui convient en effet à raison de son humanité. C'est ce que disent tous vos Docteurs, reprit le Fils de Dieu, et ils disent vrai; mais ils ne disent pas tout; car si le Messie n'est simplement que le Fils de David, comment David même l'appelle-t-il

mon Seigneur? Pourquoi, parlant en Prophete, dit-il dans ses Pseaumes : Le Seigneur a dit à mon Seigneur : Asséyez-vous à ma droite, jusqu'à ce que de vos ennemis je vous fasse un marche-pied? c'est-à-dire : Asséyez-vous à ma droite, et vous y verrez tous vos ennemis sous vos pieds. Si donc David, continue le Sauveur, appelle le Messie son Seigneur, comment est-il Fils de David? *Quomodò filius est?* Il est clair que Jesus-Christ vouloit leur faire voir que David, en l'appellant son Seigneur, avoit encore marqué sa nature Divine, selon laquelle il est Fils de Dieu, et Dieu lui-même; et qu'étant Fils de David, il est encore Fils de Dieu. Personne ne put lui répondre; et depuis ce jour-là, qui que ce soit n'osa plus l'interroger.

L'Oraison qu'on dit à la Messe de ce jour est celle qui suit.

DA, quæsumus Domine, populo tuo diabolica vitare contagia : et te solum Deum purâ mente sectari. Per Dominum, etc.

FAITES, Seigneur, par votre miséricorde, que votre peuple évite la contagion du monde et du diable; et que vous servant avec un cœur pur, il ne soit attaché qu'à vous seul, qui êtes son Dieu. Par Notre-Seigneur, etc.

L'ÉPÎTRE.

Leçon tirée de l'Epître de l'Apôtre saint Paul aux Ephésiens. Chap. 4.

FRATRES : Obsecro vos ego vinctus in Domino, ut dignè ambuletis vocatione, quâ vocati estis, cum omni humilitate, et mansuetudine, cum patientia, supportantes invicem in charitate, solli-

MES Freres : Je vous conjure, moi qui suis prisonnier pour le Seigneur, d'avoir une conduite digne de votre vocation, étant parfaitement humbles, doux, patiens, vous supportant les uns les autres avec charité : ayant soin de

elti servare unitatem Spiritûs in vinculo pacis. Unum corpus, et unus Spiritus, sicut vocati estis in una spe vocationis vestræ. Unus Dominus; una fides, unum baptisma. Unus Deus et Pater omnium, qui est super omnes, et per omnia, et in omnibus nobis. Qui est benedictus in sæcula sæculorum. Amen.

tenir vos esprits unis par le lien de la paix. Soyez un même corps et un même esprit, comme vous êtes appelés à une même espérance, suivant votre vocation. Il n'y a qu'un Seigneur, qu'une foi et qu'un Baptême. Il n'y a qu'un Dieu et un Pere qui est au-dessus de tous et dans toutes choses, et en nous tous, qui est béni dans tous les siecles des siecles. *Amen.*

Les Ephésiens avant que d'être convertis à la foi de Jesus-Christ, étoient fort livrés à leurs passions, divisés entr'eux par des inimitiés éternelles. Saint Paul les exhorte fort, dans cette Epître, à la mortification des passions, à l'union, et à la charité fraternelle.

RÉFLEXIONS.

Il n'y a qu'une foi. Nous croyons ce que croyoient les premiers Chrétiens; nous croyons ce que les Saints ont cru, et ce qu'ils ont cru les a fait Saints. Notre Religion ne s'est altérée ni dans le dogme, ni dans la doctrine, ni dans la morale. La foi est la même; même objet de la foi, mêmes vérités de la foi, mêmes mysteres. La foi ne vieillit point; elle n'est sujette ni à la vicissitude des choses humaines, ni aux révolutions, ni au changement. Tout s'altere par la succession des temps, tout s'affoiblit. Les Monarchies naissent; elles ont leur apogée, et on les voit ensuite sur leur déclin. Toutes choses ont leurs âges, et tout tend à sa fin. Il n'y a que la foi de l'Eglise qui soit invariable. Les peuples peuvent perdre la foi, mais la foi ne perd jamais rien par le déréglement et l'apostasie des peuples. Les mœurs peuvent se corrompre;

la foi de l'Eglise est inaltérable. Elle a vu naître et mourir toutes les hérésies, toutes les sectes. Les astres les plus brillans du monde Chrétien peuvent s'éclipser, les plus grandes lumieres de l'Eglise peuvent s'éteindre, les lumieres de la foi sont toujours pures. Les ténebres de l'erreur peuvent bien en dérober l'éclat à l'esprit, ce sont tout au plus à l'égard de la foi, comme les brouillards et les nuages les plus épais à l'égard du Soleil; ils ne ternissent point son éclat. La nuit n'est que pour ceux qui ont perdu de vue ce bel astre; et s'il y paroît quelquefois des taches, elles ne sont que dans les yeux, et jamais dans le soleil. La foi est une, et il ne peut y avoir jamais qu'une foi, comme il n'y a qu'un seul Dieu, qu'un seul souverain Seigneur, qu'un Baptême. Quel malheur pour tous les Hérétiques! il n'y a que l'Eglise Catholique, Apostolique et Romaine qui ait cette foi. Il n'est pas nécessaire, pour perdre la foi, de ne rien croire; il suffit d'errer dans un seul point en matiere de foi, pour n'avoir point cette foi, qui n'étant qu'une et indivisible, ne peut souffrir ni doute, ni perplexité, ni exception. C'est cette foi qui, dès le temps des Apôtres, a dépouillé de leurs biens tant de Fidelles, et a interdit l'attachement des biens de la terre à tous les Chrétiens. C'est cette foi qui a déclaré une guerre éternelle à tous les sens, et qui a vaincu le monde. C'est elle qui a rendu si généreux tant de millions de Martyrs, et qui a peuplé tant de déserts et de cloîtres de tant de fervens pénitens. C'est cette foi qui donne encore tous les jours tant de Saints à l'Eglise. La foi n'est qu'une, et cette foi invariable est-elle la foi des gens du monde, de ces personnes si lâches au service de Dieu, de ces personnes dont les mœurs, dont les sentimens, dont la conduite répondent si peu à la sainteté

et aux maximes de l'Evangile ? Ces gens si peu dévots, si peu fervens, si peu religieux, qui menent une vie si peu innocente, si peu chrétienne, ont-ils cette foi ?

L'EVANGILE.

La suite du saint Evangile selon saint Matthieu; Chap. 22.

In illo tempore : Accesserunt ad Jesum Pharisæi : et interrogavit eum unus ex eis legis Doctor, tentans eum : Magister, quod est mandatum magnum in lege ! Ait illi Jesus : Diliges Dominum Deum tuum ex toto corde tuo, et in tota anima tua, et in tota mente tua. Hoc est maximum, et primum mandatum. Secundum autem simile est huic : Diliges proximum tuum, sicut teipsum. In his duobus mandatis universa lex pendet, et Prophetæ. Congregatis autem Pharisæis, interrogavit eos Jesus, dicens : Quid vobis videtur de Christo ! cujus filius est ! Dicunt ei : David. Ait illis : Quomodò ergo David in spiritu vocat eum Dominum, dicens : Dixit Dominus Domino meo : Sede à dextris meis, donec ponam inimicos tuos scabellum pedum tuorum ! Si ergo David vocat eum Dominum, quomodò filius ejus est ! Et nemo poterat ei respondere verbum : neque ausus fuit quisquam ex

En ce temps-là : Les Pharisiens s'assemblerent auprès de Jesus ; et l'un d'eux qui étoit Docteur de la loi, l'interrogea, à dessein de le surprendre. Maître, lui dit-il, dans la loi, quel est le grand commandement ! Jesus lui dit : Vous aimerez le Seigneur votre Dieu de tout votre cœur, de toute votre ame et de tout votre esprit : c'est-là le plus grand commandement, et le premier. Mais il y en a un second, semblable au premier : Vous aimerez votre prochain comme vous-même. Toute la loi et les Prophetes se réduisent à ces deux commandemens. Comme les Pharisiens étoient là assemblés, Jesus leur fit cette question : Que pensez-vous du Christ ? de qui est-il Fils ? De David, lui dirent-ils. D'où vient donc, leur répliqua-t-il, que David étant inspiré, l'appelle son Seigneur, disant : Le Seigneur a dit à mon Seigneur : Asséyez-vous à ma droite, jusqu'à ce que de vos ennemis je vous fasse un marche-pied ? Si donc David l'appelle son Seigneur, comment est-il fils de David ? Et personne ne pou-

illa die eum ampliùs interrogare.

voit lui répondre un seul mot ; et depuis ce jour-là, qui que ce soit n'osa plus l'interroger.

MÉDITATION.

Des défauts qui se trouvent dans l'amour qu'on se flatte d'avoir pour Dieu.

PREMIER POINT.

CONSIDÉREZ que la plupart des Chrétiens ne s'aiment qu'eux-mêmes, lors même qu'ils se flattent le plus d'aimer Dieu. Rien n'est plus ingénieux à se déguiser que l'amour-propre ; il prend toutes sortes de noms et de masques ; tantôt c'est ferveur, c'est charité, c'est justice : tantôt c'est dévotion, c'est zele, et souvent même paroît-il sous le titre si respectable d'amour de Dieu. L'amour-propre n'est jamais plus tranquille que sous ces masques ; la vertu lui sert toujours d'abri.

Mais est-il aisé de si méprendre ? L'amour de Dieu a un caractere inimitable : il est pur, désintéressé, généreux, constant, ennemi des passions, doux, patient, mortifié, humble. Quand on est orgueilleux, immortifié, impatient, quand on n'a que des éclairs de ferveur, des caprices de dévotion, quand on ne cherche que ses propres intérêts, sa satisfaction, sa propre gloire, aime-t-on Dieu ?

On trouve des personnes qui font profession d'aimer Dieu, et qui ne sont jamais de plus mauvaise humeur que lorsqu'ils le servent. Chagrins, inquiets, impatiens, coleres même lorsqu'ils se flattent d'aimer Dieu davantage ; les jours de dévotion et de fêtes ne sont pas les plus sereins, ni les plus calmes : on diroit que les exercices de piété aigrissent leur mauvaise humeur. Des per-

sonnes si imparfaites peuvent-elles se flatter d'aimer Dieu ?

Les effets les plus ordinaires de l'amour de Dieu sont une douceur inaltérable, une humilité sincere, une patience à l'épreuve de tout; les adversités l'excitent, le feu de la persécution l'embrase, la mortification le nourrit. C'est une erreur de s'imaginer que l'amour de Dieu ignore les devoirs de la civilité et les bienséances ; rien n'inspire tant d'honnêteté, de charité, de politesse même que la véritable piété.

Les chagrins naissent d'un cœur agité et inquiet : l'amour divin tranquillise le cœur, et répand une onction intérieure qui l'amollit, l'adoucit, et rend même l'esprit pliant et souple. C'est cette résignation parfaite aux volontés du Seigneur, c'est cette joie spirituelle, fruit nécessaire de l'amour divin ; c'est cette paix de l'ame que produit l'innocence, qui causent cette égalité d'humeur, cette douceur inaltérable, cette générosité, cette magnanimité de courage, cet assemblage de vertus dans tous ceux qui aiment véritablement Dieu. Voilà les marques du véritable amour de Dieu : y reconnoissez-vous le votre ? aimez-vous Dieu avec droiture, avec persévérance, avec fidélité ? Mon Dieu ! que d'illusions dans la dévotion.

SECOND POINT.

Considérez qu'en fait de dévotion et d'amour de Dieu, on prend souvent les connoissances et les lumieres de l'esprit pour les sentimens et les ardeurs du cœur. On connoît combien Dieu est aimable ; on s'étonne même combien il est peu aimé : charmés alors de ces justes et pieux sentimens, on s'imagine qu'on l'aime. Bien des gens prennent le change, et seront un jour bien surpris de voir et de sentir que leur amour de Dieu n'a été qu'en idée ; le cœur a son domaine indépendant de celui de l'esprit.

On connoît que Dieu mérite d'être aimé ; on avoue qu'il faudroit être bien ingrat pour n'aimer pas Dieu : mais, pour avoir pensé et parlé ainsi, peut-on dire qu'on l'aime ? on seroit bientôt démenti par son propre cœur. La charité est patiente, dit saint Paul (*a*), elle est pleine de bonté. La charité n'est point jalouse, elle ne fait rien mal-à-propos, elle ne s'enfle point, elle n'est point ambitieuse, elle ne cherche point ses propres intérêts, elle ne s'emporte point, elle ne pense mal de personne, elle n'a point de joie de l'injustice ni du mal d'autrui ; mais elle en a de ce qui est selon la vérité, et de la prospérité de ses freres : elle est docile, humble, gracieuse, constante. Reconnoissez-vous votre dévotion et votre amour de Dieu à ce portrait ?

Vous aimez Dieu de tout votre cœur, dites-vous, car c'est-là le premier des Commandemens, et la base de tous les autres ; et vous ne pouvez rien souffrir pour l'amour de Dieu ! Vous aimez Dieu, et vous n'aimez point votre prochain, et vous avez de l'aigreur, et vous ne pouvez pas vous réconcilier avec vos freres ? Vous aimez Dieu, et vous violez sans peine et en cent occasions les ordres de Dieu ; vous préférez vos inclinations aux volontés de Dieu ; vous sacrifiez les intérêts de Dieu, votre conscience, votre Religion à vos propres intérêts, à vos passions, à votre gloire ! Vous aimez Dieu : soutiendrez-vous cette proposition au Tribunal de Dieu ? Si c'étoit aimer Dieu que d'aimer les honneurs, les plaisirs, que de n'aimer que soi-même, bien des gens pourroient dire qu'ils aiment Dieu : ne seriez-vous point de ce nombre ? consultons plutôt nos actions, que nos sentimens et nos connoissances. Il faut pouvoir dire à Jesus-Christ, comme saint Pierre : Vous savez que je vous aime ; vous qui ne sauriez vous tromper, vous connoissez que mon cœur est em-

(a) 1 *Cor.* 13.

brasé d'un vif et ardent amour pour vous. Il faut que notre humilité, notre patience, notre douceur, notre mortification, notre charité envers le prochain, notre ferveur, notre persévérance puissent nous dire à nous-mêmes que nous aimons Dieu : tout autre témoignage sur ce point est suspect ; Dieu même n'entend guere d'autre langage.

Eh, Seigneur, que j'ai été long-temps dans l'erreur, lorsque je me suis flatté de vous aimer ! mes défauts si multipliés et si grossiers auroient pu me dessiller les yeux, et découvrir l'illusion, si elle eût été moins volontaire ; mais puisque vous daignez me faire la grace de connoître combien je vous ai peu aimé jusqu'ici, accordez-moi celle de vous aimer de tout mon cœur dès ce moment.

Aspirations dévotes durant le jour.

Quis nos sperabit à charitate Christi ! tribulatio, an angustia ! Rom. 8.

Qui nous séparera jamais de l'amour de Jesus-Christ ? sera-ce la tribulation, ou les angoisses ?

Certus sum, quia neque mors, neque vita, neque creatura alia poterit nos separare à charitate Dei, quæ est in Christo Jesu Domino nostro. Rom. 8.

Je suis assuré que ni la mort, ni la vie, ni nulle autre créature ne nous pourra séparer de l'amour de Dieu, qui est fondé en Jesus-Christ Notre-Seigneur.

PRATIQUES DE PIÉTÉ.

1.° L'AMOUR de Dieu ne fut jamais oisif ni lâche ; il trouve de l'exercice jusque dans le repos. Ce feu sacré que le Sauveur est venu apporter sur la terre, s'éteint d'abord qu'il cesse d'agir. Il faut qu'il échauffe, qu'il éclaire, qu'il brûle. Un cœur froid, un esprit aveugle, une ame en-

sevelie dans ses imperfections, sont peu embrasés de ce divin amour. Magdeleine se tait, prosternée aux pieds du Sauveur, mais elle les arrose de ses larmes ; elle les essuie avec ses cheveux, elle les baise, et les frotte de la liqueur. Il faut que les œuvres disent qu'on aime Dieu : toute autre voix se fait peu entendre. L'amour divin aplanit toutes les difficultés, ou du moins il les surmonte. Ceux qui refusent à Dieu cent petits sacrifices qu'il leur demande, peuvent-ils dire qu'ils aiment Dieu ? Ayez la consolation aujourd'hui de vous prouver à vous-même que vous aimez Dieu. Voyez ce qu'il vous demande depuis si long-temps : votre Directeur, votre propre cœur, votre conscience vous le disent assez ; vous n'êtes pas en peine de trouver matiere de sacrifice : Dieu vous demande que vous lui sacrifiiez ce petit ressentiment, cette partie de plaisir, cette passion pour le jeu, cette visite peu nécessaire, ce raffinement de parure, etc. Prosterné à ce moment aux pieds de votre Crucifix, dites à Dieu que c'est pour son amour, que vous voulez aller voir aujourd'hui même cette personne avec qui vous étiez en froideur ; que vous voulez vous priver de cette visite, de cette assemblée, de ce jeu ; que vous lui faites un sacrifice de cette parure, et que vous prétendez par-là lui prouver que vous l'aimez : il vous sera aisé demain de lui en donner quelqu'autre preuve.

2.° Les personnes qui font profession de piété ne doivent pas négliger cette pratique. Si les victimes qu'elles ont à immoler ne sont pas d'une si grande valeur, elles ne sont pas d'un moindre mérite, et souvent coûtent-elles davantage à sacrifier. Ce n'est pas une assemblée mondaine, une passion de jeu, un ressentiment, une parure ; mais ce sera une attache à un petit meuble peu convenable, ou superflu ; une petite indifférence ou froideur, l'effet ordinaire d'une secrette jalousie ; ce sera une légere immortification, un défaut

d'éducation, une impolitesse de naturel, une inégalité d'humeur, un manque de douceur, une trop grande délicatesse. Déterminez aujourd'hui celles de ces victimes que vous voulez égorger; que ce petit sacrifice soit aujourd'hui la preuve de votre amour pour Dieu, et de votre zele. Un miroir, un ornement de chambre ou de lit, certains meubles trop recherchés feront bien de la peine à l'heure de la mort à des personnes religieuses, qui à peu de frais auroient pu s'en faire un mérite auprès de Dieu, en s'en privant durant leur vie.

LE DIX-HUITIÈME DIMANCHE D'APRÈS LA PENTECÔTE.

Ce Dimanche n'a rien de particulier. Le sujet de l'Evangile qu'on a choisi pour la Messe du jour, et qui rapporte l'histoire de la guérison du Paralytique, à qui le Sauveur ordonna d'emporter son lit, pour preuve du miracle, lui a donné le nom du Dimanche du *Paralytique* portant son lit. Cet Evangile renferme uue des preuves des plus frappantes de la Divinité de Jesus-Christ; tout y est miraculeux, tout y est instructif, jusques aux moindres circonstances. L'Epître, en racontant les graces singulieres et éclatantes que Dieu a faites aux Corinthiens par Jesus-Christ, les trésors spirituels dont il les a comblés, sur-tout pour le don de la parole et de la science, est en même temps un éloge de cette Eglise florissante. L'Introït de la Messe est une priere que fait à Dieu l'Eglise, pour le supplier de donner la paix du cœur et de la conscience à tous ceux qui le servent avec ferveur et avec fidélité, afin de leur faire goûter la douceur qu'on trouve à son service.

C'est du chapitre trente-sixieme de l'Ecclésiastique que l'Eglise a formé la priere par laquelle elle commence la Messe de ce jour.

Da pacem Domine sustinentibus te, ut Prophetæ tui fideles inveniantur : Donnez la paix, Seigneur, à ceux qui vous attendent, afin que vos Prophetes soient trouvés véritables et fidelles, et qu'ils ne semblent pas avoir prédit en vain. *Exaudi preces servi tui, et plebis tuæ Israël :* Exaucez les prieres de votre serviteur, et celles de tout Israël votre peuple : *Lætatus sum in his quæ dicta sunt mihi : in domum Domini ibimus :* J'ai été comblé de joie, en apprenant que nous irons dans la maison du Seigneur. C'est du Pseaume 101 que ces dernieres paroles sont prises. Ce Pseaume contient les sentimens du peuple Juif, lorsqu'il fut près de sortir de la captivité de Babylone. Les Juifs captifs dans une terre étrangere, ne cessoient de demander à Dieu leur retour dans leur pays, et soupiroient sans cesse après leur liberté. Ayant appris que Cyrus avoit donné un Edit pour les mettre en liberté, et pour les rétablir dans leur chere patrie, le premier objet de leur joie et de leurs actions de graces, est qu'ils reverront le Temple du Seigneur : *Lætatus sum in his quæ dicta sunt mihi, in domum Domini ibimus.* Rien n'est plus beau, ni ni plus louable, que ce pieux sentiment qui marque un fond de Religion admirable. Le Saint-Esprit nous apprend, par ces figures, quels doivent être nos sentimens pour le Ciel, notre vraie patrie. C'est par un esprit de prophétie que David composa ce Pseaume, prévoyant la joie qu'auroit un jour le peuple de revoir le Temple de Jérusalem, après une si longue captivité. C'est une expression de joie et d'alégresse, dit saint Chrysostôme, que causa aux Juifs captifs l'heureuse nouvelle de leur délivrance, et de leur retour dans Jérusalem. Saint Hilaire, saint Augustin, et saint Jérôme, appliquent au bonheur d'aller

dans la Jérusalem Céleste ce que le Prophete dit ici de la terrestre. En effet, quelle joie ne doit pas causer à un Fidelle la douce pensée de la bienheureuse éternité !

Da mercedem sustinentibus te, dit le Texte, *ut Prophetæ tui fideles inveniantur :* Récompensez enfin, Seigneur, la patience, l'ardeur, et la confiance d'un peuple qui, malgré tant de révolutions et de disgraces, vous a toujours été fidelle. L'Auteur parle ici du peuple Juif, qui, depuis la captivité de Babylone, ne tomba plus dans l'idolâtrie ; et il semble insinuer que c'est du Messie qu'il parle, comme s'il disoit : Le zele et la fidélité, Seigneur, avec laquelle tout le peuple vous sert, méritent bien que pour récompense vous lui accordiez le Messie, ce Sauveur tant desiré : envoyez-le ce Rédempteur, afin que tant de Prophéties qui nous l'ont promis, ne soient pas vaines, et qu'il paroisse que les Prophetes ont dit vrai. C'est ce qui lui fait dire : *Exaudi preces servi tui, et plebis tuæ Israël ;* ou, comme dit le Texte, *Exaudi orationes servorum tuorum :* Exaucez les prieres de vos serviteurs.

L'Epître du jour est prise du premier chapitre de la premiere Epître de saint Paul aux Corinthiens, où le saint Apôtre rend graces à Dieu des dons qui leur ont été accordés.

Gratias ego Deo meo semper pro vobis in gratia Dei, quæ data est : Je ne cesse point de remercier mon Dieu, à votre sujet, de la grace qu'il vous a faite par Jesus-Christ. C'est cette grace que Dieu a faite aux Corinthiens, et de laquelle saint Paul remercie Dieu ; c'est la grace de leur vocation à la foi de Jesus-Christ, au Christianisme. En effet, c'est de toutes les graces la plus insigne, puisque sans la foi il n'y a point de salut. Les Corinthiens avoient été ensevelis dans les ténebres de l'idolâtrie ; et comme cette ville, capitale de l'Achaïe, et même de toute la Grece,

étoit une des plus opulentes de tout l'Orient ; l'idolâtrie, mere de tous les vices, y régnoit avec plus d'empire. Quoique cette Ville fût fort déchue de son ancienne splendeur, elle étoit cependant alors encore assez florissante, pour mériter que Cicéron l'appelât la lumiere de toute la Grece.

Saint Paul y vint le premier prêcher l'Evangile environ l'an 52 de Jesus-Christ, lorsqu'ayant été chassé de Philippes, il vint à Athenes, et d'Athenes à Corinthe. Il y demeura dix-huit mois, encouragé et fortifié par l'apparition de Jesus-Christ, qui lui dit qu'il s'étoit choisi un grand peuple dans cette Ville. L'événement vérifia bientôt la prédiction. La Foi fit de prodigieux progrès parmi les Corinthiens, et l'Eglise de Corinthe devint en peu de temps une des plus nombreuses et des plus florissantes de l'Achaïe. Saint Paul qui y avoit fait de si célebres conversions, tant des Juifs que des Gentils, commence la lettre qu'il leur écrit, par remercier le Seigneur d'une si grande grace. Belle leçon pour bien des gens, qui, ayant reçu une pareille grace, passent toute leur vie sans en avoir jamais remercié Dieu. Ne sommes-nous point de ce nombre ? Un Chrétien, un Catholique, ne doit jamais passer un seul jour de sa vie, sans remercier Dieu de l'avoir fait naître de parens Chrétiens, et de l'avoir nourri dans le sein de l'Eglise ; tandis que tant d'autres vivent et meurent dans l'infidélité, ou dans le schisme et l'hérésie.

Quòd in omnibus divites facti estis in illo, in omni verbo, et in omni scientia : Je lui rends graces, continue l'Apôtre, de ce que par lui vous avez été enrichis de toutes sortes de biens, de tous les dons de la parole et de la science. Ces biens et ces dons, dont saint Paul dit que les Fidelles avoient été enrichis, sont, outre les graces actuelles, les dons extraordinaires du S. Esprit,

St-Esprit, que Dieu communiquoit avec tant d'abondance aux premiers Fidelles ; les dons des langues et de prophétie ; celui de l'intelligence des Saintes Ecritures, et des Mysteres de la Religion ; le don de la prédication, et même des miracles. Dans ces premiers jours de l'Eglise, ces graces singulieres et éclatantes étoient moins rares, Dieu les répandoit libéralement. Et comme les Corinthiens étoient plus éloignés naturellement du Royaume de Dieu, que les autres peuples d'Orient, par leur luxe, leur mollesse et leur fierté, il avoit fallu, pour les convertir, des graces surnaturelles plus éclatantes : Dieu aussi les leur avoit accordées bien libéralement. Qui a passé chez vous, dit saint Clément Pape, dans la lettre qu'il leur écrit, qui a passé chez vous, et ne vous a pas félicités des belles connoissances, et de la science si parfaite et si certaine, que Dieu vous a communiquées ? Il paroît bien, ajoute-t-il, que vous avez reçu avec plénitude l'effusion de l'Esprit-Saint. Saint Paul cependant ne veut pas dire que chaque Fidelle de Corinthe eût reçu tous ces dons, mais seulement qu'ils avoient été communiqués abondamment à l'Eglise de Corinthe. Cette Ville étoit la plus riche de la Grece ; mais l'Apôtre ne félicite les Corinthiens, que de leurs richesses spirituelles ; aussi sont-ce les seules qu'un Chrétien doive estimer : la grace sanctifiante, l'humilité, la charité, la pureté, toutes les vertus chrétiennes.

Sicut testimonium Christi confirmatum est in vobis : Par où ce qui a été annoncé de Jesus-Christ s'est vérifié en vos personnes ; c'est-à-dire, que par ces dons et par ses graces, la vérité de la doctrine de Jesus-Christ, que l'Apôtre leur avoit prêchée, et dont il leur avoit rendu témoignage, avoit été visiblement confirmée et fortifiée parmi eux. Ces dons du Ciel surnaturels, don des langues, don de prophétie, don de science, don

de miracles, ont rendu témoignage à la vérité de la prédication ; et ce sont des preuves évidentes et de l'excellence de leur foi, et de la vérité de la Religion Chrétienne. *Ita ut nihil vobis desit in ulla gratia, expectantibus revelationem Domini nostri Jesu Christi :* De sorte qu'à l'égard des dons de graces, ajoute le saint Apôtre, vous ne manquez de rien, vous qui attendez que Jesus-Christ Notre-Seigneur paroisse. C'est comme s'il leur disoit : Vous avez été abondamment pourvus de tous les dons de graces nécessaires pour vous soutenir contre toutes les épreuves, et contre tous les efforts de l'ennemi de votre salut, et pour persévérer dans la foi et dans le service de Dieu jusqu'à l'avénement de Jesus-Christ. Par cet avénement du Sauveur, on doit entendre non-seulement le jugement dernier et universel, mais encore le jugement particulier à la fin de la vie. Les graces extraordinaires et éclatantes que le Seigneur vous a faites depuis votre conversion, vous répondent de celles qu'il est prêt de vous faire, si vous êtes fidelles à son service jusqu'à la mort. Soyez cependant continuellement sur vos gardes, ne vous relâchez point ; correspondez avec une fidélité généreuse et constante à toutes ces faveurs, de peur que tous ces dons dont le Seigneur vous a si libéralement enrichis, ne servent à votre condamnation et à votre perte, si vous ne persévériez pas ; et si, comptant trop sur sa bonté, vous veniez à vous démentir, et à vous relâcher dans son service. *Confirmabit eos usque in finem sine crimine in die adventûs Domini Jesu Christi :* C'est lui qui vous affermira par sa grace jusqu'à la fin, sans qu'on puisse vous accuser au jour que Jesus-Christ Notre-Seigneur viendra. Il est évident que ces paroles doivent se prendre dans un sens conditionnel. Elles signifient, disent les Interpretes, que Dieu ne manquera point de donner aux Corinthiens tous les secours néces-

saires pour s'affermir de plus en plus dans le bien et dans la pratique de toutes les vertus chrétiennes, jusqu'à la venue de Jesus-Christ, c'est-à-dire, jusqu'à la fin de la vie, pourvu que de leur côté ils ne mettent point d'obstacle à la grace, par leur ingratitude envers Dieu, et par le péché. Les graces par lesquelles le Seigneur nous affermit dans la vertu, ne doivent pas nous empêcher de craindre tout de notre foiblesse : *Cum metu et tremore vestram salutem operamini* (a), dit le même Apôtre : Travaillez sans cesse à votre salut avec crainte et tremblement. La sagesse de Dieu nous laisse la liberté d'user, ou de ne pas user des secours que sa bonté nous offre : *Il invite aux couronnes et aux prix*, dit saint Chrysostôme, *mais il ne traîne pas ceux qui refusent d'y aller.* Les graces singulieres et les plus éclatantes doivent nous rendre humbles et reconnoissans, mais non pas lâches et présomptueux. Plus nous avons reçu de talens, dit saint Grégoire, plus avons-nous à rendre compte de la recette ; et plus on est riche, plus a-t-on à perdre, plus a-t-on d'intérêt de ne pas perdre ce qu'on a gagné. Combien a-t-on vu de brillantes lumieres dans l'Eglise, s'éteindre par le vent, pour n'avoir pas su se mettre à l'abri par une profonde humilité ! combien de vaisseaux richement chargés ont péri contre un rocher, ou sur un banc de sable ! *Qui se existimat stare, videat ne cadat* (b). Que celui donc qui croit se tenir bien ferme, dit ailleurs le même Apôtre, prenne garde de tomber. Voilà l'importante leçon que fait ici saint Paul aux Corinthiens, et généralement à tous les Fidelles.

L'Evangile de la Messe de ce jour est pris du neuvieme Chapitre de saint Matthieu, où l'histoire de la guérison miraculeuse du Paralytique à qui Jesus-Christ ordonna de porter son lit, est rapportée.

(a) *Phil.* 2. (b) 1, *Cor*, 10.

sespérant, après mille vains efforts, de le faire entrer dans la maison, résolurent de le descendre par le toit jusque dans la chambre. On a déjà remarqué ailleurs que les toits des maisons étoient plats dans tout l'Orient, et qu'on pouvoit s'y promener. Un ancien Interprete ajoute, qu'au milieu du toit de chaque maison il y avoit une trappe qu'on ouvroit en dehors quand on vouloit monter sur la plate-forme, ou donner de l'air à l'appartement de dessous. Ceux donc qui portoient le Paralytique, ne pouvant entrer dans la maison à cause de la foule, monterent sur le toit par l'escalier extérieur qui y conduisoit, ouvrirent la trappe et descendirent avec des cordes le lit du malade, jusque dans la chambre où étoit le Sauveur.

Jesus-Christ, qui voyoit leur foi aussi vive dans leur cœur qu'elle se montroit ardente au dehors, et qui étoit charmé de leur charité et des saintes dispositions du malade, fit bientôt ce qu'ils souhaitoient; mais pour nous apprendre qu'il faut toujours préférer la santé de l'ame à celle du corps, la premiere grace qu'il fit au Paralytique, sans même qu'on la lui demandât, fut de lui pardonner ses péchés après lui avoir fait celle d'en avoir un vif repentir et une contrition véritable : *Dixit Paralytico : Confide fili, remittuntur tibi peccata tua :* Mon fils, lui dit-il, prenez courage, vos péchés vous sont remis. Que de vœux parmi les Chrétiens pour la santé, pour les faveurs temporelles! combien peu demandent à Dieu la grace d'une sincere pénitence! Bien des gens recouvreroient la santé du corps, s'ils s'empressoient de recouvrer la santé de l'ame, et si, avant que d'avoir recours aux remedes de leur maladie, ils commençoient par détester leurs fautes, et se confessoient.

Ces mots, *Vos péchés vous sont remis*, étonnerent les Docteurs de la Loi et les Pharisiens, ils s'en

firent même un sujet de scandale ; ils n'osoient pourtant découvrir leur pensée, ils se contentoient de dire en eux-mêmes : Qui est cet homme ? A quoi pense-t-il ? il blaspheme : *Dixerunt intra se : Hic blasphemat :* Le blaspheme prétendu consistoit en ce que le Sauveur s'attribuoit le pouvoir de remettre les péchés, ce qui n'appartient qu'à Dieu seul. *Quis potest dimittere peccata, nisi solus Deus !* Qui peut remettre les péchés que Dieu seul ? Ils disoient vrai : aussi le Sauveur prétendoit-il leur donner par-là même une preuve évidente de sa divinité, en confirmant évidemment ce qu'il leur disoit, par un mirable visible ; il commença même par leur montrer qu'il connoissoit le fond des cœurs, et, ce qui n'est propre qu'à Dieu, qu'il pénetroit les plus secrettes pensées.

Cùm vidisset Jesus cogitationes eorum : Jesus qui, sans aucun signe, connoissoit l'intérieur de l'homme, fit bien voir en cette occasion que rien ne lui étoit caché. Pourquoi, leur dit-il, faites-vous de mauvais jugemens en vous-mêmes ? *Quid est facilius dicere : Dimittuntur tibi peccata tua ; an dicere : Surge et ambula !* Quel est le plus aisé de dire : Vos péchés vous sont remis, ou de dire : Levez-vous et marchez ? C'est comme si le Sauveur disoit : Vous convenez que personne ne peut remettre les péchés que Dieu seul. Or, si je vous démontre visiblement qne j'ai le pouvoir de remettre les péchés, me regarderez-vous comme un pur homme ? Je l'ai ce pouvoir ; et il m'est aussi aisé de remettre les péchés ; qu'il m'est aisé de rendre sur le champ la santé à cet homme perclus de tous ses membres, et de le faire marcher sur l'heure. Dieu ne sauroit faire un miracle pour autoriser un blaspheme et pour confirmer l'erreur et l'impiété. Si donc je guéris à vos yeux le Paralytique, je prouve par ce miracle que j'ai le pouvoir de remettre les péchés, et qu'il ne m'est

pas plus difficile de remettre les péchés, que de rendre à cet homme perclus l'usage de ses membres. Afin donc que vous soyiez convaincus sensiblement du pouvoir invisible que j'ai de remettre les péchés, par le pouvoir visible que j'ai de guérir toutes sortes de malades : *Ut autem sciatis quia Filius Hominis habet potestatem dimittendi peccati :* Levez-vous, dit-il alors au Paralytique, et pour faire voir que vous êtes parfaitement guéri, emportez vous-même votre lit, et allez-vous en chez vous. A ces mots du Tout-Puissant, le Paralytique se leve, charge lui seul son lit sur ses épaules, aux yeux de toute l'assemblée, et passant à travers la foule, s'en va tressaillant de joie dans sa maison. Jesus-Christ a donné, ce semble, dans tout le cours de sa vie mortelle, peu de preuves plus éclatantes et plus frappantes de sa Divinité, que dans cette rencontre; et il faut être plus qu'aveugle pour n'en être pas convaincu. Remarquez que le miracle visible qu'il fait en guérissant sur l'heure cet homme perclus, il ne le fait que pour prouver le pouvoir invisible qu'il a de remettre les péchés sur la terre : *Ut sciatis.* Or, Dieu ne sauroit faire un miracle pour prouver le mensonge et l'erreur : aussi tout le peuple fut saisi d'une admiration qui alloit jusqu'à une espece de sainte frayeur. On entendoit toute l'assemblée qui s'écrioit : Gloire, louange éternelle au Dieu Tout-puissant qui a donné aux hommes un tel pouvoir : *Qui dedit potestatem talem hominibus.* Il est probable que les Juifs, toujours grossiers et matériels, ne comprirent pas, la plupart, une vérité si visible, et que ne pouvant concevoir que celui qu'ils voyoient être un vrai homme pût être en même temps le vrai Dieu, ils ne considéroient encore Jesus-Christ que comme un homme miraculeux et extraordinaire; et c'est ce qui leur faisoit louer Dieu, qui avoit donné aux hommes, disoient-ils, un tel pouvoir. Jesus-Christ remet-

toit les péchés et faisoit des miracles, non-seulement comme homme, mais en tant qu'Homme-Dieu, en vertu du pouvoir que la nature Divine communiquoit à l'humanité avec laquelle elle étoit unie substantiellement, et avec laquelle elle ne faisoit qu'une seule Personne, qui étoit la Personne du Verbe. Ainsi le Fils de l'Homme opéroit ces merveilles en son propre nom et par sa propre vertu; les autres hommes ne les operent qu'au nom de Jesus-Christ, et par une puissance étrangere.

L'Oraison qu'on dit à la Messe de ce jour est celle qui suit.

DIRIGAT corda nostra, quæsumus Domine, tuæ misérationis operatio: quia tibi sinè te placere non possumus. Per Dominum, etc.

NOUS vous supplions, Seigneur, de mouvoir et de conduire nos cœurs par la divine opération de votre grace; parce que nous ne saurions vous plaire sans vous. Par Notre-Seigneur, etc.

L'ÉPITRE.

Leçon tirée de la premiere Épître de l'Apôtre S. Paul aux Corinthiens. Chap. 1.

FRATRES: Gratias ago Deo meo semper pro vobis in gratia Dei, quæ data est vobis in Christo Jesu: quòd in omnibus divites facti estis in illo, in omni verbo, et in omni scientia: sicut testimonium Christi confirmatum est in vobis: ita ut nihil vobis desit in ulla gratia, expectantibus revelationem Domini nostri Jesu Christi, qui et confirmabit vos usque in

MES freres: Je ne cesse point de remercier mon Dieu à votre sujet, de la grace qu'il vous a faite par Jesus-Christ, de ce que par lui vous avez été enrichis de toutes sortes de biens, de tous les dons de la parole, et de la science: par où ce qui a été annoncé de Jesus-Christ s'est vérifié en vos personnes: de sorte qu'à l'égard des dons de grace, vous ne manquiez de rien, vous qui attendez que

finem sine crimine, in die Adventûs Domini nostri Jesu Christi.

Jesus-Christ Notre-Seigneur paroisse; et c'est lui qui vous affermira jusqu'à la fin, sans qu'on puisse vous accuser au jour que viendra Jesus-Christ Notre-Seigneur.

Cette Epître fut écrite d'Ephese quelque temps avant que saint Paul en partît pour aller en Macédoine, vers l'an de Jesus-Christ 56. On partage cette Epître en deux parties : dans la premiere, l'Apôtre leur fait une vive correction au sujet de leurs divisions, et d'un inceste commis au milieu d'eux : dans le reste de la lettre, il répond à différentes questions que les Corinthiens lui avoient proposées.

RÉFLEXIONS.

Vous avez été enrichis de toutes sortes de biens. Saint Paul, pour rendre agréable la charitable et vive correction qu'il avoit faite aux Corinthiens, commence sa lettre par les faire souvenir de tous les dons surnaturels et de toutes les graces singulieres dont Dieu les avoit abondamment comblés et enrichis dès le commencement de leur conversion. Rien en effet ne doit frapper ni toucher davantage ceux qui, après s'être véritablement convertis, et après avoir goûté les douceurs qu'on trouve au service de Dieu, se démentent; et oubliant les graces de prédilection qu'ils ont reçues, et les insignes bienfaits dont ils ont été comblés, se replongent dans le désordre; rien, dis-je, n'est plus propre à couvrir de confusion ces ames ingrates et infidelles, que le souvenir de ces mêmes bienfaits.

On a de la peine à comprendre qu'un grand déréglement de mœurs puisse succéder à une piété exemplaire; et qu'après avoir été dévot de bonne foi, on devienne libertin de profession. Comment ces lumieres si vives, si claires, qui font voir la vertu dans un jour si beau, peuvent-elles s'éteindre

tout-à-fait, sans qu'on sente du moins qu'on est devenu aveugle ? Peut-on perdre le goût de la piété, jusqu'à en avoir de l'horreur, sans que l'ame s'apperçoive qu'elle est malade ? et après avoir servi Dieu plusieurs années avec ferveur et avec éclat, peut-on se retirer de son service sans regret et sans inquiétude ? Voilà ce qui paroîtroit impossible, si de fréquens exemples ne prouvoient tous les jours que trop qu'on le peut. La corruption du cœur passe bientôt jusqu'à l'esprit ; on cesse de bien penser, des qu'on cesse de bien vivre. Quand on ne goûte plus les grandes vérités de la Religion, on les perd bientôt de vue : on ne s'égare jamais peu, quand après avoir connu le bon chemin, on s'en éloigne par dégoût. Quelle différence de mœurs, de sentimens et de conduite, bon Dieu, entre une personne véritablement pieuse et la même personne qui vit dans le déréglement ! Doux, humble, honnête, officieux, charitable : car on est tout cela, quand on est sincérement vertueux. Quelle sagesse, quelle prudence, quelle probité dans toute sa conduite ! Cette Dame, pénétrée des grandes vérités de la Religion, ne trouvoit de véritable joie que dans les exercices d'une solide piété, et vivoit dans le monde sans en suivre les maximes. La régularité de ses mœurs, sa modestie, son application à ses devoirs, son affabilité, donnoient un nouvel éclat à toutes ses belles qualités. L'envie respectoit sa vertu ; on la proposoit dans le monde pour modele d'une Dame Chrétienne. Cette personne Religieuse, au sortir de son noviciat, se faisoit admirer des plus anciens, par son exacte ponctualité, par sa tendre dévotion, par sa ferveur, par sa mortification, par sa modestie : qui eût dit qu'une vertu si solide dût un jour se démentir ? Mais pour avoir négligé de réparer une poutre, dit le Sage, de rechercher le toit, de fermer une breche, tout l'édifice s'est

éboulé ; une petite fente dans le vaisseau lui a fait faire un triste naufrage. *Obscuratum est aurum* : Cet or si pur a perdu tout son prix en perdant son éclat : *Mutatus est color optimus* : Cette vertu si pure, si brillante, s'est obscurcie. Ces vases d'élection et de prix ont eu le sort de ces vases de terre qui se brisent à la premiere chute. Salomon perverti, et un Apôtre devenu Apostat, ne prouvent que trop que quand on a goûté Dieu, quand on a été véritablement dévot, et qu'on se dément, on ne devient jamais méchant à demi. On diroit que la foi, le bon sens, l'éducation, la raison même, se perdent avec la dévotion. Ce jeune homme si sage, si raisonnable, si bien élevé, n'est plus cela, dès qu'il n'est plus dévot. Cette Dame Chrétienne n'est plus connoissable, dès qu'elle devient mondaine. Cette jeune personne Religieuse devient un sujet de scandale, dès qu'elle donne dans le relâchement : *Rememoramini pristinos dies, in quibus illuminati magnum certamen sustinuistis passionum.* Quels sentimens produit, sur-tout à la fin de la vie, le triste souvenir de cette vertu éteinte, et de ces graces si précieuses dont on a fait un si pernicieux abus !

L'ÉVANGILE.

La suite du saint Evangile selon saint Matthieu. Chap. 9.

In illo tempore : Ascendens Jesus in naviculam, transfretavit, et venit in civitatem suam. Et ecce offerebant ei paralyticum jacentem in lecto. Et videns Jesus fidem illorum, dixit Paralytico : Confide fili, remittuntur tibi peccata tua. Et ecce quidam

En ce temps-là : Jesus s'étant mis dans une barque, passa le lac, et il entra dans sa Ville. Des gens lui présenterent d'abord un Paralytique étendu sur son lit. Et Jesus voyant leur foi, dit au Paralytique : Mon fils, prenez courage, vos péchés vous sont remis. En même-temps

de Scribis dixerunt intrà se : Hic blasphemat. Et cùm vidisset Jesus cogitationes eorum, dixit : Ut quid cogitatis mala in cordibus vestris ! Quid est facilius, dicere : Dimittuntur tibi peccata tua ; an dicere : Surge, et ambula ! Ut autem sciatis, quia Filius Hominis habet potestatem in terra dimittendi peccata, tunc ait Paralytico : Surge, tolle lectum tuum, et vade in domum tuam. Et surrexit, et abiit in domum suam. Videntes autem turbæ timuerunt, et glorificaverunt Deum, qui dedit potestatem talem hominibus.

quelques-uns des Scribes dirent en eux-mêmes : Cet homme blaspheme. Jesus voyant ce qu'ils pensoient : Pourquoi, dit-il, faites-vous de mauvais jugemens en vous-mêmes ! Quel est le plus aisé de dire : Vos péchés vous sont remis ; ou de dire : Levez-vous et marchez ! Or, afin que vous sachiez que le Fils de l'Homme a le pouvoir de remettre les péchés sur la terre : Levez-vous, dit-il alors au Paralytique, emportez votre lit, et allez-vous-en chez vous. Le paralytique se leva, et s'en alla dans sa maison. Le peuple voyant cela, fut saisi de crainte, et loua Dieu hautement, qui avoit donné aux hommes un tel pouvoir.

MÉDITATION.

Qu'il n'y a de véritable félicité sur la terre, qu'au service de Dieu.

PREMIER POINT.

CONSIDÉREZ que nous n'avons été créés que pour connoître, pour aimer et pour servir Dieu. Donc nous ne pouvons être heureux qu'en servant Dieu ; toute autre idée de félicité est chimérique : quiconque la cherche ailleurs que dans Dieu, est dans l'illusion et dans l'erreur.

Jesus-Christ a dit, que *son joug est doux, et son fardeau léger.* Le monde pense et dit le contraire. Qui se trompe, et qui devons-nous croire ? Jesus-Christ l'a dit, il est donc vrai ; mais nos désirs et nos empressemens prouvent-ils que nous croyons cet oracle ?

Pour être heureux, il faut que nos desirs soient rassasiés ; et nul bien créé qui ne les altere. Il faut que le cœur soit content ; et hors de Dieu, il ne sauroit être qu'inquiet. On se fatigue, on se lasse, on s'use au service du monde : quelle condition sans chagrin ! nul jour sans brouillard, nul emploi qui ne soit une charge ; on a beau faire, tout dégoûte, tout lasse ; il n'y a que Dieu seul dont le joug soit doux et léger. Ma raison seule ne sauroit me dire le contraire ; et j'hésite, je délibere, Seigneur, de vous servir !

Au service du monde tout est dur, et tout est infructueux ; nulle joie qui ne naisse au milieu des épines ; tout pique. Quel jour calme sur cette mer ! tout y est écueil, et combien de tristes naufrages ! Que n'y souffre-t-on pas de la passion des autres, et que n'a-t-on pas à souffrir de ses propres passions ?

Au service de Dieu, ces tyrans sont pour le moins aux fers, tout est aplani dans ses voies, le Ciel y est toujours serein : et certes, quand la conscience est en paix, quel plus doux calme ! Ah ! qu'il est vrai, Seigneur, que ces mysteres sont cachés aux savans et aux sages du siecles ; ce n'est qu'aux humbles que ces secrets sont révélés. A qui tient-il, Seigneur, que je les connoisse ? Faites-m'en faire l'expérience, je suis prêt à tout sacrifier, à tout faire, pour goûter de si douces et de si consolantes vérités.

SECOND POINT.

Considérez qu'il est peu de vérités pratiques mieux prouvées que celles-ci, ni mieux démontrées.

Quel est le mondain qui soit content du maître qu'il sert ? Quelles plaintes ne fait-on pas tous les jours de tout ce qu'on a à souffrir au service

du monde ? Et au contraire, nul Saint qui ne soit content, qui ne soit même comblé de joie au service de Dieu. S'en est-il jamais trouvé un seul qui se soit plaint qu'il y avoit trop à souffrir, qu'on n'étoit pas assez récompensé, que Dieu n'étoit pas un bon Maître ? *Non sunt condignæ passiones hujus temporis :* Il n'y a nulle proportion entre nos travaux et la récompense.

La solitude, la pénitence, les croix, sont des trésors cachés aux sages du monde ; mais, quelle source plus abondante de douceur, de paix et de consolation intérieure pour les gens de bien ! Leur modestie, leur retenue, leur égalité d'humeur, sont les images de la tranquillité de l'ame et de la joie du cœur. Quand est-ce que le désir de la félicité me conduira à cette source ?

Saint Paul, premier Hermite, passe quatre-vingt-dix ans dans la plus affreuse solitude, inconnu des hommes, et uniquement occupé de Dieu. Saint Paul se plaint-il du Maître qu'il a servi, et est-il lui-même fort à plaindre ? Il a ignoré ce qui se faisoit dans le monde. Combien de Grands dans le monde qui voudroient avoir eu le même sort !

Quatre-vingts ans passés au service du monde causent-ils autant de consolation à la mort ? Ne sont-ils suivis d'aucun regret ? sont-ils l'objet de l'admiration et de la vénération de tous les Fidelles, dans tous les siecles ? Chose étrange ! il y a plus de six mille ans qu'on démontre cette vérité, par la foi, par la raison, par l'expérience ; et l'on n'en veut rien croire ! Faut-il s'étonner s'il y a tant de malheureux ?

Je n'en veux pas grossir le nombre, Seigneur, et je suis convaincu que ce n'est qu'à votre service qu'on peut être heureux. Aussi ne veux-je plus d'autre Maître ; et toute mon ambition, tout mon plaisir, sera désormais de vous servir.

Aspirations dévotes durant le jour.

Quàm magna multitudo dulcedinis tuæ, quam abscondisti timentibus te! Psal. 30.

Que vous faites goûter de douceur, Seigneur, à ceux qui vous craignent!

Melior est dies una in atriis tuis super millia. Psal. 83.

Un seul jour passé au service de Dieu, est plus doux que mille autres par-tout ailleurs.

PRATIQUES DE PIÉTÉ.

1.° FAITES-VOUS une loi de ne parler jamais de la dévotion qu'avec respect, qu'avec des termes qui montrent l'estime que vous en faites, n'en parlez que comme de la source de notre véritable félicité. C'est l'ennemi de Jesus-Christ et de notre salut qui a introduit cette fausse opinion, qu'il en coûte d'être dévot, que le service de Dieu est bien dur, qu'il y a bien des monstres à dompter, que tout s'y fait avec sueur, avec violence. Ce jargon, aujourd'hui si commun, décourage beaucoup d'ames timides. Il nourrit les libertins dans leurs désordres; il est injurieux au Maître que nous servons, et fait plus de mal qu'on ne croit. Un saint Paul dans le désert, un saint Louis sur le trône, tant de millions de Saints et de Saintes de toutes les conditions et dans tous les états, pensent et parlent autrement, en fait de dévotion, que les libertins et les femmes mondaines: qui doit-on croire? Vous n'avez jamais expérimenté, dites-vous, ces douceurs, ou du moins cette félicité, dans la pratique de la vertu; et qu'avez-vous fait pour vous en rendre digne? On a encore le goût dépravé par le long usage des fades plaisirs du monde. On est encore languissant, on est malade, et l'on

voudroit goûter déjà les douceurs des joies du Ciel ! Servez Dieu avec ferveur, et vous le servirez bientôt avec plaisir.

2.° Aimez et pratiquez le recueillement intérieur. Sans lui la piété n'est que superficielle. Fuyez le tumulte et la dissipation, aimez la retraite ; le grand air du monde est toujours contagieux au salut, à moins que ce ne soit Dieu qui nous y expose ; encore alors nous oblige-t-il à ce recueillement, comme à un préservatif nécessaire. Commencez par éviter le trop grand monde, mortifiez votre curiosité pour les nouvelles et les bruits qui courent dans une Ville. Cette petite mortification est d'un grand secours pour le recueillement.

LE DIX-NEUVIEME DIMANCHE D'APRÈS LA PENTECÔTE.

L'EGLISE ayant choisi pour l'Evangile de la Messe de ce jour, la parabole du Roi qui fit le festin des noces de son fils, dont ceux qui avoient été conviés les premiers se rendirent indignes, on a appelé ce Dimanche, *le Dimanche des conviés à la noce ;* on pourroit encore ajouter, et de la parabole *de la réprobation des Juifs.* Nulle, en effet, où cette réprobation soit mieux marquée. On y voit aussi la figure de la réprobation des mauvais Chrétiens, dans celui qui, n'ayant pas refusé l'honneur que le Roi lui faisoit, se mit à table sans avoir la robe des noces ; il en fut sévérement puni, ayant été jeté dehors dans les ténebres. L'Epître du jour a beaucoup de rapport au sens figuré de cette parabole. C'est une exhortation pathétique que fait saint Paul aux Ephé-

siens, de se dépouiller du viel homme et de se revêtir du nouveau, expliquant les qualités de l'un et de l'autre, exhortant en leur personne tous les Chrétiens à se renouveler en esprit, et à vivre dans une grande pureté de mœurs, figurée par la robe des noces dont il est parlé dans l'Evangile. L'Introït de la Messe a le même rapport, et, en exhortant les Fidelles à garder la Loi de Dieu avec ponctualité et avec ferveur, les fait souvenir que Dieu seul est notre salut, et qu'en quelque affliction que nous nous trouvions, nous n'avons qu'à recourir à lui avec confiance; le Seigneur nous déclare qu'il nous exaucera, et qu'il sera à jamais notre Seigneur, notre Dieu et notre Pere.

Salus populi ego sum, dicit Dominus : Je suis le salut de mon peuple, dit le Seigneur : *De quacumque tribulatione clamaverint ad me, exaudiam eos : et ero illorum Dominus in perpetuum :* En quelque affliction qu'ils se trouvent, je les exaucerai quand ils m'invoqueront, et je serai à jamais leur Seigneur. Rien n'est plus consolant que cette déclaration de la part de notre Dieu, et cette promesse; rien aussi ne met plus dans leur tort et les Juifs ingrats et les Chrétiens infidelles, seuls artisans de leur réprobation.

Attendite populo meus legem meam : inclinate aurem vestram in verba oris mei : Mon peuple, écoutez les enseignemens que je vais vous donner, prêtez l'oreille à mes paroles. Ce Pseaume est comme l'abrégé de l'histoire des Juifs, depuis Moyse jusqu'à David. Le Prophete y fait une opposition continuelle de la bonté de Dieu à l'égard de son peuple, et de l'ingratitude de ce même peuple envers Dieu. Et, outre plusieurs choses cachées sous le sens littéral de ce Pseaume tout mystérieux, on y voit le regne de Jesus-Christ figuré sous celui de David; et la Tribu de Juda préférée à celle d'Ephraïm, nous repré-

sente la fin de l'ancien Testament et le commencement du Nouveau, dans lequel les Gentils ont été appelés au festin des noces, au refus des Juifs qui s'en sont rendus indignes par leur impiété et par la plus noire des ingratitudes. C'est sans doute cette allégorie qui a porté l'Eglise à le choisir pour l'Introït de la Messe de ce jour.

L'Epître de la Messe de ce jour est prise du quatrieme Chapitre de saint Paul aux Ephésiens. Le saint Apôtre avoit extrêmement à cœur le salut et la perfection de cette Eglise naissante. Connoissant les besoins spirituels de ces nouveaux Fidelles, il les instruit avec soin de tous les mysteres de la Foi, et des points les plus essentiels de la Morale chrétienne.

Ephese étoit une ville fort adonnée à l'idolâtrie, à toutes sortes de superstitions, et singuliérement à la magie. Nous voyons dans les Actes des Apôtres, que saint Paul y fit brûler, en un seul jour, pour cinquante mille deniers de livres magiques. Les cinquante mille deniers font vingt-cinq mille livres de notre monnoie, en ne prenant le denier que sur le pied de dix sous de France, qui est la valeur ordinaire du denier Romain. Le libertinage répondoit à toutes leurs superstitions; le vice, la débauche et la dissolution y régnoient avec plus d'empire que dans toute autre ville. Il avoit fallu guérir et l'esprit de ses erreurs, et le cœur de la corruption. La grace du Seigneur avoit opéré cette double merveille par le ministere de saint Paul. Les Ephésiens avoient embrassé la Foi avec beaucoup de générosité; l'innocence et la ferveur régnoient dans cette Eglise, malgré le mauvais exemple des Concitoyens et les artifices des faux Docteurs et des faux Freres. Il falloit nourrir cette piété et renouveler souvent cet esprit de ferveur, qui est comme l'ame de la vertu chrétienne; et c'est ce que le saint Apôtre fait ici.

Renovamini spiritu mentis vestræ : Renouvelez-vous en esprit, et revêtez-vous du nouvel homme qui a été créé à la ressemblance de Dieu, dans la vraie justice et dans la vraie sainteté. Tous les commencemens promettent beaucoup. Les premiers pas se font toujours avec vigueur ; mais on se ralentit, on s'arrête dans la suite : il faut rappeler souvent les mêmes objets, les mêmes motifs qui nous ont fait entrer dans la carriere, pour continuer la course. Rien n'est plus sujet à se lasser que la ferveur dans la voie de la perfection. La pesanteur du corps, pour ainsi dire, fatigue l'esprit ; la continuité du travail assoupit l'ame. On combat avec générosité ; mais quand il faut continuellement veiller pour n'être point surpris par un ennemi qui ne dort point, il y a grand danger qu'on ne se lasse ; il faut donc se renouveler sans cesse en esprit, et dire presque à tout moment comme le Prophete : *Dixi : nunc cœpi.* Je renouvelle à toute heure ma résolution d'être à Dieu, mes propos de servir Dieu ; je recommence avec une ferveur nouvelle. Sans ce renouvellement intérieur, l'esprit de dévotion, pour ainsi dire, est bientôt usé ; et c'est ce que saint Paul recommande ici aux Fidelles d'Ephese. *Induite novum hominem.* Ce nouvel homme, dont l'Apôtre leur dit de se revêtir, c'est cet homme spirituel et intérieur, cet homme innocent, cet homme nouveau régénéré par les eaux du Baptême ; c'est Jesus-Christ lui-même que nous devons retracer en nous-mêmes par la pureté de nos mœurs et l'innocence de notre vie ; en sorte que chacun de nous puisse dire avec vérité comme cet Apôtre : Je vis, non ce n'est plus moi qui vis, c'est Jesus-Christ qui vit en moi : *Vivo ego jam non ego, vivit verò in me Christus.* Nul prédestiné qui ne retrace en sa personne ce divin Prototype ; nul qui ne soit conforme à l'image de ce Fils du Pere Eternel ; et

comme il est lui-même la justice et la sainteté même, *in justitia et sanctitate veritatis*, il faut que le nouvel homme, dont nous devons nous revêtir, n'ait point une justice et une sainteté apparente, mais une vraie justice intérieure et une vraie sainteté. Saint Paul dit que nous devons être revêtus de deux vertus qui renferment toutes les autres; elles sont essentielles à ce Dieu-Homme, puisque Jesus-Christ est essentiellement saint et juste par sa Personne Divine; pour nous, nous ne pouvons qu'en être revêtus.

Propter quod deponentes mendacium, loquimini veritatem unusquisque cum proximo suo, quoniam sumus invicem membra. Ainsi, quittant le mensonge, parlez tous avec votre prochain le langage de la vérité, parce que nous sommes membres les uns des autres. La dissimulation regne trop dans le monde pour y voir régner la droiture, la bonne foi et la sincérité. Ce n'est que dans le Christianisme que la vérité regne; toute duplicité en est bannie: nul homme n'est vrai, disoient les Païens même, que le Chrétien. C'est cette simplicité, cette vérité, cette droiture que l'Apôtre recommande ici aux Fidelles d'Ephese. On est vrai dans ses sentimens, dans ses démonstrations d'amitié, dans ses paroles et dans tout le commerce de la vie civile, quand on est revêtu de l'homme nouveau. La raison qu'en rapporte saint Paul est singuliere; parce, dit-il, que nous sommes membres les uns des autres. Tous les Fidelles ne font qu'un corps, qui est l'Eglise, et ce corps mystique n'a pour chef que Jesus-Christ. Or, c'est le chef qui dirige tous les membres, ce chef étant la vérité même: *Ego sum veritas et vita:* tous ses membres doivent haïr le faux.

Irascimini, et nolite peccare: En vous fâchant, gardez-vous d'aller jusqu'au péché. Les Ephésiens étoient naturellement coleres. La véritable piété ne détruit pas le naturel, elle le corrige; elle

n'éteint pas les passions, elle les dompte, et les fait même servir à la vertu et à la perfection. Sur ce principe, saint Paul recommande aux Ephésiens, non pas de se mettre en colere, mais que si leur bile s'allume au milieu de tant de contradictions, au milieu de tant d'occasions qu'on trouve dans le commerce du monde, ils ayent soin d'en étouffer les premiers mouvemens, et de réprimer toutes ses saillies, en sorte qu'elle n'aille jamais à offenser Dieu. *Sol non occidat super iracundiam vestram :* Que le Soleil ne se couche point sur votre colere, c'est-à-dire, dès que vous sentez que cette passion prend feu, étouffez-la dès sa naissance ; éteignez-en la premiere bluette, elle est capable de causer un grand incendie ; et qu'avant la fin du jour, vous soyez parfaitement réconciliés avec ceux qui peuvent vous avoir donné occasion de vous fâcher. On doit reprendre, quand on y est obligé par état, par emploi, par charité même. Mais dès que la passion s'en mêle, la réprimande se fait sans fruit. *Nolite locum dare diabolo :* Ne donnez point d'accès au démon. L'ennemi du salut, toujours attentif à profiter de toutes les occasions, rôde continuellement autour de la place ; il ne faut que la négligence d'un corps de garde, que l'assoupissement d'une sentinelle, qu'une légere breche, qu'un souterrain pour l'introduire jusque dans le fort. Cet ennemi formidable, fin et rusé, n'a pas besoin qu'on lui fasse de grandes avances ; il pénetre aisément les véritables dispositions du cœur, par les plus légeres fautes extérieures ; le plus petit emportement lui donne occasion d'allumer quelquefois dans le cœur une haine criminelle, et un peu trop de familiarité, un amour impur. Renouvelez-vous en esprit, c'est-à-dire, sincérement, et non en apparence. Si le renouvellement intérieur est véritable, tout l'extérieur sera bientôt réformé. Ayez la douce consolation d'en voir les effets dans

toute votre conduite. Que celui qui prenoit le bien d'autrui, non-seulement ne le prenne plus, mais qu'il assiste désormais ses freres de son propre bien : *Qui furabatur, jam non furetur.* Bannissez de chez vous l'oisiveté, source féconde de bien des maux. Un homme oisif, dit le Sage, en fuyant le travail, livre son cœur à mille désirs injustes : *Noluerunt quidquam manus ejus operari : totâ die concupiscit, et desiderat* (*a*). L'homme est né pour le travail, comme l'oiseau pour voler : *Homo nascitur ad laborem, et avis ad volandum* (*b*). Ainsi, que celui qui, par une molle paresse, vivoit des charités des Fidelles, ou peut-être même du bien d'autrui, travaille de ses mains à quelque chose d'honnête : *Operetur manibus suis quod bonum est ;* afin que, non-seulement il ait de quoi vivre lui-même de son travail, mais qu'il ait même de quoi soulager ceux qui manquent même du nécessaire et qui ne peuvent pas travailler : *Ut habeat unde tribuat necessitatem patienti.* Remarquez que l'Apôtre veut qu'on travaille pour vivre, et même pour avoir de quoi faire l'aumône, mais qu'on travaille à quelque chose d'honnête, proscrivant par-là tout métier, tout exercice indigne d'un Chrétien, telles que sont certaines professions incompatibles avec le salut, et contraires à la sainteté du Christianisme.

L'Evangile de ce jour contient une parabole pleine de mysteres et de leçons.

Jesus-Christ venoit de faire plusieurs paraboles au peuple qui l'écoutoit ; celle du figuier infructueux qui est maudit ; celle d'un homme qui a deux fils, et qui, s'adressant au premier, lui dit : Mon fils, allez travailler à ma vigne. Je ne veux pas, répond-il ; mais ensuite s'étant repenti, il y va : *Nolo ; postea autem pœnitentiâ motus abiit.* Puis ayant dit à l'autre la même chose, celui-ci répondit : J'y vais, Seigneur, et il n'y alla point ;

(a) *Prov.* 21. (b) *Job.* 5.

Eo Domine, et non ivit. La troisieme parabole étoit celle d'un pere de famille dont les vignerons, après avoir tué plusieurs serviteurs, tuerent aussi le fils qui devoit hériter de la vigne. Toutes ces paraboles étoient des figures trop claires de la réprobation des Juifs et de la vocation des Gentils, à quoi le Royaume de Dieu devoit être transféré, pour n'être pas entendues de tout le monde. Aussi n'y eut-il alors personne, ni entre les Princes des Prêtres, ni entre les Pharisiens et les Scribes, qui ne vissent clairement que c'étoit d'eux que le Sauveur parloit; nul qui ne se reconnût sous la figure du figuier infructueux, et dans le portrait du fils désobéissant, et des vignerons assassins et impies. Comme donc ils ne pouvoient souffrir ces portraits un peu trop ressemblans et odieux, ni ces réprimandes trop justes, ils firent dès-lors tout ce qu'ils purent pour l'arrêter; mais ne l'ayant pas osé entreprendre, par la crainte du peuple qui le regardoit avec vénération, ils se retirerent plein de fiel et de rage.

Le Sauveur voyoit bien le venin et le fiel cachés dans leur ame; mais, sans rien perdre de sa tranquillité et de sa douceur, il ne laissa pas de continuer ses instructions avec son zele ordinaire, et fit, à ceux qui étoient restés, une nouvelle parabole, encore plus claire et plus instructive que les précédentes.

Simile factum est regnum cælorum homini Regi, qui fecit nuptias filio suo : Le Royaume des Cieux est semblable à un Roi, lequel, faisant la noce de son fils, envoya ses serviteurs pour faire venir ceux qui y étoient invités. Ces noces sont celles de Jesus-Christ avec l'Eglise, qui est la société des Fidelles, tant de fois exprimée dans l'Ecriture, sous le nom d'Epouse du divin Sauveur. *Et misit servos suos vocare invitatos ad nuptias :* Le Roi envoya ses serviteurs pour faire venir

ceux qui y étoient invités : ceux qui sont conviés savent assez que les invitations d'un Roi valent des commandemens ; ils n'ignorent pas que c'est pour eux un grand honneur que de manger à la table du Prince. D'ailleurs le Prince lui-même, non content de les avoir fait inviter, leur envoie dire par ses serviteurs que tout est prêt, et qu'ils n'ont qu'à venir pour assister à la noce. Les serviteurs qu'on leur a envoyés font leur commission ; surpris de ne trouver dans ces conviés que du dégoût et de l'indifférence, ils leur représentent le tort qu'ils se font, et les tristes suites de leur refus ; ils les pressent, les prient, et n'oublient rien pour les obliger à venir, mais c'est inutilement. Ces ingrats méprisent également, et l'obligeante invitation du Prince, et les pressantes sollicitations des serviteurs ; et pour marquer encore mieux le peu de cas qu'ils font d'une invitation si honorable, l'un s'en va à sa maison de campagne, l'autre à son trafic : *Alius in villam suam, alius verò ad negociationem suam :* quelques autres plus brutaux et plus fiers, non contens d'avoir maltraité de paroles ceux que le Prince leur avoit envoyés pour les inviter, se jettent sur eux comme des furieux et les tuent : *Et contumeliis affectos occiderunt.*

Après que le Sauveur eut ainsi fait voir d'une maniere sensible jusqu'où peuvent aller l'ingratitude et l'insolence des sujets qui ont oublié le respect dû à leur Souverain, il voulut leur montrer aussi avec quelle juste sévérité le Roi punit une telle insolence. *Rex autem cùm audisset, iratus est :* Le Roi averti de ce qui s'etoit passé, en fut tellement irrité, qu'il envoya sur l'heure même ses troupes, qui ayant fait passer au fil de l'épée tous ces meurtriers, et mis tout à feu et à sang, réduisirent leur ville en cendres. Le crime et le châtiment des coupables ne firent pas oublier au Roi les noces de son fils. Puisque

le

le festin est préparé, et que ceux que j'avois invités les premiers s'en sont rendus indignes, dit-il à ses serviteurs, allez-vous-en à tous les carrefours, et généralement tous ceux que vous y trouverez, invitez-les à la noce. L'ordre fut exécuté sur le champ. Tout ce qui se trouva, bon et mauvais, fut invité, et la salle fut bientôt pleine. Tous parfaitement instruits qu'on ne doit jamais se trouver au festin des noces qu'en habit décent, n'oublierent pas l'habit des noces. Un seul mal-avisé y vint avec un habit fort malpropre et tout usé. Le Roi étant entré dans la salle pour voir ceux qui étoient placés, apperçut cet homme si mal en ordre. Mon ami, lui dit-il, comment êtes-vous entré ici, sans avoir votre robe de noces? Celui-ci, tout honteux, ne sut que répondre. Aussistôt le Roi commanda aux Officiers de la Justice de le prendre, et de le jeter pieds et mains liés dans un horrible cachot; image de ce lieu de ténebres, où l'on n'entend que pleurs, que désespoirs, que grincemens de dents, et où se trouvent réunis tous les supplices. Tout cela est effrayant, conclut le Sauveur; mais ce qu'il y a de plus déplorable, c'est que de cette multitude infinie de gens que Dieu appelle au bonheur éternel, il n'y en a qu'un petit nombre d'élus : *Multi sunt vocati, pauci verò electi.*

Cette parabole a deux rapports : elle regarde les Juifs, ce peuple choisi, ce peuple si aimé et si privilégié, qui a été invité le premier à reconnoître le Messie, à assister aux noces de l'Agneau, et à avoir part à toutes les bénédictions promises; mais ils ont refusé toutes ces gracieuses invitations; ils ont même maltraité ceux qui avoient été envoyés de Dieu pour les inviter, tels qu'ont été les Prophetes, Jean-Baptiste et les Apôtres, et ils ont obligé le Seigneur, par leur opiniâtreté et impie refus, à appeller les Gentils à la foi et au bonheur du Royaume

des Cieux, et à réprouver ce peuple infortuné, devenu par-là l'opprobre et l'exécration de tout l'Univers, et l'objet de l'indignation et de la colere Divine. Les carrefours marquent assez tous ces peuples Gentils et égarés de la voie du salut. C'est dans le même sens que saint Paul dit, écrivant aux Romains, que la chute des Juifs a donné occasion au salut des nations; leur faute a fait la richesse du monde, et leur diminution a été la richesse des Gentils : *Delictum illorum divitiæ sunt mundi, et diminutio eorum divitiæ Gentium.* Ceux qui ont été invités, dit le Sauveur, s'en sont rendus indignes : *Qui invitati erant, non fuerunt digni :* Combien de gens dans le Christianisme se rendent encore tous les jours indignes de leur vocation et des graces singulieres que Dieu avoit dessein de leur faire, s'ils eussent correspondu aux premieres graces. Allez-vous-en aux carrefours, et tous ceux que vous trouverez, invitez-les à la noce. Dieu ne perd jamais rien par nos indignes refus : *Potens est Deus de lapidibus istis suscitare filios Abrahæ :* De ces pierres, disoit le Sauveur aux Juifs, Dieu en peut faire naître des enfans à Abraham. Ne nous prévalons point de la sainteté de nos Peres; elle ne peut servir qu'à nous condamner, si nous ne les imitons pas : et Dieu sait bien trouver de nouveaux serviteurs plus fidelles que les premiers, lorsque ceux-ci quittent son service. Aux Juifs rejetés de Dieu pour leurs crimes, a succédé un autre peuple qui par sa fidélité à la grace, est devenu la race d'Abraham, et le peuple de la nouvelle Alliance. Dieu ordonne aux Apôtres d'inviter à la noce tous ceux qu'ils trouveront. Dieu ne fait acception de personne. Il veut que tous les hommes soient invités au salut, à la grace de l'Evangile. Les Apôtres, après avoir protesté contre l'incrédulité des Juifs, se tournent vers les Gentils, et portent le salut, avec

les lumieres de la Foi, jusqu'aux extrémités de la Terre. Lorsque l'Angleterre et les pays du Nord se rendirent indignes du Royaume de Dieu en se révoltant contre l'Eglise, l'Evangile fut annoncé aux peuples de l'Orient, et l'Eglise de Jesus-Christ vit ses conquêtes s'étendre dans les Indes, en Canada, dans le Japon et à la Chine.

La seconde partie de la parabole regarde les Chrétiens, qui ne doivent pas tellement compter sur la prédilection et sur les bontés du Seigneur, qu'ils négligent leurs devoirs et l'innocence. Pour être admis dans la salle du festin, on n'en est pas plus heureux, si l'on y paroît sans la robe des noces. Le châtiment terrible de l'un des conviés, est une grande leçon à tous les Fidelles. Ce n'est ni la sainteté du lieu et de la profession, ni l'abondance des secours spirituels, ni ceux des bons exemples, qui nous assureront la place dans le séjour des Bienheureux. Ne nous faisons point un mérite des vertus d'autrui, la sainteté est personnelle; et si nous ne sommes vêtus de la robe des noces, si nous ne vivons et ne mourons dans l'innocence, nous serons tirés de la salle, de la table des noces, pour être précipités dans l'enfer.

L'Oraison qu'on dit à la Messe de ce jour est celle qui suit.

OMNIPOTENS et misericors Deus, universa nobis adversantia propitiatus exclude: ut mente et corpore pariter expediti, quæ tua sunt, liberis mentibus exequamur. Per Dominum nostrum, ect.

DIEU Tout-puissant et plein de miséricorde, détournez de dessus nous tout ce qui peut être contraire à notre vrai bien; afin que n'ayant rien ni dans le corps ni dans l'ame qui nous empêche d'aller à vous, nous accomplissions sans aucun obstacle tout ce qui regarde votre service. Par Notre-Seigneur, etc.

L'ÉPÎTRE.

Leçon tirée de l'Epître de l'Apôtre saint Paul aux Ephésiens. Chap. 4.

FRATRES : Renovamini spiritu mentis vestræ, et induite novum hominem, qui secundùm Deum creatus est in justitia, et sanctitate veritatis. Propter quod deponentes mendacium, loquimini veritatem unusquisque cum proximo suo : quoniam sumus invicem membra. Irascimini, et nolite peccare : sol non occidat super iracundiam vestram. Nolite locum dare diabolo : qui furabatur, jam non furetur : magis autem laboret, operando manibus suis quod bonum est, ut habeat unde tribuat necessitatem patienti.

MES Freres : Renouvelez-vous en esprit, et revêtez-vous du nouvel homme, qui a été créé à la ressemblance de Dieu, dans la vraie justice et dans la vraie sainteté. Ainsi quittant le mensonge, parlez tous avec votre prochain le langage de la vérité, parce que nous sommes membres les uns des autres. En vous fâchant, gardez-vous d'aller jusqu'au péché. Que le soleil ne se couche point sur votre colere. Ne donnez point d'accès au démon : que celui qui prenoit le bien d'autrui, ne le prenne plus ; mais qu'il travaille de ses mains à quelque chose d'honnête, pour avoir de quoi donner à celui qui est dans la nécessité.

Les Interpretes croient que dans cette Epître saint Paul a eu en vue d'y combattre, non-seulement les Chrétiens qui judaïsoient, mais aussi ceux qui étant convertis du paganisme, avoient toujours un secret penchant à l'idolâtrie, à la magie et au libertinage.

RÉFLEXIONS.

Que le Soleil ne se couche point sur votre colere. Il est peu de passions plus odieuses que la colere, et plus indignes d'un honnête homme et d'un homme Chrétien. Les peuples les plus barbares l'ont réprouvée dès qu'ils sont devenus fidelles :

la douceur, l'affabilité et la retenue sont inséparables de la vertu. La colere est une frénésie, mais qui ne tient pas moins de la folie ; elle est toujours accompagnée de fureur et d'une espece d'aliénation d'esprit. En effet, que signifient ces émotions imprévues de l'ame, qui ne lui laissent pas le temps de délibérer ; toutes ces saillies impétueuses, si ressemblantes à des accès de fievre chaude, et à des redoublemens ? Que signifient ce visage altéré, ces regards furieux, ces paroles offensantes, ces emportemens violens, toujours prêts à fondre en orage ? Sont-ce-là des marques d'un homme sage ? Tout le monde convient qu'on ne doit pas trouver de la raison dans un homme en colere, l'agitation du sang n'est pas le seul effet de sa bile ; nulle passion ne montre et ne prouve tant de foiblesse d'esprit que celle-ci : *Ira in sinu stulti requiescit* (*a*) ; mais quel dégât, quels funestes effets de ces emportemens ! Si du moins cette violente passion ne prenoit les armes que pour défendre la justice et la raison ; mais elle en est toujours ennemie. C'est un mot qui n'est pas à sa place, échappé sans dessein ; c'est une bêtise d'un valet sans malice, c'est d'ordinaire un rien qui cause ce grand fracas. Voilà souvent l'étincelle qui cause cet incendie. C'est un petit nuage au milieu d'un temps calme qui éclate en tonnerres et en éclairs. Quelle vertu peut croître dans un fonds sujet à tant d'orages ? Rien n'est plus stérile que les montagnes qui vomissent de temps en temps des tourbillons de feu. Bon Dieu ! quand comprendra-t-on le tort qu'on se fait par une passion si déraisonnable ? Quelle estime, quelle autorité même peut conserver dans sa famille, ou dans son domestique, une personne qui ne sait pas maîtriser sa mauvaise humeur, ni prévenir, ou du moins régler ses premiers mouvemens : ces

(a) *Eccl.* 7.

airs toujours chagrins, ces tons éternellement menaces, ces torrens d'injures adoucissent-ils fort les esprits, gagnent-ils les cœurs? devient-on fort respectable à force d'être colere et d'être toujours prêt à prendre feu à la moindre bluette? en est-on plus aimé, en est-on mieux servi? faut-il faire une faute pour en reprendre une autre? Un valet, un enfant, un domestique s'oublie; ne peut-on l'avertir de son devoir qu'en s'emportant? La mauvaise humeur déplaît et irrite; la colere effraie, étourdit; mais elle ne corrige pas. N'y aura-t-il jamais que la passion qui puisse reprendre le vice? pourquoi ne pas relever les fautes avec douceur? Un maître doit reprendre en pere qui corrige, et non en ennemi qui se venge. Si c'est l'amour de la vertu qui nous rend si zélés pour la perfection des autres, il faut que notre zele commence par nous: *Irascimini, et nolite peccare:* Le moyen d'avoir une colere juste et innocente, dit le Prophete, c'est de ne se mettre en colere que contre soi-même, contre ses propres défauts. Quelle illusion de vouloir se flatter qu'on a de la piété, tandis qu'on nourrit la passion qui en viole les plus saintes lois, et en détruit les plus saintes maximes. Quiconque se met en colere contre son frere, dit le Sauveur du monde, mérite d'être condamné. La douceur, l'affabilité, la patience, sont les vertus ordinaires des gens de bien. Il faut toujours mêler l'huile avec le vin pour guérir les plaies.

L'ÉVANGILE.

La suite du saint Evangile selon saint Matthieu. Chap. 22.

In illo tempore : Loquebatur Jesus principibus Sacerdotum et Pharisæis in parabolis, dicens : Simile factum est regnum cælorum homini regi, qui fecit nuptias filio suo. Et misit servos suos vocare invitatos ad nuptias, et nolebant venire. Iterum misit alios servos, dicens : Dicite invitatis : Ecce prandium meum paravi, tauri mei et altilia occisa sunt, et omnia parata : venite ad nuptias. Illi autem neglexerunt, et abierunt alius in villam suam, alius verò ad negotiationem suam : reliqui verò tenuerunt servos ejus, et contumeliis affectos occiderunt. Rex autem cùm audisset, iratus est, et missis exercitibus suis, perdidit homicidas illos, et civitatem illorum succendit. Tunc ait servis suis : Nuptiæ quidem paratæ sunt, sed qui invitati erant, non fuerunt digni. Ite ergo ad exitus viarum, et quoscumque inveneritis, vocate ad nuptias. Et egressi servi ejus in vias, congregaverunt omnes quos invenerunt, malos et bonos : et impletæ sunt nuptiæ discumbentium. Intravit autem Rex ut videret discumbentes, et vidit ibi ho-

En ce temps-là : Jesus parlant aux Princes des Prêtres et aux Pharisiens en paraboles, leur dit : Le Royaume des Cieux est semblable à un Roi, lequel faisant la noce de son fils envoya ses serviteurs pour faire venir ceux qui y étoient invités ; mais ceux-ci ne voulurent pas y aller. Il envoya tout de nouveau d'autres serviteurs, et leur dit : Dites à ceux qui sont invités : Voilà que j'ai préparé mon festin ; mes bœufs et les animaux que j'ai engraissés sont tués : tout est prêt, venez à la noce. Mais ceux-ci n'en tinrent compte ; et ils s'en allerent, l'un à sa métairie, l'autre à son trafic. Les autres se saisirent des serviteurs, et après leur avoir fait des outrages ils les tuerent. Le Roi en fut irrité, quand il l'apprit ; et envoyant ses troupes, il fit périr ces meurtriers, et brûla leur ville. Alors il dit à ses serviteurs, On a tout préparé pour la noce, mais ceux qui ont été invités n'en étoient pas dignes. Allez-vous-en donc aux carrefours, et tous ceux que vous trouverez, invitez-les à la noce. Les serviteurs s'en allerent dans les rues, et rassemblerent tout ce qui se trouva bon et mauvais, et les places du festin furent

minem non vestitum veste nuptiali. Et ait illi : Amice, quomodo huc intrasti non habens vestem nuptialem ! At ille obmutuit. Tunc dixit Rex ministris : Ligatis manibus et pedibus ejus, mittite eum in tenebras exteriores : ibi erit fletus, et stridor dentium. Multi enim sunt vocati, pauci verò electi.

remplies. Le Roi étant entré pour voir ceux qui étoient placés, apperçut un homme qui n'avoit point sa robe de noce, et il dit : Mon ami, comment êtes-vous entré ici, sans avoir votre robe de noce ! Et l'homme demeura muet. Alors le Roi dit à ses Officiers : Jetez-le dehors dans les ténebres, pieds et mains liés : c'est-là que l'on pleurera et que l'on grincera les dents. Car plusieurs sont appelés, mais peu sont élus.

MÉDITATION.

Du petit nombre des sauvés.

PREMIER POINT.

CONSIDÉREZ que ce n'est pas seulement par rapport à cette multitude presque innombrable d'Infidelles, d'Hérétiques et de Schismatiques, que le nombre de ceux qui seront sauvés est petit ; c'est encore par rapport à cette foule étonnante de Fidelles qui se perdent dans le sein même de l'Eglise. Peu de vérités plus terribles, et nulle peut-être plus clairement, plus solidement établie que celle-ci.

Entrez par la porte étroite, nous dit le Fils de Dieu ; car la porte est large, et le chemin qui mene à la perdition spacieux ; et le nombre de ceux qui y passent est grand. Qu'étroite est la porte, et étroit le chemin qui mene à la vie, et qu'il y a peu de gens qui en trouvent l'entrée.

Plusieurs sont appelés, dit-il ailleurs (*a*) ; mais de ceux-mêmes qui sont appelés, il y en

(a) *Matth.* 20.

a peu qui soient élus. Cette terrible vérité, que le Sauveur répétoit si souvent à ses Disciples, ayant porté quelqu'un d'eux à lui faire cette demande : Seigneur, le nombre de ceux qui seront sauvés est-il si petit (*a*) ? Le Fils de Dieu, de peur d'effrayer ceux qui l'écoutoient, sembla vouloir éluder la question, se contentant de leur dire pour toute réponse : Mes enfans, la porte du Ciel est étroite (*b*) ; faites tous vos efforts pour y entrer.

L'Apôtre plein de l'Esprit de son Maître (*c*), compare indifféremment tous les Chrétiens à ceux qui courent dans la lice. Ils courent tous, dit-il, mais il n'y en a qu'un qui remporte le prix de la course ; et pour nous faire bien entendre que c'est des Fidelles qu'il parle, il apporte l'exemple des Israélites pour qui Dieu avoit fait ce nombre prodigieux de merveilles. Ils avoient tous été baptisés, dit-il, par le ministere de Moyse, dans la nuée et dans la mer ; et de plus de six cent mille hommes capables de porter les armes, sans compter les femmes et les vieillards, qui étoient tous sortis de l'Egypte pour aller dans la Terre de promission, deux seulement, Caleb et Josué, y entrerent. Effrayante figure ! et les exemples sont-ils moins effrayans ?

De tous les habitans de l'Univers, une seule famille échappa aux eaux du déluge. De cinq grandes Villes qui sont consumées par le feu du Ciel, il n'y a que quatre personnes qui se sauvent de l'incendie. De tant de Paralytiques qui attendoient autour de la Piscine, il n'y en avoit qu'un chaque fois qui fût guéri. Isaïe compare le nombre des élus à ce petit nombre d'olives qui restent sur les oliviers après la récolte, et à ce peu de raisins qui échappent à la diligence des vendangeurs. Bon Dieu ! quand il seroit vrai

(a) *Luc.* 13. (b) *Ibid.* (c) 1. *Cor.* 10.

que de dix mille hommes il ne devroit y en avoir qu'un seul de damné, je devrois encore trembler, et craindre que je ne fusse ce malheureux. Hélas ! peut-être de dix mille, à peine s'en trouvera-t-il un seul de sauvé : et je vis en repos, et je ne crains rien !

Ah ! mon doux Jesus, que cette léthargique sécurité est à craindre. Je marche dans le chemin spacieux avec la foule ; et j'espere d'arriver au terme du chemin étroit : quelle déraisonnable confiance !

SECOND POINT.

Considérez que quand la Foi ne nous enseigneroit pas cette terrible vérité, supposez certains principes de l'Evangile dont tous les Chrétiens conviennent, la seule raison suffiroit pour nous convaincre que le nombre des sauvés doit être petit.

Instruits des vérités de notre Religion, informés des devoirs du Chrétien, convaincus de notre penchant au mal, et de la licence des mœurs des gens du siecle, peut-on conclure qu'il y aura beaucoup de gens sauvés ?

Pour être sauvé, il faut necessairement vivre selon les maximes de l'Evangile ; et le nombre de ceux qui vivent aujourd'hui selon ces maximes est-il fort grand ?

Pour être sauvé, il faut se déclarer hautement Disciple de Jesus-Christ. Hélas ! combien de gens ont aujourd'hui honte de paroître tels ! Il faut renoncer, ou d'effet ou d'affection à tout ce qu'on possede ; il faut porter sa croix tous les jours. Quelle pureté inaltérable, quelle délicatesse de conscience, quelle humilité plus sincere, quelle probité plus édifiante, quelle piété plus solide, quelle droiture, quelle charité ! A ces marques, reconnoissez-vous beaucoup de Disciples ?

Le monde est l'ennemi irréconciliable de Jesus-Christ ; il n'est pas possible de servir tout-à-la-fois ces deux Maîtres : jugez lequel des deux le grand nombre sert.

Ce n'est pas assez de ne se pas venger pour être sauvé, il faut encore aimer ceux qui nous maltraitent. Il ne suffit pas de condamner les mauvaises actions, il faut encore avoir horreur des moindres pensées criminelles. Non-seulement il n'est pas permis de retenir le bien d'autrui, il faut encore assister les pauvres de son propre bien. La Loi Chrétienne réprouve tout faste, tout luxe, toute ambition ; la modestie doit être le plus bel ornement d'une personne chrétienne. A ce portrait reconnoissez-vous beaucoup de Chrétiens ?

Vous savez quel est le premier Commandement de la Loi. Vous aimerez le Seigneur votre Dieu de tout votre cœur, de toute votre ame, de toutes vos forces et de tout votre esprit ; et votre prochain comme vous même : c'est ici le premier des Commandemens et la base de tous les autres. Faites attention à toutes ces paroles, et concluez qu'il y aura beaucoup de gens sauvés, s'il y en a beaucoup qui gardent ce Commandement.

L'Evangile est la regle des mœurs : combien de gens vivent aujourd'hui selon les maximes de l'Evangile ! Pour entrer dans le Ciel, il faut ou n'avoir jamais perdu la grace, ou l'avoir recouvree par une sincere pénitence ; et le nombre de ces justes ou de ces véritables pénitens est-il bien grand ? Selon toutes ces preuves tirées de notre propre fonds, jugeons s'il doit y avoir beaucoup de gens sauvés ; ou plutôt concluons que quand le Fils de Dieu ne se seroit pas si clairement expliqué sur ce petit nombre, nous sommes forcés par la raison d'avouer qu'il y aura peu de gens sauvés.

Mon doux Jesus, qui êtes mort pour le salut de tous les hommes, ne permettez pas que je sois du nombre de ceux qui se perdent. Oui, mon divin Sauveur, périsse qui voudra ; pour moi, quand il ne devroit y avoir qu'un seul homme de sauvé dans tout l'univers, sachant que je puis l'être ; je veux, avec le secours de votre grace, que ce soit moi.

Aspirations dévotes durant le jour.

Salvum fac servum tuum, Deus meus, sperantem in te. Psalm. 85.

O mon Dieu ! sauvez un serviteur qui met en vous seul son espérance.

Quàm arcta via est, quæ ducit ad vitam ! et pauci sunt qui inveniunt eam. Matth. 7.

Eh ! Seigneur, qu'étroit est le chemin qui mene à la vie, et qu'il y a peu de gens qui en trouvent l'entrée !

PRATIQUES DE PIÉTÉ.

1.° Il est évident qu'il y aura peu de gens sauvés par rapport à cette multitude étonnante de Chrétiens qui se perdent. Mais ce nombre dût-il être encore plus petit qu'il n'est, il faut à quel prix que ce soit être de ce petit nombre. Pour cela, prenez cette forte résolution de mettre en œuvre tous vos talens et toute votre industrie, de ne rien négliger pour une affaire de cette conséquence. Le chemin qui mene à la vie est étroit. Que l'amour-propre, que toutes les passions se récrient, il n'y a pas deux chemins. Résolvez-vous dès ce moment de faire les derniers efforts pour entrer par cette porte étroite. Fuyez tout Directeur, tout Docteur relâchés ; ce sont de mauvais guides. Le chemin est étroit ; représentez-vous-le même raboteux, difficile, surtout quand on y marche chargé d'une croix ;

mais y a-t-il à choisir, quand le chemin est unique ? Jesus-Christ ne nous en a point appris d'autre ; nul de ceux qui sont sauvés, qui ne l'ait suivi. Avez-vous trouvé une autre route : ce chemin est peu fréquenté, gardez-vous bien de marcher avec la foule : le tumulte qu'elle cause, et la poussiere qu'elle excite, empêchent qu'on ne s'apperçoive de son égarement ; mais on se perd avec la multitude. Fuyez le grand monde ; ayez en horreur ses maximes, et sur-tout celle qui veut qu'on vive et qu'on fasse toujours comme les autres. Ne paroissez jamais aux spectacles ni au bal ; évitez par Religion toutes les parties de plaisir et les assemblées mondaines ; et faites-vous une loi et un honneur d'être de ce petit nombre d'ames pieuses, humbles, ferventes, qui se font un plaisir de leurs devoirs, qui vivent dans le recueillement ; à qui le monde ne peut reprocher que d'être trop modestes, trop réservés, trop religieux, que de n'être ni de leurs plaisirs ni de leurs fêtes. Souvenons-nous que le Royaume n'est donné qu'au petit troupeau. C'est une vérité, que quoique tous soient appelés, peu sont élus ; parce qu'il y en a peu qui vivent selon les lois et les maximes de l'Evangile. N'ayez point d'autre regle de conduite que cet Evangile ; et, quoi qu'il en coûte, il faut être du petit troupeau.

2°. Ne savez-vous pas (*a*), disait saint Paul, que ceux qui courent dans la lice, courent tous à la vérité, mais qu'un seul remporte le prix : courez de sorte que vous l'obteniez. Pour cela, outre les avis précédens, gardez ceux qui suivent : 1°. Faites assidument la cour à Jesus-Christ dans le saint Sacrement. Mettez en ce divin Sauveur toute votre confiance, et ayez pour lui, dans cet adorable Mystere, un amour tendre et respectueux. 2°. La fréquente Communion avec les dis-

(a) 1. *Cor.* 9.

positions nécessaires, assure, pour ainsi dire, le salut, et nourrit l'ame du pain des forts : *Car qu'est-ce que le Seigneur a de bon et d'excellent à donner à son peuple*, dit le Prophete Zacharie, *sinon le froment des Elus* (*a*) ? 3°. Une dévotion tendre et persévérante à la sainte Vierge, a toujours été regardée dans l'Eglise comme une marque visible de prédestination. Saint Jean de Damas l'appelle *le gage assuré de notre salut.* (*b*) Ceux qui auront gagné les bonnes graces de Marie seront reconnus des habitans du Paradis pour leurs Citoyens, et celui qui sera marqué de se sceau, sera écrit dans le livre de Vie : *Qui acquisierit gratiam Mariæ, agnoscetur à civibus Paradisi, et qui habuerit hunc caracterem, adnotabitur in libro vitæ.* (*c*) Dites tous les jours le *Salve Regina*, pour obtenir par la puissante intercession de la sainte Vierge, la grace d'être du petit nombre des sauvés.

LE VINGTIEME DIMANCHE D'APRÈS LA PENTECÔTE.

Le vingtieme Dimanche d'après la Pentecôte, peut être appelée le Dimanche de l'Officier de Capharnaüm, qui fait le sujet de l'Evangile de la Messe de ce jour. Tout est instruction dans cet Evangile, aussi bien que dans l'Epître. Celui-là instruit l'esprit, et celle-ci le cœur. Jesus-Christ nous y apprend combien la Foi doit être vive, et saint Paul combien les mœurs doivent être pures ; c'est ainsi que l'Eglise choisit pour les Dimanches de l'année, ce qui est le plus propre pour réveiller notre Foi et nourrir la piété.

L'Introït de la Messe est pris de la priere que

(a) *Zach.* 9. (b) *In Nat. B. V.* (c) Bon. *in Psalm.* 10.

fit à Dieu Azarias, l'un des trois jeunes Hébreux, qui pour avoir constamment refusé de rendre à la statue de Nabuchonosor des honneurs dus au seul vrai Dieu, furent jetés dans une fournaise ardente, qui devint pour eux un lieu de rafraîchissement, où il chantoient les louanges du Seigneur, et où Azarias fit la priere à Dieu, de laquelle sont tirées les paroles qui font l'Introit de la Messe.

Omnia quæ fecisti nobis Domine, in vero judicio fecisti : Vous n'avez rien fait, Seigneur, à notre égard, qui ne soit très-juste. Nous avons bien mérité par nos péchés, les châtimens que nous souffrons : quelque pesante que soit la main qui nous frappe, quelque extrêmes que soient nos maux, ils n'égalent pas encore notre iniquité. Nous avouons, Seigneur, que nous avons péché, *Quia peccavimus tibi*, et que nous avons désobéi à vos commandemens, méprisé votre sainte Loi, et violé toutes vos Ordonnances : *et mandatis tuis non obedivimus.* Mais, Dieu plein de bonté, vous êtes encore plus miséricordieux que nous ne sommes criminels : *Da gloriam nomini tuo, et fac nobiscum secundùm multitudinem misericordiæ tuæ.* Rien ne contribuera plus à la gloire de votre nom que l'indulgence que vous aurez pour ce peuple ingrat et rebelle. Nous reconnoissons que nos péchés sont énormes, mais nous savons que votre miséricorde est infinie, et que nous ne saurions l'épuiser. Laissez-vous flechir, Seigneur, à nos gémissemens et à nos larmes, et daignez avoir piti d'un peuple que vous avez tant aimé.

Voilà comme l'on doit penser, comme l'on doit parler dans tous les accidens fâcheux, dans toutes les afflictions, dans toutes les calamités publiques : *Omnia quæ fecisti nobis Domine, in vero judicio fecisti :* Soyez béni, Seigneur, pour toutes les adversités qui nous arrivent ; quelque sévere que soit le châtiment, nos péchés en méritent bien davantage ; et ce sera toujours au-des-

sous de nos fautes, que vous nous punirez. Oui, Seigneur, je reconnois votre justice toujours adorable, votre jugement toujours équitable, dans ces afflictions domestiques et dans ces fléaux publics : ce sont nos péchés qui allument contre nous votre juste colere, c'est nous qui excitons l'orage qui nous fait gémir, qui vous mettons en main, pour ainsi dire, les fléaux qui nous font verser tant de larmes. Maladies populaires, morts imprévues, disette désolante, perte de biens, afflictions, pauvreté, amertumes : c'est notre propre fonds qui produit toutes les vapeurs malignes qui forment ces carreaux. Mais enfin, c'est dans notre humiliation que vous pouvez trouver votre gloire : *Sed da gloriam nomini tuo.* Nous savons que vous ne vous souvenez jamais mieux de votre miséricorde, que lorsque vous êtes le plus en colere : *Cùm iratus fueris, misericordiæ recordaberis* (a). Nous adorons, nous bénissons votre justice, mais nous implorons votre grande miséricorde, et nous vous supplions de n'y mettre ni mesure ni bornes. Pour vous attendrir sur nous, il faut votre bonté toute entiere ; et c'est sur son étendue infinie, sur son fonds inépuisable que nous appuyons l'espérance de notre pardon. O qu'heureux sont ceux qui marchent continuellement dans la Loi du Seigneur, qui gardent avec une fidélité invariable tous vos commandemens, qui s'appliquent sans cesse à connoître vos volontés, qui marchent dans l'innocence jour et nuit, et qui n'ont d'ardeur que pour vous plaire ! Nul autre moyen d'être heureux : *Beati immaculati in via, qui ambulant in lege Domini.*

L'Epître est une suite de celle du Dimanche précédent, et elle répond parfaitement aux sentimens qu'inspire l'Introït de la Messe de celui-ci.

Fratres, videte quomodo cautè ambuletis : Pre-

(a) *Habac.* 3.

nez garde, mes Freres, écrit saint Paul aux Ephésiens, prenez garde de marcher avec précaution. Vous êtes dans un pays ennemi, le chemin est difficile, il y a de mauvais pas, les précipices sont fréquens, tout y est plein de pieges. Quelle vigilance, bon Dieu, quelle attention, quelle précaution n'a-t-on pas à prendre! mais quelle folie de marcher en étourdi, par un chemin si dangereux; et quelle précaution prennent les gens du monde, dans ces assemblées, dans ces critiques occasions où tout tente! *Non quasi insipientes, sed ut sapientes:* Pour vous, mes chers Freres, continue le saint Apôtre, marchez dans la voie du salut, non pas comme des gens sans raison, qui ne pensent, ni aux dangers qui se trouvent dans le chemin, ni au terme; mais comme des personnes raisonnables, qui prévoyant toutes les difficultés, les mauvais pas et les obstacles, prennent en gens sages, toutes les mesures pour arriver surement au terme.

Saint Paul leur en suggere le vrai moyen, en les exhortant à racheter, par le bon usage du temps présent, tant de beaux jours, tant d'années perdues. *Redimentes tempus, quoniam dies mali sunt.* C'est comme s'il leur disoit: Tout le temps que vous n'avez pas employé à l'affaire importante du salut, qui est proprement votre unique affaire, est un temps perdu; vous devez faire tous vos efforts, employer tous vos soins, mettre tout en usage pour réparer une si grande perte. Le seul moyen qui vous reste de racheter, pour ainsi dire, ces jours si mal employés, et dont Dieu cependant vous demandera un compte si terrible, c'est de doubler le pas dans la voie du salut, et de sanctifier tous les jours, toutes les heures de ces jours, par un surcroît de ferveur, et par une piété toute nouvelle. Le saint Apôtre semble faire ici allusion à l'ardeur, à la cupidité de ces Marchands qui mettent tout en œuvre

pour réparer par un gain présent la perte qu'ils ont faite les années passées ; ou peut-être même à ces voyageurs, qui devant arriver au jour précis au terme de leur voyage, et s'étant amusés quelque temps en chemin, doublent le pas, essuyent le mauvais temps, se dérobent même les heures de repos, font un effort pour arriver à temps à leur terme.

Saint Paul continue ses avis salutaires aux Fidelles d'Ephese, et en leurs personnes à tous les Chrétiens, en continuant toujours la même allégorie : *Propterea nolite fieri imprudentes : sed intelligentes quæ sit voluntas Dei :* C'est pourquoi, dit-il, n'agissez point imprudemment, mais comprenez bien la volonté de Dieu. Voilà en peu de mots le grand secret de la vie spirituelle. Tout notre mérite ne consiste pas à faire beaucoup, mais à faire ce que Dieu veut, et de la maniere que Dieu le veut. Le moyen de réparer le temps perdu, n'est pas de faire toutes sortes de bonnes œuvres ; les œuvres ne sont bonnes qu'autant qu'elles plaisent à Dieu ; les premiers devoirs que Dieu demande, sont ceux de notre état : il faut les remplir avec fidélité. Une Mere de famille qui néglige son domestique, le soin de ses enfans, pour visiter les hôpitaux, ou pour être à l'Eglise, ne fait pas ce que Dieu demande d'elle. La volonté de Dieu est qu'elle commence par remplir tous les devoirs de son état. S'il lui reste quelque loisir, elle peut l'employer en bonnes œuvres. Etudions-nous à faire avec ferveur et avec ponctualité ce que Dieu veut de nous en toutes choses, nous serons bientôt Saints.

Le Saint Apôtre, après avoir donné ces avis généraux, descend dans le détail de quelques vices capitaux qui doivent être en horreur à tous les Fidelles : *Nolite inebriari vino, in quo luxuria :* Gardez-vous des excès du vin, qui menent à l'impureté. Ce vice d'intempérance étoit assez

ordinaire à Ephese. Saint Paul ne pouvoit pas, ce semble, en inspirer plus d'horreur aux Fidelles, qu'en leur disant que le vin allume les feux impurs. La chasteté ne compatit point avec l'ivresse. Les excès du vin causent toujours des incendies. L'impureté se nourrit dans le vin. *Sed implemini Spiritu Sancto :* Faites en sorte que vous soyiez remplis du Saint-Esprit. L'Apôtre, dit saint Jérôme, oppose ici la sainte ivresse pour ainsi dire de l'Esprit-Saint à l'ivresse d'intempérance. Rien n'est plus incompatible. Le Saint-Esprit, en remplissant une ame, lui inspire la sagesse, la douceur, la modestie, la pudeur et la chasteté : *Qui enim Spiritu impletur, habet prudentiam, mansuetudinem, verecundiam, castitatem.* L'extravagance, la fureur, l'impureté, l'effronterie, sont les effets naturels des excès du vin : *Qui vino, habet insipientiam, furorem, procacitatem, libidinem.* Si vous êtes remplis de l'Esprit-Saint, continue le saint Apôtre, vous vous entretiendrez de Pseaumes, d'Hymnes et de Cantiques spirituels, adressant ces Cantiques et ces Pseanmes au Seigneur dans le fond de vos cœurs. C'est de l'abondance du cœur que la bouche parle. Un homme animé de l'Esprit de Dieu, ne trouve guere de goût dans les entretiens profanes ; c'est ce qui fait dire ailleurs au même Apôtre, qu'un Chrétien ne doit s'entretenir que de Dieu : *Si quis loquitur quasi sermones Dei.* L'Eglise, remplie de cet Esprit, a mis de tout temps dans la bouche des Fidelles, des Cantiques spirituels, pour entretenir leur piété et leur joie intérieure, et pour bannir de toute bouche chrétienne ces Cantiques profanes, qu'on ne peut avoir hérités que des Païens. On trouve dans les Pseaumes de si beaux sentimens de religion et de piété, que rien ne paroît plus propre pour nourrir la piété des Fidelles ; aussi est-ce dès sa naissance que l'Eglise en fait, pour ainsi dire, sa priere ordinaire, et

oblige tous ses Ministres à en faire la leur. Que ce peuple qui est consacré au Seigneur, disoit David, que les enfans d'Israël, qui ont le bonheur de l'approcher dans son Temple, chantent des Cantiques à sa louange : *Hymnus omnibus sanctis ejus filiis Israël populo appropinquanti sibi.* Saint Paul, veut qu'on médite, qu'on s'entretienne soi-même de Pseaumes, d'Hymnes et de Cantiques spirituels, adressant ces Cantiques et ces Pseaumes au Seigneur ; mais que ce soit dans le fond du cœur : *Psallentes in cordibus vestris Domino.* Que la priere qu'on récite, soit la plus religieuse, la plus sacrée, la plus sainte : si elle ne se fait point dans le cœur, inutilement se prononce-t-elle du bout des levres ; Dieu n'entend que la voix du cœur.

Gratias agentes semper pro omnibus, in nomine Domini nostri Jesus Christi, Deo et Patri : Rendant sans cesse pour toutes choses des actions de graces à Dieu le Pere, au nom de Jesus-Christ Notre-Seigneur. Puisque rien n'arrive que par un ordre de la Divine Providence, nous devons être persuadés que tout ce qui arrive, c'est pour notre bien. Maladie et santé, prospérités ou disgraces, les biens et les maux de cette vie, tout contribue à la gloire du Seigneur, et à l'avantage de ses élus : *Diligentibus Deum*, dit ailleurs S. Paul, *omnia cooperantur in bonum.* C'est le propre de la vertu des Chrétiens, dit saint Jérôme, de rendre graces à Dieu de ce qui leur arrive même de plus fâcheux : *Christianorum propria virtus est, etiam in his quæ adversa putantur, reddere gratias Creatori.* Vous tenant enfin dans une soumission mutuelle, ajoute le saint Apôtre, par la crainte de Jesus-Christ : *Subjecti invicem in timore Christi.* Saint Paul ordonnant à tous les Fidelles de s'acquitter parfaitement de leurs devoirs, chacun dans son état, comme il fait dans la suite de ce chapitre ; il leur fait ici une leçon générale, qui

peut beaucoup servir à rendre cette ponctualité plus aisée, en leur inspirant cette subordination si nécessaire dans toutes les conditions. Il veut que ce soit par la crainte de Jesus-Christ qu'ils gardent cette subordination indispensable : nul motif plus puissant à l'égard de tous les Fidelles. Quand on aime quelqu'un, on craint de lui déplaire ; et c'est cette crainte salutaire qu'il recommande à tous les Chrétiens.

L'histoire de la guérison du fils d'un Seigneur de la Cour d'Hérode Antipas, Tétrarque de Galilée, c'est-à-dire, Prince qui y gouvernoit avec une autorité souveraine, et à qui on donne même le nom de Roi, comme on a dit ailleurs ; cette histoire, dis-je, fait le sujet de l'Evangile de la Messe de ce jour.

Le Sauveur étant revenu en Galilée, au sortir de Samarie, alla une seconde fois à Cana, où il avoit fait son premier miracle, en changeant l'eau en vin. Ce fut-là qu'un homme de qualité, c'étoit un Seigneur de la Cour du Roi Hérode, et qui se tenoit à Capharnaüm, où il avoit peut-être quelque emploi, ayant appris que Jesus étoit à Cana, peu éloigné de cette Ville, vint le trouver, et le pria instamment de vouloir bien prendre la peine de venir chez lui, pour guérir son fils qui étoit très-dangereusement malade, et qui se mouroit. Le Sauveur qui cherchoit toujours plutôt à guérir les maladies de l'ame, que les maladies du corps, ne voulut pas rendre la santé au fils, qu'il n'eût guéri le pere de son peu de foi. Ce Seigneur croyoit véritablement que Jesus-Christ pouvoit guérir son fils malade ; s'il ne l'eût pas cru, il ne seroit pas venu de si loin pour lui demander cette miraculeuse guérison ; mais sa foi étoit imparfaite, puisqu'il croyoit que le Sauveur avoit besoin de se transporter sur le lieu où étoit le malade, pour le guérir. Ce fut cette foi chancelante, cette demi-foi si commune

alors presque à tous ceux qui admiroient et suivoient Jesus-Christ, qui obligea ce divin Sauvenr à leur faire à tous un petit reproche : Quoi, leur dit-il, faudra-t-il toujours des choses extraordinaires pour vous faire croire ? et si vous ne voyez des miracles, vous ne croyez rien. Chose étrange ! je trouve de la docilité, de la foi même dans l'esprit et dans le cœur des étrangers, à Tyr, à Sidon, à Samarie, sans qu'il soit besoin de prodiges ; et chez vous, à moins qu'on ne voie des miracles, on ne croit point. Quelques Interpretes entendent, par ces paroles du Sauveur : Si vous ne voyez vous autres des miracles, les gens de qualité, les gens de Cour, chez qui la foi est si foible ; comme si le Sauveur disoit : Vous autres gens riches, gens de qualité, gens de Cour, vous avez ordinairement une foi si languissante, si chancelante, qu'à moins que vous ne voyiez des miracles, vous ne croyez point. Cette plainte, ou plutôt ce petit reproche salutaire, quoique juste, fit peu d'impression sur l'esprit d'un pere affligé qui n'étoit occupé que de la guérison de son fils. Au lieu de répondre à ce que le Sauveur lui disoit : Hélas ! Seigneur, répondit-il la larme à l'œil, si vous ne vous hâtez de venir, vous n'y serez plus à temps, mon fils se meurt, vous ne le trouverez plus en vie. Cette persévérance à demander et à prier, plut à Jesus-Christ. Allez, lui dit-il, allez, votre fils est guéri ; consolez-vous, votre priere est exaucée. Le pere le crut ; et, sans répliquer davantage, ayant fait une profonde révérence au Sauveur, il s'en retourne. A peine eut-il fait la moitié du chemin, qu'il rencontre quelques-uns de ses serviteurs qui venoient au-devant de lui pour lui apprendre que son fils étoit guéri, et qu'il étoit sans fievre. On peut aisément comprendre quelle fut sa joie. Il avoit bien remarqué l'heure à laquelle Jesus lui avoit dit affirmati-

vement que son fils se portoit bien, et qu'il n'étoit plus malade. Aussi la premiere chose qu'il leur demanda, c'est à quelle heure le malade s'étoit trouvé mieux. La fiévre le quitta hier, lui dirent-ils, à la septieme heure du jour, c'est-à-dire, à une heure après midi; et à l'instant il se trouva en parfaite santé, comme s'il n'avoit point été malade. Aussitôt ce Seigneur se ressouvint que c'étoit précisément l'heure où le Sauveur lui avoit dit : Allez, votre fils se porte bien. Dès-lors il crut, lui et toute sa maison, que Jesus étoit le Messie promis, et sa foi ne fut plus imparfaite. Saint Cyrille croit que la demande que fit d'abord ce Seigneur à ses domestiques, à quelle heure son fils s'étoit trouvé guéri, étoit moins une preuve de son peu de foi, qu'une marque de son zele à s'instruire, et à se confirmer dans sa croyance.

Le pere crut, et toute sa maison crut avec lui : cela doit faire comprendre aux chefs de famille, et à toutes les personnes d'autorité, dit un Interprete, ce que peuvent leurs exemples sur ceux qui leur sont soumis, et combien ils doivent craindre de leur en donner de mauvais. On peut être peu docile aux plus pathétiques leçons, mais difficilement résiste-t-on long-temps à l'exemple.

L'Oraison qu'on dit à la Messe de ce jour est celle qui suit.

LARGIRE, quæsumus Domine, fidelibus tuis indulgentiam placatus et pacem : ut pariter ab omnibus mundentur offensis, et securâ tibi mente deserviant. Per Dominum nostrum, etc.

SEIGNEUR, nous vous supplions que, vous laissant fléchir aux prieres de vos Fidelles, vous leur accordiez le pardon de leurs offenses, et la véritable paix; afin qu'étant purifiés, par votre grace, de tous leurs péchés, ils vous servent dans la tranquillité d'une sainte confiance. Par Notre-Seigneur, etc.

L'EPÎTRE.

Leçon tirée de l'Epître de l'Apôtre saint Paul aux Ephésiens. Chap. 5.

FRATRES : Videte quomodo cautè ambuletis : non quasi insipientes. Sed ut sapientes : redimentes tempus, quoniam dies mali sunt. Propterea nolite fieri imprudentes : sed intelligentes quæ sit voluntas Dei. Et nolite inebriari vino, in quo est luxuria : sed implemini Spiritu sancto, loquentes vobismetipsis in Psalmis, et Hymnis, et Canticis spiritualibus, cantantes et psallentes in cordibus vestris Domino, gratias agentes semper pro omnibus, in nomine Domini nostri Jesu Christi, Deo et Patri. Subjecti invicem in timore Christi.

MES freres : Prenez garde à marcher avec précaution, non comme des gens sans raison, mais comme des personnes raisonnables ; rachetant le temps, parce que les jours sont mauvais. C'est pourquoi, n'agissez point imprudemment, mais comprenez bien la volonté de Dieu. Gardez-vous des excès du vin, qui menent à l'impudicité : mais faites en sorte que vous soyez remplis du Saint-Esprit ; vous entretenant vous-mêmes de Psaumes, d'Hymnes et de Cantiques spirituels, adressant ces Pseaumes au Seigneur dans le fond de vos cœurs, rendant sans cesse pour toutes choses des actions de graces à Dieu le Pere, au nom de Jesus-Christ Notre-Seigneur ; vous tenant dans une soumission mutuelle par la crainte de Jesus-Christ.

Entre plusieurs instructions importantes que saint Paul donne aux Chrétiens d'Ephese, il les exhorte toujours à racheter le temps perdu, en employant le peu de jours qui leur restent aux exercices de piété qu'il leur enseigne dans cette Epître.

RÉFLÉXIONS.

Rachetant le temps, parce que les jours sont mauvais Le temps est trop précieux, pour que les jours ne soient pas estimables ; ce n'est que par le mauvais usage que nous faisons de ce temps,

temps, que les jours sont mauvais. Il faudroit connoître le prix inestimable de ce temps, pour comprendre quelle perte c'est de le mal employer. Le temps est quelque chose de si précieux, que tous les honneurs, tous les biens du monde, ne valent pas ce que vaut un moment; et quand on n'auroit employé qu'un moment pour acquérir tous les biens du monde, s'il n'y a que cela, on peut dire que devant Dieu, qui juge sainement de toutes choses, c'est avoir perdu son temps. Il n'est point de réprouvé dans l'Enfer, qui ne fût prêt à donner tous les Royaumes et tous les biens du monde, s'il en étoit le maître, pour avoir un moment de ce temps qu'il a perdu en des bagatelles, et que nous perdons de même. Concevons, s'il est possible, ce que c'est que la grace, le prix du sang et de la mort d'un Dieu; concevons ce que vaut la possession d'un Dieu dans le séjour des Bienheureux: le temps ne nous a été donné que pour augmenter à tout moment en grace; que pour mériter, avec le secours de la grace, le Royaume des Cieux, le séjour des Bienheureux, la possession de Dieu même. Et il est vrai de dire, qu'à chaque moment que nous n'avons pas employé pour Dieu, nous avons fait une plus grande perte que si nous avions perdu tous les trésors de la terre. Ce que les Saints ne pourront pas faire dans le Ciel, durant toute l'éternité, par tous les actes les plus parfaits d'amour de Dieu, qui est de mériter un nouveau degré de gloire, je le puis faire par un seul acte de charité à chaque moment. Ce que les réprouvés ne pourront pas faire durant toute l'éternité par leurs pleurs, par leurs regrets, et toutes leurs incompréhensibles souffrances, qui est d'appaiser la colere de Dieu et d'obtenir le pardon de leurs crimes, je le puis faire à chaque moment. Comprenons le prix, le mérite, l'inestimable valeur de ce temps que

nous perdons sans regret et sans peine. De quel prix ne paroît pas, à la mort, ce temps, qui s'est tout écoulé pour nous; mais de quelle conséquence ne paroît pas alors la perte irréparable que nous en avons faite! Ennuyante oisiveté, que tu m'as fait perdre de trésors! inutiles visites, vains et fades entretiens, amusemens frivoles, que vous me coûtez! O si j'avois une heure de ce temps si mal employé, dit un homme qui se meurt, mon Dieu, quel usage n'en ferois-je point! Mais je les ai eues, ces heures; j'ai eu en ma disposition bien des mois et des années, et j'ai perdu, par ma pure bêtise, tous ces beaux jours! Que doit-on penser du temps qu'on emploie, qu'on perd malheureusement au jeu, aux spectacles, à des entretiens si vides et même criminels, à des assemblées mondaines? Hélas! les deux tiers de la vie sont perdus; le temps même moins mal employé a peut-être besoin de pénitence. Bon Dieu! quel sera notre sort! *Dum tempus habemus operemur bonum* : Faisons le bien, puisque nous en avons encore le temps. Rachetons le temps perdu, employant en bonnes œuvres le peu qui nous reste: *Redimentes tempus quoniam dies mali sunt.*

L'ÉVANGILE.

La suite du saint Evangile selon saint Jean. Chap. 4.

In illo tempore : Erat quidam regulus, cujus filius infirmabatur Capharnaum. Hic cùm audisset quia Jesus adveniret à Judæa in Galilæam, abiit ad eum, et rogabat eum ut descenderet, et sanaret filium ejus; incipiebat

En ce temps-là : Il y avoit un Seigneur, dont le fils étoit malade à Capharnaüm. Ce Seigneur ayant appris que Jesus étoit venu de Judée en Galilée, alla le trouver, et le supplia de venir guérir son fils, car il se mouroit. Jesus lui dit; Si vous ne voyez,

enim mori. Dixit ergo Jesus ad eum : Nisi signa et prodigia videritis, non creditis. Dicit ad eum regulus : Domine, descende priusquàm moriatur filius meus. Dicit ei Jesus : Vade, filius tuus vivit. Credidit homo sermoni, quem dixit ei Jesus, et ibat. Jam autèm eo descendente, servi occurrerunt ei, et nuntiaverunt dicentes, quia filius ejus viveret. Interrogabat ergo horam ab eis, in qua melius habuerit. Et dixerunt ei : Quia heri hora septima reliquit eum febris. Cognovit ergo pater, quia illa hora erat, in qua dixit ei Jesus : Filius tuus vivit : et credidit ipse, et domus ejus tota.

vous autres, des miracles, et des choses extraordinaires, vous ne croyez point. Il répondit à Jesus : Venez, Seigneur, avant que mon fils meure. Allez, lui dit Jesus, votre fils est guéri. Il crut ce que lui dit Jesus, et il s'en alla. Comme il étoit en chemin, il rencontra ses serviteurs, qui lui apprirent que son fils étoit guéri. Il s'informa d'eux à quelle heure le malade s'étoit trouvé mieux. Ils lui dirent : La fievre le quitta hier à la septieme heure du jour. Le pere vit que c'étoit l'heure même où Jesus lui avoit dit : Votre fils est guéri : et il crut, lui et toute sa maison.

MÉDITATION.

De la prompte obéissance à la voie de Dieu.

PREMIER POINT.

CONSIDÉREZ combien il importe d'être fidelle à la grace : la guérison de l'ame, le salut dépend de cette fidélité. Il y a des jours fortunés, il y a des momens heureux, où la grace se fait sentir, où la voix de Dieu se fait entendre : quel malheur de faire alors le sourd, de n'être pas d'humeur, d'être incrédule ! Si ce pere, dont parle l'Evangile, n'eût pas cru sur l'heure ce que le Sauveur lui disoit, s'il ne se fût pas rendu docile, peut-être son fils n'auroit jamais été guéri. Voilà que nous avons tout quitté, disoit saint Pierre à Jesus-Christ au nom de tous

les Apôtres ; c'est-à-dire, au premier mot de votre part, au moment de l'inspiration, au premier rayon de votre grace, nous avons tout quitté ; qui dit tout, n'excepte rien : barque, filets, parens, amis, tout ce que nous avions de plus cher dans le monde. C'est cette généreuse fidélité, c'est cette promptitude qui gagne le cœur de Dieu : quand on doute en matiere de foi, on ne croit rien ; quand on délibere en fait de conversion, on ne se convertit point. Cette universalité de donation dans le sacrifice, fait l'holocauste, et c'est ce qui plaît véritablement au Seigneur.

Malheur à qui n'obéit pas avec promptitude à la voix du Seigneur; malheur à qui partage son cœur entre Dieu et les créatures. Dieu appelle, et l'on délibere, et l'on consulte son inclination, ses passions, la chair et le sang, son amour-propre, pour savoir d'eux, pour ainsi dire, si l'on acceptera le parti que Dieu nous offre, si l'on entrera à son service ; car ces demi-volontés, ces inefficaces désirs, ces indéterminations odieuses, signifient-elles autre chose ? Dieu me parle au fond du cœur, Dieu m'appelle ; et je ne sais si je lui obéirai, et je doute si je me rendrai à sa voix. Il y a un mois, il y en a six, peut-être même plusieurs années, que Dieu vous demande le sacrifice, non pas de tous vos biens ou de votre propre vie, (hélas ! devriez-vous le lui refuser, s'il le demandoit!) mais il vous demande le sacrifice d'un plaisir, d'un amusement, d'un attachement vain et frivole, d'un rien : vous le lui refusez, et il ne vous plaît pas encore d'avoir cette déférence aux ordres de votre Dieu ! et vous n'êtes pas d'humeur de lui plaire ! Comprenez la malice de ce refus et la griéveté de cette injure. Cependant ce Dieu à qui vous refusez cette réforme, ce petit sacrifice, ce rien ; c'est ce Dieu de qui vous attendez des graces

continuelles, un pardon de bien des fautes, et celui du refus même que vous lui faites tous les jours de ses propres biens! Avouons que notre conduite est pleine de contradictions, d'irréligion et d'injustices.

Quand est-ce, Seigneur, que j'ouvrirai les yeux pour voir mes égaremens, et pour être effrayé autant que je le dois de ma pitoyable et irréligieuse conduite, si je ne le fais pas à présent?

SECOND POINT.

Considérez que ce n'est pas assez de rompre ses liens, de détacher son cœur, de tout quitter, de tout vaincre : inutilement seroit-on en état de marcher, si l'on ne suivoit pas un bon guide. Nous avons tout quitté, disent les Apôtres au Sauveur du monde, et nous vous avons suivi. Voilà proprement ce qui fait leur mérite; ce n'est que sur cette imitation, ce semble, que Jesus-Christ fonde le droit de la récompense : Vous qui m'avez suivi, répond-il, vous jugerez tout Israël. Et en effet, que serviroit d'avoir tout quitté et de ne le pas suivre : ce dénuement ôte les obstacles; mais ce n'est qu'en suivant ce divin modele qu'on acquiert la vertu.

Quelle plus importante leçon pour les personnes Religieuses! mais quel malheur pour elles, si, après avoir brisé tant de liens, après avoir même fait de si grands sacrifices, elles se trouvoient à la fin de leur carriere, sans avoir suivi Jesus-Christ! Toutes pourront-elles dire avec confiance à ce divin Sauveur, à ce souverain Juge : Nous avons tout quitté, et nous vous avons suivi. Et que deviendront ceux qui n'auront pas droit de le dire?

Peu de gens, même dans le monde, qui ne soient obligés de quitter bien des choses pour Jesus-Christ; nul qui ne doive indispensablement

détacher son cœur de l'affection de tout ce qu'il possede, s'il veut être le Disciple de Jesus-Christ; nul qui ne doive renoncer à soi-même: mais tout le monde pourra-t-il dire qu'il a suivi Jesus-Christ.

Suivre Jesus-Christ, c'est être humble de cœur; c'est être pur, innocent, doux, mortifié, charitable; c'est porter sa croix tous les jours; c'est se faire violence tous les jours; c'est dompter son amour-propre et toutes ses passions tous les jours; c'est suivre les maximes et les conseils de Jesus-Christ, et avoir en horreur les maximes du monde.

Cette personne religieuse, si peu mortifiée, si peu exacte, si peu réguliere, aura-t-elle suisi Jesus-Christ? Cet homme si vain, si ambitieux, si charnel, si sensuel, si colere, aura-t-il suivi Jesus-Christ! Cette femme mondaine qui n'est occupée que de parures et de vanité, et qui passe ses jours dans l'oisiveté, dans les plaisirs, dans la mollesse; cette femme si indévote, si peu chrétienne, suit-elle Jesus-Christ! Le suis-je moi-même!

Chose étonnante! chacun s'attend à la récompense, quoique si peu de gens en remplissent les conditions; chacun veut dire avec les Apôtres: Qu'y aura-t-il pour nous; et combien peu qui puissent dire avec eux: Nous vous avons suivi, et nous avons tout quitté pour l'amour de vous: car qui est-ce qui ne prétend pas avoir le Ciel! Qui est-ce qui ne prétend pas être un jour dans la gloire des Bienheureux, et avoir part à la même récompense! Sur quoi nous rassurons-nous! Sur quoi porte notre confiance!

Elle porte, Seigneur, sur vos mérites infinis, sur votre miséricorde, sur votre bonté; mais je sais aussi qu'elle doit porter sur vos paroles et sur vos exemples. Elle a été fausse jusqu'ici, cette confiance présomptueuse; mais, mon ai-

mable Jesus, elle va devenir réelle et parfaite, en devenant chrétienne et raisonnable. Il faut indispensablement vous imiter et vous suivre, pour avoir droit à votre récompense; c'est ce que je suis résolu de faire désormais, moyennant votre grace, à laquelle je ne veux plus résister.

Aspirations dévotes durant le jour.

Trahe me : post te curremus in odorem unguentorum tuorum. Cant. 1.

Attirez-moi, Seigneur, après vous, afin que je vous suive à grands pas, en suivant vos exemples.

Hodie si vocem ejus audieritis, nolite obdurare corda vestra. Psal. 94.

Si nous entendons aujourd'hui la voix du Seigneur, obéissons-lui sans délai.

PRATIQUES DE PIÉTÉ.

1.° *Les désirs tuent les paresseux*, dit le Sage; parce que ce sont plutôt des désirs imaginaires que véritables : on s'imagine de vouloir ce qu'on connoît être bon et nécessaire, mais réellement on ne le veut pas, puisqu'on ne veut rien faire pour l'acquérir. Prenez garde qu'il n'en soit de même de ces désirs infructueux que vous avez dans vos méditations et vos lectures. Les désirs réels et efficaces nourrissent l'ame, parce qu'ils sont la source des bonnes œuvres; mais ces désirs imaginaires et passagers la tuent; parce que l'amusant de mille projets de conversion, tous plus inutiles, ils sont cause, pour ainsi dire, qu'elle meurt de faim. C'est en ce sens que l'on dit que l'Enfer est plein de bons désirs. Ne vous contentez pas de dire, Cela est vrai, rien de plus convaincant, rien de plus ordinaire : examinez sérieusement à quoi votre cœur tient; et si vous avez véritablement renoncé à tout ce que

vous possédez, dans le sens que Jesus-Christ l'entend et l'exige indispensablement de tous ceux qui veulent être ses Disciples; c'est-à-dire, si vous êtes dans la disposition de sacrifier tout ce que vous avez de plus précieux et de plus cher dans le monde, plutôt que de déplaire à Dieu. L'esprit, en ceci comme en bien d'autres choses, est souvent la dupe du cœur; on se flatte de ne tenir à nul bien créé, et l'on est esclave. La peine qu'on a de payer ces ouvriers ou ces domestiques, de faire ces restitutions ou d'acquitter ces legs pies, de faire des aumônes ne prouve pas un grand détachement. Ne prenez pas le change. Faites aujourd'hui, sans délai, ce que vous devriez déjà avoir fait il y a longtemps. Les personnes Religieuses sont obligées à un grand dépouillement; il ne suffit pas qu'il soit simplement affectueux, il doit être réel. Retranchez aujourd'hui même tout ce qui doit un jour alarmer votre conscience et vous faire votre procès.

2.° Le détail doit toujours accompagner les pratiques morales. Il n'est pas possible qu'il n'y ait bien du superflu dans tout cet étalage de parures. Retranchez aujourd'hui quelques-unes de ces parures inutiles, ou du moins peu nécessaires; la modestie chrétienne en trouve de superflues: n'attendez pas qu'un revers de fortune, que l'âge ou la mort même vous en dépouillent; faites ce petit sacrifice de bonne grace. Peu de personnes qui ne trouvent aujourd'hui quelque chose à retrancher ou à réformer, s'ils veulent se rendre dociles à la grace. Si donc vous entendez aujourd'hui la voix de Dieu, obéissez-lui fidellement, et n'endurcissez point vos cœurs, en refusant ou renvoyant à un autre jour, ce que Dieu vous inspire de faire aujourd'hui. *Hodie si vocem ejus audieritis, nolite obdurare corda vestra* (a).

(a) *Psalm.* 94.

Quel regret pour ceux qui, ayant lu ceci, n'en auront tiré aucun fruit !

LE VINGT-UNIEME DIMANCHE D'APRÈS LA PENTECÔTE.

On appelle ce jour, le Dimanche des *deux débiteurs*, ou du *pardon des injures*, depuis qu'on a pris pour l'Evangile de la Messe la parabole des deux débiteurs, selon qu'elle est rapportée par saint Matthieu, laquelle nous apprend à pardonner à nos freres, du fond du cœur, les offenses que nous en avons reçues, si nous voulons que Dieu nous pardonne les péchés que nous avons commis. L'Épître qui précede cet Évangile, est prise du sixieme et dernier chapitre de l'Épître de saint Paul aux Ephésiens, où, après avoir exhorté tout le monde à remplir tous les devoirs de son état, les enfans à obéir à leurs parens, et les serviteurs à leurs maîtres ; les peres et les meres, aussi bien que les maîtres, à se souvenir de leurs obligations envers leurs enfans et leurs serviteurs ; il les avertit que, pour résister aux ennemis invisibles de notre salut, il faut se revêtir des armes de Dieu, et dont il fait le détail, et finir sa lettre par se recommander à leurs prieres.

L'Introït de la Messe est pris de la priere que fit à Dieu Mardochée avec le peuple Juif, pour supplier le Seigneur de se laisser fléchir aux larmes et aux gémissemens d'un peuple qui lui est singuliérement dévoué, et que l'orgueil d'un seul homme veut entiérement faire périr et exterminer en un seul jour dans tout le monde.

On sait assez l'histoire de la Reine Esther niece de Mardochée. Celui-ci, par un motif de Reli-

gion, ayant refusé de rendre à Aman, favori du Roi Assuérus, des honneurs que sa conscience ne lui permettoit pas de lui rendre, tomba si fort dans la disgrace de ce premier Ministre, que celui-ci, le plus orgueilleux des hommes, pour se venger du prétendu manque de respect de Mardochée, résolut de le faire périr, et avec lui toute la Nation Juive. L'Edit de proscription contre tous les Juifs qui se trouvoient dans l'Empire des Perses, fut porté, et le jour fixé pour cette cruelle boucherie. Cet Edit portoit, que le quatorzieme jour d'Adar, qui étoit le douzieme mois de l'année, tous les Juifs, hommes, femmes et enfans, tout fût égorgé, sans épargner personne. Mardochée ayant appris ce que portoit ce cruel Edit, déchira ses habits, se couvrit d'un sac, se mit de la cendre sur la tête, allà criant dans toute la Ville, que c'étoit une chose horrible de vouloir ainsi détruire une Nation innocente. Il vint, en se lamentant de la sorte, jusqu'à la porte du Palais, et là il redoubla ses cris et ses plaintes. La Reine Esther, sa niece, en étant avertie, lui envoya l'Eunuque Arath pour savoir de lui le sujet de son affliction. Mardochée lui manda, par cet Officier, ce que portoit l'Edit qu'Aman avoit extorqué du Roi, et lui en envoya même une copie, lui faisant dire qu'il n'y avoit point d'autre moyen de sauver les Juifs, que d'aller trouver le Roi, et d'intercéder elle-même pour son peuple. La Reine envoya l'Eunuque dire à son oncle, que comme il étoit défendu, sous peine de mort, à toutes personnes d'entrer chez le Roi sans y être appelé, elle ne pouvoit faire ce qu'il souhaitoit d'elle. Mardochée pria l'Eunuque de dire à la Reine que, dans une telle rencontre, elle ne devoit pas tant considérer sa sûreté, que le salut de sa Nation; que si elle abandonnoit son peuple dans cette extrémité, Dieu trouveroit bien quelque autre moyen pour le dé-

livrer, mais qu'il la feroit périr elle-même avec toute sa race, pour la punir de son indifférence; qu'enfin, Dieu ne l'avoit peut-être élevée sur le trône, que pour la mettre en état d'agir dans une occasion comme celle-ci. Esther touchée de cette remontrance, manda à son oncle de faire assembler tous les Juifs qui étoient dans Suse, et de leur ordonner un jeûne de trois jours, et des prieres à Dieu pour elle et pour le peuple; que de son côté elle alloit faire la même chose avec toutes les filles qui la servoient; et qu'après cela elle iroit trouver le Roi, sans y être appelée, dût-il lui en coûter la vie. Mardochée exécuta cet ordre de la Reine; et pendant le jeûne il fit, dans son humiliation, cette priere ardente à Dieu, de laquelle l'Eglise a tiré les paroles qui font l'Introït de la Messe de ce Dimanche.

In voluntate tua, Domine, universa sunt posita, et non est qui possit resistere voluntati tuæ : Toutes choses sont soumises, Seigneur, à votre pouvoir, et nul ne peut résister à votre volonté : *Tu enim fecisti omnia, cælum, et terram, et universa quæ cæli ambitu continentur :* Car vous avez fait de rien toutes choses; vous avez fait le ciel, la terre, et toutes les créatures qui sont sous le ciel : *Dominus universorum tu es :* Vous êtes le Seigneur de toutes choses. L'Eglise répete ici le même Pseaume qu'elle a employé le Dimanche précédent; ce Pseaume est rempli de si beaux sentimens d'estime et d'affection pour la Loi de Dieu, qu'il devroit être familier à tous les Fidelles : *Beati immaculati in via, qui ambulant in Lege Domini :* Heureux ceux qui sont toujours dans les voies de l'innocence, et qui marchent fidellement dans la Loi du Seigneur. La protection miraculeuse que Dieu fit paroître en faveur du peuple Juif, dans le temps que l'orgueilleux Aman avoit juré sa perte, et le succès qu'eut la priere de Mardochée et d'Esther, ont sans doute déterminé l'Eglise à

choisir encore aujourd'hui pour l'Introît de la Messe, le premier verset de ce Pseaume.

L'Epître, comme nous avons dit, est prise du sixieme chapitre de l'Epître de saint Paul aux Fidelles d'Ephese, où le saint Apôtre les encourage au combat que nous avons à soutenir toute notre vie contre les ennemis de notre salut, lesquels sont d'autant plus à craindre, qu'ils sont toujours d'intelligence avec notre propre cœur, avec nos sens, nos passions, notre amour-propre.

Confortamini in Domino, leur dit-il, *et in potentia virtutis ejus :* Fortifiez-vous par le Seigneur et par sa vertu toute-puissante. Saint Paul, après avoir donné des instructions particulieres à chaque condition, s'adresse à tous les Fidelles d'Ephese en général, et les exhorte à résister avec courage à toutes les tentations, en comptant toujours sur la protection toute-puissante du Seigneur, et mettant en lui toute leur confiance. *Induite vos armaturam Dei, ut possitis stare adversùs insidias Diaboli :* Revêtez-vous des armes de Dieu, afin de pouvoir être en garde contre les embûches du Démon. Par les armes de Dieu, saint Paul entend la foi, la charité, la confiance en Dieu, la vigilance, la priere, la mortification, la pénitence, la ferveur, l'exercice des bonnes œuvres, le fréquent usage des Sacremens ; en un mot, Jesus-Christ même. Saint Paul emploie volontiers cette métaphore qui est prise de la guerre et des armes : *Nam arma militiæ nostræ*, dit-il, écrivant aux Corinthiens, *non carnalia sunt, sed potentia Dei ad destructionem munitionum :* Car les armes avec quoi nous combattons n'ont rien de la chair ; mais elles tirent leur force de Dieu, pour détruire les forteresses ennemies. Le saint Apôtre veut que les Fidelles se considerent dans cette vie comme dans une guerre continuelle, et comme des troupes qui sont sous les armes et qui ont en

face leurs ennemis. Il les exhorte à s'armer, pour ainsi dire, de toutes pieces, et à se couvrir de toutes les armes spirituelles, pour n'être pas assaillis au dépourvu. Saint Paul continue cette allégorie dans toute cette Epître.

Non est nobis colluctatio adversùs carnem et sanguinem : sed adversùs Principes, et Potestates, adversùs mundi Rectores tenebrarum harum, contra spiritualia nequitiæ, in cœlestibus. Voulez-vous savoir quels sont les ennemis contre qui vous avez à combattre ? Ce n'est pas contre la chair et le sang, c'est-à-dire, ce n'est pas contre les hommes ordinaires, contre des ennemis foibles composés de chair et d'os, qu'on peut vaincre avec des armes matérielles ; mais nous avons à combattre toute notre vie contre toutes les puissances de l'Enfer, contre toute la violence des passions, contre l'esprit et les maximes du monde qui regnent avec empire. Ennemis d'autant plus à craindre qu'ils sont plus spirituels, plus opiniâtres, plus malins, plus rusés, plus accoutumés à vaincre. Voulez-vous n'être pas vaincus, combattez toujours bien armés : *Propterea accipite armaturam Dei, ut possitis resistere in die malo, et in omnibus perfecti stare :* Prenez les armes de Dieu, afin de pouvoir résister dans le temps fâcheux, et vous soutenir, étant pourvus de tout. Le jour mauvais est le jour du combat, le jour de la tentation, temps dangereux, toujours funeste pour les ames lâches, et qui sont surprises et assaillies au dépourvu. Ces Chrétiens affoiblis par une vie molle, par des chutes fréquentes, dont la Foi est languissante, la piété presque éteinte ; ces Chrétiens que l'esprit du monde a déjà débauchés, et que les passions traitent en esclaves, seront-ils en état de vaincre dans le temps du combat ? Quel carnage ne feront pas ces cruels ennemis, de ceux qu'ils auront trouvés presque sans armes ?

State ergo succincti humbos vestros in veritate :

Tenez-vous donc en état, ayant la vérité pour ceinture autour de vos reins, *et induti loricam justitiæ ;* et la justice pour cuirasse, *et calceatis pedes in præparatione Evangelii pacis*, ayez aussi la chaussure aux-pieds pour être tout prêt à aller prêcher l'Evangile de la paix, pour l'aller annoncer à tous les peuples de l'Univers, sinon par vos paroles, du moins par vos bons exemples. Saint Paul veut que tous les Chrétiens se regardent comme des soldats de Jesus-Christ, armés de toutes pieces, c'est-à-dire, revêtus des armes spirituelles, qui sont la foi, la justice, le zele et la charité. L'Apôtre, fait, ce semble, allusion ici à ce passage d'Isaïe : La justice sera la ceinture de ses reins : *Et erit justitia cingulum lumborum ejus* (a) : et la foi, l'innocence et la charité le baudrier dont il sera toujours ceint, *et fides cinctorium renum ejus*. Prenez en toute rencontre, continue l'Apôtre, le bouclier de la foi, par le moyen duquel vous puissiez éteindre tous les traits ardens du malin esprit : *Scutum fidei, in quo possitis omnia tela nequissimi ignea extinguere*. Les traits ardens du malin Esprit sont les mauvais désirs et les aiguillons de la chair, qui n'étant pas éteints, causent dans l'ame un funeste incendie. A la moindre bluette, par le plus léger consentement, la concupiscence prend feu. Tous les traits du Démon sont ardens ; ils mettent le feu dans le cœur, donnent la mort à l'ame. Une vive foi est un bouclier impénétrable, elle émousse tous les traits, et la grace éteint le feu : *Galeam salutis assumite, et gladium Spiritûs, quod est verbum Dei :* Prenez de plus le casque du salut. Jesus-Christ est notre salut selon le langage de l'Ecriture : son esprit, son amour, sa protection toute-puissante, peuvent être appelés le casque du salut. Aimons Jesus-Christ, ayons une entiere confiance en Jesus-Christ, soyons animés de l'es-

(a) *Isaïe*, *c.* 11.

prit de Jesus-Christ, nous serons invincibles. Mais ne nous contentons pas d'avoir des armes défensives, et d'être toujours en défense ; servons-nous du glaive de l'Esprit, qui est la parole de Dieu. C'est avec cette divine parole que nous mettrons toutes les Puissances de l'Enfer en fuite. Pratiquons cette divine parole, vivons selon l'esprit et les maximes de l'Evangile, et nous serons formidables au Démon.

L'Evangile est pris du chapitre 18 de saint Matthieu. Le Sauveur venoit d'établir et d'expliquer à ses Apôtres ce précepte important du pardon des injures, qui est un des plus essentiels de la Morale Chrétienne et de la Religion. Non-content de le leur avoir expliqué, il voulut leur rendre cette vérité encore plus sensible par une parabole qui faisoit voir clairement que si l'on ne pardonne à ses freres, on ne doit point espérer de pardon de la part de Dieu.

Le Royaume des cieux, leur dit-il, est semblable à un Roi qui voulut se faire rendre compte par ses serviteurs ; c'est-à-dire, selon le style de l'Ecriture, Dieu en usera avec vous comme un Roi qui se fait rendre compte par ses domestiques. Figurez-vous donc un Prince qui ordonne qu'on fasse venir devant lui tous ses Officiers, pour voir et examiner lui-même leurs comptes. Ayant parcouru ce que chacun lui devoit, il fut étonné d'en trouver un qui lui étoit comptable de dix mille talens ; c'est-à-dire, d'une somme excessive. Jesus-Christ veut marquer par-là, de combien de fautes et de péchés, ceux-mêmes qui passent pour être et qui sont ses serviteurs, sont redevables quelquefois à la justice divine. Quelque excessive que soit cette somme, le Prince en veut être payé, sans qu'il en manque une obole, et, trouvant ce serviteur insolvable, ordonne non-seulement qu'on saisisse sur l'heure tout ce qu'il a, mais qu'on le vende lui-même avec sa femme

et ses enfans, et que la dette soit payée. Ce malheureux se voyant perdu sans ressource, réduit au dernier désespoir, a recours à la bonté, à la clémence de son Maître. Il se jette à ses pieds, et fondant en larmes, le supplie de lui donner du temps, lui promettant de lui payer toute la somme : *Patientiam habe in me, et omnia reddam tibi :* Donnez-moi du temps, disoit-il, et je vous payerai tout. Ce bon Maître se sentit attendri, il fut touché de compassion, et sans l'obliger à rien lui remit toute la dette.

Le premier que ce serviteur rencontra en sortant du Palais, fut un de ses compagnons, qui lui devoit une somme fort modique ; c'étoit cent deniers, qui ne faisoient qu'un talent ; la différence étoit notable d'un talent à dix mille. A peine l'eut-il apperçu, qu'oubliant la maniere dont il venoit d'être traité, il le saisit, et le tenant à la gorge, il l'étrangloit, en disant : Paye-moi ce que tu me dois, je ne te ferai point de grace : *Redde quod debes.* Celui-ci, tout tremblant se jette à ses pieds, et lui embrassant les genoux : donnez-moi du temps, lui disoit-il, et je vous payerai toute la somme. Mais cet impitoyable créancier, dur et insensible à ses prieres et à ses pleurs, ne veut point l'écouter, et l'ayant fait saisir par un archer, le fait mettre en prison jusqu'à ce qu'il lui ait payé sa dette. Une action si barbare, et un traitement si inhumain pour une somme de cent deniers, par un homme à qui on venoit de remettre une dette de dix mille talens, fit grand bruit. Tous les autres serviteurs indignés d'une maniere d'agir si violente, vont trouver le Maître et lui racontent le fait. Le Prince fut outré, et ayant fait venir ce méchant serviteur : Malheureux que vous êtes, lui dit-il en colere, je viens de vous remettre par pure bonté tout ce que vous me deviez, quelque excessive que fût la somme, et cela parce que vous

m'en avez prié ; ne deviez-vous pas aussi par un pareil motif, avoir pitié de votre compagnon, comme j'ai eu pitié de vous, et lui remettre votre dette ? Allez, ame dure, vous êtes indigne de toute grace, aussi ne vous en fera-t-on point. Puis s'adressant aux Officiers de la justice : qu'on le mene en prison, et qu'il ne soit point élargi, qu'il n'ait payé toute la somme qui m'est due.

Il n'est pas besoin, ajoute le Sauveur, que je vous explique cette parabole, vous comprenez assez que ce Prince, ce Maître signifie le Pere Céleste, qui à l'heure de la mort fait rendre compte à chacun de toute sa vie : nul qui ne soit comptable à la justice Divine, nul qui n'ait besoin de miséricorde : vous n'en devez attendre pour vous qu'autant que vous en aurez fait aux autres. Ne vous y trompez pas, nulle miséricorde à qui n'aura point fait miséricorde : si vous ne pardonnez à vos freres du fond du cœur sincérement toutes les offenses que vous en avez reçues, vous ne devez point attendre de pardon.

Dieu nous pardonne afin que nous pardonnions, dit saint Augustin ; que si nous ne pardonnons point, il fera revivre la dette. Imitons la conduite de notre Pere, si nous ne voulons pas être déshérités. Il paroît clairement par l'Evangile, que les péchés pardonnés revivent, ajoute le même Pere, c'est-à-dire, la peine du péché, comme l'explique saint Thomas, lorsque nous manquons de compassion et de charité à l'égard de nos freres. Ces paroles de ce saint Docteur sont remarquables : *Redire dimissa peccata, ubi fraterna charitas non est, apertissimè Dominus in Evangelio docet in illo servo, à quo dimissum debitum Dominus repetiit.* Si nous ne pardonnons de bon cœur l'offense qui nous est faite, Dieu nous demandera compte de nouveau des péchés qui nous avoient été pardonnés, dit saint Grégoire : *Si hoc quod in nos delinquitur, ex corde non*

dimittimus ; et illud rursùs à nobis exigitur, quod nobis jam per pœnitentiam dimissum fuisse gaudebamus. A la vérité, les dons de Dieu sont sans repentir, et la coupe d'un péché pardonné ne sauroit revivre ; mais la peine due à ces péchés, qui est proprement la dette due à la justice Divine, quoiqu'elle eût été remise, dit saint Thomas, peut revivre par notre ingratitude et notre manque de charité.

L'Oraison qu'on dit à la Messe de ce jour est celle qui suit.

FAMILIAM tuam quæsumus Domine, continuâ pietate custodi : ut à cunctis adversitatibus, te protegente, sit libera : et in bonis actibus tuo nomini sit devita. Per Dominum, etc.

SEIGNEUR, gardez vos serviteurs par une assistance continuelle de votre bonté, afin qu'ils soient délivrés de tous les maux, sous votre protection toute-puissante, et qu'ils ne cherchent que votre gloire dans leurs saintes actions. Par N. S. J. C.

L'ÉPÎTRE.

Leçon tirée de l'Epître de l'Apôtre saint Paul aux Ephésiens. Chap. 6.

FRATRES : Confortamini in Domino, et in potentia virtutis ejus. Induite vos armaturam Dei, ut possitis stare adversùs insidias diaboli. Quoniam non est nobis colluctatio adversùs carnem et sanguinem : sed adversùs principes, et potestates, adversùs mundi rectores tenebrarum harum, contra spiritualia nequitiæ, in cœlestibus. Propterea accipite

MES Freres : Fortifiez-vous par le Seigneur et par sa vertu toute-puissante. Revêtez-vous des armes de Dieu, afin de pouvoir être en garde contre les embuches du démon ; car ce n'est pas contre la chair et le sang que nous avons à combattre, mais contre les Principautés et les Puissances, contre les Maîtres de ce monde, de ce lieu de ténebres, contre les malins Esprits qui sont dans

armaturam Dei, ut possitis resistere in die malo, et in omnibus perfecti stare. State ergo succincti lumbos vestros in veritate, et induti loricam justitiæ, et calceati pedes in præparatione Evangelii pacis : in omnibus sumentes scutum fidei, in quo possitis omnia tela nequissimi ignea extinguere : et galeam salutis assumite : et gladium spiritûs, quòd est verbum Dei.

l'air. C'est pourquoi prenez les armes de Dieu, afin de pouvoir résister dans le temps fâcheux, et vous soutenir, étant pourvus de tout. Tenez-vous donc en état, ayant la vérité pour ceinture autour de vos reins, et la justice pour cuirasse ; ayant aussi la chaussure aux pieds, pour être tout prêts à aller prêcher l'Evangile de la paix : prenant en toute rencontre le bouclier de la Foi, par le moyen duquel vous puissiez éteindre tous les traits ardens du malin esprit. Prenez de plus le casque du salut, et le glaive de l'esprit, qui est la parole de Dieu.

Saint Paul, après avoir repris avec son zele et sa douceur ordinaires les défauts des Fidelles d'Ephese, leur donne des regles de conduite pour régler leurs mœurs. Il donne aux peres et aux meres, aux enfans, aux maîtres et aux serviteurs, des avis salutaires, et finit sa lettre en se recommandant à leurs prieres.

RÉFLEXIONS.

Ce n'est pas contre la chair et le sang que nous avons à combattre, mais contre les Principautés et les Puissances, etc. Par la chair et le sang, saint Paul entend ici les hommes qui ne seroient que des ennemis composés de chair et d'os comme nous, et par conséquent des ennemis qui ne pourront rien sur notre ame et sur notre cœur. Leur force, leurs ruses, et tous leurs artifices ont une moindre sphere ; et il n'est pas si difficile de se mettre à couvert de leurs traits. Les ennemis spirituels, contre qui nous avons à combattre toute la vie, sont bien plus à craindre ; ce sont des ennemis qu'on n'apperçoit que par leurs attaques, et dont on ne voit les traits que

par les blessures qu'ils font. C'est contre la chair et le sang que nous avons à combattre, comme dit ailleurs le même Apôtre, c'est-à-dire, contre les désirs de la chair, contre les saillies de nôtre propre concupiscence, contre nos mauvais désirs. Nous sommes nous-mêmes, pour ainsi dire, nos plus redoutables ennemis : nos sens nous séduisent, nos passions nous font une guerre mortelle, et nous devons nous défier sans cesse de notre propre cœur, toujours d'intelligence avec nos sens. Les Principautés, les Puissances, les Maîtres des ténebres, les malins Esprits qui sont dans l'air ; tout cela signifie à peu près la même chose ; c'est-à-dire, les Puissances de l'enfer, le tentateur qui se trouve par-tout, qui nous suit jusque dans le Lieu Saint, jnsqu'au pied de l'Autel, jusque dans l'exercice de nos bonnes œuvres. Nul asile contre ses malignes entreprises, nul abri contre ses traits. C'est pour cela que le Sauveur disoit à ses Apôtres : Priez et veillez sans cesse ; veillez et priez, afin de n'être point engagés dans la tentation, afin de n'être point surpris par l'ennemi, et de n'être point vaincus par surprise. Si les ames les plus innocentes, si les Disciples les plus fervens ont toujours à craindre, et doivent sans cesse prier et veiller, qui rassure les Chrétiens lâches et imparfaits ? Ces personnes mondaines qui ne respirent que la joie, ces gens de plaisirs si enjoués, et tous ceux qui passent leurs jours dans l'oisiveté et dans la mollesse, sont-ils à l'abri de tous les dangers, pour être dispensés de veiller, de prier et de craindre ? Notre vie, dit l'Ecriture, est une guerre et une tentation continuelle : on doit donc se tenir toujours sur ses gardes. Chose étrange ! et au milieu de tant de périls, la plupart des hommes ne se défient de rien : *Quid tu sopore deprimeris !* Comment pouvez-vous ainsi dormir d'un profond sommeil au milieu d'un si grand danger, et agité

d'une si violente tempête ? Des soldats sans armes et pris au dépourvus, résisteront-ils à un assaut ? Il n'y a personne d'une si éminente vertu, qui n'ait à craindre pour son salut ; nul Ordre Religieux, nul état si saint, nul lieu si retiré, nulle solitude si affreuse, où l'on puisse raisonnablement se passer des armes de Dieu, et y être en sureté, sans bouclier, sans baudrier, sans casque, sans cuirasse. Il n'est point de si grand Saint qui n'ait craint le danger, dans l'exercice même de la plus austere pénitence. Qui inspire à ces Religieux lâches et imparfaits, à ces personnes toutes mondaines une si tranquille sécurité ?

L'ÉVANGILE.

La suite du saint Evangile selon saint Matthieu. Chap. 18.

In illo tempore : dixit Jesus Discipulis suis parabolam hanc : Assimilatum est regnum cœlorum homini Regi, qui voluit rationem ponere cum servis suis. Et cùm cœpisset rationem ponere, oblatus est ei unus, qui debebat ei decem millia talenta. Cùm autem non haberet unde redderet, jussit eum Dominus ejus venundari, et uxorem ejus, et filios, et omnia quæ habebat, et reddi. Procidens autem servus ille, orabat eum, dicens : Patientiam habe in me, et omnia reddam tibi. Misertus autem Dominus servi illius, dimisit eum, et debitum dimisit ei. Egressus autem servus ille, invenit unum de conservis

En ce temps-là : Jesus dit à ses Disciples cette parabole : Le Royaume des Cieux est semblable à un Roi qui voulut se faire rendre compte par ses serviteurs. Quand il eut commencé à se faire rendre compte, on lui présenta un serviteur qui lui devoit dix mille talens. Or, comme il n'avoit pas de quoi payer, le Maître ordonna qu'on le vendît avec sa femme, ses enfans, et tout son bien, et que la dette fût payée. Le serviteur se jetant à ses pieds, le supplioit, et lui disoit : Donnez-moi du temps, et je vous payerai tout. Alors le Maître de ce serviteur en ayant pitié, le laissa aller, et lui remit sa dette. Mais quand le serviteur fut sorti il rencontra un de ceux qui servoient avec lui,

suis, qui debebat ei centum denarios : et tenens suffocabat eum, dicens : Redde quod debes. Et procidens conservus ejus, rogabat eum, dicens : Patientiam habe in me, et omnia reddam tibi. Ille autem noluit : sed abiit, et misit eum in carcerem, donec redderet debitum. Videntes autem conservi ejus quæ fiebant, contristati sunt valdè : et venerunt et narraverunt Domino suo omnia quæ facta fuerant. Tunc vocavit illum Dominus suus : et ait illi : Serve nequam, omne debitum dimisi tibi quoniam rogasti me : nonne ergo oportuit et te misereri conservi tui, sicut et ego tui misertus sum ! Et iratus Dominus ejus, tradidit eum tortoribus, quoadusque redderet universum debitum. Sic et Pater meus cœlestis faciet vobis, si non remiseritis unusquisque fratri suo de cordibus vestris.

lequel lui devoit cent deniers d'argent ; et le tenant à la gorge, il l'étrangloit, en disant : Paye-moi ce que tu me dois. Celui-ci se jetant à ses pieds, le supplioit, et lui disoit : Donnez-moi du temps, et je vous payerai tout. Mais l'autre ne le voulut point, et alla le faire mettre en prison, pour jusqu'à ce qu'il payât. Les autres serviteurs voyant ce qui se passoit, en furent extrêmement affligés, et rapporterent à leur Maître tout ce qui étoit arrivé. Alors son Maître le fit appeler, et lui dit : Méchant serviteur, je vous ai remis toute la dette, parce que vous m'avez prié : ne deviez-vous donc pas aussi avoir pitié de votre compagnon, comme j'ai eu pitié de vous ! Aussi-tôt son Maître en colere, le livre aux exécuteurs de la justice, pour jusqu'à ce qu'il payât toute la dette. C'est ainsi que mon Pere Céleste en usera à votre égard, si chacun de vous ne pardonne à son frere du fond du cœur.

MÉDITATION.

Du pardon des injures.

PREMIER POINT.

CONSIDÉREZ que c'est en quelque maniere sur le pardon des injures qu'on nous a faites, que nous pouvons esperer avec confiance, de la miséricorde de Dieu, le pardon de nos péchés. La parabole

de l'Evangile de ce jour, est, et une leçon, et une promesse, et une menace. Nul homme qui ne soit comptable à la justice de Dieu, nul qui ne soit chargé de dettes. Un seul péché véniel mérite des peines inimaginables, et le moindre péché mortel ne mérite rien moins qu'un enfer éternel. *Non intres in judicium cum servo tuo*, disoit David effrayé à la seule pensée de cette vérité : *Quia non justificabitur in conspectu tuo omnis vivens :* N'entrez pas en jugement, ô mon Dieu, avec votre serviteur ; car est-il sur la terre un seul homme qui ose se flatter de paroître innocent à vos yeux ? Cependant il faut tôt ou tard rendre compte. Dieu ne sauroit en dispenser personne. Nos dettes sont excessives ; et l'on peut dire que toutes les macérations du corps, durant toute la vie, ne sauroient suffire pour satisfaire à la justice de Dieu, à l'égard même des moins criminels. Tous les supplices de l'enfer durant toute l'éternité, ne sauroient expier une seule faute mortelle. Quel homme, Seigneur, n'est pas insolvable ? et quel moyen de payer des dettes qui excedent tout notre fonds ? Il est vrai que nous trouvons dans le sang de Jesus-Christ un fonds de trésors inépuisables ; mais il faut que ses mérites nous soient appliqués, et qu'il nous soit permis de puiser dans ce fonds infini. Le Sauveur nous l'a appris ce moyen, par la parabole de notre Evangile : A-t-on reçu quelque injure ? nos freres nous ont-ils offensés ? sommes-nous créanciers à l'égard de nos freres ? *Dimitte et dimittemini* : Pardonnez, et on vous pardonnera. C'est l'oracle qui a parlé, c'est Jesus-Christ lui-même qui nous a appris ce secret merveilleux d'acquitter auprès de Dieu toutes nos dettes. Quelque infinie que soit la disproportion entre ce que nous devons à la justice Divine, et ce qui nous est dû, Dieu se tient pour payé, pour satisfait : dès que nous avons remis à nos débiteurs la somme qui nous

étoit due, dès-lors Jesus-Christ satisfait à tout ce que nous devions à son Pere, en nous appliquant ses mérites et ses trésors. Avons-nous jamais bien compris, comprendrons-nous jamais l'excès de cette miséricorde? pouvons-nous avoir un moyen plus facile pour nous acquitter?

SECOND POINT.

Considérez que c'est une condition indispensable. Voulez-vous que le Pere Céleste vous pardonne vos péchés, pardonnez les offenses qu'on vous a faites. Si vous avez quelque chose contre quelqu'un, dit le Sauveur, pardonnez-lui, afin que votre Pere qui est dans le Ciel vous pardonne aussi vos péchés : *Dimittite si quis habetis adversùs aliquem, ut et Pater vester qui in cælis est, dimittat vobis peccata vestra* (a). Que si vous ne pardonnez point, votre Pere qui est dans le Ciel ne vous pardonnera point aussi vos péchés : *Quod si vos non dimiseritis, nec Pater vester qui in cælis est, dimittet vobis peccata vestra.* De la même mesure dont vous vous serez servis pour les autres, on s'en servira pour vous : *Mensurâ quâ mensi fueritis, remetietur vobis* (b). Ce précepte du pardon des injures, lui est si fort à cœur, qu'il en a voulu faire un des principaux articles du modele de priere qu'il nous a apprise : *Dimitte nobis debita nostra, sicut et nos dimittimus debitoribus nostris* (c) : Remettez-nous nos dettes comme nous le faisons nous-mêmes à nos débiteurs. Rien n'est plus souvent, ni plus clairement répété dans l'Evangile, que cette importante et consolante maxime; nul moyen plus sûr, plus aisé, plus efficace pour avoir le pardon de nos péchés; rien aussi de plus précis et de plus positif, que la menace qui suit cette promesse : *Si autem non dimiseritis hominibus, nec Pater vester*

(a) *Marc.* 11. (b) *Luc.* 6. (c) *Matth.* 6.

dimittet

dimittet vobis peccata vestra (a) : Si vous ne remettez point aux hommes leurs offenses, votre Pere céleste ne vous remettra point non plus vos péchés. Souvenons-nous que c'est un Dieu qui parle. Et après cela, on a de la peine à pardonner les injures, on trouve le pardon des injures un précepte difficile, on trouve des gens qu'on ne peut résoudre à pardonner! Mais sont-ce là des Chrétiens, ou des infidelles? A moins qu'on ne soit furieux, qu'on n'ait perdu tout-à-fait l'usage de la raison et du sens commun; peut-on ne pas vouloir que Dieu nous pardonne nos péchés! Mais peut-on souhaiter que Dieu nous pardonne nos péchés, et ne vouloir pas pardonner les offenses qu'on nous a faites, et avoir la foi, et être fidelle? Faisons attention à cette contradiction de foi et de conduite; peut-on vouloir véritablement que Dieu nous pardonne, et ne vouloir pas pardonner?

Le plus pressant de mes besoins, Seigneur, est de me décharger des dettes immenses que j'ai contractées envers vous par le péché. J'ose donc vous conjurer de me les remettre, comme je remets sincérement toutes celles que mes freres ont contractées à mon égard. Je sais qu'il n'y a aucune proportion entre mes péchés et les injures que je puis avoir reçues : mais qu'est-ce aussi que l'indulgence dont je suis capable, comparée à l'infinie miséricorde d'un Dieu.

Aspirations dévotes durant le jour.

Dimitte nobis debita nostra, sicut et nos dimittimus debitoribus nostris. Matth. 6.

Remettez-nous, Seigneur, nos dettes, comme nous le faisons nous-mêmes à nos débiteurs.

Patientiam habe in me, et omnia reddam tibi. Matth. 6.

Donnez-moi du temps, et je vous payerai tout.

(a) *Matth.* 6.

PRATIQUES DE PIÉTÉ.

1.° DIEU pourroit se dispenser de faire pour nous ce qu'il exige que nous fassions pour nos freres. Mais que nous prétendions nous dispenser des devoirs de charité qu'il nous impose envers nos freres, après qu'il n'a donné lui-même aucunes bornes à sa charité pour nous, c'est l'excès de l'injustice. Méchant serviteur, je vous ai remis toute la dette, parce que vous m'en avez prié; ne devez-vous donc pas aussi avoir pitié de votre compagnon, comme j'ai eu pitié de vous. Ne vous attirez pas ce reproche. Soyez généreux, ardent et empressé à pardonner tout le tort, toutes les injures qu'on vous a faites; vous souvenant que votre générosité, votre libéralité en ce point, doit être comme la mesure, pour ainsi dire, de celle de Dieu à votre égard.

2.° Comme il s'agit d'obtenir du Seigneur le pardon de tous vos péchés, en pardonnant vous-même toutes les offenses qu'on vous a faites, accordez ce pardon, remettez toutes ces dettes de bonne grace, et avec générosité. Prévenez vous-même vos ennemis, comme nous avons besoin que Dieu nous prévienne par sa pure miséricorde. Remettez cette dette généreusement, c'est-à-dire, pardonnez du fond de votre cœur, avec sincérité, sans réserve. Et comme vous voulez que Dieu oublie vos offenses, oubliez aussi celles que vous pardonnez. Ayez de l'amitié pour ceux qui vous étoient comptables, et à qui vous remettez les dettes; empressez-vous à leur faire plaisir, et à leur rendre service; et qu'il paroisse par votre conduite honnête, gracieuse, obligeante, combien parfaitement vous vous êtes réconcilié avec eux. Vous avez besoin que Dieu en agisse envers vous de même : *Eddem quippe mensurâ quâ mensi fueritis remetietur vobis.*

LE VINGT-DEUXIEME DIMANCHE D'APRÈS LA PENTECÔTE.

ON a donné à ce Dimanche le nom de Dimanche *du tribut à César*, parce que l'Evangile qu'on dit à la Messe de ce jour en parle. Les Pharisiens ayant pris entre eux la résolution de surprendre Jesus, du moins dans ses paroles, puisqu'ils ne trouvoient rien à reprendre dans ses actions, ne cessoient de lui tendre quelque piege, en lui faisant des questions captieuses. Celle qu'ils lui firent touchant le tribut que les Juifs payoient à l'Empereur, étoit délicate; mais la réponse du Sauveur qui lisoit dans leur cœur tous leurs malins desseins, ne servit qu'à les couvrir de confusion, en faisant éclater la sagesse divine. L'Epître contient une démonstration de la tendresse que saint Paul avoit pour les Fidelles de la ville de Philippes en Macédoine, qui de leur côté lui étoient très-affectionnés, ils lui avoient donné des marques éclatantes de leur reconnoissance pour les graces spirituelles qu'il leur avoit procurées depuis leur conversion, en l'assistant dans ses besoins, et en s'intéressant à ses liens, à ses persécutions, et à l'affermissement de l'Evangile.

L'Introït de la Messe est pris du cent vingt-neuvieme Pseaume, qui est une priere des Juifs accablés de miseres durant leur captivité à Babylone; ils y confessent leurs péchés au Seigneur, et reconnoissent avec humilité que quelque grands que soient les maux qu'ils souffrent, ils en méritent encore davantage à cause de leurs iniquités,

mais qu'ils savent que la miséricorde de Dieu est encore plus grande que leur malice : c'est ce qui soutient leur confiance en la miséricorde infinie de leur Dieu.

Si iniquitates observaveris Domine, Domine quis sustinebit! Je sais, mon Dieu, combien je suis coupable à vos yeux ; je conviens que j'ai des péchés par-dessus la tête ; et si vous examinez à la rigueur nos iniquités, hélas ! Seigneur, qui pourra soutenir vos jugemens ? *Quia apud te propitiatio est Deus Israël :* Mais, ô Dieu d'Israël, ne trouvant en nous que des raisons de nous perdre, vous trouvez suffisamment en vous des raisons de nous sauver. *De profundis clamavi ad te Domine, Domine exaudi vocem meam :* Aussi quelque profond que soit l'abîme de misere où je suis tombé, je pousse avec confiance des cris vers vous, Seigneur : ne soyez pas, ô mon Dieu, inexorable à ma voix.

L'Eglise a mis ce Pseaume entre les pénitentiaux, c'est-à-dire, au nombre des sept qui inspirent la componction et l'esprit de pénitence, et qui en sont en même-temps comme l'effet. On croit que David touché d'un vif repentir de son double péché avec Bethsabée, le composa pour témoigner sa contrition, et pour supplier le Seigneur par son infinie miséricorde de lui pardonner. En effet, ce Pseaume est plein de sentimens de contrition, d'humilité, de dévotion et de confiance, qu'il inspire en le récitant. Il n'en est peut-être point de plus propre à fléchir le Seigneur et à désarmer sa colere : aussi le récite-t-on communément pour le soulagement des amés du Purgatoire, tant à cause de ces paroles, *De profundis clamavi ad te Domine*, du fond de l'abîme où je suis tombé, je pousse des cris vers vous, Seigneur, (ce qui nous donne l'idée d'une ame enfermée dans un profond et

sombre cachot) que parce qu'il y est souvent parlé de la miséricorde du Seigneur, du pardon des iniquités et de l'espérance des Justes.

Pour entrer dans le sens de l'Epître que saint Paul écrivit aux Fidelles de Philippes, laquelle a été choisie pour l'Epître de la Messe de ce jour, il faut se souvenir que les Philippiens qui sont un peuple de Macédoine, avoient été convertis à la foi par saint Paul, ensuite d'une vision que le saint Apôtre eut en songe étant à Troade. Il commença cette Eglise par la conversion d'une marchande de pourpre nommée Lydie; et dans peu de temps ces prémices furent suivies d'une grande moisson. Il y fut mis en prison avec son disciple Silas; il y fut battu de verges, et il y eut beaucoup à souffrir. Mais le courage, le zele et la fidélité des Philippiens le dédommagerent beaucoup de ses peines. Ces nouveaux Fidelles eurent toujours pour la doctrine et pour la personne du saint Apôtre un attachement qui ne se dementit jamais. Ils refuserent constamment les Docteurs du Judaïsme qui alloient par-tout sur ses pas pour corrompre par le mélange de la Religion Judaïque, la doctrine de l'Evangile; et ils furent les seuls de toute la Grece qui contribuerent à sa subsistance : et ayant appris qu'il étoit prisonnier à Rome ils lui envoyerent une somme considérable d'argent par Epaphrodite; et c'est de cette libéralité qu'il leur rend graces dans cette Epître, par laquelle il les félicite de leur persévérance dans la pureté de la foi, de leur constance dans les persécutions, du mépris généreux qu'ils avoient fait des faux Apôtres qui vouloient les séduire. Il les console ensuite, et se console lui-même avec eux des maux qu'ils souffroient pour Jesus-Christ, par la vue des grandes récompenses qui leur étoient préparées; et les exhorte à fuir toujours plus les faux Prédicateurs.

Confidimus in Domino Jesu, quia qui cæpit in vobis opus bonum, perficiet usque in diem Christi Jesu : Je m'assure que celui qui a commencé en vous une si bonne œuvre, la perfectionnera jusqu'au jour de Jesus-Christ ; c'est-à-dire, j'ai une ferme confiance que Dieu qui vous a fait la grace de vous convertir en recevant l'Evangile avec docilité, et en ayant une foi vive qui vous en fait suivre si parfaitement toutes les maximes, vous accordera encore la grace de la persévérance finale, sans laquelle il n'est pas possible d'être sauvé, puisqu'il n'y a de salut que pour celui qui sera constant jusqu'à la fin : *Qui perseveraverit usque in finem, hic salvus erit* (a). Le jour de Jesus-Christ, c'est, selon le langage de l'Ecriture, le jour de la mort, ce moment décisif de notre sort éternel, où se fait le jugement particulier qui décide de notre éternelle destinée : *Sicut est mihi justum hoc sentire pro omnibus vobis :* Comme je dois avoir ce sentiment à l'égard de vous tous. Saint Paul regarde tous les Fidelles de Philippes comme de vrais prédestinés. La ferveur que ces Fidelles avoient témoignée dès le commencement de leur conversion, et la fidélité avec laquelle ils avoient persévéré jusqu'alors dans la foi et dans la charité, étoient les motifs qui inspiroient à l'Apôtre cette juste confiance ; la raison qu'il en donne, dit tout cela : *Eò quòd habeam vos in corde, et in vinculis meis, et in defensione et confirmatione Evangelii, socios gaudii mei omnes vos esse :* Par la raison, dit-il, que je vous ai dans le cœur, pour la part que vous prenez tous à ma joie, tandis que je suis dans les fers, que je défends et que j'établis l'Evangile. Saint Paul ne fonde pas la confiance qu'il a de leur salut simplement sur sa tendresse pour eux, mais sur la part qu'ils prennent à ses travaux et à ses souffrances qu'il appelle sa joie, et à la propagation

(a) *Matth. c.* 19.

de la foi et de l'Evangile, en l'assistant dans ses besoins, et en contribuant eux-mêmes, autant qu'il étoit en leur pouvoir, à l'établissement de l'Evangile par leur éclatante vertu, par la pureté de leurs mœurs et par leur persévérance.

Testis enim mihi est Deus, quomodo cupiam omnes vos in visceribus Jesu-Christi : Car Dieu m'est témoin combien tendrement je vous aime tous dans les entrailles de Jesus-Christ. Saint Paul prend Dieu à témoin de l'amour spirituel qu'il leur porte ; Dieu sait que je vous aime, non pas simplement parce que vous m'avez donné des marques de votre charité dans tous mes besoins ; ce seroit un amour naturel de pure reconnaissance ; c'est en Jesus-Christ que je vous aime ; c'est parce que vous aimez tendrement Jesus-Christ, qui est le seul motif de vos charités ; c'est parce que vous êtes les vrais disciples de Jesus-Christ, et qu'il vous aime tendrement comme ses véritables disciples : *Et hoc oro ut charitas vestra magis ac magis abundet in scientia et omni sensu :* Et la priere que je fais, c'est que votre charité devienne de plus en plus éclairée et prudente en toute maniere. L'amour de Dieu n'embrase pas seulement le cœur, il éclaire l'esprit, et donne des connoissances que l'étude ne sauroit acquérir, et qui sont au-dessus de la portée des plus grands génies : *Ut probetis potiora, ut sitis sinceri, et sine offensa in diem Christi :* Afin que vous jugiez de ce qui est le meilleur, que votre conduite soit pure et innocente, jusqu'au jour de Jesus-Christ, c'est-à-dire, jusqu'au dernier soupir de la vie. Plus on aime Dieu, plus on est éclairé. Le pur amour de Dieu donne le don de conseil, d'intelligence et de force ; on a toujours de l'esprit quand on aime Dieu. Ce n'est point un esprit superficiel, qui s'exhale tout en vaines lueurs, c'est un esprit mur, solide, fécond, qui, en découvrant le bien, nous le fait faire, et nous

apprend à nous remplir des fruits de justice qui viennent par Jesus-Christ, à la gloire et à la louange de Dieu; et voilà ce que saint Paul souhaite aux Fidelles de Philippes : *Repleti fructu justitiæ per Jesum Christum, in gloriam et laudem Dei.*

L'Evangile de ce jour est pris du chapitre 22 de saint Matthieu, qui en découvrant la malice des Pharisiens, met dans tout son jour la sagesse infinie du Sauveur du monde.

Le Fils de Dieu venoit de raconter la parabole du festin que fit un Roi pour les noces de son fils, auquel tous ceux qui avoient été invités les premiers refuserent de se trouver, et des étrangers remplirent leurs places. La plupart des Juifs, et sur-tout les Pharisiens que cette parabole regardoit, en comprirent tout le sens; et ne pouvant soutenir les reproches de leur conscience, ils se retirerent sans bruit, la rage dans le cœur, résolus de mettre tout en œuvre pour le perdre. Comme la haine qu'ils avoient contre lui, leur suggéroit mille artifices pour le décrier dans l'esprit du peuple, ils tinrent conseil entre eux, touchant les moyens de le surprendre dans ses paroles, et tirer de lui quelque réponse odieuse qu'ils pussent empoisonner, et dont ils pussent lui faire un crime.

Le moyen qu'ils prirent fut de lui envoyer de leurs disciples avec des Hérodiens, qui, avec un visage modeste et un air de probité, vinrent pour lui tendre un piege. Ces disciples des Pharisiens étoient apparemment dans la secte Pharisienne ce qu'on appelle Proposans dans la secte Protestante, des Candidats ou Ecoliers : il les falloit tels, pour qu'il parût que la question qu'ils faisoient n'étoit que pour s'instruire. Pour les Hérodiens, quelques Interpretes croient que c'étoient des gens de la Cour d'Hérode, parce que comme la question qu'on devoit faire au Sauveur, regar-

doit le Prince, il étoit à propos d'avoir des gens de la Cour pour témoins. Il est plus probable cependant que ces Hérodiens étoient certains Sectaires qui, selon Joseph, ne différoient des Pharisiens, que par leur entêtement excessif pour la liberté. On croit que cette Secte née sous le regne d'Hérode, surnommé le Grand, avoit eu pour chef Judas le Gaulonite ou le Galiléen; que le nom d'Hérodiens leur avoit été donné parce qu'ils avoient d'abord cru qu'Hérode le Grand étoit le Messie; qu'ils enchérissoient encore sur toutes les erreurs des Pharisiens, ce qui fait dire au Sauveur, selon saint Marc : *Cavete à fermento Herodis* : Donnez-vous de garde du levain d'Hérode. Ils étoient différens des Pharisiens, au sujet des tributs qu'on payoit aux Romains; les Pharisiens ne les payoient qu'à regret; les Hérodiens, au contraire, soutenoient que ces tributs étoient indispensables. Le dessein des ennemis du Sauveur étoit de lui faire dire quelque chose qui pût servir de prétexte pour l'accuser comme criminel d'Etat, et pour le faire punir du dernier supplice. Le piege étoit bien concerté. Toute l'intrigue consistoit à l'embarrasser par une question captieuse, en lui demandant si les Juifs pouvoient en conscience payer le tribut à l'Empereur. Ils s'attendoient qu'il arriveroit, de deux choses l'une: Ou il déclarera les Juifs tributaires de l'Empereur, disoient-ils, et par-là, il offensera toute la Nation, et fera voir qu'il ne peut pas être le Messie, puisqu'il rend esclave le peuple Juif : ou il déclarera le peuple exempt de tout tribut, et par-là les Hérodiens le déféreront aux Romains, comme un séditieux, rebelle à César, et convaincu de révolte.

Pour mieux déguiser leur méchanceté, ils le saluerent d'abord avec respect, et commencerent par le louer de sa sincérité et de sa droiture. Maître, lui dirent-ils, nous savons que vous

dites toujours vrai, et que vous enseignez la voie de Dieu dans l'esprit de vérité, sans respect humain, sans égard pour qui que ce soit ; car vous ne faites point acception de personnes : nous nous adressons à vous pour être instruits sur un point sur lequel les esprits sont partagés, et où la gloire de Dieu paroît intéressée ; dites-nous sincerement ce qu'il vous semble de ceci : Est-il permis de payer le tribut à César, ou non ? Ce tribut étoit la Capitation que les Romains levoient dans la Judée, depuis que cette Province étoit devenue tributaire de l'Empire.

Jesus-Christ voulut leur faire voir qu'il connoissoit parfaitement tout ce qu'ils avoient dans le cœur, et que sous le masque d'un dehors séduisant, il découvroit leur malignité et leur hypocrisie : *Quid me tentatis hypocritæ !* Hypocrites que vous êtes, leur dit-il, pourquoi cherchez-vous à me surprendre ? *Ostendite mihi numisma censûs :* Montrez-moi de la monnoie avec quoi vous payez le tribut. Ils lui présenterent un denier Romain. C'etoit une monnoie étrangere, marquée au coin de l'Empereur, et qui portoit son empreinte. Comme il vouloit les convaincre par eux-mêmes : *Cujus est imago hæc, et superscriptio !* De qui est cette figure, leur dit-il, et le nom écrit autour ? Elle est de César, répondirent-ils. Si elle est de César, reprit le Sauveur, rendez à César ce qui appartient à César ; mais n'oubliez pas de rendre à Dieu ce que vous devez à Dieu, votre Créateur, votre souverain Seigneur, votre Pere : *Reddite ergo quæ sunt Cæsaris, Cæsari ; et quæ sunt Dei, Deo.* Paroles mystérieuses, qui sont une grande leçon, et aux Pharisiens et aux Hérodiens ; faisant entendre à ceux-là par l'empreinte de César, que portoit la piece d'argent qu'ils lui présentoient, qu'ils avoient grand tort de se flatter de liberté ; puisque la monnoie qui avoit cours dans le pays, dé-

claroit assez de qui ils étoient sujets et tributaires : Et disant à ceux-ci, que l'obligation qu'ils avoient de payer le tribut au Prince, ne les dispensoit pas de rendre à Dieu ce qu'ils lui devoient comme à leur Maître souverain. Vous devez à César un tribut d'argent, et à Dieu un tribut d'adoration, d'amour, de respect, de soumission et de louange. Dieu vous commande de payer au Prince le tribut que vous lui devez ; mais êtes-vous moins obligés de rendre à Dieu vos devoirs de Religion, de l'aimer de tout votre cœur, de garder ses commandemens avec fidélité, de le servir avec ferveur, et de croire à sa parole. Acquittez-vous de ce double devoir. Les Princes ont des droits que Dieu leur a attribués ; Dieu a des droits qu'il s'est réservés et qui sont inaliénables : la vraie piété fait accorder les uns et les autres ; et il est certain que les Princes n'ont point de sujets plus fidelles et plus soumis, que ceux qu'une piété sincere rend fidelles et soumis à Dieu. L'Évangile ajoute, que les Pharisiens et les Hérodiens admirerent cette sage réponse ; et le laissant, ils se retirerent. *Et audientes mirati sunt, et relicto eo abierunt.* Vaine admiration, qui ne produit rien dans le cœur, voilà ce qui arrive encore tous les jours parmi les Chrétiens. On admire ce qu'on lit, on est charmé d'un Prédicateur, on loue les Saints, on estime les maximes de l'Evangile : et voilà tout. En est-on après cela plus vertueux, plus religieux, plus dévot ? L'esprit paye, pour ainsi dire, le tribut ; le cœur reste dans l'égarement et dans la révolte. L'esprit est Chrétien, et le cœur est Païen.

L'Oraison qu'on dit à la Messe de ce jour est celle qui suit.

DEUS, refugium nostrum, et virtus : adesto piis Ecclesiæ tuæ precibus, auctor ipse pietatis, et præsta : ut quod fideliter petimus, efficaciter consequamur. Per Dominum, etc.

O DIEU, qui êtes notre refuge et notre force, écoutez favorablement les pieuses prieres de votre Eglise, vous qui lui avez donné la piété même qui la porte à vous prier : et faites par votre miséricorde, que nous obtenions ce que nous vous demandons avec une vive foi. Par Notre-Seigneur, etc.

L'ÉPÎTRE.

Leçon tirée de l'Epître de l'Apôtre saint Paul aux Philippiens. Chap. 1.

FRATRES : Confidimus in Domino Jesu, quia qui cœpit in vobis opus bonum, perficiet usque in diem Christi Jesu. Sicut est mihi justum hoc sentire pro omnibus vobis : eò quòd habeam vos in corde, et in vinculis meis, et in defensione et confirmatione Evangelii, socios gaudii mei omnes vos esse. Testis enim mihi est Deus quomodo cupiam omnes vos in visceribus Jesu Christi. Et hoc oro ut charitas vestra magis ac magis abundet in scientia, et in omni sensu : ut probetis potiora, ut sitis sinceri, et sine offensa in diem Christi, repleti fructu justitiæ per Jesum Christum in gloriam et laudem Dei.

MES Freres : Je m'assure que celui qui a commencé en vous une si bonne œuvre, la perfectionnera jusqu'au jour de Jesus-Christ. Comme je dois avoir ce sentiment à l'égard de vous tous, par la raison que je vous ai dans le cœur, pour la part que vous prenez tous à ma joie; tandis que je suis dans les fers, que je défends et que j'établis l'Eglise. Car Dieu m'est témoin combien tendrement je vous aime tous dans les entrailles de Jesus-Christ; et la priere que je fais, c'est que votre charité devienne de plus en plus éclairée, et prudente en toute maniere : afin que vous jugiez de ce qui est le meilleur; que votre conduite soit pure et innocente, jusqu'au jour de Jesus-Christ : étant pleins des fruits de justice, par Jesus-Christ, à la gloire et louange de Dieu.

Cette Epitre respire par-tout un air d'affection et de tendresse, dont il est difficile, en la lisant, de n'être pas touché. Elle fut écrite à Rome dans la premiere prison de l'Apôtre, et portée par Epaphrodite, lorsqu'étant rétabli en santé, il retourna à Philippes l'an 62 de Jesus-Christ, autrement de l'Ere Chretienne.

RÉFLEXIONS.

Dieu m'est témoin combien tendrement je vous aime tous dans les entrailles de Jesus-Christ. Voilà quelle doit être la source et le nœud de l'amitié. Il n'y a proprement de véritable amitié sur la terre, que celle qui a Dieu pour principe, et pour nœud la vertu. Ce que les hommes ont nommé amitié, n'est d'ordinaire qu'un commerce d'intérêt, où l'amour-propre se propose toujours quelque chose à gagner. Le cœur ne se prête guere à pure perte. Si c'est la sympathie, l'inclination, qui forme le lien, c'est alors un pur amour propre. On s'aime soi-même et non pas un ami. De là vient que la véritable amitié est si rare, du moins est-elle toujours inconstante, caduque; peu d'amitiés qui soient à l'épreuve de la mauvaise fortune, encore moins qui se soutiennent dans la disgrace; et cet ami si empressé, si ardent, si vif, tant que la prérogative de votre rang, ou l'idée de votre crédit, flattoit son espérance, à peine vous connoît-il dès qu'il ne vous trouve plus en place, ni en état de satisfaire sa cupidité ou son ambition. On peut dire que l'amitié dans le monde ne se nourrit qu'à nos frais et dépens. Devient-on inutile, on n'a plus d'amis; l'amitié du moins est bien affoiblie par la maladie, par l'âge; elle s'éteint toujours avec l'eclat de la personne; dans le monde beaucoup de montres et de protestations d'amitié, mais peu d'amis. Nulle véritable amitié sur la

terre, que celle que Dieu cimente et que la vertu nourrit. Le nœud étant spirituel, il n'y a pas à craindre qu'elle se démente. Les nuages et les brouillards ne sauroient eteindre les feux célestes ; ils ne peuvent pas même les obscurcir. Les plus violentes tempêtes n'ébranlent que ce qui tient à la terre ; elles ne dissipent que les parélies, qu'on prend souvent pour le soleil. Nul véritable ami que celui qui nous aime dans les entrailles de Jesus-Christ, c'est-à-dire, dont l'amitié n'est fondée que sur la vertu et la charité Chrétienne. Ami droit et sincere, qui ignore toute dissimulation ; ami sûr et fidelle, sur qui on ne compte jamais à faux ; ami vrai et constant, supérieur à toutes les révolutions, invariable dans l'une et l'autre fortune ; ami enfin désintéressé, qui aime la personne et non pas les titres, et dont l'amitié n'est jamais plus ardente que dans les temps de la vie les moins sereins et les plus froids. L'amitié des gens de bien, fondée uniquement sur la vertu, ne connoît point de vicissitudes. Dans l'affliction comme dans la prospérité, dans l'humiliation comme dans la plus brillante fortune, elle a le même empressement, elle ne relâche jamais ses liens, elle est toujours également vive. C'est un trésor inestimable, selon le Sage, qu'un véritable ami ; ce trésor est inconnu dans le monde. Il ne se trouve que dans le cœur des personnes solidement vertueuses ; leur amitié n'a point de haut et de bas ; elle est sans fard, parce qu'elle est vraie ; et elle n'est vraie que parce qu'elle a la vertu pour motif et pour principe, et le veritable bien pour objet et pour fin.

L'ÉVANGILE.

La suite du saint Evangile selon saint Matthieu. Chap. 22.

In illo tempore: Abeuntes Pharisæi, consilium inierunt, ut caperent Jesum in sermone. Et mittunt ei discipulos suos cum Herodianis, dicentes: Magister, scimus quia verax es, et viam Dei in veritate doces, et non est tibi cura de aliquo: non enim respicis personam hominum: Dic ergo nobis quid tibi videtur, licet censum dare Cæsari, an non! Cognitâ autem Jesu nequitiâ eorum, ait: Quid me tentatis hypocritæ! Ostendite mihi numisma censûs. At illi obtulerunt ei denarium. Et ait illis Jesus; Cujus est imago hæc, et superscriptio! Dicunt ei: Cæsaris. Tunc ait illis: Reddite ergo quæ sunt Cæsaris, Cæsari: et quæ sunt Dei, Deo.

En ce temps-là : Les Pharisiens s'étant retirés, délibérerent entre eux des moyens de surprendre Jesus en ce qu'il diroit. Là-dessus ils lui envoyerent de leurs disciples, avec des Hérodiens, qui lui dirent : Maître, nous savons que vous dites toujours vrai, et que vous enseignez la voie de Dieu dans l'esprit de vérité, sans égard pour qui que ce soit ; car vous ne faites point acception de personnes. Dites-nous donc ce qui vous semble de ceci. Est-il permis de payer le tribut à César, ou non ? Mais Jesus voyant leur méchanceté, dit : Hypocrites, pourquoi cherchez-vous à me surprendre ; montrez-moi de la monnoie du tribut. Ils lui présenterent un denier d'argent. Jesus leur dit : De qui est cette figure, et le nom écrit autour ? De César, répliquerent-ils. Alors il leur répondit : Rendez donc à César ce qui appartient à César, et à Dieu ce qui appartient à Dieu.

MÉDITATION.

De l'état du péché mortel.

PREMIER POINT.

Considérez qu'une ame est tellement défigurée par le péché mortel, qu'elle n'est plus connoissable. Cet homme créé à l'image et à la res-

semblance de Dieu, perd par le péché mortel tous ses traits, devient affreux aux yeux de Dieu, et l'objet de son indignation et de sa colere, méconnoissable par sa difformité. Dieu demande lui-même : De qui est cette figure ? *Cujus est imago hæc !* Est-ce là cet homme que j'ai créé à ma ressemblance ? tous les traits y sont effacés ; il n'est plus animé de mon esprit dès qu'il n'est plus dans l'état de grace : *Cujus est imago hæc ?* Certainement l'homme ne peut pas être dans un état plus malheureux sur la terre, qu'en étant dans l'état de péché mortel. Qu'on regorge de biens, qu'on soit dans la splendeur, et que tout nous rie ; qu'on soit rassasié d'honneur et de plaisir, qu'on soit au faîte de la grandeur, et même sur le trône, on est souverainement malheureux, si l'on est en état de péché mortel. Ce qu'est aux yeux du peuple un cadavre sur un lit de parade, tel est aux yeux de Dieu un homme en état de péché mortel, au milieu même de l'abondance et des honneurs. Tout l'éclat du monde ne sauroit empêcher la corruption. Les vers ne respectent ni la noblesse du sang, ni la délicatesse des traits. Les drogues odorantes et les parfums, peuvent conserver les chairs d'un corps mort ; mais ils ne sauroient empêcher que ce ne soit un cadavre. Une ame en état de péché mortel, est quelque chose de pire ; tous les trésors de l'Univers, toutes les fêtes du monde n'empêchent pas qu'elle ne soit abominable et un objet d'horreur aux yeux de Dieu ; et l'on vit tranquillement dans cet état ! et l'on s'y plaît ! et l'on y persévere !

Un homme en état de péché mortel, c'est un homme dans la disgrace de Dieu, dégradé auprès de Dieu de tout mérite, déchu de tous les droits que lui donnoit la grace, dépouillé de tous ses privileges ; et s'il meurt dans cet état malheureux, l'enfer va être sa demeure éternelle, et

son héritage les regrets, la rage et les feux éternels.

Quelle seroit la désolation d'un courtisan qui sauroit que le Prince ne le voit plus qu'avec dégoût ! Un homme en état de péché mortel, est un objet d'horreur aux yeux de Dieu. Si la colere du Tout-Puissant n'éclate pas sur lui, c'est un pur effet de sa misericorde, qui n'affoiblit point les droits et la rigueur de sa justice. Un homme en péché mortel, est un criminel condamné au dernier supplice. A la vérité on en differe l'exécution, pour lui donner le temps d'obtenir sa grace ; mais que doit-on penser d'un criminel de lese-majesté divine, qui pouvant obtenir cette grace, persévere dans l'état de péché mortel ? n'est-ce point là mon portrait ? et quelle sera ma destinée ?

SECOND POINT.

Considérez que l'état de péché mortel est un état souverainement malheureux, parce qu'alors, quoi que fasse le pécheur, son péché en détruit devant Dieu tout le mérite. Quoi que je puisse faire, disoit saint Paul, quand j'aurois tout ce qu'on peut avoir de foi pour faire changer de place aux montagnes, que je distribuerois tous mes biens pour nourrir les pauvres, que je livrerois même mon corps jusqu'à être brûlé, si la charité me manque, si je ne suis point en grace avec Dieu, c'est en vain que je travaille : tout ce que je puis souffrir ou faire ne me sert de rien pour le Ciel, parce que l'état du péché est un état de mort. Or, dans un état de mort, comment faire des actions de vie ? et si ce ne sont pas des actions de vie, de quoi peuvent-elles servir pour l'éternité ?

Le péché mortel réduit l'homme à n'être plus rien dans l'ordre de la grace : *Charitatem autem*

non habuero, nihil sum (a). Or, d'un rien on ne doit rien attendre. Bon Dieu ! quelle perte fait un pécheur durant la vie ! Dieu ne lui tiendra jamais compte de ce qu'il fait en état de péché mortel.

Nos actions ne sont méritoires pour l'éternité, qu'autant qu'elles sont consacrées par Jesus-Christ. Or, pour cela il faut que nous soyons unis à Jesus-Christ par la charité ; tant que cette union subsiste, nos actions tirent de lui une vertu particuliere ; mais cette communication est-elle ôtée par le péché, nous devenons comme des sarmens secs et inutiles, qui ne sont bons que pour être jetés au feu. Les branches de la vigne ne portent de fruit qu'autant qu'elles demeurent attachées au cep.

Que les Saints ont bien connu et goûté cette importante vérité ! Que n'ont-ils pas fait, et que n'ont-ils pas souffert pour ne jamais se séparer de cette vigne mystérieuse ! Honneurs, plaisirs, trésors, vaine lueur avec quoi le monde éblouit et enchante ; disgraces, persécutions, supplices affreux avec quoi le démon tâche de nous effrayer ; rien n'a été capable d'ébranler leur foi ou de les tenter. Les saints Tiburce, Valerien et Maxime ont tout sacrifié, plutôt que de perdre la grace ; et combien de gens perdent tout par un seul péché mortel !

Mon Dieu, dans quel état pitoyable ai-je vécu ! et que serois-je à présent, si vous aviez jeté au feu cette branche arrachée ! réunissez-la au cep par votre grace, divin Sauveur ! c'est à quoi je vais travailler dès ce moment.

Aspirations dévotes durant le jour.

Ne projicias me à facie tua, et Spiritum sanctum tuum ne auferas à me. Psal. 50.

(a) 1. *Cor.* 13.

Ne me rejetez pas de votre présence, et faites toujours luire sur moi les lumieres de votre Esprit-Saint.

Quis nos separabit à charitate Christi ? Rom. 8. Qui nous séparera jamais de la charité de Jesus-Christ ?

PRATIQUES DE PIÉTÉ.

1.° Le souverain malheur, c'est d'être en état de péché mortel. Toute autre disgrace est tolérable : nulle qui n'ait quelque adoucissement, quelque ressource, ou dans cette vie ou dans l'autre ; celle-là seule est sans consolation. Si la miséricorde du Sauveur n'arrêtoit la malice de l'ennemi du salut des hommes, verroit-on beaucoup de pécheurs survivre à l'état de péché ? Que de funestes accidens, que de coups imprévus, que de morts subites ! On ignore la véritable cause de la plupart des malheurs qui arrivent durant la vie ; on saura un jour que la source de toutes ces disgraces étoit dans notre propre fonds. On péche, on vit dans le péché, et l'on est surpris que ce négoce soit ruiné, que cette entreprise ait échouée, que la division regne dans cette famille, que ce fils unique ait été tué ! on devroit bien plutôt être étonné que vivant dans le péché, on se soit tiré de ce mauvais pas, de ce procès, de cette maladie, si l'on ne savoit que ces prétendus succès sont souvent les effets d'une colere de Dieu plus irritée ; car Dieu ne punit guere plus sévérement le pécheur que quand il le laisse endormir par la prospérité. Si vous avez jamais le malheur de tomber dans le péché, ayez le bonheur de vous relever sur l'heure. N'attendez pas un Dimanche, une Fête prochaine pour vous confesser ; outre la contrition que vous devez en avoir incessamment, recourez sans délai au Médecin spirituel, allez au remede ; et si en

lisant ceci, votre conscience vous fait quelque reproche, ne passez pas ce jour sans profiter de la grace que Dieu vous fait. Vous risquez tout, si vous négligez cette pratique.

2.° C'est une erreur grossiere, soutenue autrefois par Wiclef, et condamnée solennellement dans le Concile de Constance, de dire que, puisque tout ce qu'on fait en état de péché mortel ne sert de rien pour le Ciel, il est inutile de faire de bonnes œuvres, qui par-là même, en conséquence du péché et dans l'état du péché, deviendroient mauvaises et criminelles : erreur, hérésie, mensonge. Non, quelque désordre que cause à l'ame le péché, sa malignité ne va pas jusque-là. Fût-on chargé devant Dieu de tous les crimes, on peut encore dans cet état faire des actions vertueuses, honorer Dieu, secourir les pauvres, obéir à ses supérieurs, pratiquer mille autres devoirs de piété et de justice ; et non-seulement on le peut, mais on le doit, parce que l'état de péché ne nous en dispense point. Avez-vous le malheur d'être en état de péché mortel, non-seulement n'omettez pas les exercices de piété que vous aviez coutume de faire, mais faites de nouvelles bonnes œuvres, priez, jeûnez, matez votre corps, visitez les pauvres, faites de plus grandes aumônes, afin de disposer Dieu, pour ainsi dire, à vous donner une grace de conversion. Outre les œuvres d'obligation que vous ne pouvez omettre dans l'état même de péché, sans vous rendre coupable d'un nouveau péché, n'est-il pas juste que vous tâchiez encore, par des œuvres de surérogation, à toucher la miséricorde de Dieu et à fléchir sa justice ? Ainsi Magdelaine se prosternoit aux pieds de Jesus-Christ, et les arrosoit de ses larmes ; ainsi le Publicain prioit le Seigneur d'avoir pitié de lui ; ainsi les prieres et les aumônes de Corneille Centurion étoient montées devant Dieu et l'avoient

fait souvenir de lui (*a*). Ayez soin que plusieurs actes de contrition précedent toujours ces œuvres, et recourez au plutôt au Sacrement de Penitence.

LE VINGT-TROISIEME DIMANCHE D'APRÈS LA PENTECÔTE.

LA guérison miraculeuse de l'Hémorroïsse, c'est-à-dire, d'une femme qui avoit une perte de sang, a donné le nom de distinction à ce Dimanche; on pourroit aussi l'appeler le Dimanche de la *résurrection de la fille d'un chef de la Synagogue*, puisque l'Evangile de la Messe de ce jour rapporte l'histoire de ces deux faits miraculeux, qui firent grand honneur au Sauveur, et firent taire pour un temps la haine et la jalousie des Pharisiens et des Scribes. L'Epître contient ce que saint Paul écrit aux Fidelles de Philippes, les exhortant, avec des termes très-forts, d'éviter ces faux Docteurs, qui, profitant de son absence, n'oublient rien pour les pervertir en leur prêchant non-pas la loi de Jesus-Christ, mais le pur Judaïsme. C'étoient à la vérité des Juifs convertis à la foi de Jesus-Christ, mais qui n'avoient du Christianisme que le Baptême. Opiniâtrément entêtés de leurs cérémonies légales, ils soumettoient l'Evangile de Jesus-Christ à la loi de Moyse; et n'étant proprement ni Juifs ni Chrétiens, ils prêchoient une Religion monstrueuse. Le saint Apôtre avertit les Fidelles de Philippes de se garder de ces séducteurs, qui ne se louoient tant que pour jeter de la poudre aux yeux des simples; et après avoir démasqué leur hypocrisie, et manifesté le poison qu'ils répandoient

(a) *Act.* 10.

avec leurs erreurs, il exhorte les Philippiens à ne pas oublier les instructions qu'il leur a données, et à avoir sur la Religion les mêmes sentimens et les mêmes pratiques que lui. L'Introït de la Messe est pris du Prophete Jérémie au chapitre 29, où le Seigneur, parlant à son peuple par le Prophete, lui promet la fin de la captivité et le retour dans sa chere patrie. Rien n'est plus consolant pour les Fidelles que la maniere dont Dieu s'explique ici pour nous consoler dans ce lieu de captivité et d'exil.

Dixit Dominus : Ego cogito cogitationes pacis, et non afflictionis : Ne croyez pas, dit le Seigneur, que parce que je vous laisse dans l'affliction, je vous aye oubliés, ou que je veuille vous laisser toujours dans la captivité et dans l'exil : *Ego cogito cogitationes pacis, et non afflictionis :* Je pense à vous, non en ennemi irrité, mais en pere ; mes pensées sont des pensées de paix, et non de désolation : *Invocabitis me, et ego exaudiam vos :* Ranimez votre confiance plus que jamais en ma bonté ; vous m'invoquerez, et je ne serai plus sourd à vos prieres, je vous exaucerai et je vous retirerai de la captivité et de tous les endroits de la terre : *Et reducam captivitatem vestram de cunctis locis.* Le sens littéral de ces paroles est la fin de la captivité de Babylone après soixante et dix ans, et le retour des Israélites dans leur chere patrie, après laquelle ils soupiroient ; et le sens moral, c'est la fin des miseres de cette vie sur la terre, où les Chrétiens doivent se regarder comme dans un lieu d'exil, et où les ames justes soupirent sans cesse après leur céleste patrie. Le Pseaume qui termine cet Introit s'accorde parfaitement avec cette Prophétie de Jérémie : *Benedixisti, Domine, terram tuam ; avertisti captivitatem Jacob :* Enfin, Seigneur, dit David, vous avez eu compassion de votre peuple, vous avez rendu vos bénédictions à

votre héritage ; vous avez mis fin à la captivité de Jacob. Le Prophete prédit ici la fin de la captivité des Juifs à Babylone, et il la demande à Dieu au nom de ce peuple. Tout ce Pseaume 84, dans le sens figuré, doit s'entendre de la captivité et de la rédemption du genre humain.

L'Epître est une suite de celle du Dimanche précédent, où saint Paul exhorte les Philippiens à être toujours plus en garde contre les discours artificieux et séduisans de ces faux Apôtres qui n'avoient en vue que d'anéantir la Loi Chrétienne en la soumettant à celle de Moyse ; et pour cela ils ne cessoient de décrier saint Paul, disant par-tout qu'il n'avoit ni caractere, ni mission ; qu'il étoit ennemi de la Loi, et qu'il enseignoit une Morale erronée. C'est ainsi que tous les hérétiques ont fait depuis en décriant dans l'esprit du peuple les saints Docteurs et les légitimes Pasteurs de l'Eglise, n'oubliant rien pour faire valoir leur secte et leurs erreurs.

Fratres, imitatores mei estote : Imitez-moi, mes Freres, *et observate eos qui ita ambulant, sicut habetis formam nostram ;* et étudiez ceux qui se conduisent de la maniere dont vous avez le modele en nous. Suivez mon exemple ; ayez sur l'observation du Sabbat, de la Circoncision et des autres cérémonies légales, les mêmes sentimens que moi ; et n'écoutez que ceux qui parlent le même langage que moi, et qui imitent ma conduite : *Multi enim ambulant, quos sæpè dicebam nobis (nunc autem et flens dico) inimicos crucis Christi.* Car bien des gens ont une autre conduite : ils pensent et parlent bien autrement que moi. Ce sont ceux dont je vous disois souvent, et je le dis encore maintenant les larmes aux yeux, que ce sont des ennemis de la Croix de Jesus-Christ. Le saint Apôtre parle de ces Juifs convertis en apparence, qui, sans caractere, sans mission, s'ingéroient de dogmatiser, et faisoient les Apô-

tres ; c'étoient de vrais hypocrites qui, sous l'apparence de zele, semoient par-tout l'erreur, et qui pour éviter la persécution des Païens et la haine des Juifs, mêloient le Judaïsme avec le Christianisme, et vouloient faire passer les Chrétiens pour une secte de Juifs réformés. Pour cela ils enseignoient la nécessité de la Circoncision et de l'observation du Sabbat, joignant les observances légales de l'Evangile. Les Juifs n'avoient garde de persécuter des gens qui professoient publiquement leur Religion; et les Païens n'avoient rien à dire contre une Religion soufferte dans l'Empire, et autorisée par les Edits des Empereurs ; mais par ce mélange monstrueux le scandale de la Croix étoit anéanti par rapport aux Juifs, et la sainte folie de Jesus-Christ crucifié, à l'égard des Gentils, étoit proscrite. Et c'est ce qui fait que le saint Apôtre appelle ces faux Apôtres les ennemis de la Croix de Jesus-Christ et de son Evangile : *Inimicos crucis Christi.* En effet, le Sauveur n'a point de pires ennemis que ces loups travestis en agneaux, que ces faux Docteurs qui veulent passer pour Apôtres : *Quorum finis interitus : quorum Deus venter est, et gloria in confusione ipsorum :* Séducteurs exécrables dont la fin est le dernier malheur, puisqu'ils auront le sort des Païens ; aussi n'ont-ils point d'autre Dieu que leur ventre. C'est-là un des motifs de leur zele prétendu, et la fin de leurs courses. Ils parcourent les Eglises, ils séduisent les simples, pour extorquer d'eux quelques bons repas, et vivre délicieusement ; car ils n'ont d'autre Dieu que leur ventre, ni d'autres exercices de piété que la bonne chere. Ils se glorifient de ce qui devroit les couvrir de confusion ; et ignorant les délices du Ciel, ils n'ont du goût que pour les choses de la terre ; gens sensuels, esprits terrestres et matériels, ils ne soupirent qu'après les commodités de la vie.

Tous

Tous faux Docteurs en fait de Religion, ne sont séveres que pour les autres : toute l'indulgence est pour eux.

Nostra autem conversatio in cælis est : Pour nous, mes Freres, continue le saint Apôtre, tout notre commerce est au Ciel, d'où aussi nous attendons le Sauveur Jesus-Christ Notre-Seigneur qui donnera à nôtre corps si abject de lui-même, si exténué par le jeûne, par la pénitence et par toutes sortes d'austérités, une forme nouvelle, jusqu'à le rendre semblable à son corps glorieux, par la force de cette action, de cette vertu, avec laquelle il peut exercer son empire sur toutes choses. Quoique le pur amour de Dieu ait toujours été le grand mobile qui a fait agir les Saints, l'espérance si bien fondée de la céleste félicité n'a pas laissé d'exciter leur amour et leur zele : *Peto, nate, ut aspicias ad cælum*, disoit au plus jeune de ses enfans la mere des Machabées : Je vous conjure, mon fils, de regarder le Ciel, et de vous souvenir de la récompense qui est promise à votre fidélité. Saint Paul exhorte souvent les Fidelles à se souvenir qu'ils ne sont sur la terre que comme des voyageurs et des étrangers, et que le Ciel est leur véritable patrie : *Cives Sanctorum.* Et l'Eglise fait à Dieu cette affectueuse priere : *Ibi fixa sunt corda, ubi vera sunt gaudia :* Faites, Seigneur, que parmi l'instabilité des choses de la terre, nos cœurs ne perdent jamais de vue le séjour des Bienheureux, et qu'ils demeurent toujours attachés où se trouve la véritable joie. Le séjour des Bienheureux, la céleste Jérusalem est notre patrie : c'est-là où regne Jesus-Christ notre Sauveur, et où nous devons régner éternellement avec lui. Notre trésor étant dans le Ciel, notre cœur doit y être. Les étrangers, les voyageurs s'entretiennent volontiers de leur chere patrie ; un Chrétien doit avoir toute sa vie son commerce au Ciel, non-seulement

parce que c'est de là que nous viennent tous les secours, mais encore parce que c'est là le terme de nos travaux, le rassasiement de tous nos désirs, le doux objet de notre espérance : *Satiabor cùm apparuerit gloria tua* (a).

Itaque, Fratres mei charissimi et desideratissimi, gaudium meum, et corona mea : sic state in Domino, charissimi : Ainsi, mes très-chers Freres, vous qui êtes l'objet de mes désirs, ma joie et ma couronne, soyez toujours, comme vous l'êtes, constamment attachés au Seigneur, mes bien-aimés. Cet éloge fait beaucoup d'honneur aux Philippiens; il donne une haute idée de leur vertu; et saint Paul ne pouvoit pas, ce semble, les louer d'une maniere plus délicate et plus fine. Leur constance dans la pureté de la Foi, malgré tous les artifices des faux Apôtres, leur avoit mérité cette estime et cette tendresse du saint Apôtre, dont les Philippiens faisoient en partie la gloire, par leur piété qui ne s'étoit jamais démentie; et par la régularité de leur conduite, et la pureté de leurs mœurs. L'Epître finit par exhorter Evodie et Syntiche, d'être de bonne intelligence entre elles; c'étoient deux femmes d'une grande autorité, qui rendoient de grands services à cette Eglise, et qui avoient eu quelques différends; le saint Apôtre les exhorte à la paix et à l'union. Syntiche est au nombre des Saintes, le Martyrologe en fait mention le 22 de Juillet. Saint Paul recommande au fidelle compagnon de ses travaux Apostoliques, de contribuer à leur parfaite réconciliation, et de pourvoir à tous leurs besoins : *Etiam rogo et te germane compar.* C'étoit quelqu'un des plus considérables et des plus aisés parmi les Fidelles de Philippes, dont on ignore le nom. Peut-être même étoit-ce l'Evêque de Philippes; c'étoit le seul, ce semble, à qui il convenoit le mieux de les assister dans leurs besoins, et de rétablir entre elles cette

(a) *Psal.* 16.

bonne intelligence qui avoit été un peu altérée, Saint Paul lui recommande ces deux vertueuses femmes qui l'avoient aidé dans le ministere Evangélique; c'est-à-dire, qui ayant été d'abord converties à la Foi, avoient ensuite beaucoup contribué à la conversion des autres. Comme dans la Grèce, et même dans l'Orient, les femmes paroissent rarement en public, les Apôtres ne pouvoient guere travailler à la conversion des personnes du sexe que par le moyen des femmes déjà Chrétiennes; et c'est ce qu'Evodie et Syntiche avoient fait avec beaucoup de zele et de succès : et c'est ce que S Paul entend, quand il dit : *Adjuva illas quæ mecum laboraverunt in Evangelio, cum Clemente, et ceteris adjutoribus meis* : Assistez-les, je vous prie, elles qui ont travaillé avec moi, qui m'ont aidé dans le ministere Evangélique, avec Clément et les autres compagnons de mes travaux, de qui les noms sont dans le livre de vie : *Quorum nomina sunt in libro vitæ*. Saint Paul ne pouvoit pas donner une plus haute idée de la vertu et de la sainteté de ses chers compagnons, qui apparemment composoient le Clergé de cette nouvelle Eglise. Il est très-probable que ce Clément dont parle ici le saint Apôtre, est ce saint Clément qui a été le fidelle compagnon de saint Paul, et qui succéda depuis à saint Pierre après saint Lin et saint Clet, dans la Chaire de Rome, et dont l'Eglise fait la fête le 23 de Novembre.

L'Evangile de la Messe de ce jour contient un double miracle de Jesus-Christ, en faveur d'une femme malade d'une perte de sang, et d'un des Chefs de la Synagogue dont il ressuscite la fille.

Le Sauveur venoit de délivrer un Démoniaque furieux d'une légion de démons, auxquels il avoit permis d'entrer dans un troupeau de deux mille pourceaux qui paissoient là auprès, et qui allerent tous se précipiter dans la mer de Tibériade, où ils se noyerent. Les gens du pays plus touchés

de la perte de leur troupeau, que du miracle opéré en la personne du possédé, prierent le Sauveur de se retirer de chez eux. Le Sauveur qui ne veut demeurer qu'avec ceux qui veulent être avec lui, les quitta, et ayant traversé le lac, revint en-deçà du Jourdain, dans la Galilée. A peine eut-il débarqué, que le peuple qui l'attendoit sur le rivage, s'assembla autour de lui, lui témoignant sa joie et l'envie qu'il avoit de l'entendre.

Pendant que le Sauveur entretenoit le peuple sur le rivage, un des Chefs de la Synagogue de Capharnaüm, nommé Jaïre, (c'étoit celui des Rabbins qui présidoit dans les assemblées), ayant une jeune fille d'environ douze ans, malade à l'extrémité, fend la presse, s'approche de Jesus-Christ, se jette à ses pieds, l'adore, et le supplie instamment de venir en sa maison, parce qu'il avoit laissé sa fille qui se mouroit: et à l'heure même que je parle, ajouta-t-il, je la crois morte. Mais pourvu que vous vouliez bien prendre la peine de venir chez moi, et de la toucher seulement de la main, j'ai une ferme confiance que vous lui rendrez infailliblement la santé, ou même la vie. Le Sauveur plein de bonté et de complaisance, quand il s'agissoit de faire du bien, ne délibere pas un moment, il part avec cet homme. Tout le peuple qui s'étoit assemblé autour de lui le suivit. Comme chacun vouloit être auprès de lui, on le pressoit si fort qu'il ne pouvoit avancer qu'avec peine.

Sur le chemin il vint une femme incommodée depuis douze ans d'une perte de sang, sans qu'elle eût pu trouver aucun soulagement dans les remedes. Ayant entendu parler des merveilles que le Sauveur opéroit, elle conçut une si parfaite confiance en lui, qu'elle disoit en elle-même : Si je puis seulement toucher le bord de sa robe, je serai guérie. Dans cette pensée,

elle s'insinue dans la foule, s'avance peu à peu dans la presse, et étant parvenue derriere lui assez près pour toucher sa robe, elle touche seulement la frange dont la robe étoit bordée à la mode ou usage du pays : et au moment elle se sent guérie.

En effet, le Sauveur qui n'ignoroit pas ce qui se passoit, s'arrête, et s'étant retourné, s'adresse à cette femme, et lui dit : Prenez courage, ma fille, votre foi vous a guérie. L'événement vérifia cette parole ; car elle n'eut depuis nul ressentiment de son mal.

Saint Marc ajoute que le Sauveur connoissant en soi-même la vertu qui étoit comme sortie de lui, et qui avoit guéri cette malade, se tourna vers le monde qui le suivoit, et dit : Qui a touché mes habits? *Quis tetigit vestimenta mea !* Ses Disciples lui dirent : Eh! quoi, Seigneur, tout ce Peuple vous presse si fort qu'il vous accable ; et vous dites : Qui m'a touché? Je sais bien ce que je dis, répliqua le Sauveur ; il y a quelqu'un qui m'a touché avec une foi, et avec des dispositions intérieures, bien autres que celles de ceux qui me pressent : et en disant cela, il regardoit autour de lui, comme pour voir la personne qui avoit fait cela ; non qu'il l'ignorât, mais il vouloit qu'on apprît de la bouche de la personne même en faveur de qui il venoit de faire ce miracle, la différence qu'il y a d'approcher de lui avec une foi vive, ou d'en approcher sans disposition. La foule presse Jesus-Christ, pour ainsi dire, dans nos Eglises, à l'Autel, à la sainte Table : peu cependant le touchent, pour mériter d'être guéris.

Tandis que le Sauveur parloit à cette femme, on vint dire au Chef de la Synagogue que sa fille venoit d'expirer, et qu'il feroit bien d'épargner à Jesus la peine de venir au logis pour guérir la malade. Sa foi étoit trop vive, pour suivre un

si pernicieux conseil. Il arrive au logis avec le Sauveur : ce n'étoit dans toute cette maison que pleurs, que sanglots, que cris pitoyables. Les joueurs de flûte qu'on faisoit venir en ce temps-là pour chanter sur leurs instrumens des airs lugubres, et propres aux funérailles, y étoient déjà. Mais Jesus fit d'abord cesser tout ce fracas, en disant : Retirez-vous. Pourquoi tant de pleurs, tant de bruit ? Ne pleurez point, cette fille dort, elle n'est pas morte. Le Sauveur vouloit dire, que, quoiqu'elle fût véritablement morte, ce n'étoit pas pour long-temps ; l'état où elle étoit ne devoit être regardé que comme un sommeil, dont il lui étoit aussi facile de la faire sortir, qu'il est aisé à tout homme de réveiller une personne qui dort. Mais ceux qui étoient présens ne le comprirent pas, et se moquerent de lui. Il disoit vrai cependant, car une mort que la résurrection devoit suivre de si près, ne devoit être regardée que comme un sommeil. Quand on eut fait retirer tout le monde, Jesus accompagné seulement du pere et de la mere de la fille, et de ses trois chers Apôtres, Pierre, Jacques et Jean, entre dans la chambre où étoit le corps de la fille ; et la prenant par la main, lui dit d'un ton de souverain Maître de la mort et de la vie : Levez-vous, ma fille. Et à l'instant elle se leve, pleine de vie et de santé. Tous ceux qui l'avoient vue morte, devenus les témoins oculaires de sa résurrection, parurent d'abord comme interdits, tant ils étoient frappés d'admiration ; mais revenus bientôt de leur étonnement, ils éclaterent en cris de joie, en bénédictions, en louanges ; toute la maison en retentit. Le Sauveur eut beau leur défendre d'en parler, dit saint Marc, le miracle fut publié sur l'heure par toute la Ville, et tout le monde admira le pouvoir extraordinaire de cet Homme-Dieu. Le Sauveur, dit un Interprete, en dé-

fendant de publier un miracle qui ne peut être secret, ne veut apparemment que montrer à ses Ministres l'humble situation de cœur où ils doivent être, quand il plaît à Dieu d'opérer par eux des conversions extraordinaires, ou des faits miraculeux. Telle a été la disposition intérieure où ont été tous les Saints, lors même qu'ils faisoient les plus grands miracles ; la sainteté la plus éclatante est inséparable de l'humilité.

C'est une des plus anciennes traditions que la femme qui fut guérie de la perte de sang, dont elle étoit affligée depuis douze ans, étoit de la ville de Paneade, autrement Césarée de Philippes, dans la haute Galilée, vers les sources du Jourdain. Les Grecs ont donné à cette femme le nom de Beronice ; et plusieurs ont cru que depuis ce miracle, elle fut une des Disciples du Sauveur, et qu'étant à Jérusalem, au temps de la Passion du Fils de Dieu, ce fut elle qui le voyant accablé sous le poids de la Croix, dont on l'avoit chargé, jeta sur son visage pour l'essuyer, son voile ou son mouchoir, sur lequel l'image du Sauveur demeura empreinte.

Eusebe dit avoir vu à Césarée de Philippes, le monument de cette sainte femme. C'étoit sa statue de bronze, posée sur une colonne de pierre, devant la porte de la maison où elle avoit demeuré. Elle étoit représentée à genoux, les bras étendus, en posture de suppliante. Vis-à-vis étoit la statue du Sauveur, de pareil métal, debout ; et tendant la main à cette femme. Le même Historien ajoute, qu'à la base il naissoit sous les pieds de la statue du Sauveur, une plante d'une espece inconnue : que cette herbe croissoit insensiblement comme les autres ; et que dès qu'elle touchoit la frange de la robe de la statue, elle avoit la vertu miraculeuse de guérir toutes sortes de maux. Ce monument du

bienfait du Sauveur, et de la reconnoissance de cette sainte femme, subsista dans cette Ville, jusqu'au regne de Julien l'Apostat. On s'étoit contenté de la transporter dans la Sacristie de l'Eglise de la Ville au commencement du regne de Constance, où elle étoit visitée par dévotion des peuples les plus éloignés; mais l'impie Julien, qui haissoit jusqu'aux images du Sauveur, ne pouvant souffrir cet objet de la vénération des Fidelles, fit enlever la statue hors de la Ville l'an 362 par les Païens, qui l'ayant traînée par les rues, la briserent en mille pieces, en sorte qu'il ne put sauver que la tête de la statue du Sauveur.

L'Oraison qu'on dit à la Messe de ce jour, est celle qui suit.

ABSOLVE, quæsumus Domine, tuorum delicta populorum: ut à peccatorum nostrorum nexibus, quæ pro nostra fragilitate contraximus, tuâ benignitate liberemur. Per Dominum, etc.

PARDONNEZ, Seigneur, les offenses de votre peuple; afin que votre grace nous délivre de la malheureuse servitude du péché, dans laquelle nous nous sommes engagés nous-mêmes par la fragilité de notre nature. Par N. S. J. C.

L'ÉPÎTRE.

Leçon tirée de l'Epître de l'Apôtre saint Paul aux Philippiens. Chap. 3.

FRATRES: Imitatores mei estote, et observate eos qui ita ambulant, sicut habetis formam nostram. Multi enim ambulant, quos sæpè dicebam vobis (nunc autem et flens dico) inimicos crucis Christi: quorum finis interitus, quorum Deus venter est; et

MES Freres: Imitez-moi, et étudiez ceux qui se conduisent de la maniere dont vous avez le modele en nous; car bien des gens ont une autre conduite, ce sont ceux dont je vous disois souvent, et je le dis encore maintenant les larmes aux yeux, que ce sont des ennemis de la Croix

gloria in confusione ipsorum, qui terrena sapiunt. Nostra autem conversatio in cœlis est : unde etiam Salvatorem expectamus Dominum nostrum Jesum Christum, qui reformabit corpus humilitatis nostræ, configuratum corpori claritatis suæ secundùm operationem, quà etiam possit subjicere sibi omnia. Itaque, fratres mei charissimi, et desideratissimi, gaudium meum, et coronà mea : sic state in Domino, charissimi. Evodiam rogo, et Syntichen deprecor, idipsum sapere in Domino etiam rogo et te germane compar, adjuva illas, quæ mecum laboraverunt in Evangelio cum Clemente, et cæteris adjutoribus meis, quorum nomina sunt in libro vitæ.

de Jesus-Christ, dont la fin est le dernier malheur, qui n'ont point d'autre Dieu que leur ventre, et qui font gloire de leur propre déshonneur, qui n'ont de goût que pour les choses de la terre. Pour nous, notre commerce est au Ciel, d'où aussi nous attendons le Sauveur Jesus-Christ Notre-Seigneur, qui donnera à notre corps si abject de lui-même, une forme toute nouvelle, jusqu'à le rendre semblable à son corps glorieux, par la force de cette action avec laquelle il peut exercer son empire sur toutes choses. Ainsi, mes très-chers Freres, vous qui êtes l'objet de mes désirs, ma joie et ma couronne, soyez comme vous l'êtes, constamment attachés au Seigneur, mes bien-aimés. Je prie Evodie, et je conjure Syntiche d'avoir les mêmes sentimens en Notre-Seigneur ; et vous aussi mon fidelle compagnon, assistez-les, je vous prie, elles qui ont travaillé avec moi, qui m'ont aidé dans le ministere Evangélique, avec Clément, et les autres compagnons de mes travaux, de qui les noms sont dans le livre de vie.

Saint Polycarpe, dans la lettre qu'il écrivit aux Philippiens, semble dire que saint Paul leur avoit écrit plusieurs lettres. Mais il est constant qu'il ne leur a écrit que celle-ci. Il est assez ordinaire en toutes les langues de parler d'une seule lettre au pluriel.

RÉFLEXIONS.

Car bien des gens ont une autre conduite : ce sont ceux dont je vous disois souvent, et je le dis encore maintenant les larmes aux yeux, que ce sont des ennemis de la Croix de Jesus-Christ, dont

la fin est le dernier malheur. Ce ne sont pas des libertins publics, des impies de profession, des ennemis déclarés du Christianisme, dont saint Paul fait ici un si affreux portrait; c'étoient des Prédicateurs de l'Evangile, des gens dont l'air dévot, austere même, imposoit au public, des Docteurs d'une morale très-sévere, qui non-contens de la sublime perfection de la Loi de Jesus-Christ, et de la sainte sévérité de l'Evangile, vouloient imposer un nouveau joug, et de nouvelles austérités, en assujettissant les Chrétiens à la plupart des dures cérémonies de la Loi ancienne. La liberté que le Sauveur avoit accordée de manger de toutes sortes de viandes, les scandalisoit. Ils vouloient qu'outre l'observation du saint jour d Dimanche, on observât encore le jour du Sabbat, et plusieurs autres observances légales. Tel a été de tout temps le caractere de tous les hérétiques; tel sera dans tous les siecles à venir leur génie et leur véritable portrait, grands prôneurs d'une sévérité outrée, sous des airs imposans et une apparence étudiée d'une artificieuse piété. En fût-il jamais un qui ne criât contre le relâchement vrai ou faux des Fidelles? En fût-il jamais un qui commençât par se réformer? On réforme les habits, parce que cette apparente réforme fait honneur, et donne dans les yeux des simples. Les Ariens crioient contre les prétendus abus en matiere de Religion; les Nestoriens, contre la prétendue superstition; les Pélagiens, contre les prétendues erreurs du temps; les Luthériens, les Calvinistes, contre le prétendu relâchement de l'Eglise. Tous ont prêché la morale sévere; nul qui n'ait mené une vie licencieuse : *Je vous l'ai dit souvent, et je vous le dis encore les larmes aux yeux, ce sont des ennemis de la Croix de Jesus-Christ, dont la fin est le dernier malheur, et leur sort la réprobation éternelle.* Ministres

du Démon, toute leur étude est de séduire. Loups sous la peau de brebis, tout leur zele ne tend qu'à dévorer et à perdre. Malheur à ces gens-là, s'écrie l'Apôtre saint Jude, parce qu'il se sont jetés dans la voie de Caïn : *Væ illis, quia in via Caïn abierunt.* La jalousie, l'envie, l'orgueil, ont été le principe de toutes les erreurs en fait de Religion, et l'effet naturel la fureur et le meurtre. C'est l'amour sordide du gain, qui les a fait tomber dans l'égarement de Balaam, Dieu les a abandonnés à l'égarement de leur cœur, aussi leurs mœurs ont-elles toujours été corrompues : *Et errore Balaam mercede effusi sunt.* Et tous leurs efforts se sont terminés à les faire périr dans une révolte contre l'Eglise, comme celle de Coré : *Et in contradictione Core perierunt.* Gens qui ne songent qu'à se bien traiter eux-mêmes, tandis qu'ils ne prêchent aux autres que la sévérité : *Semetipsos pascentes* : ou comme dit saint Paul : *Quorum Deus venter est:* Gens qui n'ont point d'autre Dieu que leur ventre, c'est-à-dire, que leurs passions, leur amour-propre, leur sensualité. On ne perd jamais la Foi, qu'on ne se dédommage de la perte de l'Esprit de Dieu, sur la chair. Tant de fard qu'il vous plaira, le masque peut cacher, mais non pas ôter la difformité du visage. Ce n'est que dans l'Eglise Catholique, Apostolique et Romaine, que se trouve la véritable et solide piété.

L'EVANGILE.

La suite du saint Evangile selon saint Matthieu. Chap. 9.

In illo tempore : Loquente Jesu ad turbas, ecce princeps unus accessit, et adorabat eum, dicens :

En ce temps-là : Jesus parlant aux Juifs, un Chef de la Synagogue l'aborda, et l'adora, disant ; Seigneur, ma fille

cens : Domine, filia mea modò defuncta est : sed veni, impone manum tuam super eam, et vivet. Et surgens Jesus, sequebatur eum, et discipuli ejus. Et ecce mulier quæ sanguinis fluxum patiebatur duodecim annis, accessit retrò, et tetigit fimbriam vestimenti ejus. Dicebat enim intrà se : Si tetigero tantùm vestimentum ejus, salva ero. At Jesus conversus, et videns eam, dixit : Confide filia, fides tua te salvam fecit. Et salva facta est mulier ex illa hora. Et cùm venisset Jesus in domum principis, et vidisset tibicines et turbam tumultuantem, dicebat : Recedite : non est enim mortua puella, sed dormit. Et deridebant eum. Et cùm ejecta esset turba, intravit : et tenuit manum ejus. Et surrexit puella. Et exiit fama hæc in universam terram illam.

vient de mourir; mais venez, mettez votre main sur elle, et elle vivra. Et Jesus se levant, le suivit avec ses Disciples. Au même temps une femme qui depuis douze ans étoit malade d'une perte de sang, s'approcha par derrière, et toucha le bord de sa robe; car elle disoit en elle-même: Si je touche seulement sa robe, je serai guérie. Mais Jesus s'étant retourné, et la voyant, lui dit: Prenez courage, ma fille, votre foi vous a guérie. Et la femme fut guérie à l'heure même. Quand il fut venu au logis du Chef de la Synagogue, voyant les joueurs de flûte, et une troupe de gens qui faisoient grand bruit: Retirez-vous, dit-il, car la jeune fille n'est pas morte, mais elle dort. Et ils se moquoient de lui. Quand on eut fait retirer le monde, Jesus entra, la prit par la main, et la fille se leva. La chose aussi-tôt se divulgua dans tout le pays.

MÉDITATION.

De l'importance du salut.

PREMIER POINT.

CONSIDÉREZ si vous avez une affaire plus importante; si vous en avez même une de si grande conséquence; si vous en pouvez jamais avoir une qui vous intéresse autant que celle de votre salut.

Il ne s'agit pas de perdre ou de gagner un

procès, duquel dépende tout votre bien; il ne s'agit pas même d'être heureux ou malheureux durant toute la vie; l'affaire seroit intéressante il est vrai; elle ne seroit pourtant pas d'une conséquence infinie. Etre disgracié, souffrir jusqu'à la mort, le malheur seroit grand : mais après tout, il ne seroit pas sans ressource. Il s'agit d'un bonheur, ou d'un malheur éternel; il s'agit de posséder Dieu éternellement dans le séjour des Bienheureux, ou d'être précipité dans les enfers, condamné sans espérance de retour aux flammes éternelles. Voilà de quoi il s'agit, quand on parle de l'affaire du salut. Est-elle de quelque conséquence? mérite-t-elle notre application et nos soins, cette importante affaire?

Hélas! on meurt; et que sert à la mort d'avoir été riche, puissant, heureux, selon l'idée des gens du monde? On meurt, et à la mort nous perdons tout, tout nous échappe; la vie la plus heureuse et la plus longue ne paroît plus alors que comme un songe. On meurt; et à la mort, noblesse, dignités, emplois, honneurs, tout disparoît, tout n'est plus que vains titres. Mais que vais-je devenir? Si je suis saint, cette seule qualité me dédommage bien de la perte de toutes les autres : mais si je suis damné, mais si l'enfer doit être ma demeure éternelle, mais si je passe de mon lit au feu éternel, qui me consolera sur mon sort, qui me dédommagera de ma perte, et d'une perte qui est mon ouvrage, et d'une perte qui est sans ressource et sans retour?

Et l'on pense à l'affaire du salut de sang froid! et nous passons un jour sans y travailler; et nous ferons peut-être toutes ces réflexions sans en devenir plus sages!

Que je déplore, ô mon Dieu, et mon aveuglement et mon erreur! La plus grande partie de mes jours se sont écoulés, et je n'ai pas encore peut-être commencé de travailler à cette affaire;

et que ne mérité-je pas, si je differe à un autre jour d'y travailler !

SECOND POINT.

Considérez, que sert aujourd'hui à ces riches damnés d'avoir eu de gros revenus, d'avoir porté de grands noms, d'avoir possédé de belles terres ? Car que peut-on donner en échange, quand on s'est perdu pour jamais ? J'ai perdu le Ciel, j'ai perdu Dieu ! tout est donc perdu, et tout est perdu sans ressource !

Ah ! que tant de millions de Martyrs ont gagné, en perdant la vie pour Jesus-Christ. Un supplice de quelques momens, tout au plus de quelques jours ; eût-on même passé plusieurs années dans les plus grands supplices, les afflictions du temps présent n'ont aucune proportion avec la gloire future. Peut-on jamais acheter assez cher la possession, la félicité de Dieu même ? Mon Dieu ! que ces personnes pénitentes et mortifiées ; que ces Saints ont été sages d'avoir tout sacrifié pour faire leur salut. Grands du monde, heureux du siecle, vos sentimens et votre conduite touchant l'affaire du salut prouvent-ils que vous êtes sages ?

Saint Marcel étoit Pape, et après avoir souffert un exil et bien des tourmens pour la Foi de Jesus-Christ, il est condamné à finir ses jours dans une écurie. S'est-on jamais avisé de plaindre son sort ! Il trouve dans une si rebutante prison la gloire du Martyre. Ah ! que c'est bien retrouver sa vie que de la perdre pour Dieu ! Que les gens qui passent leur vie dans les plaisirs, qui menent une vie molle et mondaine, ont peu à cœur leurs propres intérêts !

Le mauvais riche est enseveli dans l'Enfer ; le Lazare passe de l'hôpital à la gloire. Qu'on ait été pauvre, inconnu, maltraité ; si l'on est

sauvé on a fait sa fortune. Le salut nous tient lieu de tout ; et sans le salut, la plus haute fortune n'est rien.

Je vous ai trop coûté, mon divin Sauveur, pour me laisser perdre. J'avoue avec un vif regret que je l'ai mérité, et que ma perte est inévitable, si je ne travaille pas mieux désormais à mon salut que je n'ai fait jusqu'à présent. Mais c'en est fait, divin Sauveur, mon parti est pris, mon salut dès ce moment est l'objet de tous mes soins, de mes empressemens, de mon application ; c'est mon unique affaire ; je ne veux plus m'occuper désormais que de l'affaire de mon salut ; je n'ai, à proprement parler, que cette seule affaire, elle aura tous mes soins. *Unum porrò necessarium.*

Aspirations dévotes durant le jour.

Quid prodest homini, si mundum universum lucretur, animæ verò suæ detrimentum patiatur ? Matth. 16.

Que me servira d'avoir gagné tout l'Univers, si je viens à me perdre ?

Quam dabit homo commutationem pro anima sua ? Matth. 16.

Que peut-on donner en échange qui vaille notre ame ?

PRATIQUES DE PIÉTÉ.

1.° Renouvelez chaque jour à la priere du matin, la priere que vous venez de faire, et dites-vous plusieurs fois le jour, quand vous faites votre emploi, quand vous commencez une action, quand vous vous appliquez à votre ouvrage : *Quid prodest homini, si universum mundum lucretur, animæ verò suæ detrimentum patiatur ?* Que me servira tout ceci, si je ne fais pas mon salut ? Cette pratique est très-utile, et convient à toutes sortes de gens.

2.° Faites-vous une loi inviolable de faire chaque mois un jour de retraite. Ce n'est qu'un jour ; et qui peut raisonnablement refuser de donner dans tout le mois un jour à l'importante affaire du salut, qui seule demanderoit toute la vie ? On trouve tant de loisir pour les affaires temporelles, pour son plaisir, pour ses amis ; n'en manquera-t-on jamais que pour le salut de son ame ? Presque toute la vie se passe à régler des comptes, à examiner des livres, à faire valoir des fonds, à percevoir des intérêts temporels : sera-ce trop de donner chaque mois un jour à examiner les comptes que nous devons rendre à Dieu, en quel état est notre conscience, quel usage, quel fruit des talens reçus, par quelles voies on pourra réparer les pertes spirituelles qu'on a faites ? On peut dire que de cette pratique dépendent la persévérance et le salut de bien des gens.

LE VINGT-QUATRIEME ET DERNIER DIMANCHE D'APRÈS LA PENTECÔTE.

LE vingt-quatrieme Dimanche après la Pentecôte est toujours le dernier de l'année Ecclésiastique, lors même qu'il y a plus de vingt-quatre Dimanches après la Pentecôte ; parce qu'on met alors après le vingt-troisieme, les Dimanches qui sont restés après l'Epiphanie ; mais ce vingt-quatrieme est toujours réservé pour le dernier, et pour terminer l'année Ecclésiastique, qui ayant commencé par le premier Dimanche de l'Avent, finit toujours par ce vingt-quatrieme

Dimanche d'après la Pentecôte. C'est pour cela que l'Eglise a choisi pour ce jour-ci, l'Evangile selon saint Matthieu, du Jugement dernier, qu'on appelle ordinairement l'Evangile de la fin du monde. L'Epître qui précede cet Evangile est prise de l'exhortation que saint Paul fait aux Fidelles de Colosses, pour les porter à mener une vie digne de Dieu, s'appliquant à lui plaire en toutes choses, portant des fruits de toutes sortes de bonnes œuvres, et croissant de plus en plus dans l'intelligence spirituelle, et dans la pratique de la volonté de Dieu, en quoi consiste toute la perfection Chrétienne. On peut dire que cette Epître est comme le précis des instructions renfermées dans toutes les autres, dont celle-ci est comme l'épilogue et une courte recapitulation. L'Introït de la Messe du jour, est le même que celui du Dimanche précédent. Comme quelques-uns de ces Dimanches qui précedent peuvent être surnuméraires, on ne leur donne qu'un Introït commun.

Dicit Dominus : Ego cogito cogitationes pacis, et non afflictionis : invocabitis me, et ego exaudiam vos : et reducam captivitatem vestram de cunctis locis : Mes pensées, dit le Seigneur, sont des pensées de paix, de douceur, de miséricorde, et non de colere et de désolation. Vous m'invoquerez, et je vous exaucerai ; je vous rassemblerai du milieu de tous les peuples, et de tous les lieux où je vous avois dispersés : *De cunctis locis, ad quæ expuli vos*, dit le Texte, pour faire connoître aux Juifs, que leur captivité et tous leurs malheurs étoient le juste châtiment de leurs péchés, et qu'il n'en falloit pas chercher d'autre cause. Aussi dès qu'ils retournent à Dieu par une sincere pénitence, Dieu se laisse fléchir, Dieu leur pardonne, et leur fait dire par le Prophete Jérémie, qu'il va les retirer de leur captivité : *Et reducam captivitatem vestram de cunctis*

locis. Les saints Peres font ici une réflexion qui devroit être bien capable de dessiller les yeux, et de toucher le cœur de ce peuple aveugle et endurci, en leur faisant voir qu'ils ont perdu la prérogative du peuple bien-aimé, de peuple choisi, en mettant le comble à leur iniquité, par le plus horrible de tous les crimes.

Dieu avoit promis à David de conserver sa race pendant tous les siecles, et de faire durer son Trône autant que les Cieux : *Ponam in sæculum sæculi semen ejus, et Thronum ejus sicut dies Cœli.* Cette promesse ne sauroit s'entendre de la race de David selon la chair. Son Trône est renversé dès le temps de Sédécias et de Nabuchodonosor; il y a plus de deux mille ans qu'il ne subsiste plus. Car quoique Zorobabel, au retour de la captivité, ait eu quelque autorité dans sa Nation, personne n'osera dire qu'il ait régné, ni même qu'il ait gouverné avec une autorité absolue. Du temps même de Jesus-Christ, il n'y avoit plus chez les Juifs qu'une ombre de Royauté : encore ce fantôme de Royauté ne subsistoit point dans la race de David, puisque Hérode qui en portoit le nom, étoit Iduméen, et descendoit d'Esaü. Depuis le siecle de Jesus-Christ, ou tout au plus un siecle après, on n'a plus distingué la race ou famille de David. Ou elle est absolument éteinte, ou elle est tellement confondue parmi le reste de la Nation, qu'il n'est plus possible de la distinguer, ni de prouver son existence. Ainsi la promesse faite à David d'un regne perpétuel ne s'est accomplie qu'en Jesus-Christ incontestablement de la race de David. Ce divin Sauveur regne et régnera éternellement, non-seulement comme Dieu, mais encore comme Homme-Dieu qui exerce son regne sur le vrai Israël, sur le peuple choisi qui sont les Chrétiens, et sur toute l'Eglise où il exerce sa domination spirituelle par ses Ministres : *Si autem derelinquerint filii ejus le-*

gem meam : Si sa postérité vient à abandonner ma Loi : *Si justitias meas profanaverint :* S'ils violent ce qu'il y a de plus saint dans ma Loi, etc. je prendrai la verge pour les punir de leurs iniquités ; je les châtierai rigoureusement pour leurs crimes énormes : mais pour cela, je ne violerai point l'alliance que j'ai contractée avec David ; je ne retirerai point pour cela ma miséricorde de dessus leur pere ; je ne rétracterai point la parole que je lui ai donnée : *Misericordiam autem meam non dispergam ab eo.* Je les affligerai ; je permettrai qu'ils soient chassés de leur pays, qu'ils soient dispersés parmi les nations, qu'ils soient accablés d'adversités et de miseres : mais après un temps, je me laisserai fléchir, ma colere cessera, je les rassemblerai de tous les endroits du monde, leurs malheurs finiront avec leur captivité : *Et reducam captivitatem vestram de cunctis locis.* L'événement vérifia la prédiction. Après soixante et dix ans de dispersion et de servitude, Dieu rassemble le peuple, et le rétablit dans son pays. Leurs crimes avoient été grands, le châtiment a été sévere ; mais enfin, après ce nombre d'années de pénitence, Dieu a eu pitié d'eux. Quel nouveau crime si horrible a pu commettre depuis, ce malheureux peuple, pour avoir mérité d'être chassé depuis tant de siecles de son pays, pour être devenu l'horreur et l'exécration de tout l'Univers, errans, esclaves, et malheureux par toute la terre ? Il n'y a certainement que le déicide commis en la personne de Jesus-Christ qu'ils n'ont pas voulu reconnoître pour le Messie, qui ait pu leur attirer un si horrible châtiment. Et si le crime d'idolâtrie, disent les Peres, qui certainement est le plus énorme, joint à toutes leurs iniquités, n'a été puni que d'une captivité de soixante et dix ans, quel doit être le crime pour lequel ce malheureux peuple est proscrit et captif depuis plus de dix-huit siecles ? Il ne

peut point y en avoir d'autre, que de n'avoir point voulu reconnoître Jesus-Christ pour leur Sauveur ; il ne peut point y en avoir d'autre, que d'avoir fait mourir sur la Croix le Fils de Dieu, leur Roi, leur Rédempteur, leur Messie. Les plus habiles des Rabbins, et de leurs prétendus Docteurs, frappés, étourdis par un raisonnement si juste et si concluant, ont tâché de se tirer d'embarras, en disant que ce péché si énorme, pour lequel la Nation Juive a été réprouvée de Dieu, c'est parce que quelques-uns des Juifs avoient reconnu Jesus-Christ pour le Fils de Dieu, et pour le Messie. Ridicule réponse, défaite pitoyable ! Si Jesus-Christ avoit été un imposteur, toute la Nation Juive pouvoit-elle mieux mériter de Dieu, qu'en faisant mourir de la mort la plus cruelle et la plus infame cet imposteur, et en persécutant, en punissant même de mort tous ceux qui le reconnoissoient pour le Messie ? La mort de Jesus-Christ devoit être pour le Peuple Juif une source de nouvelles bénédictions ; et le zele de leurs Chefs méritoit d'être récompensé de Dieu, et devoit attirer sur toute la Nation une protection plus éclatante et mieux marquée. Il faut être bien dépourvu de bon sens, il faut être bien aveugle, pour ne pas voir que c'est uniquement pour avoir si mal reçu le Messie, qu'ils se sont attiré les derniers malheurs, et la malédiction universelle.

L'Epître est prise du chapitre premier de l'Epître de saint Paul aux Colossiens. *Non cessamus pro vobis orantes, et postulantes, ut impleamini agnitione voluntatis. Dei, in omni sapientia, et intellectu spirituali :* Nous ne cessons point de prier Dieu pour vous, leur dit le saint Apôtre, et de demander que vous ayiez une pleine connoissance de sa volonté, avec toute la sagesse et l'intelligence des choses de l'esprit. On peut dire que l'Eglise, dans ses premiers jours, a

eu plus à souffrir des faux Apôtres convertis par le Judaïsme, que des Gentils. Ces dangereux séducteurs, qu'on peut appeler les hérétiques de ces premiers temps, parcouroient toutes les Eglises, pour y faire des Prosélytes. La ville de Colosses n'eut pas plutôt reçu la Foi, que ces faux Apôtres vinrent y semer la zizanie, en prêchant la nécessité de la circoncision, et des observances légales; et mêlant la Philosophie Platonicienne avec le Judaïsme, ils tâchoient d'inspirer à ces Fidelles encore simples et nouvellement convertis, un culte superstitieux des Anges; et sous le voile d'une fausse humilité, ils leur faisoient entendre que Dieu étant infiniment au-dessus de nous, il falloit adresser nos prieres, non à Dieu ni à Jesus-Christ, mais aux Anges par la médiation desquels Dieu avoit autrefois donné la Loi à Moyse. Saint Paul informé de ce qui se passoit chez les Colossiens, leur écrivit cette lettre, pour les désabuser de ces erreurs, et pour les confirmer dans la Foi et dans la Charité, dans l'Espérance, et dans toutes les autres vertus que leur avoient inspirées les vrais Apôtres. Je ne cesse, leur dit-il, de prier Dieu pour vous, et de demander que vous ayiez une pleine connoissance de sa volonté, avec toute la sagesse et toute l'intelligence des choses spirituelles, c'est-à-dire, des vérités de la Religion, pour ne pas donner dans les erreurs et dans les pieges que vous tendent ceux qui ne cherchent qu'à vous séduire. *Ut ambuletis dignè Deo, per omnia placentes* : Afin que vous ayiez une conduite digne de Dieu, cherchant tous les moyens de lui plaire, c'est-à-dire, une conduite digne de Jesus-Christ votre Sauveur, digne de votre vocation, une conduite véritablement Chrétienne; et pour cela vous devez fructifier par toutes sortes de bonnes œuvres : *In omni opere bono fructificantes*; et croître tous les jours en vertu,

en perfection, en connoissance et en amour de Dieu, en constance et fidélité à son service, sans vous laisser éblouir ni surprendre par les artifices de ceux qui sous prétexte de vous porter à Dieu, vous en éloignent. *In omni virtute confortáti secundùm potentiam claritatis ejus, in omni patientia et longanimitate* : Vous munissant de toute la force possible par la participation de son pouvoir glorieux, souffrant tout patiemment, avec constance et avec joie. Saint Paul, après avoir demandé à Dieu la sagesse et l'intelligence pour les Colossiens, c'est-à-dire, la grace de connoître les secrets de la volonté de Dieu dans la réconciliation des hommes avec lui, et les secrets adorables de sa divine Providence, demande aussi la grace de connoître en chaque occasion ce que Dieu demande d'eux dans la pratique de ses Commandemens, et de porter des fruits par l'exercice de toutes sortes de bonnes œuvres. Une vie infructueuse et stérile en vertus, ne fut jamais une vie Chrétienne. Ce n'est pas même assez de porter des fruits, dit l'Apôtre, dans le printemps et dans une saison calme et paisible, il faut en porter dans la saison des frimats et des tempêtes; il faut que la fidélité et la vertu d'un Chrétien soient à l'épreuve des tentations les plus violentes; et c'est cette générosité, cette patience, cette joie même dans les adversités, cette persévérance, que le saint Apôtre souhaite aux Colossiens : *In omni patientia et longanimitate, cum gaudio gratias agentes Deo Patri, qui dignos nos fecit in partem sortis Sanctorum.* Il veut sur-tout qu'ils rendent des actions de graces à Dieu le Pere, qui par sa lumiere, c'est-à-dire, par son Fils, qui est la lumiere du monde et la splendeur de la gloire de son Pere, nous a fait dignes de participer à l'héritage des Saints. Jesus-Christ nous a mérité la grace de l'adoption, l'héritage

de la bienheureuse immortalité. Les Colossiens étoient des Gentils convertis à la Foi. Saint Paul veut qu'ils aient toujours devant les yeux le prix infini de cette grande grace, en considérant que les Juifs, qui étoient les enfans et les légitimes héritiers, ont été, par leur faute et par leur incrédulité, exclus du bonheur auquel les Gentils ont été appelés, par une faveur singuliere de la pure miséricorde de Dieu. Quelle faveur plus insigne, quelle miséricorde plus excessive, que de nous avoir retirés de dessous la puissance des ténebres, pour nous faire passer dans le Royaume de son Fils bien-aimé, dans lequel nous trouvons, par son sang, la rémission des péchés, qui fait la rédemption ! *In quo habemus redemptionem, et remissionem peccatorum.* Autrefois vous étiez les ténebres même, comme il écrivoit aux Ephésiens, et vous êtes maintenant la lumiere en Notre-Seigneur : *Eratis enim aliquando tenebræ : nunc autem lux in Domino.* Vous étiez autrefois dans les ténebres de l'idolâtrie et dans l'ignorance, vous étiez dans l'erreur du péché ; mais à présent vous êtes éclairés de la lumiere de la Foi : c'est Jesus-Christ qui vous a délivrés de la servitude du Démon ce Prince des ténebres, de la nuit du Paganisme, de l'erreur et du péché, et vous a fait passer dans le Royaume de son Fils bien-aimé, ou, comme dit le Grec, dans le Royaume du Fils de son amour ; marchez donc comme des enfans de lumiere : *Ut filii lucis ambulate.* C'est Jesus-Christ qui nous a rachetés de la mort : *In quo habemus redemptionem, et remissionem peccatorum.* C'est lui qui nous a délivrés de la servitude du péché, et non pas de la Loi de Moyse. Si la Loi eût pu nous sauver, il auroit été inutile que le Fils de Dieu vînt au monde. Voyez donc s'il vous convient de vous soumettre encore à une Loi si vide, si inefficace, si impuissante. *Reprobatio quidem fit præcedentis*

mandati, *propter infirmitâtem ejus*, *et inutilitatem*, dit le même Apôtre, dans sa lettre aux Hébreux : La Loi qui a précédé a été rejetée, parce qu'elle étoit foible et inutile, incapable de nous sauver.

L'Evangile de ce dernier Dimanche prédit la ruine entiere de Jérusalem et la fin du monde, laquelle doit être suivie immédiatement du Jugement universel, dont elle est comme le prélude.

Le Sauveur venoit de faire un détail affreux de tous les malheurs qui devoient arriver à la Ville de Jérusalem et à toute la Nation, et il s'étoit expliqué d'une maniere si précise et si claire, qu'étant sorti du Temple, ses Disciples l'arrêterent quelques momens, pour lui en faire remarquer la magnificence, comme pour lui dire : Seroit-il possible qu'un édifice si somptueux, et qui passe pour une des merveilles du monde, dût être entierement détruit, et que Dieu puisse jamais abandonner et réprouver ce saint Temple ? La réponse que Jesus leur fit, acheva de les consterner : Admirez tant qu'il vous plaira, leur dit-il, la richesse, la magnificence de ce superbe édifice ; tout ce que je vous ai prédit arrivera dans peu de temps ; tous ces grands bâtimens seront détruits jusqu'aux fondemens, et il ne restera pas pierre sur pierre. Ces paroles piquerent la curiosité de ses plus familiers Disciples. Pierre, Jacques, Jean et André, prirent la liberté de lui faire en particulier trois questions : 1.° En quel temps ces malheurs devoient arriver ; 2.° Quels en devoient être les présages, et comme les avant-coureurs ; 3.° Et quel devoit être le signe de son dernier avénement et de la consommation des siecles. Le Sauveur eut bien la complaisance de répondre à ces questions, mais d'une maniere instructive, et en même temps mystérieuse. Il leur fit assez entendre que le temps de ces malheurs sur Jérusalem n'étoit pas éloigné ; et il voulut bien leur apprendre

apprendre les signes et les terribles phénomenes qui devoient précéder son avénement et la consommation des siecles ; mais il accompagna ses réponses de salutaires avis ; et en leur apprenant quels devoient être les signes de cette générale désolation, il leur apprit tout ce que devoient faire ceux qui se trouveroient dans ces critiques et affreuses circonstances. Après les avoir avertis, et en leur personne tous les Fidelles, d'être en garde contre les artifices des séducteurs, qui seront en grand nombre dans ces derniers temps ; après leur avoir dit que les autres signes de ces derniers malheurs, seront les guerres, l'esprit de division qui régnera par-tout, des maladies contagieuses qui dépeupleront l'univers, la famine qui fera périr bien des gens, le dérangement des saisons, l'imtempérie de l'air, les tremblemens de terre ; le Sauveur fait un portrait bien frappant de tout ce qui doit servir et de présage et d'appareil au jour de ses vengeances ; il commence par les crimes énormes et ce torrent d'iniquité qui aura alors inondé toute la terre.

Cùm videritis abominationem desolationis, quæ dicta est à Daniele Propheta, stantem in loco Sancto : Quand vous verrez dans le lieu Saint l'abomination de la désolation, dont a parlé le Prophete Daniel. Ce Prophete, dans le septieme et neuvieme chapitre, décrit la ruine entiere de Jérusalem, dont l'époque, selon lui, est marquée après la mort de Jesus-Christ, au temps que l'abomination de la désolation seroit dans le lieu Saint ; ce qui arriva, et durant le siege de la Ville par les Romains, par les meurtres et les infamies qui s'y commirent, et lorsque, la Ville étant prise, les Romains y placerent leurs Enseignes chargées des figures de leurs faux dieux.

Saint Augustin, saint Jérôme, le vénérable Bede, et la plupart des Interpretes, croient que dans cet endroit de l'Evangile le Sauveur a eu en

vue ces grands événemens, la ruine entiere de Jérusalem et le Jugement universel à la fin du monde ; et c'est peut-être pour cela qu'il ajoute ces paroles : *Qui legit, intelligat :* Celui qui lit cette Prophétie, qu'il tâche de la bien comprendre, et d'en démêler le sens, en démêlant ces faits. Comme la corruption universelle de toute chair avoit précédé le déluge, de même l'iniquité, c'est-à-dire, toutes sortes de vices, d'abominations et d'impuretés qui inonderont en torrent toute la terre, précéderont ces deux événemens. Cette abomination de la désolation fut l'horrible profanation que les Juifs eux-mêmes firent du Temple pendant le siege de Jérusalem, lorsqu'une troupe de brigands s'étant saisis de ce lieu Saint, y commirent tous les désordres imaginables. Cette abomination de la désolation arrivera encore à la fin des siecles, par l'horrible profanation qu'on fera alors de nos sacrés Mysteres, et de tout ce qu'il y a de plus sacré dans la Religion. La profanation des choses saintes est la marque de la plus grande colere de Dieu, et le signe le plus assuré de sa prochaine vengeance.

Qui in Judæa sunt, fugiant ad montes : Que ceux qui seront dans la Judée en ce temps-là, s'enfuient aux montagnes. Je conseille donc à ceux qui se trouveront alors dans la Judée, de quitter le plat-pays, et de gagner les hauteurs ; et que celui qui sera sur le toit n'en descende point pour prendre quoi que ce soit de sa maison ; et que celui qui sera dans les champs ne retourne point sur ses pas pour prendre son vêtement. Selon le sens littéral, ces paroles marquent le danger de ceux qui ne pourront pas s'enfuir dans un temps où il n'y aura de salut que dans la fuite. Et dans un sens spirituel, elles font connoître le malheur de ceux qui, à la veille d'aller paroître devant Dieu, soit à la veille du Jugement particulier, soit aux approches du Jugement universel, dans

le temps où l'ennemi du salut met tout en œuvre pour les perdre, n'auront nulle vertu, rampant encore sur la terre, et ne connoissant pas seulement la perfection chrétienne ; ou qui, arrivés sur le toit, c'est-à-dire, ayant fait quelques progrès dans la vertu, trompés ou vaincus par le tentateur, descendent pour reprendre leurs anciennes mœurs, et manquent de persévérance.

Væ autem prægnantibus, et nutrientibus in illis diebus : Malheur aux femmes qui en ce temps-là se trouveront enceintes, et à celles qui allaiteront des enfans. A la lettre, le Sauveur plaint ici le malheur des Juifs durant le siege de Jérusalem, durant lequel on vit arriver tout ce qu'il leur avoit prédit de plus funeste. La désolation passa tout ce qu'on peut imaginer de plus affreux. Dans le sens spirituel, le Sauveur plaint le malheur de ces ames tiedes, de ces ames lâches, qui, à la veille d'aller paroître devant son tribunal, seront enceintes, pour ainsi dire, de bons désirs : grands projets de conversion, inutiles desseins alors d'une vie parfaite. Quel danger même pour ceux qui ne nourriront que des vertus naissantes, ou si foibles, qu'elles seront incapables de résister à la tentation ! *Orate autem ut non fiat fuga vestra inhieme, vel in Sabbato :* Cependant priez que vous n'ayiez point à fuir en hiver, ou au jour du Sabbat. Durant l'hiver les jours sont courts, les chemins sont mauvais, les voyages sont incommodes : temps peu propre pour une fuite précipitée. Les Juifs croyoient qu'il ne leur étoit pas permis de faire plus d'une demi-lieue le jour du Sabbat. Toutes ces expressions figurées faisoient entendre qu'il ne seroit plus temps alors d'éviter les tristes effets de la colere Divine ; il falloit avoir prévenu ces malheurs par la pénitence ; il falloit avoir reconnu le Messie. L'heure de la mort est un temps bien peu propre pour se convertir.

Erit enim tunc tribulatio magna qualis non fuit ab

initio : La désolation sera grande, et telle qu'il n'y en a point eu de semblable depuis le commencement du monde jusques à présent, et qu'il n'y en aura jamais de pareille. Cette prédiction s'est pleinement vérifiée, et par la guerre que les Juifs se firent à eux-mêmes par leurs divisions domestiques, et par les persécutions qu'ils souffrirent de la part de tous leurs voisins, et par les maux que leur firent les Romains durant cette derniere guerre. Josephe compte jusqu'à onze cents mille Morts, et quatre-vingt-dix-sept mille Prisonniers. Il avoue aussi que les crimes des séditieux qui s'étoient emparés du Temple, monterent à un tel excès, que si les Romains n'étoient venus pour exterminer une Race si corrompue et si impie, la terre se seroit ouverte pour les engloutir, ou que Dieu auroit envoyé un nouveau déluge pour noyer, ou le feu du Ciel pour consumer une Ville si criminelle. La désolation qui précédera la fin du monde, ne cédera en rien à celle qui a précédé la ruine entiere de Jérusalem. *Et nisi breviati fuissent dies illi, non fieret salva omnis caro* : Que si le nombre de ces jours-là n'eût été diminué, il n'y auroit personne de sauvé : mais il sera diminué à cause des Elus. En effet, si le siege de Jérusalem eût duré plus long-temps, il ne fût pas resté un seul Juif dans la Ville : mais ce fut en faveur des Juifs qui avoient embrassé l'Evangile, et qui seroient tous péris dans cette malheureuse Ville, que Dieu abrégea le nombre de ces jours de tribulation. Selon quelques Interpretes, Dieu avoit encore en vue les Chrétiens des siecles à venir, en empêchant la destruction entiere de toute la Nation Juive. Dieu vouloit que ces malheureux restes, méprisés, dispersés, aveugles, subsistassent pour vérifier dans tous les siecles les prophéties, et pour servir à tous les peuples de monument éternel de la vérité de tout ce que Jesus-Christ leur avoit prédit. Tout ce qui est arrivé de terri-

ble à la destruction de Jérusalem, n'est qu'une figure, pour ainsi dire, de ce qui doit arriver de funeste et d'effrayant à la fin du monde. Là, c'étoient des hommes qui vouloient ruiner et dompter un peuple rebelle ; ici, ce sera un Dieu qui déploîra toute sa colere pour exterminer tous les hommes et pour faire sécher de frayeur tous les pécheurs, avant que de les juger. La consternation et l'effroi seront si grands, qu'ils seroient capables de jeter dans le désespoir, et de faire perdre la confiance aux ames les plus innocentes, si Dieu n'abrégeoit, en leur faveur, ces jours de désolation.

Tunc si quis vobis dixerit: Ecce hîc est Christus, aut illic, nolite credere. Alors si quelqu'un vous dit, le Christ est ici ; ou bien, il est là, n'en croyez rien. Jesus-Christ avertit ici les Apôtres, et en leur personne tous les Fidelles, de ne point se laisser séduire par les faux Prophetes, qui, par leur extérieur trompeur, par leurs discours captieux, et même par des prestiges qu'on prendra pour des miracles, seront capables d'entraîner bien des gens dans l'erreur. Il ne manqua pas de ces prestigiateurs durant le siege de Jérusalem ; ces chefs des factieux qui savoient le foible du peuple, en suscitoient eux-mêmes, pour le tromper. Il est certain que l'Antechrist paroîtra à la fin du monde, et qu'il séduira, par ses prestiges, bien des gens : *Surgent enim Pseudochristi et Pseudoprophetæ, et dabunt signa magna et prodigia :* Il paroîtra de faux Christs et de faux Prophetes, qui feront des choses si extraordinaires et si prodigieuses, que les Elus même, si cela se pouvoit, y seroient trompés. Le Seigneur, disent ici les Interpretes, n'a pas voulu seulement désigner ici ces émissaires du démon, suscités pour séduire les Fidelles à la fin du monde, mais encore les Hérétiques de tous les temps, qui, par des artifices séduisans, ont

fait bien des efforts pour détruire la Religion, en se faisant passer pour Envoyés de Dieu, et pour Prophetes. A la vérité, Dieu a toujours pris un soin particulier de son Eglise. Elle a vu naître et mourir toutes les hérésies ; et les portes de l'Enfer ne prévaudront jamais contre elle ; Dieu a trop bien pourvu à sa sûreté : ce sont des torrens impétueux qui, en faisant du dégât, s'écoulent ; ce sont des furieux qui ne respirent que meurtre, que carnage, et dont Dieu abrege les jours. Quand une fois l'Eglise a parlé, dit ici un savant Interprete, je n'écoute plus l'homme de la plus grande piété à l'extérieur, un homme à miracles, qui m'enseigne le contraire. Car quiconque ne parle pas comme l'Eglise, malgré tout ce qu'il peut faire paroître de sainteté et de merveilleux dans ses œuvres, n'est certainement, au fond, qu'un hypocrite et qu'un séducteur.

Sicut enim fulgur exit ab Oriente, et paret usque in Occidentem, ita erit adventus Filii Hominis : Comme l'éclair part de l'Orient, et se fait voir jusque dans l'Occident, de même en sera-t-il de la venue du Fils de l'Homme : c'est-à-dire, disent les Peres, comme il n'est pas possible que le soleil, paroissant sur l'horizon, n'éclaire en un moment tout l'hémisphere, de même en sera-t-il de la venue du Fils de l'Homme ; c'est-à-dire, qu'après l'accomplissement de tout ce que le Sauveur vient de dire de la ruine de Jérusalem, son regne spirituel se répandra avec éclat dans toute la terre, par la publication de l'Evangile qui sera prêché chez tous les Peuples et embrassé par toutes les nations. Il falloit que la justice de Dieu punît de la maniere la plus terrible, comme Jesus-Christ l'avoit prédit, cette Nation ingrate et impie qui avoit refusé de reconnoître le Messie, et qui avoit eu la malice de faire mourir sur la croix son Sauveur. Après quoi cette vraie Lumiere, laquelle éclaire quiconque vient au monde,

devoit éclater par toute la terre et être reconnue et adorée par tout l'Univers. On peut dire que la dispersion et les malheurs de ce Peuple maudit par-tout, est par-tout une preuve permanente de la venue du Messie. Son second avénement, dit saint Augustin, ne sera ni moins éclatant, ni moins subit que le premier, malgré tous les signes et tous les présages de la fin prochaine du monde; c'est-à-dire, que le Seigneur viendra juger les hommes lorsqu'ils s'y attendront le moins. Peu de gens aussi que la mort ne surprenne: *Ubicumque fuerit corpus, illuc congregabuntur et aquilæ.* Quelque part que soit le corps, les aigles s'y assembleront aussi. C'est un Proverbe tiré de Job, dont se sert ici Jesus-Christ, pour marquer que, de toutes les parties du Monde, les Fidelles qui auront embrassé l'Evangile, viendront se réunir à leur Chef, pour composer le corps mystique de l'Eglise. Et c'est ce qui est arrivé par la publication de l'Evangile; et c'est ce qui arrivera à la fin du monde, lorsque tous les hommes étant ressuscités, on verra les Justes s'assembler et s'approcher rapidement auprès de leur Seigneur, qui par sa vertu divine les attirera plus fortement, que les corps morts n'attirent les oiseaux de proie et les aigles.

Statim autem post tribulationem dierum illorum Sol obscurabitur, et Luna non dabit lumen suum, et Stellæ cadent de Cælo, et Virtutes cælorum commovebuntur: et tunc parebit signum Filii Hominis in Cælo. Mais aussi-tôt après ces jours de tribulation, le Soleil s'obscurcira, la Lune n'éclairera plus; les Etoiles tomberont du Ciel, et les Vertus célestes seront en désordre; alors le signe du Fils de l'Homme paroîtra dans le Ciel. Il est certain que tous ces Phénomenes si frappans conviennent également aux deux événements prédits ici par le Sauveur du monde. Ces expressions, ou manieres de parler hyperboli-

ques, sont fort fréquentes dans l'Ecriture ; elles sont ordinaires aux Prophetes, pour prédire la ruine des Villes et les calamités. Ainsi le Sauveur, en prédisant les malheurs qui devoient arriver bientôt aux Juifs, a fait encore allusion à ce qui arrivera à la fin du monde : *Le Soleil s'obscurcira, la Lune n'éclairera plus, les Etoiles tomberont du Ciel, et les Vertus célestes seront en désordre.* Toutes ces expressions tirées du style figuré des Prophetes, marquent que les Juifs seront abandonnés de Dieu et livrés à leur aveuglement ; qu'ils ne seront plus éclairés par l'Esprit-Saint, que la lumiere qui luisoit sur eux sera éteinte : ténebres affreuses, nuit obscure sur toute la Nation ; la Synagogue ne sera plus la vraie Eglise. C'est encore dans le même sens que les Peres et les Interpretes l'entendent des signes qui doivent précéder le dernier Jugement. Il est visible que ce n'est que dans un sens figuré qu'on doit entendre la chute des Etoiles, puisque la moindre est de beaucoup plus grande que toute la terre : on pourroit peut-être entendre par cette chute des Etoiles, la chute morale de ces grands hommes qui auront été regardés comme des astres, et qui, succombant malheureusement alors à la tentation, s'éteindront peut-être en plus grand nombre dans ces temps de calamité. L'entiere destruction de Jérusalem et de la Religion des Juifs, sera le signe, comme nous avons dit, de l'avénement triomphant de Jesus-Christ, c'est-à-dire, du triomphe de l'Evangile par toute la terre, et le présage aussi, dans les derniers temps, de son avénément, avec une grande puissance, et dans une grande majesté : *Cum virtute magna et majestate.* Autant que Jesus-Christ a paru foible, humilié, méprisable même dans son premier avénement, autant fera-t-il paroître de majesté et de puissance, autant fera-t-il éclater sa gloire dans le second : *Et mittet An-*

gelos suos cum tuba, et voce magna, et congregabunt electos ejus à quatuor ventis: Au même temps il enverra ses Anges avec la trompette, et une voix éclatante rassemblera ses Elus des quatre côtés de la terre, d'une extrémité du Ciel à l'autre. Ces Anges ou Envoyés, dans le sens figuré, sont les Apôtres et les Ministres de l'Evangile, qui ont annoncé la nouvelle Loi par toute la terre : *In omnem terram exivit sonus eorum.* Alors toutes les Nations de la terre, c'est-à-dire, toutes les Tribus, tous les Juifs obstinés, feront éclater leur douleur, lorsqu'ils verront avec quelle gloire, avec quel pouvoir ce Fils de l'Homme paroîtra véritablement Fils de Dieu, après s'être assujetti, par le moyen de douze pauvres Pêcheurs, tous les peuples du monde.

Il est certain, disent les Peres, que le Sauveur, en nous faisant un si vif portrait de tous les malheurs qui devoient annoncer la ruine entiere de Jérusalem et la réprobation du peuple Juif, en punition de son obstination et de son déïcide, a voulu en même temps nous donner une idée bien terrible du dernier Jugement, dont la rigueur avec laquelle il a puni les Juifs peut être l'image la moins dissemblable et la plus frappante. Il a fallu que Jesus-Christ fût humilié, persécuté, qu'il souffrît avant que de paroître dans sa gloire. Le Christianisme, l'Eglise qu'il a enfantée sur la croix, lui a procuré une gloire qui le dédommage en quelque maniere de ses humiliations ; mais ce ne sera proprement qu'au jour du dernier Jugement que cette gloire paroîtra dans tout son jour, et que son pouvoir se fera sentir avec une majesté éblouissante. Il n'y aura pas jusqu'aux créatures inanimées qui, le sentant approcher, n'en témoignent de la crainte, et ne l'inspirent à tous les esprits. Le Soleil s'obscurcira ; la Lune perdra sa lumiere ; les Etoiles s'éteindront ; le Ciel sera ébranlé ; les

Anges, à qui il appartient d'en régler le mouvement, seront eux-mêmes en quelque façon étonnés de voir toute la face de l'Univers changée : *Virtutes cœlorum commovebuntur :* Les flots de la mer agitée par les vents furieux, sembleront menacer la terre d'une inondation générale. La tristesse et la mort, peintes sur le visage, dessécheront jusqu'aux os, et la frayeur répandra la désolation sur toute la terre : *Tunc apparebit signum Filii Hominis :* Ce signe de l'arrivée du Souverain Juge, disent les Peres, sera l'étendard de sa croix. Cette croix brillera dans les airs, et ce sera un spectacle agréable, à la vérité, à ceux qui la porteront gravée dans le cœur, mais bien terrible à ceux qui en auront eu horreur durant leur vie. Mais quels sentimens de crainte et de frayeur n'inspirera pas dans l'ame de tous les hommes, la voix tonnante des Anges qui appelleront tous les Morts pour venir paroître devant le tribunal de ce Juge souverain, pour y entendre l'Arrêt foudroyant de leur éternelle destinée.

Ab arbore fici, ajoute le Sauveur, *discite parabolam :* Apprenez une parabole prise du figuier. Lorsque ses feuilles paroissent, vous connoissez que l'été est proche. Vous aussi pareillement, quand vous verrez toutes ces choses, sachez que le Fils de l'Homme est proche à la porte. Par cette comparaison, qui étoit en proverbe parmi les Juifs et les Peuples de l'Orient, Jesus-Christ avertit ses Apôtres, et tous les Juifs convertis à la Foi, d'être attentifs sur toutes les marques qu'il vient de leur donner, afin de ne se trouver pas eux-mêmes enveloppés dans ces calamités publiques ; c'est encore un avertissement que le Sauveur donne aux Chrétiens des derniers temps, pour n'être pas surpris par le jour terrible de sa colere : *Amen dico vobis quia non præteribit generatio hæc, donec omnia fiant :* Je vous dis en vé-

rité que cette génération ne passera point, que tout cela n'arrive. Par rapport à la ruine de Jérusalem, on peut entendre par cette génération, le siecle auquel le Sauveur prédisoit toutes ces calamités : en effet, tout ce qu'il avoit prédit se trouva accompli dans l'espace de quarante ans. Par rapport à la fin du monde, on doit entendre par cette génération, ou le dernier âge du monde et tout le genre humain, selon saint Jérôme ; ou l'Eglise, selon saint Chrysostôme, laquelle doit subsister, malgré toutes les persécutions, jusqu'à la fin du monde.

Cælum et terra transibunt, verba autem mea non præteribunt : Le Ciel et la terre passeront, mais pour mes paroles, elles ne passeront point. Voici le dernier âge du monde, et je vous dis en vérité qu'il ne finira point que toutes les choses que je vous ai dites ne soient arrivées. Mes paroles sont des oracles qui ne sauroient tromper. Le Ciel, quoique incorruptible, et la terre, quoique inébranlable, peuvent périr et retomber dans le néant ; mais ce que je dis ne sauroit manquer, puisque tout ce qui doit arriver jusqu'à la fin des siecles m'est présent, et que ce qu'il y a de plus stable dans la nature est sujet au changement ; et il n'y a que les seules vérités que je vous annonce, qui soient constantes et éternelles.

L'Eglise commence et finit l'année Ecclésiastique par l'Evangile de la fin du monde et du dernier Jugement ; et chacun de ces Evangiles, l'un selon saint Matthieu, l'autre selon saint Luc, se termine par ces paroles : *Le Ciel et la terre passeront, mais pour mes paroles, elles ne passeront point.* La pensée du dernier Jugement doit nous accompagner toute la vie. Saint Jérôme, et plusieurs autres grands Saints, l'avoient toujours présente, et cette terrible vérité faisoit le sujet ordinaire de leur méditation de chaque jour.

Comme l'Eglise nourrit tous les jours ses enfans du pain de la parole de Jesus-Christ, en nous donnant chaque jour son Evangile, elle nous avertit, le premier et le dernier jour de l'année, que le Ciel et la terre, et toutes choses, peuvent être sujettes au changement : tout est caduc, tout peut même ne plus subsister ; mais l'Evangile de Jesus-Christ est éternel et inaltérable. La vérité de sa parole ne dépend ni de l'humeur et du caprice des hommes, ni de la vicissitude du temps, ni des révolutions de la nature. *Veritas Domini manet in æternum :* Tout ce que Jesus-Christ nous a dit est infaillible, et le sera éternellement, qu'on le croie ou non, qu'on le pratique ou qu'on l'oublie : *Et veritas Domini manet in æternum :* Toutes les paroles de Jesus-Christ sont des oracles. Croyons-le, ne le croyons pas, il n'y a proprement de vrai que ce que Dieu nous dit.

L'Oraison qu'on dit à la Messe de ce jour est celle qui suit.

EXCITA, quæsumus Domine, tuorum fidelium voluntates : ut divini operis fructum propensiùs exequentes, pietatis tuæ remedia majora percipiant. Per Dominum, etc.

NOUS vous supplions, Seigneur, de réveiller, par votre grace, les volontés de vos Fidelles ; afin que, produisant avec ferveur le fruit des bonnes œuvres, ils reçoivent de votre bonté de plus grands secours, et des remedes plus efficaces à leurs maux. Par Notre-Seigneur, etc.

L'ÉPÎTRE.

Leçon tirée de l'Epître de l'Apôtre saint Paul aux Colossiens. Chap. 1.

FRATRES : Non cessamus pro vobis orantes, et postulantes ut impleamini agnitione voluntatis Dei, in omni sapientia et intellectu spiritali : ut ambuletis dignè. Deo per omnia placentes : in omni opere bono fructificantes : et crescentes in scientia Dei : in omni virtute confortati secundùm potentiam claritatis ejus, in omni patientia et longanimitate cum gaudio. Gratias agentes Deo Patri, qui dignos nos fecit in partem sortis sanctorum in lumine : qui eripuit nos de potestate tenebrarum, et transtulit in regnum Filii dilectionis suæ, in quo habemus redemptionem per sanguinem ejus, remissionem peccatorum.

MES Freres : Nous ne cessons point de prier Dieu pour vous, et de demander que vous ayiez une pleine connoissance de sa volonté, avec toute la sagesse, toute l'intelligence des choses de l'esprit ; afin que vous ayiez une conduite digne de Dieu, cherchant tous les moyens de lui plaire, fructifiant par toutes sortes de bonnes œuvres, et vous avançant dans la connoissance de Dieu, vous munissant de toute la force possible, par la participation de son pouvoir glorieux ; souffrant tout patiemment, avec constance et avec joie ; rendant des actions de graces à Dieu le Pere, qui par sa lumiere nous a fait dignes de participer à l'héritage des Saints ; qui nous a retirés de dessous la puissance des ténebres, et nous a fait passer dans le Royaume de son Fils bien-aimé, dans lequel nous trouvons par son sang la rémission des péchés, qui fait la rédemption.

Quelques Auteurs se sont imaginés faussement que saint Paul avoit écrit cette Epître aux Rhodiens, célebres par leur fameux Colosse du Soleil. Mais il est certain qu'elle est adressée aux Colossiens de Phrygie. Ils avoient été convertis par Epaphras, disciple des Apôtres. Saint Paul ne les avoit point vus ; mais ayant appris les erreurs que leur prêchoient de faux Apôtres, il leur écrivit pour les instruire et pour les ramener à la pureté de la Foi.

RÉFLEXIONS.

Afin que vous ayiez une conduite digne de Dieu, cherchant tous les moyens de lui plaire. Voilà en quelque façon, en abrégé, toute la morale chrétienne. Une conduite digne de Dieu, c'est une vie formée sur les préceptes et les maximes de Jesus-Christ; c'est une vie pure, sainte, éclatante en toutes sortes de vertus; c'est une vie véritablement chrétienne. Une conduite digne de Dieu, c'est la conduite d'un homme embrasé de l'amour de Dieu, et qui cherche tous les moyens de lui plaire. C'est la conduite d'un homme sans amour propre, sans intérêt, sans ambition; d'un homme en tout temps sévere à l'égard de lui-même, ne se pardonnant rien, et doux à l'égard des autres, en faveur de qui il excuse tout; honnête sans affectation, complaisant sans lâcheté, obligeant sans intérêt, extrêmement exact sans scrupule; continuellement uni à Dieu sans contention; jamais oisif, et ne paroissant point trop empressé; jamais trop occupé, et encore moins distrait par les affaires, parce qu'il conserve toujours son cœur libre, ne l'occupant que de sa grande affaire, qui est l'affaire de son salut. Plein de bas sentimens de soi-même, il n'a d'estime que pour les autres, parce qu'il n'envisage en eux que les vertus qu'ils ont, et qu'il ne considere en soi que les défauts qu'il a. Ne se conduisant que par les maximes surnaturelles, il ne pense pas que ceux qui le méprisent lui fassent tort, parce qu'il ne croit pas que l'honneur qu'ils ne lui rendent point lui soit dû. C'est un homme toujours en paix, toujours égal, que les plus heureux succès n'enflent point, que les plus fâcheux accidens n'abattent point, parce qu'il sait que c'est toujours de la même main que viennent les biens et les maux de cette vie; et comme la

seule volonté de Dieu est la regle de sa conduite, il fait toujours tout ce que Dieu veut, et veut toujours tout ce que Dieu fait. Ne se regardant que comme étranger sur la terre, tout son commerce est au Ciel. Dieu seul est son trésor, aussi n'est-ce qu'après la possession de Dieu qu'il soupire ; et comme tout son désir, toute son ambition est de lui plaire, toute son application est de fructifier par toutes sortes de bonnes œuvres, et toute son étude d'avancer dans la connoissance de Dieu. En effet, plus on connoît Dieu, plus on l'aime, et l'amour ne fut jamais oisif ni infructueux. Voilà quelle est cette conduite digne de Dieu, que saint Paul demande des Colossiens, et en leur personne de tous les Fidelles : est-ce là la conduite des Chrétiens de nos jours ? La conduite si peu chrétienne des mondains, de ces gens esclaves de leurs passions, de ces femmes qu'on confondroit avec des femmes païennes, est-ce une conduite digne de Dieu ? La vie et la conduite si peu édifiante de ces personnes consacrées à Dieu par état, est-elle digne de Dieu ? Et ce goût aujourd'hui si général pour le monde et pour le plaisir, ce relâchement si universel, ce dégoût de la dévotion aujourd'hui si commun, cette aversion, ce mépris même des maximes les plus sacrées de l'Evangile, tout cela présente-t-il une conduite digne de Dieu, et un grand désir de lui plaire ? Mais, mon Dieu, avec une conduite si indigne de vous et du nom de Chrétien, qui nous rassure ? et avec des mœurs si peu chrétiennes, ne nous privons-nous point du droit que nous avions reçu par le Baptême à l'héritage des Saints ?

L'EVANGILE.

La suite du saint Evangile selon saint Matthieu. Chap. 24.

IN illo tempore : Dixit Jesus Discipulis suis : Cùm videritis abominationem desolationis, quæ dicta est à Daniele Propheta, stantem in loco sancto : qui legit, intelligat : tunc qui in Judæa sunt, fugiant ad montes : et qui in tecto, non descendat tollere aliquid de domo sua : et qui in agro, non revertatur tollere tunicam suam. Væ autem prægnantibus et nutrientibus in illis diebus. Orate autem ut non fiat fuga vestra in hieme, vel sabbato. Erit enim tunc tribulatio magna, qualis non fuit ab initio mundi usque modò, neque fiet. Et nisi breviati fuissent dies illi, non fieret salva omnis caro : sed propter electos breviabuntur dies illi. Tunc si quis vobis dixerit : Ecce hic est Christus, aut illic : nolite credere. Surgent enim pseudochristi, pseudoprophetæ : et dabunt signa magna, et prodigia, ita ut in errorem inducantur (si fieri potest) etiam electi. Ecce prædixi vobis. Si ergo dixerint vobis, Ecce in deserto est, nolite exire, ecce in penetralibus, nolite credere. Sicut enim fulgur exit ab Oriente, et paret usque in Oc-

EN ce temps-là : Jesus dit à ses Disciples : Quand vous verrez dans le lieu Saint l'abomination de la désolation, dont a parlé le Prophete Daniel ; (celui qui lit, qu'il comprenne) ; que ceux qui seront dans la Judée s'enfuient alors aux montagnes ; que celui qui sera alors sur le toit ne descende point pour prendre quoi que ce soit de sa maison ; et que celui qui sera dans les champs ne retourne point sur ses pas pour prendre son vêtement. Malheur aux femmes qui, en ce temps-là, se trouveront enceintes, et à celles qui allaiteront des enfans. Cependant priez que vous n'ayiez point à fuir en hiver, ou au jour du Sabbat. Car la désolation sera grande, et telle qu'il n'y en a point eu de semblable depuis le commencement du monde jusqu'à présent, et qu'il n'y en aura jamais. Alors si quelqu'un vous dit, le Christ est ici, ou bien, il est là, n'en croyez rien. Car il paroîtra de faux Christs et de faux Prophetes, qui feront des choses si extraordinaires et si prodigieuses, que les Elus même, si cela se pouvoit, y seroient trompés. Vous voyez que je vous l'ai dit par avance. Si donc ils disent, Le voilà dans le désert, n'y allez point ; Le voici dans l'intérieur de la

videntem : ita erit et adventus Filii Hominis. Ubicumque fuerit corpus, illic congregabuntur et aquilæ. Statim autem post tribulationem dierum illorum, Sol obscurabitur, et Luna non dabit lumen suum, et Stellæ cadent de Cælo, et Virtutes cælorum commovebuntur : et tunc parebit signum Filii Hominis in Cælo : et tunc plagent omnes tribus terræ : et videbunt Filium Hominis venientem in nubibus Cæli cum virtute multa, et majestate. Et mittet Angelos suos cum tuba et voce magnâ, et congregabunt electos ejus à quatuor ventis, à summis Cælorum usque ad terminos eorum. Ab arbore autem fici discite parabolam : Cùm jam ramus ejus tener fuerit, et folia nata, scitis quia propè est æstas : ita et vos cùm videritis hæc omnia, scitote quia propè est in januis. Amen dico vobis, quia non præteribit generatio hæc, donec omnia hæc fiant. Cælum et terra transibunt, verba autem mea non præteribunt.

maison, n'en croyez rien. Car, comme l'éclair part de l'Orient, et se fait voir jusque dans l'Occident, de même en sera-t-il de la venue du Fils de l'Homme. Quelque part que soit le corps, les aigles s'y assembleront aussi. Mais aussitôt après ces jours de tribulation, le Soleil s'obscurcira, la Lune n'éclairera point, les Etoiles tomberont du Ciel, et les Vertus célestes seront en désordre. Alors le signe du Fils de l'Homme paroîtra dans le Ciel : alors toutes les Nations de la terre feront éclater leur douleur, et elles verront venir le Fils de l'Homme sur les nuées avec une grande puissance, et dans une grande majesté. Au même temps il enverra ses Anges avec la trompette, et une voix éclatante rassemblera ses Elus des quatre coins de la terre, d'une extrémité du Ciel à l'autre. Or, apprenez une parabole prise du figuier : Lorsqu'il commence à avoir des branches tendres, et que les feuilles paroissent, vous connoissez que l'été est proche ; de même vous, quand vous verrez toutes ces choses, sachez que le Fils de l'Homme est proche, et à la porte. Je vous dis en vérité que cette génération ne passera point, que tout cela n'arrive. Le Ciel et la terre passeront ; mais pour mes paroles, elles ne passeront point.

MÉDITATION.

Sur cette grande vérité que tout passera, mais que la parole de Dieu ne passera point.

PREMIER POINT.

CONSIDÉREZ que tout passe ; tout est sujet à la caducité dans ce monde : grandeurs mondaines, puissantes Monarchies cimentées du sang de tant de victimes de l'ambition, Lois autorisées par les sceaux les plus sacrés, Edits, Arrêts, Usages, tout est sujet à la révolution ; tout s'altere avec le temps, tout s'use, tout change ; et Salomon a eu raison de dire que rien n'est stable sous le soleil : *Et nihil permanere sub sole* (a). David parlant des Cieux, qui sont l'ouvrage des mains du Seigneur, de la terre qu'il a lui-même posée sur ses fondemens, et sous ces deux objets, comprenant tout ce qu'il y a dans tout le monde de mieux établi et de plus durable, s'écrie : Tout cela perdra un jour toute sa beauté, son éclat ; tout s'usera comme un vêtement ; mais vous, ô mon Dieu, vous demeurez toujours le même : *Ipsi peribunt, tu autem permanes, et omnes sicut vestimentum veterascent.* Tout a ses âges, et tout vieillit : *Et sicut opertorium mutabis eos, et mutabuntur : tu autem idem ipse es, et anni tui non deficient* (b) : Vous changerez toutes choses comme on change un vieux manteau, et tout change, tout passe ; mais vous, Seigneur, vous ne changez point, et les années ne s'écoulent point pour vous : *Tu autem ipse es, et anni tui non deficient* (c). Aussi tout se dément, excepté la parole de Dieu ; ses oracles sont infaillibles, et rien ne peut affoiblir ou altérer la

(a) *Eccl.* 2. (b) *Eccl.* 2. (c) *Psal.* 101.

vérité et la sainteté de ses maximes et de ses lois. Tout ce que le Sauveur a dit est vrai; ses conseils, ses préceptes sont des oracles que la vérité essentielle et éternelle a prononcés. Que l'esprit de l'homme subtilise et rafine tant qu'il lui plaira, que sa raison se mette à la torture pour éluder ce que l'amour propre trouve de trop gênant dans la Loi du Seigneur, et de trop sévere dans son Evangile : *Veritas Domini manet in æternum :* La vérité de tout ce que le Sauveur nous a dit, subsistera éternellement. Qu'on corrompe la parole de Dieu, tant qu'on voudra, par de fausses interprétations; qu'on la déguise par de vaines subtilités; qu'on se fasse à plaisir un système de conscience commode et indulgent, étayé de mille autorités que l'oubli des plus saintes maximes de l'Evangile semble avoir prescrit par le non usage: *Verba autem mea non præteribunt;* il sera toujours vrai que nous ne sommes dans ce monde que pour travailler à l'affaire de notre salut, et que nous n'avons proprement que cette seule affaire. Il sera toujours vrai que le chemin qui conduit à la vie est étroit; qu'il y en a peu qui marchent par cette voie étroite; qu'il faut porter sa croix tous les jours; qu'il faut se faire à toutes les heures du jour violence. Il sera toujours vrai que l'Evangile est la seule regle des mœurs; que l'esprit et les maximes du monde sont entiérement opposées à l'esprit et aux maximes de Jesus-Christ; que c'est à faux qu'on se flatte d'être du nombre des Disciples de Jesus-Christ, si l'on vit selon l'esprit et les maximes du monde. Enfin, il sera toujours vrai qu'une vie molle, délicieuse, mondaine, ne fut jamais une vie chrétienne; qu'il faudra rendre compte à Dieu de tous les talens qu'on a reçus, de tout le bien qu'on devoit faire et que l'on n'a pas fait, de tout le mal qu'on a fait, et même de toutes les paroles oiseuses. Que le relâchement affoiblisse la foï, que le

libertinage étouffe les sentimens de Religion, que les mauvais exemples étourdissent : les vérités de l'Evangile ne vieilliront jamais : tout ce que Jesus-Christ a dit est vrai, ses paroles ne passeront point : notre Religion est aussi invariable dans sa morale que dans ses dogmes. Eh ! Seigneur, que deviendront donc tant de mauvais Chrétiens.

SECOND POINT.

Considérez, que si les paroles de Jesus-Christ sont si infaillibles ; si ses menaces sont aussi sûres que ses promesses ; si tout ce que contient son Evangile est parole de Jesus-Christ ; si ce qu'il y a de saint et de parfait dans tant de livres de piété, n'est qu'un extrait de l'Evangile : que doivent penser, mais que ne doivent pas craindre tant de personnes à qui tous ces secours et ces leçons sont inutiles ? Et quel compte terrible n'auront pas à rendre à Dieu ceux qui abuseront de tant d'instructions salutaires, et de tant de puissans secours ! Sans parler de tant d'autres pieux ouvrages pleins de l'esprit de Dieu, et d'onction, quels secours n'auroit-on pas pu trouver dans ces Exercices de Piété pour tous les jours de l'année ! que de grands exemples de vertu dans la vie de tant de Saints, si propres à confondre notre lâcheté, à nous faire revenir de nos égaremens, à nous servir même de guides, ou du moins de modeles ! Quelles leçons de conduite plus salutaires et plus sûres que celles qu'on aura trouvées dans l'Evangile et dans l'Epître de la Messe de chaque jour ! Que de vérités pratiques dans les Réflexions et les Méditations sur ces Epîtres et sur ces Evangiles ! Enfin toutes ces Pratiques de Piété si détaillées, et mises à la portée de toutes sortes de gens, laisseront-elles quelque prétexte à

notre lâcheté et à notre ignorance ! Instruits de ce que Dieu demande de nous, qui peut nous rassurer si nous ne f isons pas ce que Dieu demande ? Croyons-nous que nos prétextes, nos excuses, ou pour parler plus juste, nos refus, affoibliront l'infaillibilité de l'Oracle ? Serons-nous bien reçus à dire : Nous avons respecté la parole de Jesus-Christ; nous avons été persuadés que tout ce qu'il a dit est vrai ; nous avons cru qu'il n'y avoit point d'autre voie pour aller au Ciel que celle qu'il a enseignée ; mais nous ne l'avons pas suivie, parce que le grand nombre de ceux avec qui nous vivions tenoient une autre route ; la foule nous a entraînés ? Nous n'ignorions pas que tout passe, et que nous passons nous-mêmes à chaque moment : les biens et les maux de cette vie passent : *Verba autem mea non præteribunt :* mais la parole de Jesus-Christ ne passera point. Tout ce qu'il a dit du Jugement dernier, de la rigueur et de la durée éternelle des peines de l'enfer, du bonheur et des joies ineffables des Saints dans le Ciel, du mérite des souffrances et des adversités des Justes durant cette vie : tout est vrai, tout est infaillible; et tout ce qui est contraire à ces Oracles, n'est qu'erreur et illusion. Quel sera donc le sort de ceux qui n'auront pas cru ces grandes vérités, ou qui les auront altérées ? Quelle sera la destinée de ceux qui ayant eu la foi, n'auront pas vécu conformément à leur croyance ? Quel malheur pour ceux qui ne seront pas morts dans le sein de l'Eglise Catholique, Apostolique et Romaine, seule dépositaire de la vraie foi et de la parole de Jesus-Christ, ou qui ayant vécus et étant morts dans son sein n'en ont pas suivi la morale ? C'est dans son école qu'il faut apprendre ce qu'il faut croire et ce qu'il faut faire pour être sauvé.

Ce sera là aussi, Seigneur, toute mon étude,

tures, c'est se prendre à un jonc qui plie, à un roseau qui blesse en rompant. Pénétrez bien cette importante verité; méditez-là sans cesse; et, ne perdant jamais de vue les vérités de l'Evangile, étudiez-vous chaque jour à mettre en pratique ce qu'il vous enseigne, ce que Jesus-Christ vous dit.

2.° Comme c'est aujourd'hui le dernier jour de l'année Ecclésiastique, prenez une heure, ou du moins une demi-heure sur le soir, pour rappeler en gros dans votre esprit toutes les vérités de dogme et de pratique que vous avez trouvées dans cet Ouvrage de l'année Chrétienne. Toutes ces grandes vérités tirées de l'Evangile ne passeront point. Le monde verra passer ses esclaves et ses partisans; le temps verra passer les modes, les usages, les maximes du monde; mais celles de Jesus-Christ ne passeront point. Vous les avez trouvé détaillées, expliquées dans cet Ouvrage; elles ont peut-être fait le sujet de votre lecture de chaque jour, et elles ont dû faire celui de vos réflexions : ont-elles fait le fonds de votre conduite? Quel fruit en avez-vous tiré? Quel compte n'aurez-vous pas à rendre de tant de leçons qu'on vous a faites, si vous n'en avez pas profité? On vous a montré le chemin du Ciel : êtes-vous bien avancé? On vous a enseigné la science des Saints : y êtes-vous devenu fort habile? Et après avoir vu tant de grands exemples de vertus, après avoir lu tant de saintes pratiques, en êtes-vous devenu plus Chrétien et plus Saint? Puisque les paroles de Jesus-Christ ne doivent jamais passer, réglez vos mœurs désormais et votre conduite sur ses paroles; et recommençant de lire cette Année Chrétienne, prenez aujourd'hui une forte résolution de devenir tous les jours plus Chrétien.

Fin du cinquieme et dernier Tome.

590554
LAON